BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXV
C
32
NAPOLI

XXV
C
32

# MORALE
# THEOLOGIQUE
## ET
# POLITIQUE
## *Sur les Vertus & les vices de l'Homme:*

PAR

SAMUEL BASNAGE DE FLOTTEMANVILLE,
*Pasteur de l'Eglise Wallonne de Zutphen.*

TOME SECOND.

Se vend
A AMSTERDAM,

Chez PIERRE MORTIER, Libraire
sur le Vygendam.

M DCC III.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III

# MORALE THEOLOGIQUE ET POLITIQUE.

## Sur les vertus & les vices de l'homme.

*TOME SECOND.*

---

## CHAPITRE XXV.

*De la Valeur. Definition de cette vertu. Son objet. Des conditions neceſſaires à la valeur. Du motif qui la produit. Elle doit être inſeparable de la juſtice. Des eſpeces de la valeur. De ſes Actes: Acte d'attaque. Acte de reſiſtance. Lequel des deux eſt le plus excellent? De la valeur militaire. Elle doit être accompagnée de clemence. De la valeur domeſtique. Si elle eſt inferieure à la militaire?*

LA Temperance étant une eſpece de généroſité, qui combat & triomphe des voluptez; elle peut ſervir d'une tranſition commode au traité de la *Valeur*. On ſera peut-étre ſurpris que nous comprenions la Valeur ſous les vertus du Chrétien. On la regarde comme qualité des Heros: comme une vertu militaire, qui repouſ-

repouſſe les injures, qui fait couler des ruiſſeaux de ſang, qui reduit des Villes en poudre, qui couvre la terre de morts. Un Chrétien a d'autres exercices. Son penchant le porte plus à reſpandre ſon propre ſang, qu'à verſer celuy d'un ennemi. Il ſouffre des injures ſans en rendre aux perſecuteurs, qui ſont même l'objet de ſes benedictions : il fait ſes delices de la douceur, dont Jeſus Chriſt luy a tracé le modelle, & dans ſes actions, & dans ſes paroles, *apprenez de moy que je ſuis debonnaire* : Et cette vertu ſi noble, & qui a donné plus de reputation à Moyſe, que ni ces fameux miracles qui ont ébloüy toute l'Egypte, ni l'honneur qu'il a eu de parler bouche à bouche avec Dieu, paroiſt s'accorder mal avec la valeur. De la valeur dans un marchand occupé à décharger ſon vaiſſeau, & à tenir ſes livres de compte ; dans un artiſan qui paſſe tout le jour à travailler dans ſa boutique, pour élever ſa petite famille ; dans une femme chargée de ſoins domeſtiques, qui ſont convenables à ſon ſexe. Oüy, ces perſonnes dont l'inclination peu guerriere les éloigne des armes, ont une veritable valeur, qui ternit l'éclat de celle des Alexandres & des Ceſars. Car en un mot, un lâche, un homme timide n'eſt point Chrétien. Le St. Eſprit eſt deſcendu ſous la forme de langues de feu pour repreſenter ſes effects qu'il produit. Il échauffe le courage, il allume une ardeur généreuſe, & c'eſt ce que St. Paul enſeigne en ces mots, *Dieu ne nous a point donné un eſprit de timidité, mais un eſprit de force.* 2 Tim. I. 7.

Il faut donc diſtinguer trois ſortes de valeur. Valeur militaire, valeur morale, valeur Chrétienne. La Militaire conſerve la tranquillité de l'Etat, & reſiſte aux ambitieux qui la troublent. La Morale combat les afflictions qui alterent le calme de l'ame & choquent l'empire de la raiſon. La Chrétienne mépriſe les perils, les injures, la mort même, pour la conſervation de la foy : Et ces trois ſortes de valeur, ne ſont pas incompatibles : elles s'uniſſent quelquefois dans la même perſonne, un Chrétien pouvant étre & brave, en mépriſant le danger pour la defenſe de ſa patrie, & fidele à ſon Dieu, à la gloire duquel il ſacrifie ſon ſang, quand il y eſt appellé. Les Soldats Romains n'ont pas feu-

ſeulement fourny des bras à la Republique, ils ont auſſi donné & des Confeſſeurs, & des Martyrs à l'Egliſe, entre leſquels *Marin* Centenier de la Ville de Ceſarée, tient un rang illuſtre, pour avoir généreuſement offert ſa vie, à la verité de la Religion. Il eſt donc neceſſaire de traiter de ces trois ſortes de valeur, afin que le Soldat du Prince, & le Soldat de Jeſus Chriſt, l'honneſte homme & le Chrétien, ayent tous deux une régle de leur devoir. Commençons par la definition de la valeur.

## *Definition de la Valeur. Son objet.*

Ciceron donne une juſte idée de la Valeur, en la definiſſant, *un engagement dans le peril, & une ſouffrance des afflictions, ſelon la prudence.* Cela marque & l'objet, & le principe, & l'utilité de cette vertu. Son objet ne conſiſte pas dans des perils de peu d'importance, trop foibles pour ébranler l'ame, bien loin de la terraſſer. Gaſſend a dit agreablement & veritablement tout enſemble, que comme ce n'eſt pas Temperance que de n'avoir point de commerce malhonneſte avec une vielle femme qui eſt déja ſur le bord du ſepulchre, ce n'eſt pas valeur, que de reſiſter à des maux de bagatelle. Il faut que la valeur trouve des ennemis dignes d'elle, & qui ont aſſés de force pour abbattre le courage. Ces objets ſe rencontrent par tout. La vie de l'homme n'étant qu'une chaiſne de malheurs, qui accablent de leurs poids, l'exil l'arrache à ſa chere patrie, qu'il regarde comme ſa mere. C'eſt une eſpece de mort qui le prive de ſa maiſon, de ſes terres, de ſes amis, du ſepulchre de ſes peres, entre les cendres desquels on ſe fait un plaiſir d'étre enſeveli. La priſon ravit la liberté pour laquelle les oiſeaux & les animaux ne ſont pas en differents: on n'y reſpire qu'un mauvais air, qui altere la ſanté, on y vit dans une ſolitude accablante, & qui fait ſentir à l'ame, le beſoin qu'elle a d'un ſecours étranger, pour ſe ſoûtenir: on y eſt quelquefois enterré dans un cachot noir, où un foible rayon du Soleil n'entre qu'à la derobée; & ſi le lieu eſt un peu plus commode, ce n'eſt au plus qu'une mauvaiſe chambre, où les yeux ont toûjours le

même objet : des murailles, des grilles, & le visage degoustant d'un concierge, qui se presente quelquefois, pour rappeller d'une maniere plus douloureuse à l'esprit, le souvenir des douces & agreables conversations, dont on avoit joüy dans la compagnie de ses amis. La pauvreté dépoüille de l'éclat qui suit la fortune, & elle se fait sentir plus vivement aux personnes qui possedoient les richesses. Le corps en souffre aussi bien que l'esprit. On ne peut trouver le même secours dans la maladie, ni donner la même éducation à sa famille ; & ce nombre d'amis esclaves de la fortune, disparoissent comme une vapeur. Ils s'eloignent d'un miserable auquel ils avoient fait mille ptotestations, & rendu des devoirs assidus dans la prosperité.

Le changement d'état en cause dans ces esprits volages, on devient un inconnu pour eux : & l'on ne s'éloigne pas plus soigneusement d'un pestiferé, que d'un homme disgracié qui a besoin de secours. La générosité obligeroit à ne luy refuser pas une assistance dont il est digne, & l'interest ne le permet pas. On perdroit l'argent qu'on luy presteroit, le present qu'on luy feroit seroit sans recompense ; ainsi l'on ne se veut point dépoüiller pour un malheureux, qui n'a que des benedictions & des remercimens à donner, & on n'estime pas assés des paroles pour les acheter si cher. Il y a quelque peu de realité dans ces sortes de maux, mais beaucoup plus d'imagination. C'est l'esprit seul qui souffre : le corps par la bonté du temperament peut encore conserver sa santé, & les disgraces ont servi souvent à la rendre meilleure par la frugalité qu'on est obligé d'observer dans la cheute de sa condition. Quand le corps souffre, il y a plus de realité dans la douleur : les deux parties de l'homme en sont attaquées, les maladies tourmentent, les supplices dechirent, & de quelque costé que l'ame se tourne, elle ne voit que des sujets d'affliction.

Ces maux de l'esprit & du corps, sont une matiere pour exercer la valeur. Mais le plus grand de tous ses objets, & qui demande l'employ de toutes ses forces, c'est la mort, le plus dangereux ennemi de la nature & qui réunit

nit toutes les autres afflictions pour accabler ſans reſſource, en eſteignant juſqu'aux moindres étincelles d'eſperance, que l'exil, la pauvreté, la maladie, laiſſoient dans le cœur d'un malheureux; qui par l'inconſtance des choſes du monde, peut encore étre rappellé dans ſa patrie, & reſtabli dans ſes biens, dans ſes honneurs, & dans ſa ſanté. Mais la mort enferme tout cela dans le tombeau du defunt, de ſorte qu'on a raiſon de dire que la mort eſt une cheute terrible de l'ame par la ſouſtraction de tous ſes appuys: une faim horrible par la privation de toute ſa nourriture; un vuide infini, par l'aneantiſſement de tout ce qui la rempliſſoit: un excez de pauvreté, par la perte entiere qu'elle fait de tous ſes biens: une ſolitude affreuſe par la ſeparation où elle ſe trouve de toute union, & de toute ſocieté: une deſolation effroyable par le defaut de toute conſolation: un déchirement cruel par la rupture douloureuſe de toutes ſes attaches. En un mot, la mort eſt un grand ſerpent qui engloutit les petits, & qui ne ſouffre ni de compagnons, ni d'inſtrumens, puis qu'elle devore les priſons, la pauvreté, l'exil, les maladies, afin d'avoir la gloire d'étre comme l'Ecriture l'appelle, *le Roy des épouvantemens.*

## *Conditions neceſſaires à la valeur. Connoiſſance & neceſſité du peril.*

Tous ces triſtes objets étant formidables, & ennemis de la nature, ne manquent pas d'exciter dans l'homme, des mouvemens de crainte & de triſteſſe qui troublent la raiſon, & font ſuccomber une ame, qui par elle même n'a point de force pour ſe ſoûtenir. Il faut donc que la valeur vienne à ſon ſecours: qu'elle la conſole dans ſes chagrins, qu'elle l'aſſûre dans ſes frayeurs, qu'elle l'affermiſſe contre les ſecouſſes qui la pourroient abbatre, & qu'en moderant les mouvemens déreglez qui font des ravages dans l'empire de la raiſon, elle vainque ſes ennemis pour triompher par cette victoire de tous les objets qui l'attaquent, & qui employent le ſecours de la douleur, de la crainte, de l'impatience, du deſeſpoir, à la ruine de la ſageſſe, à

laquelle ils travailleroient inutilement, ſi les paſſions ne les ſecondoient. En ſe preſtant aux perils qui menacent les biens, l'honneur & la vie, il faut toutefois obſerver des meſures, qui ſont eſſentielles à la valeur.

La premiere condition c'eſt de connoiſtre le peril, la ſeconde c'eſt que ce peril ſoit neceſſaire, la troiſieme c'eſt qu'on s'y engage pour une fin honneſte. Si ces qualitez manquent à la valeur, elle n'eſt plus vertu, elle degénere même en un veritable vice. C'eſt à la prudence à connoître le peril, à diſtinguer ce qui eſt formidable ou qui ne l'eſt pas, à preſcrire les mouvemens de l'ame, pour ne s'avancer ni trop, ni trop peu, & la valeur execute en ſuite ce que la prudence a reſolu. Clement d'Alexandrie a employé de ſolides raiſons pour monſtrer qu'on ne peut étre vaillant ſans ſageſſe, parce qu'on ne s'aviſera jamais d'attribuer aux enfans, de la valeur lors qu'ils s'expoſent ſans connoiſſance à des dangers évidents. Ils ſe bruſlent à la chandelle, dont la clarté leur plaiſt, ils manient des ſerpens, & des animaux venimeux: Et les beſtes ſauvages ſe precipitent aveuglement dans les armes des chaſſeurs, où elles perdent la vie ſans aucun fruit de leur vengeance. *Clem. Str. l. 7. 530.* Un Fanfaron fait beaucoup de bruit. Il mepriſe l'ennemi, il luy porte des coups mortels en éloignement, il n'a l'imagination remplie que de victoires & de triomphes, quand il n'a point veu le peril: Et il paſlit quand il en connoiſt la grandeur, toute autre qu'il ne ſe l'eſtoit figurée, le bruit du canon le fait trembler, la hardieſſe de l'ennemi l'étonne: quelques morts qu'il voit tomber prés de luy, quelques goûtes de ſang qui jailliſſent ſur ſes habits, l'épouvantent: Et ſans ſonger à ſon devoir & à ſes bravades, il jette les armes & prend lâchement la fuite.

Ce n'eſt pas aſſés de connoiſtre le peril; il faut encore, qu'il y ait de la neceſſité de le courir; autrement c'eſt imprudence, c'eſt temerité de s'y engager. Les gladiateurs donnoient dans leurs combats, des marques de leur courage, & de leur adreſſe: Ceſar ne ſe ſeroit peut-étre pas mieux battu: Et ces malheureuſes victimes d'un plaiſir barbare, ne ſont pas dignes d'occuper une place parmi les

les Braves. Le ſang de l'homme eſt trop precieux, pour être ſacrifié ſi legerement, & afin de repaiſtre l'avidité des yeux d'une populace furieuſe, ou de réjouïr un Prince cruel, qui prendra plaiſir comme Clodius, à voir la figure d'un viſage mourant, & à porter des couteaux de ce fer meurtrier, qui par de larges bleſſures a chaſſé l'ame du corps qu'elle occupoit.

Quand les armées étoient en preſence on voyoit autrefois des Braves ſe détacher pour demander un combat ſingulier, il n'y avoit rien de plus ordinaire, ils croyoient acquerir beaucoup d'honneur par leur victoire. Les Généraux autoriſoient ſouvent de ſemblables deffis. Quand David & la maiſon de Saul ſe faiſoient la guerre, Abner propoſa un combat de douze hommes contre autant d'ennemis, Joab y conſentit: & ils combattirent avec tant de fureur, qu'ils y laiſſerent tous la vie, ſans ſçavoir lequel des deux partis la victoire avoit favoriſé. On ſe trompe en faiſant conſiſter la valeur dans de pareils combats entrepris ſans neceſſité, ſans prudence, ſans juſte raiſon. Quand le corps donne un des membres à couper, il faut qu'il en retire quelque avantage, autrement c'eſt une extravagance. Elle n'eſt guere moindre à expoſer ainſi ſa vie entre les deux Camps, pour ſervir de ſpectacle aux deux partis. Si la guerre étoit eſteinte dans le ſang des combatans, s'il y avoit un prix propoſé à la victoire de l'un des deux, comme à celle des Horaces ou des Curiaces qui donnoit la ſuperiorité à Rome ou à Albe, ce ſeroit une raiſon apparente pour hazarder la vie de quelques particuliers, afin de terminer une cruelle guerre par l'effuſion de trés peu de ſang. Mais ſans que deux Princes relâchent de leurs pretentions, ſans que la mort de ces Aventuriers procure un avantage ſolide aux deux partis, on s'expoſe volontairement à la mort, cela tient plus du gladiateur, que d'un veritable courage, & cette action qui n'eſt animée que par la vaine gloire, ne peut paſſer dans l'eſprit des ſages pour une veritable action de valeur.

La neceſſité du peril que nous donnons pour objet à cette vertu, reſpand ſes influences bien loin. Un Prince pour monſtrer ſa valeur, & celle de ſes troupes, cherche des

pretextes de guerre, quand les cauſes legitimes luy manquent, & il la portera chés ſes voiſins. Le Païs qu'il deſtine pour ſa conqueſte, ſera inondé de ſang, les villes voleront en poudre, les villages tomberont dans la pauvreté, & il arrivera enfin à ſon but par pluſieurs victoires. Il obtiendra le nom de Grand, on luy dreſſera des ſtatues, l'Hiſtoire luy preparera une memoire illuſtre; & c'eſt là une des plus grandes illuſions de l'eſprit, & qui cauſe par la fauſſe idée qu'on attache à la valeur, le ravage du monde & la deſolation des Empires. Qu'on oſte aux perils de la guerre, la neceſſité de l'entreprendre, on oſte la matiere à la valeur, qui ſe change en un monſtre cruel, qui dechire tout, & qui ſe nourrit de ſang & de larmes. Faut-il que des Princes qui portent le nom de Chrétiens, & que la Religion qu'ils profeſſent devroit éclairer de ſes lumieres, ayent beſoin des maximes d'un homme né dans les tenebres de l'Idolatrie, pour ſe gouverner? Qu'ils les écoutent du moins pour en profiter.

Ciceron dit qu'il n'y a rien de plus inſenſé, que de s'expoſer au peril ſans raiſon: Et que c'eſt folie de ſouhaiter la tempeſte pendant le calme, comme il y a de la ſageſſe d'aider à appaiſer l'orage quand il eſt levé. *De Off. l.* 1. *c.*58. Un Prince qui hazarde ſa gloire, & la vie de ſes ſujets, dans un guerre qui n'eſt pas neceſſaire, préfere mal à propos la tempeſte au calme: ſa prudence, doit menager ſa valeur & le courage de ſes troupes, pour reſiſter à l'orage d'une guerre legitime, & changer ſes fureurs, aux douceurs de la paix. Il faut encore ſur cela écouter une belle penſée du même Autheur. *Il y a deux manieres de combattre: la voye de diſpute, & la voye de force: la premiere eſt de l'homme, la ſeconde eſt de la beſte: & l'on ne doit ſe ſervir de la derniere, que quand la premiere eſt defenduë.* Cic. de Off. l. 1. 34. Pourquoy imiter les animaux quand on peut conſerver le caractére de l'homme? Que les Conquerans, que les Braves, ſongent donc que la valeur a une relation eſſentielle à la neceſſité du peril; qu'il n'y a de neceſſité dans la guerre, que quand la cauſe en eſt legitime, & que pour l'avoir telle, ce n'eſt pas aſſés qu'on ait de juſtes ſujets de plaintes; il faut

faut encore, qu'on refuſe la ſatisfaction qu'on a droit dexiger, & qu'on a demandée, mêmes avec empreſſement pour n'en point venir à l'extremité. Sans cela c'eſt un carnage fait par des voleurs.

*Du motif de la valeur. Elle doit être inſeparable de la juſtice.*

Enfin le motif doit entrer dans l'idée de la valeur. Les Stoïques la definiſſoient, *une vertu qui defend l'équité*, & ils avoient raiſon. Quelque grandeur de courage, quelque élevation d'ame qu'on puiſſe avoir, étant ſeparée de la juſtice, ce n'eſt plus valeur. Comme la prudence en eſt le guide, la juſtice doit en être la fin, pour regarder le bien public & non le particulier. Quand on n'a en veuë qu'un intereſt perſonnel, c'eſt une cruauté qui étouffe tous les mouvemens de l'humanité: Et les fourbes, les malicieux, les ambitieux, qui ſe ſervent de force pour accabler les foibles, n'obtiendront jamais le titre de vaillants, parce que rien n'eſt honneſte, quand il eſt injuſte. Selon cette idée, la valeur eſt beaucoup plus rare qu'on ne le croit. Elle n'eſt point dans un Prince ambitieux, qui par des reſſorts de vaine gloire, cherche une matiere de guerre pour faire parler de ſoy. Tous ſes exploits ne ſont que d'illuſtres brigandages, & cet amas de victoires qui ſert de theatre pour élever la généroſité d'un Alexandre, eſt le precipice où elle perit. Alexandre eſt un voleur célébre; c'eſt à cette qualité que ſa valeur ſe reduit. Elle n'eſt point dans un ſoldat qui ſe precipite à teſte baiſſée dans le fer & le feu, pour faire quelque butin. C'eſt un avare qui ſe ſacrifie miſerablement à la paſſion de s'enrichir. La valeur ne loge pas non plus dans un voluptueux, qui hazarde ſa vie pour une jouïſſance. Qu'il ſe batte courageuſement contre un rival, qu'il s'ouvre l'épée à la main un paſſage au travers des embuches qu'on dreſſoit à ſa vie, c'eſt un adultere de reputation. La valeur en un mot, n'eſt point dans un deſeſperé, qui ne trouve du courage que dans l'extremité où il eſt reduit. C'eſt un lâche témeraire qui ne ſçait ce que c'eſt que de raiſon.

Il n'y a donc pas de vertu plus rare que la veritable valeur,

quoy qu'il y ait une infinité de faux braves, qui croyent la poſſeder, & qui ſe laiſſent enchanter aux acclamations des peuples, qui confondent l'ombre avec le corps de la vertu. C'eſt ce que Gregoire de Nazianze inſinuë, dans la belle lettre qu'il écrivit à *Olympius*, en faveur d'un deſerteur nommé *Aurele*; & où il fait le portrait d'un homme veritablement vaillant. Il dit qu'Olympius exerçoit ſa charge par les auſpices & ſous la conduite de la prudence & de la valeur: l'une propoſoit ce qu'il falloit faire, & l'autre l'executoit. Ce qui étoit plus conſiderable; la pureté & l'integrité gouvernoit toutes les actions d'Olympius. Il n'avoit point amaſſé de threſors par d'injuſtes moyens, ayant chaſſé & condamné l'avarice comme un injuſte tyran. *Naz. Ep.* 78. Diſons la verité, c'eſt un homme qu'un homme qui a triomphé généreuſement de la crainte des perils & de la mort, c'eſt ſe laiſſer vaincre par la concupiſcence, par l'injuſtice, par l'amour des richeſſes, de la vengeance, & des voluptez. La valeur ne laiſſe pas d'agir ſur toutes les paſſions par refléxion, quoy que ſon principal deſſein ſoit de temperer dans le peril la crainte & la temerité.

## *Des eſpeces de la valeur.*

Clement d'Alexandrie a fait cinq eſpeces de la valeur, la patience, la ſublimité de l'eſprit, la grandeur de l'ame, la liberalité, la magnificence. *Str. l.* 7. 510. Cette diviſion n'eſt pas juſte, quoy que d'autres la ſuivent dans la Morale. La liberalité & la magnificence, ſont des vertus differentes de la valeur. La ſublimité & la grandeur de l'ame, ne forment que des degrez de valeur; & la patience eſt une partie eſſentielle de la valeur, qui conſiſte particulierement à ſouffrir conſtamment l'attaque des afflictions. On n'attribuë par ordinairement de veritables eſpeces à la valeur. On ne les regarde que comme des vertus ſubalternes, qui luy preſtent leur ſecours. C'eſt un prejugé qu'il faut bannir. Ce qui fait en matiere de vertus la diſtinction des eſpeces, c'eſt la diverſité & des motifs & des objets, & elle ſe trouve dans l'étenduë de la valeur. Il y

en

en a qui ſouffrent courageuſement la perte du bien, qui ne voyent qu'avec chagrin qu'on les expoſe à l'infamie. Quelques uns bravent la mort dans le champ de bataille, & l'affrontent l'eſpée à la main, qui paſliſſent quand elle s'approche de leur lit. Selon ces divers objets, on peut trés-raiſonnablement diſtinguer de differentes ſortes de valeur, qui ne ſont pas toûjours réunies dans un même ſujet.

Par rapport aux motifs qui ſont auſſi principe de diſtinction, la valeur aura ſes eſpeces, & il faut ou luy en accorder, ou en refuſer aux autres vertus. Selon la diverſité de motifs, la valeur a donc trois eſpeces générales, valeur militaire, valeur Morale, valeur Chrétienne. La valeur militaire a pour motif la conſervation de l'ordre & du bien public: elle preſte ſon bras à la juſtice, qu'on ne reſpecteroit ſouvent pas, ſans luy. La valeur Morale, a l'honneſteté particuliere pour principe, & elle defend les droits de la raiſon, afin qu'elle ne cede point à la violence des adverſitez. La valeur Chrétienne a pour but l'obeïſſance à la volonté de Dieu, qui impoſe à l'homme des devoirs de patience. C'eſt une nouvelle vertu dont nous ſommes redevables aux lumieres de l'Evangile, qui fait voir dans le martyre, qu'un payen regarde comme une folie, le plus noble degré & de la valeur, & de la charité. Il n'eſt pas ſurprenant que les ſages du monde, qui n'ont eu que de petites eſtincelles de lumiere, ayent ignoré bien des vertus, & des vertus excellentes comme la veritable valeur qui fait ſouffrir volontairement la mort pour la foy; & l'humilité qui fait hommage à la grace, des biens du corps & de l'ame. Dans la diverſité de leur principe, ces trois eſpeces de valeur, exercent deux actes communs, parce qu'ils ſont eſſentiels à la valeur, acte *d'attaque*, acte de *reſiſtance*.

## *Des actes de la valeur. Acte d'attaque.*

Pour bien connoiſtre ce que c'eſt, il faut ſe repreſenter ou en preſence, ou en éloignement les grands maux qui ſont l'objet de la valeur. Si l'affliction eſt en éloignement, l'ame doit la prevenir par de ſerieuſes reflexions ſur les accidens où l'on eſt expoſé par l'inconſtance du monde. Elle

va

va au devant de l'ennemi par une judicieuſe prevoyance. Elle l'attaque lors qu'il n'a pas encore aſſemblé ſes forces, elle le met en deſordre, elle l'affoiblit, & quand on en vient aux mains, les traits qu'il lance ſont moins aigus & plus languiſſans, la prevoyance ayant alteré la force de leur mouvement. Dans le bel âge de la vie, où tout fleurit, dans les palais où tout eſt brillant d'or, d'aſur, de riches meubles, dans la proſperité où l'on ſe trouve accablé d'honneurs, de viſites, de civilitez: dans la proſperité où les terres & les rentes ſemblent avoir banni la pauvreté pour jamais, il ſe faut faire des maladies, des decadences, des adverſitez, des pauvretez en idée pour ſe rendre ces malheurs familiers, & s'accoutumer à leur laideur. On fait des aſſauts au fleuret, pour ſe preparer aux coups d'éſpée. Dans le ſein de la paix, les ſoldats font de fauſſes attaques pour s'exercer, & pour apprendre des mouvemens d'un ſiege imaginaire, comment il faut attaquer une place. L'ame doit recourir à de ſemblables precautions; & quand l'ennemi eſt proche, il eſt bien tard de faire de magaſins, de fondre de l'artillerie, d'acheter des armes, & d'amaſſer des troupes.

En un mot, il y a double violence dans une affliction inopinée, puis qu'avec ſon propre poids, elle a de ſurcroiſt la force de l'impreveu: & ces deux mouvemens par un double choc qui pouſſe l'ame en même temps, font ſur elle une impreſſion beaucoup plus vive. Les Sages par les ſeules lumieres de la raiſon, ont connu l'importance de ce devoir. Selon leurs maximes, le temps le plus propre à penſer aux adverſitez eſt celuy des careſſes de la fortune, qui ſemblable à Domitien, ne fait jamais plus de faveurs, que quand elle eſt preſte d'accabler un homme. Ainſi l'élevation doit étre un lieu propre à jetter la veuë plus loin pour regarder de tous coſtez, & découvrir mieux un nombre prodigieux de favoris diſgraciez, d'illuſtres malheureux, de grands Princes qui ont éprouvé les rigueurs d'un ſort deplorable. Un Chrétien qui a rompu le charme des illuſions du monde, doit ſur tout ſe faire une habitude avec les afflictions, parce qu'elles le menacent particulierement. Lors qu'il jouït de la protection des Grands, & du bene-

fice

fice de leurs Edits, il se doit preparer à la souffrance & disposer son cœur à endurer l'exil, la pauvreté, la prison, les galeres, les supplices, afin que la nouveauté ne le surprenne pas, & qu'il voye cette foule de maux fondre sur luy, sans changer de visage, ou du moins sans une crainte déréglée, qui mette la pieté en desordre, & la fasse succomber sous les coups. Il est vray qu'on ne peut pas tout prevoir, parce que l'ame n'a pas une estenduë infinie de connoissance; & que d'ailleurs elle est appellée aux fonctions de la vie, qui luy causent bien des distractions. Ainsi l'on peut étre surpris inopinement d'un peril. Pour ces conjonctures l'ame doit faire une provision de valeur, par une habitude élevée, qui vienne toûjours à son secours: Et comme cet ennemi impreveu est plus redoutable, il y a aussi plus de gloire à luy resister.

*Acte de resistance. Lequel des deux actes est le plus excellent?*

Quand les adversitez sont en presence, il faut que la valeur employe toutes ses forces pour les combattre, qu'elle leur porte des coups violens, qu'elle les joigne, qu'elle lutte corps à corps avec elles pour les abbattre, ou pour les affoiblir: c'est ce que la Morale appelle dans son langage, les attaques de la valeur. Ce n'est pas assés: chaque Combattant pretend à la victoire: Ils se portent des coups tous deux, ils les parent tous deux, ils resistent tous deux: & quand l'ame ramasse ses forces, qu'elle se couvre de son bouclier pour recevoir le coup qu'on décharge, c'est ce qu'on nomme acte de *resistance*. C'est par ces deux actes qu'on obtient la victoire: une vigoureuse attaque pousse l'ennemi, & il prend la fuite: une forte resistance l'oblige à sonner la retraite.

On a mis en question dans la Morale, lequel de ces deux actes étoit le plus noble? L'Attaque semble marquer plus de courage, & plus de grandeur d'ame. Elle court au devant de l'ennemi, elle le previent: ainsi elle paroist superieure. Il faut pourtant donner absolument la préference à l'acte de resistance. Car il est plus difficile de se defen-

defendre que d'attaquer, par cela même, que l'agreſſeur a plus d'apparence de force, puis qu'il previent ſon ennemi. D'ailleurs l'agreſſeur regarde le peril ſous l'idée de futur, au lieu qu'il eſt preſent pour le defendeur qui reçoit le premier coup. Or les maux preſents ont plus de force que des perils en éloignement. Une ſimple piqueure cauſe davantage de chagrin, que la mort même, toute horrible qu'elle eſt, parce qu'on s'en croit ſeparé par de grands eſpaces. Enfin il y a des mouvemens prompts dans l'aſſaut, & ſouvent ils ne durent pas. Leur feu eſt un éclair qui ſe diſſipe. Le moindre obſtacle réfroidit l'ame, & ſa fuite n'eſt pas moins ſubite que l'avoit été l'attaque. Dans la reſiſtance, il y a de la fermeté, de la conſtance, & c'eſt par là proprement que l'ame triomphe; la patience rendant les afflictions plus legeres, par la diminution de leur poids, auquel on s'accoûtume inſenſiblement.

Voilà les actes de la valeur, qui nous découvrent & ſon caractére, & ſa nobleſſe. C'eſt une vertu plus paſſive, qu'active, parce qu'elle conſiſte particulierement à ſoûtenir ſans reculer, ou ſans trébucher, tous les coups des adverſitez: Et comme elle eſt toûjours aux priſes avec des ennemis facheux qui excitent des craintes, des chagrins, des douleurs dans l'ame, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle n'y faſſe point ces effuſions de joye, dont l'exercice des autres vertus eſt accompagné. Quand l'ame produit des actes de prudence de juſtice, de temperance, de liberalité, de clemence, elle ſent des plaiſirs admirables; & il faudroit étre dans le Ciel, pour en gouſter de plus touchants. Car outre que ces ſortes d'actions ſont excellentes, l'ame n'eſt alors occupée que d'objets agreables qui font ſur elle des impreſſions qui la charment. Au contraire dans l'exercice de la valeur, l'eſprit eſt frappé d'idées affligeantes, le cœur eſt plein d'objets terribles & deſolans qui le dechirent, & qui fixent tous ſes ſentimens. Il n'eſt donc pas neceſſaire que l'ame en ce moment ſoit pénétrée de joye. C'eſt beaucoup qu'il n'y ait pas de triſteſſe, il y en a même toûjours un peu, par la conſtitution de l'ame, qui a de la ſenſibilité pour le bien & le mal.

Il

Il eſt vray que la grace éleve quelquefois la Nature, & que *Theodore* fameux Confeſſeur ſous Julien l'Apoſtat, ne ſentit que trés-peu d'abord les douleurs qu'on luy faiſoit ſouffrir. Un Ange qui le rafraichiſſoit & qui eſſuyoit ſes ſueurs, le rempliſſoit de plaiſirs incroyables; de ſorte qu'il eut de la douleur d'étre arraché aux tourmens de la queſtion, où il étoit charmé de ces objets. *Ruſin. l.* 1. *c.* 35. Mais ces faveurs du Ciel ſont extraordinaires: & le cours de la nature eſt que l'ame ait de la ſenſibilité pour les grandes douleurs. C'eſt la matiere de la valeur, qui eſt plus diſtinguée lors qu'elle agit ſur une cruelle affliction qui dechire l'ame ſans luy enlever ſa patience. Mais ſi dans ces moments, elle ne gouſte point de joye, elle s'en dédommage bien au ſortir du combat. Plus la victoire étoit difficile, plus elle eſt glorieuſe, l'ame jouït alors du plaiſir de ſa fermeté. Ce grand nombre d'ennemis diſſipez, écartez, abbattus, la pénétrent de mille conſolations. Elle admire comment elle a peu en venir à bout, elle y voit l'aſſiſtance de la grace: Et la meſure de ſes afflictions, eſt celle de ſes tranſports & de ſa joye. C'eſt ce qui perperſuade que les Martyrs qui ont ſouffert davantage que le commun des Chrétiens, auront ſans comparaiſon plus de joye, en repaſſant agreablement dans leur memoire, toutes les images de leurs douleurs qui ſerviront d'aliment à leur felicité. Cependant, quoy que les grands effects de la valeur ſoyent une marque de l'excellence de ſa cauſe, nous luy préferons pourtant la juſtice & la prudence: Si l'on écoutoit la juſtice, la valeur ne ſeroit pas neceſſaire. Elle doit ſa naiſſance au deſordre, à la confuſion du monde. Ainſi c'eſt une vertu qui ſert à la juſtice dans le cours de la vie où il y a mille combats à donner; & qui ne la ſuivra point dans le Ciel; où regnera une paix profonde, que rien n'alterera. La valeur le cede auſſi à la prudence, des lumieres de qui elle dépend abſolument, & qui par ſon adreſſe *dégage* des perils dont la valeur avec toutes ſes forces ne pouvoit garantir.

*De la valeur militaire.*

Examinons maintenant plus particulierement les trois eſpeces de valeur que nous avons diſtinguées, en commençant par la militaire, qui frappe les yeux d'un plus grand éclat. Dans le cœur des hommes il y a un orgueil ſecret, qui ne ſouffre point de bornes à leur fortune, & qui cherche toûjours à la pouſſer. On ne veut ni maiſtres ni compagnons, & cette paſſion imperieuſe ennemie de de l'égalité & du repos, conduit enfin à la tyrannie. On opprime la liberté des peuples, on excite des ſeditions: Et les Princes qui gouvernent par une puiſſance legitime, tâchent de ſe mettre au large, parce que quelque vaſtes que ſoyent leurs Royaumes, leurs limites leur paroiſſent toûjours trop étroits. Ainſi dans l'ambition qui les agite, ils reſſemblent aux rivieres, qui minent inſenſiblement les bords de leur canal, pour étendre leurs eaux; & qui ſe débordent quelquefois avec tant de fureur, qu'elles entraiſnent des arpens de prairie, dans la rapidité de leur cours. Ils *envahiſſent* les Etats des Princes voiſins, quand ils n'ont pas la force de leur reſiſter: & s'ils ont une puiſſance égale; la jalouſie & la politique, ne fourniſſent que trop de matiere à la diviſion.

Les Princes ne devroient pas étre moins ſoûmis aux ordres de la raiſon & de l'équité, que les particuliers, qui terminent leurs differens par des arbitres, & par l'authorité des Loix. Plus un Monarque a de pouvoir, plus il eſt obligé d'écouter la ſageſſe & la juſtice, qu'il ne viole point ſans mettre une tache à ſa reputation, à laquelle il doit étre ſenſible, ni ſans cauſer de grands mouvemens. Des Mediateurs pourroient terminer à l'amiable, les differens par les régles de l'équité: Mais l'ambition n'approuve point cette voye, toute ſage, & toute douce qu'elle eſt: on la regarde comme une baſſeſſe: elle ne conduit point à la gloire; elle ne feroit pas de Heros; elle ne donneroit point le titre de Grand: il en faut venir à la force; & les armes & le canon, ſont la ſouveraine Loy des Teſtes couronnées. Ainſi l'on peut dire que la valeur doit ſa naiſſance à l'injuſtice, & à la corruption du

cœur.

cœur. Ce ſont ces mêmes vices qui la rendent neceſſaire pour conſerver l'intereſt public, pour defendre les droits legitimes des Etats, pour s'oppoſer aux vaſtes deſſeins des Uſurpateurs.

L'amour de la Patrie fait qu'on expoſe volontairement ſa vie pour ſon ſalut, en s'offrant à une mort apparente, qui immole le particulier à la gloire de l'Etat. Ce motif eſt aſſeurement trés-honneſte, & trés conforme à la raiſon, qui nous apprend que nous ne ſommes pas tant nez pour nous mêmes, que pour l'avantage de la Republique: & que le corps politique ſe doit conformer aux mouvements du corps naturel, où les mains s'oppoſent aux coups que pourroit recevoir la teſte; & où les parties ſe ſacrifient à la conſervation du tout, dont la leur dépend. Quand la guerre eſt legitime, la mort qu'on y ſouffre, eſt une ombre du martyre, puis qu'on perit pour les droits de la juſtice, & qu'il y a beaucoup de gloire d'eſchanger en matiere de vertu, une mort qui eſt un effect de la corruption de la nature; & d'employer au bien de l'Etat la plus grande miſere de l'homme.

C'eſt ce qui donne tant de luſtre à la valeur, parce qu'elle a tout enſemble de la nobleſſe & de l'utilité. De la nobleſſe en ſacrifiant le ſang du ſoldat, au maintien de la juſtice: de l'utilité en empêchant la ruine de la Patrie, dans le ſein de laquelle l'ennemi vouloit méchamment porter le fer & le feu; de ſorte que la valeur eſt le bouclier & l'appuy des Republiques. C'eſt elle qui conſerve les cérémonies, les vaſes ſacrez, la pureté de la Religion qu'un vainqueur inſolent violeroit, en changeant les Egliſes en moſquées aprés les avoir pillées, ou en monumens d'idolatrie, qui altereroit ce culte d'eſprit & de verité qui eſt ſeul agreable à Dieu. C'eſt elle qui protege l'honneur des femmes qui ſeroit expoſé à la brutalité des ſoldats. C'eſt elle qui defend les richeſſes des Villes qu'on regarde avec raiſon comme le ſang d'un Corps Politique, qui par les mouvements d'une heureuſe circulation paſſe de main en main comme par des veines & des arteres, où il coule toûjours. C'eſt elle enfin qui écarte ces flammes horribles qui auroient devoré les maiſons, les palais,

les Temples, avec les personnes qui s'y refugioient, & qui conserve à un Etat sa forme & son étre qui seroit englouti par les armes d'un ambitieux, afin que de libre & de souverain qu'il étoit, il devint esclave, dépendant, & Province d'un autre Empire. On ne peut donc estimer assés la valeur qui produit ces avantages, & qui par le seul éclat de son nom, empêche les seditions, previent les desordres, fait fleurir la paix, qu'on romproit souvent si la valeur d'un Prince illustre, & le courage & l'experience de ses troupes, ne faisoient perdre aux Usurpateurs, l'envie de hazarder une guerre, dont le succez est douteux.

Aussi la valeur Militaire, se fait aimer & respecter par les personnes mêmes, que la nature n'a pas destinées à la posseder. Les Filles d'Israël ont honoré de leurs chansons & de leurs loüanges, la valeur de David aprés qu'il eut abbattu Goliat; Et pour reconnoître les services des braves Généraux qui s'étoient exposez pour la gloire de leur Patrie, on leur a dressé des arcs, & des statuës, on a frappé des Medailles avec la figure de leur visage. On a jugé qu'ils devoient triompher avec une pompe, dont l'éclat étoit une image de leur gloire; & si l'Histoire ne les a peu empêcher de mourir, elle a tâché de leur donner une autre vie, en éternisant leur reputation & leur nom, qui nous rend les personnes & les actions des hommes illustres, aussi connuës que nos voisins: Et quoy que la valeur militaire ne soit pas le partage des femmes, à cause de la delicatesse, & de la pudeur de leur sexe; elles ont quelquefois aspiré à la gloire de cette vertu. Les Amazones ont rendu leur nom fameux par leurs armes; Et des femmes ont fait paroistre pour la defence de leur ville, un courage intrepide qui surpassoit celuy des soldats. Elles les ont animez, elles ont monté sur les remparts avec des eaux, & des huiles bouïllantes, pour repousser les assiegeans qui donnoient l'assaut; & les Bysantines étant assiegées par l'armée de l'Empereur Severe, sacrifierent par un mouvement de générosité, leurs cheveux pour faire des cordes, parce que le chanvre manquoit. Il faut que la valeur ait bien du brillant, puis qu'un sexe qui a la delicatesse en partage, n'a peu souffrir qu'el-

qu'elle fuſt une qualité particuliere aux hommes, à qui il ſemble qu'elle eſt propre, puis que c'eſt d'eux qu'elle emprunte le nom.

*La valeur doit étre accompagnée de clemence.*

Au reſte la valeur Militaire doit avoir ſes bornes, pour ne pas dégénerer en cruauté. Aprés la victoire, il faut qu'elle laiſſe ſa place à la clemence, puis que c'eſt une lâcheté barbare, de maſſacrer des perſonnes qui ne font plus de reſiſtance, & qui implorent même la pitié du victorieux. On deshonore la gloire de ſes armes par de ſemblables actions: & un Prince, ou un Général qui les ſouffre, ne peut paſſer que pour le Chef d'une troupe de brigands & de ſçelerats. Encore les voleurs n'oſtent point la vie de ceux qui leur cedent la bourſe; & rien n'eſt plus indigne d'un homme, que de tremper ſon épée dans le ſang des miſerables, qui demandent grace. On prendroit ces furieux pour des Demons ſous la figure humaine qui ont du plaiſir au carnage. Quand ils pillent, ou qu'ils violent, ils trouvent quelque ſorte d'utilité dans ces actions, qui leur fourniſſent de quoy vivre, & de quoy contenter les ſens. Foible raiſon, mais raiſon pourtant qui a une ombre de realité. Mais où eſt l'avantage de tuer un homme ſans armes & qu'on a dépouïllé juſques à la chemin? Comme le ſort de la guerre eſt journalier, ne craint-on point d'éprouver une pareille diſgrace, que la Loy du Talion rendra legitime?

Et bien que ceux qu'on maſſacre de la ſorte, ayant reſiſté, ayant tiré l'eſpée contre les vainqueurs, ayant attaqué leur vie, fourniſſent quelque pretexte à la vengeance toute injuſte qu'elle eſt: qu'ont-fait tant de pauvres femmes, qui devoient trouver un aſyle dans leurs larmes & dans la foibleſſe de leur ſexe, & auxquelles on perce le ſein, ſans reſpecter leur groſſeſſe, pour faire perir la mere & le fruit? Quel crime ont commis tant de pauvres enfans, qui regardent leurs meurtriers en ſoûriant, & des playes de qui il ſort plus de lait que de ſang? Spectacle indigne d'hommes! ſpectacle divertiſſant pour l'ennemi du genre humain!

faut-il que tu ayes deshonoré noſtre ſiecle, & que la main des Chrétiens t'ait produit? Un cœur généreux donne des ſoupirs à ſa victoire, il voit avec douleur tant de ſang répandu, tant de morts couvrir la terre, tant de familles deſolées; Et Titus en jettant des larmes à la veuë de l'horrible état où ſes armes avoient mis Jeruſalem, & maudiſſant l'opiniaſtreté des Juifs, qui avoit attiré ſur eux ce terrible coup, fait une action plus illuſtre mille fois, que cette victoire célébre que luy a merité le triomphe, puis qu'il eſt vainqueur du vainqueur, & que la debonnaireté eſt plus grande en luy que l'amour & de la gloire, & de la juſtice vindicative. Il faut donc que la valeur ſe contente d'avoir ſoûmis les ennemis, qu'elle ait pitié de leur foibleſſe, & qu'elle laiſſe vivre les vaincus, afin qu'ils publient la généroſité du vainqueur, comme des images vivantes qui luy font beaucoup plus d'honneur que les ſtatuës & les arcs de triomphe. C'eſt un grand crime de tuer un homme ſans neceſſité.

### *De la valeur domeſtique. Si elle eſt inferieure à la militaire?*

Quoy qu'on ait donné par excellence le titre de valeur, à la militaire, il y a une valeur domeſtique qui doit partager l'eſtime & l'approbation. La premiere a plus d'éclat, parce qu'elle eſt ſur un plus haut theatre, qu'elle marche à plus grand train, avec des armées, des flottes, des bombes, de l'artillerie: qu'elle produit des effects plus ſenſibles en defendant le bien public, & que les morts & les vivants uniſſent leurs bouches pour en faire l'éloge: On peut dire pourtant que la valeur domeſtique a plus de realité dans le fond. Une marque de ſon excellence, c'eſt qu'elle eſt neceſſaire par tout, en tous temps, en tous lieux, en toutes ſortes de perſonnes: Au lieu que la valeur militaire ſe repoſe ſouvent, & n'eſt d'aucun uſage pendant les douceurs de la paix. Que les Heros jouïſſent tranquillement de leur gloire, de leur titres, de leurs ſtatuës, des acclamations des peuples: au jugement des ſages qui ne ſe laiſſent pas prendre à un éclat étranger, il

y a des actions domeſtiques plus généreuſes, que les victoires. C'eſt ce que Ciceron repreſentoit à ſon fils, comme heritier de ſa gloire. Les ſoins infatigables que ce grand homme avoit pris, & la fermeté invincible avec laquelle il avoit reſiſté à la conjuration de Catilina qu'il éteignit d'une maniére ſi avantageuſe à Rome, valloit pour le moins le gain d'une bataille; Et Ciceron qui ne s'oublioit jamais quand il trouvoit occaſion de parler de ſon merite, n'a pas manqué de nous apprendre les loüanges que Pompée avoit données à cette grande action, en publiant que ſans elle il n'auroit point trouvé de matiere à ſon troiſiéme triomphe.

Il y a certainement plus de courage à recevoir conſtamment la mort dans ſon lit, que dans une bataille, où elle ne paroiſt pas ſi terrible. Premierement le bruit des tambours & des trompettes en agitant le ſang, inſpire une fierté, qui fait enviſager la mort avec plus d'aſſeurance: de plus on la va chercher, on la provoque, & le mouvement d'attaque, eſt moins noble que le mouvement de reſiſtance qui paroiſt le plus difficile. Enfin la mort ſe preſente toute couverte de brillans, qui en diminuent l'horreur. Elle eſt ſuivie de gloire & de reputation, & l'eſprit ébloüy de cet éclat, & occupé de l'objet du combat, ne fait point de reflexion aux facheuſes ſuites qui ſe preſentent à un homme mourant dans ſon lit. Son corps eſt tourmenté, & affoibli par ſa maladie: ſes amis qu'il va quitter, augmentent ſes douleurs. Il voit la mort toute nuë, ſans ce fard qui luy couvre le viſage ſur un champ de bataille, & dans une laideur qui fait trembler la nature. Il ſent les piqueures de ſon aiguillon par le peché qui perce la conſcience; en un mot ſon eſprit eſt plein des triſtes images de tombeaux, de ſquelettes, & de pareils objets, qui ſont affreux. Comme donc la mort eſt plus terrible en cet état, on eſt plus généreux quand on la reçoit avec conſtance, & cela eſt ſi vray, que ces Heros qui ſe ſont expoſez cent fois à la bouche du canon, & à la pointe de l'épée, & qui ont conſideré ſans s'étonner, leur ſang couler avec celuy de l'ennemi, ont paſly, ont tremblé dans leur lit, en

voyant approcher la mort pour leur donner le coup, qu'ils avoient évité dans le combat. Avoüons donc que recevoir la mort ſans frayeur, & avec la conſtance qu'on doit témoigner à l'ordre que Dieu donne de quiter le monde, eſt un mouvement plus noble que celuy de ſe precipiter dans le fer & le feu d'un ennemi.

Rien n'eſt plus admirable que la conſtance de St. Martin, dans un danger inopiné, qui menaçoit ſa vie. En paſſant les Alpes, il tomba dans une embuſche de voleurs. Un de ces ſcelerats vouloit luy fendre la teſte d'un coup de hache, & il auroit executé ſon deſſein, ſi un autre plus pitoyable, n'euſt empêché le coup. On ne laiſſa pas de lier St. Martin pour le dépoüiller. Celuy qui le gardoit luy ayant demandé s'il n'avoit point de peur, il reſpondit, *qu'il n'avoit jamais eu plus d'aſſeurance, perſuadé que la miſericorde de Dieu donnoit plus de ſecours dans le peril*: Mais qu'il étoit touché d'une juſte douleur, de ſon voleur indigne de la grace de Jeſus Chriſt par la profeſſion qu'il exerçoit. Ce diſcours fut ſuivi d'une predication ſur les myſteres de l'Evangile, qui convertit ce garnement. *Sulp. vit. Mart. c.* 4. Qu'eſt-ce que les hommes illuſtres l'épée à la main ont fait qui puiſſe égaler cette action de St. Martin? Voilà de l'intrepidité dans un danger extreme, une intrepredité religieuſe, appuyée ſur le bras de Jeſus Chriſt, une intrepidité charitable, qui convertit un ame à Dieu. Selon les perſonnes judicieuſes, cette ſeule action de St. Martin, l'emporte ſur mille victoires. Elles dépendent de l'adreſſe, de la force du corps, du temps & des lieux, & quand on aura jonché la terre de morts, & fait couler des ruiſſeaux de ſang, on n'a fait que ce que les lions, les ſerpens, les maladies, executent tous les jours, & au bout du compte on a détruit l'image de Dieu: Et St. Martin par ſon grand courage, produit la pieté dans une ame impure, & met un penitent dans le Ciel. Il y a de la valeur auſſi à ſouffrir conſtamment le peril, & d'un nauffrage, & des maladies, quoy qu'il n'ait pas pleu aux maiſtres de la Morale, y attacher l'idée de la valeur. Malgré leurs prejugez, ce ſera toûjours une conduite trés généreuſe, que celle des Chrétiens ſous l'Empi-

re

re de *Valerien*, lors qu'ils s'expoſerent aux fureurs de la peſte, pour aſſiſter charitablement leurs freres, dans une maladie qui auroit fait prendre la fuite aux Sçipions & aux Ceſars. On peut lire dans Euſebe, la lettre de Denis d'Alexandrie ſur cette matiere. *Euſ. l. 7. c. 22.* Dans cette aſſiſtance, on voit une élevation d'ame, commune aux deux ſexes qui alloient braver la mort, juſques dans ſon fort: Et cette généroſité, eſt d'autant plus admirable, que la vaine gloire n'y avoit aucune part; & qu'elle n'étoit animée que des plus pures flammes de la charité. Cela nous engageroit à parler de la valeur Chrétienne: mais nous le ferons plus à propos, en traittant de la patience qui eſt la plus belle partie de la valeur. Faiſons avant que d'y entrer, quelques reflexions ſur les deux contraires de la valeur Militaire, la lâcheté, & la temerité.

## CHAPITRE XXVI.

*De la Lâcheté. Sa turpitude. Le Meurtre de ſoy même eſt lâcheté. De la Temerité.*

LA Republique des Juifs, eſtoit une *Theocratie*, où Dieu gouvernant en Prince Souverain, ne vouloit point de Lâches parmi ſes Soldats. Pour empêcher la timidité, il avoit pris bien des meſures, que les écrits de Moyſe nous ont conſervées. Quand les troupes marchoient à l'ennemi, un Sacrificateur les accompagnoit. On le nommoit *l'Oinct de la guerre.* Cette Charge diſtinguée eſtoit perſonnelle, & celuy qui la poſſedoit, ne la laiſſoit pas à ſes heritiers. Il eſtoit ſacré de la même huile, qu'on employoit à l'inauguration des Pontifes, & il montoit ſur une eminence pour adreſſer ce diſcours à l'Armée. *Ecoute, Iſraël, vous-vous approchez aujourd'huy pour combattre vos ennemis. Que vôtre cœur ne devienne point lâche. Ne craignez point, ne ſoyez ni épouventez, ni effrayez à cauſe d'eux.* Deut. XX. 3. Aprés cette exhortation, un des Officiers de l'Armée prononçoit ces paroles à haute voix.

*Que le lâche & le timide retourne en ſa maiſon, de peur que le cœur de ſes freres ne ſe fonde comme le ſien.* Cet ordre fut executé lors que Gedeon alla combattre les Madianites. On commanda de la part de Dieu à tous ceux dont le cœur n'étoit pas généreux, de quitter l'Armée; & vingt & deux mille hommes prirent ce parti en préferant un honteux depart, à la gloire de hazarder leur vie pour la liberté de la Republique. *Jug.* 7. C'étoit encore par le commandement Dieu, qu'on avoit fait des trompettes d'argent, qui ſonnoient aux approches de l'ennemi, pour reveiller le courage du peuple : Et ces loix militaires font l'éloge de la valeur, & la cenſure des lâches. S'ils combattoient mal, aprés la liberté qu'ils avoient de ſe retirer, & la proteſtation de s'aquitter de leur devoir en braves gens, ou s'ils prenoient la fuite, il étoit permis de leur couper une jambe.

En effect la lâcheté eſt de la derniere conſequence pour un Etat. Elle expoſe le ſalut public, l'honneur, la liberté, les richeſſes des particuliers: Et tout le ſang que le victorieux répand, tombe ſur la teſte de ces miſerables troupes, qui ont trahi par leur peu de courage, la gloire de l'Etat.

C'eſt là une eſpece de parricide, puis que c'eſt par leur faute, qu'on a porté le fer & le feu dans le ſein de la Patrie, qu'ils doivent regarder comme leur mere, dans les entrailles de qui ils ont receu le jour, & qui les a élevez & nourris cherement dans ſes bras : Et au lieu de la recompenſe, qu'elle en devoit attendre, ces enfans ingrats & dénaturez, luy laiſſent déchirer les entrailles par des mains barbares. Ce qui rend la lâcheté plus odieuſe, c'eſt que les fautes de la guerre ſont preſque irreparables. On ne reſſuſcite point les defunts, les recrües ſe font de nouveaux Soldats qui ne ſont pas aguerris; les Villes qu'on a perduës, ou demeurent au pouvoir de l'ennemi, ou ne ſe reprennent qu'avec beaucoup de ſang & de dépenſe : enfin les deſſeins d'un Grand Prince, qu'il avoit conduits avec un ſecret impénétrable & une prudence admirable, ſont deconcertez par là.

Quelle

Quelle honte & pour le Gouverneur d'une Place, qu'on avoit confiée à sa fidelité & à sa valeur, & pour les hauts Officiers de la garnison, de signer une capitulation sans que l'ennemi ait tiré un coup de canon, sans qu'il y ait la moindre bréche aux murailles, sans que les fossez soyent comblez? Que l'Histoire fera un bel éloge d'une pareille conduite, en l'opposant à la resolution des moindres Officiers, qui murmuroient d'une rendition si ignominieuse, & qui pour sauver l'honneur du parti, ont voulu resister, & manger jusques à leurs chevaux, pour arrester les assiegeans, & donner moyen de les secourir! Que les Annales parleront avantageusement de ces soldats effeminez, plus dignes de tenir une quenouille, que de manier une épée, qu'une frayeur desordonnée à la veuë de l'ennemi, fait abandonner un poste considerable, que peu de Soldats pouvoient garder aisément contre un grand nombre, & qui prennent la fuite au premier coup, en jettant les armes qu'ils ne meritent pas de porter! Pour les faire rougir de leur foiblesse, ils auroient besoin que leurs meres vinssent à leur rencontre, & qu'en levant leurs jupes, elles demandassent à ces fugitifs, s'ils vouloient rentrer dans les ventres dont ils estoient sortis? Enfin la timidité a cela de mal, qu'elle est contagieuse: elle abbat le courage des Braves, qui s'amollit, & se laisse entraisner par l'exemple; elle réleve la hardiesse des ennemis, qui n'ont jamais plus de fierté, que quand il sçavent qu'on opposera une legere resistance à leurs efforts.

## *Turpitude de la lâcheté.*

Ce n'est pas seulement par des effects; c'est par son propre caractére, qu'on juge de la turpitude de la lâcheté. Sa source est une grande imprudence, qui n'a point fait de reflexions sur l'office auquel on est propre. Un homme se doit placer selon les qualitez de son esprit, sans embrasser jamais de profession dont il soit incapable de bien s'aquitter. Avant que de s'engager à porter les armes, il faut examiner si l'on a du cœur & des bras. On n'y songe point la plus part du temps, on n'est frappé

que de l'ambition & de l'intereſt. Une place de Capitaine eſt avantageuſe, elle donne du rang & de bons appointemens: C'en eſt aſſés pour tourner les inclinations de ce coſté là, ſans s'étre ſondé, ſi l'on a les qualitez neceſſaires à ſoûtenir cette charge avec honneur. La lâcheté eſt auſſi un outrage à la droite raiſon. Quand il s'agit d'un choix, c'eſt une maxime évidente, que les petits maux doivent étre préferez aux grands. Un lâche detruit cette maxime, étant plus touché du vice que de la vertu: plus du contraire de la valeur que de la valeur: plus d'une infamie certaine, que d'une mort douteuſe. C'eſt là un grand égarement. Ce qui redouble la lâcheté, eſt que la perfidie l'accompagne, en violant le ſerment qu'on a preſté d'étre fidelle à l'Eſtat, & de combatre juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang pour ſes intereſts. La peur emporte toutes ces belles promeſſes. Le Prince eſt trompé, l'Eſtat eſt deshonoré, eſt mis à deux doits de ſa ruine: & au lieu de récompenſes qu'on deſtinoit à la généroſité, il faut ſonger à preparer des ſupplices aux poltrons. Enfin un lâche eſt un veritable voleur, puis que les gages qu'il tire, ne luy appartiennent pas. Ils ſont aux bons ſerviteurs de la Republique, & un méchant n'y a point droit; il emporte ce qui eſt aſſigné à un honneſte homme, & ſous les dehors de la valeur, comme ſous un maſque qui le déguiſe, il s'enrichit d'un bien étranger.

Combien ſeroit-il plus honneſte de perir ſur une breche l'épée à la main, que d'aller porter ſa teſte entre les mains d'un bourreau ſur un échafaut? ou ſi par des égards de famille, on fait grace du dernier ſupplice, c'eſt toûjours un grand malheur que l'infamie. La miſerable vie qu'on traîne en cet état, eſt une longue mort, ou l'on deteſte ſon peu de courage, & l'on regrette de n'avoir pas peri plutoſt en honneſte homme que de vivre en poltron. On eſt banni de la ſocieté des braves gens, on ne peut ſoûtenir leurs regards, on eſt frappé des reproches de la voix publique, qui vont juſques au cœur; & comme on ſent bien qu'on les a meritez, on n'oſe en faire de plaintes, & l'on eſt contraint d'avaler mille affronts en diſſimulant. Qu'une pareille vie eſt deſagreable! & qu'il

vau-

vaudroit bien mieux cent fois l'avoir perduë honorablement ! Pour prevenir de pareilles disgraces, un homme d'épée doit faire de continuelles reflexions sur son devoir, en pénétrer toute l'étenduë, sonder la profondeur du precipice, où il trebuche si ses demarches sont contraires à l'honneur : penser à la honte qu'il feroit & au sang illustre dont il est sorti, & à toute sa famille qu'il flestriroit par un coup de timidité : & par une meditation frequente des beaux exemples d'hommes illustres, qui ont preferé l'honneur à la vie, & laissé à la posterité de grandes actions pour luy servir de miroir, tâcher de se conformer à de si beaux originaux. Si leurs victoires *n'empêchent pas de dormir*, elles serviront du moins à exciter une ardeur généreuse, qui sera d'un grand secours dans les occasions.

*De la lâcheté dans le meurtre de soy même.*

Il y a une espece de lâcheté, qui emprunte l'éclat de la valeur. On s'y laisse aisément éblouïr, & quand un coup de desespoir, a obligé un furieux de s'oster la vie, on luy a cherché une place entre les hommes illustres. Les Romains ont admiré leur Caton d'Utique, en publiant que des blessures généreuses qu'il s'étoit faites, il avoit coulé plus de gloire que de sang. Ce ne sont pas les Payens seuls que cette fausse valeur a charmez. Les Hebreux élevez dans le sein d'une veritable Religion, se sont laissez prendre à ces trompeuses marques de générosité. Saul demanda la mort à son Ecuyer, de peur qu'un Roy d'Israël ne tombast en la puissance des Philistins, qui auroient triomphé orgueïlleusement de cette proye. Mais on ne peut lire rien de plus tragique sur cela, que ce *qu'Eleazar* Chef de la garnison de Massada, executa aprés la prise de Jerusalem. Il fit un discours sur l'immortalité de l'ame qui charma ses soldats qui creurent qu'il y avoit de la générosité à prevenir l'infamie de la servitude. Ils donnerent donc, en pleurant, le dernier baiser à leurs femmes & à leurs enfans : aprés quoy ils les percerent tous de leur espée. Ce carnage en demandoit un autre : de peur que les morts ne leur fissent des reproches qu'on les aban-

don-

connoit contre la bonne foy. Pour leur tenir compagnie, ces Desesperez en choisirent dix de leur nombre, pour les massacrer tous; Et ils se coucherent auprés des corps de leurs femmes, afin de recevoir le coup de mort. Cela fait, le dixieme tua les neuf, & aprés avoir cherché exactement si quelques uns avoient encore une estincelle de vie, il finit la tragedie en se tuant soy même. Il n'y eut qu'une vieille femme, & cinq enfans, qui s'étoient cachez, qui éviterent la mort pour apprendre à Josephe, cette deplorable Histoire. *Ios. de bel. l. 7. 27.*

Il paroist du courage, de la grandeur d'ame, de l'intrepidité dans ces desseins: mais dans le fond, ce n'est qu'une lâcheté déguisée. L'ame n'a point assés de constance pour resister à l'affliction: Elle succombe sous le poids, & pour s'en delivrer, elle va chercher un secours dans les bras de la mort. Elle craint la servitude, le bruit de ces chaisnes l'alarme, & elle prend la fuite à la veuë de cet ennemi. Se tuer soy même, est donc un aveu de sa foiblesse: Et c'est au contraire une action heroïque, de ramasser ses forces pour recevoir avec courage tous les coups des adversitez; & monstrer qu'il y a plus de grandeur dans l'ame, que dans ses malheurs; & que les forces qui l'attaquent, sont moindres que celle qu'elle oppose à leur impetuosité. Dailleurs on ne peut jamais sans impatience, attenter à sa propre vie: & l'impatience est un vice qui choque une veritable vertu; cette patience qui est un des plus nobles caractéres de l'ame, & qui fait admirer ceux qui sans s'ébranler, soustiennent le fardeau de maux accablants. Il y a aussi beaucoup d'imprudence dans le tragique dessein des Desesperez, puis qu'ils préferent les grands maux aux petits, & la mort ou à la servitude, ou au chagrin de voir un ennemi victorieux, & de luy avoir l'obligation de la vie. On se fait une infamie de l'esclavage, & l'on a tort: C'est un malheur, qui n'a rien de honteux, quand le crime n'y contribuë point. On peut innocemment tomber dans la servitude, comme dans la pauvreté; & l'infamie n'est pas d'y étre reduit: elle consiste à ne les pouvoir supporter. Ainsi préferer la mort à la servitude, est un déréglément de la raison, parce que la mort est un plus grand

mal,

mal, qui oſte avec la vie, l'eſperance de la liberté qui vit encore dans les fers: & de quelque généroſité qu'on ait flaté Caton, il falloit qu'il euſt l'ame extrémément foible, de ne pouvoir ſouffrir le regard d'un ennemi. Voilà ce que la raiſon naturelle oppoſe à la timide valeur d'un meurtrier de ſoy même: Et les lumieres de la grace, y decouvrent un nouveau degré d'injuſtice. Car il n'eſt point d'homme qui ſoit maiſtre abſolu de ſa vie, qui apartient à Dieu, à l'Etat, & à ſa famille: & c'eſt leur faire injure, que d'en diſpoſer contre leur volonté. On prive une famille du ſecours des prieres & des beaux exemples qu'on peut luy donner: on prive l'Eſtat du ſervice qu'il peut tirer: on prive Dieu de l'authorité de ſouverain Maiſtre, qui place les hommes chacun dans ſon poſte, qu'il ne doit jamais abandonner ſans en recevoir l'ordre par les mains d'une mort neceſſaire, qui en eſt le porteur.

## *De la Temerité.*

La valeur a un autre contraire, dans la temerité. Comme on peut craindre trop, on peut ne craindre pas aſſés; & c'eſt foibleſſe & imprudence tout enſemble, de ne choiſir pas un juſte milieu. La ſageſſe ne defend point, elle commande au contraire de redouter ce qui eſt redoutable, & d'examiner ſi les forces ſont ſuffiſantes pour combattre l'ennemi, afin de ne pas hazarder legerement le ſang du ſoldat, la gloire du Général, le ſalut de l'Eſtat. Quand on eſt trop foible, il faut ſe ſervir de la retraite, & ſe retrancher habilement: & c'eſt fureur, & non valeur, que d'expoſer ſans la moindre apparence de ſuccez, la vie des hommes qui eſt trop precieuſe pour étre ſacrifiée ſi brutalement. Cette temerité procede de trois ſources, qui ſont condamnables. On s'expoſe au peril ſans le connoiſtre: c'eſt une folie contraire au bon ſens: c'eſt imiter les enfans qui portent la main ſur des charbons de feu, dont ils ignorent le mouvement. On a une opinion démeſurée de ſes forces & de ſon courage, qu'on croit capables de vaincre toutes les

les difficultez : c'eſt un orgueïl dont on eſt ſouvent puni rudement, par la perte de l'honneur, & de la vie. On mépriſe un ennemi, ou qui a peu de reputation, ou qu'on a battu quelquefois. Ainſi l'on ne prend pas toutes les précautions neceſſaires pour l'attaquer. C'eſt une vanité mal fondée ; & au lieu de la gloire qu'on eſperoit de ſa defaite, on luy donne l'occaſion de vaincre.

La temerité eſt ſur tout dangereuſe dans un Général, & il vaut mieux qu'il penche un peu du coſté de la crainte. Peut-étre ne fera-t-il rien de memorable, mais du moins il ne hazardera rien. Il empêchera les progrez de l'ennemi ; il conſervera ſes ſoldats, il s'en fera cherir, parce qu'il les ménage, il les accoûtumera inſenſiblement à ſoûtenir le viſage de l'ennemi ; Et la froideur de Fabius ſauva la Republique de Rome, que la valeur étourdie d'un autre Général, qui ſe ſeroit imaginé qu'il y alloit de ſon honneur d'accepter un defi & d'engager un combat, auroit jettée dans le precipice. Les Souverains doivent étre ſur tout en garde contre la temerité, qui peut étre trés fatale, & à leurs perſonnes, & au bonheur de leurs peuples. Quand un Roy eſt fait priſonnier, il faut des ſommes immenſes, & des conditions onereuſes au Royaume, pour ſa liberté, & on auroit moins perdu dans une guerre de vingt années. La priſe d'une Teſte couronnée, acquiert d'un ſeul coup à l'ennemi, des Provinces entieres : Ou bien, s'il perit à la teſte de Troupes, ſon ſang eſt meſlé avec celuy des principaux Seigneurs de l'Eſtat. La deſolation eſt publique, & le Royaume tombe en minorité, par un malheur qui ne ſe fait que trop ſentir. Enfin la temerité ne recueïlle pas de ſa bravoute le prix qu'elle en eſperoit, quand mêmes le ſuccez ſeroit avantageux : & on luy refuſera toûjours la gloire à laquelle elle aſpire. On admirera ſon bonheur, mais on blâmera ſa conduite : on ſe gardera bien de l'imiter, & de la prendre pour modelle, au lieu qu'une veritable valeur recevra toûjours des loüanges quand elle ſuccomberoit à la force.

CHA-

## CHAPITRE XXVII.

*De la valeur Chrétienne dans la patience : Et de son objet. Des afflictions que la patience doit surmonter. Elle n'oſte point le ſentiment des douleurs. Neceſſité de la patience pour la conſervation des vertus & de la paix. De ſes uſages. De l'excellence de la patience : Et de l'ordre qu'elle tient entre les vertus. Des moyens pour conſerver la patience. Raiſons de patience dans l'exil, dans la priſon, dans l'infamie, dans la pauvreté. De la valeur Heroïque. Comment St. Paul a voulu étre anatheme pour les Juifs? Du Martyre, Et de ſon excellence. Qualitez neceſſaires au martyre. S'il faut fuïr la perſecution? De la lâcheté d'abjuration pour éviter l'affliction.*

NOus traittons maintenant de la valeur Chrétienne, plus excellente mille fois que la valeur Militaire. Elle apprend bien comme elle, à mépriſer ſa vie, elle l'expoſe à une mort certaine, elle reſpand du ſang. Mais au lieu que la valeur militaire, emprunte du ſecours de la colere, & reſpand le ſang de l'ennemi ; la valeur Chrétienne eſt accompagnée d'une admirable douceur : & en verſant le ſang de celuy qui la poſſede, quand il eſt neceſſaire pour la gloire de Dieu, elle épargne celuy des perſecuteurs, qui ſont même l'objet de ſes benedictions. On peut diſtinguer la valeur Chrétienne, en valeur commune, & en valeur heroïque, ſelon les divers degrez de cette admirable vertu. La commune c'eſt la patience, l'heroïque c'eſt le martyre ; ce ſont ces mouvemens généreux des Prophetes & des Apôtres, qui ont ſouhaité d'étre la victime du ſalut public. Examinons-les ſeparement.

De

### *De la nature de la Patience.*

L'ancienne Morale a distingué la patience de la valeur, en plaçant l'une dans l'appetit qu'elle nomme *concupiscible*, & l'autre dans l'appetit qu'elle appelle *irascible*. Elle a fait aussi deux vertus differentes, de la patience & de la perseverance. Il est certain cependant que ces distinctions ne sont pas solides. Dans une ame spirituelle & simple il est impossible d'imaginer des appetits differens: Et la valeur ne consiste pas moins à moderer les douleurs, qu'à donner de justes bornes à la crainte, qui n'est jamais sans tristesse; quoy que la tristesse puisse être sans crainte, comme dans les chagrins que produisent les maux presens. Ainsi la patience étant un secours contre une tristesse contraire à la droite raison, fait une partie essentielle de la valeur: Et si l'on y pense bien, la constance, la patience, & la perseverance, ne sont que les noms divers d'une même chose. L'Ecriture employe le même mot pour signifier la patience & la perseverance, & ce n'est pas sans raison. Car enfin la vertu ne consiste point dans quelques actions passageres, qui n'ont aucune suite. C'est une habitude constante qui ne se dement pas. On voit quelque fois dans les poules qui sont l'image de la lâcheté, des mouvements de courage. Elles attaquent les oiseaux de proye, qui fondent sur leurs poulets; mais cette ardeur ne dure gueres, parce qu'elle est violente, & contraire à la nature. Pour les lions qui sont l'image de la générosité, ils se soûtiennent toûjours de la même maniere, & ils paroissent courageux jusques dans leur retraite. Quand les maux sont courts, on les endure avec courage. Il ne faut qu'un coup d'espée pour separer la teste du corps: qu'un lacs coulant pour fermer le passage de la respiration; aprés quoy l'on ne souffre plus. Mais la longueur des maux mine l'ame insensiblement, les forces s'épuisent, le mouvement de la volonté se ralentit, la raison cede aux coups frequens & reïterez de la tristesse, & jettant le bouclier & l'épée, pour ne plus soûtenir un combat si opiniastre, elle se va cacher dans le fond du cœur, & par cette fuite, elle laisse la victoire à l'ennemi. Il faut donc que la vertu vien-

vienne au secours, pour soûtenir tout-ensemble, & le poids, & la durée des adversitez.

Voilà ce qu'on appelle patience, c'est à dire une souffrance constante & volontaire des afflictions, à cause de l'honnesteté, & de l'amour de Dieu. Les Damnez souffrent infiniment, mais leurs tourmens ne sont pas volontaires: & comme c'est malgré eux qu'ils les endurent, ils s'abandonnent à la rage & au desespoir. Les vicieux souffrent quelquefois de grands maux avec un courage intrepide, pour parvenir à leur but. La faim, la soif, le froid, le chaud, la pauvreté ne les abbatent point; il semble qu'ils ont renoncé à la sensibilié comme à la vertu: Et pour ruiner sa patrie, Catilina a enduré mille maux, avec une constance qui l'auroit mis entre les Heros si elle eust eu des fins legitimes & conformes à l'équité. C'est ce qui rend les méchans plus condamnables, de profaner un bien aussi precieux que la patience, en la faisant servir d'instrument à leurs crimes, & employant la vertu pour détruire la justice. Aussi la patience change de nature dans leurs personnes; & St. Augustin a raison de refuser à leur fermeté, un nom illustre & consacré à une excellente vertu. Le vray caractére de la patience, est de souffrir du mal pour n'en pas commettre: au contraire un vicieux endurera beaucoup d'afflictions, pour faire des crimes. Il n'y a point de patience à admirer ni à loüer en cela: on doit seulement s'étonner d'une pareille dureté; & se faire de secrets reproches, qu'un méchant qui naturellement est lâche, resiste à des maux accablants, pour renverser l'ordre public, violer les loix, ruiner l'innocence & la pureté, & qu'une ame vertueuse ait plus de foiblesse dans les afflictions, quand il s'agit d'establir & l'empire de la justice, & la gloire de Jesus Christ. Oüy, c'est une honte, & même un prodige, qu'on souffre plus constamment pour étre malheureux, & se damner à jamais, que pour joüir du bien souverain, de la paix de la conscience, & du salut éternel.

*De l'objet de la patience.*

L'objet de la patience Chrétienne, eſt d'une vaſte étenduë, parce que le fidelle eſt un aſſemblage de deux diverſes perſonnes. Il eſt homme, il eſt enfant de Dieu, & ſelon ces deux titres, il a divers maux à ſouffrir. C'eſt ce que l'Ecriture inſinuë, en comparant les méchans à la paille, & les bons au grain. Le grain eſt expoſé à la ſechereſſe & à l'humidité, au froid & au chaud, il eſt battu & foulé dans l'aire, cela luy eſt commun avec la paille. Ce qui luy eſt particulier, il eſt moulu, reduit en poudre, peſtri, mis au four. Comme homme, le Chrétien eſt attaqué de tout ce que les autres hommes endurent dans le cours de la vie. La fiévre le mine, la peſte le deſole, les foudres embraſent ſes maiſons, la greſle ravage ſes campagnes, les orages briſent ſes vaiſſeaux, les procez conſument ſes biens. Ce ſont là des maux neceſſaires, qui ne dépendent point du conſentement de ſa volonté. Mais il eſt engagé à des maux volontaires pour l'honneur de ſa Religion. L'échole de Jeſus Chriſt eſt une échole de ſouffrance. La premiere leçon que donne cet adorable Maiſtre, eſt que ſes Diſciples chargent une croix, pour le ſuivre. C'eſt la livrée qui les diſtingue des écholiers du menſonge, qui ont choiſi le Diable pour leur Docteur. Ainſi pour n'abandonner pas ſon Sauveur, & ne trahir point ſa conſçience, il faut que le Chrétien préfere l'exil à ſa Patrie, les priſons à la liberté, la pauvreté à la richeſſe, l'ignominie à la gloire, la mort à la vie. Ces maux qui paroiſſent ſi cruels & ſi redoutables, ſont l'objet de ſon choix pour ſe conſerver des biens celeſtes, qui ſont le prix d'une généreuſe perſeverance. Ces afflictions ſont l'ouvrage de haine que les hommes ont pour la verité.

Mais d'ailleurs Dieu eſt un Pere trés ſage, qui éleve ſes enfans ſous une diſcipline ſevere, par une conduite à peu prés ſemblable à celle de Lacedemone, où les enfans étoient traitez plus durement que les eſclaves, parce que les Peres negligeoient l'éducation des derniers, & s'intereſſoient à celle des premiers, qu'ils vouloient rendre honneſtes gens; & ils ſçavoient bien, que cela eſt impoſſible ſans

la

la patience. Quand on n'a point penetré le ſecret de la providence, on ne manque pas de s'en plaindre, & de la traitter d'aveugle: La fortune rit aux méchans, elle reſpand ſur eux des faveurs à pleines mains: les grandeurs, les richeſſes, les honneurs, la gloire ſont leur partage, pendant que la pieté gemit dans les chaiſnes, dans les priſons, dans les afflictions, dans les ſupplices. Pharaon Prince idolatrie & barbare, jouït des douceurs de la Royauté, & le debordement du Nil porte la fertilite dans toutes les parties de l'Egypte, tandis que les ondes de ce fleuve ſervent de tombeau aux enfans Hebreux ſacrifiez à une cruelle politique, & que les peres gemiſſent ſous le joug d'une rigoureuſe ſervitude. On ne s'étonnera plus de cette conduite, quand on ſaura le deſſein de Dieu. Il vouloit dégouſter ſon peuple des douceurs de l'Egypte, l'arracher aux delices de ce pays, l'indurcir dans le travail, afin qu'il priſt inſenſibilement une habitude de patience, qui luy étoit neceſſaire pour jouïr de la Canaam. Dieu a traité l'Iſraël myſtique de la même façon. Il eſt élevé dans le ſein de la patience, pour mieux vaincre les difficultez qui s'oppoſent à la jouïſſance des felicitez du Ciel, & pour luy apprendre, & à déloger de ce miſerable monde, où il languit dans l'éſclavage, & à gemir dans ſa cabane de bouë, que les torrens détrempent, & minent inſenſiblement, où l'ame eſt battuë d'orages & de greſles, afin qu'elle ſouhaite la gloire de l'Eternité, où elle demeurera à jamais dans un palais vivant, incorruptible, & brillant comme le Soleil.

*Des afflictions que la patience doit ſurmonter. La patience n'oſte pas le ſentiment des maux. Elle les fait ſupporter courageuſement.*

Puis que ce ſont là les deſſeins de Dieu, il n'eſt pas ſurprenant, que le Chrétien ſoit environné de monceaux d'afflictions, comme d'autant de machines, qui jettent mille traits de feu dans le cœur, pour le conſumer de chagrin. Il voit des voleurs qui uſurpent ces legitimes droits: des ſerviteurs qui chaſſent le maiſtre de ſa maiſon, qui

s'emparent des meubles & des terres, & qui les employent à luy faire la guerre. En qualité d'enfans de Dieu, le monde, appartient aux fidelles, puis que le Soleil, les áſtres, & les elemens, ſont les biens & les ouvrages de leur pere celeſte. Tout eſt à eux, & les méchans ſont d'injuſtes détenteurs, qui jouïſſent d'une terre à laquelle ils n'ont aucun droit. Il eſt triſte pour les fidelles, de languir auprés de leurs richeſſes, d'étre maltraitez dans un lieu où ils devroient commander en maiſtres, de ſe voir mépriſez des perſonnes qui ſont obligées de les reſpecter. Tout cela joint aux brillantes idées de la proſperité des impies, les frappe de douleur, ils ne peuvent s'empêcher d'en témoigner leur eſtonnement, & quelquefois même d'en pouſſer des plaintes. C'eſt une ame du premier ordre, un Saint que ſa patience a rendu illuſtre à la poſterité, à qui elle eſt propoſée pour modelle, qui s'exprime ainſi. *Pourquoy les méchans vivent-ils, vieilliſſent-ils, ſont-ils les plus avancez en dignité?* Job XXI. 7.

Quand le Chrétien détourne ſes yeux de ces triſtes objets, pour ſe conſoler dans les promeſſes Dieu, il y trouve même des ſujets de chagrin par le retardement. Dieu luy dit, *ne te fâches point à cauſe des méchans, car ils ſeront coupez comme le foin.* Pſ. XXXVII. 1. Cela luy donne quelque repos, il compte les momens, les jours, les mois, les années, & il ne voit point encore l'execution de ce qu'il eſperoit. Que ce temps paroiſt long! que ces delays ſont fâcheux à l'ame! Dieu promet que les méchans ſeront détruits, qu'ils ſe diſſiperont comme une vapeur, & que leur ruine ne laiſſera pas la moindre trace du lieu qu'ils occupoient: & ils vivent encore avec éclat. On change leurs crimes en vertus pour leur donner de l'encens, & ils maſſacrent les brebis de Jeſus Chriſt, lors qu'on ſe preparoit à voir tomber la foudre pour les écraſer. Qu'ils vivent ces méchans, qu'ils proſperent, que Dieu les comble de benedictions, qu'il les invite à la repentance par ces admirables douceurs, qu'il exerce une patience qui fait ſa gloire, à la bonne heure; mais au moins, qu'il ait pitié de ſes pauvres enfans, qui arroſent de larmes le ſein de ſa miſericorde, qui s'épuiſent en cris, qui

qui jeûsnent, qui soûpirent nuit & jour; *delivre Eternel, combien de temps nous oublieras-tu?* Le secours ne vient pourtant point, comme si Dieu n'avoit plus d'oreilles pour écouter les gemissemens, plus d'yeux pour voir couler les larmes, plus de bras pour assister. Il est du moins enseveli dans un si profond sommeil, que les cris d'une infinité de miserables, qui les poussent de mille endroits differents, ne l'ont encore pas reveillé.

C'est le sujet de ces plaintes que l'Eglise fait dans ses malheurs. *Leve toy, pourquoy dors-tu, Seigneur? reveille toy, ne nous rejettes pas éternellement: Pourquoy caches-tu ta face, en oubliant nostre affliction?* Ps. XLIV. 24. Quelque force qu'il y ait dans tous ces maux pour accabler une ame, elle trouve peut-être encore plus rudes, les insultes de ses ennemis, qui se moquent des esperances qu'on établissoit sur les promesses de Dieu. C'est un surcroist de douleur, qu'on ne peut bien faire connoître, parce qu'on ne le conçoit que par le sentiment. David avoit passé par de grandes épreuves: & il les avoit souffertes avec une admirable constance. Son Roy pour satisfaire à la jalousie, cherchoit à le faire perir. Pour sauver sa vie, David abandonnoit la Cour, il vivoit dans les deserts, & dans les cavernes, comme une beste sauvage: & l'on ne voit point, que ces afflictions ayent abbattu son courage. Mais il est percé de douleur, des reproches de ses ennemis, qui se moquoient de sa confiance comme d'un égarement d'esprit, & d'une presomption ridicule. C'est ce qui luy faisoit tenir ce triste langage. *Mes larmes m'ont servi de pain nuit & jour, quand on me disoit incessamment où est ton Dieu.* Ps. XLII. 4. Ces reproches attaquoient la patience mêmes, parce qu'il semble, que c'est une imprudence, de s'opposer aux sentimens du public, & de combattre d'assés grandes apparences: Et tout le secours que la patience reçoit dans un si pitoyable état, est dans les larmes dont son sein est arrosé, & qui entraisnent une partie de la douleur. *Mes larmes m'ont servi de pain.*

Frappez jusqu'au cœur de tant de sujets de chagrin, helas! que deviendrions nous, si la patience ne nous soustenoit,

tenoit, n'émouſſoit ces traits, n'endurciſſoit même le cœur pour le rendre impénétrable à leurs atteintes? Elle reſſemble à cet Ange qui ſe promenoit dans les flammes de la fournaiſe de Babylone, avec les trois martyrs: elle modere comme luy le feu qui nous enveloppe, elle rend ſupportable la violence de la douleur; & les afflictions deviennent la matiere de la joye. C'eſt là le caractére d'une veritable patience. Elle n'oſte pas le ſentiment: ce ſeroit détruire la nature de l'ame que les objets touchent ſelon les loix du Maiſtre de l'univers. Ce ſeroit même oſter la matiere à la vertu, puis qu'il n'y a pas de patience, où il n'y a point de ſentiment de douleur. Une ſtatuë eſt miſe au feu, eſt expoſée au froid, & à la pluye, & l'on ne dira jamais qu'elle eſt patiente, parce qu'elle eſt inſenſible. La patience n'empêche donc point que la triſteſſe ne touche l'ame, elle conſiſte à luy donner des bornes & à la ſoûmetre à la raiſon: Et c'eſt s'oppoſer à ſes lumieres, que d'étre inſenſible à de juſtes ſujets de douleur ou de s'y abandonner trop. La patience évite ces deux extremitez, comme deux écueïls contraires à l'équité. L'une eſt une baſſeſſe de cœur, & l'autre une ferocité d'ame.

Loin cette patience barbare qu'on regarde avec admiration. On apprit à Anaxagore, que ſon fils avoit perdu la vie, & ce faux ſage reſpondit ſans s'emouvoir. *Je ſavois bien, que je l'avois engendré mortel.* Non, la patience n'inſpire point cette humeur ſauvage, qui gaſte le cœur par une orgueïlleuſe Philoſophie: elle paye ſes dettes legitimes à ſes creanciers: la nature & la raiſon: La Nature veut qu'on ait de la douleur de la mort d'un fils: la raiſon commande de la moderer, & l'ordre de Dieu, eſt qu'on ſatiſfaſſe à ces deux devoirs, qu'on meſle ſes larmes avec ceux qui pleurent, & qu'on ne s'afflige point auſſi comme les perſonnes qui ſont ſans eſperance. On nous pardonnera bien de ne croire pas ces fanfarons, qui ſe vantent d'étre autant les maiſtres de leur douleur que du ſouffle de leur bouche, & de l'arreſter à leur volonté. Ageſilaus étoit cruellement travaillé de la goute, & Carneades qui faiſoit viſite à ce Prince, étant affligé de le voir en cet état, vouloit ſe retirer, demeures, luy dit le malade,

ade, en monſtrant ſon cœur, *la douleur ne vient point là*. declaroit par là, qu'il n'y avoit que ſes pieds qui ſouf-oient, & que l'ame n'en ſentoit aucune atteinte de a maladie. C'eſt une fauſſeté, puis que le ſentiment eſt dans l'ame, & que tout ce qu'elle eſt capable de faire, c'eſt que la douleur ne ſoit pas maiſtreſſe de la raiſon. Nous n'en demandons pas davantage à la patience. David a ſur cela une belle comparaiſon, en témoignant que *ceux qui ſe confient en Dieu, ſont comme la montagne de Sion, qui ne peut être ébranſlée.* Pſ. CXXV. 1. La patience eſt la cauſe de cette admirable fermeté, & comme les torrens de pluye en roulant ſur une montagne minent un peu ſa ſuperficie, ſans pourtant qu'elle change de place: Ainſi le cœur peut être entamé par la violence des chagrins, mais il n'en ſera point accablé, il conſervera toûjours ſa ſituation, ſans ſe precipiter dans le deſeſpoir.

### *Neceſſité de la patience pour conſerver les vertus, & la paix. De ſes uſages.*

Ces conſiderations nous meinent aux ſources de l'utilité de la patience, qui coulent abondamment pour la conſervation des vertus, pour l'entretien de l'union, pour la certitude du ſalut du fidelle. La foy, l'eſperance & la charité, ſervent de meres à la patience, ſelon les maximes de St. Paul, & par une juſte reconnoiſſance, la patience les ſoûtient, & defend leur vie dans les perils qui la menacent. On ſe dégouſteroit bien-toſt d'une religion de croix, & qui expoſe celuy qui la profeſſe, au mépris, aux injures, aux priſons, à la pauvreté. On ſe precipiteroit dans l'abyſme du deſeſpoir, en ne voyant point paroiſtre le ſecours qu'on attendoit; on perdroit l'amour de Dieu dans la cruelle penſée qu'il oublie, ſi la patience n'alloit au devant de l'ennemi, pour parer ſes coups, & ne les recevoit même dans ſon propre ſein, qui les amortit. Les vertus morales ont le même beſoin de la patience, & elles periroient ſans ſon ſecours. La prudence trouve mille difficultez embarraſſantes, qui la rebuteroient par la longueur neceſſaire à les demeſler. La juſtice rencontre des obſtacles chagrinans, qui en empêchent le cours:

la temperance a ſes peines à ſurmonter dans la privation des plaiſirs des ſens qui ont des charmes pour l'ame. Le moyen qu'elles ſouſtinſſent tous ces aſſauts, ſi la patience ne leur aidoit à les repouſſer? Pour les nœuds étroits de l'amitié, ne ſeroient-ils pas déliez à chaque moment, ſi la patience ne les étreignoit? Les perſonnes les plus ſages, ne ſont pas toûjours d'une égale humeur, il eſt malaiſé qu'ils ayent toûjours le même air ſur le viſage, toûjours la même douceur dans les paroles, toûjours le même agrément dans les actions. On a des affaires qui occupent, des procez qui chagrinent, des indiſpoſitions qui fatiguent: mille choſes peuvent changer l'humeur, & rendre un entretien plus froid. On n'a plus la même complaiſance: on paroiſt aigre; & même contrediſant. C'eſt fait de la tendreſſe & de l'amitié, ſi la patience n'étendoit un voile pour cacher tout cela.

La paix domeſtique peut-elle durer ſans la patience? On trouve dans les meilleurs mariages, mille occaſions de chagrin; & comme ce ne ſont pas des ennemis qui paroiſſent redoutables, on n'eſt pas en garde contre eux; & l'on peut aiſément ſe laiſſer ſurprendre. Un ſerviteur eſt pareſſeux, eſt negligent, eſt ſans memoire, eſt inſolent dans ſes réponſes. Un cuiſinier appreſte le repas trop tard, & il ſera encore mal accommodé, ſans aſſaiſonnement ni propreté. Un laquais aura caſſé quelque porcelaine, reſpandu le vin: des enfans ſont importuns par leurs jeux, ou par leurs pleurs: une femme aimera un peu trop l'épargne, & le mari un peu trop la deſpenſe: Sans la patience ce ne ſeront que gronderies, qu'emportemens: Et les cœurs prenant leur parti, ſe deſuniront inſenſiblement, & changeront en un enfer, ce qui devroit étre un Paradis par l'amitié. Comme donc la Nature a trouvé le ſecret d'unir les contraires dans un même corps, par l'harmonie du temperament, ainſi la patience aſſemble les eſprits & les humeurs, malgré la diverſité de leurs caractéres: la paix eſt dans une maiſon, & avec la paix, la benediction de Dieu. Enfin ſi l'on donnoit à la patience l'empire qu'elle a merité, le monde ne ſeroit plus un affreux théatre, où les paſſions joüent une horrible tragedie

die. On ne verroit plus de procez dans les familles, plus de seditions dans les Estats, plus de guerres entre les Princes. Les hommes vivroient selon les loix de la raisoun; la justice & la paix s'embrasseroient, & la terre ressuscitereroit, en sortant de la masse des miseres sous lesquelles elle se trouve ensevelie. La patience sert aussi, & à la connoissance & à l'établissement du salut. Il n'y a rien de plus doux à une ame fidelle, que d'avoir des asseurances de la grace. Cet heureux sentiment luy ouvre le Ciel pour lire son nom écrit de la main de Dieu, sur le livre de la predestination.

Quand une ame resiste constamment aux outrages dont la pieté est ordinairement suivie: qu'elle ressemble à un rocher attaqué des flots qui se brisent contre luy: que les mépris, les prisons, la pauvreté, l'exil ne l'esbranslent point, & l'affermissent même dans l'amour de la foy, c'est un des plus beaux caractéres de l'état de grace. C'est par le secours du St. Esprit qu'une ame qui est la foibleſſe même, resiste à de si grands coups, & elle peut dire alors, *la vertu de mon Dieu s'accomplit en mon infirmité.* C'est l'usage que St. Paul attribuë à la patience. *Elle produit l'épreuve, & l'épreuve produit l'esperance, & l'esperance ne fait point de honte, parce que l'amour de Dieu est respandu dans les cœurs.* Rom. V. Ainsi la patience est un degré pour mouter à l'esperance, & passer de là jusqu'au sentiment de l'amour de Dieu qui est le Paradis de l'ame. Elle ne fait pas seulement descendre le Ciel dans l'homme, elle éleve l'homme jusques dans le Ciel. C'est ce qui donne sujet à St. Paul de dire, *Vous avez besoin de patience, afin qu'ayant executé la volonté de Dieu, vous obteniez ce qui a été promis.* Hebr. X. 16.

Ce discours marque d'un costé, que Dieu prepare à la patience un prix excellent, pour la recompenser de tout ce qu'elle a souffert, & de l'autre, qu'il est impossible de remplir son devoir sans une patience généreuse, qui adoucisse ce que les preceptes de Jesus Christ ont de rude pour les inclinations de l'homme. C'est dans la même veuë, que St. Jacques propose au fidelle l'exemple d'un Laboureur qui attend patiemment, & la pluye du Ciel sur

ſon travail, & les grains qui ſont le but de toutes ſes peines. En effet la condition du Laboureur & du Chrétien, ont beaucoup de reſſemblance. L'un briſe & travaille ſon champ pour luy confier ſes ſemences ; l'autre prepare & défriche ſon cœur, pour y ſemer les vertus. Tous deux voyent rouler l'hyver & le printemps ſans joüir de leur eſperance, elle eſt menacée, & attaquée même par de furieux orages. En ignorant les myſteres de la Nature, on croiroit aiſément qu'il y a de la folie, à jetter dans la terre une ſemence qui s'y pourrit, & qu'elle eſt perduë pour ſon maiſtre. L'Impie fait le même jugement des vertus que le Chrétien a cultivées ; & il ſemble que c'eſt une extravagance, de ſemer avec tant de larmes pour recueillir une moiſſon de gloire dans l'éternité. Mais la Grace a ſon temps & ſes merveilles ; & avec un peu de patience, les travaux du Chrétien ſeront amplement recompenſez par des fruits precieux, & un repos éternel dans le ſein de Dieu.

*Excellence de la patience : Et de l'ordre qu'elle tient entre les vertus.*

Ces uſages de la patience, en font hautement l'éloge : mais il ne ſera pas inutile d'inſiſter plus particulierement ſur l'excellence de cette vertu, afin que l'eſprit y trouve un gouſt qui l'engage à l'aimer. Le ſoin que l'Ecriture prend d'en recommander la pratique, en découvre aſſés l'importance ; mais ces paroles ſont dignes de reflexion, *tu as gardé le commandement de ma patience.* Apoc. III. 10. C'eſt ainſi que Jeſus Chriſt parle au Paſteur de l'Egliſe de Philadelphie : Et la patience doit étre une vertu ſublime, puis que le fils de Dieu la regarde comme un bien à luy, *ma patience.* Il la produit, il l'exerce, il la cherit. Il la produit, parce que les vertus ne naiſſent point de nôtre fond. Elles y ſont plantées par la main de la grace. La patience politique, quoy qu'elle ait du raport avec le bien de la ſocieté, eſt l'ouvrage d'un eſprit de providence, qui allume ces petites étincelles de conſtance qu'on admire dans les Heros : & une vertu Chrétienne, eſt l'effect de l'eſprit de

de ſainteté, qui la produit avec la charité qui ſert de principe à la patience. Il l'exerce en ſuſpendant ſur la teſte des coupables, des foudres qu'ils ont meritez mille fois: il la cherit comme un des plus beaux traits de ſon image, & qui rend l'homme trés ſemblable à Dieu, qui malgré les crimes, malgré l'ingratitude, malgré le mauvais uſage que les pecheurs font de ſes graces, veut bien encore leur ouvrir le ſein de ſa miſericorde. Ainſi la patience eſt une marque que Jeſus Chriſt imprime à ſes brebis, pour les diſtinguer & les connoiſtre.

On peut dire auſſi, que c'eſt une eſpece de martyre. Le fer & le feu qui a devoré les victimes de Jeſus Chriſt ne ſont terribles que par les ſentimens de douleur qu'ils excitent dans l'ame, & une longue fouffrance fait le même effect, & quelque choſe de plus encore, puis que les douleurs violentes ſont courtes d'ordinaire: Et comme l'ame trouve dans leur brieveté un encouragement à les ſouffrir, elle voit au contraire dans la longeur des maux, un coup qui la deſole & la pouſſe dans le deſeſpoir. Si bien qu'on a raiſon de regarder la patience, comme une ſorte de martyre, puis qu'alors l'ame eſt environnée de triſteſſe comme d'un feu conſumant, & percée d'une eſpée de douleur, qui pénétre juſques dans les moüelles. Ce qu'il y a de merveilleux en cet état, c'eſt que l'ame ſe poſſede elle même, & elle en eſt redevable à la patience, ſelon la Doctrine de Jeſus Chriſt. *Poſſedez vos ames par voſtre patience.* Luc XXI. 19. C'eſt elle donc qui nous fait les maiſtres de nôtre cœur, que la douleur déchire, que les frayeurs emportent: & qui unit l'ame à elle même, en luy conſervant une raiſon, ſans laquelle elle perit. L'homme ſe doit même tout entier à la patience, comme Tertullien l'a remarqué. *Elle gouverne le corps; elle ſauve l'eſprit, elle bride la langue, elle arreſte la main, elle chaſſe les ſcandales, elle conſomme les martyrs, elle conſole le pauvre, elle tient le riche dans la moderation, elle rejoüit le fidelle, elle invite le payen au ſalut. Elle fait que le ſerviteur a l'approbation de ſon maiſtre: elle rend le maiſtre recommandable à Dieu. C'eſt l'ornement de la femme & la gloire du mari. On l'aime dans les enfans, on la loüe dans les jeunes gens,*

on

*en l'eſtime dans les vieillards: Elle eſt belle dans tous les ſexes, & dans tous les âges.* Tert. de Pat. c. 15.

C'eſt aſſeurement une allegorie trop ſubtile, que celle de Clement d'Alexandrie, qui dans les regards curieux d'Abimelec, a découvert la *ſapience du monde*. & veu dans le jeu d'Iſaac & de Rebeca, la prudence de la Religion, aidée de la patience. C'eſt ſans raiſon que pour ſoûtenir ſon allegorie, il dit que Rebeca, ſignifie *patience:* mais nous ne luy conteſterons point, que l'Egliſe ne puiſſe porter le beau nom de *patience*. Clem. Pædag. l. 1. c. 5. L'Egliſe eſt le ſiege & la colomne de cette admirable vertu: Et l'on peut luy appliquer les paroles de l'Apocalypſe. *Icy eſt la ſapience, & la foy des Saints.* Ap. XIII. 10. Cependant les degrez d'excellence que nous trouvons dans la patience, ne nous empêchent pas de la mettre au deſſous de la foy, de l'eſperance & de la charité, parce que la matiere ſur laquelle ces vertus s'exercent, ſont de veritables biens: la foy embraſſe la verité; l'eſperance ſe repoſe ſur la fidelité des promeſſes de Jeſus Chriſt, la charité a les perfections infinies de Dieu pour objet. Mais la patience agit ſur les obſtacles de la vertu qui ſont de veritables maux; ſur les afflictions, ſur les mouvemens déréglez de l'ame contraires à la felicité. Ainſi la nobleſſe d'une vertu dépendant de l'excellence de ſon objet, il eſt évident que la patience eſt dans un rang inferieur non ſeulement à la foy, à l'eſperance & à la charité, mais à la juſtice & à la prudence même: & en recompenſe, nous la plaçons au deſſus de la temperance, parce qu'il faut plus d'élévation d'ame pour vaincre des maux redoutables, qui font des impreſſions violentes, que pour triompher des voluptez.

### *Moyens pour acquerir la patience.*

Quoy que Dieu ſoit l'Autheur de la patience, il la produit d'une maniere conforme à la nature de l'homme, qui exerce des actes de liberté. Il eſt donc neceſſaire de propoſer les principaux moyens qui contribuent à ſa poſſeſſion. On doit regarder ſa maiſon comme un auditoire de patience, où il faut inſenſiblement ſe faire une habi-

tude

tude de souffrance. Dans le domestique, on est exposé à plusieurs chagrins. Tout ce qui choque l'humeur & les volontez peut exciter quelque desordre dans la raison, qui est plus nonchalante dans le particulier, où l'on croit avoir moins d'ennemis. Il y en a pourtant de plus dangereux qu'on ne pense, puis qu'ils allument la colere, & donnent à l'esprit un pli d'impatience, qui se nourrit & se fortifie insensiblement. La stupidité d'un valet fait gronder: ses responses brutales irritent. La paresse d'un cuisinier, son penchant à l'yvrognerie, chagrinent. La lenteur des ouvriers de soye parce qu'ils employent la moitié plus de temps qu'il ne faut à un ouvrage, pour avoir plus d'occupation desole. Cent petits desordres de menage: du vin respandu, des provisions gastées, l'humeur incommode d'une femme ou d'un mari, ébranslent l'ame, & la mettent hors de son assiete. Il est bon de se precautionner contre ces chagrins, en les faisant un apprentissage de patience. On en prend les dispositions sans y penser, la constance dans les bagatelles ne laisse pas d'élever l'ame à la fermeté pour les grands accidens. Peut-on se persuader que *Vedius Pollion*, fust capable de resister aux grands coups de la fortune, luy qui malgré la presence & les prieres d'Auguste, vouloit faire jetter dans un estang, un pauvre esclave, qui avoit cassé par malheur un vase de Cristal? D. 10. *l.* 54. Ces impatiences domestiques, communiquent à l'ame une mobilité qui la suit par tout: au lieu qu'en se faisant une habitude de fermeté, contre les chagrins de ménage, elle a dêja un degré de la force qui luy est necessaire, pour soûtenir le choc des afflictions.

On trouvera en suite un grand secours dans la meditation des exemples des Saints, qui sont des modelles de patience. Leur corps n'est pas composé de matiere plus solide, que celle dont le nôtre est fait. Nôtre ame a une volonté qui n'est pas moins incapable de contrainte, que peut étre la leur. Nous avons les mêmes régles, les mêmes promesses, les mêmes motifs, pour nous engager à souffrir; Et c'est une gloire inestimable, d'étre les compagnons de l'affliction de ces hommes divins, & qui doit nous inspirer des mouvements de joye, pour obeïr à l'Evangile.

vangile. Mais rien n'eſt plus capable de nous former à la patience, que l'exemple de Jeſus Chriſt, & il ramaſſe tout ce qu'on peut ſouhaiter de touchant & de beau. C'eſt celuy que l'Apôtre preſente particulierement à l'eſprit. *Conſiderez diligemment celuy qui a ſouffert une telle contradiction de pecheurs contre ſoy, afin que vous ne deveniez point lâches manquant de courage.* Heb. XII. 3. On peut aſſeurer que la Croix de Jeſus Chriſt reſſemblera au bois que Moyſe jetta dans les eaux de Mara, pour corriger leur amertume: & qu'il n'y aura point de douleurs qu'elle ne ſoit capable d'adoucir; puis qu'on y trouve de quoy oppoſer à tous les chagrins. Eſt-on banni de ſa patrie? Jeſus Chriſt par l'ordre de Dieu a paſſé plus de trente ans dans nôtre monde, éloigné de la gloire du Ciel. Vit-on dans la pauvreté? Jeſus Chriſt Maiſtre de l'univers n'y a pas poſſedé une chetive cabane, luy qui donne des palais aux Roys, & des cavernes aux beſtes ſauvages, pour leur ſervir de retraite. Eſt-on accablé de fers? Jeſus Chriſt eſt arreſté par des ſergeans qui le meinent comme un criminel devant le Tribunal de ſon juge. Sommes-nous lâchement abandonnez de nos amis? Jeſus Chriſt a été trahi par un ingrat Diſciple qu'il faiſoit manger à ſa table, qu'il avoit élevé à la charge d'Apôtre. Eſt-on depouïllé de ſes biens? On ne laiſſe pas à Jeſus Chriſt une miſerable chemiſe, & il eſt attaché tout nud ſur une infame croix. Eſt-on noirci d'infamie? Jeſus Chriſt eſt traitté d'impoſteur, de ſeducteur, de ſeditieux par un double outrage, qui le rendoit infame, & dans l'Eſtat, & dans l'Egliſe.

Voilà de quoy ſouſtenir une ame dans une legion de maux: & l'on peut augmenter le poids de cette meditation, par une reflexion; c'eſt que nous avons encore dans nos ſouffrances, un motif qui étoit trés éloigné de celles de Jeſus Chriſt. Il ſouffroit par un principe & d'obeïſſance aux volontez de ſon pere, & d'amour pour le ſalut des pecheurs; mais il n'avoit pas merité les tourmens qu'il enduroit, puiſqu'il étoit l'innocence même. Outre les égards d'obeïſſance, & d'amour de Dieu, qui nous obligent de ſouffrir avec conſtance, nous y ſommes encore engagez par la conſideration de nôtre état. Poudre & cendre

cendre que nous ſommes, nous ne meritons rien de Dieu. Quand il nous prive de nos biens, il ne fait rien que d'équitable, parce que nous en avons abuſé. Quand il nous envoye des maux, il ne viole point la juſtice, parce que nous ſommes dignes de plus grands chaſtimens. Cette conſideration calme toutes les paſſions, elle empêche les murmures, elle inſpire la patience, qu'on vit dans le Brigand converti, qui ſe reſignoit aux ordres de la providence, étant convaincu qu'il ſouffroit une peine digne de ſes méchancetez. Ainſi quand le fidelle dans le deluge de maux qui l'acable, vient à dire, mes douleurs ſont juſtes, & je ne les ay que trop meritées : de quelque ſorte que Dieu m'afflige, il me donne encore des marques de ſa bonté, rien n'eſt plus capable de conſerver une ſainte patience dans le fond du cœur. Patience de *ſilence*, pour ne murmurer point contre les ordres de Dieu qui du ſupreme degré de majeſté où il eſt élevé, ne voit les plus illuſtres créatures que comme de petits Atomes de poudre, peu differens du neant. Patience de *loüange* pour rendre à Dieu les graces qui ſont deuës à la ſageſſe de ſa conduite, en diſant avec Job, *Dieu l'a donné, Dieu l'a oſté, ſon nom ſoit benit.* Patience *de tranſport*, par le principe & par les effects des maux que nous endurons. L'amour de Dieu les diſpenſe, & ils produiſent la ſainteté, & avec elle, la gloire de l'éternité. Un cœur rempli de ces penſées, dit avec admiration. *Nous-nous réjouiſſons dans nos tribulations, parce que la patience produit l'épreuve.*

### *Raiſons de patience dans l'exil & dans la priſon.*

Au reſte la patience ne ſe ſouſtient point, par une inſenſibilité brutalle, ni par une orgueilleuſe vanité de faire du bruit dans le monde, ni par une fierté de Philoſophe, qui ſe croit au deſſus de tout, elle s'appuye ſur de ſolides raiſons, qui temperent les douleurs de l'ame. Parcourons un moment les maux qui ſont les plus accablans, pour juſtifier qu'ils n'ont pas toute la ſolidité qu'on leur attribue, & qu'il y entre de l'imagination & du faux qu'on en doit bannir. Par la ſeparation de la realité & de l'apparence, l'ame

l'ame aura de plus juſtes ſujets de reſiſter courageuſement aux afflictions, parce que ce ſeroit une grande foibleſſe de ſe laiſſer accabler d'un fardeau leger. Commençons par l'exil, qui arrache tant de perſonnes vertueuſes du ſein de leur Patrie, où ils vivoient avec éclat, pour mener une vie obſcure & incommode dans un pays étranger. Dans ce changement de lieu, ils ont de quoy ſe conſoler. Ils voyent encore la même face du Ciel, le même appareil des aſtres qui l'embelliſſent: ils ont apporté avec eux les biens réels qu'on ne leur peut oſter, leur pieté, leur foy, leur zele pour la gloire de Dieu: Et ceux qui les ont contraints par des violences inouïes, d'abandonner leur terre natalle, ſont les veritables exilez. Un Refugié les a bannis de ſon commerce & de ſa compagnie, parce qu'ils en étoient indignes, & ils perdent beaucoup plus que luy, en étant privez de perſonnes induſtrieuſes qui faiſoient fleurir le commerce, d'honneſtes gens dont la vie étoit un exemple de vertu, de braves Officiers qui conſacrent avec une fidelité, & un courage à toute épreuve, leur bras & leur épée, à leurs nouveaux maiſtres. Si l'humeur de ſes nouveaux Compatriotes eſt differente de la ſienne, s'il ne trouve pas les mêmes douceurs dans le climat, où il demeure, il eſt avantageuſement récompenſé dans la liberté dont il jouït, dans le repos de ſa conſcience, dans le plaiſir de ſe trouver avec ſes freres en un même Temple, pour y adorer avec eux Dieu en eſprit & en verité; & en ſe trouvant doublement étranger & voyageur au monde il penſe avec plus d'ardeur à ſa veritable Patrie; & ſa converſation dans le Ciel luy ouvre une ſource plus abondante de conſolations: de ſorte qu'il peut employer le langage d'un fameux Grec banni par ſes Citoyens, *j'aurois peri ſi je n'euſſe peri...*

L'Eſtat de ceux qui ſont enfermez dans une priſon obſcure & dans des Galeres, eſt plus douloureux; il a pourtant auſſi ſes conſolations. Quand on y penſe bien, on trouvera que tous les hommes ſont des priſonniers. Les Souverains ſont priſonniers dans leur cabinet où ils penſent à gouverner les Eſtats, à prevenir les ſeditions, à donner ſatisfaction aux mécontents, à defendre leurs peuples contre l'ennemi, à terminer des guerres cruelles qui épuiſent

ſent le ſang & le threſor de leurs ſujets; Et mille captifs ont l'eſprit beaucoup plus libre qu'un Roy, ils vivent ſans ſouci, & ils ſe rejoüiſſent, ils chantent même dans la conciergerie qui eſt le tombeau de leur liberté. Les Magiſtrats ſont priſonniers dans la Cour où ils rendent juſtice; Et ils ſont obligez d'y étre aux heures réglées pour vaquer à l'examen des affaires. Les ſçavans ſont priſonniers dans leur eſtude, où ils feüilletent leurs livres, qui les occupent tellement, qu'ils perdent le ſouvenir des affaires du monde. Les ſoldats ſont priſonniers dans leur garniſon, & ils n'en peuvent ſortir ſans le congé du Commandant. Les artiſans ſont priſonniers dans leur boutique où ils ſont renfermez toute une ſemaine pour gagner de quoy ſubſiſter. Quand un fidelle eſt le priſonnier de Jeſus Chriſt, comme la cauſe de ſa priſon eſt glorieuſe, elle ſoûtient le poids de ſes fers. L'ame n'en eſt que plus libre: les grilles ni l'epaiſſeur des murailles, ne peuvent étre un obſtacle pour l'arreſter. Elle perce tout, elle pénétre, elle ſe promeine dans le Ciel, & elle en revient accompagnée de l'eſprit de gloire, qui s'enferme dans le cachot avec le Confeſſeur, pour l'inonder de conſolations. St. Paul dans les priſons de Philippes paroiſt plus libre & plus content que les Magiſtrats de cette Ville. Il eſt couvert de playes, l'air du cachot les enflamme, & au lieu d'un triſte ſilence, ou des plaintes qui ſont l'effect de la douleur, il fait reſonner toute la conciergerie des loüanges de Dieu, à l'étonnement des priſonniers. Le fameux Boëce dans les fers de Theodoric a conſervé toute ſa conſtance, puis qu'il y a compoſé ce grand ouvrage de la conſolation de la Philoſophie, où l'on voit de ſi belles maximes contre les chagrins, & Dieu qui eſt le protecteur de ſes enfans, trouve mille voyes dans ſa ſageſſe, pour faire couler dans leur ſein, du rafraichiſſement à leur miſere.

*Raiſons de patience dans l'infamie & dans la pauvreté.*

L'infamie qu'on n'a pas meritée, ne fait auſſi aucune breche à la patience. L'ignominie eſt pour celuy qui outrage mal à propos; Et ſon partage eſt l'injuſtice, comme l'in-

nocence eſt celuy du calomnié. Il connoit le genie du peuple, toûjours credule, toûjours volage, toûjours inconſtant. Il ſeroit plus aiſé de fixer la lumiere de la lune, que d'arreſter le jugement du vulgaire. Il loüe, & il blame ſans raiſon, par caprice, par enteſtement, par exemple: & les offenſes qu'il fait, doivent étre mépriſées comme les outrages d'un fou, qui ne deconcerteront jamais un ſage. Il imitera Jeſus Chriſt qui gardoit un profond ſilence dans les accuſations des faux témoins. Son innocence le met à couvert de tout, Les titres flétriſſans d'heretique, de ſeditieux, de rebelle aux ordres du Roy, ne le regardent point du tout; & comme ils apartiennent à d'autres, il les laiſſe tomber à leur partage, ſans s'en émouvoir. S'ils excitent quelques paſſions dans le cœur, c'eſt une pitié de la fureur aveugle qui poſſede ſes ennemis. Il les plaint, parce qu'ils ſont à plaindre de leur ignorance & de leur injuſtice: & pour luy, il ne l'eſt pas puis qu'on luy donne une belle matiere d'exercer ſa patience, ce qui l'engage d'en ſçavoir bon gré à ſes perſecuteurs. C'eſt même une illuſtre vengeance qu'il tire d'eux. Ils s'étoient propoſez de l'irriter. C'étoit une aſſés belle victoire, s'ils avoient réuſſi dans leur deſſein, puis qu'ils auroient troublé la raiſon, qui eſt l'ornement de l'ame & la gloire d'un homme ſage. Rien n'eſt plus mortifiant pour eux, qu'on n'ait point tombé dans le piege de folie qu'ils avoient preparé, & que malgre leurs efforts, l'ame demeure inébranlable, ſans ſortir de ſon caractére. C'eſt la defaite des calomniateurs & la victoire de la patience.

La pauvreté eſt un mal un peu plus réel, parce qu'elle expoſe à ſouffrir la faim, le froid, l'infamie, & qu'elle empêche de donner une belle éducation à des enfans qui avoient de la naiſſance, & des qualitez pour réüſſir. Cependant la patience trouve encore du remede à ce mal. On ſe voit dechargé & de l'envie, & de l'embarras que donnent les richeſſes. C'eſt un fardeau qu'on traiſne avec peine, & qui retarde la courſe d'un homme qui doit marcher à grands pas vers le Ciel; & l'on trouve dans la pauvreté, un ſecours pour la ſanté; un rempart contre les voleurs,

voleurs, un azyle contre le poiſon d'un heritier impatient ; un encouragement à chercher des biens celeſtes qui ne ſont point expoſez aux coups de la fortune. On devient le compagnon de Jeſus Chriſt qui s'eſt fait pauvre pour nous enrichir, qui a un ſoin particulier de ceux qui luy reſſemblent, & qui en donne des marques, en oſtant des threſors qui fermoient la porte du Royaume des Cieux.

On ne fait pas aſſés de reflexion ſur l'Hiſtoire du jeune Phariſien qui demanda à Jeſus Chriſt un moyen pour joüir de la vie éternelle. L'Evangile remarque que Jeſus Chriſt l'aima. C'étoit le plus grand avantage où cet homme peuſt aſpirer, que d'étre cheri du Sauveur du monde: & quelles marques d'affection luy donna-t-il? Il luy ordonna de ſe faire pauvre en vendant ſes biens, & de ſe charger d'une croix. Un Chrétien reduit à la pauvreté reçoit ſemblablement des marques d'amour de Jeſus Chriſt; la chair a beau dire le contraire, ce n'eſt point par des apparences, c'eſt par la fin & par les effects qu'on en doit juger. Le Royaume des Cieux eſt le partage des pauvres: avec cette eſperance il eſt peu de mépris, peu de douleur qu'on ne digere; & la patience tenant une fidelle compagnie en cet état, rend plus ſupportable ce qu'il n'eſt pas en nôtre pouvoir de changer. Si l'on ne peut élever ſes enfans ſelon le rang qu'ils devoient tenir dans le monde, une belle éducation n'auroit peut-étre ſervi qu'à les perdre. La dignité eſt ſouvent un precipice où l'on a peine d'empêcher une cheute. Les tentations y ſont freqnentes, le point d'honneur y eſt delicat, & pour s'avancer dans le monde, on s'éloigne du Ciel. Ce ſont deux points oppoſez dont on ne peut approcher que par des mouvements differents & des voyes contraires. Aprés tout, quelque miſerable que ſoit une fortune, on peut donner à ſes enfans la plus belle de toutes les éducations par des inſtructions de pieté: avec la crainte de Dieu, on a toutes les perfections de l'eſprit & du corps, on poſſede dans la gloire du Ciel des threſors & des dignitez plus brillantes mille fois, & plus precieuſes, que les couronnes de la terre, & l'exemple

d'un pere de famille, qui eſt dans une profonde reſignation à la volonté de Dieu, & qui ſupporte les diſgraces du monde avec une généreuſe conſtance, ſeconde admirablement ſes preceptes, pour apprendre la vertu à ſes enfans.

Ainſi dans quelque affliction qu'on ſe trouve, la patience l'adoucit & la rend facile à ſupporter. C'eſt le caractére d'une belle ame qui a un veritable fond de généroſité. Un corps eſt vigoureux quand il reſiſte aux changemens de l'air; & c'eſt une marque d'enfirmité, quand la ſanté l'altere par les viciſſitudes contraires du froid & du chaud: & une ame eſt forte, quand elle ſouffre ſans déréglement la mobilité de la fortune, & elle eſt foible quand l'inconſtance du monde l'abbat. Heureuſe patience qui l'affermit, qui la ſoûmet à tout ſans murmure, qui luy apprend à dire, *je me contente des choſes comme je les trouve, je ſçay abonder & avoir diſette*; Et qui à l'exemple de Dieu, tire la lumiere du fond des tenebres, en faiſant de ſes malheurs, la matiere de ſa joye. Pour jouïr d'un ſi grand threſor, une bonne conſcience eſt neceſſaire. Il faut autant qu'il eſt poſſible, qu'elle ne ſe reproche rien: qu'elle régle ſes mouvements ſelon les preceptes de l'Evangile, que les crimes ne luy enlevent point ſon repos. C'eſt ſa tranquillité qui fait ſa patience: Et quand il s'éleve de ſon fond, des orages qui l'agitent, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ſoit déchirée de mille douleurs. Elle regarde en ce moment les afflictions comme des jugemens de Dieu qui la chaſtie, & il eſt impoſſible de garder ſa conſtance dans un ſpectacle ſi terrible. La triſteſſe, les frayeurs s'emparent du cœur, & la patience muette n'a plus de conſolations à donner, puis qu'elle ne peut rien oppoſer à la colere de Dieu. Elle ne vit au contraire, elle n'agit que par le ſentiment de ſon amour, qui ne s'accorde pas avec le ſentiment du peché. Il faut alors, que la patience cede la place à la penitence. Mais quand le cœur ne nous condamne point, & que cet agreable ſilence eſt accompagné du témoignage du St. Eſprit, c'eſt alors que la patience agit, elle vient avec tout ſon appareil,

pareil, elle ramaſſe ſes forces, elle met l'ame en état de reſiſter à tout, & de benir Dieu par tout, parce que les afflictions ne ſont plus ou que des livrées de Jeſus Chriſt, ou que des ennemis qu'il faut combattre courageuſement pour obtenir une glorieuſe victoire qui ſera couronnée dans le Ciel.

*De la valeur heroïque des Saints. Comment St. Paul a voulu étre anathéme pour les Juifs?*

Voilà la valeur commune du Chrétien ; paſſons à la conſideration de la valeur heroïque. On regarde comme des actions de généroſité, celles d'un Codrus & d'un Curtius, qui ſe ſont ſacrifiez au bien de leur patrie : & l'on voit des mouvements plus nobles encore, dans un Moyſe & dans un St. Paul, qui ont ſouhaité d'étre la victime du Salut de leur peuple. Ces hommes divins ont exprimé leurs ſouhaits en termes differens ; mais dans le fond ils avoient la même penſée. Moïſe demande *d'étre* effacé du livre de Dieu, à moins qu'il ne pardonnaſt aux Hebreux le peché qu'ils avoient commis, en adorant le veau d'or. *Exod.* XXXII. St. Paul auroit voulu étre anathéme pour ſes freres, ſi cela euſt contribué à leur ſalut. *Rom.* IX. 2. Moïſe ne demandoit pas d'étre effacé du livre de la predeſtination. C'eſt une choſe impoſſible, & qui auroit même été contraire à la gloire de Dieu, qui ne caſſeroit point un arreſt éternel, ſans un changement de volonté indigne & de l'immutabilité, & de la ſageſſe de l'Etre parfait. Or il témoigne luy même, que l'effacement requis par Moïſe, pouvoit étre executé dans un criminel. *J'effaceray de mon livre celuy qui aura peché contre moy.* Moyſe explique ailleurs ſa penſée en d'autres termes, lors que la concupiſcence des Iſraëlites les dégouſta de la manne. Ce Saint homme ne pouvant plus ſupporter les ſeditions de ce peuple ingrat, profera ce diſcours. *Si j'ay trouvé grace devant toy, fay moy mourir une fois.* Nomb. 11. 15. Les frequentes revoltes des Hebreux, le faiſoient mourir mille fois de douleur, Dieu exerçant ſur ce peuple un droit de Prince

Politique puniſſoit du dernier ſupplice, ceux qui violoient ces loix, par une conduite ſemblable à celle des Roys qui condamnent les criminels à la mort. Moyſe donc dans les mouvements d'un généreux berger qui offre ſa vie pour le ſalut d'un troupeau cheri, & comme image de Jeſus Chriſt, *le grand Paſteur des brebis*, ſe preſente à la colere de Dieu, pour étre la victime d'Iſraël, par une mort temporelle, qui n'efface point celuy qui la ſouffre, du livre de la predeſtination.

Le ſouhait de St. Paul renferme la même choſe, & il eſt ſans apparence, qu'en deſirant d'étre *anathéme* pour ſes freres, il ait voulu étre l'objet d'une damnation éternelle. Le terme ne ſignifie point cela dans le ſtile des Hebreux, ni la choſe n'auroit été ni glorieuſe à Jeſus Chriſt ni utile à St. Paul. Au contraire un pareil ſouhait, ſeroit un outrage à toutes les vertus de Dieu. Outrage à ſa ſageſſe par la revocation de l'arreſt immuable de l'élection, & le changement de la preſçience; outrage à ſa miſericorde par l'ancantiſſement, & de la vertu du ſang de Jeſus Chriſt où les pechez de l'Apôtre étoient lavez; & des lumieres du St. Eſprit qui l'éclairoient: outrage à ſa juſtice, par la damnation d'un homme qui ne devoit pas étre damné ſelon la condition de l'alliance de grace qu'il avoit executée. Ce ſouhait ſeroit & un crime, & une imprudence en St. Paul. Ce ſeroit un crime, puis qu'un Damné eſt neceſſairement un incredule, un mechant, un impenitent, de ſorte que St. Paul n'a peu ſouhaiter d'étre damné ſans vouloir étre impie, qualité prealable à la damnation. Ces deux choſes ſont inſeparables, parce que le crime eſt la cauſe, & la damnation l'effect; or l'effect ne peut étre produit ſans ſa cauſe. Ce ſeroit une imprudence, par la repugnance abſoluë que la damnation de St. Paul fuſt un moyen de ſalut pour les Juifs.

Nous donnons donc à ce nom *d'anathéme*, la ſignification qu'il a dans le vieux Teſtament où l'Apôtre la puiſe. *Herem*, eſt une mort violente, qui aneantit la vie de l'homme, en l'honneur de Dieu: & pluſieurs villes que les Hebreux avoient détruites, porterent le nom d'*Horma* c'eſt a dire *deſtruction*, parce qu'on les extermina tout

à fait,

à fait, c'étoit une eſpéce de ſacrifice pour expier l'outrage fait à la majeſté de Dieu. Les Grecs ont traduit *Herem* par le mot *d'anathéme*, dont St. Paul s'eſt ſervi, pour exprimer la diſpoſition où il étoit, de vouloir mourir pour le ſalut des Juifs; & mourir même par les mains de Jeſus Chriſt. Pour immoler tant de Cananéens à la juſtice de Dieu, on avoit employé l'épée des Hebreux. St. Paul ne demandoit pas la mort à la main des hommes. Il la vouloit recevoir de la main même de Jeſus Chriſt, de cette main qui luy étoit ſi chere, & qu'il baiſoit avec reſpect, de cette main dont il recevoit la grace, & dont il eſperoit la couronne de la vie; & ſon but étoit de travailler à la gloire de ſon maiſtre, puis que la mort violente & precipitée qu'il ſouhaitoit en periſſant comme Huſa, ou comme Ananias & Saphira, auroit donné à Jeſus Chriſt un million d'adorateurs, qui étoient ſes mortels ennemis. Il ne veut donc point étre retranché de Jeſus Chriſt; comme on l'explique ordinairement, mais par Jeſus Chriſt, la prepoſition ἀπὸ ſignifiant trés ſouvent la cauſe efficiente, comme dans la priere que St. Paul fait pour les fidelles. *Grace & paix vous ſoit de par Dieu le pere* &c. Voilà & dans Moyſe; & dans St. Paul, des mouvemens de valeur extraordinaire, puis qu'ils cherchent la mort pour détourner le malheur qui menaee leur peuple. Ce ſont des Bergers qui ne ſe ſacrifient pas ſeulement pour des brebis, pour des eſprits doux & benins, mais pour des furieux, même pour des ingrats qui cherchoient la perte de ceux qui vouloient empêcher la leur aux dépens de leur propre vie. Rien n'eſt plus généreux, puis que par une double victoire, c'eſt triompher & de la crainte & de la mort, & du reſſentiment des injures.

## *De Martyre; & de ſon excellence.*

On doit regarder auſſi le Martyre, comme une action de valeur heroïque. En effect la mort n'a jamais paru dans une forme plus horrible, que dans cette occaſion. Quand on la reçoit dans un lit, elle eſt temperée de quelque conſolation. L'ame neſouffre rien d'extraordinaire. On laiſ-

ſe ſes biens avec ſa benediction à ſes enfans, le corps va repoſer dans le ſepulchre de ſes peres, ſans qu'on luy faſſe d'outrages: mais au Martyre, tout ce qui peut ébranſler la conſtance, entre dans le funeſte appareil de la mort: Le viſage affreux des bourreaux: la rigueur des ſupplices, qui déchirent un miſerable corps; la perte des biens confiſquez au prejudice des pauvres enfans qui perdent avec leur pere la ſucceſſion qui leur appartenoit: l'ignominie à laquelle on expoſe le defunt, dont le corps eſt traiſné comme une charogne à la voyrie, & ne trouve de ſepulture que dans le ventre des chiens & des corbeaux. Pour écarter tous ces triſtes objets, pour reſiſter aux inclinations de la nature, dont le penchant eſt pour la vie, il faut un courage extraordinaire; tout ce qui eſt capable d'effrayer une ame, ayant uni ſes forces pour faire plus d'effect. On y a quelquefois meſlé de traits plus dangereux que la cruauté des tourmens, & plus capables d'amollir le cœur. *Victoire* cette femme digne de ſon nom, qui ſouffrit tant de tourmens dans la perſecution d'Hunneric, ne trouva rien de plus redoutable, que les prieres de ſon mari, qui ayant embraſſé l'Arianiſme pour complaire aux volontez de ſon Prince, employoit les prieres, les larmes, & les enfans qu'il avoit de Victoire, afin qu'elle euſt pitié d'eux, en imitant ſon exemple. Quels combats ne falloit-il point ſoûtenir? La fragilité de la chair, ne paroiſſoit pas le plus redoutable ennemi. L'amour conjugal, & la tendreſſe de mere étoient mille fois plus à craindre. Les cris paſſionnez d'un mari meſlez de colere & d'affection, le triſte objet d'enfans couverts de larmes qui ſembloient dire, ayez pitié de nous, mere cruelle, obeïſſez aux ordres du Roy pour ne nous point laiſſer orphelins, & ſpectateurs de vos ſouffrances, pénétroient où le fer des bourreaux ne pouvoit aller. *Victoire* fut maiſtreſſe de tout cela, de la douleur & de l'amour. La valeur & la charité luy preſtoient du ſecours: comme principes de ſa conſtance.

C'eſt ce qui rend les Martyrs intrepides & invincibles dans leurs combats: un cœur muni de ces deux vertus, étant invulnerable. Il ſe fait un plaiſir de changer la mort,

qui

qui eſt une peine du peché en une action de vertu : de donner la vie courte & chetive qu'il avoit receuë de la Nature, en preſent à Jeſus Chriſt auquel il eſt offert par les mains de la charité : de ſurpaſſer à quelque égard les bienheureux Anges, qui peuvent bien employer leur vie à la gloire de Jeſus Chriſt, mais qui ne peuvent la quitter pour Jeſus Chriſt. Ces mouvemens heroïques entrent dans le martyre, & ce qui les conſomme, c'eſt que la vaine gloire ne s'y meſle pas. On y triomphe de l'amour propre, qui ſe deguiſe ſous la charité, en étendant ſes bornes par des veuës d'étre eſtimé des hommes, & d'obtenir une place dans le Martyrologe, qui donne une eſpece de vie dans la memoire. Eſtouffer cette paſſion, eſt le plus haut degré de la valeur Chrétienne, puis que le feu qu'on employe pour bruſler le corps d'un Martyr, eſt propre à allumer la vanité du cœur, & à ravir par ce moyen la couronne du martyre, que Jeſus Chriſt ne deſtine point à l'ambition. C'eſt pourquoy St. Polycarpe s'humilioit ſur le bucher où il alloit étre conſumé. Il ſçavoit bien, que la foy & le martyre, ſont des preſens qui viennent d'une même main : & que Jeſus Chriſt donne & de croire en luy, & de ſouffrir pour luy : de ſorte qu'il rendoit graces de l'un & de l'autre bien. Aucun d'eux n'eſt produit par le fond corrompu de la Nature, c'eſt l'ouvrage du St. Eſprit, & ce fut luy qui inſpira ces paroles au mourant Polycarpe. *Je te loue, Dieu des Anges, je te benis, de m'avoir conduit à cette heure, afin que j'aye, & une place entre les martyrs, & une part dans la coupe de ton Chriſt.* Euſ. l. 4. c. 15.

Pourquoy ſe flater ? ſans un ſecours extraordinaire de la Grace, il eſt auſſi difficile de mourir en veritable Martyr, que de reſſuſciter un mort : & attribuer cette gloire à ſon courage, c'eſt une lâche ingratitude, incompatible avec la généroſité. Si la grace ne détournoit le penchant de la Nature, on écouteroit l'amour de la vie, & les promeſſes des biens & des honneurs qu'on offre pour récompenſe de renier Jeſus Chriſt : & l'eclat d'avantages preſents, éteindroit celuy d'une gloire éloignée qui n'eſt ſenſible qu'aux yeux de la foy. Auſſi de jeunes filles ont diſputé aux hommes la valeur du martyre, afin qu'on appriſt de

la foibleſſe du ſexe, que Dieu vouloit monſtrer la gloire de ſa puiſſance, dans l'infirmité du ſujet. Dans la perſecution que ſouffrirent ſous l'Empire de Marc Aurele, les Egliſes de Lion & de Vienne, *Blandine* malgré la delicateſſe de ſon corps, épuiſa la force des bourreaux qui la tourmentoient. Ils employerent un jour à cette funeſte occupation. Le nom de Chriſt inſpiroit de la vigueur au corps abbatu de Blandine: elle y trouvoit un repos & un reſtaurant; & c'étoit un charme à ſes douleurs que cette confeſſion généreuſe, *je ſuis Chrétienne, & l'on ne fait point de mal dans nôtre ſocieté.* Euſ. l. 5. c. 1.

*Des conditions neceſſaires du Martyre. S'il faut fuir dans la perſecution?*

Mais afin que le Martyre ſoit une action de valeur, il en faut bannir l'imprudence & la temerité, où un zele ſans ſcience conduit ſouvent. La neceſſité de ſouffrir, eſt néceſſaire à la généroſité, & il n'y en a point à hazarder legerement une vie qui doit étre chere, & je doute fort que Dieu avouë un martyre, où l'on s'expoſe de gayeté de cœur. Tertullien & les gens de ſon humeur, ont été d'une autre opinion. *Fabius* ayant conſulté Tertullien ſur cette matiere, a ſervi d'occaſion au traité de la fuite dans la perſecution. C'eſt une timidité ſelon Tertullien d'employer la fuite pour ſauver ſa vie, & il ramaſſe tout le feu de ſon imagination, pour oſter les paroles de Jeſus Chriſt à ceux qui vouloient S'en ſervir, *Si l'on vous perſecute en un lieu, fuyez en un autre*; en pretendant qu'elles ne regardent que les Apôtres au temps de leur premiere miſſion. Cette explication eſt outrée, puis que pendant que Ieſus Chriſt a veſcu parmi les hommes, on n'a point excité de perſecution contre les Apôtres. La fuite n'eſt donc pas condamnable, c'eſt un acte de prudence authoriſé par l'exemple d'Elie, qui chercha dans un deſert, un aſyle contre les menaces de Jezabel, & Dieu donna une approbation à cette fuite, par l'envoy des corbeaux qui apportoient miraculeuſement à ce Prophete, la nourriture qui luy étoit neceſſaire. St. Paul a évité la rage de ſes ennemis,

nemis, en se faisant descendre dans une corbeille par les murailles de la Ville de Damas. St. Cyprien s'est caché pour laisser passer l'orage, & l'on ne peut le soupçonner de lâcheté, puis qu'il a depuis respandu son sang, pour consacrer les premices des Evêques de l'Afrique : on peut lire ce que St. Athanase a dit sur cette matiere pour faire l'apologie de sa retraite.

La pensée de Clement d'Alexandrie, sur la fuite dans un temps de persecution, est trés judicieuse. On ne la fuit pas cette persecution, ou parce que c'est mal fait de la souffrir, ou parce qu'on craint la mort. On la fuit pour ne servir pas de matiere au crime des persecuteurs : Et n'obeir point au commandement de Jesus Christ est une temerité & une imprudence, puis qu'on se jette dans vn peril évident. *Clem. Str. l.* 4. 367. Voilà deux considerations importantes pour prendre la fuite. On s'expose legerement à un danger, où la raison peut succomber, par la foibleſſe de la nature, & la cruauté du supplice. Quand on voit & les feux allumez, & les bestes qui rugissent, l'objet paroist plus terrible, qu'on ne l'avoit trouvé en éloignement. On paslit, le courage abandonne, & on rachete sa vie par une abjuration. Il valloit mieux ne s'avancer pas tant, & se deffier davantage de la foibleſſe de son cœur caché souvent dans quelques bouïllons de sang, & dans les mouvements d'un esprit prompt. On preste aux persecuteurs l'occasion de commettre un homicide, en leur livrant l'objet sur lequel ils exercent leur fureur.

Il est malaisé dans cette conjoncture, de sauver de la vaine gloire, un homme qui prodigue ainsi sa vie, & de l'exempter de ce peché que l'Ecriture appelle *tenter Dieu*. C'est luy demander des miracles de grace qu'il n'a point promis, un secours extraordinaire étant necessaire pour le martyre, c'est refuser les moyens que la sageſſe de Jesus Christ établit pour se garantir d'une cruelle mort. Il faut qu'il y ait donc pour le Martyre, une vocation, comme pour l'Episcopat, point d'usurpation de l'un ni de l'autre, & la neceſſité est le vray caractére de cette vocation. C'est une voix du Ciel, qui crie alors, *comba le combat de la foy* : il n'y a plus à reculer,

culer, le champ eſt ouvert, & le juge du monde a la couronne à la main, pour la mettre ſur la teſte du vainqueur. Cette neceſſité paroiſt en ce qu'on ne peut éviter le ſupplice, qu'en reniant lâchement Jeſus Chriſt. Il vaudroit mieux perdre mille vies, ſi on en avoit autant: Et nôtre ſang ne doit pas étre conſervé par un prix auſſi grand que la perte de l'ame. La fuite, ſeul moyen qu'on pouvoit employer innocemment, étant defenduë, il faut ſouffrir la mort avec conſtance, en periſſant pour la gloire du fils de Dieu, comme il eſt mort pour nôtre ſalut. Alors les Cieux ſont ouverts, afin que le St. Eſprit deſcende dans ce bapteme de ſang pour ſe repoſer ſur le Martyr, qui ne leve jamais les yeux, ſans voir Jeſus Chriſt, qui jette ſur luy de tendres regards, en luy monſtrant la couronne de gloire qu'il luy prepare, & qui envoye des legions d'Anges éclatans de lumiere, pour recevoir cette ame ſainte & l'emporter dans le Paradis. Heureux & mille fois heureux qui ſe prepare, pour ce beau combat, par les diſpoſitions qu'on attribuë à St. Ignace. *Que le feu, que les croix, que l'impetuoſité des beſtes ſauvages, le briſement de mes os, la rupture de mes membres, les contuſions de mon corps, en un mot, que tous les ſupplices des Demons tombent ſur moy, pourvû que j'aye la jouiſſance de Jeſus Chriſt.* Euſ. l. 3. 36.

*Lâcheté à eviter le martyre par une abjuration.*

Il y a ſujet de s'étonner que ſi peu de gens veuillent mourir pour Ieſus Chriſt, puis que des millions de ſoldats ſacrifient leur vie dans une guerre qui ſouvent n'eſt pas legitime. Car enfin un ſoldat ne ſouffre pas moins qu'un martyr. Ce ſoldat perit dans le fer & le feu. Il languit quelquefois ſur un champ de bataille dans les cruelles douleurs de ſes bleſſures & de la ſoif, il eſt foulé aux pieds de mille chevaux, & ſon corps n'a qu'une demi ſepulture, ſous deux ou trois doigts de terre, qui l'empêchent difficilement de ſervir de nourriture aux oiſeaux & aux beſtes. La recompenſe d'avoir haſardé ſa vie, eſt douteuſe & legere, un drapeau ou une Lieutenance ſaisfait l'ambition,

tion, & aprés tout, cela n'empechera pas de mourir. Quand on ſouffre pour Jeſus Chriſt, ce n'eſt pas perdre la vie, c'eſt la trouver, & une vie glorieuſe où il n'y a rien à ſouhaiter pour les plaiſirs ni pour la durée. Cependant quand la perſecution attaque l'Egliſe, preſque tout le monde paſlit : on eſt interdit, on previent l'ordre des Magiſtrats par une abjuration volontaire : on eſt épouventé d'une menace, les plus courageux rendent à peine quelque combat leger, & deux millions d'hommes fourniront difficilement une centaine de martyrs.

C'eſt là une imprudence & une foibleſſe, qu'on ne peut excuſer ; & ce monceau de morts qui trebuchent à la guerre ſeront de redoutables témoins contre ceux qui ont renié Jeſus-Chriſt. Pourquoy, leur dira-t-il, avez vous eu moins d'amour pour moy, vôtre Sauveur, vôtre Prince, & vôtre Dieu, que les Soldats n'en témoignent à leur maiſtre ? Nay-je point fait mille fois davantage pour vous ? Manquay-je de threſors pour récompenſer vos ſervices ? Suis-je un ingrat qui oublie ceux qui ſe ſacrifient pour ma gloire ? un trompeur qui fait des promeſſes qu'il n'a pas deſſein de tenir ? La couronne de la vie promiſe à ceux qui me ſont fidelles juſques à la mort, ne meritoit-elle point que vous abandonnaſſiez toutes choſes pour mes interets ? Que-peut-on répondre à de ſi juſtes reproches ?

Le principe de cette lâcheté eſt un amour déréglé de la vie ; en l'aimant moins, on ne craindroit pas tant la mort, & c'eſt cette amour folle, qui tuë. La vie n'eſt aimable que comme le champ de l'Eternité, cultivé par des vertus qui ſont la ſemence de la gloire : & elle n'a rien que d'odieux, quand c'eſt un champ de mort, couvert d'infidellité, de lâcheté, d'ingratitude, & d'hypocriſie, qui ne produiront qu'une moiſſon éternelle de tourmens & d'infamie. Quand donc la vie eſt contraire, & à l'honneur de Jeſus Chriſt, & à nôtre ſalut propre, & elle l'eſt lors qu'on n'en jouït que par une apoſtaſie, ce ne peut plus étre l'objet d'une amour legitime. Dieu, principe de nôtre étre ne nous le donne point pour l'outrager, ni pour nous damner. Avec un pareil uſage,

ge, la vie eſt un objet d'horreur, & qui ſera d'éteſté même quelque jour par ces lâches aveugles, quand ils ſouffriront les peines d'enfer. Jeſus Chriſt leur laiſſera cette vie qu'ils luy ont injuſtement préferée, mais ce ſera leur douleur, & ils chercheront toûjours la mort, ſans la trouver jamais.

En attiraut la haine de Jeſus Chriſt, un Apoſtat perd même l'eſtime du monde. On voit bien, qu'il a le cœur mal placé, & qu'un principe mal honneſte produit ſon abjuration: C'eſt ou l'avarice pour conſerver ſes biens, ou la timidité pour ſe ſouſtraite aux ſouffrances, & ces motifs ſont peu généreux. Un Prince a de juſtes raiſons de ſe deffier de gens de ce caractére, & puis qu'ils ont été capables de trahir leur Dieu pour de ſi foibles ſujets, il eſt ſans apparence, qu'ils ſervent bien leur Roy, dans les occaſions où il faudra expoſer le bien & la vie pour ſes intereſts; leur lâcheté ſera toûjours le même obſtacle à leur devoir. On ne peut rien voir de plus judicieux ſur cela, que la conduite de l'Empereur Cunſtance, Pere de Conſtantin le Grand. Conſtance pour éprouver la fidelité des Chrétiens qu'il avoit à ſon ſervice, ordonna à ceux qui ſouhaiteroient de conſerver leurs Charges, d'abjurer la Religion. Ceux qui le firent s'en trouverent mal. Il les chaſſa comme des lâches, capables ſeulement de trahiſon, puis qu'ils étoient ſans amour pour le Dieu qu'ils adoroient: & il retint dans leurs charges & dans ſes bonnes graces, les officiers qui avoient preferé Jeſus Chriſt à un intereſt mondain. Cette action de Conſtance, eſt une des plus ſages qu'on ait jamais veuës, n'étant pas vray ſemblable, qu'on ſoit traiſtre à ſon Roy, quand on eſt fidelle à ſon Dieu: Et un Etat ne ſçait ce qu'il perd, quand il eſt privé de ſi généreux ſujets.

Dailleurs ſe peut-on perſuader qu'un changement ſoit ſincere, quand il ſe fait à la veuë d'un poignard qu'on tient ſur la gorge, ou d'une compagnie de Gendarmes, qui entrent dans un logis la fureur ſur le viſage, les ſermens dans la bouche, & le ſabre à la main? L'eſprit eſt-il bien en état de faire des reflexions; d'examiner le pour & le contre d'une religion; de découvrir les lumie-

res

res de la verité qui doivent ſeules régler le choix de la conſçience? L'épée d'un dragon ne fait point de miracles. Il n'y a que la Grace qui puiſſe changer le cœur en un moment: & dans le cours ordinaire du monde il faut du temps pour effacer de vieilles habitudes, & en imprimer de nouvelles, cela n'eſt point l'ouvrage d'un jour, & ſi la repentance des mourans eſt douteuſe, on ne doit pas avoir meilleure opinion d'une réunion, qui eſt l'ouvrage de la violence.

Ainſi il eſt évident que ces ſortes d'abjurations n'ont de principe que la timidité, ni d'effect, que l'hypocriſie, odieuſe à Dieu, deteſtable dans le ſujet qui la commet, honteuſe à celuy qui en eſt la cauſe qui ſe charge par ce moyen de tous les crimes dont elle eſt ſuivie: des ſacrileges & des idolatries qui ſont exercées dans les adorations qu'on rend à un objet, qu'on regarde comme une créature du plus bas degré. Ce n'eſt pas encore tout; Un Renegat eſt & un deſerteur de la verité, & un transfuge dans le parti de l'erreur qu'il authoriſe par ſon exemple & ſouvent par ſes diſcours. Ce n'eſt pas aſſés qu'il trahiſſe ſon Sauveur, il faut encore, qu'il combatte même contre luy, qu'il deſole l'empire de la lumiere, qu'il en augmente le royaume des tenebres, par ſes actions, & par les enfans qu'il engage, ou qu'il engendre dans une communion contraire à celle de Jeſus Chriſt. Pauvres enfans que vous eſtes à plaindre, & que vous avez ſujet de porter envie à ces petites créatures que la Politique de Pharaon jettoit dans les eaux du Nil! Ils ne perdoient qu'une vie animale, & vous eſtes privez de la vie du Ciel.

Que reſpondront à la juſtice de Dieu, ces peres barbares, qui ont ſacrifié leurs enfans à l'idole? Eſt-ce pour ce beau coup qu'il leur avoit donné la vie? Ils les mettent dans le ſein du Demon, ils les élevent dans l'erreur: Ils leur enſeignent & par leurs inſtructions, & par leur exemple, d'avoir de la haine pour Dieu, en deteſtant la verité, de ſorte qu'ils ſont chargez tout enſemble de leur propre perte, & de la perte de leur famille, comme ſi la premiere ne ſuffiſoit pas à les rendre malheureux. Sans tou-

toucher aux peines de l'Eternité, il ne faut que l'état de conſçience d'un Apoſtat, pour avoir horreur de ſa miſere. Ou cette conſçience ne les tourmente point, ou elle les déchire par mille remords : l'un & l'autre état eſt terrible. Le repos de cette conſçience, eſt une fauſſe tranquillité, & une veritable inſenſibilité, qu'il faut regarder comme une marque de mort. On ne peut eſperer de retour à la repentance d'une pareille conſtitution. Les remords de la conſçience ſont plus douloureux. C'eſt une eſpece d'enfer qui bruſle & qui déchire, & cependant il eſt préferable à la ſtupidité de la conſçience ; parce que ce ſont quelquefois des moyens qui conduiſent à la repentance, pour ſe delivrer de la cruauté de ces bourreaux. Nous n'en dirons pas davantage, parce que nous avons touché quelque choſe de cette matiere dans le Chapitre de la crainte. Fuyons donc une timidité qui nous damneront infailliblement. On perd tout en étant lâche ; on gagne tout étant généreux: Une Patrie qui n'eſt point ingrate : le Ciel qui nous reçoit avec plaiſir dans ſon ſein : des amis conſtants & fidelles les bienheureux Anges qui ne nous abandonnent jamais : des richeſſes qui ne ſont point expoſées aux coups du hazard, ni à la violence des voleurs : des honneurs ſtables & ſolides qui ſont à l'abri de la mobilité du bon plaiſir & de l'inconſtance de la fortune : une vie où tout eſt vie, puis qu'elle eſt à l'abri des chagrins, des maladies & de la mort.

## CHAPITRE XXVIII.

*De l'Impatience. Son objet. Sources dont elle procede, Colere, Orgueil, Molleſſe d'ame. Des effets de l'Impatience.*

TErtullien n'a pas tort de dire, que c'eſt dans le ſein du Demon, que l'Impatience eſt formée. Il n'a pu ſouffrir que Dieu euſt preſcrit des bornes à ſes deſirs : La gloire dont

dont il jouïſſoit, ne le ſatisfaiſoit pas, en pretendant quelque choſe de plus : Il s'eſt ſoûlevé contre les ordres de ſon Maiſtre ; de ſorte que l'Impatience eſt une des ſources de ſes crimes, & de ſes malheurs. Il n'a pas manqué d'inſpirer aux hommes le venin qui l'a perdu. Adam & Eve par une folle impatience de leur condition, en voulant augmenter leur gloire, ont attiré & ſur leurs perſonnes, & ſur leur poſterité, le poids des miſeres qui les accable. Cela peut d'abord perſuader que l'Impatience a un objet plus vaſte que ſon contraire qui eſt renfermé dans le cercle des maux qui l'attaquent. En effect, la gloire, les richeſſes, les honneurs ſont ſouvent une matiere d'impatience pour celuy qui les poſſede ; il reſſemble à un fleuve dont le lit eſt trop eſtroit pour la rapidité de ſes flots qui coulent & s'enflent avec plus de violence pour ſe mettre au large, & il donne mille mouvements à ſon cœur, pour ſortir d'un état qu'il trouve trop borné, & qui n'ouvre pas aſſés d'étenduë à ſa fortune. D'ailleurs la patience doit reſiſter à de grands maux, & pour ne s'étonner pas d'une piqueure ou d'une douleur legere, on ne peut pretendre au titre de conſtant. Ce ſeroit une gloire ridicule, & auſſi mal fondée que celle de Caligula, qui triompha pour avoir ramaſſé des coquilles avec ſon armée. Or les moindres afflictions excitent l'Impatience, & déconcertent la raiſon d'un homme qu'elle a poſſedé. Mardochée ne ſaluoit point Aman ; Eſt-ce là de quoy troubler le repos du favori d'un grand Roy ? & il eſt plus ſenſible à cette bagatelle, qu'aux honneurs dont il jouïſſoit.

Cependant il faut demeurer d'accord, qu'il n'y a que les afflictions qui ſoyent l'objet de l'Impatience, parce qu'elles ſeules peuvent inſpirer du chagrin. Ce ne ſont pourtant pas toûjours de veritables afflictions qui touchent : Ce ſont des maux d'imagination, qui n'ont pas moins de force, que les maux de realité, pour ébranſler l'ame. Ainſi, quelque grande que ſoit une fortune, quand on la trouve petite, un cœur ambitieux s'impatiente, ſe chagrine, & veut la pouſſer plus loin. L'Impatience a encore cela de mal, qu'elle reſſemble aux Microſco-

pes, qui ſont paroiſtre de petits points ſous une image d'une grandeur prodigieuſe. Elle donne une étenduë infinie à un atome de douleur, s'il eſt permis de parler ainſi: & il faut qu'un homme ſoit bien ſenſible, pour ne voir point ſans beaucoup de chagrin, qu'on luy refuſe un coup de chapeau. Cela découvre que l'Impatience eſt une foibleſſe prodigieuſe de l'ame, puis qu'elle eſt pénétrée, déchirée, abbatuë par un rien. Les roſeaux qui bordent une riviere, ſont agitez du moindre vent qui leur fait courber la teſte par leur mobilité; & les ſapins ſont à peine ébranſlez des orages. Ainſi un eſprit foible ſe laiſſe emporter à une bagatelle, & un cœur généreux reſiſte conſtamment à l'adverſité. Il eſt aiſé de former delà, une idée de l'Impatience. C'eſt une lâcheté d'ame qui cede aux afflictions qu'elle doit repouſſer.

### I. *Cauſe de l'Impatience; Colere.*

Cette foibleſſe procede de trois diverſes cauſes. Le temperament y contribuë beaucoup, par la chaleur du ſang. Il s'y forme des bouïllons qui excitent la colere, & quand cette paſſion eſt allumée, on ne ſupporte de rien. Une repouſe un peu ſeche, un air qui paroiſt trop ſerieux, un peu de lenteur à executer un ordre, une viſite trop courte, ou trop longue, un petit deſordre domeſtique cauſe du déréglément dans une humeur prompte, qui ne manque pas de grander, de ſe plaindre, de murmurer. Il eſt vray que ce défaut ne va pas toûjours au cœur. On voit tous les jours des perſonnes de ce caractére, qui ont de la probité & de la généroſité. Comme elles ſe fachent aiſément, elle s'appaiſent de même: & leur air, leur viſage, leur diſcours changent ſi fort en un moment, qu'il ſemble qu'elles ſont metamorphoſées en d'autres hommes. Les bouïllons de ſang ſe ſont applanis, & le chagrin n'a été qu'une étincelle, éteinte avec la même facilité qu'elle s'étoit allumée. On remarque même que les gens de cette humeur, ſont éloignez de la diſſimulation, de la fourberie, & qu'elles pardonnent facilement; de ſorte que leur impatience eſt pluſtoſt

uni

un vice de l'eſprit que du cœur, qui eſt exempt de venin & de malignité. Il faut pourtant avouër que c'eſt un defaut, & qui eſt ſujet même à de facheuſes ſuites. Le domeſtique en eſt incommodé: les ſerviteurs en ſouffrent, ils ſe rebuttent, ils ſervent mal, ils demandent leur congé, & ne manquent pas de faire le portrait de leur maiſtre où il entre bien des traits étrangers. Les enfans ſe chagrinent, ils veulent changer de condition, & n'en concevant point de plus fâcheuſe que d'étre avec un pere ou une mere qui grondent toûjours, ils s'engagent ſans reflexion dans des partis deſavantageux, dont ils ont loiſir de ſe repentir.

Cette promptitude d'humeur, bleſſe même l'amitié, qui s'eſtreind & ſe nourrit par la douceur. Elle répand de l'aigreur dans la converſation: on ne peut ſouffrir de conteſtation, on en vient à des paroles piquantes; le cœur ſe refroidit, & les viſites ſont plus des viſites de politique, que d'inclination. On ne ſauroit donc étre trop en garde, contre ce defaut. Ce n'eſt pas aſſés d'étre homme de bien; pour vivre dans le monde, & ſe faire des amis, il faut étre homme doux & commode. Quoy qu'un tonnerre ne déchire point la nuée pour faire du fracas par ſa cheute, il ne laiſſe pas d'incommoder les yeux & les oreilles, de ſon bruit & de ſes éclairs; & il déplaiſt autant qu'un jour ſerein, & tout brillant de lumiere, eſt agreable à l'eſprit. Cela ne repreſente pas mal les divers caractéres & les differens effects de la promptitude & de la moderation. L'une eſt choquante, & l'autre aimable, l'une éloigne les eſprits, & l'autre les unit. Il faut donc que la raiſon employe tous ſes efforts, pour corriger ce feu de temperament & cette promptitude d'humeur, en la retenant par la patience. On peut y apporter du remede, en faiſant de frequentes & de ſerieuſes reflexions ſur les facheux effects de l'emportement, qui trouble la tranquilité de l'ame, qui altere les plus ſainctes affections, & qui fait tort à la reputation: & en ſe ſervant & du jeuſne, & des aliments qui ſont contraires à la fermentation du ſang: & en s'impoſant par une eſpece de chaſtiment, des amendes qui retourneront à l'avantage des pauvres auxquels on les appliquera.

## II. *Cauſe de l'impatience : Orgueïl.*

La ſeconde ſource de l'impatience, c'eſt l'*orgueïl.* En ſe formant une haute idée de ſon merite, il eſt impoſſible qu'on ne groſſiſſe les outrages qu'on a receus. Le crime croiſt à proportion de l'excellence de l'objet : Et l'étenduë que l'offenſé donne à la ſienne, fait qu'il s'eſtime plus maltraité qu'il ne l'eſt en effect. Dans cette prévention, il ſe fait des loix de point d'honneur, que ſa delicateſſe rend ſacrées : la perte des biens, de la reputation & de la vie, ſont les peines qu'il impoſe à celuy qui oſe les violer : Et il croiroit pecher contre la généroſité, s'il ne donnoit une haute ſatisfaction à l'offenſé. Voilà ce qui ouvre la porte aux chagrins, à la fureur, à la vengeance, & qui fait qu'on ne peut rien endurer. Ce maudit orgueïl, eſt auſſi le principe du peu de ſoûmiſſion qu'on a pour les volontez de Dieu. Quand elles choquent nôtre petite raiſon, nos inclinations, nos plaiſirs, nos interets de fortune, nous murmurons. La mort d'un cicageon qui nous donnoit de l'ombre, met dans nos bouches des plaintes ameres, contre la providence. Nous reconnoiſſons bien Dieu pour maiſtre, quand il a la complaiſance de s'accommoder à nôtre humeur : mais pour peu que ſes deſſeins s'oppoſent à nos deſirs, nous-nous échapons, l'impatience nous emporte, & nous voulons étre maiſtres à nôtre tour. On n'en viendroit point à cette inſolence, ſi l'on ſe depouilloit de ſa fierté, en ſe repreſentant la vanité de ſon étre. Qu'eſt-ce que l'homme naturel ? un peu de poudre & de cendre, qui ne merite que d'étre foulée aux pieds, & qu'un petit ſouffle diſſipe. Qu'eſt-ce que l'homme regeneré par un nouvel étre ? Un aſſemblage de tenebres & de lumiere, qui emprunte tout ce qu'il a de bon de la grace de Dieu. En un mot, l'homme n'a rien de ſoy, que le neant, le crime & la miſere : & c'eſt à la bonté de Dieu, qu'il eſt redevable de ſa ſanté, de ſa force, de ſa memoire, de ſon eſprit, de ſon imagination, de ſon éloquence, de ſes dignitez, de ſes richeſſes. Ainſi l'homme doit étre toûjours dans une dépendance profonde des volon-

volontez de Dieu. Qu'il abbaiſſe, qu'il dépouille, qu'il reprenne ce qu'il a donné, on n'a point ſujet de ſe plaindre; il faut tout endurer patiemment dans un reſpectueux ſilence, parce qu'on n'a rien merité de Dieu; on eſt digne même d'étre privé de toutes ſes graces, par le mauvais uſage qu'on en a fait.

### III. *Cauſe de l'Impatience. Molleſſe de l'ame.*

La troiſiéme ſource de l'Impatience, vient de la moleſſe de l'ame. Il eſt aiſé d'imprimer un cachet ſur la cire, & trés difficile de graver ſur le marbre. Quand une ame eſt ferme, les afflictions n'y font point d'impreſſion, toutes ſes parties ſe ſouſtiennent, elles reſiſtent, elles repouſſent le mal; & la reïteration du choc n'y fait point d'ouverture: Quand elle eſt molle, elle cede avec facilité C'eſt une ame de bouë, que la moindre pluye detrempe, & que le plus petit ruiſſeau emporte de ſon cours. Raiſon, conſideration, honneur, généroſité, rien n'eſt capable de la retenir. Elle n'oppoſe aucune conſideration aux adverſitez; & par ſon impatience, elle leur donne même une nouvelle force. L'exil la chagrine; elle ne ſonge point qu'un ſage eſt citoyen du monde: qu'un marchand eſt un exilé, qui ſort de ſa Patrie, pour ſe confiner dans des Climats barbares, où les herbes, les plantes, les animaux, le langage, tout luy eſt inconnu: & que cette maiſon qui la charmoit, & hors de laquelle, on croit qu'il eſt impoſſible de vivre, eſt une veritable priſon, quand on s'y attache trop. La pauvreté la deſole. Elle croit qu'il faut mourir de faim quand on n'a ni perdrix, ni faiſans, ni deſſerts magnifiques, ni liqueurs excellentes, pour remplir l'eſtomach. La priſon l'accable; elle ne ſonge point qu'elle peut y joüir d'une liberté que les portes de fer, ni les plus noirs cachots, ne ſauroient empêcher. Que le Ciel luy eſt ouvert jour & nuit, pour en conſiderer les merveilles, & ſe conſoler dans la converſation des Anges, des ennuis de ſa ſolitude. Enfin, la maladie la tourmente. Elle voudroit guerir en un moment: Elle ſe plaint des medecins, elle s'irrite du peu d'effect des re-

medes, elle en cherche de nouveaux. Elle veut eſſayer ſi les Chimiques n'auront point plus de capacité que les Galeniques: quand le jour paroiſt, elle ſouhaite la nuit: quand la nuit eſt venuë, elle deſire le jour. Elle accuſe ſes alimens de la depravation de ſon gouſt. Les veilles & les ſoins de ſa famille, qui devroient étre un ſujet de reconnoiſſance ſont une matiere de plaintes: & l'on fait toûjours trop peu pour contribuer à ſon ſoulagement. Le monde l'incommode, & la ſolitude luy déplaiſt. Toûjours inquiete, elle ne ſçait où trouver du repos ni dans la chaiſe, ni ſur le lit. Parce qu'elle eſt chagrine, il faut que tout le monde ſoit chagrin avec elle, & par ſon impatience, elle met la patience des autres à bout. Ce qu'il y a de ſurprenant; tantoſt elle veut mourir, tantoſt elle veut vivre, & puis elle ne veut aucun des deux. Si le mal redouble, elle appelle la mort à ſon ſecours, s'il n'y a plus d'eſperance, elle crie, elle ſe deſeſpere, elle demande encore des remedes, elle ne veut point entendre parler de mourir. Ce langage eſt inconnu pour elle, *Pere, non comme je veux, mais comme vous voulez.*

## *Des effects de l'Impatience.*

Voilà les principales cauſes de l'Impatience, qui nous découvrent la malignité de ſes effects. Il n'eſt point de crime où elle n'entre, parce qu'ils ont beſoin de ſon ſecours, pour étre executez. Semblable au Demon, qui erre dans les ſolitudes & ſans trouver le repos qu'il cherche, & qui prend ſept eſprits pires que luy, pour faire plus de mal, l'Impatience porte toûjours ſon trouble avec elle: elle ne connoiſt la tranquillité ni la paix, & s'aſſociant les autres pechez, pour ruiner la pieté, elle excite par tout le deſordre, & la guerre. C'eſt un monſtre ſans yeux & ſans oreilles, qui ne voit point les régles de ſon devoir, & qui n'écoute point la voix de Dieu. Il a beau crier, *ſoyez patients dans la tribulation*, cet ordre n'eſt point de ſon gouſt. L'Impatience ruine la foy, en ſecoüant le joug que Dieu impoſe à la raiſon, de ſe ſoûmettre à ſes oracles: elle veut croire à ſa fantaiſie; & quand un

un myſtere eſt au deſſus de l'imagination, elle le rejette avec mépris. L'Impatience detruit l'eſperance, en conduiſant au deſeſpoir, que les bontez de Dieu, que ſes promeſſes, que ſes ſerments devroient étouffer. L'Impatience bleſſe le reſpect qui eſt deu à la ſouveraine majeſté de Dieu, & aux ordres de ſa ſageſſe. Il conduit ſon peuple au Ciel par un chemin étroit, rude, difficile à paſſer: Il eſt ſemé d'épines, & rempli de ſerpens: Les Lions y font des courſes, on y voit des ruiſſeaux de ſang, & des corps déchirez; ce chemin paroiſt trop incommode, on le quitte ſans chagrin, pour ſuivre une voye large & ſpacieuſe, couverte de fleurs, quoy qu'elle mene à la mort.

L'Impatience devore la charité. Pourquoy tant de diſputes, tant de querelles, tant de procez, tant de brigandages, tant de guerres qui deſolent des Provinces, & font tant de malheureux? C'eſt que le cœur n'a pas aſſés de conſtance pour ſupporter des contradictions, des injures de la pauvreté, des fatigues du travail, des attaques de l'ambition. L'Impatience déchaiſne toutes les paſſions, elle découple tous les vices, l'avarice, l'injuſtice, la vaine gloire, la gourmandiſe, qui cauſent le ravage de l'Univers, rompent les liens de la ſocieté, & arment les hommes l'un contre l'autre, pour s'arracher la vie. Enfin, la Religion perit par l'Impatience. Quand la Religion trouve des temps commodes, elle pouſſe des racines, elle ſort de la terre, & par la fraicheur & la verdure de l'herbe, elle fait eſperer du fruit. Mais cette herbe ſe ſeche juſques aux racines, étant miſe en poudre par la force des rayons du Soleil. C'eſt l'image qu'employe Jeſus Chriſt pour repreſenter les effects de l'Impatience dans la ruine de la Religion. Quand on peut jouïr de ſa fortune, & conſerver ſes charges & ſes threſors, la Religion étendra ſes bornes, la beauté de ſes myſteres charmera, & les peuples venant en foule à la rencontre de Jeſus Chriſt, le recevront à bras ouverts, & avec mille benedictions. Mais quand les afflictions paroiſſent comme un ſoleil bruſlant qui devore tout de ſa flamme, l'Impatience ne reſiſte point. Elle ſe degouſte d'une Re-

ligion de croix; & les apparences de pieté ſe ſechant juſques aux racines, on mépriſe Jeſus Chriſt en maudiſſant ſa communion & ſa doctrine.

Ce n'eſt pas le ſeul mauvais effect de l'Impatience; elle ne laiſſe à l'eſprit de l'homme, qu'une ombre legere du plaiſir qu'il trouve dans les autres vices. L'Intemperance touche agreablement par les charmes du gouſt. La Vengeance réjouït dans les malheurs d'un ennemi. L'Avarice plaiſt en amaſſant des threſors. L'Erreur a ſes agrémens ſous les traits de la verité. Mais l'Impatience eſt le vray bourreau de l'ame, qu'elle prive de tout ſon repos: elle la déchire, elle la perce de mille coups, elle luy porte l'enfer dans le ſein, elle y allume le ſouffre & le feu: & comme ſi cela ne ſuffiſoit pas, elle imprime de nouveaux degrez de force, aux objets de la douleur. Elle la fait même paroiſtre plus longue, parce qu'elle meſure l'étenduë du temps, par la grandeur de ſes chagrins. Ainſi il n'y a point de moment auquel elle n'attache l'idée d'un jour, point de jour qui ne luy paroiſſe une année, afin que par la grandeur & par la durée des afflictions, l'ame ſoit doublement malheureuſe. Pour la gloire de Dieu donc & pour la felicité de l'homme, il n'eſt rien de plus avantageux que de s'armer d'une généreuſe patience, qui empêche que l'ame ne ſe courbe, ou qui la redreſſe quand elle a plié ſous l'excez des douleurs.

CHA-

## CHAPITRE XXIX.

*De la Juſtice. Sa nature. Ses trois objet. L'objet de contemplation, ce ſont les homme en cette qualité. Les ſujets par raport aux Princes, ont des droits inviolables. L'objet de direction de la juſtice; les paſſions, les choſes, & les actions. Objet d'öperation de la juſtice, rendition des droits qui ſont deus. Deux droits naturels à l'homme: droit animal, & droit raiſonnable. En quoy ils conſiſtent? Utilité & excellence de la Juſtice. Sa diviſion. De la juſtice commutative: & de ſes fonctions. De la juſtice diſtributive. Sa difference de la commutative. Régle générale pour conſerver la juſtice; préferer toûjours l'honneſte à l'utile. Tous les intereſts, & de la famille, & de la Patrie, doivent ceder à l'honneſteté.*

IL eſt des vertus abſolües que l'homme peut exercer, & en tous lieux & en tous états. Un ſolitaire dans ſa caverne, un confeſſeur dans ſon cachot, pratique la foy en ſe repoſant ſur les promeſſes de Dieu: la charité en priant pour ſes ennemis: la patience en ſouffrant des afflictions: la temperance, en refuſant à ſon gouſt ce qui pourroit le flater. Il eſt une vertu reſpective, qui a des égards eſſenciels au prochain, c'eſt la juſtice. En effect, à parler exactement, on ne ſe rend pas juſtice à ſoy même: Et ſi une conduite deréglée altere la ſanté, ſi un coup de deſeſpoir fait attenter à ſa propre vie, c'eſt contre d'autres vertus que la juſtice qu'on peche, parce qu'il n'y a point d'injure avec un conſentement de la volonté. Ainſi, la juſtice regarde les intereſts des autres hommes, pour les conſerver inviolablement, & quand on vit dans un deſert éloigné du monde, on ne trouve point d'objet à cette vertu qui ſe repoſe dans le fond du cœur où elle eſt en

reſerve juſqu'à ce qu'on trouve occaſion de l'employer. On doit donc regarder la juſtice comme une vertu illuſtre qui maintient les ſocietez, & qui diſpoſe de la valeur comme d'un bien qui luy eſt ſoumis. Car en un mot, ſi la juſtice étoit reſpectée, la valeur ne ſeroit plus neceſſaire; & les hommes ne compoſeroient qu'une famille, ou ils vivroient comme freres, formez du même ſang, & nourris du même lait, & cette union admirable feroit le plus beau ſpectacle du monde, par l'aſſemblage de la paix & de la juſtice, qui ſe tiendroient toûjours embraſſées. C'eſt de cette vertu ſi neceſſaire & ſi negligée, que nous allons traitter; heureux ſi le portrait que nous en fairons, pouvoit, tout groſſier qu'il eſt, plaire aſſés aux yeux qui le verront, afin d'exciter dans leur cœur, des mouvements d'amour pour l'original.

## *De la nature de la Juſtice.*

Pour oſter l'équivoque, il faut diſtinguer la juſtice. Elle ſignifie quelque fois un parfait aſſemblage de toutes les vertus, qui ſont l'objet du devoir de l'homme, qui eſt obligé indiſpenſablement de les pratiquer toutes, pour ſe conformer aux ordres de Dieu, & pour jouïr d'une felicité qu'il ne peut obtenir ſans cela. C'étoit la veuë de Jeſus Chriſt dans ces paroles qu'il adreſſoit à ſes Apôtres. *Si vôtre juſtice n'eſt plus grande que celle des Phariſiens & des Scribes, vous n'entrerez point au Royaume des Cieux.* Mat. V. 17. St. Paul a pris la juſtice dans un ſens plus étroit, en la diſtinguant des autres vertus. *La grace*, dit-il, *nous oblige de vivre ſobrement, juſtement, & religieuſement.* Tit. II. 12. Nous ſuivons cette idée, en regardant la juſtice comme une vertu particuliere, qui a des caractéres & un objet qui luy ſont propres. *C'eſt une volonté conſtante & perpetuelle, de rendre à chaque perſonne, ce qui luy eſt deu.* Toutes ces choſes ſont eſſentielles à la juſtice. En effect pour étre juſte, ce n'eſt pas aſſés de n'outrager perſonne, & de le laiſſer jouïr tranquillement de ſes droits. On doit agir encore par un bon principe. Si la crainte, ſi l'ignorance, ſi l'intereſt, ſi l'amitié, ou quelque conſideration

ſideration hors d'œuvre, produit de juſtes actions, il n'y a point de juſtice en cela, parce qu'on n'agit pas juſtement. La volonté eſt toûjours injuſte, toûjours déréglée, n'étant conduite ni par la raiſon, ni par l'équité : & ſi ces veuës étrangeres l'abandonnoient, elle agiroit mal. Il faut donc qu'elle ſoit pénétrée de vertu, que l'honneſteté régle ſes mouvements, & qu'elle la faſſe ſervir de principe éternel à ce qu'elle ordonne de conforme à l'équité.

C'étoit pour demeurer dans cette ſituation, que les Areopagites ne ſouffrirent point de playdoiers eſtudiez & éloquens, qui peuvent émouvoir les paſſions : ils ordonnoient qu'on expoſaſt ſimplement le fait, & même ils donnoient leurs jûgemens ſans flambeaux dans les tenebres de la nuit, pour s'épargner la pitié qu'excite le viſage des malheureux. Ils conſervoient par ce moyen à l'équité & à la raiſon, tous les droits qui leur appartenoient, ſans qu'aucun prejugé alteraſt le motif de leurs arreſts. La juſtice demande auſſi une volonté conſtante, parce qu'une juſtice d'intervalle, n'eſt pas une vertu. Elle doit reſſembler à un fleuve qui coule toûjours ſans interruption, & non a un torrent qui ſe ſeche aprés avoir fait beaucoup de bruit. Les plus méchans ont quelquefois de bons mouvements. Un objet imprevû, excite de la compaſſion ; une penſée que la providence inſpire pour l'execution de ſes deſſeins, fait agir l'ame d'une maniere éſloignée de ſes diſpoſitions : & dans l'Evangile, un juge inique rend juſtice aux cris d'une pauvre veuve, pour être delivré de ſes importunitez. La juſtice doit donc reſſembler à celle de Dieu, qui conſiſte dans une volonté inébranlable de ne rien faire que de droit, & l'on ne meritera jamais le beau titre de juſte, en molliſſant, en cherchant des biais & des expediens, en voulant partager ce qui doit être indiviſible ; ce ſont de mauvais artifices, dont la juſtice ne s'accommode point. Il faut être toûjours ferme, toûjours égal, toûjours inébranlable, & qu'il ſoit auſſi malaiſé d'arreſter le Soleil, que de détourner une ame du cours de ſa juſtice. Cette volonté conſtante que nous luy attribuons, n'eſt pas une volonté foible qui ne fait tort à perſonne parce qu'elle eſt ſans pouvoir d'y reuſſir. Une volonté de ce caractére

ne doit pas pretendre à la vertu. Elle feroit peut-étre du mal ſi elle en trouvoit le moyen, elle gemit peut-étre de ſa foibleſſe, qui met de l'obſtacle à ſes deſirs. Pour étre juſte, il faut ne vouloir jamais un outrage qu'on pourroit faire par les forces du corps; & cette volonté eſt l'ouvrage d'une habitude d'équité, & non d'un motif ou de crainte, ou de vaine gloire. Laban ne fait point à Jacob le mal qu'il pouvoit luy faire, parce qu'il en étoit empêché par les menaces de Dieu: Mais le cœur de Laban n'étoit pas changé pour cela: l'iniquité le rempliſſoit toûjours, & murmuroit en ſecret de trouver de la reſiſtance à ſes inclinations. Il y a une infinité de perſonnes qui ne tuent point, qui ne dérobent point, qui ne déchirent point la reputation des honneſtes gens, parce qu'ils apprehendent d'étre punis de ces actions. C'eſt un avantage pour l'Etat, mais ce n'eſt pas un honneur pour eux: & ſi leur main n'eſt pas injuſte, le cœur l'eſt aſſeurement, puis quil n'a rien d'honneſte. Ce n'eſt pas non plus une veritable juſtice, que celle qui doit ſa naiſſance à la vanité: elle ne peut avoir plus de réalité que ſa cauſe: & ſi l'eſtime des hommes qui la ſouſtient, venoit à luy manquer, elle ſe diſſiperoit avec ſon fondement. Il faut donc qu'on préfere l'avantage d'étre juſte, à celuy de le paroiſtre: qu'on aime la juſtice, parce qu'elle eſt aimable, & qu'elle ne ſoit point redevable de l'eſtime qu'on a pour elle, à un vain éclat de reputation: ayant en elle même un fond de gloire qui luy ſuffit, ſans emprunter des rayons étrangers, qui ne luy ſont pas neceſſaires.

## *Trois objets de la Juſtice. De ſon objet de* contemplation.

On peut donner trois objets à la Juſtice, objet de *contemplation*, objet de *direction*, objet d'*operation*. Le premier objet de contemplation, ce ſont tous les hommes en cette qualité. Quand Dieu les a formez, il leur a imprimé les traits de ſon image, qui nous doivent étre ſacrez: Et ſi l'on ne peut ſans iniquité puniſſable, voler les ornemens de la ſtatuë du Souverain, la mutiler, la ſa-

lir

lir de bouë, l'abbattre dans la poudre, c'eſt une eſpece de ſacrilege, de faire le même traitement à l'image de Dieu. Pour empêcher ce deſordre, il a gravé dans le cœur une maxime qui devroit metre à couvert de la violence. C'eſt que perſonne ne faſſe à autruy ce qu'il ne veut pas qu'on luy faſſe: cette loy eſt ſi claire, ſi naturelle, ſi conforme aux lumieres de la droite raiſon, que perſonne n'en peut pretendre cauſe d'ignorance. Quand on la viole, la conſcience s'en plaint. Les remords, les frayeurs agitent le coûpable, parce qu'il ſait bien qu'il a peché. Il n'a point de droits legitimes ſur les biens d'un autre; & cet autre a autant de raiſon d'en pretendre ſur luy; & pour parler avec exactitude, ils n'en ont point du tout.

Des flateurs ont bien voulu perſuader aux Princes, qu'ils ſont les maiſtres des biens & de la vie de leurs ſujets: Et comme ces maximes chatouïllent l'ambition, & élevent à un pouvoir arbitraire, les Souverains s'en accommodent volontiers. Sur ce pied-là, la Royauté ſera le pouvoir de faire mille injuſtices ſans étre injuſte, puis qu'il n'y a point de mal à ſe ſervir de ſon droit. Ainſi, qu'un Prince maſſacre, qu'il viole, qu'il pille ſes ſujets, ces actions ne ſont point criminelles, s'il n'eſt ſoumis à aucune loy, parce que ſans loy point de peché. Si c'eſt Dieu qui les a reveſtus de ce droit, ils n'ont rien à craindre de ſon Tribunal: & leur authorité impoſera ſilence au ſang & aux larmes des innocens. Ils crieront bien vengeance contre les particuliers, mais ils n'auront point d'action contre les Princes. En verité les voilà bienheureux, & dans le temps & dans l'Eternité. Ils peuvent tuer ſans étre meurtriers, enlever les femmes de leurs ſujets ſans étre adulteres, piller leurs Provinces ſans étre voleurs. Non, Dieu ne les a point reveſtus de cette authorité. David & Achab étoient Souverains, & ils ont été chaſtiez de Dieu comme meurtriers, comme raviſſeurs, & comme adulteres: Et les ſujets n'ont jamais communiqué de pareils privileges à leurs Princes, en les établiſſant pour les gouverner. Le Diademe donc ne diſpenſe donc point des régles de la juſtice: il doit mêmes donner de l'éclat à cette vertu, en conſervant aux ſujets leurs veritables droits. C'eſt

pour

pour cet uſage que les peuples ont établi les Puiſſances ſouveraines: & elles ne ſe peuvent diſpenſer de l'obſerver, ſans ruiner le principe de leur authorité. Il y a pourtant d'autres conditions où la juſtice proprement dite ne peut avoir de lieu, comme entre les maiſtres & les eſclaves, entre les enfans & les peres, parce que les droits des enfans & des eſclaves ſont confondus avec ceux des maiſtres & des peres, par raport aux biens. Un eſclave tient lieu de l'argent qu'on a payé pour l'acheter, un enfant n'a point de richeſſes en cette qualité, que celles du pere qui luy a donné la vie. Ainſi l'enfant ni l'eſclave ne poſſedant point de droits qui leur ſoyent propres, il n'y a ni matiere ni objet pour la Juſtice à cet égard.

## *Objet de* direction *de la Juſtice.*

L'objet de *direction* qui occupe la juſtice, ce ſont les paſſions, qui luy ſont contraires, les actions, & les choſes, dont elle diſpoſe ſelon l'équité, afin que perſonne ne ſoit outragé. La vieille Morale n'aſſignoit à la juſtice pour objet de *direction*, que les choſes & les actions. Elle laiſſoit aux autres vertus, à régler les mouvements de l'ame, qui peuvent étre un obſtacle à la Juſtice. A la clemence à temperer la cruauté; à la douceur à moderer la colere; à la valeur à étouffer la crainte; à la temperance à retenir les voluptez dans de juſtes bornes. La juſtice a pourtant quelque ſorte d'empire ſur les paſſions, qui l'empêchent de parvenir à ſon but, en rendant à chaque perſonne ce qui luy eſt deu. On n'éprouve que trop tous les jours, combien les paſſions ont de force pour empêcher le cours de la juſtice. On craint de s'attirer quelque malheur: on ſe laiſſe gagner aux preſens: on eſt aveuglé de la colere: on eſt entraiſné par l'intemperance. Pourquoy donc la juſtice ne s'oppoſeroit-elle point à ces paſſions, dans la veuë que chacun jouïſſe de ſes droits en toute liberté? Elle fait bien plus, puis qu'elle met même les vertus en mouvement, comme des alliées qui luy prétent leur ſecours, & qui combattent ſous ſes drapeaux. Ainſi quand la juſtice donnera ſes ordres à la temperance d'arreſter la vio-

violence des voluptez, à la douceur d'empêcher les transports de la colere, à la valeur d'étouffer la crainte; les actes qu'elles produiront, ſont des actes de juſtice, parce qu'elle les ordonne par la fin qui luy eſt propre. Elle imprime auſſi dans toutes les actions un caractére d'innocence. Il n'y a rien d'oblique, rien de violent, rien qui préfere l'intereſt à la raiſon, & c'eſt dans cette veuë, qu'on a mis un bandeau ſur les yeux & une balance dans les mains de la Juſtice, pour témoigner qu'elle ne doit jamais ſe laiſſer éblouïr à l'utile, quand il eſt ſeparé de l'honneſte, & que toutes ſes démarches ſont meſurées, balancées, & conduites par le poids de l'équité. Pour les choſes, elle les diſpoſe toûjours dans la bienſéance, à l'exemple de Dieu qui eſt la premiere juſtice, & qui conduit tout & régle tout, dans une proportion qu'on ne peut aſſés admirer. Dans la Nature rien n'eſt ſi beau que l'ordre du jour & de la nuit, que la viciſſitude des ſaiſons, que la ſeparation des elemens, qui conſervent leur mouvement, leur rang, leur place, ſans uſurper l'un ſur l'autre. C'eſt là le beau modelle que la Juſtice imite dans le monde raiſonnable par d'heureux enchaiſnemens. Elle met les choſes dans le lieu qui leur eſt deu, elle ne ſouffre point qu'on les dérange, elle leur conſerve leurs proportions, & quand l'iniquité viole l'ordre, elle fait ſes efforts pour le reſtablir.

## *Objet d'*operation *de la juſtice: & des deux droits naturels de l'homme.*

L'objet d'*operation* de la juſtice, c'eſt une rendition des droits legitimes, ſelon les régles de l'égalité ou de la proportion; c'eſt ce qu'il faut un peu mieux éclaircir. L'homme exerce pluſieurs ſortes de droits, ſelon les differens principes dont il eſt compoſé: droits *animaux*, droits *raiſonnables*. Il a de commun avec les animaux, l'amour de ſon étre, les ſoins de conſerver ſa vie, le deſir de perpetuer ſon eſpece: & comme le feu eſt ſemblable dans toutes les parties du monde, ce droit qu'on appelle naturel, eſt pareil dans tous les hommes, ſi l'on en excepte

cepte quelque petit nombre de furieux, qui par un tranſport contraire à la raiſon, ſe privent d'une vie qui leur eſt odieuſe. Il eſt vray que les animaux n'étant pas conduits par les lumieres de la prudence, menent une vie bien plus ſimple & plus dégagée. L'agriculture ne leur eſt point neceſſaire, & ils trouvent par tout les alimens qui leur ſont propres: & qui appartiennent au premier occupant. Les hommes ne peuvent pas vivre ainſi. Il faut que l'art ſupplée à la Nature, qu'ils labourent la terre, qu'ils ſe faſſent des habits contre les rigueurs de l'air, qu'ils ayent des tentes, ou des maiſons pour ſe loger; & cela leur donne un droit, qu'on peut nommer raiſonnable. Car il ſeroit injuſte qu'ils ne fuſſent par les maiſtres des biens qui leur couſtent leurs peines, & que les grains qu'ils ont ſemez, les arbres qu'ils ont cultivez, appartinſſent au premier qui s'en ſaiſiroit, ſans autre titre que celuy de la force.

C'eſt Dieu luy même qui a établi cette proprieté de biens, en ordonnant que l'homme mangeroit ſon pain à la ſueur de ſon viſage. Cela renferme un droit particulier ſur le produit de ſon travail, qui en eſt la recompenſe: Et cette proprieté de biens, eſt preſque auſſi ancienne que le monde, où nous voyons deux freres, preſenter des ſacrifices à Dieu: l'un des fruits qu'il avoit cultivez; l'autre des premiers-nez de ſon troupeau. Il eſt de la même équité que les enfans ſoyent les héritiers de ceux dont ils ont receu la vie, puis qu'on doit les conſiderer comme partie d'eux mêmes. Dans cette conſtitution du monde raiſonnable, il faut que la juſtice empêche que chacun ne ſoit depouïllé de ce qu'il acquiert par un travail honneſte, ou qu'il poſſede à droit d'heritier, à droit d'achat, à droit de premier occupant, ou par quelque raiſon legitime. Ce droit renferme cinq choſes: l'ame, le corps, la femme, l'honneur, & le bien; & l'on ne peut attenter à cela, ſans faire outrage à celuy qui en eſt le maiſtre par l'ordre de Dieu.

Dans quelque élevation que puiſſe étre un Souverain, il n'a aucun pouvoir de contrainte ſur la conſçience. Il peut bien comme Lieutenant de Dieu preſcrire de bonnes

loix:

loix : mais il ne ſauroit ni punir, ni forcer la conſçience, & s'il l'entreprend, il viole toutes les régles de l'équité. Ni la raiſon, quelque violence qu'on employe, ne croira jamais vray, ce qui luy paroiſt faux ; ni la volonté n'aimera point ce qu'elle ne trouve pas aimable. On pourra par foibleſſe diſſimuler ſes ſentiments : mais il n'eſt pas glorieux à un Prince, d'employer ſon authorité pour faire commettre des crimes auſſi noirs que l'hypocriſie. La Religion eſt deshonorée par de pareils adorateurs ; & Jeſus Chriſt rejette de telles conqueſtes, parce qu'il veut regner ſur le cœur, & recevoir des hommages *d'eſprit & de verité* : en un mot, un Prince uſurpe un droit que Dieu ne s'attribuë pas, quoy qu'il ſoit le Maiſtre ſouverain de l'ame, & qu'il ne peut même exercer ſans la détruire. Il perſuade la conſçience, il l'éclaire, il la change de mauvaiſe en bonne, mais il ne la contraint jamais, puis qu'il ne la remuë que par la connoiſſance & l'amour de la verité. Il faut donc laiſſer à l'ame, ſa liberté toute entiere, afin qu'elle ſoit la maitreſſe de ſes mouvements. L'homme eſt auſſi le poſſeſſeur de ſon corps, il l'engage ou ne l'engage point. Il le met en travail ou en repos, il ſacrifie un de ſes membres à la conſervation du tout : Et c'eſt outrager la juſtice, que de luy oſter violemment ſa liberté pour le reduire dans l'eſclavage. Il eſt vray que cela ſe peut faire quelquefois ſans choquer l'équité par les droits de la Juſtice vindicative, qui punit les crimes & les outrages par l'empriſonnement de celuy qui les commet. Mais ce droit a été établi & de l'authorité de Dieu, & du conſentement des peuples, pour la conſervation de la ſocieté. C'eſt une modification de celuy de le Nature, & il ne peut étre exercé par les particuliers, qui naturellement ſont tous libres & indépendans l'un de l'autre. Pour la femme, Dieu par l'inſtitution du mariage, en a donné la proprieté au mari : & il en eſt tellement le poſſeſſeur, que l'on ne peut le dépoüiller de ſon bien, ſans un rapt, ou un adultere qui ſont des iniquitez criantes. Un homme doit avoir auſſi la pleine joüiſſance de ſon honneur, qu'il s'eſt acquis par ſa vertu & ſa bonne conduite, & qui eſt préferable à la vie. En un mot, les biens qu'il poſſede, étant ou l'ouvrage de

ſon induſtrie, ou une ſucceſſion qui luy eſt écheuë par la proximité du ſang, ou une donation de ſes amis, la Juſtice ne permet point d'alterer ces droits, ou elle engage à la reſtitution. Il y a entre les parties du corps politique, des relations & des enchaiſnemens ſemblables à ceux qui uniſſent les membres du corps naturel Ce corps periroit bientôt, ſi l'un des membres retenoit le ſuc & le ſang qui eſt deſtiné à la nourriture de l'autre. C'eſt par l'harmonie qui les unit tous, & qui les laiſſe en particulier dans la jouïſſance de ce qui leur eſt neceſſaire, que le corps conſerve ſa ſanté. La raiſon & la neceſſité ont formé les corps politiques, & leur vie eſt entretenuë par la Juſtice, qui empêche les membres qui ont plus de force, de conſumer les autres par l'uſurpation de leurs droits.

### *De l'utilité & de l'excellence de la juſtice.*

C'eſt ce qui nous découvre l'utilité & l'excellence de la Juſtice, qui maintient tout dans ſon état. Elle veut que l'ame jouïſſe de ſa liberté, que le corps garde la poſſeſſion de ſa vie, que la femme demeure à ſon legitime mari, que l'honneur ſoit inviolablement conſervé à celuy qui l'a merité, que les biens demeurent au pouvoir de ceux qui en ſont les maiſtres, que l'ordre enfin regne par tout. Sans elle les hommes vivroient en beſtes ſauvages, & ils ſeroient mille fois plus terribles. Les animaux de même eſpece ne ſe devorent pas: le loup ravage les troupeaux, mais il ne mange point un autre loup. Le lion déchire les cerfs, & il n'attaque point ſon ſemblable Il n'y a que l'homme qui réunit pour la ruine de l'homme, le venin des ſerpens, la fineſſe des renards, la fureur des tigres. La raiſon qui devroit le retenir, ne ſert qu'à le rendre plus dangereux par les artifices qu'elle invente, pour venir à bout de ſes deſſeins. Les embuches, les poiſons, les larcins, les fauſſetez, ſont les inſtrumens qu'elle employe; Et ſi la Juſtice ne s'y opposoit, le monde changeroit de forme, & les hommes ne ſeroient plus que des monſtres ſous une figure humaine. Ainſi la juſtice fait dans le monde raiſon-

ſonnable, ce que la Providence execute dans le monde de la Nature. Elle y entretient une certaine meſure de mouvement, dont le déréglement cauſeroit la diſſolution de cette admirable machine. Plus d'agitation dérangeroit les parties & les diſſiperoit; moins d'agitation les rendroit lâches & elles s'amortiroient inſenſiblement. La Providence empêche ce deſordre par une égale quantité de mouvement, qui eſt inviolablement conſervé aux atomes de la matiere, qui ne s'écartent jamais des loix qui leur ſont preſcrites. C'eſt là une image de la juſtice dans le monde raiſonnable. Il faut qu'il y ait de l'ordre, des degrez de diverſes conditions, & que chacun garde ſon poſte, ſon rang, ſes biens, ſes droits, comme chaque atome retient conſtamment la portion de ſon mouvement & ſa figure. C'eſt la juſtice qui maintient ce bel ordre, & ſans elle le monde ne ſeroit plus qu'une maſſe confuſe de tenebres, où l'on ne diſtingueroit point les traits admirables de la ſageſſe de Dieu.

Auſſi ceux qui ſont nez pour la ruine de la juſtice, ne ſauroient s'empêcher d'avoir pour elle quelque ſorte d'amour, ni de ſe ſoûmettre à ſes loix: & quoy qu'ils ſe nourriſſent de ſang & de crimes, ils voyent bien, que leur ſocieté ne peut ſubſiſter ſans quelque étincelle de cette admirable vertu. Les voleurs ne ſouffrent point dans leur cabale, un homme qui les déroberoit. Quoy qu'ils n'ayent aucun droit ſur les biens qu'ils ont amaſſez par leurs brigandages, ils puniront celuy qui voudroit les en priver: Et ſi un Capitaine de Corſaires ne faiſoit part du butin à ſes ſoldats, ils le tueroient, ou l'abandonneroient; tant il eſt vray que ceux qui par la corruption de leur cœur, ont de l'averſion pour la juſtice, ſont contraints de luy rendre hommage, & d'avoüer que les ſocietez les plus impures, ne ſauroient s'en paſſer: elles periſſent quand elle en eſt bannie. Peu de vertus auſſi peuvent diſputer d'éclat à la juſtice, & Ariſtote en étoit ſi charmé qu'il le trouvoit plus admirable que les rayons des plus brillantes étoilles. La juſtice a l'avantage de reveſtir un homme du titre d'homme de bien. C'eſt une trés grande partie de la vertu de ne troubler perſonne dans la jouïſſance de ſa vie, de

ſon honneur ni de ſes biens. Il faut avoir étouffé la vengeance, l'envie, l'avarice, & en rendant juſtice à autruy on eſt tout diſpoſé de ſe la faire à ſoy même par l'amour de la patience, de la temperance, & de la valeur. Quand un homme ſe laiſſe emporter à ſes paſſions, il eſt impoſſible qu'il ſoit équitable envers les autres. N'ayant point de quoy fournir à ſes voluptez, il cherchera du ſecours dans la violence & le larcin : Commandé par l'intemperance il violera les loix les plus ſacrées du mariage : Tourmenté de ſon ambition, il dépouillera les autres de leurs honneurs. La juſtice le mettroit dans d'autres diſpoſitions, & il conſidereroit ſon prochain comme ſoy même, pour le traiter de la même façon, & ſelon les mêmes loix. On n'attache pas à la verité la qualité de Heros, à ceux qui ont gardé dans le commerce, dans les traitez, dans leur conduite les régles les plus exactes de la juſtice ; on ne l'accorde qu'à ceux qui ſe ſont rendus fameux par de belles victoires. A parler ſincerement, il y auroit autant de raiſon de faire des Heros de *juſtice*, que des Heros de *valeur* ; mais ſuivons le caprice de l'uſage qui a conſacré aux hommes célébres par leurs actions militaires, le titre de Heros : il eſt certain qu'ils ne le poſſedent pas preciſement, parce qu'ils ſont braves, & qu'ils ont reſpandu beaucoup de ſang ; ils portent ce beau titre parce que leur valeur a ſervi au bien de la Patrie, & à reſtablir par la juſtice, ce que l'iniquité avoit dérangé.

### *Diviſion de la Juſtice diſtributive & de la commutative.*

C'eſt une diviſion que perſonne n'ignore, que celle de juſtice *commutative* & de juſtice *diſtributive*. Arreſtons nous quelques moments à les conſiderer toutes deux. L'homme eſt un animal de ſocieté. Quelque avantage qu'il poſſedaſt dans l'innocence, où il vivoit parmi les delices du Paradis, ſans craindre la mort ni la pauvreté, ſans avoir beſoin de maiſons ni d'habits ; il luy falloit pourtant de la compagnie. C'eſt ce qui donna ſujet au diſcours que Dieu proféra ; *Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul.* Comme les beſoins

ſoins de l'homme ont extremement augmenté dans l'état du peché, il ne ſauroit ſe paſſer de commerce, pour échanger ce qu'il n'a pas, avec ce qu'il a. Ce commerce eſt l'imitation de la correſpondance des parties de l'Univers. La terre envoye ſes vapeurs dans l'air, & l'air donne ſes forces & ſes pluyes à la terre. Les rivieres portent des eaux dans le ſein de la mer, & la mer entretient les ſources des rivieres. Si cét échange ceſſoit, le monde periroit. Le commerce n'eſt pas moins neceſſaire au monde politique. Chaque pays ne produit pas tout: Et l'un fournit à l'autre, ce qu'il a beſoin. Chaque particulier ne trouve pas ches ſoy ce qui ſert à paſſer le cours de la vie. Les oiſeaux & les beſtes tiennent de la liberalité de la Nature, & les plumes & les peaux qui les couvrent contre le froid. Mais l'homme naiſt dans la nudité, & il ne la peut couvrir que par les étoffes dont il fait des habits, & quand il ſe veſtiroit de peaux comme Adam, il eſt reduit à la neceſſité de les acheter, ou d'en faire un échange. Cette circulation de commerce ne contribuë pas moins à la conſervation d'un Eſtat, que fait la circulation du ſang à la vie du corps: Et la ſageſſe de Dieu employa les beſoins de l'homme en liens d'amitié, pour l'unir avec ſes ſemblables. Il luy a donné le ſecret de joindre par la navigation, des pays ſeparez par de vaſtes eſpaces de mer: & dans l'établiſſement du commerce, il luy a ouvert le moyen de porter dans les tenebres des Barbares, les lumieres de la verité, & d'admirer la ſageſſe de Dieu dans la diverſité de ſes productions.

Le fondement d'un commerce qui apporte tant d'avantage, eſt la juſtice *commutative*, qui reduit les choſes à l'égalité: & pour le faire commodement, il n'y a point d'invention plus excellente que la monnoye, qui ſert de régle pour égaler des choſes qui ont trés peu de proportion. La reduction à l'égalité, eſt l'ame du commerce & le but de cette eſpece de juſtice. C'eſt ce qui la diſtingue des autres vertus, qui ne peuvent établir dans l'égalité, ce juſte milieu qu'elles cherchent. Elles doivent neceſſairement faire attention aux qualitez, & à la diſpoſition des perſonnes; n'étant pas poſſible qu'il y ait égalité d'alimens dans la temperance; égalité de peril

dans la valeur, parce que les forces ni l'appetit ne ſont pas par tout dans le même degré. La juſtice diſtributive n'eſt pas mêmes ſujette à l'égalité, elle ne cherche que des proportions ſelon la qualité des perſonnes, & il ne ſeroit pas raiſonnable que dans le partage du butin, le Capitaine fût traité comme le Soldat. Dans l'exercice de la juſtice commutative, les dignitez, les merites ſont mis à part, parce qu'on y traite de perſonne à perſonne, & qu'on y échange choſe à choſe, ſans égard de qualitez. Un Roy dans le commerce, ne tire point d'avantage de ſa couronne, elle ne doit point ſervir de contrepoids, parce qu'il eſt conſideré ſeulement comme un negotiant, qui a beſoin d'une marchandiſe, & que le vendeur perdroit, s'il n'en recevoit pas la juſte valeur, ſous pretexte qu'il a l'honneur de voir un Prince dans ſon magaſin.

Quelque odieuſe qualité qu'on porte d'ailleurs, de Juif, d'Infidele, de Turc, d'Heretique, la loy du commerce doit étre ſacrée, & la qualité du vendeur n'y eſt pas moins étrangere que celle de l'acheteur. On traite d'homme à homme; & les marchez doivent rouler ſur la bonne foy. La qualité de Chrétien ne peut ſervir de motif à la tromperie, elle doit pluſtoſt la prevenir & la détourner, pour n'expoſer point la plus ſainte de toutes les Religions, à l'infamie, qui ne manque pas d'y rejaillir, par la perfidie de ceux qui la profeſſent, & c'eſt une honte qu'on trouve plus de bonne foy dans un infidele, ou dans un heretique, que dans un homme que porte le beau titre de Chrétien. C'eſt là juſtement faire blaſphemer le nom de Dieu, & mettre dans un plus grand éloignement de la verité, des perſonnes qui n'y ſont déja que trop, par le malheur de leur naiſſance, & le prejugé. La juſtice n'a donc jamais eu plus de ſujet demployer la balance, que dans le commerce, afin d'en bannir le faux poids, & la fauſſe meſure; balance, meſure, poids, tout doit étre juſte. La tromperie dans la qualité & dans la quantité, eſt un ſerpent dans la boutique d'un marchand, qui mord ſon maiſtre & chaſſe les étrangers. Le beau gain eſt celuy qui eſt juſte: c'eſt le ſeul même qui peut étre utile, puis que des richeſſes mal acquiſes ne tournent qu'en malediction à

celuy

celuy qui les poſſede. Il perd ſon honneur, il perd le repos de ſa conſcience, il perd le Ciel qui n'eſt point deſtiné aux voleurs; Et la condition du trompé, eſt meilleure que celle du trompeur, puis qu'il vaut mieux ſouffrir du mal que d'en faire, & étre le dérobé, que le larron.

Negoce à part, il y a un certain commerce entre les hommes, qui doit toûjours étre réglé par l'équité. On eſt ſouvent reduit de recourir à l'emprunt; & les loix de la bienſéance & de l'honneſteté, ne permettent pas un refus. Dans cette conjoncture, il ſe fait quelque ſorte d'échange entre celuy qui emprunte, & celuy qui preſte, c'eſt un troc de réconnoiſſance contre un ſervice, dont l'argent eſt l'entremetteur. Il n'eſt rien de plus raiſonnable que le preſt retourne dans les mains de ſon maiſtre, & que l'amitié ſoit la recompenſe d'un bon office. Mais le cœur ſe conduit par d'autres maximes, & l'on voit tous les jours que ce qui devroit étre un lien d'affection, eſt une matiere d'aigreur & de depit: on laiſſe paſſer le temps deſtiné à la rendition: on differe autant qu'on peut à executer ſa promeſſe. La perte de l'avantage qu'on tiroit en ſe ſervant du preſt, paſſe pour un outrage dans un eſprit mal honneſte. Il ne rend qu'avec chagrin, ce qu'il avoit receu avec des marques de joye; & au lieu d'un ami que le preſteur croyoit avoir acquis, il ne trouve qu'un ennemi qui ne cherche qu'à le deſobliger. Il faut ſe ſervir quelque fois du miniſtere de la juſtice & du procez, pour rappeller ſon argent; & aprés toutes ces procedures, il eſt même perdu pour le creancier. Rien n'eſt plus contraire à la juſtice. Un voleur n'a point d'obligation à celuy dont il prend la bourſe, parce qu'on ne la donne pas de bon cœur; & le volé eſt ordinairement un inconnu qui ne luy a rendu aucun ſervice: de ſorte qu'un mauvais emprunteur, eſt aſſeurement un larron des plus dangereux, puis qu'il employe les prieres, & ſe couvre du voile de la reconnoiſſance & des proteſtations d'amitié pour piller un Bienfaicteur. La même juſtice qui engage à rendre le preſt, oblige auſſi à reſtituer le depoſt. Le Depoſt eſt une eſpece d'hommage qu'on rend à la fidelité de celuy qui le reçoit: Et cela ſeul engageroit à

ne pas dementir la bonne opinion qu'on a de ſa probité, & à reconnoiſtre la confiance qu'on luy témoigne, par le retour du depoſt aux mains du legitime maiſtre. Mais l'avarice eſt ſouvent plus puiſſante que le devoir. On nie le depoſt ; & cette injuſtice eſt d'autant plus dangereuſe, qu'elle a ſervi de ſource à l'horrible ſchiſme des Donatiſtes: les Anciens de l'Egliſe de Carthage auxquels *Menſarius* avoit confié les vaſes ſacrez, s'étant joints aux ennemis de *Cecilien*, parce qu'il avoit redemandé à ces ſacrileges, ce que ſon Predeceſſeur leur avoit confié.

## *De la juſtice diſtributive, & de ſa difference de la commutative.*

Si les hommes ſe laiſſoient conduire aux lumieres de la raiſon, il ne faudroit point d'autre authorité, pour conſerver l'ordre, & la tranquillité dans le monde. Chaque perſonne ſeroit juge à ſoy même : elle ne voudroit que le ſien: elle ne troubleroit aucun dans la jouïſſance de ſes droits: & l'on verroit ſur la terre, une image du Ciel où il n'y a ni tribunaux, ni Magiſtrats, ni procez, ni bourreaux, ni ſupplices, parce que la plenitude de la juſtice qui regne dans les Bienheureux, ne laiſſe aucune occaſion aux injures. Mais le cœur de l'homme étant un fond inépuiſable de corruption, l'établiſſement de la juſtive diſtributive a été d'une abſoluë neceſſité. Sans elle comment arreſter ce torrent de concupiſcence qui eſt renfermé dans la volonté des hommes? Ils ſe laiſſent entraiſner à la rapidité de leurs deſirs, & ſans regarder à ce qui eſt juſte, ils ne ſongent qu'à la ſatisfaction de leurs paſſions. La vengeance demande le ſang de l'offenſeur : L'intemperance cherche à ſe contenter dans des objets defendus: L'avarice ſouhaite de piller par tout: Et pourveu qu'une choſe accommode, la force & la volonté ſont des titres qui paroiſſent ſuffiſants pour s'en emparer. Le monde auroit été donc dans une guerre éternelle pour ſurprendre, ou pour s'empêcher d'étre ſurpris, ſi Dieu qui a créé les hommes, n'euſt trouvé des moyens pour le conſerver, en établiſſant une juſtice publque, qui re-

tint

tint dans le devoir, par la crainte des ſupplices & par l'eſperance des recompenſes.

Cette juſtice diſtributive differe de la commutative à divers égards. Le ſujet où elle loge, n'eſt point un particulier. C'eſt ou un corps de perſonnes choiſies, ou une perſonne publique, à qui l'on a confié le pouvoir des particuliers, qui conſiderez ſeparement, n'ont aucune authorité ſur les autres hommes, qui ſont tous libres naturellement. Dailleurs la juſtice diſtributive regarde les particuliers ſous d'autres relations, que la juſtice commutative, & comme membres d'un même corps, qui eſt gouverné par les mêmes loix. C'eſt ſous cette conſideration qu'ils ſont capables & de recompenſe & de chaſtiment, parce que le tout à des droits ſur la partie, qui luy permettent de la retrancher, quand elle eſt contraire au bien du général. Comme donc le corps naturel ſacrifie à ſon ſalut un membre pourri, le corps politique exerce le même droit ſur un méchant, qui par ſes mauvaiſes actions, trouble l'harmonie de l'Etat. Enfin la juſtice diſtributive n'a point en veuë cette parfaite égalité, qui eſt l'objet de la juſtice commutative, où l'on échange une choſe contre l'autre, ſelon la juſte valeur. Elle conſidere des proportions raiſonnables dans leſquelles on fait entrer le merite & la dignité des perſonnes. Si un particulier frappe un Magiſtrat, il doit étre chaſtié plus rigoureuſement, que s'il avoit fait le même traittement à ſon égal: Ou ſi un juge par un emportement bat un particulier ſans ſujet, l'offenſé n'eſt pas en droit de traitter l'offenſeur à la pareille. Un noble & un roturier ont commis le même crime: on les condamnera bien tous deux à la mort; on gardera toutefois quelque diſtinction dans le genre du ſupplice, qui ſera plus ignominieux pour le roturier. Il finira ſa vie ſur la potence, & aprés ſa mort on l'expoſera ſur un gibet aux yeux du public; & le noble aura la teſte tranchée, & jouïra des honneurs de la ſepulture. Puis que le rang a diſtingué les criminels, il y a de l'équité à obſerver quelque diſtinction dans le chaſtiment; autrement le noble ſeroit puni doublement, & par la mort, & par un degré particulier d'infamie.

Dans la distribution des charges, & des recompenses, il est raisonnable aussi de faire attention & à la dignité & au merite des particuliers. Un Soldat ne s'expose pas moins que le Capitaine, & il ne seroit pas de la bienséance, qu'ils partageassent également le butin. Il faut recourir à la proportion, parce que le Capitaine tient un rang plus considerable, & que c'est comme la teste qui met le corps en mouvement, & qui le conduit. Dans la dispensation des charges publiques, rien ne devroit être plus régulierement observé, que les égards du merite. C'est la gloire de l'Estat, c'est l'avantage des particuliers, que des hommes illustres rempliſſent les offices, parce que la justice est bien mieux administrée; & que l'espoir de la recompense, engage à se mettre dans les dispositions de la meriter: Et il n'y a rien qu'on observe plus mal; la faveur fait tout, & des personnes de merite sont reduites à la vie particuliere, pendant que des sujets assés mediocres occupent les postes éminents. Un Prince suit plustost le penchant de son cœur, que les lumieres de la raison. On le divertit, on contribuë à ses plaisirs; cela tient lieu de vertu, & une Histoire faite agreablement, touche d'avantage, que les bonnes actions des personnes distinguées, qui joignent à leur merite les services de leurs peres. On examine pourquoy les biens & les honneurs sont prodiguez de la sorte à des Favorits qui n'ont rien fait pour l'Estat: Et l'on y trouve un mystere impénétrable, & la raison d'un Roy, est celle de la conduite de Dieu, *je puis faire du mien ce qui me plaist.* Cela peut fermer la bouche; mais le cœur ne s'en satisfait point, parce qu'un Prince n'est pas dans le même degré d'élevation que Dieu, n'ayant ni le même pouvoir ni la même sageſſe.

Cet abus trés grand dans l'Estat, est encore plus dangereux dans l'Egliſe, où les alliances, le credit, les veuës mondaines disposent des Chaires que les grands hommes devroient remplir. Pour ces employs il faudroit ne s'attacher qu'au sçavoir, qu'à la prudence, qu'aux qualitez qui font les bons Pasteurs, afin que l'Egliſe fust bien servie. L'interest, & la cabale ont d'autres maximes, on sacrifie le bien public au particulier; Et le prétexte de cette conduite, c'est que pour

pour éviter les conteſtations & ne ſe pas embarraſſer dans une diſcuſſion du merite des ſujets, il ſuffit d'en choiſir un qui ſoit capable de remplir la charge. Cette raiſon peut avoir quelque lueur, dans un Chapitre, ou dans un Conſiſtoire, mais elle diſparoiſt devant le Tribunal de la conſcience. On y eſt engagé à procurer autant qu'on le peut, & la gloire de Dieu & l'édification de l'Egliſe, & ſur ce pied là, on peche en ne préferant pas les ſujets qui ſont plus capables de les avancer toutes deux. Si l'on étoit pénétré d'un veritable zele, on rendroit juſtice à celuy auquel elle eſt deuë, au lieu que par des égards de jalouſie, d'ambition, de politique, le merite eſt ſouvent un obſtacle à l'avancement. Cela choque la juſtice diſtributive; mais la venalité & des benifices, & des charges, la ruine entierement. Ces places étoient deſtinées à ceux qui ſont dignes de les occuper. C'eſt pour cela qu'ils avoient de l'érudition, de la probité, de la capacité, comme une eſpece de vocation naturelle que Dieu leur donnoit. La porte leur en eſt fermée, parce qu'ils n'ont point d'argent, ou de volonté de s'engager dans ce trafic. Ainſi le merite eſt ſans employ; & de beaux genies demeurent inutiles, parce qu'ils n'ont point d'eſperance de réuſſir. Une bonne bourſe fait tout: Et comme les qualitez de l'eſprit ne reſpondent pas toûjours aux richeſſes, un mal habile homme avec ſon argent, ſera pourveu des Charges: & Dieu ſçait comme un genie de cet ordre, qui n'a ni lumiere ni capacité, exercera ſon employ. Il fera ſon apprentiſſage par mille coups d'injuſtice; & pour ſe dédommager de ce que ſon office luy couſte, il vendra en detail ce qu'il a acheté en gros, Quelle peſte pour un Eſtat? quelle ruine pour des particuliers? & le pis, ce mal eſt ſans remede, & les playes ſaigneront éternellement ſans ſe refermer.

*Régle pour conſerver la Juſtice; Ne preferer jamais l'utile à l'honneſte.*

Il y a pourtant un moyen d'empeſcher toutes les ſaillies de l'injuſtice, & de faire regner l'équité par tout. C'eſt

C'eſt de ne ſeparer jamais l'utile de l'honneſte ; l'utilité étant fauſſe ſans l'honneſteté. Une des plus grandes erreurs de l'eſprit, eſt de ſe laiſſer toucher à une ombre d'intereſt qui l'emporte ſur la realité. C'eſt la ruine de la juſtice, & la ſource de tous les deſordres qui ſe trouvent parmi les hommes, qui dans une vaine lueur de profit, ne voyent point l'infamie de leur conduite, & portent même, l'audace juſqu'au mépris des peines que les Loix impoſent. Voilà l'origine des empoiſonnements, des aſſaſſinats, des faux teſtaments, des larcins, du peculat, des brigandages, du pillage des citoyens & des alliez. Voilà le principe & de ce prodigieux amas de richeſſes qui n'eſt pas ſupportable, & de l'ambition démeſurée, qui opprime la liberté des peuples, & l'authorité des loix. C'eſt ce que Ciceron a découvert, par ce petit rayon de lumiere, que Dieu a conſervé dans les tenebres de la raiſon. On devroit corriger l'erreur, par une étroite union de l'utile & de l honneſte, en écoutant la voix de Dieu qui defend de faire du mal, afin qu'il en arrive du bien, & qui pour recompenſe du ſalut que nous offre ſa glorieuſe grace, nous demande de vivre *juſtement*. Si les hommes ne ſont pas diſpoſez à entendre les leçons de Jeſus Chriſt ; qu'ils écoutentdu moins celles du cœur, ce docteur qui leur eſt ſi familier, & dont ils ne ſçauroient méconnoiſtre la voix. Il crie tout haut, miſerables, quel avantages trouvez-vous dans les inquietudes,dans les chagrins,dans les frayeurs dans les remords qui dechirent l'ame nuit & jour, dans une vie pleine de perils, d'embûches, d'allarmes fauſſes ou vrayes qui la rendent amere? Quelle utilité y a-t-il dans un pareil état? celuy d'une ame tranquille qui ſe poſſede, & qui jouït en tout temps & en tout lieu d'une agreable paix, n'eſt-il pas plus avantageux ſans comparaiſon?

Non, il ne peut y avoir de ſolidité dans un bien, qui ternit l'éclat de la reputation, qui dépouïlle du titre d'honneſte homme, qui enleve la foy & l'équité; qui impoſe les noms odieux de fourbe, de malicieux, d'ambitieux, de cruel, & qui change en beſte ſauvage. Car en un mot, il y a trés peu de difference entre devenir brute, & avoir la fureur & l'ame d'une brute ſous l'image d'un hom-

homme. Si l'on y penſoit bien, on ne donneroit jamais dans l'illuſion de l'utile, qui conduit à de veritables maux, & dans le temps, & dans l'éternité: Et ſur cette matiere, les Payens ont eu ſouvent un cœur *plus Chrétien que les Chrétiens mêmes*. *Fabrice* Général des Romains contre Pyrrus, pouvoit terminer aiſément une guerre furieuſe, qui faiſoit dépendre d'une victoire douteuſe, la gloire de la Republique, en acceptant les offres d'un ſçelerat qui promettoit pour un prix qu'il demandoit, d'empoiſonner ſon Roy. *Fabrice* deteſta de ſi pernicieux moyens, &. il renvoya l'empoiſonneur à Pyrrus, afin qu'il fuſt puni comme il le meritoit. Mais les honneurs, la puiſſance, les richeſſes ne peuvent étre utiles avec l'infamie, & Fabrice a plus travaillé pour le bonheur de Rome, & pour ſa gloire propre, en ſacrifiant l'utile à l'honneſte, qu'en le préferant.

## *Tout intereſt & public & particulier doit ceder à l'honneſte.*

Comme il ſe trouve ſouvent des occaſions où l'utilité qui marche de compagnie avec le deſavantage du prochain, ſemble ne bleſſer pas la juſtice; il ne ſera pas mal à propos de faire ſur cela quelques conſiderations. Il y a intereſt d'amitié, intereſt de famille, intereſt de patrie, qu'on pourroit mettre en balance avec l'équité. C'eſt une maxime conſtante qu'il ne faut jamais préferer les dignitez, les threſors, les plaiſirs à l'amitié, qui eſt plus excellente mille fois que tous les biens de la fortune, auxquels elle ne peut étre ſacrifiée ſans prejudice de l'honneſteté. Cependant l'amitié doit avoir ſes bornes; & quelque chere qu'elle ſoit, il ne faut pas qu'elle aveugle tellement, qu'elle empêche de voir l'éclat de la juſtice, & les motifs du devoir. Si un ami eſt choiſi pour arbitre du procez de ſon ami, il peut ſouhaiter que ſa cauſe ſoit bonne, il peut ſi elle ne l'eſt pas, differer autant que la bienſéance le ſouffre, à rendre ſa ſentence pour donner temps à un acommodement. Mais s'il eſt obligé de juger, il doit penſer qu'il tient la place de Dieu, & qu'autant qu'il eſt poſſible

ſible, il doit imiter la conduite de ce grand original, ſuivre ſans balancer, les lumieres de ſa conſcience, ne violer jamais le droit, ne profaner point l'amitié en la faiſant l'inſtrument de l'injuſtice, & qu'en un mot, il a dépouillé le perſonnage d'ami, pour reveſtir celuy de juge, qui doit fermer les yeux à tout, ſinon à la raiſon. Sans cela les amitiez ne ſeroient plus, que des conjurations contre la juſtice.

L'intereſt de famille ne doit jamais même l'emporter ſur l'équité. Si un fils voit un pere s'enrichir aux depens du public, & piller les temples, il n'eſt pas obligé d'aller découvrir le ſacrilege : cela repugne trop à la pieté. Il doit gemir, il doit ſe jetter aux genoux de ſon pere, pour le conjurer par des larmes & des paroles, de ſe corriger, il doit par des prieres ardentes demander à Dieu ſa converſion. Mais il ne doit point livrer ſon pere aux mains d'un bourreau : Et quoy que l'Etat ſouffre quelque prejudice par le ſacrilege & le peculat, il s'en dédommage par l'avantage d'avoir des enfans généreux qui ont du reſpect & de l'amour pour des peres qui ne le meritent pas. Mais ſi un pere pouſſoit la fureur juſques à trahir la Patrie, & que par conſeils, ni par prieres, il ne peuſt étre detourné de ce deſſein, alors le bien particulier devroit ceder au général, & il n'y auroit point d'équité que le fils laiſſaſt perir l'Eſtat, pour ſauver un pere du ſupplice qui eſt deu à ſa trahiſon.

Enfin l'intereſt de la Republique ne doit jamais conſeiller de lâcheté : Et le ſentiment d'Ariſtides ſur cela eſt digne d'une grande ame. Themiſtocles avoit donné un conſeil trés utile à la Ville d'Athenes ; c'étoit de mettre le feu à la flotte des Lacedemoniens, qui étoit dans un port nommé *Gytheum*. C'étoit un coup ſeur & facile, pour abbattre la puiſſance de Sparte. Ariſtides ayant fait raport à l'Aſſemblée de l'avis de Themiſtocles, dit qu'à la verité il étoit utile à la Republique : mais qu'il étoit malhonneſte ; & cela ſeul le fit rejetter : parce qu'il n'y a point d'utilité ſans honneſteté. Ciceron dit que ce ne ſont que des noms differens qui ſignifient une même choſe, parce qu'en effet l'honneſteté eſt toûjours utile, & la malhonneſteté

neſteté eſt toûjours dommageable. Pleuſt à Dieu que le cœur fuſt bien perſuadé de cette maxime : le monde prendroit une autre forme. C'eſt un affreux theatre où les furies joüent leur perſonnage. Les aſſaſſins ſe determinent à percer le ſein des Monarques, les boutefeux pendant la paix portent le flambeau ſous des flottes pour les conſumer. Les ambitieux trouvent toûjours matiere à leur concupiſcence, en jugeant qu'il leur eſt avantageux d'élever leur auhorité à une puiſſance ſans bornes, & d'uſurper ſur les Princes voiſins, pour s'agrandir de leurs depoüilles. Les poiſons, les larcins, les violences ont une ſçene dans cette horrible tragedie. Ce ne ſeroit plus le même monde, ſi l'utile & l'honneſte étoient confondus heureuſement : Chaque état, chaque famille, chaque particulier joüiroit de ſes droits : les loix regneroient : les paſſions ſeroient privées de l'empire qu'elles ont uſurpé : l'innocence marcheroit par tout la teſte levée : les crimes n'oſeroient paroiſtre ; l'on verroit le triomphe éternel de la juſtice & de la paix. Mais la pieté, la raiſon, la conſcience, auront beau recommander une maxime ſi veritable, on ne les écoutera point. L'utile l'emportera toûjours ſur l'honneſte qu'on regarde comme une chimere, qui n'a de ſolidité, qu'autant qu'il plaiſt à l'imagination.

## CHAPITRE XXX.

*De l'Injuſtice. Elle eſt mauvaiſe eſſentiellement. Des cauſes prochaines de l'injuſtice ; l'impatience & l'avidité de l'ame. De l'acception des perſonnes. Enormité de ce vice. De l'injuſtice dans la diſtribution des charges, & dans les chaſtimens. Pourquoy les coupables ſont punis? De la diſpoſition d'un juge en condamnant le criminel. Du Talion, & de quelle maniere Moyſe l'a ordonné? De la Reſtitution. Comment elle ſe doit faire ; & à qui? Régles contre l'injuſtice.*

On

ON a raiſon de deteſter la maxime d'Epicure, que l'injuſtice n'eſt pas un mal de ſoy & qu'elle ne l'eſt que par la crainte que ce qui eſt commis injuſtement, ne ſoit puni étant découvert. En ſuppoſant avec l'Eſcole d'Epicure, que les hommes ſont ſortis de la terre comme des champignons, il y aura toûjours certains droits naturels, qu'on ne peut violer ſans éteindre les lumieres de la droite raiſon. Le cœur eſt naturellement perſuadé que perſonne ne doit faire à autruy ce qu'il ne deſire pas qu'on luy faſſe: & de quelques liens qu'on veüille affranchir les hommes dans l'état imaginaire de pure nature, ſans aucuns degrez de ſubordination, ni de dépendance, il faut toûjours qu'il y ait du *tien* & du *mien*. Ces hommes qui ne devroient point à un pere commun la naiſſance & la vie, ſemblables aux herbes qu'une prairie produit, auroient toûjours un droit legitime de poſſeſſion ſur leur vie, ſur leur liberté, ſur les poiſſons qu'ils auroient pris, ſur les fruits qu'ils auroient cueïllis pour ſe nourrir, ſur les peaux ou les feuïlles dont leur corps ſeroit caché, ſur les cavernes qu'ils auroient occupées pour y paſſer la nuit: Et il ſeroit injuſte & déraiſonnable tout enſemble, qu'un homme vint oſter à un autre, ce que la nature luy a donné, ou qui eſt l'effect de ſes peines & de ſon induſtrie. Cette ſombre lueur qui eſt dans la conſçience reçoit un nouvel éclat des lumieres de la Religion ſurnaturelle, qui nous aprend que Dieu a fait la diſtribution de tous les biens dont chacun eſt maiſtre; qu'il faut reſpecter ſes volontez ſouveraines ſans alterer l'ordre qu'elles ont établi, que la charité eſt une admirable vertu, qui doit unir tous les hommes dans un même lien, qui eſt rompu par l'injuſtice: & que le larcin fait un vice infame, qui exclud de la gloire du Ciel, celuy qui le commet.

Ce qu'il y a de ſurprenant, malgré l'impieté de ſa maxime, Epicure a veſcu en honneſte homme, qui a laiſſé tous ſes Citoyens dans la joüiſſance paiſible de leurs droits: Et une infinité de Chrétiens qui ſont convaincus que l'injuſtice eſt un crime, ne laiſſent pas de le commettre, & de preparer dans Epicure, un témoin contre eux devant le throne du Juge du monde. On paſſeroit ſans doute pour impie,

impie, en soûtenant les sentimens de *Thrasimache*, qu'on lit dans la Republique de Platon. *La meilleure chose du monde, c'est de faire injure impunement, & rien n'est plus mauvais que de souffrir sans se pouvoir venger. La justice tient le milieu entre ces extremitez, quand on ne fait aucun tort, & qu'on n'en souffre pas: les foibles ont bien interest de faire de pareils traitez & de les observer. Mais les Grands s'ils sont sages, ne se soumettront jamais à de pareilles conditions.* Les plus fiers de tous les tyrans, feront du moins semblant de desapprouver des maximes, dont ils sont ravis de se servir. Ils aimeront à être flatez du titre de *justes* qu'ils ne meritent pas, & lors qu'ils lâchent la bride à la fureur de leurs passions, de leur vengeance, de leur cruauté, de leur ambition, de leur avarice, de leur intemperance, ils regarderoient comme une injure, qu'on les accusast *d'injustice*; tant il est vray qu'il y a beaucoup d'infamie dans ce vice dont le nom même fait horreur à ceux qui ont de l'amour pour luy.

Mais ne reprochons rien aux tyrans: puis que tous les hommes sont faits comme eux. La pourpre & les haillons, les palais & les cabanes ne font point de distinction dans les cœurs: tous sont tyrans, tous approuvent les maximes de Thrasimache: tous disent en secret, *qu'il n'y a rien de meilleur que de faire injure impunement*, tous se laissent naturellement entraisner à cette maxime: & un des traits que St. Paul fait entrer dans le portrait fidelle qu'il a fait des hommes, c'est *qu'ils sont remplis de toute sorte d'injustice*. Rom. I. 29. Expression forte, & qui respond parfaitement à la disposition de leurs cœurs. Il y a une plenitude d'injustice qui du vaisseau qui la contient, se respand sur les desirs, sur les paroles, sur les actions: Et pour faire un monstre plus horrible, toutes les parties de l'injustice entrent dans sa composition. Alors c'est le fleau du genre humain, il devore tout. Il engloutit la verité par de faux temoins, de faux contrats, de faux testaments. Il ravit la vie par des poisons & des assassinats il enleve l'honneur par des colomnies & des médisances: il emporte les biens par des subtilitez, par des violences, par des pretextes d'injure, par le specieux nom de justice,

ſous lequel il fait plus de mal, parce qu'il eſt déguiſé, & qu'on a plus de peine de s'oppoſer au cours de l'iniquité. Enfin ce monſtre n'épargne rien. Il devore les maiſons des particuliers, il devore les temples, les autels, les vaſes ſacrez: il devore les villes; Et les grains croiſſent ſur le fond où l'on avoit baſty des maiſons. Il devore des Provinces & des Royaumes entiers, pour en faire entrer les debris dans une vaſte Monarchie. Voilà ce que c'eſt que l'injuſtice, c'eſt l'uſurpatrice des biens étrangers, & qui refuſe de rendre à chaque perſonne ce qui luy eſt deu.

*Des cauſes prochaines de l'injuſtice: l'impatience & la cupidité.*

C'eſt là ruiner l'ordre, l'égalité, les proportions, qui ſont la beauté du monde, & il y a deux cauſes prochaines de ce mal; l'impatience, & une avidité inquiete, qui ne permettent pas à l'ame, de ſe tenir dans ſa condition. Quand on ſe chagrine contre la pauvreté, & qu'on a la foibleſſe de ceder à ſes coups, en ne ſe voyant & que des haillons pour oppoſer à la rigueur du froid, & qu'un morceau de pain ſec pour nourrir une famille, on cherche des moyens pour remedier à cet état. Il y en a de legitimes, dans un travail aſſidu qui eſt rarement employé ſans fruit. Dieu qui appelle les hommes à cette occupation, répand ſes benedictions ſur les peines qu'on oppoſe à la pauvreté: Et un pere de famille qui eſt laborieux, pourra dire avec St. Paul. *Ces mains m'ont fourni les choſes neceſſaires, & à ceux qui ſont avec moy.* Act. XX. 34. Si le nombre d'enfans, ſi une cherté de vivres, ſi la maladie ne permettent pas de trouver aſſés de ſecours dans le travail, on doit le chercher dans la charité des bonnes ames. Il n'y a point de honte de puiſer dans une ſource, où le fils de Dieu a pris luy même de quoy conſerver ſa vie, pour apprendre aux hommes les plus diſtinguez, l'employ d'un pareil moyen. Mais quelque inſupportable que ſoit la pauvreté, elle ne doit jamais engager dans l'injuſtice. C'eſt obeir au Demon, qui tente alors, com-

comme il tenta Jesus Christ, en conseillant de changer les pierres en pain. Il faut attendre patiemment le secours que Dieu prepare contre les rigueurs de la faim : & s'il n'envoye pas d'Anges pour apporter des vivres comme à Jesus Christ, il a une infinité d'autres moyens pour secourir les pauvres. Il respandra sur un petit morceau de pain, une vertu vivifiante, qui remplira les vuides de l'estomach. Il sera pour eux ce qu'il fait pour les oiseaux du Ciel, que personne ne nourrit, & qui n'ont point de greniers, & qui trouvent dans les soins de la providence, l'entretien de leur vie. En un mot le pauvre regardera sa misere comme un ennemi contre lequel il doit combattre, pour le vaincre glorieusement, & il formera sa conduite sur le modelle de Lazare, qui souffrit patiemment sur son fumier, toutes les disgraces de la fortune, sans se servir du crime pour y remedier.

L'impatience du travail est encore une source d'injustices. On se plaist dans un repos paresseux, & comme il ne fournit pas de pain, on en cherche aux dépens du prochain : On feint que les choses qu'on achete, ont plus cousté qu'on n'en a payé, pour convertir le reste à son benefice : on s'accommode de tout, on emprunte sans rendre, comme s'il y avoit une communauté de biens. Un travail honneste n'est-il point préferable à une lâche paresse ? & les gens de cette humeur devroient-ils pas subir la peine que St. Paul leur impose ? *Si quelqu'un ne veut pas travailler qu'il ne mange point.* 2 Thes. III. 10. L'impatience de la friandise ouvre encore la porte à l'injustice. On aime la bonne chere, & le goust n'est point rejoüy des alimens communs, il faut des mets rares & d'agreables liqueurs, & le bien qu'on possede étant trop court pour fournir à cette depense, on y employe sans façon la bourse du prochain. On l'arrache de force dans un bois, on la coupe adroitement dans un marché, on prend à toutes mains chés le marchand, sans luy payer ses parties, on le laisse crier inutilement ; & pour comble de l'iniquité, on le menace de luy faire tout perdre, s'il ne fournit comme à l'ordinaire ; dans cette crainte il livrera de nouvelle marchandise qui ne luy sera pas mieux

payée que la premiere, & à la fin il ſera contraint de ſe contenter d'une partie du prix, plutoſt que d'étre privé de tout. C'eſt là une injuſtice criante, puis qu'on l'exerce ſous le titre de la bonne foy, & du commerce, qui eſt le lien de la ſocieté.

*De l'autre cauſe de l'injuſtice ; l'avidité de l'ame*

Une avidité inquiete, eſt auſſi une des principales cauſes de l'injuſtice. C'eſt une eſpece de tourbillon qui agite l'ame, qui la pouſſe toûjours en haut, & qui l'éloigne d'un état qui devroit étre ſon centre. Ainſi n'étant pas contente de ſa condition, elle veut la rendre plus heureuſe aux dépens d'autruy. Le Noble ne poſſede pas aſſés de biens, & le voiſin a une terre qui peut accommoder. On employe l'authorité pour le contraindre à la vendre, & s'il le refuſe, ou on luy en rendra la jouïſſance inutile, ou l'on ſubornera de faux temoins pour l'en deſſaiſir. Le marchand n'a pas encore pouſſé ſa fortune aſſés loin à ſa fantaiſie, un peu de mauvaiſe foy luy ſera d'un grand ſecours pour parvenir à ſon deſſein ; & le faux poids, la fauſſe meſure, le faux éclat d'une marchandiſe fardée, ſe preſtent à ſes deſirs. Le Prince a un penchant furieux pour la vaine gloire, & le moyen de la ſatisfaire, c'eſt de chercher des pretextes de guerre, & de violer les traitez les plus ſolemnels, pour devorer les Etats voiſins : & aux dépens de la vie de cent mille hommes, & de la ruine d'une infinité de malheureux, qui ſont les victimes de la guerre, il acquerra le titre de Grand : titre trompeur qui ne vaut pas le prix qu'il couſte. Le Soldat ne s'arreſtant pas à ſes gages, pille de toutes parts, il traitte & amis & ennemis de la même façon ; de ſorte que la guerre eſt doublement onereuſe ; l'Etat ſouffrant des mains qu'il employe pour ſa defenſe, & qui ſervent ſouvent à luy déchirer les entrailles. Un homme amoureux de reputation, ternit autant qu'il peut l'honneur des gens de merite, pour faire paroiſtre le ſien avec plus d'éclat ; & élevé ſur les ruines de leurs bonnes qualitez, il croit que les ſiennes paroiſtront plus grandes. Ce furieux mal reſpand ſon venin juſques dans l'Egli-

l'Egliſe, où pour hauſſer ſon degré, on employe des moyens qui ne ſont dignes que d'un miniſtre du demon, d'un Simon le Magicien qui vouloit faire un trafic des faveurs du Ciel, & qui meritent que les coupables ſoyent accablez de la malediction que St. Pierre lança, *voſtre or & voſtre argent periſſe avec vous.*

On ne peut trop crier contre ce déréglément, qui tend à la ruine de la ſocieté. Que deviendroit la terre, ſi la mer franchiſſoit ſes bornes pour rouler ſes eaux par tout? A quoy ſe reduiroit l'harmonie du Ciel, ſi les planetes ſortoient de leur Sphere, pour étendre l'eſpace de leurs mouvements; ou ſi les étoilles fixes déroboient la lumiere des errantes pour augmenter leur éclat? Le même Dieu qui a renfermé chaque corps dans ſa ſuperficie, & dans des bornes inviolables, en a donné auſſi à l'eſprit de l'homme: avec cette difference, que c'eſt la raiſon qui doit régler la Sphere de l'ame, ſans luy permettre d'en ſortir en troublant l'ordre & les degrez, où la volonté de Dieu a placé les hommes. Il faut y acquieſcer en admirant la ſageſſe de Dieu qui met chaque particulier dans le lieu qui luy eſt propre, & pour ſon ſalut & pour le bien général. Quand il en ſort par l'injuſtice, il choque la volonté de Dieu, il ruine l'harmonie du monde raiſonnable, il occupe une place qui ne luy appartient point, & dans laquelle tous ſes mouvements ſeront déréglez. Il n'y pourra même trouver le contentement qu'il y cherchoit, cela étant incompatible avec le dérangement: La concupiſcence n'a pas de point fixe. Un riche veut le devenir à l'infini, un ambitieux ne trouve point de bornes à ſa grandeur: & l'experience a mille fois appris, que l'amour des biens de la fortune, croiſt à proportion de leur augmentation. Ainſi quand on n'eſt pas content de l'état où la Providence a voulu nous mettre, on peut aſſeurer hardiment qu'on ne le ſera jamais: & qu'on s'élevera de deſir en deſir, comme de degrez en degrez d'honneur; qu'une injuſtice attirera une autre injuſtice, comme un abyſme appelle un autre abyſme: & que pour ceſſer d'étre uſurpateur des droits d'autruy, il faut ſe borner aux ſiens, ſelon les ordres de Dieu.

## *De l'acception des perſonnes.*

S'il y a du defaut dans la juſtice naturelle & reciproque que les hommes ſont obligez de ſe rendre, il n'y en a pas moins dans l'exercice de la juſtice diſtributive, qui punit le crime & recompenſe la vertu. Ce vice eſt nommé *acception des perſonnes*, parce que dans l'exercice de la juſtice, il empêche de conſiderer le merite de la cauſe, pour s'attacher à des qualitez étrangeres, qui ne ſervent pas au ſujet. On ne voit que la perſonne, comme noble, riche, alliée, amie, capable de faire du bien & du mal, & l'eſprit ſe laiſſe gagner par là, ſans s'attacher à l'équité, qu'on ne doit jamais perdre de veuë, & qui merite du reſpect & de l'amour, quelque vile que ſoit d'ailleurs la perſonne qui a le bon droit pour elle. Ce vice repugne tellement à la juſtice, que Dieu dont les jugements doivent étre le modelle des nôtres, le bannit abſolument de ſa conduite. *Il n'a point d'acception de la perſonne des Grands, il ne connoiſt point les riches en les préferant au chetif, parce que tous ſont l'ouvrage de ſes mains.* Job XXXIV. 19. C'eſt là le grand original que les Princes & les Magiſtrats qui ſont les Lieutenants de Dieu, doivent toûjours imiter, pour avoir la gloire de luy reſſembler. Quand les hommes comparoiſtront devant le Tribunal de Jeſus Chriſt, il ne conſiderera ni leur naiſſance, ni le rang qu'ils ont tenu. L'éclat des couronnes, la pourpre des riches, toutes les brillantes marques de dignité, ne luy donneront aucun penchant pour eux. Il ne conſiderera que les qualitez qui ſervent à la cauſe. La foy, la pieté, les bonnes œuvres: un eſclave qui dans ſes fers aura rempli les devoirs de la ſainteté, ne ſera pas moins mis en poſſeſſion de la couronne du Ciel, que David & Conſtantin, qui ont regné avec tant de gloire: & un Prince vicieux qui ne s'eſt ſervi de ſa puiſſance que pour faire du mal, ne trouvera point de faveur dans ſa dignité, qui ne ſervira qu'à le rendre plus malheureux, par l'abus qu'il en a fait.

Un juge qui veut donc faire ſa charge avec honneur, ne doit jamais occuper la chaire, ſans penſer qu'il eſt veu

de

de Dieu, qui veille sur toutes ses actions, que la sentence qu'il va prononcer, sera sujette à revision, & cassée honteusement, si elle est inique en presence des Anges & des hommes, par le souverain juge du monde: & qu'enfin comme Lieutenant de Dieu pour la conservation du droit des particuliers, il doit suivre les ordres & les intentions de celuy qui l'a établi, en exprimant autant qu'il est possible, & l'équité des arrests, & la droiture de ce grand juge. Comme luy, il ne se laissera point éblouïr aux dignitez ni aux presens; comme luy il écoutera toûjours les raisons des parties, pour ne juger pas en aveugle. Comme luy, il donnera audience aux pauvres & aux malheureux; il ne se laissera point prevenir d'une fausse pitié de leur état, il considerera les hommes comme l'ouvrage du Créateur, qualité qui leur étant commune à tous, merite qu'il les écoute tous sans distinction de sexe ni de rang, il prononcera selon les loix & l'équité, sans s'arrester aux sollicitations, ni sans étre intimidé par les menaces, ou corrompu par la faveur. Il doit craindre bien davantage un coup d'injustice, les reproches de sa consçience, & les imprecations des innocens opprimez, que les outrages qu'il peut souffrir pour n'avoir pas suivi les intentions d'un injuste pouvoir. Salomon le plus sage des Rois avoit pris des mesures judicieuses pour bannir l'acception des personnes des arrests qu'il prononceroit. Son thrône étoit composé de six degrez, & sur les trois plus bas on luy donnoit toûjours quelques avis pour l'administration de la justice. Sur le premier on luy disoit *ne tordez point la justice.* Sur le second on crioit, *n'ayez point d'acceptions de personnes.* Sur le troisiéme on publioit, *ne prenez point de presents.* Ainsi ces degrez s'élevoient tant pour élever ce Prince au faiste de la gloire, que pour luy faire penser à luy même en rendant à ses sujets la justice qu'ils meritoient. *Schicard. de jur. reg. Hebr.* 98.

### *Iniquité de l'acception des personnes.*

Ces précautions étoient trés utiles contre la corruption du cœur. On crie avec raison contre un juge ignorant,

qui ne ſçait pas ſon meſtier, & qui par ſon peu de capacité, viole toutes les loix de l'équité. Il eſt pourtant moins condamnable qu'un juge éclairé, qui n'écoute que ſes paſſions, dans l'exercice de ſa charge, & cet abus n'eſt que trop commun. Si le bourgeois demande audience pour inſtruire le juge de ſa cauſe, il eſt occupé, ou il eſt ſorti: ſi un grand Seigneur ſe preſente, le juge ſe trouve au logis, il eſt en état d'écouter. Les preſents qu'on luy fait, & ceux qu'il eſpere, donnent du poids aux raiſons qui ne valent rien: l'amitié tire l'eſprit de l'équilibre où il doit étre pour conſiderer la verité avec exactitude & ſans preoccupation: La faveur entre comme une bonne raiſon dans les pieces du procez. La crainte ſe meſle dans l'affaire; on a peur de deſobliger un homme de qualité qui pourroit s'en reſſentir. Il a des charges en ſa diſpoſition; il poſſede l'oreille du Prince, ou du Favory: un homme de cette importance doit étre ménagé. Ainſi le cœur vole d'abord de ſon côſté pour prendre parti, & fait pluſtoſt les fonctions d'un avocat, que d'un juge qui doit étre neutre. Une legere apparence, une petite raiſon, fait prononcer pour luy; ou ſi l'injuſtice de la cauſe eſt trop ſenſible, on accorde tant de delays, que faute d'argent pour pourſuivre ſon droit, un miſerable eſt contraint de l'abandonner, ou d'en venir à un accord, où il perd toûjours de ce qui luy eſt deu legitimement. C'eſt là faire le perſonnage de voleur, & non de Magiſtrat, & employer l'authorité publique à opprimer l'innocence, dont elle doit étre l'appuy.

Il y a des juges d'une autre humeur. Ils ſuppoſent que le pauvre a toûjours raiſon, que le riche eſt dans le tort, parce qu'ayant le pouvoir & la force, il eſt peu vrayſemblable qu'un homme du commun, euſt la hardieſſe de plaider contre luy ſi la bonté de ſa cauſe ne luy enfloit le courage: & qu'enfin dans le train du monde, ce ſont les puiſſants qui oppriment les foibles. La pauvreté a même des forces pour ébranſler le cœur, & elle le diſpute quelquefois à la richeſſe. Les carroſſes dorez, le grand train, les riches livrées, les habits ſuperbes, ne gagnent pas toûjours la faveur. Ils excitent quelquefois

des

des mouvements de jalouſie, & l'on ſe fait un plaiſir ſecret de mortifier les Grands. Quand l'ame eſt tendre, un habit déchiré, un air humble & abbatu, des ſoupirs qui coupent le diſcours, y pénétrent bien avant. La pitié ſe range de ce parti, on croit qu'il y a de la généroſité à le proteger, & cette diſpoſition eſt un voile qui couvre l'iniquité du pauvre. C'eſt là *encore* une acception des perſonnes, qui choque la raiſon. Le cœur du pauvre n'eſt ſouvent pas mieux placé que celuy du riche. Il y a de la malignité, & de l'opiniaſtreté dans l'un, & de la droiture & de la probité dans l'autre. Le rang ni les habits ne ſont pas les diſpoſitions de l'ame, & l'injuſtice ſe peut loger ſous les haillons, comme ſous le velours. Il faut donc ſeparer de l'homme, & la richeſſe & la pauvreté, pour ne conſiderer que le droit, ſelon les ordres de Dieu, *tu n'honoreras point le chetif en ſon procez*. Exod. XXIII. 3. Cette égalité d'eſprit que rien n'esbranle, que rien ne trouble, que rien ne dérégle, fait les Juges incorruptibles. Les hommes les eſtiment, la conſcience leur applaudit ; Dieu approuve leur conduite, & il la recompenſe dans le temps & dans l'éternité. Cette integrité eſt mêmes un moyen heureux pour éteindre les procez. On craint le Tribunal d'un bon Juge, comme le Tribunal de Dieu ; Et comme on ſçait que l'avarice, que la crainte, que la faveur, ne le dominent pas, on n'oſe porter à ſes yeux des fripponneries, des cauſes douteuſes, de mauvaiſes affaires, parce qu'il condamne ſans égard les injuſtes plaideurs, de ſorte qu'on aime mieux ſoy même rendre à chaque perſonne ce qui luy eſt deu, que d'y étre contraint par l'authorité publique : & l'on s'épargne par ce moyen des chagrins, de la honte, de l'argent, & de la peine.

### *Injuſtice dans la diſtribution des honneurs.*

Il y a encore d'autres defauts à éviter dans la juſtice diſtributive ; c'eſt de ne peſer pas exactement les merites des perſonnes, pour la recompenſe & le chaſtiment. Un Prince qui dans la diſtribution des charges, pré-

préfere la faveur au merite, ſe fait tort à ſoy même, & agit contre le bien de l'Etat. Il paſſe pour un Prince peu éclairé qui ne ſçait pas diſcerner les bonnes qualitez, & eſt bien éloigné de les poſſeder, puis qu'il les aimeroit infailliblement: Ou s'il les connoiſt, il eſt injuſte & ingrat; qualitez qui l'éloignent du cœur de ſes ſujets, comme trés mal propres à attirer le reſpect & la bienveillance. Eſt-il bien glorieux à la reputation de Tibere, d'avoir donné les grandes charges de l'Empire à ceux qui paſſoient la nuit à faire la debauche avec luy. C'eſt outrager auſſi l'Etat dont l'utilité doit l'emporter ſur l'intereſt particulier. Car enfin la faveur du Prince peut conferer des titres, des charges, des honneurs à celuy qui n'a point la capacité pour exercer un employ. Les Tribunaux ſont remplis de ſtatuës pluſtoſt que de Juges, ou du moins ce ſont des Juges paſſionnez qui adminiſtrent la juſtice, parce qu'ils s'apuyent ſur laprotection dont ils ſont honorez. Les Chaires de l'Egliſe ſont occupées par des Paſteurs qui manquent des qualitez neceſſaires pour exercer leur charge. L'Armée a des Capitaines ſans experience, & ſans courage, qui tremblent aux coups du Canon, & qui prennent la fuite au prenier choc de l'ennemi. Ainſi pour établir quelques familles favoriſées, on hazarde le ſalut public. Ce n'eſt pas tout, rien n'eſt plus capable d'aneantir le merite que cette indigne diſtribution des employs. Ceux qui les poſſedent; meſurent leur merite à leur élevation, & ils ſe croyent dignes de la place qu'ils occupent, parce qu'on les a choiſis pour l'occuper. Ils en deviennent vains, orgueilleux, de difficile accez. Ils parlent fierement à des perſonnes qui ont de meilleures qualitez pour la plume ou pour l'eſpée, pour le conſeil ou pour l'execution, par un procede ſi déraiſonnable, ils ne deviendront jamais habiles, parce qu'ils croyent l'étre déja, & ils feront dans leur miniſtere des fautes irreparables.

Dailleurs tant de perſonnes deſtinguées qui voyent qu'on les neglige, ou quittent le ſervice, ou ne le font qu'à contre cœur. Les hommes n'ont pas l'eſprit tour-

né à aimer la vertu ſans reconpenſe, & quand il n'y en a point à eſperer, ils ſe dégouſtent aiſément; au contraire ils cultivent les ſciences, ils s'attachent aux armes, ils aiment leur profeſſion quand elle les conduit aux honneurs. Les Grands qui ont la diſpoſition des Charges, ne peuvent apporter trop de ſoin pour connoiſtre les gens de merite, afin que l'Etat ſoit bien ſervi, qu'ils gagnent l'eſtime publique, & qu'on les honore du titre de *juſtes* dont Dieu tire une partie de ſon éclat. Sans étre vertueux, il eſt difficile d'honorer la vertu, & de luy accorder les recompenſes qui luy ſont deuës. Nous ne conſeillons pourtant pas aux honneſtes gens auxquels on fait tort, de ſe chagriner de telle ſorte, qu'ils abandonnent le ſervice de l'Etat. L'outrage eſt plus honteux à celuy qui le fait, qu'à celuy qui le ſouffre: le bien public doit effacer l'injure, & ſi l'on n'eſt pas avancé ſelon ſon rang & ſes qualitez, on à une matiere à exercer la moderation & la patience, en attendant la bonne humeur de la fortune. C'eſt meriter en quelque façon ſa diſgrace, que de faire la Republique, victime de ſes chagrins. Sçipion l'Afriquain pour l'honneur de Rome, ne refuſa pas d'étre le Lieutenant de ſon Cadet, dans la guerre d'Aſie: & le même amour de la Patrie, oblige à ſe ſoumettre à ceux qu'on devroit commander par la capacité & la longueur des ſervices.

### *Du chaſtiment des vicieux: Et pourquoy on les punit? Diſpoſition du Juge dans la condamnation du criminel.*

Quoy qu'on peche plus ſouvent, & plus dangereuſement même dans la diſtribution des honneurs, que dans la diſpenſation des peines, on y peut auſſi violer l'équité. On doit donc ſe tenir dans un juſte milieu entre la molleſſe & la cruauté. L'impunité augmente la licence des criminels, & les peines legeres ſont peu capables d'arreſter le cours de leur malice. Il faut de la ſeverité pour les faire craindre, & empêcher par cet obſtacle, un deluge de mauvaiſes actions, qui inonderoient un Etat. Une des

choſes

choſes que Dieu deteſte, c'eſt qu'on *abſolve le méchant* : Le laiſſer dans le pouvoir de malfaire ſans le condamner quand il le faut, & que l'arreſt peut étre executé, c'eſt une eſpece d'abſolution ; & le coupable ne demandera pas un parti plus avantageux. Les lumieres de la raiſon apprennent donc qu'il faut punir, puis que la conſcience du criminel en fait une eſpece de juſtice, en le livrant à ſes remords, comme à autant de bourreaux qui le déchirent. C'eſt là un droit univerſel établi par tout, mais les ſages ne ſont pas d'un même avis ſur la fin qui engage la juſtice à punir les crimes. Platon n'y a point cherché d'autre but que l'utilité : parce que le coupable ſe corrige par le chaſtiment, ou l'exemple ſert du moins à rendre plus retenus, ceux qui auroient du penchant à l'imiter, & ils s'abſtiennent de faire du mal, par la frayeur de tomber dans la même peine. Il croit même, qu'un ſage ne punira jamais pour le paſſé, qui ne peut étre revoqué, & qu'il portera toûjours ſa veuë ſur le futur, dont les crimes ſont prevenus par le ſupplice du criminel ; & que les impoſer ſans cette intention, c'eſt agir en beſte, & contre les lumieres de la ſageſſe. Voilà comme il en parle dans ſon Protagore.

Mais Platon n'a pas ſongé que cette opinion ruinoit abſolument la providence, dont il a pris le parti, car elle punira les ames de peines éternelles, qui ne ſerviront ni pour la correction du patient ni pour l'exemple des autres hommes. Les Magiſtrats peuvent & doivent entrer dans la veuë de Platon, afin que l'Etat profite de quelque choſe, quand le bourreau luy oſte un de ſes citoyens. C'eſt pour cela qu'on execute les criminels dans les places publiques, & qu'aprés la mort, leurs corps ſont attachez à un gibet, pour détourner les ſpectateurs, des mauvaiſes actions. Mais, cette conſideration à part, le vice eſt par luy même digne de chaſtiment, & l'ordre veut que repugnant au bien honneſte, il ſoit privé du bien utile. Il n'y auroit point ſans cela de proportion qui conſiſte dans la relation de la faute à la peine, & la correction & l'exemple ſont étrangers à ce rapport, qui ſubſiſte toûjours ſans eux. Qu'on profite du chaſtiment ou qu'on n'en profite pas, une mauvaiſe

action

action eſt digne de peine, parce qu'elle eſt mauvaiſe, & la conſçience en eſt convaincuë, puis qu'elle tremble ſans faire attention à l'utilité des ſupplices. Il n'y a pas moins d'équité à punir le vice, qu'à reconnoiſtre la vertu. Au reſte comme il eſt des degrez de crime, il faut auſſi qu'il y ait des degrez de peines: & l'exemple de Dieu, authoriſe cette conduite, puis que Tyr & Sidon étant moins coupables que Coraſin & Betſaïda, doivent étre condamnez à de moindres tourments au jour du jugement. Ce n'eſt pas la ſeule conduite de Dieu qu'il faut ſuivre; il faut encore imiter ſa bonté, dont on voit quelque lueur quand la malice des hommes arrache enfin des mains de ſa juſtice, les foudres que ſa patience avoit arreſtez. Ieſus Chriſt a donné des larmes à la deſolation de Jeruſalem, à laquelle il employa quelques années aprés, le fer & le feu des Romains. Ce n'eſt qu'à regret qu'il détruit l'ouvrage de ſes mains. Les actes de ſa juſtice vindicative ſont ſon œuvre étrange, & il s'y porte bien moins par l'inclination de ſa nature, que par la neceſſité de ſon devoir, qui triomphe de la pitié. On doit étre dans les mêmes ſentimens, quand on eſt obligé de punir. Une belle ame donnera toûjours quelques mouvements de pitié au miſerable qu'elle va condamner à la mort. Il eſt douloureux de détruire ſon ſemblable, & plus douloureux encore de s'y voir forcé par le crime qu'il a commis. Cependant les mouvemenrs de pitié doivent étre ſacrifiez à la juſtice, & ſans depoüiller la qualité d'homme, il faut laiſſer agir celle de juge, qui eſt obligé de conſerver l'ordre & la tranquillité de l'Etat. Dans ces diſpoſitions, on ſatisfait à ces deux devoirs; la compaſſion du criminel eſt une dette qu'on paye à la nature, & la mort du criminel eſt le tribut qu'on rend à la juſtice. C'eſt une cruauté digne d'un tigre, que de ſentir de la joye, ou de n'avoir point de triſteſſe, d'envoyer un criminel a la mort: & Neron auroit ſurpaſſé tous les Empereurs, s'il euſt toûjours conſervé ce beau caractére de douceur, qui luy fiſt ſouhaiter en ſignant un arreſt de mort, qu'on ne luy euſt jamais appris a écrire.

*Du Talion. S'il eſt injuſte & de quelle maniere Moyſe l'a ordonné?*

Le fondement de la juſtice vindicative eſt l'équité du Talion que la conſçience & la Loy de Dieu ont établie. Quand la dignité Souveraine a mis les Princes à couvert du chaſtiment qu'ils meritoient, Dieu a employé des voyes extraordinaires pour les punir. Adonibeſec en eſt un fameux exemple. Ce malheureux Prince étant tombé entre les mains des Hebreux, ils luy couperent les pouces des pieds & des mains: & il donna gloire à Dieu de ſon chaſtiment, en tenant ce diſcours. *Soixante & dix Roys ayant les pouces des pieds & des mains coupez, ont mangé du pain ſous ma table; comme j'ay fait, Dieu m'a rendu.* Jug. I. 7. Agag Roy d'Amalec avoit deshonoré ſon régne par la mort de pluſieurs innocens immolez à ſa cruauté. Les meres avoient meſlé leurs larmes avec le ſang de leurs enfans: Et il expia ces barbaries, par les mains de Samüel, qui dit en le puniſſant, *ta mere ſera privée de ſon fils, comme les meres ont perdu leurs enfans par ton eſpée.* I. Sam. XV. 35. C'eſt la conſçience & l'équité qui parlent; Ecoutons auſſi la Loy de Dieu. *Quand l'homme aura fait outrage à ſon prochain, on luy fera comme il a fait: fracture pour fracture, œil pour œil, dent pour dent.* Levit. XXIV. 19. Pour donner encore plus de poids à ce precepte, Dieu l'a repeté pluſieurs fois. Voicy l'arreſt qu'il prononce contre le faux temoin. *Tu luy feras comme il avoit penſé de faire à ſon frere, & oſteras par ce moyen le mechant du milieu de toy: & les autres oyant cela craindront dores en avant. Ton œil ne l'épargnera point. Il y aura vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied.* Deut. XIX. 19 Le même ordre ſe trouve dans l'Exode, afin que cette triple repetition de la même choſe en fiſt connoître l'importance, & ſerviſt de triple témoin de ſon équité, Ce n'eſt donc pas une complaiſance que Dieu a bien voulu avoir pour l'humeur fiere & vindicative des juifs, comme *Smalcius* un des plus fameux Diſciples de Socin ſe l'eſt imaginé. C'eſt une diſpenſation conforme

à la

à la raiſon, qui a établi ces loix par un meſlange de juſtice, de bonté & de ſageſſe. De juſtice; puis que le crime merite chaſtiment; de bonté, puis que cette Loy ſert de rempart aux hommes, pour les mettre l'abri de la violence; de ſageſſe, puis que l'exemple a beaucoup de force pour empêcher les mauvaiſes actions, la crainte du ſupplice faiſant dans l'exterieur, la même choſe que la vertu. L'eſprit qui regnoit dans la Loy, paroiſt auſſi dans l'Evangile à cet égard. C'eſt Ieſus Chriſt qui dit, *de tel jugement que vous jugerez, vous ſerez jugez, & de telle meſure que vous meſurerez, vous ſerez meſurez.* Mat. VII. 2. Et il crie tout haut dans l'Apocalypſe. *Celuy qui menera en captivité, ſera conduit en captivité, celuy qui tuera par l'épée, il faut qu'il meure par l'épée.* Apoc. III. 10.

Au reſte la Loy de Moyſe ne s'executoit pas au pied de la lettre, & par les régles de la juſtice commutative, qui met choſe contre choſe, ſelon l'égalité. Une pareille execution eſt ſouvent impoſſible, & oppoſée mêmes à la droite raiſon. Le moyen de garder l'égalité en infligeant une playe à celuy qui en a fait une, afin qu'elle ne ſoit ni plus, ni moins profonde? Comment rompre un bras preciſement de la même façon, qu'il en a rompu un autre? Le moyen de garder une juſte égalité dans la diverſité des temperaments? Un homme vigoureux ſouffrira ſans peril qu'on luy coupe une jambe, & une perſonne de complexion delicate, ne la perdra point ſans danger de la vie. La raiſon même ne permet pas l'égalité dans la diſpenſation des peines, & Dieu luy même a voulu qu'on y euſt des égards ſelon la condition des perſonnes. Si l'eſclave vivoit un jour ou deux, aprés avoir été frappé de ſon maiſtre, on ne le puniſſoit point de mort, parce que cet eſclave étoit acheté de l'argent du meurtrier. *Exod.* XXI. 21. S'il maltraitoit de même, ou un homme libre, ou l'eſclave d'une autre perſonne, il devoit mourir. Quand un particulier en frappant un Juge, luy a rompu le bras, la bienſéance ſeroit mal gardée en caſſant le bras à l'offenſeur, qui merite un plus grand chaſtiment, d'avoir bleſſé un Magiſtrat, qu'un homme du commun: Ou ſi un borgne avoit mis l'œil hors de la teſte à ſon ennemi, en luy crevant

le

le ſeul œil qui luy reſte, il ſeroit puni trop rigoureuſement, puis qu'il deviendroit aveugle.

La Loy Moſaïque, *œil pour œil*, *main pour main*, ne s'obſervoit donc pas ſelon les ordres de la juſtice commutative, étant impoſſible de reduire les choſes dans une parfaite égalité. Elle devoit s'executer ſelon les régles de la juſtice diſtributive, qui a égard aux proportions: Et il y a beaucoup d'apparence que pour la mutilation des membres, elle admettoit une compenſation. Les Docteurs juifs témoignent d'un conſentement unanime, que cette Loy ne s'eſt jamais obſervée parmi eux au pied de la lettre. *Joſephe* dit en termes exprez, qu'il y avoit lieu aux compenſations, quoy que ce qu'il ajouſte ſoit peu vrayſemblable, qu'il en falloit paſſer par l'eſtimation du bleſſé. Car il ne devoit pas être juge dans ſa propre cauſe, & ſes demandes auroient été dans l'excez. Apparemment que les demandes étoyent moderées par l'authorité du juge, ſelon l'équité: ainſi on admettoit la compenſation ſelon de juſtes proportions, & la grandeur de l'injure, de la dignité, de l'état des perſonnes: étant ſans apparence, qu'on deuſt caſſer le bras à un manchot, qui auroit rompu un des bras de ſon ennemi. La Loy ſe doit donc entendre dans le ſens de figure, pour ſignifier qu'il faut non ſeulement ne pas laiſſer le crime inpuni, mais qu'il faut même luy donner des peines, dont la grandeur ſe proportionne à l'enormité de la faute: Et cette régle eſt ſi juſte, que Dieu la ſuit exactement dans l'exercice de ſa juſtice. De là vient qu'il a fait cette Loy ſur le larçin. *Si quelqu'un ayant derobé un bœuf, ou une menue beſte, l'a tuée ou venduë, il reſtituera cinq bœufs pour le bœuf, & quatre menues beſtes, pour la menue beſte.* Exod. XXII. 1. La difference ordonnée dans la reſtitution eſt tres équitable, & garde la proportion; le larçin d'un bœuf, étant & plus conſiderable en ſoy, & plus prejudiciable au proprietaire, que le larcin d'une brebis, ou d'une chevre. Le labour d'un homme eſt retardé, ſon commerce eſt alteré par la perte de ſon bœuf, qui ſert & au chariot & à la charrue: Et comme il eſt d'un plus grand prix qu'un mouton, le larron eſt plus temeraire en le dérobant, parce qu'un bœuf ſe cache plus difficilement. A tous ces égards,

on

on devoit donc imposer une plus grande peine au larron d'un bœuf que d'une brebis: Et dans l'enfer Judas cet infame traistre de Jesus Christ sera plus severement chastié que Pilate qui l'a condamné.

## *De la Restitution.*

Quand un membre du corps est deboité, le moyen d'oster la douleur & de le restablir dans ses fonctions, c'est de le remettre à sa place: Et pour reparer le mal que l'injustice fait au corps politique, on employe la *Restitution.* C'est un devoir auquel on est expressement obligé par l'ordre de Dieu. Ne l'executer pas, c'est prolonger l'injustice, c'est vivre dans l'impenitence, c'est outrager le prochain, en retenant sans raison, un bien qui est à luy. Les Casuistes traittent la matiere des restitutions avec beaucoup d'étenduë. Pour nous, nous n'en viendrons pas à un si long & si ennuyeux detail; il suffit d'établir des principes généraux dont l'application est facile. Celuy qui a fait tort à autruy, est indispensablement obligé à la restitution, de quelque rang, ou de quelque condition qu'il soit: Le Prince qui s'est emparé d'un Etat voisin sans une juste cause, le Juge qui a receu des presens pour faire gagner un proces, le Maistre qui a retenu les gages de ses domestiques, le serviteur qui a fripponné son maistre; le marchand qui a vendu sans équité, le changeur qui a trompé dans le change, le voleur qui usurpe une chose où il n'a point de droit, le receleur chés qui l'on met le larçin en reserve, le mercenaire qui travaille lâchement, & généralement tous ceux qui sont en possession d'un bien qui ne leur appartient point. C'est là un interdit pour eux, capable de les faire perir, & ils n'ont point de voye pour se sauver, que la Restitution, quand elle est possible.

On y comprend avec raison les personnes qui s'acquittent mal des Charges, dont ils tirent des émolumens. Un Magistrat qui ne conserve pas l'ordre & la tranquillité dans sa ville. Un grand Prevost qui est nonchalant à purger le Pays des voleurs: un medecin qui par sa negligen-

ce donne de mauvais remedes au malade : Un Paſteur qui ne paiſt point ſon troupeau, ou qui luy donne du poiſon, au lieu du pain celeſte de la parole de Dieu : Un Capitaine qui n'a pas ſoin de ſa Compagnie, & qui fait mal ſon devoir dans le combat. Tous les offices publics étant établis ſur une eſpece de juſtice commutative il faut de l'équité & de la bonne foy des deux coſtez. Ceux qui poſſedent les Charges donnent leurs ſoins au public; & le public en recompenſe, leur attribuë des appointements: il y a donc de l'injuſtice ou à ne les payer pas, ou à les toucher en s'acquittant mal de ſon devoir. C'eſt un contract où l'obligation eſt reciproque. Le public doit bien payer, mais il doit étre bien ſervi. Dans ces cas la reſtitution de la choſe eſt ſouvent impoſſible, le bien d'un homme ne ſuffiſant pas à cela. Il y faut ſuppléer par la reſtitution de *volonté*, en ſouhaitant trés fortement, d'étre en état de ſatisfaire à toutes les perſonnes offenſées : & demandant pardon de bon cœur à Dieu, du tort qu'on leur a fait.

*De quoy ſe doit faire la reſtitution ? De la reparation d'honneur, & ſi l'on doit y renoncer ?*

La matiere des reſtitutions a la même étenduë que les biens dont l'homme eſt poſſeſſeur, l'ame, le corps, l'honneur, & la vie. Les biens de l'ame, ce ſont les vertus, la pieté, la ſincerité la droiture de conſçience, qu'on ravit par une violence injuſte qui s'exerce dans des perſecutions. Dieu a bien établi les Puiſſances dans le monde pour empêcher les crimes, mais il ne les a point inſtituées pour en faire commettre : D'autres employent les ſeductions, & les fauſſes raiſons, pour corrompre la verité & l'innocence : les premiers reſſemblent aux voleurs de grands chemins qui ſe ſervent de la force pour dépouïller les voyageurs ; les ſeconds ſont des larrons de nuit, qui font leur coup à la faveur du ſommeil & du ſilence. Cette conduite ne bleſſe pas ſeulement la foy par les erreurs qu'on inſinuë, la temperance par les pechez qu'on perſuade ; la ſincerité par le déguiſement auquel on eſt con-

contraint, elle intereſſe la juſtice même, parce que l'ame a un droit de liberté qui eſt inviolable, & plus ſacré encore, que n'eſt celuy dont le corps jouït: & l'injuſtice eſt plus grande, de tromper dans une matiere de foy, que dans un contract de vente. L'une ne prive que des biens de fortune, l'autre dépouïlle des threſors du Ciel. Dans tous ces cas la reſtitution eſt neceſſaire, par la revocation des arreſts de perſecution, par les inſtructions dans la verité, par les bons exemples, par les prieres, afin que la grace gueriſſe le mal qu'on a fait.

On doit des alimens, des medicaments, des intereſts à un corps qu'on a outragé & mutilé, & s'il meurt de ſes bleſſures, la reſtitution échet. Le meurtrier ne peut pas reſſuſciter le defunt, mais il doit ſe repentir de ſon crime, il doit des compenſations aux heritiers, qui leur ſont payées ſur ſes biens; il doit des reparations à l'Etat qui a perdu un de ſes membres: & la defenſe du coupable eſt criminelle contre les Miniſtres de la juſtice qui veulent l'arreſter. Il n'eſt pourtant pas obligé de ſe livrer ſoy même au bourreau, & il peut ſauver ſa vie par la fuite, s'il en trouve les moyens; & s'il eſt condamné comme un membre honteux au corps de la Republique, & qui merite d'étre retranché, il doit ſouffrir la mort avec conſtance, & avec des marques de douleur de ſon action, qui ſervent à l'édification publique. On oſte l'honneur par des affronts, par des calomnies, par des reproches, par des railleries, il eſt juſte de le reparer par des contraires; Par des honneſtetez, par des retractations publiques, qui effacent les taches qu'on avoit répanduës ſur la reputation. Mais ſi le crime qu'on reproche eſt vray, de quelle maniere reparer la faute? Employera-t-on le menſonge? Un homme a ſurpris un larron ſur le fait, & il en eſt l'unique témoin. Dans un emportement, il reproche cette action infame, dont l'Autheur demande une ſatisfaction. Comment l'offenſeur reconnoiſtra-t-il pour homme d'honneur celuy qu'il ſait bien n'étre qu'un frippon? Le cas eſt delicat. Quelques uns employent la diſtinction de *verité publique*, & de *verité particuliere*, & par ce moyen ils partagent le reproche entre le menſonge & la verité. L'ac-

cuſation de larçin eſt vraye, diſent ils, de la verité particuliere, parce qu'elle eſt conforme à la choſe ; & elle eſt fauſſe de la verité publique, parce que le vol eſt fait dans les tenebres, un temoin ne ſuffiſant pas pour établir une verité dans les eſprits. On appuye cette ſolution, de l'exemple, & d'un juge qui eſt obligé ſur les charges des temoins, de condamner un accuſé, de l'innocente duquel il eſt convaincu, par une connoiſſance particuiere ; & d'un criminel, qui peut nier d'avoir fait la faute qui eſt ignorée du public. C'eſt ainſi que Becan reſpond à la difficulté. *Bec. de jur.* Q. XXI. 698.

A ne rien deguiſer, cette reſponſe n'eſt digne que de la ſocieté dont elle ſort. Tout y repugne, & à la ſincerité, & à l'honneſteté. L'accuſateur peche, il eſt vray, il choque la prudence, en faiſant un reproche dont il ne ſauroit alleguer de preuves, ſon témoignage ne ſuffiſant pas : il viole la charité en publiant une faute qu'il devoit couvrir d'un voile : il peut donc avoüer qu'il a tort d'avoir accuſé le voleur : mais il ne doit pas reconnoiſtre qu'il a menti, parce qu'il parleroit contre ſa conſçience, & ſa conſçience éclairée, dont il faut toûjours reſpecter les lumieres. Un juge eſt un malhonneſte homme, & tres indigne de ſa charge, s'il condamnoit ſur la depoſition de faux temoins un accuſé dont il connoiſt l'innocence avec certitude. Je confeſſe qu'il ne doit pas l'abſoudre, parce qu'il faut juger ſelon les preuves, mais il ne doit pas auſſi le condamner. Il reſte un milieu à prendre, c'eſt de s'abſtenir de juger. On ne doute pas qu'un criminel contre lequel il n'y a que des ſoupçons, ne nie hardiment le fait; mais ni Dieu ni ſa conſçience, ne le diſculperont jamais d'un menſonge d'avoir deſavoüé la verité, quoy qu'elle ſoit cachée aux yeux du public. Dans le cas que nous avons poſé, celuy qui a fait le reproche du vol, dira au larron qu'il a tort ; il luy demandera pardon de l'avoir diffamé, mais il n'ajouſtera jamais qu'il le reconnoiſt pour homme de bien, & qu'il a parlé fauſſement contre ſon honneur : il ſe laiſſera pluſtoſt condamner à l'amende. Il y a des conjonctures où l'on peut employer innocemment les reproches

proches & les railleries, ſans étre obligé à la reparation d'honneur. C'eſt quand le ſuperieur s'en ſert pour inſtruire les inferieurs. Le Pere pour corriger ſon fils, le maiſtre pour chaſtier le ſerviteur, le precepteur pour inſtruire ſon Diſciple, ont droit de ſe ſervir de termes offenſants & de railleries: Ce ſont des medecines ameres & degouſtantes qui ſervent à purger les mauvaiſes humeurs; Si dans la promptitude on a paſſé les bornes, il faut en demander pardon à Dieu, il l'accordera facilement, parce que la biénveillance eſt le principe de ces ſortes d'injures: mais la reparation n'échet point. Ce ſeroit avilir l'authorité des ſuperieurs, & leur oſter le moyen qu'ils ont de ſe faire reſpecter & obeïr par leurs inferieurs. Ce n'eſt pas que ſi l'outrage étoit exceſſif, & qu'il y entraſt plus de paſſion & de vengeance que d'intention de corriger, on ne fuſt obligé à quelques demarches d'honneſteté, & c'eſt une eſpece de reparation, qu'un air adouci, des paroles obligeantes, des careſſes qui témoignent qu'on deſapprouve ſon emportement, & qu'on fait une ſatiſfaction ſecrete à l'offenſé. Il eſt facile aux Princes, de reparer les breches qu'ils font imprudemment à l'honneur de leurs ſujets, & de les engager par là à ſe ſacrifier pour leurs intereſts; & s'ils ſavoient le peu qu'il leur en couſte, il n'y auroit gueres de mecontents. Un mots ou deux, un ſou ris d'amitié, un aveu qu'on les a trompez, remedient au mal, & gueriſſent le chagrin de braves gens qui pourroit les porter dans le deſeſpoir: Et deux Heros du dernier ſiecle, Henry le Grand, & Guſtave ont ſouvent corrigé par une pareille conduite l'emportement qu'ils avoient eu: & cet endroit de leur vie, les rend plus dignes d'admiration que les marques de leur valeur.

Au reſte la reſtitution de l'honneur, n'eſt pas une choſe qu'on puiſſe toûjours remettre avec bienſéance. L'Honneur eſt la gloire des perſonnes publiques: & il eſt de leur intereſt qu'elles puiſſent exercer leur charge ſans reproche, & c'eſt même un avantage au bien commun qu'elles ne laiſſent aucune tache ſur leur reputation, de peur que le reſpect qui leur eſt deu, n'en ſoit alteré. Les

hommes ont de la repugnance à ſe ſoûmettre à un infame, & quand un Magiſtrat honore ſa charge par une conduite ſans reproche, il eſt plus conſideré, & on a moins de diſpoſition à ſortir des bornes de l'obeïſſance. On écoute bien mieux un Paſteur, & dans les inſtructions, & dans les cenſures, quand il paſſe pour honneſte homme dans la voix publique. Il eſt donc avantageux de le paroiſtre, & quand la colomnie éleve des nuages qui peuvent ternir l'éclat de la reputation, la bienſéance ordonne de chercher dans une ſatisfaction, le bien qu'on nous a volé, & de diſſiper par le ſecours d'une reparation, ces ombres de calomnie, au travers deſquelles la vertu ne jette qu'une ſombre lueur. Le ſilence en cette rencontre, paſſeroit pour un aveu ſecret de la calomnie: Et St. Paul proteſte qu'il aimeroit mieux la mort, que l'aneantiſſement de ſa gloire. Ainſi l'honneur étant utile pour exercer les charges publiques avec ſuccez & édification tout enſemble, il eſt raiſonnable de leur conſerver ce qui leur peut donner du poids. Les particuliers ne doivent pas même tranſiger de leur honneur, parce que l'infamie donne du ſcandale, qu'on eſt obligé d'éviter. Peut-on ſans inſenſibilité, ſe laiſſer accabler des titres d'heretique, de vicieux, de debauché, de voleur? il faudroit n'avoir point de delicateſſe de vertu. Ce ſeroit ſe fermer le chemin aux employs de l'Etat & de l'Egliſe, & ſe faire regarder comme indigne du commerce des honneſtes gens: & je ne ſçay ſi l'on trouveroit une compenſation de ce qu'on perd, dans la pratique de l'humilité, qui n'eſt jamais contraire à l'amour raiſonnable, ni à la veritable gloire. Il eſt généreux de ceder de ſes droits pecuniaires, mais l'intereſt de l'honneur ne doit pas étre abandonné legerement; Sur tout quand l'accuſation eſt atroce, & en face de l'accuſé, ou dans un écrit public.

### *De la reſtitution du Vol. Solution ſur cela de pluſieurs cas de conſcience.*

Pour ce qui regarde les biens de fortune, la reſtitution eſt deuë dans le preſt, dans le depoſt, dans le vol: & en général cela ne peut ſouffrir de difficulté. Il y a pourtant

tant quelques occaſions, où l'équité ne permet pas toûjours, de rendre un depoſt. Un homme m'a donné des armes à garder, il les demande dans une colére qui le tranſporte, pour en faire du mal: On contribueroit à ſon crime, en luy donnant les moyens de le commettre; il faut differer la reſtitution, juſqu'à ce que la raiſon ait diſſipé la fureur. Sur le larçin on fait bien des queſtions, qui ne ſont pas difficiles à reſoudre, en ſe conduiſant par les régles de l'équité. On demande ſi le voleur doit rendre les biens qui periſſent entre ſes mains? On repond qu'oüy, s'ils ſont peris par un coup de hazard, ou par l'inſulte d'un party dont le proprietaire n'étoit pas menacé: ſi le proprietaire couroit les mêmes riſques, on diſpenſe le voleur de la reſtitution, parce que la choſe auroit peri de même pour ſon legitime maiſtre. Voilà le ſentiment des nouveaux Caſuiſtes. *Bec. de jur.* Q. III. 700. Mais ou que la maiſon ſoit pillée par un party de Soldats, ou que le feu du Ciel la brule un moment aprés que le voleur a fait le coup, il ne laiſſe toûjours pas d'avoir pris ce qui ne luy appartient point, & d'uſurper ſur le droit d'autruy, ce qui repugne à l'équité. Ainſi en conſcience, il eſt obligé à la reparation de l'injure, & devant Dieu ce ne ſera pas une excuſe, que la choſe auroit peri de même, ou par les élemens, ou par les mains des ennemis. Si l'on s'eſt emparé d'un fond, on en doit reſtituer & les fruits qu'on a perceus, & ceux que le maiſtre auroit recueïllis par ſa diligence, parce qu'il en eſt privé par la faute de l'Uſurpateur. L'Uſurpateur n'eſt pourtant pas tenu de rendre les fruits de ſon induſtrie ni de ſon commerce, parce qu'ils ne ſont pas dans la diſpoſition du proprietaire. Il y a plus d'embarras, de quelle maniere on doit faire la reſtitution d'une choſe qui n'étoit pas dans ſa juſte valeur, par exemple d'un bled en herbe qu'on aura pillé, d'un poulain qu'on aura tué, & dont le prix auroit doublé. Si le maiſtre ne reçoit que la juſte valeur de la choſe au temps qu'elle a peri, l'injure ne paroiſt pas aſſés reparée, puis que ſon poulain & ſon grain luy auroient bien mieux vallu, que le prix qu'il a touché; il paroiſt mieux dans l'ordre de donner quelque choſe de plus, en

faisant une compensation sur la valeur future; autrement la justice commutative ne seroit pas exactement observée, parce que le prix futur qu'on esperoit augmente la valeur intrinseque de ce qu'on a détruit, & c'est sous cette relation & comme un degré à la perfection que ce poulain & ce grain auroient euë dans la suite qu'il la faut considerer. Il est trés raisonnable aussi, qui ceux qui conseillent un larcin, ou qui le recelent, soyent obligez à la restitution, quoy qu'ils n'ayent point contribué à l'execution. Ils ont excité le voleur à une mechante action, dont ils étoyent obligez de le détourner, cela seul les engage à reparer le tort. Les acquereurs de bonne foy, ne peuvent aussi se dispenser de rendre à son legitime maistre, le vol qu'on luy a fait, dez qu'ils viennent à le connoistre, puis qu'ils n'ont aucun droit de le retenir sans son consentement. Il y en a qui croyent, qu'il suffit de casser le marché qu'on a fait avec le larron, en luy rendant le vol, & retirant son argent. Ceux qui ont de la delicatesse de conscience, gousteront peu le sentiment de ces Casuistes, quoy qu'à parler franchement, l'interest entraisne pour la pratique, dans cette opinion, parce qu'on ne veut point perdre son argent. Il y a pourtant de l'injustice dans cette conduite, car on rend à un homme ce qui ne luy appartient point, & l'on ne rend pas à un autre ce qu'on sçait luy étre deu: D'ailleurs on fait un commerce qui n'est pas raisonnable, en donnant une chose où l'on n'a aucun droit legitime, en échange du retour de son argent. Tout cela choque les régles de l'équité. L'honnesteté engage donc à oublier son interest propre, & à resaisir de son bien le proprietaire, en cherchant recompense sur le voleur, telle qu'on la pourra trouuer.

### *A qui on doit faire la restitution? La doit-on aux Excommuniez?*

C'est assés de ces sortes de questions que les Casuistes multiplient à l'infini: examinons maintenant à qui se doit faire la restitution? Il est surprenant que des Chrétiens ayent tellement corrompu leur raison, qu'ils osent soustenir

nir qu'on ne doit rien rendre à un Excommunié: Et qu'il eſt *probable, que la reſtitution ſe peut differer, juſqu'à ce qu'il ſoit reconcilié à l'Egliſe.* Bec. de Jur. q. LXII. 712. On peut juger par là quelle ſeureté il y a pour des Proteſtants de faire commerce avec les Catholiques Romains. Ils allegueront l'excommunication dont Rome a foudroyé les Hérétiques, comme une juſte exception contre leurs demandes. Nous ne vous conteſtons pas vos dettes, repliqueront-ils, mais nous en differons le payement juſqu'à ce que vous ſoyez convertis: revenez dans le ſein de l'Egliſe; aprés cela vous ſerez payez de tout. Pourquoy n'allegueront-ils point cette raiſon, puis qu'il eſt permis de régler ſa conduite par des maximes probables, auxqu'elles & l'intereſt, & le deſir de ruiner l'héréſie, donneront ſans doute un nouveau poids? Ainſi voilà le commerce banni des hommes, & le brigandage exercé, ſous le maſque de la pieté.

A Dieu ne plaiſe qu'on enſeigne jamais parmi les Proteſtans, de ſemblables maximes, à la faveur de la probabilité. Ils les regarderont toûjours comme deteſtables, & contraires au droit naturel. La foy n'ayant point reveſtu les hommes du pouvoir qu'ils ont & ſur leur patrimoine & ſur les fruits de leur induſtrie, ce n'eſt pas à l'hereſie à les en dépouïller. Qu'ils ſoyent hérétiques au ſupreme degré, ils ne laiſſent pas d'étre hommes, & en cette qualité d'avoir un droit legitime & ſur les biens de leurs ayeuls, & ſur leurs acqueſts: & ſi ce n'eſt pas un larçin de retenir les biens d'un Excommunié, ce ne ſera pas auſſi un adultere de jouïr de ſa femme: L'excommunication doit le priver de tous les deux, ou ne le priver d'aucun. Quand même les Excommuniez auroient perdu leur droit, ce ne ſeroit pas à un particulier à s'oppoſer à la reſtitution, n'ayant aucune authorité pour cela: Et il peche toûjours en retenant ce qui n'eſt pas à luy. Enfin on entend ce langage à demi mot. Si l'on n'eſt pas obligé à la reſtitution envers l'Excommunié, on ne l'eſt pas non plus à l'obeïſſance, au ſerment de fidelité, ni au devoir de ſujet; & le Prince ſera privé de tout cela, quand on le regardera comme hérétique: le voilà ſans couronne, &

ſans authorité. Quelque homme donc que ce puiſſe être, Turc, Juif, Hérétique, Barbare, il eſt l'objet legitime de la reſtitution. C'eſt là le droit divin que St. Paul enſeignoit aux anciens Romains, afin que leurs ſucceſſeurs y fiſſent attention. *Rendez à tous ce qui leur eſt deu; à qui tribut, le tribut; à qui peage, le peage; à qui crainte, la crainte; à qui honneur, l'honneur.* Rom. XIII. 7. S'écarter de ſi ſaintes maximes, c'eſt deshonorer la Religion, & ces hérétiques qu'on extermine par le fer & le feu, & qu'on regarde comme des Demons qui n'exercent aucuns droits parmi les hommes, ſe font un bonheur d'être retranchez d'une ſocieté où l'on n'écoute ni la nature, ni la grace. Sans balancer un moment, nous diſons donc que la reſtitution doit être faite à l'offenſé, ou à ſes heritiers, qu'elle ne doit jamais être differée, parce que c'eſt une aggravation du larçin; qu'en meubles, on la doit faire au lieu où ils ont été pris & aux dépens du larron: n'étant pas juſte qu'il en couſte au volé pour être reſſaiſi d'un bien dont il eſt privé mal à propos: Et que ſi le larçin n'a point de maiſtre certain, parce qu'on l'a commis dans le maniement des affaires publiques, où il eſt impoſſibie de ſavoir ce qu'on a profité de chaque particulier, alors il faut imiter Zacharie, en donnant une partie conſiderable de ſes biens aux pauvres, & rachetant ſes pechez par là.

## *Deux régles contre l'Injuſtice.*

Si les hommes penſoient ſérieuſement & à la turpitude de l'Injuſtice, & aux frequentes occaſions d'y tomber, ils prendoient plus de meſures pour l'éviter. C'eſt un grand ſecours contre ce vice, que l'attention à deux régles qu'on peut nommer le rempart de l'équité. La premiere que nous avons déja propoſée, eſt de *ne préferer jamais l'utile à l'honneſte*, parce que cela eſt contraire aux lumieres de la raiſon. Selon Ciceron, la plus dangereuſe peſte de la vie eſt de les ſeparer tous deux. Il faut donc ne ſe laiſſer jamais ébloüir aux faux brillants de l'utilité, pour voir la turpitude qui la ſuit toûjours, comme l'ombre fait le corps, afin que l'ame ſe dégoute de ce qui pourroit l'enflammer,

flammer, & trouve le remede où elle prend le mal. L'autre régle eſt, *de ne faire jamais à autruy ce que nous ne voulons pas qu'on nous faſſe.* L'Empereur Alexandre Severe, étoit charmé de la beauté de cette maxime, qu'il avoit appriſe d'un Chrétien, ou d'un Juif. Il voulut qu'elle fuſt gravée ſur ſon Palais, & ſur les ouvrages publics, & toutes les fois qu'il faiſoit chaſtier un coupable pour le corriger, un Heraut crioit par ſon ordre, *ne fais point à autruy ce que tu ne veux pas qu'on te faſſe.* Lampr. Alex. c. 51. Comme l'argent eſt la meſure de toutes les choſes qui entrent dans le commerce, l'amour de ſoy même fait la régle de celuy du prochain, & une heureuſe application de cette meſure, conſerve tout le monde dans la jouïſſance de ſes droits, & empéche la concupiſcence de ſe nourrir de fauſſetez, de brigandages, de calomnies, d'adulteres, d'aſſaſſinats, d'empoiſonnements.

Que les hommes qui ne ſont ſenſibles qu'à l'intereſt, écoutent même leur veritable intereſt, & ils demeureront enfin d'accord, qu'il eſt incompatible avec l'injuſtice. La grandeur peut exempter les Teſtes couronnées des mains du bourreau, mais elle ne les delivre pas des remords de la conſcience, & ils craignent ſur ce thrône même, que tout le monde redoute, & où ils paroiſſent aux deſſus des ſupplices qu'ils impoſent aux méchans. Ils tremblent dans le ſein de la ſeureté, & ils ne ſe croyent pas à l'abri dans un aſyle inviolable. Le plaiſir qu'on trouve en faiſant des injuſtices, peut-il étre mis en balance avec les troubles qui les ſuivent ? & eſt-il de contentement plus ſolide que le repos d'une bonne conſcience, qui accompagne par tout, qui ne trouble point les douceurs du ſommeil, & qui adoucit même l'amertume des afflictions? Sur tout étant perſuadé que la mort conduit les hommes devant le Tribunal du juge du monde, d'un juge que les preſens n'éblouïſſent point point, que la faveur ne gagne point, que les deguiſemens ne ſurprennent point, les larmes n'émeuvent point, d'un juge enfin dont les arreſts ſont l'équité, & la verité même. Ne doit-on point avoir hor-

horreur de paroiſtre devant luy, en compagnie d'une infinité d'injuſtices, qui ſuivront celuy qui les fait, pour crier vengeance; & étre des témoins ſans reproche, qui le condamneront. Cette oppoſition de lumiere & de tenebres eſt ſeule capable d'inſpirer de la haine pour l'injuſtice. C'eſt le commencement des peines de l'autre vie qui ſeront conſommées par autant de degrez de mort, qu'on aura commis de degrez d'injuſtices, afin que Dieu reſtabliſſe dans le ſiecle à venir, tous les dérég'ements du preſent.

## CHAPITRE XXXI.

*De la connoiſſance de Dieu, fondement de la Charité. Abſurdité & malheur de l'Atheïſme. Refutation de Spinoſa. Preuves de l'exiſtence de Dieu. La matiere, le mouvement, l'arrangement des parties du monde ne ſont point éternels. Les hommes, les animaux, les plantes ne ſont point éternels. Le monde n'eſt point produit par l'aſſemblage d'atomes conduits par hazard. Dieu a créé le monde pour étre connu de l'homme. Le peché demande une connoiſſance de Dieu par la revelation de la Grace. Dieu doit y étre connu d'une connoiſſance efficace & de pratique qui produiſe l'amour.*

NOus avons conduit nôtre deſſein juſques à la Charité, la plus brillante de toutes les vertus, & la fin de l'Evangile & de la Loy. Mais comme elle a pour objet l'excellence de Dieu, nous ſommes indiſpenſablement obligez d'établir l'exiſtence de ſon étre, de peur qu'un libertin ne nous reproche que la Charité n'embraſſe qu'un fantoſme: Et dailleurs il eſt impoſſible & d'aimer Dieu ſans le connoiſtre, & de le connoiſtre en combattant la verité de ſa nature. Eſaïe a reproché aux Juifs, la groſſiere ignorance où ils étoient d'un Dieu qui étoit leur Createur, leur bienfaic-

teur,

teur, leur redempteur tout enſemble, & il oppoſe leur conduite, à celle des animaux, qui ont quelque ſombre connoiſſance des ſoins que leur maiſtre prend d'eux, & qui luy en témoignent quelque eſpece d'amour, par leurs mouvements, leurs cris, leurs careſſes, hommages qu'ils rendent à l'homme, comme à un étre ſuperieur, qui leur fait du bien, & qui peut leur faire du mal. L'âge des Prophetes avoit ſes impies, cela n'eſt pas ſurprenant, quand on penſe à la corruption du cœur, & au plaiſir qu'il trouve, de s'affranchir de mille remords qui le dechirent, à l'idée d'un étre infini qui voit tout, & qui punit tous les crimes qui repugnent à la ſainteté de ſa nature. C'eſt un éſclave qui veut rompre des fers qui l'incommodent, & qui cherche toutes ſortes de moyens pour éviter les coups de foüet dont il eſt chaſtié. Voilà une terrible mortification pour un homme qui s'abandonne au crime, de ne pouvoir lever les yeux ſans voir une main armée de foudres, pour le punir. Il eſt de ſon intereſt, ne voulant pas ſe corriger pour vivre en homme de bien, d'écarter toutes ces penſées fatales à ſon repos, & qui détrempent de leur amertume les delices du peché. Cette impieté n'avoit encore pas éteint toute ſorte de pudeur: elle craignoit les yeux du public, elle ſe couvroit de voiles, elle ſe cachoit dans le fond de l'ame, & contente du petit empire qu'elle poſſedoit ſur les penſées, elle n'avoit point étendu ſes bornes ſur les paroles, ſur les écrits. *L'inſenſé diſoit bien au fond de ſon cœur qu'il n'y a point de Dieu*, & ſa vie faiſoit aſſés connoiſtre par mille déréglements, la diſpoſition où il étoit. Il ſauvoit cependant les apparences en quelque maniere, en feignant d'adorer Dieu dans ſon Temple où il ſe trouvoit avec les Hebreux, pour aſſiſter aux ſacrifices, & il en preſentoit comme les autres, dans le cas où il y étoit obligé par l'authorité des loix.

Aujourd'huy l'impieté a ſecoüé le joug de contrainte: dans un âge ſi avancé, elle a creu qu'elle ne devoit plus étre geſnée comme elle, l'avoit été dans ſon enfance: Et la lumiere dont noſtre ſiecle jouït, par la politeſſe & la vivacité des eſprits, par le degré d'élevation où les ſciences ont été portées, par la clarté qui eſt reſpanduë ſur les myſteres de la Reli-

Religion, n'a pas confondu l'Atheïsme. On en fait publiquement profession, on le met en systeme, on l'enseigne par des livres imprimez. Quelle gloire pour le Demon ! Il est vray que ses Temples tombent, qu'il paroist enseveli sous la ruine de ses autels, & que les hommes sont degagez des superstitions ridicules où ils étoient prisonniers : mais le Demon trouve son compte par tout : & quoy qu'il paroisse accablé des debris de la Divinité, puis qu'il n'y a point de Demon s'il n'y a point de Dieu, ces debris sont ses triomphes : il est maistre des Athées comme des Idolatres, & ils deviennent tous les victimes de sa gloire. L'Atheïsme luy plaist même incomparablement mieux, puis qu'il ouvre une voye plus large, à toutes sortes de mechancetez. Un Idolatre qui adore ses oignons, ses bœufs & ses chats, craint d'offenser ses divinitez : le respect qu'il leur porte, arreste les mouvements impetueux de son cœur, & l'espoir des recompenses, l'engage à pratiquer quelque ombre de vertu. Mais quels liens peuvent arrester le penchant d'un Athée ? Les tourmens de l'autre vie ? il s'en moque : Les couronnes du Ciel ? c'est une chimere pour luy. Les remords de la conscience ? Il n'en peut avoir selon son principe, parce que la conscience est un Juge subalterne soûmis au Tribunal de Dieu. Les chastimens des hommes ? ce sont de foibles motifs separez d'un jugement éternel, & quand on doit étre aneanti pour jamais, il est assés indifferent que ce soit par un coup qui tranche la teste sur un échafaut, ou par un lacs coulant serré par la main d'un bourreau, ou bien par une maladie plus cruelle & plus longue quelquefois que les plus violens supplices : Et si dans les personnes qui ont quelques sentiments de Religion, & d'un enfer & d'un Paradis, accompagnez encore de la frayeur des peines établies par les Magistrats, la corruption de la nature est dominante & les entraine malgré leur conscience, dans des crimes d'Etat, en quel abysme un Athée ne se doit-il point precipiter, n'ayant ni Dieu ni conscience pour l'arrester ? C'est un prodige qui n'est pas moins grand que son erreur, qu'avec de pareils sentiments il ait encore quelques traits d'honneste d'homme ; qu'il resiste à l'impetuosité des passions, qu'il ne sacrifie pas tout à sa concupiscence,

qu'il

qu'il ne tuë pas celuy qui l'offenſe, qu'il ne prenne pas tout ce qui l'accommode, qu'il ne donne pas à ſes ſens, tout ce qui peut y cauſer des plaiſirs, qu'il ne vive pas enfin comme une beſte ſauvage, qui ſe conduit ſeulement par un mouvement d'utilité. Ce n'eſt pas à une juſte raiſon, c'eſt à ſon temperament qu'il eſt obligé de ſa moderation, puis que ce qu'on appelle honneſteté & bienſéance, n'eſt qu'une fantaiſie, ſans l'exiſtence de Dieu, le Grand original de la bienſéance & de l'honneſteté, & il y auroit beaucoup plus de realité & de ſolidité dans la ſatisfaction des paſſions, qui fait une vive impreſſion ſur l'eſprit & le corps.

On peut dire donc que David a donné à l'Athée le nom qu'il merite, & que c'eſt un fou achevé, qui n'a point de raiſon: il ruine le fondement de la verité qui dépend abſolument de l'exiſtence de Dieu, qui n'eſt pas moins la ſource de toutes les veritez qui illuminent l'ame, que des rayons qui éclairent le corps; il détruit toutes les vertus, qui ne ſont qu'une peinture de la nature divine, & une image de ce grand original; il oſte toute la joye de la conſcience, qui a un enchaiſnement neceſſaire avec la providence; il ruine le bien utile, en hazardant ſon ſalut ſans aucun intereſt. Car en mettant en probleme l'exiſtence de Dieu, il ne riſque rien de la croire. Son erreur ne ſera ſujette à aucun chaſtiment, & il y trouvera mêmes un avantage dans la neceſſité de vivre en homme de bien: & il riſque tout de ne la croire pas, ſi Dieu exiſte réellement, qui ne manquera ſans doute pas de ſe venger, en puniſſant ſeverement le deſtructeur de ſon étre. Ainſi en tous genres, l'Athée eſt un fou dans l'honneſte, dans l'agreable, dans l'utile, puis qu'il n'entend point ſon veritable intereſt, & qu'il hazarde le tout contre rien. On dira peut-étre qu'il gagne beaucoup, puis qu'il a trouvé la verité, qui n'a point de prix: que c'eſt un avantage infini de quitter l'erreur, que la joye de la conſcience eſt de ſortir de la tyrannie de l'une, pour prendre les douces chaiſnes de l'autre; que les plaiſirs ſolides accompagnent toûjours la connoiſſance de la verité, & qu'il y a de l'extravagance à chercher ſon bonheur dans de pures chimeres. Accordons que l'Atheïſme ſoit conforme à la verité: il faut toûjours demeurer d'accord,

cord, qu'il y a des veritez affligeantes, dont la connoiſſance n'eſt pas avantageuſe & qu'il vaut mieux leur préferer l'erreur. Un homme a perdu un procez, il ignore ſon malheur, il eſpere même qu'on luy rendra juſtice; n'eſt-il pas plus avantageux de demeurer dans un prejugé qui le rejoüit, que de connoiſtre une verité qui le deſole?

En ſuppoſant que l'Atheïſme ait la verité pour luy, ce ſera une de ces veritez triſtes qui ne font que du mal à l'eſprit. On ſera trés malheureux avec la connoiſſance de cette verité: la vertu ne deviendra qu'une ombre, le crime ne recevra point de chaſtiment. Il n'y aura point de remedes contre la mort, & le ſonge de vie que nous poſſedons, s'évanoüira dans un neant éternel: ainſi l'homme avec tous les avantages de ſa nature, de ſa raiſon, de la nobleſſe de ſon ame, perira comme un chien. Quelle conſolation eſt-ce là? & ne vaudroit-il pas mieux éternellement ignorer une verité fatale, qui perce le cœur de mille douleurs? Cet Athée donc qui ſuit l'amour de la verité, rend un mauvais ſervice, & au monde & à ſoy même en diſſipant un ſonge agreable, une erreur innocente, & dont les ſuites ſont ſi heureuſes, pour une lumiere accablante, & qui tuë les hommes en leur découvrant l'abyſme horrible du neant, où ils ſont précipitez ſans retour. Qu'on nous laiſſe pluſtoſt cette douce illuſion de l'exiſtence d'un Dieu, qui recompenſe la vertu de plaiſirs éternels, ce doux charme qui endort nos douleurs, & nous fait du moins heureux en idée, ſi nous ne le ſommes pas en effect: au lieu que le contraire tout vray qu'on le dit, nous rend trés miſerables, & en penſée, & en realité. Mais bien loin que l'Athée ait la raiſon pour luy, elle luy eſt abſolument contraire comme on le va voir.

## *Source de l'opinion de Spinoſa. Refutation de ſon ſyſteme.*

Benoiſt Spinoſa mauvais Juif, mauvais Chrétien, mauvais Philoſophe, en cherchant la verité, eſt tombé dans la profondeur de l'impieté lors qu'il ſoûtient que Dieu & le monde ſont la même choſe. Spinoſa n'eſt pas l'Autheur

theur de cette rare Philoſophie : nous la trouvons dans l'Hiſtoire naturelle, que Pline a dediée à Titus. *Mundum & hoc quod nomine alio cœlum appellare libuit, cujus circumflexu teguntur cuncta, numen eſſe credi par eſt, æternum, immenſum, neque genitum, neque interiturum unquam.* Plin. L. II. c. 1. Pline pouvoit avoir puiſé cette imagination dans d'autres ſources, mais quoy qu'il en ſoit, il aſſeure ſans façon que le monde eſt Dieu. Ce monde eſt éternel, immenſe, ſans commencement & ſans fin; voilà les attributs les plus eſſentiels de la Divinité. Le ſavant Mr. Bayle remarque qu'un certain *Amaurri* dont le cadavre deterré fut bruſlé en l'année 1208. avoit avancé, que toutes choſes ſont Dieu, & que Dieu eſt toutes choſes, en un mot que *Dieu eſt l'eſſence de toutes les Creatures*. Spinoſa a donné un autre tour à ces impietez, en poſant la matiere indiviſible, parce que ſes parties ne ſe peuvent ſeparer ſans introduction de vuide, qui eſt abſolument impoſſible: de ſorte qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance dans l'Univers. Opinion ſi extravagante, qu'on auroit peine à comprendre qu'elle peuſt tomber dans l'eſprit d'un ſavant, ſi Dieu n'avoit permis cette abſurdité, pour chaſtier l'orgueïl des ſages, qui perdent la raiſon pour vouloir trop raiſonner.

Car enfin ne faut-il pas étre fou, pour s'imaginer qu'il n'y a point de ſolution de continuité, quand la teſte eſt coupée par la main d'un bourreau? Une ſubſtance dure & étenduë comme eſt une épée, peut-elle étre pouſſée entre le corps & la teſte, ſans les ſeparer? & cela ſeul n'eſt-il pas une preuve certaine de la diſtinction des parties? A qui perſuadera-t-on que cette étenduë preſque infinie de matiere, qui eſt dans l'Univers, a toute la ſimplicité d'un atome? qu'il n'y a pas plus de parties dans tout un animal, que dans la partie de cet animal? que tous les hommes ſe ſont trompez en regardant comme une maxime certaine, que *le tout eſt plus grand que ſa partie*, puiſque ce tout ne peut avoir plus d'étenduë ſans avoir auſſi plus de matiere? Or le plus & le moins, ſont incompatibles avec l'unité d'une ſubſtance. Qui croira enfin que cette diſtinction de parties que l'eſprit connoit dans une ſubſtance, n'eſt qu'une imagination ſans

ſondement? La diſtinction des ſubſtances ſe prouve encore ſolidement par l'incompatibilité d'attributs dans un même ſujet. Une même choſe ne peut étre tout enſemble & en mouvement, & en repos : froide & chaude, ronde & quarrée, obſcure & lumineuſe abſolument ; de ſorte qu'il faut neceſſairement diverſité de ſujets dans cette oppoſition de qualitez. On ne fera point d'affaires à Spinoſa pour accorder du ſentiment & de la connoiſſance aux animaux ; mais il eſt ridicule de mettre en même temps, dans une même ame, la triſteſſe & la joye, la douceur des aigneaux & la cruauté des loups. Il n'eſt pas moins abſurde de loger dans le même eſprit l'erreur & la verité ſur le même point: Et Spinoſa en ſe voulant diſtinguer du commun des hommes, par l'établiſſement de ſon ſyſteme, eſt obligé de reconnoiſtre que ſa perſonne eſt differente de ces petits genies qui ne le gouſtent point, & qui le rejettent même avec horreur, n'étant pas poſſible qu'une ſubſtance ſimple ſoit en contrarieté avec ſoy même ni qu'elle ſe combatte fortement. Enfin on ne ſçait que trop par une miſerable experience, que les hommes errent, qu'ils mentent, qu'ils trompent, qu'ils dérobent, & ce ſont là les actions du Dieu de Spinoſa, de cette ſeule & unique ſubſtance qu'il reconnoiſt : impieté ſi deteſtable qu'elle eſt ſeule capable de ruïner cet abominable & ridicule ſyſteme.

### *Preuves de l'exiſtence de Dieu.*

Mais il faut remonter plus haut, & combattre l'Atheïſme dans quelque ſujet qu'il ſe trouve, en monſtrant qu'il y a un Dieu, & que le monde eſt l'ouvrage de Dieu. Nous ne nous amuſerons point à chercher des preuves de la Divinité dans le conſentement des peuples, ni dans les Hiſtoires. Un Impie qui ne voit pas Dieu dans le livre de ſa conſcience, ni dans le livre du monde, ne le trouvera jamais ni dans le conſentement des nations, qu'il regarde comme une erreur populaire, ni dans les vieux monuments de l'Hiſtoire, où il y a mille fables qui les decreditent. Soit qu'on regarde ces monumens anterieurs à Moyſe, ou qu'on les faſſe poſterieurs, un Athée reprochera hautement

tement ces ſortes de témoins. Mais il ne rejettera pas cette raiſon avec la même facilité. Ou l'exiſtence de Dieu eſt poſſible, ou elle ne l'eſt pas: Si elle eſt poſſible, il y a un Dieu; Car s'il n'exiſtoit pas étant poſſible, il pourroit être produit par une autre cauſe; Or il eſt empoſſible que Dieu paſſe du neant à l'être, & ſoit produit par ce qui n'eſt pas Dieu; la cauſe porteroit plûtoſt le nom de Dieu, que l'effect. Suppoſé donc que Dieu ſoit poſſible, il excite réellement. Dailleurs ſon exiſtence n'eſt pas impoſſible, parce que l'impoſſibilité naiſt de l'incompatibilité des idées, & il n'y en a pas entre l'idée de l'exiſtence & l'idée de l'être parfait, en qui l'exiſtence eſt neceſſairement renfermée. Le moyen de ſeparer l'exiſtence d'un être infini, puis que ſans elle il ne ſeroit rien? Or le rien eſt ſans perfection. De plus on remarque une ſubordination neceſſaire de cauſes dans la production des corps qui ſe forment de ſemences, qui ſont de petites images de la ſubſtance qui les produit: & ces ſemences ſont aidées & de la lumiere du Soleil & du mouvement de l'air. On ne peut reconnoiſtre de cauſes ſecondes ſans être obligé d'en admettre une premiere, comme on ne peut concevoir de nombre ſans l'unité, qui en eſt le principe: Et une ſubordination de cauſes efficientes à l'infini choque les lumieres de la droite raiſon; la vertu qui paſſe de l'une à l'autre, étant empêchée de parvenir à la cauſe qui opere dans le temps preſent, par la multitude infinie de ſubordinations, qu'elle devroit parcourir avant que d'arriver à la derniere, qui agit actuellement, & prochainement, pour former ſon ouvrage. Quittons les raiſons de Metaphyſique pour en prendre dans la nature qui fournit aux Autheurs ſacrez, les preuves qu'ils ont employées, en regardant le monde comme l'ouvrage de Dieu, & découvrant les perfections infinies de la cauſe, dans l'excellence de l'effect. Car comme un magnifique Palais ne frappe jamais les yeux ſans exciter l'idée d'un architecte qui l'a baſti, l'admirable machine du monde ne ſe preſente jamais à l'eſprit, ſans découvrir la puiſſante main qui l'a compoſée. Tout parle dans cette grande machine, tout y publie la gloire de Dieu, tout découvre les traits de ſa ſageſſe, & de ſa bonté. On ne peut oppoſer que deux choſes à cette raiſon. L'une

que le monde étant éternel, c'eſt un abus d'y chércher une relation d'effect à ſa cauſe, l'autre qu'à la verité le monde n'eſt pas éternel, mais que ſa productton eſt l'ouvrage d'atomes, qui ſe ſont arrangez ainſi par hazard, & & ſans l'operation d'une cauſe intelligente. Voilà ce qu'il faut détruire, pour conſerver au monde la qualité d'ouvrage de Dieu.

*La matiere, le mouvement, l'arrangement des parties du monde, n'eſt point éternel: Il a eſté produit non par hazard mais par une cauſe intelligente.*

Trois choſes entrent dans la compoſition du monde: la matiere, le mouvement, l'arrengement des parties, & rien de tout cela n'eſt éternel. Un Hérétique Africain nommé *Hermogene* peintre de profeſſion; qui étoit du temps de Tertullien, voulut introduire dans l'Egliſe, les imaginations des Stoïques, ſur l'éternité de la matiere. Cette opinion ſouleva les Chrétiens contre Hermogene; & Tertullien prit la plume pour le refuter. Il monſtre que c'eſt établir deux Dieux; la matiere ſeroit Dieu, puis qu'elle auroit les attributs les plus eſſentiels de Dieu: elle ſeroit ſans principe comme luy, ſans fin comme luy, principe de l'Univers comme luy, independante comme luy. Par cette éternité de matiere, la puiſſance de Dieu ſe trouvoit dans la dependance; puis qu'il étoit obligé d'emprunter ſon ſecours pour créer le monde. Ces raiſons de Tertullien paroiſſent ſolides, & l'on peut encore y donner du poids, par quelques réfléxions. Il eſt conſtant que la matiere eſt un étre fort imparfait, puis qu'elle ne ſe connoiſt point du tout: & un étre imparfait n'exiſte point de ſoy même; une pareille exiſtence renfermant l'infinité de perfections. Car en un mot, ce qui fait qu'une choſe a des qualitez bornées, c'eſt que la cauſe qui la produit, ou ne peut luy communiquer plus de degrez d'excellence par la foibleſſe où elle eſt, ou qu'elle ne le veut point par des raiſons de ſageſſe & de liberté, qui reſſer-

rent

rent volontairement l'étenduë de ſa puiſſance. Ainſi une ſubſtance qui n'a point de cauſe, doit poſſeder toutes ſortes de perfections, parce qu'il n'y a point de raiſon qui l'en prive, ni qui luy refuſe le moins, ayant le plus de ſoy même. Dailleurs ce qui exiſte neceſſairement, eſt abſolument immüable, rien ne le peut tirer de ſon état. Ce qu'il poſſede dés l'Eternité, il doit le poſſeder toûjours, parce qu'elle exclud également le commencement & la fin. Or la matiere roule dans des changemens perpetuels: elle ſe diviſe, elle quitte ſa place, elle s'arrange, elle ſe dérange, elle prend de nouvelles figures, & la mer toute inconſtante qu'elle paroiſt dans la varieté du mouvement de ſes flots, a beaucoup plus de conſtance, puis qu'elle conſerve du moins ſa forme inviolablement, pendant que la matiere en change inceſſamment. Elle eſt herbe, elle eſt vers, elle eſt ſerpent, elle eſt oiſeau, elle eſt animal, elle eſt corps humain, elle eſt feu, elle eſt cendre: Les mêmes parties de matiere ſe déguiſent ſous ces differentes formes. N'eſt-ce pas détruire l'idée de l'Eternité, que d'en reveſtir un être auſſi muable que la matiere? Enfin ſi la matiere eſt éternelle, elle ſeroit ou dans un état de repos ou dans un mouvemement. Si ſon repos eſt éternel, elle ne l'auroit jamais perdu, & elle ſe meut. Si ſon mouvement eſt éternel, il n'auroit jamais fini, & elle ſe repoſe. Concluons donc que l'Eternité n'eſt point une qualité de la matiere, & qu'elle eſt redevable de ſon exiſtence, à la volonté de Dieu.

*Le monde a eu commencement. Refutation d'Epicure.*

Le mouvement entre dans la compoſition du monde: les Planetes n'éclairent que par le mouvement: elles ne forment les cercles de leurs courſes, que par le mouvement: la mer n'a de flux & de reflux; les corps ne ſe produiſent, ne ſe nourriſſent, ne croiſſent que par le mouvement. Ce mouvement n'étant pas eſſentiel à la matiere, qui ſubſiſte dans le repos, il faut neceſſairement que la force qui l'agite, ſoit empruntée d'une cauſe étrangere. L'idée du mouvement exclud donc l'Eternité en ſuppoſant la matiere ſans agitation. Comme elle ne peut ſe la donner

ſoy même, il faut qu'elle la recoive d'un autre moteur. Cela paroiſt encore par le temps qui eſt neceſſaire au mouvement: un corps ne changeant point de place en un inſtant, il faut neceſſairement concevoir un commencement, & un milieu qu'il traverſe ſucceſſivement, & par degrez. Quelque petit eſpace qu'on imagine, le corps eſt au terme de ſon depart avant que d'arriver au milieu de ſa courſe : de ſorte qu'il n'y a plus d'éternité quand il occupe ce milieu, les moments où il y paſſe, ayant été precedez par d'autres inſtants. Il n'eſt point éternel, & par une abſurdité palpable, l'éternité ne devanceroit le temps que de cinq ou ſix moments. Puis donc que le mouvement n'eſt pas éternel, le monde ne l'eſt pas non plus, n'étant monde que par le mouvement.

Il ne reſte plus que l'arrangement des parties, & on luy a déja oſté l'Eternité, en la refuſant & au mouvement, & à la matiere du monde : mais on la combat encore par cette raiſon. L'arrangement eſt une certaine diſpoſition de parties, qui ſe touchent ou mediatement, ou immediatement, & qui forment des enchaiſnements de petites lignes, & de petits filets qui ſe croiſent, qui ſe lacent, qui ſont plus bas ou plus hauts. Comme les parties de ces petits filets n'ont aucune union naturelle, parce qu'elles ſont diſtinguées réellement, & qu'elles n'exiſtent pas indiſpenſablement dans le lieu où l'union ſe fait, il faut neceſſairement une cauſe pour les aſſembler, & cela monſtre évidemment, que cette union & cet aſſemblage ne ſont point éternels, puis qu'ils ſont precedez par une cauſe, & une cauſe qui employe quelques moments de temps pour les arranger. Les Principes du monde, la matiere, le mouvement, l'arrangement n'étant pas éternels, le monde ne le ſauroit étre : Et on peut le juſtifier encore par d'autres preuves. C'eſt qu'il eſt impoſſible de concevoir un arbre éternel, une beſte éternelle, un homme éternel. Il n'eſt point d'homme, point de beſte, point d'arbre, qui ſoit de ſoy même, ni qui ait la vertu de ſe conſerver : tout cela eſt produit par la génération & finit par la mort. Comment donc le monde ſera-t-il éternel, s'il n'y a point d'hommes, point d'oiſeaux, point de poiſſons, point d'animaux, point de plantes, à qui l'on puiſſe attribuër l'éternité?

nité? le monde eſt-il monde ſans ce divers aſſemblage de corps? Puis que toutes ces ſubſtances ſont des étres contingens, il y a une cauſe Souveraine qui exiſte toûjours qui les a produites par l'efficace de ſa volonté.

Et veritablement le monde découvre luy même en mille façons la nouveauté de ſa naiſſance. Le Veſuve eſt ſujet à de grands embraſements, qui minent inceſſamment ſes entrailles, & parmi les flammes qu'il vomit, il y a des monceaux de cendre qui volent bien loin. Celuy qui arriva en l'année 472. ſous le Conſulat de *Marcian*, & de *Feſtus*, eſt prodigieux. Le Comte Marcellin dans ſa Chroque, remarque qu'il vomit ſes entrailles bruſlées qui couvrirent de poudre menuë toute la face de l'Europe, & que la Ville de Conſtantinople célébre tous les ans le ſeptiéme de Novembre, la memoire de ce terrible embraſement. • Il y a apparemment de l'exaggeration dans ces particularitez: mais quoy qu'il en ſoit, l'embraſement fut grand, & de temps en temps cette montagne menace l'Italie de facheux accidens: Dans la Sicile, le mont Gibel jette auſſi des flammes: & ces embraſements ſont une marque que le monde n'eſt pas éternel, puis que ces montagnes & celles qui leur reſſemblent, auroient été toutes conſumées dans un ſi long eſpace de temps. L'éternité du monde n'auroit pas laiſſé même aux derniers ſiecles la gloire de tant d'inventions qui ont perfectionné les arts. On auroit trouvé pluſtoſt le ſecret de la bouſſole ſi neceſſaire à la navigation, du teleſcope ſi utile à l'aſtrologie, de la poudre à canon ſi propre à ſeconder les fureurs de la guerre. La nouveauté de ces inventions, eſt une caractére de la naiſſance du monde.

On en demeurera d'accord avec la ſecte d'Epicure; mais on attribuera la production de l'Univers au mouvement des atomes, qui ſe ſont acrochez par hazard, dans ce vuide immenſe qu'ils parcouroient. Cette opinion eſt plus abſurde encore, que l'éternité du monde, étant ſujette & aux mêmes difficultez, & à de nouvelles. Ni la matiere n'eſt pas éternelle, ni le mouvement n'eſt point eſſentiel aux atomes, comme nous l'avons monſtré, & cela ſeul détruit la chimere d'Epicure, mais de plus elle attribuë à

un pur neant, un excellent effect. Ce hazard qui doit avoir assemblé les atomes, dont l'union forme la masse du monde, n'ayant aucune realité, il falloit une cause intelligente pour tant d'admirables proportions de parties, de corps, de sexes, de subordinations, qui font la beauté, & la durée de la nature. La regularité, la symmetrie, l'harmonie, ont une relation necessaire à un principe de sagesse. Il n'est pas moins absurde, qu'un mouvement à l'aventure & independant d'aucune régle, ait formé tant de differentes especes qui subsistent dans une multitude presque infinie de particuliers; Ni que les hommes soyent sortis comme des vers, ou des champignons du sein de la terre, la matiere dont ils sont formez s'y corromproit infailliblement, & leur corps qui a besoin de sang & de lait pour se nourrir & pour croistre quand il est formé, ne trouve point ces alimens dans la poudre. C'est Dieu donc qui a créé immediatement les premiers hommes & les premiers animaux, afin qu'ils se perpetuassent comme nous le voyons par les loix de la génération, qui sont établies par son infinie sagesse, & qui se conservent par la constance de sa volonté.

## *Pourquoy Dieu a créé le monde? Il a voulu se faire connoistre à l'homme.*

Dieu n'a pas fait sans dessein cet épanchement d'être sur les créatures; il vouloit se faire connoistre, & l'on peut dire avec certitude, qu'il n'auroit ni allumé le Soleil, & tant d'astres éclatans, dont le Ciel est embelli, ni émaillé la terre de tant de fleurs, & peuplé les forests de tant d'animaux, s'il n'eust gravé là quelques traits de son image, pour les exposer aux yeux de l'homme, afin qu'il y découvrist un Dieu invisible par soy même, en se servant des créatures, comme de degrez pour s'approcher de l'Autheur de sa vie, & pour luy rendre le respect & l'hommage qui luy étoit deu. L'Univers est donc une espece de voile, sous lequel Dieu cache sa gloire, pour la rendre supportable, à la foiblesse de la raison, moins capable millefois de soustenir les rayons de lumiere qui environnent de tous costez la majesté infinie de Dieu, que de supporter des

yeux

yeux du corps l'éclat du Soleil. L'ame de l'homme avoit des facultez qui ne ſe trouvent point dans les beſtes, un eſprit vif & ſublime, qui decouvroit dans l'Univers la ſageſſe, la bonté, la puiſſauce de Dieu qui brilloient de toutes parts ſous le creſpe qui les voiloit. Dans l'innocence un heureux concours de l'excellence de l'objet, & de bonnes diſpoſitions du ſujet, apprenoient ſuffiſamment à l'homme, en quoy conſiſtoit ſon devoir. Dieu ne luy donna point de preceptes de vive voix, pour luy preſcrire les loix qu'il publia depuis ſur le Sinai, parce que d'un coup d'œil il voyoit cela dans la nature, & ſur tout dans ſon ame, dont l'excellence luy apprenoit qu'il ne devoit vivre que pour connoiſtre Dieu, pour l'aimer, pour l'admirer, pour le loüer. Le ſeul commandement de vive voix qu'il receut, regardoit une choſe indifferente de ſoy, la defenſe de manger de l'arbre de ſçience, qui faiſoit connoiſtre à Adam, que l'authorité qu'il exerceroit dans le monde, étoit ſoumiſe à celle de Dieu, afin qu'il demeuraſt toûjours dans le reſpect. C'étoit encore une eſpece d'hommage que Dieu éxigeoit de l'homme, en reconnoiſſance de la faveur qu'il luy avoit faite, de le loger dans le jardin d'Eden. Jamais Prince n'a occupé de plus beau Palais; les lambris dorez, les plafonds tous brillants de pierreries, les tapiſſeries les plus riches, n'ayant rien de ſi pompeux que la voute du Ciel, que l'homme contemploit nuit & jour, pour ſe confirmer de plus en plus dans l'amour de Dieu.

Le peché a rompu ces aimables liens, dont Dieu & l'homme étoient unis. Objet, ſujet, tout a changé. Dieu par un juſte effect de ſa colére s'eſtant caché davantage: les rayons de ſa gloire qui pénétroient le monde, ſe ſont enveloppez d'un nuage: n'étant pas raiſonnable qu'il ſe communiquaſt avec la même familiarité, ni la même clarté, à un criminel qu'à un innocent: & dans une terre où les pechez attiroient la malediction. Dieu y a pourtant laiſſé des marques de ſa grandeur, pour apprendre à la poſteriré d'Adam, à connoiſtre l'Autheur de ſon étre, de ſon mouvement, & de ſa vie: n'étant pas poſſible qu'il fuſt abſolument inconnu, il jettoit encore quelques étincelles de lumieres, & un ruiſſeau qui dort parmi

les fleurs d'une prairie, un ſerpent qui ſe traiſne ſur l'herbe, ſont les témoins de l'exiſtence d'un ſouverain moteur. Le Ciel publie toûjours la glorieuſe puiſſance de Dieu. Rien n'eſt muët dans la nature, & au lieu que dans l'innocence, l'homme ne découvroit que de precieuſes marques des bontez de Dieu, il reçoit dans la corruption de la nature, des ſignes & de ſa patience, & de la juſtice de Dieu, pour l'inviter à la repentance. Mais l'homme ne profite point de cette œconomie. Le peché a étendu ſur ſon cœur un voile trop épais, pour permettre qu'il demeſle dans le cours de la providence, un Dieu pitoyable qui veut ſauver, & qu'il ait un veritable refuge à ſa grace. Il faut un objet plus touchant, que des pluyes, que des rayons du Soleil, que des ſaiſons fertiles, que la conduite de la providence dont Dieu s'eſt ſervi pour publier que ſa bienveillance pour les hommes vivoit encore dans leurs pechez.

*Le peché a mis l'homme dans le beſoin d'une révélation ſurnaturelle où Dieu eſt mieux connu.*

Ainſi la revelation de la nature, n'eſt qu'une ébauche d'une connoiſſance de Dieu plus ſublime, & qui eſt neceſſaire pour diſſiper les tenebres dont l'homme étoit enveloppé, & pour l'arracher à ſa miſere. Dieu donc a joint la grace à la nature, où l'eſprit le plus pénétrant ne voyoit rien qui luy fiſt ſoubçonner le myſtere de la Trinité: il découvroit ſeulement une puiſſance, une bonté, une ſageſſe infinie, dans la beauté de l'ouvrage qu'elles avoient produit, & il ne pouvoit s'élever juſqu'à la diſtinction des perſonnes, parce que dans la production de l'univers, elles ont agi par le même principe, & revelé ſeulement l'unité de leur eſſence. Aprés la cheute de l'homme, l'œconomie des trois adorables perſonnes de la Trinité, étant neceſſaire pour le rélever, elles ont commencé de tirer le rideau qui les cachoit, pour ſe laiſſer entrevoir dans une ſombre lueur. Car ce diſcours de Dieu, *Voicy l'homme eſt ſemblable à l'un de nous*, renferme certainement une pluralité de perſonnes. S'il avoit dit *l'homme eſt ſmeblable à nous*, on

ima-

imagineroit un changement de ſingulier en pluriel, pour donner une idée plus noble, de la Majeſté de celuy qui parloit, comme un Roy dans ſes declarations dit, *voulons & nous plaiſt.* Mais le ſens commun, defend d'expliquer ainſi ce diſcours, *l'homme eſt ſemblable à l'un de nous.* Ce *l'un de nous*, exclud la ſingularité, & marque une pluralité. Ce *l'un de nous* ne convient pas aux Anges, qui ſont d'une toute autre nature que Dieu. Ni Adam n'avoit pas penſé ſe rendre ſemblable aux Anges. Son ambition avoit eu de plus hautes pretentions, en cherchant une conformité de ſçience avec Dieu: ni Dieu ne diroit pas aux Anges, l'homme eſt *ſemblable à l'un de nous*, qui exprime une communauté de nature comme il eſt dit, *que Jeſus Chriſt eſt ſemblable à nous en toutes choſes.* Ce diſcours s'il avoit été addreſſé aux Anges auroit été tourné ainſi: *l'homme eſt ſemblable à l'un de vous*, & même il n'eſt point du tout parlé des Anges dans l'Hiſtoire de la creation. C'étoit donc une revelation confuſe des perſonnes de la Trinité, ſelon la qualité du temps, & afin que les hommes jettaſſent le fondement de leur foy ſur la connoiſſance de ce myſtere.

Il eſt vray qu'ils n'auroient pas été plus heureux, ſi cette révélation n'euſt été accompagnée de promeſſes, pour les conſoler dans leurs miſeres, & reſſuſciter leur eſperance enſévelie comme eux ſous la poudre. Dieu commença auſſi de leur inſinuer le grand deſſein qu'il avoit formé pour leur ſalut, & pour la ruïne du cruel ennemi qui les avoit vaincus: Et il leur découvrit ce ſecret en ces mots. *La ſemence de la femme briſera la teſte du Serpent.* Voilà l'abregé de l'Evangile, & le germe de ces adorables veritez, qui éclairent le Chriſtianiſme: En voyant un pepin, on ne s'imagineroit pas qu'on oranger fuſt contenu dans un ſi petit corps, & qu'un arbre entier avec des fleurs parfumées, & des fruits & des feuïlles d'une agreable couleur, ſe puſſent cacher ſous cette écorce. Il y eſt pourtant, & nous trouvons de même la ſubſtance du ſalut, dans la premiere promeſſe de Dieu. Il ne dit pas la ſemence de l'homme quoy qu'il ſoit & plus noble que la femme, & le principe le plus efficace de

la

la generation. Il dit *la semence de la femme*, parce que Jesus Christ ne devoit pas étre engendré par un homme, qui communique necessairement à son enfant le vice de sa nature. *Joseph* n'étoit que son pere putatif, & Marie toûjours vierge a été sa mere; la main qui avoit produit une femme de la coste d'un homme pouvant former un homme immediatement de la substance d'une femme. On trouve aussi la divinité de Jesus Christ, & la mort qu'il a soufferte pour détruire l'empire du Demon, dans la declaration que *la semence de la femme briseroit la teste du serpent*, & que *le serpent briseroit le talon de la semence de la femme*. Un serpent perd la vie quand on luy écrase la teste, & le Demon, ce vieux dragon qui avoit déchiré les hommes, est détruit absolument par la puissance de Jesus Christ. Cela ne s'est point fait sans un combat dont le vainqueur est sorty couvert de blessures. Le serpent a enfoncé ses dents venimeuses dans le talon de Jesus Christ, qui est expiré sur une croix, par un supplice infame, cruel, maudit de Dieu, execrable aux hommes. Mais la playe n'étoit pas sans remede. Il n'y avoit que le talon offensé, & il est gueri. *Encore que Jesus Christ ait été crucifié par infirmité, il est vivant toutefois par la puissance de Dieu.* 2 Cor. XIII. 4. Or pour dépoüiller le Demon de sa gloire, & détruire son empire absolument, Jesus Christ devoit étre, & un homme trés saint, plus que tous les pecheurs sont naturellement éſclaves du Diable, & une personne divine, parce que les forces d'un homme quelque pur qu'on l'imagine, sont trés inferieures aux puissances du Demon qui a triomphé d'Adam dans le sein même de l'innocence.

Ainsi les hommes n'ont retrouvé la vie qu'ils avoient perduë, que dans la connoissance de Dieu, dont la nature subsiste en trois personnes, un Dieu Pere, un Dieu Fils, un Dieu St. Esprit, qui sont un même Dieu. Le Pere a donné son Fils au salut du monde, le Fils un à la nature humaine a été le sacrificateur & le sacrifice du peché, & le St. Esprit nous l'applique. C'est ainsi que Dieu a decouvert les merveilles de sa charité, d'une maniere plus obscure sous la dispensation de la nature, & plus claire sous l'œconomie

de

de la grace, où Jesus Christ est venu luy même nous ouvrir les secrets du Ciel, qui étoient cachez par les figures. C'étoit au Fils à manifester le Pere, qui n'est connu que de luy; au Fils à être le fidelle témoin de mysteres qui sont au dessus de la portée des plus grands genies; au Fils à poser un objet certain de connoissance de la verité. Ce fils étant instruit dans le sein de Dieu, il est infaillible: Et en aimant assés les hommes pour leur faire un sacrifice de sa gloire & de sa vie, il est bien éloigné de les vouloir tromper: L'on peut donc se reposer seurement sur ses oracles, parce qu'il est la verité, & l'homme n'a jamais fait paroistre plus de raison, ni plus d'esprit, qu'en accordant une pleine persuasion aux mysteres de l'Evangile, qui portent les beaux caractéres de la divinité de leur cause. C'est là l'objet de nos meditations & de nos veilles: c'est là qu'il faut chercher cette verité pour qui les hommes soupirent. C'est là qu'il faut apprendre à connoistre Dieu, pour en jouïr; & les hommes employent mal leur esprit, en l'appliquant ailleurs. Toutes les veritez de la nature sont incapables de nourrir l'ame. Sa felicité ne consiste pas à connoistre l'essence de la matiere, les loix du mouvement, l'alliance des élemens, l'arrangement des parties qui forment les corps, les principes prochains de leur composition. Pour savoir tout cela d'une certitude infaillible, le cœur n'en est pas purifié. Il aura même quelques nouveaux degrez de malignité, par l'enflure de sa sçience, qui inspire naturellement de l'orgueil: Et cependant on est trés éloigné de ce haut degré de certitude, qu'on cherche sans l'avoir trouvé. Il y a presque des doutes par tout, des nuages par tout, des probabilitez par tout, & l'on se moque avec raison de la vanité de ceux qui croyent étre au point de l'évidence. *Mais la vie éternelle est de connoistre le seul vray Dieu & Jesus Christ qu'il a envoyé.* Ces deux objets ne se peuvent separer, parce que Dieu n'est salutairement visible qu'en Jesus Christ. On l'y voit Pere, on l'y voit charité, on l'y voit saintеté, on l'y voit justice, on l'y voit principe de grace & de gloire.

Que serviroit-il de sçavoir qu'il y a un étre trés puissant, trés sage, trés parfait, qui a créé l'Univers, & qui le conduit,

duit, si l'on ignore que ce bien infini est communicable pour la felicité de l'homme? Et le peut-on connoistre sans Jesus Christ? Ce Dieu si grand dont les Seraphins n'approchent que sous le voile, accableroit de sa majesté des hommes de bouë: ce Dieu si saint, feroit trembler des pecheurs, qui prendroient la fuite au son de sa voix, pour chercher entre les arbres & dans les cavernes, un asyle qui ne leur serviroit de rien. Ce Dieu si juste, paroistroit environné de tourbillons de feu, & le bras armé de tonnerres, pour consumer les criminels: ce Dieu si sage feroit pallir & baisser la teste de honte à la veuë d'une lumiere qui découvre le vice qui est le plus caché dans le fond & les replis du cœur. Ce Dieu si puissant, feroit pousser des cris de desespoir, étant impossible de rien opposer aux coups de sa main: ni la fuite, ni les solitudes, ni l'épaisseur des montagnes. Tout le fruit de cette connoissance aboutiroit à des frayeurs, à des grincements de dents, à des transports de rage. *Nous mourrons, car nous avons veu Dieu.* La connoissance de Jesus Christ fait envisager Dieu sous une autre forme, comme une souveraine charité, comme un Dieu de misericorde, qui ouvre son sein aux plus grands pecheurs, comme un ennemi reconcilié qui fait les premieres démarches pour embrasser ceux qui l'offrensent; comme un juge appaisé par un sang d'un prix infini, & qui ne presente plus que des graces & des couronnes aux Fidelles, comme un Dieu tout aimable, parce qu'il est tout amour, tout lumiere pour consoler l'ame, tout vie pour la communiquer aux defunts, tout felicité pour les rendre heureux dans la jouïssance de sa gloire. Dieu ne peut étre connu de cette maniere, sans étre cherement aimé: Et Jesus Christ est le moyen qui nous ouvre la voye d'approcher de Dieu, comme Benjamin en servit à ses freres, pour avoir audience de Joseph qui étoit invisible pour eux sans leur cadet.

### *La connoissance de Dieu doit étre efficace & produire l'amour.*

Un objet si excellent, doit étre connu d'une manie-

re

re qui ſoit digne de luy. Les ſçavans cherchent des demonſtrations pour détruire l'Atheïſme, en prouvant l'exiſtence de Dieu; & ſouvent ils en demeurent là, ſans ſonger aux moyens de ruïner un autre Atheïſme, qui eſt caché dans le fond du cœur; une ſecrete averſion que nous avons pour Dieu, dont la volonté s'accorde mal aux inclinations de la nature corrompuë. Ce n'eſt rien faire d'établir l'exiſtence de Dieu dans le monde, ou dans l'eſprit de l'homme, ſi le cœur ne la ſent pas; & la connoiſſance de ſpeculation eſt inutile ſans la connoiſſance de pratique. Comme le Soleil a autant de degrez de chaleur que de degrez de clarté, il faut que la connoiſſance de Dieu produiſe autant de mouvements d'amour, qu'elle allume de rayons de lumiere. Ce n'eſt pas un ſimple ornement de l'eſprit dont elle chaſſe les ténébres, c'eſt une perfection de la volonté, pour en conſumer les impuretez, en corriger les mauvais plis, en purifier les paſſions: Et St. Paul ne compte pour rien, un homme qui connoiſt tous les myſteres, & dont la foy eſt d'un degré aſſés élevé pour tranſporter les montagnes, s'il eſt ſans charité. Il a raiſon: Dieu ne veut pas étre connu ſimplement pour étre connu, comme s'il falloit en demeurer là: cette connoiſſance a pour but l'amour, & elle y conduit naturellement. Car en refléchiſſant ſur les perfections infinies de Dieu, il n'eſt pas juſte que la volonté demeure dans l'indifference. Elle doit aimer neceſſairement ce qui eſt trés ſage, trés bon, trés juſte, trés miſericordieux, parce qu'il eſt trés aimable, & qu'il y a du crime à n'aimer pas ce qui merite d'étre ſouverainement aimé. C'eſt agir contre les lumieres de la droite raiſon, c'eſt faire à Dieu une cruelle injure, qui n'a découvert ſes vertus à l'eſprit, qu'afin qu'elles faſſent impreſſion ſur le cœur: & l'arrachent de viles créatures ou il eſt colé, & qui ne peuvent faire ſon bonheur, pour l'attacher à l'objet qui ſeul eſt digne de luy, & qui peut ſeul remplir tous ſes vuides.

Afin d'étre mieux convaincu que la connoiſſance de Dieu doit étre une connoiſſance de pratique, il faut conſiderer de quelle nature eſt la ſçience qu'il a de ſoy. Ce n'eſt

pas

pas une ſimple ſpeculation de ſon eſſence & de ſes vertus: en les connoiſſant il les admire, & il les aime autant qu'il les connoiſt, c'eſt à dire infiniment. La connoiſſance que nous avons de Dieu, eſt l'image de celle qu'il a de ſoy: Et elle doit ſe former ſur ce merveilleux original. C'eſt ce qui fait dire à St. Jean, que *celuy qui peche n'a point connu Dieu.* Il a beau remplir ſon eſprit de demonſtrations pour prouver l'exiſtence divine, & pour ſe former des idées de l'étenduë, de la pureté, de la ſublimité, de la ſpiritualité de l'étre parfait: avec tout cela Dieu luy eſt inconnu. Autrement ſa divine lumiere auroit diſſipé les tenebres qui l'enveloppent. En le connoiſſant trés ſaint, il auroit fait ſes delices de la pieté: en le connoiſſant ennemi du peché qui luy fait horreur, il auroit deteſté le vice: en le connoiſſant trés miſericordieux, il auroit pardonné les outrages: en le connoiſſant bien faiſant, il auroit eu pitié des pauvres: en le connoiſſant juſte, il auroit craint l'offenſer: en le connoiſſant comme bien ſouverain, il auroit cherché de le poſſeder.

Qu'on en juge donc ſans paſſion, & ſans cet éblouïſſement que cauſent quelques idées lumineuſes, qui brillent ſur la ſuperficie de l'eſprit; eſt-ce connoiſtre Dieu que de ne le connoiſtre point comme felicité, comme vengeur du crime, comme pitoyable, comme ennemi de l'injuſtice, comme lumiere de l'ame? Du coſté de la ſpeculation, nôtre connoiſſance eſt plus étroite, plus bornée, plus chancellante, que celle des Demons. Ces malheureux eſprits voyent à découvert ce que nous ne contemplons que dans un nuage. Ils ſont plus fermes dans la perſuaſion du myſtere de la Trinité, plus inſtruits des manieres d'étre, qui ſont la diſtinction des perſonnes, plus pénétrez de la grandeur de leurs perfections, de l'étenduë de leur puiſſance, de la fidelité de leurs promeſſes, de la verité de leurs oracles. Tous ces degrez de ſçience n'empêchent pas que les Demons ne ſoyent dans un éloignement infini de Dieu, & enſevelis dans des tenebres épouventables. Ils ne le connoiſſent pas veritablement, puis que la corruption de leur volonté envoye dans leur eſprit des vapeurs malignes, qui changent leurs lumieres en ſources de haine implacable

placable contre Dieu, qu'ils déchireroient dans l'excez de leur rage, ſi le pouvoir reſpondoit à leur deſir.

On peut donc regarder comme une partie des peines de l'enfer, le malheur de connoiſtre Dieu ſans l'aimer. Cela fait un combat horrible, qui n'eſt conceu que par les Damnez, qui en ſentent la violence. La raiſon & la paſſion s'attaquent éternellement ſans chercher d'accord. La raiſon dit qu'il faut aimer Dieu; la paſſion veut qu'on le haïſſe, & rien n'eſt plus affligeant que d'étre obligé de haïr ce qu'on devroit aimer ſouverainement, comme étant infiniment aimable, & de ſe voir reduit au triſte état ni de ne le vouloir, ni de ne le pouvoir aimer. Donnons une autre forme à la connoiſſance de Dieu par la conformité de nôtre ame avec cet excellent objet. Deux liens ſont neceſſaires pour étre unis à luy: lien de verité; lien de charité, l'un pour l'eſprit, & l'autre pour le cœur: en un mot, la connoiſſance de Dieu doit executer en nous ce que l'exiſtence de Dieu fait dans le monde, où elle met tout en mouvement, & tient tout dans l'ordre que nous admirons. Qu'elle conduiſe de même toutes les puiſſances de l'ame, toutes ſes penſées, tous ſes deſirs, toutes les actions du corps, afin qu'on y découvre Dieu de tous coſtez, comme il paroiſt de toutes parts dans la nature, & que le grand monde & le petit concourent à l'envy à publier la gloire de leur createur.

On dit avec raiſon que ſans la connoiſſance de Dieu, l'homme eſt plus miſerable que les beſtes: qu'il eſt mort de la vie ſpirituelle, & que le peu de vie naturelle, qui luy reſte, eſt pluſtoſt un tourment qu'une vie. L'homme s'afflige du paſſé, il eſt chagrin de l'avenir, ſes plaiſirs ſont aſſaiſonnez d'amertume: il ne ſçait ce qu'il veut, il ſe degouſte de ce qu'il poſſede, il n'aime que ce qu'il n'a pas. Il veut poſſeder tout, & quand il en jouït, rien ne l'accommode, il ſent malgré luy la nobleſſe de ſon ame qu'il a meprisée, en l'occupant à la vanité, & il ne connoiſt ce qu'elle valloit, que quand il la perd, & que la mort luy oſte les moyens de la gagner. C'eſt là ce qui cauſe ces inquietudes & ces frayeurs qui dechirent la conſcience. Mais entre les malheureux, il n'y en a point qui le ſoyent d'a-

vantage, que ceux qui connoiſſent Dieu ſans l'aimer: Et malheur pour malheur, il vaudroit peut-étre mieux étre un Impie qui trouvera quelque moderation à ſon ſupplice dans ſon ignorance. Mais de quelle raiſon ſe peut ſervir pour obtenir une diminution à ſes peines, un homme qui n'aime point ce grand Dieu qu'il connoiſt; qui le renie par ſes actions, pendant qu'il le confeſſe de bouche; qui établit dans la pratique l'impieté qu'il détruit dans la ſpeculation, & qui deshonore la lumiere de ſa ſçience, par des vices qui reſſemblent à une boüe ſale & puante, dont il la couvre? Il ne peut s'excuſer ſur l'ignorance, & il eſt du nombre de ces miſerables dont St. Pierre a publié ce diſcours qui doit faire trembler. *Il leur euſt mieux valu ne pas connoiſtre la voye de la juſtice qu'aprés l'avoir connuë, ſe détourner du ſaint commandement.* 2 Pier. II. 21. Prenons donc un juſte milieu entre les hommes qui ſe font un bonheur de ne penſer jamais à Dieu, parce que ſon idée les chagrine, & les empêche de l'offenſer tranquillement: Et ces autres hommes qui parlent & qui écrivent de l'exiſtence, & des perfections de Dieu, ſans luy donner le cœur. Penſons y toûjours, contemplons toûjours dans les deux miroirs qui repreſentent ſon image, l'Univers & l'Ecriture; aimons le auſſi toûjours, ſinon autant qu'il eſt aimable, du moins autant que nous ſommes capables d'aimer.

CHA-

## CHAPITRE XXXII.

*De la Charité. Quel eſt ſon objet? Comment il eſt plus excellent que l'objet de la foy & de l'eſperance? Ce que c'eſt que la Charité; & comment elle eſt diſtinguée de la Grace? La Charité eſt la fin des vertus. Des actes de la Charité internes & externes. Effects de la Charité dans l'homme. Effects de la Charité envers le Prochain. Effects de la Charité envers Dieu. Imperfection de la Charité. De ſa naiſſance, de ſon progrez, & comment il ſe fait? De la double perfection de la Charité. Perfection de parties; Prfection de degrez. De l'amour de Dieu & de ſes degrez. Amour de reconnoiſſance, amour d'eſtime, amour d'inclination, amour de préference. Si l'homme eſt obligé d'aimer Dieu plus fortement que les creatures? Amour de zele en quoy il conſiſte? De l'amour d'union. Comment Dieu veut être aimé de tout le cœur? Explication de* S. Matthieu XXII. 37. *Si Jeſus Chriſt exige ſeulement un amour de préference? Il demande tout le cœur: Explication des difficultez. Comment on aime Dieu de tout ſon cœur dans la Grace?*

POur bien faire le portrait de la Charité, il faut en être tout pénétré; étant difficile d'exprimer bien des mouvements qu'on ne ſent pas. Quand le cœur eſt vivement touché, on penſe & on écrit juſte: De ſorte qu'il n'y a que les perſonnes en qui le St. Eſprit fait une abondante effuſion de Charité, qui ſoyent capables de la repreſenter dans ſon naturel: & qu'on peut employer en cette rencontre, les paroles de Jeſus Chriſt, *Ce n'eſt pas vous qui parlez, c'eſt l'eſprit de vôtre Pere qui parle par vous.* Comme nous n'avons qu'une Charité foible & languiſſante, la

deſcription que nous enferons ſera ſans relief, elle ne laiſſera pas toutefois de découvrir la neceſſité & l'importance de cette admirable vertu; & il ſe trouvera de bonnes ames qui ſeroient ravies de reſſembler parfaitement à l'idée que nous en allons donner. Ce n'eſt pas ſans raiſon que St. Paul préfere la Charité à toutes les autres vertus. Elles ont bien quelques degrez de perfection qui n'entre pas dans la charité. La foy eſt la ſource de toutes les vertus, & elle juſtifie l'homme devant le tribunal de Dieu, comme l'unique condition qui donne droit au ſalut, que le ſang de Jeſus Chriſt nous a merité. L'eſperance ſoutient l'ame dans les afflictions qui l'agitent comme des vagues impetueuſes capables ou de l'engloutir ou de la pouſſer contre les rochers où elle ſe briſeroit ſans reſſource. Si les vertus n'avoient quelques qualitez qui leur ſont propres; elles ſeroient confonduës avec la Charité dont St. Paul les a diſtinguées. Mais abſolument parlant, la Charité eſt plus noble & plus excellente, & l'on ne fait point de tort aux autres vertus, en l'établiſſant pour leur Reine. C'eſt St. Paul qui la place luy même ſur ce haut degré de gloire. *Maintenant ces trois choſes demeurent, la foy, l'eſperance, & la charité; mais la plus grande des trois eſt la Charité.* 1 Cor. XIII. 13.

Les graces extraordinaires du St. Eſprit éblouiſſoient davantage que les actions de charité. Simon le magicien a offert des threſors pour communiquer le St. Eſprit par l'impoſition des mains. Et il n'a pas voulu donner une pite, pour obtenir pour ſoy & pour exciter dans les autres l'amour de Dieu. L'eſprit des hommes eſt ſi faux qu'il eſtime plus la vertu de faire des miracles, de parler pluſieurs langues, de reſſuſciter un mort, que de ſacrifier toutes ſes volontez à Dieu, & d'avoir une veritable tendreſſe pour ſes Prochains. Ces mouvements ne ſont pas ſouvent de ſon gouſt, parce qu'ils ſont contraires à la vaine gloire, aux paſſions du cœur, à l'honneur du monde, l'idole de tous les hommes, & particulierement des Grands. Auſſi l'homme le plus charitable n'a jamais receu les éloges dont on accabloit Simon, ce miſerable ſeducteur, à qui les ſortileges avoient attiré le titre de *la gran-*

*grande vertu de Dieu.* Pour redreſſer ces faux jugements, non ſeulement St. Paul a mis les graces extraordinaires du St. Eſprit dont les Corinthiens étoient charmez, dans un rang trés inferieur à la Charité, Dieu a voulu choiſir une aſneſſe, de la bouë, des mouchoirs, & l'ombre même, qui eſt ſans realité, pour faire des miracles, afin que les hommes appriſſent à partager mieux leur eſtime, en ne regardant plus comme la ſouveraine faveur de Dieu, une vertu qu'il a communiquée à des étres de neant & à des privations d'étre, & qu'ils donnaſſent le prix à la Charité qui ne ſe loge que dans des eſprits doüez de connoiſſance & de volonté, qui deviennent par ce moyen les vivantes images de Dieu, qui fait de la Charité le plus glorieux de ces titres. *Dieu eſt Charité.* L'objet, les qualitez, les effects, la durée de cette vertu, nous apprendront tout enſemble & ſa nature, & ſon excellence.

## *L'Objet de la Charité, comment plus excellent que l'objet de la foy & de l'eſperance?*

St. Auguſtin dont l'opinion eſt ſuivie par les Theologiens, donne quatre objets à la Charité, Dieu, nous mêmes, le Prochain, & nôtre corps. *Aug. de doct. Li. 25.* A dire la verité, cette diviſion ne paroiſt pas juſte. Nôtre corps eſt renfermé dans nous mêmes, comme partie eſſentielle de nôtre étre: ainſi au lieu de quatre, il n'y a là que trois objets de Charité. Pour fournir ce nombre de quatre, il faut y faire entrer les Anges, dont St. Auguſtin n'a point parlé, & qui meritent bien nôtre amour. Il n'y a que les Damnez, & les Demons, qui ſoient exclus de la Charité parce qu'ils n'ont plus de traits de l'image de Dieu: Comme il ne les aime plus, il ne nous permet pas de les aimer, & ce ſeroit étre auſſi criminel d'avoir de l'affection pour ces malheureuſes victimes de la colere de Dieu, que d'étre ſans bienveillance pour les hommes. Pour mettre les choſes dans un plus beau jour: nous diſtinguons donc deux objets de Charité, Dieu, & les Creatures formées à ſon image. L'un eſt le premier & le principal objet, l'autre eſt le ſecond qui comprend & les hom-

mes, & les Anges que nous ſommes obligez auſſi d'aimer & par l'excellence de leur nature, & par les ſervices qu'ils nous rendent comme des inſtruments que Dieu employe pour la conſervation de ſes enfans, auxquels il a preparé *l'heritage du ſalut.* Mais comme ces eſprits fidelles operent d'une maniere inviſible, qu'ils nous cachent leur preſence; que nous ne connoiſſons ni leur nombre ni leurs perſonnes; que l'immortalité & la gloire dont ils jouiſſent, les met hors d'état de recevoir du ſecours de l'affection que nous leur portons, que nous ne demandons rien pour eux dans nos prieres, que nous n'avons ni aumoſnes à leur faire, ni conſeils à leur donner & qu'enfin ils ſont un monde à part diſtingué du nôtre; L'Ecriture ne propoſe expreſſement que Dieu, & les hommes pour objets de Charité: & elle exprime par de divers noms, les ſentiments d'affection que nous avons pour Dieu, & la tendreſſe que nous ſentons pour les hommes: St. Pierre ordonne d'ajouſter la *Charité à l'amour fraternelle.* Le Prochain eſt l'objet de l'une, & Dieu eſt la matiere de l'autre. 2 *Pier.* I. 7. St. Paul renferme ces deux objets dans l'éloge qu'il fait de la Charité, étant viſible que ces mots ont une relation aux hommes. *La Charité ſe monſtre benigne, elle n'eſt point envieuſe, elle n'uſe point d'inſolence.* 1 Cor. XIII. 4. Enfin Jeſus Chriſt fait conſiſter la ſubſtance de toute la Loy dans l'amour de Dieu & du Prochain, qu'il partage en deux differents commandements; qui ont un ordre & un degré de dignité diſtingué. Il veut bien que nous aimions nos Prochains comme nous mêmes l'amour que nous-nous portons étant la meſure de celuy que nous leur devons. Mais nous devons aimer Dieu plus que nous mêmes, puis que nous ne nous aimons que pour Dieu, n'ayant rien d'aimable que par rapport à luy: la vraye meſure d'aimer Dieu c'eſt de l'aimer ſans meſure. Ces deux objets preſcrivent pluſieurs vertus dont nous traitterons ſeparement, afin que ceux qui liront cet ouvrage, ſçachent les devoirs dont ils doivent s'acquitter pour être gens de bien.

L'excellence de la charité ſe remarque dans ſon objet qui comprend la bonté dans toute ſon étenduë: bonté eſſentielle,

tielle, & bonté de participation, bonté créée & bonté incréée. Cela donne un grand avantage à la Charité sur toutes les vertus. L'objet des vertus morales est fini. La prudence conduit les pensées, les deliberations de l'esprit, les mouvements de la volonté, & les moyens qui entrent dans l'execution des desseins: La justice conserve les droits qui sont deuz aux hommes: La temperance s'oppose aux voluptez: La valeur resiste aux perils, & s'y expose quand il est necessaire. Dieu n'est là qu'indirectement. Il est bien l'objet de l'esperance & de la foy, mais ces deux vertus ne l'embrassent pas dans toute l'étenduë de ses perfections. La foy s'attache à Dieu comme trés sage & trés veritable. L'esperance l'envisage comme objet de felicité, & comme trés bon par raport à nous. La Charité s'éleve plus haut, par des mouvements delicats & nobles tout ensemble, en ramassant tous les degrez d'excellence qui sont dans les perfections de Dieu, pour en composer un objet de perfection infinie, qu'elle regarde sous cette idée. Perfections *naturelles*, simplicité, éternité, immutabilité, immensité de Dieu; Perfections *morales*, sagesse, patience, misericorde, justice de Dieu, tout est réuni dans un point d'excellence souveraine, au lieu que la foy en embrassant l'existence, la puissance, les attributs de Dieu, les renferme sous l'idée de la verité, qu'elle considere dans la revelation surnaturelle, & voicy les actes quelle produit. Il est vray que Dieu est trés bon: il est vray qu'il est trés puissant: il est vray qu'il est & trés sage & trés juste: & par ce moyen elle rappelle à la verité, toutes les perfections de Dieu, pour les contempler sous cette forme. L'objet de l'esperance & de la foy par raport à Dieu, est donc plus étroit & plus borné que l'objet de la Charité: & dailleurs elle se respand encore sur un second objet, où la foy & l'esperance ne descendent jamais, sur les hommes en général qui étant sujets à mille erreurs, & à mille foiblesses, ne peuvent servir d'apuy ni à la foy, ni à l'esperance. Ce seroit une veritable idolatrie que Dieu maudit de sa bouche & punit de ses mains, que de se confier aux hommes, & de les croire un oracle infaillible. Ce seroit au contraire une injustice, de manquer de charité pour ces hommes;

tous foibles & tous malheureux qu'ils ſont: Et cela même doit exciter la Charité pour les ſecourir.

*Ce que c'eſt que la charité & comment elle eſt diſtinguée de la Grace?*

La Charité en elle même eſt une habitude du cœur, la vie de la volonté, & le principe de tous ces mouvements. On rejette univerſellement aujourd'huy l'opinion de *Pierre Lombard* dans ſes Sentences, qui s'eſt imaginé qu'il n'y avoit point d'habitude de Charité; Le St. Eſprit ſelon luy produiſant immediatement par les puiſſances de l'ame, les actes de cette vertu, *Lomb. Sent. L. 1. d. 17. B.* Ce ſentiment s'accorde mal avec l'Ecriture & la raiſon. St. Paul dit *que l'amour de Dieu eſt reſpandu dans nos cœurs par le St. Eſprit, qui nous eſt donné.* Rom. V. 5. Le St. Eſprit eſt donc diſtingué de la Charité comme la cauſe eſt differente de ſon effect, & cette effuſion d'amour, ne regarde pas les actes qui ſont l'ouvrage de la volonté, & de l'homme dont il eſt malaiſé de dire, qu'ils ſont *reſpandus*. Cela marque les diſpoſitions de l'ame, qui dependent de deux operations du St. Eſprit immediates & mediates, comme nous l'avons expliqué; La Charité ne ſe formant point ſans la meditation & des perfections & des faveurs de Dieu: Auſſi St. Paul range la Charité entre *les fruits de l'eſprit*. Gal. V. 22. Fruits d'actes & d'habitude, qu'il produit comme les habitudes & les actes des autres vertus. Dailleurs s'il y a des habitudes de foy & d'eſperance, qui ſe conſervent dans le ſommeil, & lors que l'ame s'occupe à d'autres objets, pourquoy n'y auroit-il point une habitude de Charité? le grand nombre d'actes d'amour & de Dieu & du Prochain, qui ſont produits par le Fidelle, donnant un pli & aux organes du cerveau, & aux puiſſances de l'ame, pour agir avec plus de facilité. C'eſt une queſtion aſſés vaine, quoy qu'on la traitte amplement dans l'Eſcole, ſi la Grace eſt veritablement diſtinguée de la Charité. On imagine la Grace comme un étre divin, adjoûté à l'eſſence de l'ame, comme un ſujet dans un autre ſujet: ſujet ſurnaturel pour étre le fondement des vertus infuſes, comme

l'ame

l'ame eſt le ſujet naturel de ſes habitudes ; Et Thomas d'Aquin avec ſes Diſciples, ſe range à cette opinion *Som. I. 2. q. 110. & 3.* Cet être divin, & ſurnaturel diſtingué des vertus Chrétiennes, eſt aſſeurement une pure chimere : Et pour ſouſtenir immediatemént ces vertus, il ne faut point d'autre étre que les puiſſances naturelles de l'ame, avec leſquelles elles concourent à la production de leurs actes, où l'on ne connoit rien qui ne procede, & de ces puiſſances, & de ces habitudes. Sans aucune influence de ce pretendu étre ſurnaturel, qui doit ſervir de fondement à la Charité. La Grace s'augmente inceſſamment dans les Eleus ; & l'eſſence d'une choſe eſt incapable du plus & du moins. La Grace ne conſiſte donc point dans un certain étre ſurnaturel, pour ſervir de ſujet aux vertus Chrétiennes. Ils avoüent auſſi qu'on perd la grace ſans perdre la foy ; ce qui eſt abſolument impoſſible ; ſi cette grace en étoit le ſujet, dont la ruine entraineroit neceſſairement celle des qualitez qu'il ſouſtient. Comme en détruiſant l'eſſence de l'ame ces puiſſances & ſes habitudes periſſent. Thomas d'Aquin s'eſt égaré dans ces ſubſtilitez, pour n'avoir pas bien connu ce que c'eſt que la grace. La Grace proprement ditte, eſt une faveur de Dieu, qui conſiſte dans les actes de ſa volonté : Et le nom de la cauſe étant communiqué aux effects, ceux de la faveur de Dieu portent auſſi le titre de grace. De ſorte que les vertus & la grace de l'ame ſont abſolument la même choſe, & ne ſe diſtinguent que par des operations de l'eſprit. C'eſt grace par rapport à la volonté de Dieu qui les produit, ſans aucun merite de l'homme. C'eſt charité, ce ſont des vertus par elles mêmes, & qui rendent agreables à Dieu celuy qui les poſſede, parce que ce ſont des traits de ſon image, qu'il produit par le St. Eſprit. Voilà tout le myſtere, qui pour n'étre pas demeſlé comme il faut, a ouvert une ſource feconde de badineries, & de ſpeculations ridicules.

Cette heureuſe diſpoſition de l'ame, ne porte pas ſeulement le nom d'amour, elle a encore celuy de Charité, qui la diſtingue & d'un amour impur, qui eſt un vice, & d'un amour naturel, qui n'eſt qu'une paſſion, & qui l'é-

leve au titre d'une ſublime vertu. Comme l'unité eſt une perfection, nous ne la refuſons point à l'habitude de Charité : & quoy qu'elle ait deux objets compris dans deux differents preceptes, Dieu & l'homme, il n'eſt pas neceſſaire d'en multiplier les habitudes, une ſuffiſant à la production de ces divers actes, parce que c'eſt la beauté de de Dieu qu'on cherit par tout: & en ſa nature, comme modelle de toutes ſortes de perfections, & dans les hommes, comme une rayon de l'admirable beauté de Dieu. Son excellence étant donc le vray motif qui nous fait aimer les hommes comme ayant une ombre de ſes perfections, Dieu & les hommes ſe ſont cheris par la même habitude de charité: Comme c'eſt une même diſpoſition d'amour, qui fait pencher le cœur vers l'Original & le portrait. Il faut pourtant demeurer d'accord, que cette habitude de Charité produit des actes diſtinguez par les qualitez de ſes objets, excellence infinie, excellence bornée. La premiere demande des actes *abſolus* qui ſe terminent uniquement à Dieu: la ſeconde n'exige que des actes *relatifs* qui reflechiſſent juſques à Dieu, en paſſant par les créatures, qui dans leur plus haut degré de perfection, ne peuvent étre un objet total d'amour, & qui ne ſervent que de moyen pour s'unir à Dieu, comme à la derniere fin. Ces divers actes d'une même habitude, peuvent étre expliquez par un rayon du Soleil qui produit diverſes couleurs ſelon la diſpoſition des objets. Cela même fait regarder la Charité comme une vertu particuliere, parce qu'elle embraſſe ſon objet d'une maniere qui luy eſt propre. En quelque maniere, c'eſt une vertu générale qui fait uſage de toutes les vertus, qui découvre les perfections de Dieu par tout, qui trouve des ſujets de s'enflammer par tout, dans la richeſſe & dans la pauvreté, dans la proſperité & dans l'adverſité, dans la paix & dans la guerre, ſemblable au feu qui ſe nourrit de differentes matieres, de terre, de bois, & de paille. Mais comme la Charité rapporte tous ces objets à une ſeule idée, à l'excellence de Dieu qui en ſort de toutes parts; qu'elle unit ces diverſes images des perfections de Dieu, à leur original, que ce motif eſt le principe de ſes mouvements, c'eſt dans le fonds

fonds une vertu particuliere, comme la flamme produite par des matieres differentes n'eſt qu'une même colomne de flamme.

*La Charité eſt la fin des vertus. Sa durée.*

Ce qui fait encore le prix de la Charité, c'eſt que toutes les vertus y aboutiſſent, comme des lignes qui cherchent leur centre. *La fin du precepte eſt la Charité.* 1 Tim. 1. 5. La Nature, la Loy, les Prophetes, la Grace n'ont pour but que de mener les hommes à la Charité: & quoy que les vertus ayent une vie qui leur eſt propre, elles ne laiſſent pourtant pas d'emprunter une ſeconde vie de la Charité comme la vie naturelle de l'ame; reçoit de Dieu un nouvel étre qui fait ſa gloire. La juſtice rend à tous ce qui leur eſt deu: la force ſouſtient l'ame dans le choc des afflictions: la temperance repouſſe les aſſauts des voluptez: la foy croit que les oracles de Dieu ſont trés veritables: l'eſperance fait jouïr d'un ſalut en éloignement: & la Charité rapporte toutes ces vertus à leur derniere fin, en les faiſant ſervir & d'inſtruments à la gloire de Dieu, & de liens pour unir les hommes à luy. Il y a bien une telle liaiſon entre les vertus qu'on les peut regarder comme parties d'un même corps, qui vivent toutes par la même ame, elles naiſſent enſemble & meurent enſemble. La foy ni l'eſperance ne ſe conſervent point ſans la Charité, & la Charité s'éteindroit ſans l'eſperance & la foy: les vertus morales ne ſont que des ſtatues creuſes & inanimées ſi la Charité ne les remplit, & la Charité ne ſeroit qu'une ombre ſans les vertus morales. Il faut pourtant avouër que dans cette liaiſon de vie, la Charité eſt d'un degré ſuperieur, parce que ces influences coulent d'un principe de fin, qui eſt toûjours le plus noble. Qu'on ramaſſe dans un ſujet ce qu'il y a de plus brillant dans les qualitez celeſtes, dans une foy capable de remuer les montagnes comme des grains de ſable, qu'on parle un langage divin comme les Anges, qu'on ſonde l'abyſme des ſecrets de Dieu, où l'eſprit de l'homme ne voit qui des tenebres qui l'aveuglent, qu'on arroſe de ſon ſang les veritez

de

de la Religion, qu'on ſe livre aux flammes pour étre bruſlé, & reduit en cendre, par un beau martyre ; ſans la Charité St. Paul regarde cela comme rien. Ce n'eſt tout au plus qu'un ſon qui touche agreablement l'oreille comme l'harmonie d'une cymbale, & qui s'évanouït de même. L'ame du martyre eſt la charité, & ſans elle on perdroit inutilement mille vies pour Jeſus Chriſt. Cette action qui paroiſt ſi généreuſe, ſi noble, ſi deſintereſſée, eſt un crime fardé, & un orgueïl ſous un maſque de pieté, qui peut éblouïr les hommes, mais qui n'impoſe point aux lumieres de Dieu. Cette foy qui étonne, cette éloquence qui gagne le cœur, cette ſçience qui éblouït de ſon éclat, n'eſt qu'un éclair qui s'evanouït, & qui laiſſe le ſujet de ces qualitez enſeveli dans des tenebres éternelles.

Quand la Charité s'y incorpore, l'homme qui poſſede ces graces, eſt un autre brillant de gloire, qui luira à jamais dans l'éternité. De toutes les vertus dont la jouïſſance du ſalut depend, la Charité ſeule entrera dans le Ciel, parce qu'elles ſuppoſent toûjours quelque imperfection. La foy ne s'accorde point avec la veuë, l'eſperance eſt incompatible avec la jouïſſance, la repentance repugne à la perfection de la ſainteté, la juſtice ſuppoſe des droits particuliers & des relations de dependance. Ainſi elles reſſemblent au manteau d'Elie, qu'il n'emporta pas avec luy, quand le chariot de feu l'enleva pour le Ciel. Mais la vie de la Charité n'eſt point paſſagere : c'eſt une vie ſans borne, qui égale ſa durée à l'éternité. Elle paroiſtra toute rayonnante de lumiere devant le Tribunal de Jeſus Chriſt. Pour un Dieu qui eſt *Charité*, il n'y a point de ſpectacle plus agreable que la Charité, & il en ramaſſera auſſi toutes les actions que les Eleus ont exercées pour les renfermer dans l'arreſt de vie qu'il leur prononcera. Il parlera des viſites qu'ils luy ont renduës dans ſa priſon, des habits qu'ils luy ont donnez pour couvrir la nudité de ſon corps, du pain qu'ils luy ont diſtribué pour le nourrir. Il ſe monſtrera pour ainſi dire enveloppé des aumoſnes qu'on luy a faites en la perſonne des pauvres. Non ſeulement la Charité ſe preſentera devant le Tribunal de Jeſus Chriſt, elle entrera avec luy dans le Ciel où elle prendra des degrez de perfection qu'elle

qu'elle ne poſſedoit pas ſur la terre ; & Dieu étant alors contemplé ſans ombres, ſans voiles, ſans miroirs, & connu parfaitement, ſera ſouverainement aimé.

Tous les égards de dependance qui ſont neceſſaires à la conſervation du monde, qualitez de Princes & de ſujets, de ſerviteurs & de maiſtres, de peres & d'enfans, s'éteindront abſolument, afin que la Charité rempliſſe la place du reſpect de l'obeïſſance, pour embraſſer des hommes qui ſeront ſoumis immediatement à Dieu. Cette parfaite égalité, communiquera des mouvements plus vifs à l'amour que les Saints ſe porteront, la ſubordination empêchant certains épanchements de cœur, & certains airs de familiarité, qui ſont & le plaiſir & la nourriture de l'amitié entre des égaux : & la diverſité des degrez de gloire où les Bienheureux ſeront placez, n'excitera point ces chagrins & ces jalouſies, que produit maintenant la diverſité de merites. La perfection de la Charité conſumera tous ces injuſtes ſentiments, & dans l'admiration de l'équité & de la ſageſſe de Dieu, elle aimera & cette conduite, & les perſonnes qui en ſont le ſujet. De ſorte qu'on n'aura pas moins de joye de voir les illuſtres Saints placez ſi avantageuſement, que ſi l'on occupoit ſoy même un lieu ſi glorieux. C'eſt alors que s'accomplira ce que dit S. Paul, & qui ne ſe trouve point du tout, ou ſe trouve rarement entre les hommes, *la Charité ne cherche point ſon propre bien.* Tous les Saints compoſeront un corps de gloire dont chaque membre par une étroite ſympathie ſentira l'honneur des autres avec un plaiſir extreme ; comme dans le corps humain les parties baſſes s'intereſſent à l'avantage des parties nobles, parce que cette diſtinction eſt l'ornement, la beauté, la conſervation du tout. On ne verra que Charité dans ce royaume de charité.

## *Des actes de la Charité internes, & externes.*

Examinons maintenant quels ſont les actes de la Charité, qu'on diſtingue en actes internes, & en actes externes. Les premiers ſe peuvent partager en deux : L'un pourſuit le bien, & l'autre fait le mal. Comme Dieu eſt

toſ-

toûjours le point de veuë de la Charité, elle cherche toûjours ſa gloire: elle veut qu'on le connoiſſe, qu'on l'admire, qu'on l'aime, qu'on le beniſſe: Et rien n'étant plus agreable à Dieu que le ſalut des pecheurs, elle y travaille par des deſirs, par des vœux ardents, par des prieres la plus ſainte des volontez & qui porte le plus de marques de celle de Dieu, étant la converſion des hommes qui ſortent des tenebres de l'ignorance & du peché, pour entrer dans la lumiere de la pieté. Quand cela arrive, la Charité produit des actes de joye, qui n'eſt proprement qu'un amour du bien preſent, dont l'objet aimé jouït. C'eſt le plaiſir du Ciel, c'eſt la benediction de la terre; & l'acquiſition d'un threſor touche moins ſans comparaiſon. Les Fidelles de Jeruſalem glorifierent Dieu dans des tranſports qu'il eſt malaiſé d'exprimer, ayant ſçeu que les Gentils embraſſoient la foy. Dans de pareilles occaſions où les bornes de l'empire de Jeſus Chriſt s'étendent, la Charité change les hommes en Anges qui crient, *Gloire ſoit à Dieu dans les Cieux & Paix ſur la terre.* Dieu n'enrichit jamais une partie de ſes enfans de threſors celeſtes, que les autres n'ayent un nouveau partage de benedictions, par les conſolations & l'édification qu'ils reçoivent de la converſion des pecheurs; & la Charité eſt miſe au large, par la nouvelle matiere qu'elle trouve à s'exercer. Les actes de charité qui regardent la fuite du mal, c'eſt une haine invincible pour le peché, qui eſt infiniment oppoſé aux perfections de Dieu qui ſont l'objet de nôtre amour; & c'eſt aimer Dieu tendrement & fortement, que de haïr ce qu'il hait ſouverainement, comme trés odieux en effect, par l'oppoſition où il eſt avec ſon admirable bonté. Il n'y a que laideur, que tenebres, que deſordre, que privation d'être dans le peché, tout y eſt digne d'une haine infinie, qui eſt encore au deſſous de ſa turpitude. Cet acte de haine du peché, eſt ſuivy d'un acte de reſpect pour Dieu, qui nous defend de l'offenſer par ce qui luy déplaiſt. Il n'eſt point de malheurs, point de priſons, point d'exil, point de tourments, point de ſupplices, qui ne paroiſſent plus redoutables qu'un peché: & les hommes pénétrez

de

de l'amour de Dieu, aiment mieux cent fois étre dechirez en mille pieces par les mains des bourreaux, que de jetter un grain d'encens sur les autels des Demons.

La même Charité qui rend si sensible à la gloire de Dieu, & qui pénétre une ame de joye quand des hommes morts dans le peché ressuscitent par une vie sainte, nous déchire aussi le cœur, à la veuë des outrages qui sont faits à l'honneur de Jesus Christ; les traits lancez contre luy retombent sur nôtre teste pour y faire de profondes blessures: Et un cœur debonnaire qui semble n'avoir aucun sentiment pour les injures propres, qui ne les voit point, qui ne s'en plaint point, qui les dissimule, qui les pardonne, qui les oublie, s'émeut vivemment des offenses qu'on fait à Dieu. Il paroist un homme tout different de soy même, semblable à Moyse qui demandoit grace pour un peuple ingrat, qui vouloit le lapider, & qui jettoit par une sainte indignation, les tables de la Loy pour les briser, en mille pieces à la veuë d'une idole que les Hebreux adoroient. Jeremie ne trouvoit point assés de larmes chés soy pour pleurer les pechez de son peuple. Il souhaitoit que ses yeux fussent changez en des sources de pleurs, pour arroser ces malheureux *navrez à mort*, par les traits de feu, & les épées des Demons, & quand on a le malheur de pecher soy même, on sent des componctions de cœur & des remords qui le déchirent. Les feux, les tenebres les tourments d'enfer n'entrent point du tout dans cette douleur, puis qu'on le sent lors que ces peines sont pardonnées, & un homme qui aime Dieu sincerement, s'attache uniquement au malheur qu'il a eu de luy déplaire. C'est là son enfer, ce sont les Demons qui le tourmentent, & qui luy font dire, *j'ay peché contre toy, contre toy proprement, j'ay fait ce qui deplaist à tes yeux.* Pſ. LI. 6. Ce n'est pas assés que la Charité rempliſſe le cœur par ces actes internes que nous avons de peints, elle veut regner dans les actions externes, dans les bienfaits qu'elle répand à pleines mains selon son pouvoir, dans les aumosnes qu'elle fait à ceux qui en ont besoin, dans les bons avis qu'elle donne aux imprudens, dans les censures fraternelles qu'elle addresse aux pecheurs. Nous nous con-

contentons de proposer simplement ces actes, pour donner un plan entier de la Charité, & nous en traitterons amplement en les considérant en particulier dans le Chapitre de l'amour du prochain.

*Des effects de la Charité dans l'homme.*

Il faudroit un temps infini pour parler avec exactitude, des effects de la Charité: Pour abreger nous proposerons seulement les principaux, en les considerant sous trois égards: par rapport à nous mêmes, par rapport au Prochain, par rapport à Dieu. Un des plus nobles effects de la Charité dans nous mêmes, & qui sert de fondement aux autres, est de purifier l'ame. St. Pierre attribue bien cette vertu à la foy, en disant *qu'elle a purifié les cœurs des Gentils*, Act. XV. 9. En effect elle dissipe les tenebres & les erreurs de l'esprit où elle introduit les belles & vives lumieres de la verité: mais ce n'est point par elle même, & par une efficace immediate, que la foy purifie la volonté dont elle n'est pas une habitude: Elle employe la Charité, elle opere par la Charité, de sorte que c'est effectivement la Charité qui détruit le vice dans la volonté. Cela fait dire à St. Paul que la fin des preceptes de Dieu, *est la Charité d'un cœur pur.* 1 Tim. I. 5. C'est dans cette veuë qu'elle est representée par le feu: & celuy qui reposoit sur l'Autel pour consumer les victimes, dont la fumée montoit comme un agreable parfum pour toucher l'odorat de Dieu, étoit l'image de la Charité, qui consume les ordures de l'ame comme un holocauste de bonne senteur plus precieux mille fois que les sacrifices qui faisoient baigner l'Autel dans le sang: Dieu envoya un Seraphin pour purifier avec un charbon vif les levres souillées d'Esaïe: & nous avons le feu & le Seraphin, dans la Charité: elle allume dans le cœur, un amour de Dieu sincere & violent, qui devore cette masse de pechez où il est enseveli, & de là elle répand par tout la belle flamme, dans les pensées, dans les paroles, dans les actions, pour les sanctifier. Un cœur preparé de la sorte, est un temple que Dieu juge digne de luy. Il y vient avec toutes ses graces, il s'y plaist,

plaiſt, il s'y tient, & il n'a pas plus de joye d'étre aſſis ſur un thrône tout brillant d'étoilles, que de remplir un cœur pénétré de charité. Ecoutons St. Jean ſur cela. *Celuy qui demeure dans la charité, a Dieu qui demeure en luy*, 1 Jean IV. 16. Il ſemble d'abord que l'expreſſion de St. Jean n'eſt pas juſte: c'eſt la Charité qui demeure dans l'homme; l'homme donc ne demeure point dans la charité. Mais cette merveille eſt l'ouvrage de la grace, qui rend cette demeure reciproque. L'homme demeure dans la charité, & la charité demeure en l'homme. Car il ſe fait un édifice de charité où il ſe renferme & ſe repoſe. C'eſt là qu'on le trouve, & il en eſt environné de toutes parts. La charité eſt ſa maiſon, & il eſt le temple de la charité, & par là il devient le temple de Dieu, qui n'y demeure point par des ombres & des nuages, il s'y tient par la preſence de ſon eſprit, qui n'en ſort jamais. Jeſus Chriſt demeure bien dans les cœurs par la foy, qui fait le premier degré d'union avec luy. Mais ſa demeure par la charité eſt plus vive & plus pompeuſe, s'il faut parler ainſi; elle ſe fait ſentir avec plus de force, avec plus de joye, & c'eſt même le ſigne pour connoiſtre que Jeſus Chriſt y demeure par la foy, qui ſeroit morte ſans la charité.

Heureuſe preſence qui répand dans l'ame cette douce paix, qui unit l'homme avec ſoy même, qui eſt miſerablement déchiré ſans la charité. La raiſon conſeille le bien, les paſſions s'y oppoſent; la premiere repreſente le devoir, les ſecondes alleguent le plaiſir. Il ſe fait un combat ſi terrible de la chair & de l'eſprit, qu'il eſt malaiſé de l'exprimer. Eſaïe en a cherché l'image dans une effroyable tempeſte qui agite les flots de la mer. *Les méchants*, dit-il, *ſont comme une mer émeuë qui ne ſe peut calmer, & ſes eaux jettent du limon & de la boue*. Eſ. LXII. 20. Selon cette [illegible]e, les paſſions ſont autant de vagues furieuſes qui s'élevent, qui s'abbaiſſent, qui ſe tournent de tous les coſtez, & qui ſe répandent avec leurs impuretez ſur la raiſon, dont la voix n'eſt plus écoutée. C'eſt la Charité qui impoſe ſilence au tumulte des paſſions, en criant, *taiſez-vous*, & elle y fait regner un doux calme, ſemblable à celuy que Jeſus Chriſt rendit aux vagues du

Lac de Galilée quand il les tança. Elle unit la volonté de *concupiſcence* avec la volonté *raiſonnable*, elle oblige les paſſions à reſpecter les ordres de la ſageſſe, & à s'employer toutes pour la gloire de Jeſus Chriſt, à la deſtruction de qui elles avoient contribué de toutes leurs forces.

### *Effects de la Charité envers le Prochain.*

La Charité ne forme pas ſeulement une douce union de l'homme avec ſoy même, elle établit encore une agreable paix avec le Prochain. Les differents cœurs, les volontez diverſes, luy paroiſſent des parties que le peché a ſeparées de leur tout, & qui doivent étre rejointes en un cœur & une volonté. Ce fut l'ouvrage de la Charité dans les premiers Chrétiens: qui n'étoient *qu'un cœur & qu'une ame*, en differents corps: belle image de l'union des perſonnes divines, dont le principe eſt l'unité de leur nature: & Jeſus Chriſt demande cet effect à la Charité en priant ainſi pour ſes fidelles. *Qu'ils ſoyent tous un, ainſi que toy pere és en moy, & moy en toy; afin qu'eux auſſi ſoyent un en nous.* Jean XVII. 21. Ce n'eſt point la conformité de nature, qui fait cette merveilleuſe union des enfans de Dieu. Les ames, les volontez, les humeurs, les conditions, ſont trop differentes, pour ne compoſer qu'une choſe de tant de ſujets. Cette gloire eſt deuë à la Charité qui les étreint dans un même nœud: Et comme la diverſité des membres n'empêche pas l'unité de la perſonne, parce qu'elle n'a qu'une ame qui les anime & les met en mouvement, ainſi les diverſes ames des fidelles deviennent une même ame, parce qu'elles ſont poſſedées par une même charité, comme par une nouvelle ame, qui les pénétre & les conduit.

C'eſt de là que vient ce merveilleux effect de la Charité, qui unit ceux qui ſont ſeparez par une prodigieuſe diſtance de lieux. St. Paul priſonnier à Rome, étoit trés éloigné des Coloſſiens placez dans une autre partie du monde, & il ne laiſſoit pas de leur écrire ainſi. *Quoy qu'abſent de corps, je ſuis pourtant preſent d'eſprit avec*

*vous.*

*vous.* Col. II. 5. Il n'eſt pas ſans apparence que ces paroles ont quelque relation à l'Apoſtolat de St. Paul, qui étendoit ſes ſoins ſur toutes les Egliſes: & afin qu'il rempliſt mieux ces importants devoirs, il étoit favoriſé d'une preſence extraordinaire du St. Eſprit qui luy reveloit ce qui ſe paſſoit en éloignement. Les paroles qui ſuivent dans le même verſet, donnent beaucoup de reſſemblance à cette explication. *Je me réjouïs en voyant vôtre ordre, & la fermeté de vôtre foy.* Il découvroit cela par les lumieres du St. Eſprit, qui l'aſſiſtoit, & c'eſt apparemment ainſi, qu'il faut entendre ce diſcours aux Corinthiens à l'occaſion de l'inceſte que ce grand Apôtre vouloit punir. *Vous & mon eſprit étant aſſemblez au nom de nôtre Seigneur Jeſus Chriſt, par la puiſſance de nôtre Seigneur Jeſus Chriſt, qu'un tel ſoit livré à Satan.* 1 Cor. V. 4. Le St. Eſprit revela à Eliſée des choſes qui ſe paſſoient hors de ſa veuë, le crime de Guehaſi qui demanda à Naman une ſomme d'argent qui luy fut donnée: & luy fit dire à ce ſerviteur intereſſé, *mon cœur n'étoit-il pas allé là, quand ce perſonnage eſt deſcendu de ſon charot*, 2 Rois V. 26. Et l'Apoſtolat, dignité incomparablement plus excellente que celle des Prophetes, demandoit une meſure plus grande des graces du St. Eſprit. Il eſt vray cependant, que la Charité unit ceux qui ſont ſeparez par de vaſtes eſpaces, elle établit une preſence de penſée, de memoire, de ſoins, de vœux: Et comme il y en a un eſprit univerſel reſpandu dans la matiere du monde pour l'agiter, il y en a un pareillement dans la Charité qui pénétre toutes les ames fidelles & les met en mouvement. Ce n'eſt pas une de ſes moindres productions que de conſerver l'union des cœurs dans les differents jugements qu'on fait ſur les objets. Les eſprits ſe partagent, & la paix demeure dans le cœur: on s'aime malgré cette diviſion innocente, qui procede d'une imperfection de connoiſſance, qui ne deſcend point juſqu'à l'amitié, & qui ne ſert même qu'à en mieux découvrir la force, ou ſi le cœur en eſt émeu quand la diſpute s'échauffe, la charité raccommode tout le mal que l'orgueïl vouloit faire, & eſtreint le nœud qui s'étoit lâché.

St. Paul & St. Barnabé ont été de sentiments differents, à l'occasion de Marc : la contestation fut assés grande, pour empêcher le voyage qu'ils devoient faire de compagnie, & pour les conduire separement en divers lieux. Mais le cœur n'entra point dans les differents de l'Esprit. Paul & Barnabé s'aimoient en se quittant, parce que leur dispute n'avoit d'autre principe que la charité. Paul rejettoit Marc par l'amour qu'il avoit pour Jesus Christ, n'estimant pas qu'un homme qui les avoit abandonnez en Pamphilie, sans vouloir courir les risques d'une entreprise aussi difficile que celle où les deux Apôtres s'étoient engagez, fust un instrument propre au dessein qu'il proposoit. Barnabé vouloit s'associer Marc, par un mouvement de Charité, en se persuadant qu'il avoit les qualitez necessaires à l'entreprise, & qu'on ne pouvoit le rejetter sans luy faire tort. Ainsi la Charité étant le principe de cette dispute, la paix ne se rompit point ; & même St. Paul ordonna depuis à Timothée, de luy amener Marc, dont-il reconnut les talents pour servir à la propagation de la foy, en declarant qu'il luy étoit *bien utile pour le ministere.* 2 Tim. IV 12. Dans les disputes où il ne s'agit point du salut & de la Gloire de Dieu, le cœur doit demeurer tranquille, sans prendre parti. Son repos luy est trop cher, pour vouloir le troubler par une diversité de jugements qui sont peut-étre tous faux. En supposant que l'un soit vray, l'erreur de celuy qui se trompe, est plustost une matiere de pitié, que de haine. On peut rejetter l'erreur, & avoir de l'éstime pour la sincerité & la vertu de celuy qui la defend, & la Charité est trop precieuse pour étre sacrifiée, non seulement à un mot de critique, à un point d'Histoire, à une bagatelle de Philosophie, mais même à un article de Theologie, où la pieté n'a point d'interest. Des questions de rien, des manieres differenrentes de concevoir les matieres, causeront autant ou plus d'animositez dans les partis, qu'il n'y en a dans les Conquerans, pour la possession d'un Empire. C'est là une espece d'idolatrie que le cœur se rend à soy même : il ne peut souffrir d'étre contredit, il veut regner absolument, & sous le beau nom de zele de Dieu, il avance ses propres affailes. Le Pape *Estienne* faisoit sonner bien haut le titre pompeux

peux de tradition, en excommuniant les Egliſes d'Afrique, & ne permettant pas que leurs Deputez trouvaſſent à Rome, une maiſon pour les loger. Mais on perd la vraye doctrine de l'Egliſe, en détruiſant la Charité, & quand ce Pape auroit eu raiſon dans le fond, St. Cyprien étoit plus Orthodoxe que luy, parce qu'il ne rompit point de communion avec l'Egliſe Romaine, pour une queſtion qui ne meritoit pas qu'on luy ſacrifiaſt la paix & la Charité par un ſchiſme.

L'amour propre ſe deguiſe donc aiſement ſous le beau pretexte de l'amour de la verité. On ne ſonge point qu'elle doit ſervir à l'établiſſement, & non à la ruïne de la Charité, qui eſt la fin de la verité. C'eſt une fureur de couper un membre du corps pour quelques élevures, on ne doit en venir à cette extremité que quand il eſt pourry; ſans qu'on puiſſe y apporter de remede: & il n'eſt pas moins étrange, pour des queſtions de peu d'importance, de faire du fracas, de declamer en Chaire, d'inonder le public d'écrits emportez & violents, de ſoulever les Puiſſances, d'employer les cenſures, les depoſitions, les excommunications, comme ſi la Religion periſſoit. La Charité, n'eſt point là: mais elle ſe trouve dans les mouvements & les paroles de St. Auguſtin au ſujet des diſputes de St. Jerôme & de Ruffin. Qu'on prenne garde à ces mots qui coulent d'une plume trempée dans la Charité. *Malheureux que je ſuis, de ne pouvoir vous trouver enſemble: Peut-être que dans les mouvements, dans la douleur, dans la crainte que je ſents, je me jetterois à vos pieds, je pleurerois de toute ma force, je ferois des prieres dont l'ardeur égaleroit celle de mon amour, tantoſt à l'un de vous pour ſoy même, tantoſt à tous deux pour l'un & l'autre, pour les étrangers, & principalement pour les foibles en faveur de qui Jeſus Chriſt eſt mort, & qui ne vous voyent point ſans un danger qui les touche, ſur le theatre de cette vie; afin que vous ne vreſpandiez point d'écrits que vous ne pourrez effacer quand l'amitié vous aura réunis, & que vous craindrez même de lire, de peur d'en venir à une nouvelle diſpute.* Hier. Ep. 93.

*Effect de la Charité envers Dieu.*

La Charité étend ſes effects juſques à Dieu, puis qu'elle nous rend ſes amis. C'eſt le nom dont l'Ecriture honore Abraham, en l'appellant *l'ami de Dieu:* & Jeſus Chriſt trouvant trop bas le nom de ſerviteurs pour ſes Diſciples, a voulu le changer en celuy *d'amis*, qui renferme plus de tendreſſe & de familiarité. Quoy qu'il y ait une diſtance infinie entre Dieu & l'homme, il ſemble que la Charité la devore, en établiſſant une eſpece de proportion entre les deux. La bienveillance eſt reciproque. Dieu aime l'homme pour le rendre heureux, & l'homme aime Dieu pour établir ſa gloire: Ainſi Dieu eſt & ſa derniere fin, & l'objet de ſon amitié tout enſemble. Cette bienveillance mutuelle eſt manifeſte dans les deux ſujets: Dieu ſçait qu'il eſt aimé de l'homme, & l'homme fidelle connoiſt qu'il eſt aime de Dieu: dont il voit l'amour, dans la providence, dans les merveilles de la grace, dans les ſentiments de ſon cœur, tout cela luy fait dire, *vrayment, Seigneur, je ſçay que vous m'aimez, n'ayant pas épargné pour moy vôtre Fils unique.* Cette bienveillance fait une communauté reciproque de biens. Dieu ſe promet & ſe donne au fidelle, & avec ſoy il donne ſon Ciel, ſa gloire, & ſa vie: Et le fidelle donne ſon cœur, ſes penſées, ſon corps, ſes actions à Dieu, il fait retourner vers luy les biens qu'il en a receus, & par la reconnoiſſance & par les aumoſnes, qu'il reſpand ſur les pauvres qui ſont les membres du Fils de Dieu. Quelque tendreſſe qu'un Prince ait pour un favori, ce favori n'oſeroit dire ſans violer le reſpect, que le Roy eſt ſon ami, Dieu permet encore plus de liberté à un homme dont il eſt aimé: Et dans une eſpece de nature divine qu'il luy a communiquée, il veut bien qu'il le nomme ſon Pere, & qu'il l'invoque en cette qualité. Enfin comme Dieu demeure en l'homme, l'homme demeure en Dieu par la Charité. Ce lieu ſeul eſt celuy de ſon repos. L'enfer eſt pour les Demons, la terre eſt pour les hommes qui en font le bonheur, le Ciel eſt pour les Anges; & un fidelle ne l'aime, & ne le cherche que parce qu'il y vit en Dieu. Alors les deſirs ceſſent: il n'y a plus d'inquietude dans le

le cœur qui reſſemble à une boule qui s'arrête ſur un plane où elle a trouvé ſon repos. Il eſt content, il eſt plein, parce qu'il eſt impoſſible qu'il y ait le moindre vuide, où Dieu veut être tout entier. Tout lumiere dans l'eſprit, tout amour dans la volonté, tout vie dans la perſonne.

*Imperfection de la Charité. De ſa naiſſance & de ſon progrez. Comment il ſe fait?*

On n'eſt que trop convaincu que la Charité dans ce monde, n'eſt point au degré d'élevation qui luy eſt deu. Les plus gens de bien comme Moyſe, voyent Dieu par derriere, & non face à face, & Dieu n'étant pas connu parfaitement, il ne peut être aimé ſouverainement; les degrez de l'amour dépendant des degrez de lumiere qui la produiſent: & comme l'amour & de ſoy même & du Prochain, ne ſont que l'amour de Dieu par reflexion; il faut auſſi que l'imperfection ſoit par tout. Il y a toûjours dans le fond du cœur, une petite portion de ce *moy*, de cet amour propre qui ſe meſle inſenſiblement dans la Charité: & quoy qu'il ne la corrompe pas, il ne laiſſe pas de l'alterer. La concupiſcence s'oppoſe à la perfection de la Charité qui eſt obligée de s'arreſter pour la combattre: elle le fait avec ſuccez, mais elle eſt couverte de ſueur & de poudre, qui terniſſent ſon éclat: & elle reçoit même aſſés ſouvent des bleſſures qui l'incommodent. C'eſt pour marquer l'imperfection de la *Charité*, que l'Ecriture donne aux enfans de Dieu le nom de *voyageurs*, qui traverſent la terre comme un vaſte deſert, pour arriver à leur chere patrie, où ils demeurent parfaitement dans la Charité, qui eſt la fin de leurs deſirs. Jamais homme n'a approché plus prés du but que St. Paul, ravi juſques au troiſiéme Ciel: & ce grand Apôtre avouë qu'il n'eſt *point accompli*, & qu'il fait inceſſamment de nouvelles demarches, & des progrez nouveaux dans la Charité. *Je m'avance*, dit-il, *vers les choſes qui ſont en avant.* C'eſt en un mot un prodige de trouver, & dans le Ciel une Charité defectueuſe, & dans le Monde, une Charité ſans imperfection. C'eſt ce qui la fait diſtinguer en trois états. Charité *naiſſante*, Charité de *progrez*,

Charité de plenitude. La Charité naiſſante, reſſemble à une étincelle qui allume inſenſiblement un grand feu: Et en conſumant la matiere des pechez qui l'environnent, elle croiſt conſiderablement. C'eſt par là qu'elle commence à operer, pour détruire ces monceaux d'impuretez qui ſont comme de grands amas de paille pleins de toutes ſortes de ſerpents. Elle s'attache foiblement d'abord à ſa matiere, elle paſſe de partie à partie, juſqu'à ce qu'elle ait ſaiſi tout: Dieu, ſoy même, le Prochain, par des mouvements languiſſants & foibles à la verité, mais ſinceres toutesfois, & formez à ſon étenduë.

La Charité de progrez n'eſt point une effuſion ſur de nouveaux objets, ſemblable à l'accroiſſement de la mer qui couvre dans les grands flots, une partie du rivage que les ondes n'avoient pas encore mouïllé. L'accroiſſement de Charité eſt bien different du progrez des ſçiences, qui ſe fait non ſeulement de degré en degré, mais auſſi d'objet en objet; De la logique à la morale, de la morale à la phyſique: L'objet de la Charité eſt une eſpece de point indiviſible, qui ne peut étre partagé, il faut l'aimer tout, ou ne l'aimer point du tout, ſelon les maximes du grand Docteur de la Charité, *Si quelqu'un dit aimer Dieu, & a de la haine pour ſon frere, il eſt menteur: car qui n'aime point ſon frere qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit point?* 1 Jean IV. 20. La Charité ſe reſpand donc toûjours ſur tout ce qui doit étre aimé. La grandeur ou la petiteſſe, la foibleſſe ou la force de l'habitude ne font aucune diſtinction en cela, & il n'y a point de Charité quand on n'aime point tout ce qu'on eſt obligé de cherir. Le progrez de la Charité ſe ſent, mais il eſt difficile d'expliquer comment il ſe fait, ſemblable à la lumiere, qui des choſes du monde, eſt la plus ſenſible par ſon exiſtence, & la plus difficile à connoiſtre par ſa nature.

Nous ne pouvons gouſter le ſentiment de l'Eſcole qui ne veut point que l'accroiſſement de la Charité ſe faſſe par une addition de degrez: parce qu'ils regardent la Charité comme une *forme ſimple & ſpirituelle* qui reſide en l'ame, de ſorte qu'ils le font conſiſter ſeulement & dans un plus grand enracinement de l'habitude dans ſon ſujet, & dans

des

des actes d'une plus grande ferveur. Il est malaisé de comprendre que les actes de la Charité soyent plus vifs, sans que l'habitude qui les produit, ait de nouveaux degrez de force. Nous concevons la chose en cette maniere. Quoy que la Charité soit dans la volonté, il faut pourtant qu'il y ait de certaines traces dans le cerveau, qui servent d'occasion aux actes qu'elle produit. Ces traces se forment par les objets qui passent dans le cerveau par les yeux & les oreilles, pour representer à l'ame, les motifs de la Charité. Plus ces traces sont profondes, plus la volonté s'émeut: & c'est à ces traces qu'on peut rapporter ces paroles de St. Paul *étant enracinez & fondez dans la Charité.* Eph. III. 18. Ces traces où les esprits coulent pour agiter l'ame, sont comme des racines profondes, qui poussent leur tronc jusques dans la volonté. Alors ses actes sont plus vigoureux, & ses resolutions plus fortes: & leur vehemence croist dans l'ame, à mesure que les traces se creusent, ce qui arrive par la meditation & la reiteration des actes, qui font un pli de conversion à Dieu: & comme le mouvement des corps augmente selon les degrez qui luy sont imprimez par le moteur, ainsi le mouvement de la volonté vers l'objet de la Chariré, croist par des degrez d'efficace, qui luy sont communiquez par le St. Esprit. Les corps se meuvent avec plus de viteſſe, lors qu'ils approchent de leur centre, jusques là qu'on leur trouve de la chaleur: & l'ame se meut avec plus de rapidité, elle s'enflamme, plus elle approche de Dieu, centre de son repos & de sa felicité. Si le mouvement communiqué au corps se partage en d'autres sujets, il en perd autant qu'il en donne: & la Charité diminuë quand l'ame en cessant de penser à Dieu, se tourne vers la creature avec trop d'attache. Il faut donc penser à Dieu le plus souvent qu'il est possible, pour exciter incessamment de nouveaux desirs, cela met le cœur en l'état où David trouvoit le sien, qui souhaitoit d'étre dans la maison de Dieu, & qui tressailloit de joye en s'élançant vers son bien souverain: Et de cette maniere, la Charité croit à trois égards. Par voye *d'éloignement* de contraire, le penchant déréglé de l'ame pour la creature, s'affoiblissant insensiblement par l'effacement de ses premieres traces, & le nouveau tour

de ſes organes par voye de *diſpoſition*, qui met le corps plus en état de ſervir d'inſtrument à ſeconder les mouvements de l'ame dans une facilité qui croiſt de jour en jour. Par voye *d'efficace* ; Dieu recompenſant l'amour qu'on luy rend, par de nouvelles operations de ſon eſprit, qui purifient l'ame, & redoublent l'ardeur de ſes deſirs, pour ſe conformer aux preceptes de Jeſus Chriſt. Mais l'importance du progrez de la Charité, ne conſiſte pas dans la ſpeculation de ſa nature, elle depend de la pratique, à laquelle les bonnes ames s'attacheront entierement, ſans s'embarraſſer de quelle façon cela ſe fait.

La perfection de la Charité, eſt ou de parties, ou de degrez ; la premiere eſt de la grace, & la ſeconde de la gloire. Qu'on s'éloigne de ces eſprits orgueilleux, qui croyent qu'on peut porter en cette vie, la Charité auſſi loin que Dieu l'a requis. Que deviendroit la confeſſion des plus grands Saints? *Si nous diſons que nous n'avons point de peché, nous-nous ſeduiſons nous mêmes.* 1 Jean I. 8. Et n'eſt-ce pas à tous les enfans de Dieu, que Jeſus Chriſt a ordonné de prier ainſi, *pardonne-nous nos offenſes comme nous pardonnons?* On dit bien que les pechez veniels n'empêchent point la perfection de la Charité, parce qu'ils ſont ſeulement contraires à l'acte, & non à l'habitude de la Charité. Quel eſprit, s'il eſt raiſonnable, ſera perſuadé de cela? Quoy! les pechez veniels n'empêchent point la perfection de la Charité. C'eſt à dire que les petites maladies n'empêchent point la perfection de la ſanté ; les erreurs legeres n'empêchent point la perfection de la ſçience : Une tache ſur un beau viſage n'empêche point la perfection de la beauté ; les tenebres de l'air n'empechent point la perfection de la lumiere. C'eſt ne conſiderer que fort imparfaitement & trés confuſement la Charité, de s'en former une ſimple idée d'habitude ſans actes, puis qu'elle renferme tous les deux, & particulierement le dernier ; l'acte n'étant point pour l'habitude, mais l'habitude pour l'acte. Quelque forte que ſoit l'habitude de Charité, elle ne merite point ce nom ſi elle ne produit point d'actes ou n'en produit que rarement. Ainſi les actes de la Charité étant imparfaits, par le meſlange des pechez veniels,

il

il eſt impoſſible qu'elle ait la perfection que Dieu exige, & dailleurs ces pechez veniels laiſſent des impreſſions, & viennent de diſpoſitions qui repugnent à la perfection de la Charité, qui les detruiroit.

En retenant donc la diſtinction de Charité *de voye*, & de Charité *de patrie*, nous dirons que la premiere eſt toûjours au deſſous du degré que Dieu luy preſcrit, que perſonne ne peut pretendre à une perfection où St. Paul n'eſt pas arrivé, par ſa confeſſion propre: que c'eſt une opinion temeraire d'aſſurer qu'on peut d'un pouvoir actuel, conduire la Charité juſques à l'excellence requiſe; aucun ne connoiſſant ni le cœur des autres, ni ſon propre cœur, avec aſſés évidence, pour en porter ce jugement: & qu'au contraire il n'eſt point de perſonne qui en réflechiſſant ſur ſon ame, ne ſente bien, que ſa volonté ne fait pas tous les efforts qu'elle doit, pour s'unir à Dieu, pour luy complaire, pour luy obeïr exactement. C'eſt le ſujet de ſes ſoupirs & de ſes plaintes, *las miſerable que je ſuis*! & Dieu dont la ſageſſe eſt merveilleuſe, & qui détruit le peché par la mort a reſolu de laiſſer des imperfections dans la Charité *de voye*, afin d'inſpirer de l'ardeur pour la Charité *de patrie*, dont la perfection ſe fait ſentir par l'abſence, & excite des deſirs de la poſſeder.

Cependant toute imparfaite qu'elle eſt cette Charité *de voye*, elle ne laiſſe pas de plaire à Dieu, qui en couvre les defauts par le voile de ſon infinie miſericorde, & le precieux ſang de Jeſus Chriſt. La ſincerité en eſt le prix, & aide même à en cacher les imperfections. Dieu comme un Pere trés tendre, fait ſon point de veuë de cette ſincerité qui luy plaiſt. Les ames les plus pénétrées de zele, ne ſont pas toûjours celles qui ont le plus de connoiſſance des myſteres de la verité. Les Baſilides, les Potamieoes & mille Martyrs des premieres ſiecles, étoient dans un degré de lumiere trés inferieur à la ſçience des Theologiens: mais en recompenſe, ils avoient plus de Charité. Bien des points de verité leur étoient inconnus; mais ils voyoient avec certitude & diſtinctement l'excellence de la Charité, & leur cœur étoit convaincu qu'ils devoient préferer Dieu à toutes choſes, & cela plaiſant d'a-

van-

vantage à Dieu qu'une connoiſſance plus ſublime de la verité, qui n'eſt pas accompagnée d'un ſi beau zele, pour les recompenſer de l'affection qu'ils avoient pour luy, il les élevoit à l'honneur du martyre, & découvroit par là qu'il n'eſt point de vertu ni de l'eſprit ni du cœur, qui puiſſe égaler la Charité.

### *De l'amour de Dieu: & de ſes degrez. Amour de reconnoiſſance.*

Nous avons conſideré juſqu'icy la Charité ſous une idée la plus abſtraite & la plus générale que nous avons pû nous former; il faut maintenant examiner plus particulierement les actes qu'elle produit envers Dieu, & le Prochain. Il eſt ſurprenant qu'on trouve dans la Morale d'Epicure, des preceptes de l'amour de Dieu fondez ſur l'excellence de ſa nature & de ſa majeſté, qui merite des adorations, ſans égard à l'intereſt, à l'eſperance, aux recompenſes. Cette maxime eſt incompatible avec la deteſtable Philoſophie d'Epicure. Quelle idée peut-on avoir de Dieu, & des hommages que luy ſont deus, ſi l'homme ni l'univers n'eſt pas ſon ouvrage? La Religion Chrétienne étant la ſeule qui nous fait bien connoiſtre Dieu, eſt la ſeule auſſi qui nous apprend à le bien aimer. Elle établit une échelle d'amour, s'il faut parler ainſi, dont les divers degrez nous conduiſent à Dieu. Le premier eſt l'amour de *reconnoiſſance*, qui doit étre proportionné aux bienfaits de Dieu. Ce n'eſt que pour l'homme qu'il a employé l'exhortation *Faiſons le à noſtre image.* Cela marque l'excellence de l'ouvrage, qu'il vouloit produire, puis qu'il propoſoit des degrez de puiſſance, qu'il n'avoit point employez dans la creation des animaux qui fut faite ſans une ſemblable exhortation. Il leur vouloit donner un maiſtre qui portaſt l'image & de la Nature, & de l'authorité du Createur, & il employa des moyens particuliers, pour luy donner la vie. Il peſtrit de ſes mains la boue dont le corps d'Adam étoit formé, il luy donna une figure noble, il anima cette machine par un eſprit immortel, qui n'eſt point tiré du ſein de la matiere comme l'ame.

l'ame des beſtes, & qui coule de la volonté de Dieu comme de ſa ſource immediate: Et les animaux reſpectant les rayons de divinité qui ſortoient de toutes parts du maiſtre qu'il leur avoit donné, vinrent en foule luy rendre hommage, & recevoir de ſa bouche, les noms qu'il leur impoſa, ſelon les lumieres de ſa ſageſſe.

L'homme ayant perdu ſa gloire avec ſon innocence, meritoit d'étre abandonné de Dieu pour jamais, & laiſſé dans la miſere où il s'étoit volontairement precipité. Il n'auroit point eu de ſujets de plainte, puis que Dieu n'avoit aucune pitié de l'état des Demons, étres plus nobles encore que l'homme: Et les crimes & les malheurs de cet homme, ſont l'objet de la miſericorde de Dieu, qui ſemble les avoir permis, afin qu'il trouvaſt une occaſion de mieux faire connoiſtre juſques à quel point il l'aimoit. Pour delivrer cet homme criminel & malheureux, il a tiré du ſein de ſa Charité ſon Fils unique, il en a fait la victime de ſa juſtice inexorable. Il a puni ſon Bien aimé pour épargner ſes ennemis: & fait toutes les avances, en aimant cherement ceux qu'il pouvoit juſtement haïr, & avec ce Fils la plus chere choſe qu'il euſt dans le Ciel, il donne la grace & la gloire, la remiſſion des pechez, & les couronnes de la vie. C'eſt là ce qu'il faut admirer, en repetant aprés St. Jean: *C'eſt icy la Charité, que nous n'avons pas aimé Dieu, mais qu'il nous a aimez, & a envoyé ſon Fils pour étre la propitiation de nos pechez.* 1 Jean III. 10. Tant de graces ne meritent-elles point nôtre amour tout entier? & dans celuy que Dieu nous demande ne trouvons-nous pas un nouveau ſujet d'amour? puis que pour prix de toutes ſes faveurs, il ne veut que nôtre cœur: ce cœur fletri de tant de crimes, ce cœur où les Demons avoient regné, ce cœur qui ſe donne de ſi mauvaiſe grace, en reſiſtant à ſon devoir, & ſe livrant avec quelque ſorte de chagrin, à celuy qui l'a ſi bien merité, & qui en eſt le maiſtre legitime comme createur, & comme redempteur.

*Amour*

*Amour d'eſtime & d'inclination pour Dieu. Amour de préference.*

L'amour de *reconnoiſſance*, doit étre ſuivy d'un amour *d'eſtime*, qui eſt plus pur & encore plus élevé, puis que l'homme ne s'y trouve point : il eſt noble, il eſt ſans intereſt, il eſt uniquement fondé ſur l'excellence de Dieu. C'eſt l'étre ſouverainement parfait, & dans ſa nature, & dans ſes attributs. Il remplit toute l'étenduë des temps par ſon éternité, & tous les eſpaces par ſon immenſité: Il cauſe tous les mouvements ſans immutabilité, il commande à tout ſans dependance, il peut tout par les actes de ſa volonté, il voit tout par les lumieres de ſa ſageſſe. Infiniment aimable par ſes perfections naturelles qui impriment le reſpect, il ne l'eſt pas moins par ſes vertus morales, qui excitent la tendreſſe, & qui ſont propoſées par Dieu même à l'homme, comme le modelle de ſes perfections. Il eſt bien faiſant à ſes ennemis qu'il éclaire de ſon Soleil, & comble de bienfaits: il eſt patient dans les injures, miſericordieux dans les malheurs, fidelle dans l'execution de ſes promeſſes, équitable dans la recompenſe, juſte dans le chaſtiment des vices. Que peut-on refuſer à un Dieu ſi parfait, où tout eſt digne d'admiration & d'amour, où rien ne merite ni le mepris ni la haine?

L'amour *d'eſtime* conduit à un amour *d'inclination*. L'excellence infinie de Dieu, faiſant pencher de ſon coſté le cœur qui eſt toûjours inquiet, toûjours languiſſant, toûjours vuide, à moins qu'il ne ſoit rempli de Dieu. L'homme ſent aſſés, qu'il n'eſt pas bien chés ſoy, où il ne trouve que foibleſſe, que pauvreté, que nudité. Il a conſervé quelque ſentiment de ce qu'il auroit été ſans la perte de ſon innocence; & l'eſprit moins gaſté encore, que le cœur, connoiſt que la gloire, les grandeurs, les richeſſes, les plaiſirs, luy ſont neceſſaires, & qu'il doit les chercher hors de ſoy, pour remplir ſon neant. Le cœur ſe porte là avec rapidité, & ce mouvement eſt une amour d'inclination confuſe, pour le bien ſouverain. Mais l'ame tombe dans l'erreur de ceux qui ſont tourmentez d'une faim extraordi-

traordinaire aprés une longue diſette. Ils ſe jettent ſans conſideration ſur les premiers alimens, & ſans examiner s'ils ſont bons ou mauvais, ils vivent de charognes qui leur font rencontrer la mort, où ils cherchoient la vie. Ainſi l'ame affamée qui ne devoit ſe raſſaſier que de Dieu, ſe jette ſur les creatures pour remplir ſes deſirs : elle amaſſe des threſors, elle s'éleve aux dignitez, elle ſe plonge dans les voluptez ; & ſon vuide bien loin d'étre rempli, s'élargit encore davantage ; tous ces faux biens la tuent au lieu de la nourrir ; ce deſir de felicité eſt une impreſſion de Dieu dans la volonté qui cherche en tâtonnant un bien ſouverain, au lieu duquel elle embraſſe le premier fantoſme qui ſe livre à elle dans les tenebres où elle marche. La foy redreſſe cet égarement, en conduiſant l'amour d'inclination à ſon veritable objet. Le cœur trouve alors ce Dieu qu'il cherchoit ſans le connoiſtre : il s'écrie, *s'approcher de luy, c'eſt mon ſouverain bien :* Et il s'unit à luy par des liens de verité & de Charité.

C'eſt la ſource d'un nouveau degré d'amour : amour de *bienveillance*, qui ne deſire que la ſatisfaction, & la gloire de l'objet aimé, & qui conduit tout à cette fin. Voilà l'occupation d'un Chrétien, qui n'aime rien que par rapport à Dieu. Il aime ſon ame, parce qu'il y voit des traits vifs & animez de la divine cauſe qui l'a créée. Il aime ſon entendement, parce qu'il eſt plein de l'idée de Dieu : Il aime ſa volonté, parce que Dieu vit en elle, & qu'elle vit en Dieu : Il aime ſa memoire, parce que c'eſt un magaſin des merveilles de Dieu : Il aime ſon corps, parce qu'il eſt le Temple de Dieu : Il aime ſa langue, parce qu'elle benit Dieu : il aime ſes richeſſes, parce que c'eſt le threſor des pauvres, qui ſont les membres du Fils de Dieu. En un mot, penſées, paroles, actions, il fait tout ſervir à l'honneur de Dieu, la grande fin de tous ſes mouvements, ſelon l'ordre de St. Paul : *Soit que vous mangiez ou beuviez, ou que vous faſſiez quelque autre choſe, faites-le pour la gloire de Dieu.* Comme il n'y a point de ruiſſeau qui ne ſe rende enfin à la mer en s'uniſſant à quelque riviere qui l'y conduit ; il n'y a point d'action dans l'homme, quelque indifferente qu'elle paroiſſe, qui ne contribuë

tribuë à la loüange du maiſtre de l'univers, ſource de l'étre, du mouvement & de la vie, & qui ne porte même quelque caractére d'amour de Dieu, qui luy eſt imprimé par la volonté qui l'ordonne dans l'intention de l'honorer.

De ce degré on s'éleve à un cinquiéme, l'amour de *préference* qui choiſit Dieu pour ſon partage en le mettant au deſſus de tous les bien créez ſur ce degé d'amour. La plume nous tombe preſque des mains d'étonnement, en liſant comment les Jeſuites parlent de l'amour de Dieu. On peut voir ſur cela ce que l'Autheur de la Morale des Jeſuites a remarqué, en s'attachant particulierement à refuter *Antoine Sirmond*, ce ſavant Jeſuite, dont le françois eſt auſſi rude que le latin élegant. Il ſuffit d'alleguer la reſponce de Becan à cette queſtion, l'on eſt obligé d'aimer Dieu plus fortement qu'un autre ſujet. Il conclud hardiment, que ni dans l'habitude ni dans les actes on n'eſt point obligé d'aimer Dieu d'un amour plus fort. La raiſon de cette admirable Doctrine eſt, que *l'homme ignore ſouvent s'il aime Dieu plus fortement que le Prochain. S'il étoit donc obligé à certaine élevation d'amour, il ne ſauroit ſouvent s'il ſatisfait à ſon devoir ou non, ce qui le jetteroit dans un graud embarras de ſcrupules.* Bec. de Vir. Theol. c. 19. Q. 1. 603. Voilà un ſoin merveilleux du calme de l'ame: malheureux calme qui n'eſt qu'une horrible ſecurité, où l'ame perit. Pour nous, ſans balancer, nous declarons que Dieu doit étre plus aimé que l'homme, parce que Dieu eſt ſouverainement aimable, & bon par ſoy même, & que l'homme plein d'imperfections, n'eſt qu'une bonté participée & meſlée de neant & n'eſt aimable que par rapport à Dieu. Il n'y a donc point à heſiter: Dieu étant le plus aimable de tous les étres, doit étre auſſi le plus aimé; & c'eſt luy faire une injure ſenſible, de le mettre en balance d'amour avec une chétive créature, tirée des tenebres. On regarderoit comme un égarement d'eſprit ridicule dans l'uſage du monde, la queſtion ſi un portrait doit étre autant aimé que l'original: Et il y a encore plus d'extravagance, à douter ſi l'acte d'amour envers Dieu, doit étre plus fort que l'acte d'amour envers le Prochain: Pour étre raiſonnable, cet acte doit étre couforme à l'objet.

Ne

Ne favoriſons donc point la corruption du cœur, qui n'a que trop de penchant à l'injuſtice de préferer la creature au Createur, qui doit l'emporter à tous égards. Car en un mot tout ce qui eſt bon & beau dans les creatures, dans les Anges, dans le Soleil, dans les étoilles, dans l'or, les perles, les diamants, dans les oiſeaux & les animaux, dans les hommes & les femmes, n'eſt qu'une ombre de la beauté de Dieu, & qu'une petite portion de la plenitude infinie de perfections qu'il poſſéde : & moins encore, qu'une petite portion, dont la nature eſt la même que celle du tout : Une goutte d'eau eſt de même eſſence que la mer, & elle a des proportions avec elle toute vaſte qu'elle nous paroiſt. Cela ne ſe peut dire de la creature & du Createur : tout eſt different en eux ; & la nature & les proportions. Auſſi Jeſus Chriſt a voulu qu'il y euſt de la diſtinction dans les actes de l'amour envers Dieu, & envers le Prochain. *Celuy*, dit-il, *qui aime ſon pere, ou ſa mere plus que moy, n'eſt pas digne de moy.* Mat. X. 37. Vie, biens, gloire, tout doit étre immolé à Jeſus Chriſt. C'eſt une eſpece d'Idolatrie que de les aimer avec plus d'ardeur que Jeſus Chriſt, & la ſeule choſe qui doit nous affliger en perdant pour luy tout ce que nous avons, c'eſt qu'il ne ſoit pas d'un plus grand prix, afin que que le ſacrifice en fuſt plus beau.

## *Amour de complaiſance, & ſes effects.*

Cela nous meine à un ſixiéme degré d'amour, l'amour de *complaiſance*. Le cœur peut aiſement apprendre ce que c'eſt que cette eſpece d'amour, par ce qu'il ſent & fait pour une creature qu'il aime paſſionnement. Il trouve du plaiſir dans ſes peines : quelque rudes qu'elles ſoyent, il les croit legeres, parce qu'elles le conduiſent à la poſſeſſion de l'objet aimé, & font un hommage à ſon excellence : On y penſe inceſſamment : le ſommeil même n'empêche point cette idée de ſe preſenter à l'eſprit. On cherche par tout l'original, on ſent des tranſports de joye dans ſa veuë & dans ſon entretien : En ſon abſence on en regarde le portrait, & l'on a quelque ſombre joye d'étre dans les lieux qu'il

a quelquefois occupez. Que nous ſerions heureux ſi nous aimions Dieu avec la même tendreſſe ! Mais nous en ſommes bien éloignez ; & à ſa honte, & à la nôtre, les mouvements de nôtre cœur ſont plus tiedes & plus languiſſants.

Reveillons-les par de nouveaux tranſports, ou pour mieux dire, changeons d'objet en mettant le Createur à la place de la creature. Qu'il ſoit toûjours preſent à l'eſprit, qu'on medite jour & nuit la ſublimité de ſa Doctrine, qu'on le conſidere inceſſamment ; & dans la Nature, qui peint à nos yeux l'image de ſes perfections, & dans la Grace, ce fidelle miroir où l'on *contemple ſa Gloire à face découverte :* qu'on aime ſon entretien, & dans la predication de l'Evangile, où il parle à nous, & dans l'oraiſon où nous parlons à luy : qu'on le cherche dans la gloire de ſon Ciel, par des mouvements d'eſprit : *Eternel, j'éleve mon ame à toy*, qu'on gemiſſe de ſon abſence, en criant, quand viendray-je ? quand me preſenteray-je devant la face de Dieu ? *ô Eternel, combien tes Tabernacles ſont-ils aimables ? mon ame les deſire ardemment, mon cœur & mon corps treſſaillent de joye aprés le Dieu vivant.* Enfin, qu'il y ait toûjours une parfaite conformité de la volonté de l'homme, à la volonté de Dieu : pour executer ce qu'il ordonne, pour ſouhaiter ce qu'il deſire, pour ſe ſoumettre patiemment aux épreuves où il nous reduit. Si ſept années de rude ſervitude, ſemblerent courtes à Jacob, parce qu'il aimoit Rachel, la gloire de ſouffrir pour Dieu, diminuë & le poids des adverſitez, & la longueur des afflictions pour les faire paroiſtre courtes ; & l'amour eſt comme le ſel qu'Eliſée jettoit dans les eaux de Jericho, pour en adoucir l'amertume, elle fait gouſter des douceurs dans les afflictions où l'on eſt reduit, par la belle cauſe qui les fait ſouffrir. Rien n'eſt douloureux quand on aime Dieu avec ardeur, l'infamie devient un honneur, la pauvreté eſt une richeſſe qu'on reçoit avec plus de joye, qu'un mondain n'en gouſte dans l'acquiſition des threſors ; & le langage de l'amour eſt, *je prens plaiſir dans les infirmitez, dans les injures, dans les neceſſitez, dans les perſecutions pour Jeſus Chriſt.* 2 Cor. XII. 10.

*Amour*

*Amour de zele en quoy il conſiſte?*

Nous ne ſommes pas encore au bout de l'échelle, & il ſe preſente un nouveau degré d'amour, l'amour de *zele*. Tous ceux qui aiment Dieu ſincerement, n'en ſont pas encore parvenus là. Le zele eſt la vie de l'amour, une certaine delicateſſe qui l'annoblit, & qui luy inſpire de grands mouvements qui ne ſe trouvent que dans les ames du premier ordre. St. Paul en parlant de ce terrible feu, qui conſumera les impies, le nomme *un zele de feu*. Ce feu n'épargne rien, il s'attache à tout: à l'eſprit, au corps, à l'entendement, à la conſcience, il n'y laiſſe ni tiedeur, ni glace: de même le zele d'amour, enflamme tout, & ſemblable à ces feux artificiels qui vivent dans leur contraire, il ſe nourrit dans les afflictions, & s'allume où un amour plus languiſſant ſe refroidiroit. Ce ſont là ces embraſements de feu, cette *flamme violente* dont l'Epouſe parle & qui parût par de ſi belles marques, lors que Jeſus Chriſt renverſa les tables des changeurs, & fit un foüet de cordes pour chaſſer les beſtes dont on trafiquoit au Temple de Jeruſalem. Cette action heroique étoit predite dans les oracles: *le zele de ta maiſon m'a rongé*. Pſ. VI: 9. Et elle expoſoit Jeſus Chriſt à perdre mille vies s'il les avoit poſſedées, en luy faiſant autant d'ennemis qu'il y avoit de perſonnes offenſées dans cette entrepriſe. Les Magiſtrats trouvoient à redire qu'on uſurpaſt ſur leur authorité: les Sacrificateurs s'iritoient qu'on aboliſt une coutume qu'ils avoient introduite, pour l'augmentation du threſor ſacré. Le peuple étoit choqué qu'on le privaſt de la commodité d'acheter des victimes propres pour le ſacrifice, & de changer en monnoye, ſon or & ſon argent. Les vendeurs d'oiſeaux & de beſtes, & les changeurs dont les tables étoient renverſées, ſouffroient impatiemment la perte du profit qu'ils eſperoient. Ainſi à regarder en elle même l'action de Jeſus Chriſt, elle l'expoſoit à la violence d'une avarice, d'une ambition, d'une vengeance outrée des peuples & de puiſſances trés impatientes de leur naturel: Mais rien ne le touchoit au prix de la gloire de ſon Pere, à laquelle il avoit conſacré juſques à la derniere goutte de ſon ſang.

Il eſt aiſé de ſe former de la vie de Jeſus Chriſt une idée de l'amour de *zele*, qui ſe repand en quatre mouvements, qu'on peut nommer zele d'*admiration*, zele de *douleur*, zele de *joye*, zele de *progrez* de la gloire de Dieu. Le zele d'*admiration* trouve dans toute la conduite de Dieu, des caractéres de ſon infinie ſageſſe, qui mettent l'eſprit dans un raviſſement qu'on ne peut exprimer. Dieu reveloit ſon ſecret à des ignorants, il appelloit des peagers & des infames à la jouïſſance de la Grace, pendant que des perſonnes éclairées & qui vivoient en honneſtes gens, demeuroient dans les tenebres. Cette conduite qui fait le ſcandale & le murmure même d'un cœur orgueïlleux, eſt un ſujet de tranſport & de benedictions pour Jeſus Chriſt, il y voit l'authorité, la majeſté, l'independance de ſon Pere, qui diſtingue les hommes par le principe de ſon bon plaiſir : & par une ſainte élevation d'eſprit, il luy en attribuë les loüanges qu'il meritoit. *Luc* X. 21. L'expreſſion de St. Luc eſt forte, Ieſus Chriſt *treſſaillit de joye dans ſon eſprit.* A la veuë des myſteres enveloppez de tenebres impénétrables à la raiſon, un amour commun gardera un ſilence reſpectueux ; & un amour de zele, s'écriera, *ô profondeur de la Sapience, & de l'intelligence du Tout puiſſant.* Le zele de *douleur* naiſt des outrages qu'on fait aux perfections, à la doctrine, à l'Egliſe de Dieu. Quand les Preſtres de Jupiter amenent des victimes couronnées pour les immoler à St. Paul & à St. Barnabé, comme à deux divinitez ſous une forme humaine, ces grands Apôtres en ont un chagrin mortel qui les oblige à déchirer leurs habits, & ils auroyent mieux aimé qu'on les euſt chargez de chaiſnes, que de leur rendre des honneurs ſacrileges, qui partageoient la nature divine, & rendoient à des creatures formées du neant, un hommage qui n'eſt deu qu'au maiſtre de l'univers. Il faut avoir la même ſenſibilité pour les blaſphemes vomis contre la doctrine de Ieſus Chriſt. C'eſt accuſer de menſonge une bouche qui eſt la verité, & quand on l'aime autant qu'elle eſt aimable, on regarde ces blaſphemes comme des fleches tirées contre Dieu, qui retombent ſur la teſte de ſes enfans, pour y faire de cruëlles bleſſures. C'étoient les diſpoſitions de St. Polycarpe comme

me on l'apprend de l'Epiſtre que St. Irenée écrivoit à *Florin* Preſtre de l'Egliſe Romaine, qui ſouſtenoit que Dieu étoit la cauſe du peché, & qui tomba depuis dans les erreurs des Valentiniens. St. Irenée repreſente ainſi les mouvements de ſon maiſtre, aux impietez des Heretiques. *Il bouchoit ſes oreilles en s'écriant, bon Dieu! dans quel temps m'avez-vous reſervé, pour ſouſtenir de pareilles choſes? & en quelque ſituation qu'il fuſt, ou debout, ou aſſis, il ſortoit en fuyant du lieu, où il avoit entendu ces diſcours.* Euſ. Hiſt. l. 5. 20. Rien ne découvre mieux la vivacité de l'amour pour la verité.

Le zele de *douleur* s'eſtend auſſi aux afflictions de l'Egliſe, qui eſt le corps de Jeſus Chriſt; & le Chef en ſouffre luy même, dans le plus haut degré de ſa gloire où il jettoit ces cris perçans, lors que Saul dechiroit ſes membres avec une fureur de tigre, *Saul, Saul, pourquoy me perſecutes-tu?* Il ſemble qu'il ſentoit davantage les maux de ſon Egliſe, que ſa gloire propre; & dans un beau zele, cette douleur eſt plus forte que toutes les autres paſſions: plus que la joye d'accoucher d'un fils, plus que les mort qu'on ſouffre en luy donnant la vie, comme dans cette généreuſe mere qui en pouſſant les derniers ſoupirs, ne ſongeoit qu'à l'arche de l'Eternel que les Philiſtins avoient priſe, & qui voulut que ſon Fils portaſt le nom *d'Icabod*, qui ſignifie, où eſt la gloire: parce qu'elle avoit abandonné le peuple d'Iſraël, privé du ſacré monument de la preſence de Dieu.

C'eſt de la même ſource que coule ce zele *de joye*, qu'inſpirent les faveurs de Dieu, qui ſe communique aux hommes par les lumieres de la verité qui les éclaire, qui les ſanctifie, qui produit le calme de la conſcience, & augmente l'empire de Jeſus Chriſt, & par de nouveaux ſujets, & par de nouvelles vertus. Ce ſont là ces rayons de la face de Dieu, qui allumoient dans le cœur de David, plus de joye, qu'un mondain n'en poſſede dans une inondation de felicitez temporelles. Elle s'allume encore dans les merveilles que la Grace opere dans la delivrance de ſon Egliſe, & dans la ruïne de ſes ennemis. C'eſt un beau triomphe, de toutes les vertus de Dieu: de ſa juſtice

dans la punition des crimes : de sa fidelité dans l'execution de ses promesses : de sa puissance par le passage subit & inopiné des tenebres à la lumiere : de sa sagesse dans les moyens qu'il employe pour y travailler. Le Ciel & la terre, l'Eglise militante, & l'Eglise triomphante entrent en union de benedictions & d'alleluias. *Le salut, l'honneur, la gloire, & la puissance, appartiennent à l'Eternel nôtre Dieu.* Apoc. XIX. 1.

Pour achever le portrait du zele, il faut y joindre le zele de *progrez* de la gloire de Dieu : Et comme elle éclate particulierement dans le salut des pecheurs, on doit y travailler de tout son pouvoir par ses prieres, par ses exemples, par ses empressements, par ses demarches, par son sang même, s'il est necessaire pour l'avancer. C'est un ordre que St. Jean nous donne, & qui doit être ponctuellement executé. Jesus Christ ayant mis sa vie pour nous, *nous devons aussi mettre nos vies pour nos freres.* 1 Iean III. 16. Le precieux sang qu'il a respandu pour nous sauver, marque les traces qu'il nous faut suivre. Il crie, *faites pour les hommes, ce qui a été fait pour vous*, & il y auroit de l'injustice à estimer davantage un chetif corps composé de bouë, & affecté au pouvoir de la mort, que des ames immortelles, préferables à toute la matiere de l'univers. C'est mettre à profit cette mort, dont naturellement on ne tire aucun interest, que de l'employer au salut des hommes ; & une place dans le tombeau est trés glorieuse, quand elle peut preparer à un pecheur, un lieu dans le Ciel. St. Paul s'est réglé sur les maximes de Iesus Christ ; & c'est la cause des vœux qu'il faisoit, d'être anatheme pour le salut de ses freres.

### *De l'amour d'union.*

Le dernier degré de l'amour de Dieu, c'est l'amour d'*union* qui sera consommée dans le Ciel. Voilà le veritable but de l'amour, & une marque des perfections de l'objet aimé dont la possession est necessaire au bonheur de l'amant. Dieu demeure déja dans une ame par la foy, par la Charité, par la paix, par Iesus Christ, par son esprit ; mais

mais cela ne remplit pas encore l'étenduë de nos desirs : & même le cœur est trop serré par la concupiscence & les afflictions de cette malheureuse vie, pour y recevoir Dieu tout entier. Il faut que la gloire le mette au large en luy donnant une vivacité & une étenduë qu'il n'avoit point, pour être imparfaitement rempli de Dieu. Alors on ne dependra plus de la predication de l'Evangile, des sacrements, de l'interceſſion de Iesus Christ ; d'un esprit de foy & de priere, qui font dans l'Eglise nôtre union avec Dieu. Dieu sera *tout en tous*, en se communiquant sans dependance d'aucun canal, sans partage, sans meslange de chair & d'esprit, de tenebres & de lumieres ; de sorte que les Saints étant tout penetrez de Dieu, & d'une maniere plus intime que l'union de l'esprit & du corps, ils seront dans un parfait repos, & sans former le moindre desir qui est toûjours une portion de misere ; car il n'y a plus de desirs, quand on jouït parfaitement de Dieu : on est dans son centre, qui ne permet plus de mouvements que ceux d'une joye glorieuse, qu'on ne peut exprimer : on est transformé tout entier dans l'amour, on est tout Charité, qui est le plus haut degré de la gloire du Ciel ; Dieu ne voulant étre connu parfaitement que pour étre souverainement aimé, sinon autant qu'il est aimable, puis qu'il l'est infiniment, du moins autant que la volonté est capable de l'aimer. Cet amour d'union represente celuy des adorables personnes de la Trinité, qui ne sont pas moins fortement unies par luy que par la communion d'une même nature, & qui n'a point d'autre fin que la jouïssance de l'objet aimé, parce que chaque personne est infiniment heureuse par soy même, & que l'amour qui les unit, est sans interest. Ainsi le motif de l'union des Sts avec Dieu, est l'union même, parce qu'il n'y a rien de plus excellent, & que le bonheur qu'on y trouve n'est point different de cette union.

### *Comment Dieu veut étre aimé de tout le cœur ? Explication de* St. Matthieu XXII. 37.

Il est maintenant à propos de considerer la maniere dont

Dieu veut étre aimé : on l'apprend de la bouche même de l'Autheur de la Verité, qui à la queſtion d'un Docteur de la Loy, ſur le plus grand de tous les Commandements, reſpondit ainſi. *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame, de toute ta penſée :* Matth. XXII. 37. Il adjoûte à tout cela, & dans St. Marc & dans St. Luc, ce peu de mots, *de toute ta force :* mais ils ſont rangez dans un ordre different. St. Marc mettant la *penſée* devant la *force*, & St. Luc, la *force* devant la *penſée*. Ces divers termes, marquent en général, que l'amour de Dieu ne ſouffre aucun vuide dans le cœur de l'homme : il doit remplir toutes ſes puiſſances, regner par tout, ſe ſoumettre tout, ſans laiſſer le plus petit point de ce cœur non pénetré. Mais quand on veut expliquer ce que c'eſt que ce cœur, cette ame, cette penſée, cette force, il y a de la difficulté, & les diverſes interpretations ne ſervent qu'à en augmenter le poids. Une expoſition des plus ſuivies, entend par le *cœur*, la *volonté* ; par l'ame, ſa partie inferieure ; par l'entendement, cette puiſſance qui connoiſt les objets ; par la *force*, les puiſſances du corps qui executent les actes externes. Mais cette interpretation de Thomas d'Aquin, qui eſt embraſſée par un grand nombre de Sçavants, ne paroiſt pas juſte. L'ame étant une ſubſtance ſimple, n'a point de parties baſſes diſtinguées de la volonté, qu'on cherche dans le cœur : l'ordre n'eſt pas exact de mettre l'entendement aprés la partie baſſe de l'ame quand elle en auroit ; & il eſt peu vrayſemblable que Jeſus Chriſt ait entendu des forces corporelles, en parlant de l'amour de l'ame.

Nous eſtimons donc plus raiſonnable, de ne chercher point tant de ſubtilité dans ces diſtinctions : la penſée de Jeſus Chriſt eſt toute renfermée dans ce precepte, *tu aimeras Dieu de tout ton cœur*, & ce qu'il ajoûte, n'eſt qu'une explication plus étenduë de ces mots, *tout ton cœur*, qui comprend l'ame, l'entendement, & la force ; & ſi cela n'y entroit pas, Dieu ne ſeroit point aimé de tout le cœur. Auſſi St. Matthieu ne ſignifie pas un amour de Dieu plus étroit & plus borné, quoy qu'il n'ait point employé le mot de *force*, dont les autres Evangeliſtes ſe

ſont

ſont ſervis. C'eſt un amour auſſi grand & auſſi large qu'il le doit étre: & pour en faire mieux comprendre l'étenduë, St. Luc & St. Marc ont entré dans un détail plus circonſtancié, en exprimant & les deux puiſſances de l'ame, & la maniere dont il faut aimer Dieu. Par l'ame nous concevons la volonté qui eſt comme l'ame de l'ame & le principe de ſes mouvements: & quoy que naturellement elle ſuive l'entendement, St. Luc & St. Marc l'ont miſe devant, parce qu'elle eſt le ſujet de l'amour, & qu'elle employe l'entendement pour donner à Dieu des marques de l'affection qu'elle a pour luy. Dans le corps, le cœur eſt la cauſe du mouvement, il fait battre les arteres, & circuler le ſang: dans l'ame la volonté produit ou par ſoy même, ou par les ordres qu'elle donne, les actes de l'amour de Dieu: elle applique l'eſprit pour penſer à luy, elle l'empêche de s'égarer, & elle nourrit ſa tendreſſe, par la conſideration des merveilles de la Grace, qui l'enflamment inſenſiblement. Par la *force*, nous concevons l'application de l'ame qui s'eſlance de toute ſa rapidité, vers l'objet aimé. Il n'y a rien de lâche, rien de contraint, rien de chagrinant dans ce mouvement: tout y eſt vigoureux, tout y eſt libre & naturel, tout y eſt coy.

Par ces mots *tout ton cœur*, Jeſus Chriſt exclud trois ſortes de cœurs. Le cœur *hypocrite*, le cœur *partagé*, le cœur *languiſſant*. Le cœur hypocrite envoye à Dieu des fantômes de pieté, des paroles & des actions externes, où il n'eſt point renfermé, ou du moins c'eſt un cœur double, qui remplit des objets contraires. Le cœur *partagé*, cherche à contenter Dieu & le monde; il croit que c'eſt aſſés pour Dieu, que de luy laiſſer la meilleure part; un petit morceau pour les plaiſirs, n'eſt pas une affaire, & l'amour de Dieu étant le dominant, c'eſt toûjours une marque qu'on le préfere aux autres objets. Ainſi le cœur perit pour Dieu, & il tombe tout entier aux mains du Demon. Quand on ne donneroit qu'un atome de ſon cœur au monde, Dieu n'en veut plus, puis qu'il n'a pas tout, il l'abandonne entierement à ſon ennemi, qui s'en rend le maiſtre. Le deſir de la fauſſe mere étoit que l'enfant fuſt partagé: Il étoit également perdu pour elle, & pour la veritable

mere. Un cœur partagé eſt bien perdu pour Dieu, mais il ne l'eſt pas pour le Demon: toutes les parties luy appartiennent, & cette poſſeſſion ne luy eſt point diſputée. Il faut donc que le cœur comme un point indiviſible, ſoit conſacré tout entier à Dieu, que toutes ſes penſées ſoient à Dieu, que tous ſes mouvements regardent Dieu, & s'il ſe rencontre une creature entre deux, qu'il la pouſſe avec ſoy vers Dieu, pour la faire ſervir à ſa gloire.

On ne trouve que trop de ces cœurs partagez, pour ignorer ce que c'eſt. Il ne ſera pourtant pas inutile, de le faire encore mieux comprendre par l'exemple de Jehu. Il executa ce *qui étoit droit* devant Dieu, en exterminant & la maiſon d'Achab, & les ſacrificateurs de Bahal: mais il *ne marcha pas de tout ſon cœur en la Loy de l'Eternel*, parce qu'il ſuivit les pechez de Jeroboam, 2 Rois X. 30. Le cœur *languiſſant* eſt celuy qui ſe donne tout entier à Dieu: il n'y a point de reſerve pour le peché: il reſpecte tous les ordres du Ciel, il étend ſes affections ſur toutes les parties de la pieté, il luy conſacre le dedans & le dehors: il a de la ſincerité par tout, & de l'integrité par tout. Mais le mouvement qui l'emporte vers Dieu, eſt un mouvement meſlé des impreſſions de la chair, & des inclinations de l'eſprit. Sa rapidité en eſt alterée, & il ſe meut plus peſamment par le facheux obſtacle de la concupiſcence qui s'efforce de l'arreſter, & de l'entraiſner même dans la poudre de la terre, quand il s'éleve au Ciel. Ce cœur eſt donc bien tout à Dieu d'un tout *de parties*, mais il n'y eſt point encore d'un tout de *degrez*, à cauſe des influences de la concupiſcence, & d'une portion de tenebres qui eſt meſlée dans ſes lumieres. On peut remarquer cette alteration de mouvement, dans l'amour que St. Pierre avoit pour Jeſus Chriſt. Il ſe ſacrifia de bon cœur pour la gloire de ſon cher maiſtre, en ſouffrant dans la Ville de Rome le plus rigoureux de tous les ſupplices. Mais croit-on qu'il n'y ait point eu de combats entre l'horreur de la mort & l'amour de la vie, point de petits moments de crainte, point quelque leger mouvement d'infirmité? Ce ſeroit dementir Jeſus Chriſt, qui en parlant du martyre de St. Pierre, luy dit, *on te menera où tu ne voudrois pas aller.*

Qu'eſt-

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, ſinon que la volonté de la nature, reſiſtoit à la volonté de reflexion ; que ſi le martyr étoit le vainqueur de l'homme, il s'étoit donné entre eux quelque petit combat, & qu'un peu de regret de perdre la vie d'une maniere cruëlle, entroit dans le beau ſacrifice qu'il alloit faire à ſon Dieu. Cela n'eſt pas ſurprenant dans l'imperfection de regeneration, où étoient les plus grands Apôtres: ainſi nous diſons hautement que le plus juſte de tous, n'a point accompli parfaitement, & à la rigueur, le precepte d'aimer Dieu *de tout ſon cœur.*

*Si Jeſus Chriſt en demandant d'être aimé de tout le cœur, exige ſeulement un amour de preference?*

La vanité de l'homme ne s'accommode pas de cette Doctrine. Comme elle ruïne le merite des œuvres, qui ſe trouvent trés imparfaites, elle chagrine les eſprits ambitieux. Ils ſoutiennent que ſi les hommes ſont obligez à cette perfection d'amour, Dieu fait ce que les Tyrans même n'ont jamais ordonné, puis qu'il obligeroit à l'impoſſible, & qu'il eſt ſi éloigné de cette conduite, que l'Ecriture témoigné, que le joug de Jeſus Chriſt *eſt aiſé*, & que ces preceptes ne ſont ni facheux, ni rudes: Or ils le ſeroient extrémement, s'ils expoſoient l'homme à la triſte neceſſité de pecher. Ainſi ils ſouſtiennent que cette perfection abſoluë de la Charité, n'eſt point un precepte, c'eſt ſeulement le but où il faut aſpirer, & où l'on ne parviendra que dans le Ciel. Ce que Dieu exige de ſes enfants en cette vie, eſt qu'ils ne préferent ni n'égalent rien à luy, & qu'ils luy ſacrifient tout: Et entre les Saints, il s'en eſt trouvé auſſi, qui ont porté la Charité juſqu'au point de cette perfection. C'eſt la loüange que Dieu donne luy même à David, en l'oppoſant à Jeroboam. *Tu n'as point été comme David mon ſerviteur, qui a converſé avec moy de tout ſon cœur; en faiſant ſeulement ce qui eſt droit.* 1 Rois XIV. 8. Enfin Joſias a executé le precepte de Jeſus Chriſt ſelon ſon eſtenduë; ce bon Roy s'étant *retourné à l'Eternel de tout ſon cœur, de toute ſon ame, de tout ſon pouvoir, ſelon toute la Loy de Moyſe.* 2 Chr. XXXIV. 28.

Comme cette opinion a quelque apparence, & flate agrea-

agreablement l'esprit de l'homme, il est à propos de s'arrester quelques moments à l'examiner. C'est une maxime incontestable, qu'il y a un precepte dans le discours de Iesus Christ, *tu aimeras Dieu de tout ton cœur*, puis qu'il le nomme le *premier & le grand Commandement*. Il ne dit pas, que c'est un *conseil*, qu'on n'est pas indispensablement obligé de suivre. C'est un precepte, & un grand precepte; ce qu'il enseigne encore dans la suite, en faisant dépendre la Doctrine de la Loy & des Prophetes, des *deux Commandements* de l'amour de Dieu & du Prochain. Il ne s'agit plus que de sçavoir de quelle étenduë est ce precepte: s'il prescrit une Charité pleine, & dans l'habitude, & dans les actes, & dans les parties, & dans les degrez: & dans les pensées de l'ame, & dans les actions du corps; ou bien s'il exige seulement un amour *de préference*, dont les martyrs & les saints se sont acquittez. Nous ne doutons point que le premier sens ne soit conforme à l'intention de Iesus Christ.

### *Jesus Christ demande tous les degrez d'amour du cœur. Explication des difficultez.*

Adam dans son innocence étoit obligé d'aimer Dieu de toutes les puissances de son ame, non seulement avec sincerité, & sans partage, mais avec un parfait degré de ferveur, qui n'eust souffert aucune alteration par la concupiscence, puis qu'elle est une suite du peché. La revolte d'Adam ne l'a point dispensé de payer ses dettes, & il seroit surprenant que le crime diminuast de l'authorité & de la force des preceptes de Dieu. Si Adam étoit obligé daimer Dieu autant qu'il le pouvoit aimer dans l'innocence, il n'a pas été dispensé de ce devoir, par sa rebellion; il a laissé ses enfans heritiers de cette obligation; & l'impureté de nostre naissance n'a rien changé aux droits de Dieu. Toutes les pensées & tous les mouvements de ce cœur luy appartiennent sans reserve; & le debiteur doit satisfaire à son devoir, ou se resoudre d'entrer en prison si le creancier ne luy fait grace. Bien loin même que le peché ait diminué l'obligation des dettes d'amour qu'il faut payer à Dieu, il la rend

rend encore plus étroite, par l'admirable patience qui l'empêche de punir des ingrats, qui n'ont que trop merité la mort.

Voicy une seconde raison qui n'est pas moins forte. Toute la substance de la Loy est renfermée dans le precepte d'aimer Dieu *de tout son cœur*; comme Iesus Christ l'a dit: En effect, il est impossible de l'aimer bien, en violant les preceptes de la premiere & de la seconde Table; il faut éviter ce que Dieu y defend, & faire ce qu'il y commande. L'amour donc que Dieu exige, exclud les mouvements de la convoitise, qui sont defendus par la Loy, étant sans apparence que Dieu ait voulu se contenter d'un amour qui n'a pas la même étenduë que ses preceptes. Comme donc les mouvements de la concupiscence, sont opposez aux ordres de Dieu, ils repugnent à la perfection de l'amour qu'on a pour luy, & il est impossible qu'en violant un precepte de Dieu, l'homme soit dans un amour égal à son devoir: & manquer à son devoir est un veritable peché. En troisiéme lieu si l'amour qui est commandé dans le sommaire de la Loy, ne defend pas les pechez d'infirmité, les desirs déréglez, les mouvements languissants, on ne doit point les haïr, en demander pardon à Dieu, en faire une matiere de contrition: Ce ne seront que des afflictions innocentes où il n'y a point de venin. Or les afflictions du Chrétien, sont pour luy des sujets de plaisirs selon la remarque de St. Paul, *nous-nous réjouissons dans nos afflictions.* Est-il raisonnable de sentir de la joye, de n'avoir point de regret, de ne demander point de pardon à Dieu, de semblables mouvements? N'est-ce pas courir de toute sa force dans le precipice, puis que la Grace n'est point accordée, quand on ne la demande point? Il n'y a donc point de milieu; si ces mouvements ne sont pas des crimes, il n'en faut point desirer la remission: s'il en faut desirer la remission, ce sont des pechez contraires à la perfection que Dieu requiert. Adjoustons une quatrieme raison, quand Dieu commande une chose, il commande aussi celle qui est necessaire à sa production; étant impossible qu'il y ait d'effect sans cause, & de fin sans moyens. Dieu ordonne une obeïssance qui exclud les pechez mortels, & les pechez veniels,

niels, qui ne seroient pas pechez, s'ils ne repugnoient à une Loy qui les defend. En prescrivant cette obeïssance, il exige un amour qui ait la force de la produire, & de l'égaler à l'étenduë du devoir ; l'obeïssance dans sa nature & dans ses degrez ne pouvant étre sans une amour qui responde à ses perfections.

Ainsi l'amour que prescrit la Loy est une amour qui estouffe les pechez mortelz, & les pechez veniels : ou bien Dieu commanderoit une chose qui n'est ni juste ni possible, en voulant qu'on eust plus d'obeïssance, que d'amour pour luy. Les hommes distinguent à la verité ces deux choses, parce que leurs lumieres & leur pouvoir se bornent à l'exterieur: Ils se contentent qu'on obeïsse, sans se soucier si c'est par un principe d'amour, ou de crainte. Mais Dieu ne se satisfait pas des dehors, il veut une obeïssance d'amour, sans lequel elle est hypocrite : Et cette obeïssance & cet amour, devant étre mesurez, l'une par l'autre, ils excluent également toutes sortes de pechez ; comme incompatibles avec la perfection que Dieu requiert. Comme donc le plus Saint de tous les hommes, n'est point exempt de peché, il n'y en a point assurément que ait porté l'amour jusques aux bornes qu'il avoit en ce monde ni qui ne doive gemir, & s'humilier de ses defauts, de sorte qu'il est évident que Dieu demande quelque chose de plus, qu'un amour de préference, quoy qu'il pardonne à ses enfans, la foiblesse qu'ils ont de demeurer au dessous des degrez prescrits. C'est ce que Iesus Christ a fait connoître dans la parabole du serviteur qui devoit à son maistre une somme de dix mille talents. Ce miserable n'ayant pas de quoy payer, se jette aux pieds de son creancier qui luy remet généreusement toute la dette. Voilà justement l'image de nôtre état. Nous sommes coupables de mille desirs, de mille convoitises, de mille foiblesses ; il faut perir ou crier merci, parce que nous sommes insolvables. Mais courage, Dieu quitte tout cela quand on l'aime sincerement.

Pour éclaircir les difficultez qui enveloppent cette matiere, il faut distinguer, & les forces de l'homme, & les alliances de Dieu. Il y a dans l'homme des forces *de nature*, & des forces *d'habitude* : les forces de nature, sont l'en-

l'entendement & la volonté, que le peché ne détruit jamais, parce que ce ſont des puiſſances eſſentielles à l'ame, qui l'accompagnent par tout, ou pour parler plus juſte, c'eſt l'ame même conſiderée ſous les relations de connoiſſance & de volonté. Les forces d'habitude, ſont l'ouvrage, qui reſtablit les puiſſances de l'ame afin qu'elles produiſent des actes de foy & de Charité. Sans les forces de nature, Dieu ne preſcriroit jamais rien à l'homme, parce que les loix ſuppoſent la raiſon & la volonté. Mais ſans les forces d'habitude, Dieu ſans injuſtice peut impoſer des devoirs à l'homme, dont non ſeulement il ne s'acquittera jamais, il ne peut même s'en acquitter, par la mauvaiſe diſpoſition de ſon cœur, qui eſt dans une impuiſſance *volontaire*, & une impuiſſance *vitieuſe*. Dieu ordonne de s'abſtenir de tous les pechez veniels, cela eſt impoſſible aux plus ſaints, qui commettent tous quelque peché; s'ils pouvoient n'en point faire, il n'y a nulle repugnance que ce pouvoir fuſt reduit en acte: & en ce cas, il ſeroit vray de dire, qu'ils ſont ſans peché. Et cela ne ſe peut, St. Jean en eſt le fidelle témoin. *Si nous diſons que nous n'avons point de peché, nous-nous ſéduiſons nous mêmes, & la verité n'eſt point in nous.* 1 Jean I. 8. Cet admirable Docteur de la Charité, ſe range ſoy même parmi les pecheurs. Dieu defend la convoitiſe, & il eſt impoſſible dans la diſpoſition où eſt le cœur de l'homme, qu'il ne luy échappe des deſirs qu'il condamne & qu'il étouffe, aprés les avoir formez. Dieu commandoit aux Phariſiiens decroire en Ieſus Chriſt, & l'Ecriture dit expreſſément *qu'ils ne pouvoient croire.* Jean XII. 39. Leur cœur étoit dans une dureté, que les promeſſes, que les menaces, que les predications, que les miracles de Ieſus Chriſt ne pouvoient pénétrer. Il n'eſt donc pas ſurprenant que Dieu commande aux hommes de l'aimer parfaitement, quoy qu'ils ſoyent incapables de le faire par une impuiſſance *d'habitude*, autrement les Impies auxquels il a refuſé la grace interieure & victorieuſe, ne pecheroient point en ne l'aimant pas. Alleguera-t-on que Dieu a donné à tous les hommes une grace ſuffiſante? On le dira mal à propos. Dans ces paroles, *l'homme animal ne comprend point les choſes de l'eſprit de Dieu.* St. Paul

Paul entend des hommes ou avec la grace ſuffiſante ou ſans grace ſuffiſante. Si c'eſt le premier, la grace ſuffiſante ne ſuffit pas, puis que cet homme ne *peut* croire; Si c'eſt le ſecond, il ne peut croire auſſi, puis qu'il eſt ſans grace ſuffiſante, & il ne laiſſe pas d'étre obligé de croire.

Comme nons venons de diſtinguer les forces de l'homme, il faut diſtinguer auſſi les alliances de Dieu. Dans l'alliance de la Loy, la perfection de l'amour de Dieu, & de parties, & de degrez, étoit une condition neceſſaire pour obtenir la vie. La malediction accabloit ſans reſſource celuy qui la violoit. Un mouvement de convoitiſe expoſoit à la mort, parce que la Loy n'ouvroit point de voye à la repentance: & ſi elle euſt renfermé cette condition, en l'excecutant, on auroit été juſtifié par la Loy; comme on l'eſt par l'Evangile, quand on ſe repent veritablement. L'alliance de la grace n'affoiblit point les preceptes de la Loy. Ils ont toûjours la même force pour régler le devoir de l'homme. La Grace étreint même l'obligation de les executer par les nouvelles marques des faveurs de Dieu. Mais elle n'attache pas le ſalut à une pareille condition, qui le rendroit impoſſible: & elle pardonne ce qu'on n'a pas obſervé, parce que Dieu agit en Pere, qui ne punit pas à la rigueur les fautes de ſes enfans, & qui par la charité qu'il a pour eux, ſe contente, pour les ſauver, d'un amour ſincere tout foible & tout languiſſant qu'il eſt. Ainſi les mouvements de la convoitiſe, les pechez d'infirmité, les tiedeurs de la Charité, quoy que contraires au devoir d'une ame fidelle, ne ſont point incompatibles avec le droit que la foy luy donne à la vie. Il reçoit en cet état de tendres marques de l'amour de Dieu: la paix regne dans ſa conſçience, ſon cœur eſt pénétré de joye, il s'éleve par de nouveaux degrez à la perfection.

Il eſt donc toûjours trés obligé à la plenitude de la Charité, d'une obligation de *bienſeance*, & même d'une obligation de *precepte*, & il peche en n'y ſatisfaiſant pas. Mais il n'y eſt point obligé d'une obligation *de moyen* ni même d'une obligation de *malediction* dont la douceur de la grace le releve: & quand ſon cœur paye d'affection,

de

de ſincerité, de tendreſſe, Dieu ne le diſpenſe pas à la verité, du ſurplus, & il ne l'en peut diſpenſer par les régles de ſa ſainteté qui preſcrit toûjours ce qui eſt juſte, raiſonnable, conforme à l'équité : mais il luy fait grace de l'obmiſſion de ce ſurplus, parce qu'il eſt le Pere des miſericordes, qui veut oublier les defauts & les foibleſſes d'un enfant bien aimé. C'eſt pourquoy Ieſus Chriſt oblige les plus Saints à prier, *pardonne nous nos offenſes*, & nous ne pouvons comprendre que la remiſſion des pechez ſoit compatible avec la perfection de la Charité que Dieu requiert. Ainſi tout les enfants de Dieu ne l'aiment pas également, quoy qu'ils doivent avoir pour luy un même fond de tendreſſe & de bienveillance ; & cela ſeul fait connoiſtre que c'eſt par une diſpenſation de Grace, qu'il ne voit point les defauts de leur Charité, qu'il enveloppe dans la ſincerité de leur affection.

### *Comment on aime Dieu de tout ſon cœur dans la Grace?*

C'eſt là ce qui doit humilier l'homme, & l'engager mêmes à faire de nouveaux efforts pour ſe perfectionner de plus en plus dans l'amour d'un Dieu ſi bon. Il ne demande que ce cœur qu'il a formé, qu'il a racheté, qu'il a ſanctifié: Et quoy qu'il luy apartienne par tant de droits, il veut encore le recevoir de nôtre main, comme une offrande volontaire, qui donne le prix à tout; & c'eſt un honneur qu'il nous fait, de nous demander ce preſent, pour avoir lieu de nous en faire un autre. Il veut nôtre cœur pour nous donner le ſien, & avec luy tous les threſors de ſa gloire. Nôtre cœur & nôtre amour luy tiennent lieu de tout. Les adorations, les aumônes, les jeuſnes, le martyre mêmes ne ſont rien ſans le cœur ; & le cœur eſt beaucoup ſans eux, puis que Dieu voit tout cela dans ſes mouvements: Et que de fortes volontez paſſent auprés de luy pour des effects. Touts ſont par ce moyen dans un état d'exercer les plus grandes liberalitez. Les malades ne ſauroient jeuſner : les pauvres n'ont point d'aumones à faire ; les ignorants ſont ſans lumiere pour travailler à l'inſtruction des

Infidelles : & tous ont un cœur à donner à Dieu: Et ils font plus en le conſacrant à Dieu, que s'ils jeuſnoient trois jours & trois nuits comme Ninive, ou baſtiſſoient à ſa gloire un Temple ſuperbe comme Salomon, ou convertiſſoient trois mille ames par une predication, comme St. Pierre.

Ce qu'il y a de ſurprenant, eſt qu'il faut que Dieu nous arrache ce cœur comme par force : on le donne plus gayement au Demon, qui en eſt le tyran & le deſtructeur : & quand il eſt entre les mains de Dieu, nous le rappellons ſouvent. Nos paſſions nous le redemandent, & la longue habitude que nous avons avec elles, nous empêche de les refuſer. Ces paſſions mêmes l'accompagnent juſques dans le ſein de Dieu où il ſe repoſe, elles le flatent, elles le troublent, elles le font pencher vers la terre, en deſirant que les biens du monde ſe joignent aux benedictions du Ciel pour le rendre heureux. Si nous reflechiſſions aſſés ſur ces mouvements, nous aurions honte d'aimer ſi foiblement un Dieu ſi aimable ; & bien loin de trouver de la perfection dans une amour ſi languiſſante, elle ſeroit pour nous un ſujet de larmes, de faire ſi peu pour un Dieu qui fait tout pour nous. Un voluptueux ſe porte avec plus de rapidité daus les plaiſirs : un mondain cherche les honneurs avec plus de paſſion, que les plus Saints n'ont d'ardeur pour Dieu. Leur cœur eſt colé nuit & jour ſur leurs idoles, & les plus gens de bien, paſſent la plus grande partie de la vie ſans penſer à Dieu. Les affaires du monde, les ſoins de la vie, cauſent mille diſtractions, & nous ſerions encore trop heureux ſi comme les Hebreux donnoient à Dieu la dixme de leurs fruits, nous luy conſacrions la dixiéme partie de nôtre temps, afin de ne nous occuper que de luy. Helas ! une priere un peu longue nous diſtrait, & notre eſprit ſe laiſſe aller ailleurs. Un Chapitre de l'Ecriture ne peut obtenir toute nôtre attention, & ſi nous comptions les penſées que nous avons données à Dieu dans les jours ſacrez, & celles que le monde nous a derobées, nous ſerions des fronts d'airain, de ne rougir pas du peu qui eſt tombé en partage à Dieu : peut-étre n'y a-t-il pas un moment qui ſoit tout entier à luy?

Ne

Ne nous deſeſperons pourtant pas. Ce que nous perdons du coſté de l'amour de Dieu, tâchons de le regagner par l'humilité, qui donne du poids à la Charité. Accablez de ce grand nombre de defauts & de foibleſſes qui ſont dans nôtre cœur, pouſſons des deſirs vers le Ciel, pour étre delivrez de ce fardeau qui nous fait gemir, & voir enfin ce cœur libre ne s'occuper plus que de ſon Dieu: Et pendant que le cours de la vie nous retiendra ſur la terre, fixons-nous toûjours quelques heures, & dans la retraite du cabinet, & dans le ſilence de la nuit, où nôtre ame ſe recueille pour étre toute entiere à Dieu, par la meditation, par la lecture, par la priere. Ce ſont d'agreables entretiens avec Dieu, dont on ne ſort jamais que tout plein de ſes merveilles qui allument de plus en plus l'amour qu'on luy doit.

Pour y bien réuſſir, ce n'eſt pas mal fait de regarder le Commandement d'aimer Dieu in *tout ſon cœur*, & comme général, & comme particulier: comme général, par une forte habitude d'amour, dont les influences ſe repandent ſur toutes nos actions, pour les rapporter à la gloire de Dieu. Dans la nature les corps qui entrent dans un tourbillon, ſont emportez par ſon mouvement qui ne deſtruit point celuy qui leur eſt propre: & il faut de même, que l'habitude de l'ame ſoit comme un tourbillon de Charité qui entraiſne vers Dieu nos penſées, nos paroles & nos actions, lors même qu'elles ont la vie du corps pour objet. En regardant le Commandement d'aimer Dieu comme un comandement particulier, on le pratiquera dans les occaſions, comme les benedictions, les chaſtiments, les exercices de pieté, qui excitent l'idée de Dieu, & l'on ſe preſcrira même quelques heures par jour, où l'eſprit étant plus libre & plus degagé, fera ſon devoir & ſon bonheur de penſer actuellement à Dieu. On ſe perſuadera dans ces moments que Jeſus Chriſt eſt là, & qu'on entend ſa voix qui fait reſonner aux oreilles, *le premier & le grand commandement, c'eſt d'aimer de Dieu de tout ton cœur.* Ce ſont là de ſombres images de la perfection du Ciel, qui donnent toûjours quelque conſolation à l'ame languiſſante juſqu'à ſa ſortie des liens du corps, aprés quoy elle

penſera toûjours à Dieu ſans diſtraction, en tenant ſa partie dans ce merveilleux concert de l'Eternité, où les Bienheureux s'employent à louer Dieu de toute leur force.

## CHAPITRE XXXII.

*Examen des Maximes des Saints ſur la vie interieure. Vanité de ces Maximes. Elles ſont inutiles dans la pratique. Dieu ne ſe propoſe point à l'amour du Fidelle, tel qu'il eſt en ſoy; mais tel qu'il eſt à nôtre égard. Le pur amour n'exclud point tout l'intereſt propre. Preuve de cette Maxime. Le pur amour des Myſtiques n'eſt que dans le Ciel.*

IL faudroit étre ſans commerce avec la Republique des Lettres, pour ignorer le bruit qu'excite dans l'Europe *L'explication des Maximes des Saints*, de Mr. l'Archevêque de Cambray. Un Livre de xlv. articles, & de 164. pages, a produit un nombre infini d'Ecrits. Les Eſprits ſe ſont partagez ſur ces Maximes: on a veu *Aigle contre Aigle, & Rome contre Rome.* Les plus indifferents, ont attendu avec quelque impatience, le jugement du Pape ſur la queſtion. Il a fallu bien du temps au ſacré College pour recevoir l'inſpiration du St. Eſprit. Ces obſtacles & des intereſts de politique, s'oppoſoient à ſa venuë. L'Oracle étoit muët. Mais enfin il a parlé, & les grands noms de *Ste Thereſe*, de *Balthaſar Alvares*, du *Bienheureux Jean de la Croix*, de *St. François de Sales*, de ces *Saints d'une grace merveilleuſe*, n'ont pû ſervir de bouclier aux *Maximes des Saints*, & l'Autheur a eu le chagrin de les voir deſapprouver par une authorité à laquelle il s'eſt ſoumis avec une humilité ſurprenante, & qui luy rend à la Cour de Rome, ce qu'il a perdu ſur la pureté de la Doctrine, & ſur la delicateſſe de la foy: La mortification que l'illuſtre Prelat reçoit du St. Siege, ſervant de belle matiere à decouvrir l'attachement qu'il a pour luy, & avec quelle ſoumiſſion il ſacrifie ſes lumieres propres,

aux

aux lumieres du *Chef de l'Egliſe*. Quoy que la Communion dans laquelle nous vivons, nous permette d'être les ſpectateurs & les juges du combat de Mr. de Meaux & de Mr. de Cambray, ſans prendre parti, le deſſein de nôtre morale nous engage à dire nos ſentiments ſur *l'explication des maximes des Saints*, & à faire quelques reflexions ſur *l'amour deſintereſſé*: & l'on ſeroit peut-être ſurpris, de ne voir rien dans nôtre ouvrage, ſûr une queſtion qui eſt la matiere & des entretiens particuliers, & des nouvelles publiques.

Mr. de Cambray, porte l'amour qu'il nomme de *Charité pure*, dans un excez de rafinement où il eſt impoſſible de le ſuivre, & il n'eſt point de cœur ſur la terre, qui puiſſe ſentir veritablement les mouvements qu'il attribuë à *l'amour deſintereſſé*. Voicy en quels termes il le décrit. *On n'aime plus Dieu ni pour le merite, ni pour la perfection, ni pour le bonheur qu'on doit trouver en l'aimant. On l'aimeroit autant, quand mêmes par ſuppoſition impoſſible, il devroit ignorer qu'on l'aime, ou qu'il voudroit rendre éternellement malheureux ceux qui l'auroient aimé.* Max. des Sts. p. 7. Ces ſuppoſitions impoſſibles qui deshonorent l'Etre ſouverainement parfait, en luy attribuant par fiction, & un état d'ignorance de l'amour qu'on a pour luy, & un deſſein horrible de rendre éternellement miſerables les hommes qui l'aiment avec le plus de tendreſſe, n'ont jamais tombé dans l'eſprit des Moyſes, des Davids, des Sts. Pauls, qui ont porté la Charité beaucoup au de là de celle des Thereſes, des Jeans de la Croix, & de tous les Myſtiques les plus rafinez. Au contraire David dans les tranſports d'admiration où il étoit par le ſentiment des faveurs de Dieu, s'écrioit, *ô combien eſt precieuſe ta gratuité!* Il gouſtoit par avance ces *fleuves de delices* où les juſtes ſeront abreuvez. Pſ. XXXVI. 9. Et pénétré des plaiſirs qu'il enviſageoit dans la maiſon de Dieu, il languiſſoit dans une ſainte impatience de les poſſeder. *Mon ame ne ceſſe de deſirer avec ardeur, elle tombe en defaillance à cauſe des parvis de l'Eternel: mon cœur & ma chair treſſaillent de joye aprés le Dieu vivant.* Pſ. LXXXIII. 3. Voilà des mouve-

ments bien differents de ceux de la Charité pure des nouveaux Myſtiques, où l'on n'aime plus Dieu *pour le bonheur qu'on doit trouver en l'aimant.* C'eſt là un amour imaginaire, & qui découvre la vanité du cœur qui le conçoit, en cherchant de l'élever à un point de perfection & de delicateſſe, inconnu à un grand Prophete, que Dieu nomme *l'homme ſelon ſon cœur.*

Qu'il eſt malaiſé quand on ne puiſe point dans l'Ecriture, qu'on ne ſe perde dans de vaines ſpeculations! L'Ecriture eſt la ſource des idées de la *Charité pure*, & de l'amour deſintereſſé. On ne ſauroit rien alleguer de plus excellent, que ce que les Apôtres & les Prophetes ont écrit ſur cette matiere. Leurs idées expriment un amour noble vif, ſpirituel, ſincere, & d'une élevation où les plus parfaits n'atteindront jamais dans l'état de Grace. Ce que ces hommes divins ont dit ſur cela, vaut incomparablement mieux que toutes les penſées des nouveaux Myſtiques. C'eſt dans les livres ſacrez que Mr. de Cambray devoit donc chercher les veritables Maximes de la *Charité pure*, & il n'y auroit point trouvé aſſeurement l'idée ſurprenante qu'il nous donne de l'amour deſintereſſé. *Si par un cas qui eſt impoſſible, à cauſe des promeſſes purement gratuites, Dieu vouloit aneantir les ames des juſtes, au moment de leur mort corporelle, ou bien les priver de ſa veuë, & les tenir éternellement dans les tentations & les miſeres de cette vie, comme St. Auguſtin le ſuppoſe, ou bien leur faire ſouffrir loin de luy toutes les peines de l'enfer pendant toute l'Eternité comme St. Chryſoſtome le ſuppoſe après St. Clement, les ames qui ſont dans ce troiſiéme état du pur amour, ne l'aimeroient & ne le ſerviroient pas avec moins de fidelité.* p. 17. En verité un Dieu de cette façon ne ſeroit gueres aimable. Ce ſeroit un Dieu cruel, un Dieu injuſte, un Dieu mal faiſant, un Dieu inſenſible à la pieté, puis qu'il aneantiroit par les efforts d'une puiſſance infinie, des ames immortelles de leur nature, ou laiſſeroit languir dans des feux éternels, des malheureux qui non ſeulement ne l'ont pas offenſé, mais qui l'aiment cherement, autant qu'ils ſont capables d'aimer. L'Ecriture ne nous peint pas Dieu ſous cette forme hideuſe.

deuſe. Elle le preſente à nôtre cœur comme un Dieu d'une Charité infinie, & qui emprunte de ſa miſericorde les plus beaux rayons de ſa gloire. Ce fut l'idée qu'il preſentoit aux yeux de Moyſe, l'Eternel *eſt pitoyable, tardif à colere, abondant en grace, oſtant l'iniquité.* Exod. XXXIII. Un Dieu de cette nature eſt bien plus capable d'exciter l'amour, qu'un Dieu qui fait ſouffrir une ame innocente dans tout le cours de l'éternité, ou qui pour recompenſe des ſervices qu'on luy a rendus, ne donne qu'un neant éternel au moment de la mort. En diſtinguant ſelon la foibleſſe de nôtre eſprit deux ſortes de perfections de Dieu, perfections *naturelles* comme la ſimplicité, l'éternité, l'immutabilité, l'immenſité, la toute puiſſance, perfections *morales*, comme la ſageſſe, la bonté, la patience, la juſtice, la ſainteté, la fidelité; les premieres inſpirent le reſpect, & les ſecondes excitent l'amour. C'eſt par elles que Dieu ſe communique à l'homme, & que l'homme s'unit à Dieu. C'eſt par elles particulierement qu'il veut être loüé. Il employe ſa puiſſance pour imprimer dans le cœur de l'homme, l'image de ces vertus, & par cela même il témoigne que les perfections *morales* le touchent plus ſenſiblement, qu'elles ſont dans un genre d'infinité qui luy plaiſt mieux, parce qu'elles ſont communicables, & qu'il leur prepare une glorieuſe recompenſe, que Dieu ne donne point aux Anges, parce qu'ils ſont immortels & puiſſants. Sur ce pied là les Demons ſeroient bienheureux. C'eſt la juſtice, la ſainteté, la vertu, qu'il couronne & dans les Homme dans les Anges: Et cette conduite enſeigne que l'excellence *morale* de Dieu, qui conſiſte, principalement dans ſa Charité eſt le veritable motif de l'amour qui luy eſt deu.

Ajoûtons que touts les rafinements de la *Charité, pure*, n'ont aucun lieu dans la pratique. L'amour eſt une paſſion vive qui enleve le cœur, & qui le répand tellement dans l'admiration de l'objet aimé, qu'elle ne laiſſe aucun lieu aux froides & creuſes ſpeculations des Myſtiques. Dans l'exercice de l'oraiſon, l'uſage des ſacrements, l'attention à la lecture des livres ſacrez, lequel de tous les Apôtres, ces hommes celeſtes qui ont contemplé ſans voiles la gloire de Jeſus Chriſt a-t-il fait les reflexions que Mr.

de Cambray preſte de l'amour deſintereſſé ? *Dieu veut que je veuille Dieu entant qu'il eſt mon bien, mon bonheur, & ma recompenſe. Je le veux formellement ſous cette preciſion ; mais je ne le veux point par ce motif precis qu'il eſt mon bien. L'objet & le motif ſont differents : l'objet eſt mon intereſt ; mais le motif n'eſt point intereſſé, puis qu'il ne regarde que le bon plaiſir de Dieu. Je veux cet objet formel, & dans cette reduplication.* p. 27. Eſt-ce là le langage d'un cœur enflammé de l'amour de Dieu? Toutes ces ſpeculations s'évanouiſſent dans la pratique. Ainſi elles ne ſont d'aucun uſage, parce que l'amour eſt une vertu *operative*, qui cherche la poſſeſſion de l'objet aimé. Mais d'ailleurs on ne trouvera jamais que St. Paul ravi juſqu'au troiſiéme Ciel, ait tourné de cette maniere l'amour deſintereſſé. Dans les mouvements les plus violents de l'amour qu'il avoit pour Jeſus Chriſt, il avoit des deſirs trés avantageux à ſa perſonne. Il ſouhaitoit de mourir pour être heureux dans la poſſeſſion de ſon Redempteur. Jeſus Chriſt n'étoit pas heureux d'être avec St. Paul : mais St. Paul étoit heureux d'être avec Jeſus Chriſt. C'eſt ce que ce grand Apôtre ſouhaitoit. Eſt-ce qu'il n'avoit point autant de lumieres que St. François de Sales, & que le bienheureux Jean de la Croix ? étoit-ce un ignorant dans la delicateſſe & la pureté de l'amour de Dieu ? Non ; mais c'étoit un homme trés-ſage, qui s'arreſtoit au ſolide, & qui ne couroit point aprés le fantôme d'un amour guindé. Nous oppoſerons aux Maximes de Mr. de Cambray des maximes plus ſenſibles, & plus conformes & à l'Ecriture & aux mouvements du cœur.

*Dieu ſe propoſe à nôtre amour tel qu'il eſt à nôtre égard.*

Une des maximes des Myſtiques eſt, que *l'objet formel de la Charité, eſt la bonté ou beauté de Dieu, priſe ſimplement & abſolument en elle même, ſans aucune idée qui ſoit relative à nous.* Max. des Sts. p. 25. Cette maxime nous paroiſt fauſſe, & capable de jetter dans de mortelles frayeurs, les Fidelles qui traiſnent toûjours un corps de peché. L'idée naturelle que nous avons de Dieu, eſt ſi ſou-

ſombre, ſi confuſe, ſi defectueuſe, qu'il nous faut une idée ſurnaturelle pour la corriger. C'eſt Jeſus Chriſt qui peint cette idée dans l'Ecriture, & l'on peut dire que ſans elle Dieu ſeroit pour nous un *Dieu inconnu*, ſelon la penſée de St. Iean, *Dieu n'a jamais été veu de perſonne*, comme le Fils unique de Dieu l'a declaré. *Jean* I. 28. Or l'Ecriture ne propoſe point la connoiſſance de Dieu tel qu'il eſt en ſoy même *abſolument*, elle le revele tel qu'il eſt à nôtre égard, & comme un Dieu de miſericorde envers les hommes, qu'il éclaire de ſon ſoleil malgré leurs crimes, & comme un *pere* trés-bon pour les Fidelles qui luy adreſſent leurs prieres en cette qualité, par l'ordre de Jeſus Chriſt. Ces titres de Pere & de Dieu de miſericorde, ſont des titres *relatifs* à nous. C'eſt ſous ce même point de veuë, que Dieu ſe preſente à la foy, il faut croire *qu'il exiſte, & qu'il eſt remunerateur de ceux qui l'invoquent.* Hebr. XI. 6. Si Dieu ſe preſentoit à nous tel qu'il eſt en ſoy, & ſans des égards de Charité, nous ſerions accablez du poids de ſa gloire, nous-nous perdrions dans l'abyſme d'une lumiere inacceſſible qui l'environne, & dont l'éclat oblige les Seraphins à ſe couvrir de leurs aiſles. Nous verrions un Dieu, & ſi ſaint qu'il abhorre le peché, & ſi juſte, qu'il eſt obligé de le punir: Et cette terrible idée, n'exciteroit qu'un triſte deſeſpoir, qui naturellement conduit à la haine. Il faut donc que Dieu tempere l'éclat de ſa majeſté par le voile de ſa Charité. C'eſt là ce qui le rend infiniment aimable pour nous: Et ſi ce voile étoit oſté, nous ne decouvririons qu'une lumiere qui tuë: puis que Dieu nous haïroit comme les Demons, qui ne ſçauroient l'aimer parce qu'il eſt leur implacable ennemi. En ce cas, la *bonté & la beauté de Dieu* ont une idée *relative à nous*, en ſe preſentant ſous la forme d'une Charité infinie, ſans laquelle il ne nous paroiſtroit jamais aimable, parce qu'il nous abhorreroit infiniment & nous rendroit trés-malheureux. C'eſt ſous cette idée de Dieu de miſericorde, & d'un Dieu bienfaiſant qu'il veut étre conſideré & aimé, puis que c'eſt ainſi qu'il ſe revele.

*Le peu d'amour n'exclud point tout intereſt perſonnel.*

Voicy une ſeconde Maxime des nouveaux Myſtiques *Le pur amour eſt ſans meſlange d'intereſt propre.* p. 16. Cette Doctrine n'eſt pas vraye abſolument; il faut diſtinguer intereſt & intereſt. Il eſt des intereſts temporels, comme la ſanté, la grandeur, les plaiſirs, les richeſſes qui ſont la felicité d'un mondain, & ces ſortes d'avantages ne doivent jamais étre le veritable motif d'aimer Dieu. On s'en peut ſervir pour nourrir l'amour; un cœur généreux & tendre étant obligé de recevoir avec une reconnoiſſance trés reſpectueuſe les faveurs de Dieu, qui dans une goutte d'eau, & une étincelle de lumiere, donne des marques de ſa bienveillance. Mais une affection qui n'a point d'autre fondement eſt ſervile & baſſe. Elle roule dans la mobilité des choſes du monde, & s'enfuit avec elles. Les Juifs qui voulurent ſe faire un Roy de Ieſus Chriſt aprés qu'il les eut raſſaſiez par miracle, de cinq pains d'orge & de deux poiſſons, perdirent bientoſt cette bonne volonté: & les bouches qui crierent *Hoſanna* lors qu'il faiſoit ſon entrée à Jeruſalem, pouſſerent des cris bien oppoſez quand il fut entre les mains de ſes ennemis, en demandant à Pilate de le crucifier. Mais les Myſtiques excluent de l'amour deſintereſſé, les recompenſes de l'Eternité. Mr. de Cambray pour combattre Mr. de Meaux par luy même; comme ayant approuvé quelquefois les maximes qu'il attaque, s'explique ainſi dans un de ſes écrits. *Il loüoit beaucoup les paroles d'une femme qu'on trouva dans la terre Sainte, tenant d'une main un flambeau & de l'autre un vaſe plein d'eau. Quand on luy demanda ce qu'elle vouloit faire, elle repondit qu'elle vouloit bruler le Paradis & éteindre l'Enfer, afin que les hommes ne ſerviſſent plus Dieu que par le ſeul amour.* Hiſt. des ouvr. des Sçav. Sept. 1698. 430. Sur ce pied là, l'amour deſintereſſé des Myſtiques, bannit l'amour & de ſoy même, & de la felicité du Ciel. L'ame fidelle peut aimer Dieu *avec un tel deſintereſſement, que cette veuë de Dieu beatifiant, n'augmente en rien l'amour qu'elle a pour luy ſans penſer à ſoy, & qu'elle l'aimeroit tout autant, que s'il ne devoit jamais étre ſa beatitude.* p. 17.

L'amour

L'amour dans un pareil deſintereſſement, eſt contraire aux ſentiments de la nature, au penchant du cœur pour le bien ſouverain, à l'excellence de la felicité, à la gloire de Dieu. Naturellement l'homme eſt obligé de s'aimer, s'il a de l'affection pour ſon corps, qui n'eſt qu'un aſſemblage de chair & de ſang ; s'il eſt obligé de luy donner la nourriture & l'entretien, il doit étre plus ſenſible encore au bonheur de ſoname, & c'eſt s'égarer pitoyablement, de croire que Dieu ſoit *jaloux* de cette ſorte d'amour. C'eſt une amour raiſonnable, quand elle de meure dans de juſtes bornes, & c'eſt détruire l'homme que de lui ôter cette amour, puis qu'on le met dans un état de pure inſenſibilité. L'homme eſt encore obligé de s'aimer, en qualité d'image de Dieu; ce ſeroit outrager l'original que de ne point cherir ſa peinture, & Dieu qui aime ces traits de lumiere de grace dont il embellit les ames fidelles, nous donne un exemple de nous aimer, par une heureuſe conformité de nos volontez à la ſienne. Auſi quand Jeſus Chriſt preſcrit des régles d'amour, il veut que l'affection que l'homme a pour ſoy, ſoit le modelle de celle qu'il ſent pour le Prochain, de ſorte que le deſintereſſement ne doit jamais aller juſqu'au point de s'oublier & de ne penſer plus à ſoy. L'impreſſion que Dieu nous donne pour le bien ſouverain nous inſpire de la ſenſibilité pour luy, & c'eſt obeïr à Dieu, que de vouloir eſtre heureux. Ainſi les Myſtiques pouſſent le deſintereſſement dans un degré où Jeſus Chriſt ne l'a pas porté. Temerité étrange & qu'on ne ſauroit approuver. Quand cet adorable Sauveur du monde jettoit de tous coſtez des ruiſſeaux de ſang, en gemiſſant ſous le poids des peines qu'il enduroit pour nous, il prioit ſon Pere de ne pas l'obliger à boire la coupe amere qu'il luy preſentoit. La volonté de Dieu qui l'engageoit à avaler cette coupe, ne ſuſpendoit point les actes de la volonté naturelle de l'homme, qui ſouhaitoit d'éviter des tourments contraires à la felicité, & par des cris, des larmes, des prieres, il demande trois fois d'éviter le ſupplice auquel il étoit deſtiné. Qu'on nous vante aprés cela ce pur deſintereſſement qui éteind la ſenſibilité de la nature, & qui ne laiſſe rien deſirer pour ſoy. Jeſus Chriſt tout pénétré de l'amour de Dieu, & lors qu'il rendoit la plus profonde

obeïſ-

obeïſſance à ſes ordres, aimoit ſa beatitude propre, en ſouhaitant d'éviter la cruelle mort qu'on luy preparoit ſelon la volonté de Dieu. Encore une reflexion ſur cela. L'amour deſintereſſé des Myſtiques, dérange les idées de Dieu, & corrompt l'efficace des motifs que ſa Grace employe pour nous engager à l'aimer. Ce n'eſt pas à un homme du commun, c'eſt à un Saint du premier ordre, à Abraham le Pere des Fidelles, que Dieu a dit, *je ſuis ton bouclier & ton trés-grand ſalaire* Gen. XV. 1. Pourquoy employoit-il ces mots de récompenſe, & d'une récompenſe infinie, ſinon pour exciter & les deſirs & l'amour d'Abraham pour la felicité? Dieu vouloit-il faire un mercenaire de ce Patriarche? & en ſe propoſant ſous l'idée de *beatitude*, n'engagoit-il pas Abraham à l'aimer & à le deſirer en cette qualité? Puis donc que Dieu comme *recompenſe* eſt l'objet de nôtre foy, & de nôtre eſperance, il doit étre ſemblablement celuy de nos deſirs & de nôtre amour: & ce qui dans la penſée des Myſtiques eſt une ſte. indifference, eſt ſelon nos jugements, une indifference *criminelle*, puis qu'on la fait conſiſter à ne vouloir pas Dieu *entant qu'il eſt nôtre recompenſe, nôtre bien, & nôtre intereſt.* p. 32. C'eſt là juſtement ne vouloir pas, ce que Dieu veut étre l'objet de la foy. Moyſe n'étoit pas ſi rafiné que François de Sales, puis qu'il vouloit Dieu comme ſa recompenſe. *Il regardoit à la remuneration:* Et dans cette vëuë, il mépriſa les richeſſes & les dignitez de l'Egliſe, & s'expoſa à d'ameres douleurs. *Heb.* XI. 26. On ne veut donc pas ſeulement Dieu comme recompenſe, parce que cela eſt conforme à ſa volonté; on le veut auſſi en qualité de recompenſe, d'un prix infini, digne par ſoy même de tout nôtre amour.

Il ne faut donc jamais ſeparer la felicité de l'homme de la gloire de Dieu. Elles s'embraſſent, s'uniſſent toutes deux étroitement, Dieu cherchant ſa gloire dans la felicité de l'homme, & l'homme rapportant ſa felicité à la gloire de Dieu. Dieu fait conſiſter ſa gloire dans l'execution de ſes deſſeins, & dans la felicité de ſes promeſſes, & l'homme en eſt l'objet. C'eſt pour luy que Jeſus Chriſt eſt deſcendu du Ciel, qu'il a verſé tout ſon precieux ſang, qu'il a diſtribuë les graces

du

du St. Esprit, & qu'il viendra sur les nuées avec des *couronnes de vie*: Et l'homme comme l'objet de la Providence, des denoüements de son infinie sagesse, & des efforts de sa puissance, doit s'aimer par rapport à Dieu, & penser à soy dans un esprit de subordination, en se regardant comme une matiere propre à signaler la glorieuse grace de son Redempteur. L'homme aime la beatitude, parce qu'il s'aime, & il s'aime parce qu'il aime Dieu, qui par cela même est la derniere fin de tout l'amour que le Fidelle se porte, retournant à Dieu comme à sa veritable source.

## *Le pur amour n'est que dans le Ciel.*

En supposant vrayes les maximes des Saints sur la vie interieure, elles n'auroient lieu que dans le Ciel, où la Charité sera consommée: & les régles de conduite, ne doivent pas étre pour cet état là, qui nous est inconnu, & qui n'a pas besoin de nos maximes. C'est mettre le Ciel dans la terre, que d'y chercher une *Charité pure*. Les plus saintes ames ont encore besoin & de la crainte de l'enfer que Iesus Christ recommandoit à ses Apôtres, & de la mortification à laquelle St. Paul s'appliquoit. Il n'y a pas seulement de la *vaine subtilité*; il y a de la fausseté, il y a de l'orgueil dans cette opinion, que *l'ame fidelle peut aimer Dieu avec un tel desintéressement, que cette veuë de Dieu beatifiant n'augmente en rien l'amour qu'elle a pour luy sans penser à soy.* p. 17. Un amour que la *veuë de Dieu beatifiant n'augmente point*, est un amour qui a toutes ses parties & tous ses degrez. C'est la charité du Ciel, & non de la terre, de la *patrie*, & non de la *voye*: Et un homme en l'état qu'on le represente est un homme parfait, & plus grand que St. Paul qui n'étoit point encore *accompli*. Sans s'aveugler donc pitoyablement, il faut en demeurer à l'amour que Mr. de Cambray nomme l'amour *meslangé*, & l'amour *intéressé*. En ce cas nous regarderons comme une visionnaire cette femme qui d'une main tenoit un flambeau & de l'autre un vase d'eau pour brûler le Paradis, & éteindre l'enfer. L'amour d'interest a encore besoin que l'enfer vomisse ses flammes pour en faire

faire horreur, & que le Paradis jette des lumieres pour nourrir l'eſperance. Pour le *pur amour*, nous en faiſons l'objet de nos vœux, mais l'ordre de la Grace ne nous le fait eſperer que dans le Paradis. Ce n'eſt que pour les Bienheureux que Mr. de Cambray a propoſé les Maximes de la *parfaite Charité*, & ils doivent ſe charger du remercîment pour les ſoins qu'il a pris de leur donner de ſi belles leçons.

## CHAPITRE XXXIII.

*De l'amour du Prochain: Et de ſon étenduë. Ses motifs. Proximité de nature & d'origine* II. *L'amour de Dieu pour l'homme.* III. *L'union des Fdelles en un même corps. Degrez d'amour pour le Prochain.* 1. *Bienveillance.* 2. *Beneficence.* 3. *Complaiſance.* 4. *Amour d'eſtime.* 5. *Tendreſſe. Ordre de la Charité par rapport à ſes objets.*

S T. Jerôme dans ſon Commentaire ſur le ſixieme Chapitre des Galates, recite une particularité conſiderable de la vie de l'Apôtre St. Jean. Epheſe étoit ſa demeure dans ſon extreme vielleſſe, accompagnée d'une telle foibleſſe que ſes Diſciples ne le portoient à l'Egliſe qu'avec peine. Comme dans l'état où il ſe trouvoit, il ne pouvoit pas faire de longs diſcours à ſon auditoire, il ne luy adreſſoit que celuy-ci: *mes petits enfans aimez-vous reciproquement.* La repetition continuelle de cette exhortation ayant fatigué les Diſciples de St. Iean, ils prirent la liberté de luy dire, maiſtre pourquoy nous parlez-vous toûjours ainſi? Ce St. Apôtre leur fit alors une reſponſe digne de luy. Voilà, dit-il, le *Commandement du Seigneur, & quand on n'executeroit que luy ſeul, c'eſt aſſez.* En effet l'amour de Dieu, & l'amour du Prochain ſont inſeparables ſelon les Maximes de ce grand Docteur de la Charité. *Si quelqu'un dit j'aime Dieu & a de la haine pour ſon frere,*

*frere, c'eſt un menteur. Car celuy qui n'aime point ſon frere qu'il voit, comment aimeroit il Dieu qu'il ne voit point?* 1 Jean IV. 20. Cette penſée eſt trés-juſte, & digne de la plume de St. Jean. Dieu étant inviſible en ſoy même, ne peut étre veu que dans les images de ſes perfections; & les hommes, & ſur tout les hommes Chrêtiens, ſont les plus fidelles portraits de Dieu, & les plus approchants du naturel.

Ainſi l'amour de l'original, rejaillit neceſſairement ſur l'image, comme la haine de l'image réflechit ſur l'original. Quand on jette de la boüe aux Statues du Prince, qu'on les abbat, qu'on les traine dans le fumier, on a perdu le reſpect & l'affection qui luy ſont deus: & l'on n'en a pas davantage pour Dieu, quand on outrage les hommes, qui ſont les images vivantes de la nature divine. Les coups qu'on leur porte, percent ſon ſein, & il eſt tout couvert de ſang que le meurtrier immole à ſa fureur. Au contraire Dieu eſt tendrement aimé, dans l'amour du Prochain: & l'obeïſſance qu'on rend à ſes loix, ſont les fidelles caractéres de cet amour. On aime l'homme dans ſa vie, dans ſon honneur, dans ſes biens, & cela bannit abſolument l'injuſtice, avec les vices dont elle eſt la ſource. On ne prepare plus de poiſons, de poignards, d'aſſaſſins, pour luy donner la mort, on fait mille vœux pour ſa vie, & l'on ne neglige rien de ce qui peut contribuer à la conſerver. On ne déchire point ſa reputation par des calomnies, on defend ſon innocence, on excuſe ſes foibleſſes, ou ſi cela ne ſe peut, on couvre les crimes du voile du ſilence. On ne le dépouille point des biens qu'il tient de la liberalité de la providence: On luy en laiſſe la jouïſſance toute entiere, en les menageant mieux que ſi c'étoit ſon propre revenu, & quand il n'en a pas aſſés pour fournir aux neceſſitez de la vie, il en trouve dans la Charité des bonnes ames.

Ainſi l'amour du Prochain, étouffe le meurtre, la vengeance, la colere, la paillardiſe, la calomnie, la médiſance, les larçins, les tromperies, les faux témoignages: & elle fait régner la debonnaireté, la clemence, la patience,

tience, la chaſteté, l'équité, la juſtice; & il eſt impoſſible de pratiquer ces vertus, & de fuïr ces vices, ſans aimer Dieu avec ſincerité: de ſorte que St. Jean avoit raiſon de dire à ſes Diſciples, que l'execution du Commandement d'aimer le Prochain ſuffit pour le ſalut, parce que tous les préceptes de la Morale de Ieſus Chriſt y ſont renfermez. On y trouve mêmes la verité & la pureté de la Religon dont la ruine traiſne aprés ſoy la perte de la Charité. Le moyen que la volonté ſoit pure, quand l'entendement eſt corrompu? qu'on cheriſſe l'image quand on outrage l'original accuſé de menſonge par un Heretique? Ce n'eſt qu'un faux amour que celuy qui n'eſt point animé par la verité: & il y a toûjours du poiſon meſlé. Cet Heretique qui paroiſt ſi humble, ſi modeſte, ſi chaſte, ſi ſobre, ſi patient, ſi liberal, ſi officieux, eſt un meurtrier déguiſé, pour mieux executer ſon coup. Ces beaux dehors ſont des embuches où l'on tombe imprudemment, & ils ouvrent inſenſiblement l'eſprit pour y mettre des diſpoſitions à l'erreur. En un mot un Heretique eſt un ſerpent, dont on ne peut s'approcher ſans peril: ſes paroles ſont empoiſonnées, ſa bouche eſt un canal de venin, il tuë les ames par ces pernicieuſes maximes: & quoy que ce ne ſoit pas ſon deſſein, & qu'il ait mêmes intention de les ſauver, puis qu'il en fait un carnage horrible, c'eſt toûjours un meurtrier qui n'a point de vraye Charité. Ainſi l'on voit & l'importance & l'étenduë de l'amour du Prochain, dont nous allons traitter, en conſiderant ſes degrez, ſes motifs, & ſon ordre.

## *Des divers motifs de l'amour du prochain.* I. *La proximité de nature & d'origine.* II. *L'amour que Dieu porte a l'homme.*

Il y a bien des degrez de proximité; proximité *de nature; proximité d'origine; proximité de Religion:* le Prochain eſt dans tout cela. Auſſi Jeſus Chriſt reſpondit à cette queſtion du Phariſien, *Et qui eſt mon Prochain?* par une parabole, qui enſeigne que les liens de proximité, ne ſont point rompus par la diverſité de Religion. Le Samaritain qui

qui eut ſoin du Juif, que les voleurs avoient bleſſé dans la vallée de Jericho, & qui paya de ſes propres deniers les medicaments, malgré l'inimitié des deux nations, eſt le modelle ſur lequel il faut nous régler ſelon l'ordre de Jeſus Chriſt, *va toy, & fais le ſemblable.* Luc X. 37. Le Prochain & l'homme, ſont donc la même choſe, parce qu'il n'y a point d'homme qui ne trouve ſes pareils & ſes freres, dans les autres hommes. Nous n'avons jamais penſé ſans admiration, à la maniere dont Dieu crea Adam & Eve pour être la ſource du genre humain. Il ſe conduiſit d'une autre ſorte dans la production des oiſeaux & des animaux. Il forma pluſieurs maſles & pluſieurs femelles, dans la même eſpece, & les unes ne furent point créées des autres. Mais il ne fit qu'un homme & une femme, pour être le pere & la mere commune de ce nombre prodigieux d'hommes, qui rempliſſent les eſpaces du monde, & il prit même une des parties du corps d'Adam, pour en former Eve. Dieu donnoit dêja des leçons d'amour, dans un état où il n'auroit pas été violé, & il ramenoit les hommes à l'unité d'un principe, pour ſe regarder, & comme parties d'un même corps, dont ils ont été pris en la perſonne de leur mere, & comme freres engendrez par un même pere, & nourris du même ſang dans le même ſein, & abreuvez du même lait dans la même famille. De ce coſté-là les hommes doivent ſe conſiderer avec des yeux de freres, & St. Paul dans ſon Sermon aux Atheniens, n'a pas manqué d'alleguer cette conſideration, en publiant que Dieu avoit créé d'un *même ſang*, touts les peuples de l'Univers. *Act.* XVII.

D'ailleurs ces hommes n'ont pas été formez comme les animaux, qui n'ont que des traces obſcures de la perfection de leur cauſe. Ces hommes ont l'honneur d'être les images de Dieu par l'immortalité de leur ame, par les lumieres de leur raiſon, par le libre arbitre de leur volonté, par quelques idées de verité, & quelques principes d'équité, qu'un eſprit de providence a conſervé dans leurs tenebres. Ces traits tous brouillez & tous imparfaits qu'il ſont, meritent encore d'être aimez par rapport à l'original. On eſtime quelques morceaux de ſculpture an-

tique, qu'on deterre des ruines où ils étoient enſevelis, & on en fait l'ornement des cabinets. Que repreſentent ces morceaux? ſouvent des idoles, c'eſt à dire, des Demons: & les figures que l'on eſtime tant, ne ſont que l'ouvrage de la main hardie d'un mortel.

Qu'on juge par là de l'affection qui eſt deuë aux reſtes de l'image de Dieu, toute défigurée qu'elle eſt dans la poudre, & ſous les debris de l'innocence. C'eſt Dieu qu'on aime, dans cette ſtatuë mutilée, où l'on voit encore de ſi beaux traits de la divine main qui l'a formée, & l'on ne peut la mépriſer, la negliger, la fouler aux pieds, qu'il n'en ſoit outragé. Auſſi la raiſon que Dieu allegue du ſupplice qu'il ordonne au meurtrier, eſt que le defunt portoit l'image de ſon Createur. *Celuy qui aura reſpandu le ſang de l'homme, ſon ſang ſera reſpandu, parce que Dieu a fait l'homme à ſon image.* Gen. IX. 6. C'eſt un crime de leze Majeſté divine, comme il y a du crime de leze majeſté humaine, à déchirer & fouler aux pieds le portrait d'un Roy. Encore on pourroit faire un portrait pareil, & peut-étre plus achevé, que celuy qu'on a détruit. Mais il eſt impoſſible à toutes les forces de la nature, de rendre à un homme, la vie qu'il a perduë; & le coup qui la ravit deſtruit l'étre de Dieu autant qu'il eſt poſſible de le détruire. Cela ne ſe fait pas ſeulement par le meurtre de la *main*, il s'execute encore par le meurtre du *cœur*, & par le meurtre de la *langue*, & St. Jean en publiant que celuy qui hait ſon frere *eſt meurtrier*, regarde la haine comme une furie, qui maſſacre & fait couler des ruiſſeaux de ſang.

On trouve un nouveau motif d'amour pour le Prochain, en celuy dont Dieu a bien voulu l'honorer. Il donne aux plus criminels des marques de ſa bienveillance. Il les éclaire de ſon ſoleil, il arroſe leurs terres, pour leur communiquer la fertilité: & il leur offre le ſang de ſon propre Fils, pour les mettre à couvert des rigueurs de ſa juſtice inexorable. L'amour de Dieu étant excellent, nous oblige à le choiſir pour modelle du nôtre, en l'étendant aux mêmes objets: Et il y auroit du déréglément à le raccourcir, puis qu'il ne peut étre raiſonnable, que par ſa conformité avec l'amour de Dieu, en aimant ce qu'il veut aimer.

Quel-

Quelle injuſtice de haïr celuy que Jeſus Chriſt a favoriſé du ſacrifice de ſa precieuſe vie, & de répandre le ſang d'un miſerable, pour lequel il a verſé la derniere goutte du ſien? C'eſt là une conſideration que St. Paul preſſe extraordinairement, pour empêcher qu'on ne donne du ſcandale aux foibles. *Ton frere pour lequel Jeſus Chriſt eſt mort, perira par ta ſçience.* 1 Cor. VIII. Malheureuſe & meurtriere ſçience, qui n'eſt point accompagnée de Charité, & qui tuë non ſeulement les étrangers, elle fait perir celuy qu'elle éclaire.

Quand on regarde les hommes comme aimez de Jeſus Chriſt & chargez des faveurs de Dieu, on ſeroit non ſeulement trés-coupable de leur refuſer ſon affection, mais on condamneroit même hautement la conduite de Dieu & de Jeſus Chriſt comme coupables d'une amour aveugle, qu'ils ne devoient pas accorder à d'indignes ſujets qui ne nous paroiſſent pas meriter les moindres égards. Ce qui doit nous engager particulierement à l'amour du Prochain, eſt que ſous un homme deteſtable il y a peut-étre un predeſtiné caché. Ce ſçelerat qui vole & qui tuë, & qui perira par les mains du bourreau, deviendra un illuſtre penitent, à qui Jeſus Chriſt dira ſur la potence, *tu ſeras aujourd'huy avec moy en Paradis.* Cet infame Peager qui amaſſe des threſors aux dépens du ſang & des larmes du public, ſe trouvera Zachée, dans le cœur & la maiſon de qui le Fils de Dieu portera le ſalut. Ce blaſphemateur de la verité, ce perſecuteur de l'Egliſe, deviendra un excellent ſerviteur de Dieu. Eſt-ce prudence de haïr celuy que Dieu a aimé dés l'Eternité, en luy preparant la grace & la gloire, dont il jouïra infailliblement? Et quelle confuſion & quel chagrin pour nous, en voyant ſortir de deſſous ce voile d'ignorance & de crime qui cachoit cet homme que nous avions haï, un ſaint tout brillant de lumiere, lavé dans le ſang de Jeſus Chriſt & purifié par ſon eſprit, & un ſaint qui entre dans la compagnie des Fidelles, pour y tenir rang d'enfant de Dieu? C'eſt là une mortification qu'il faut nous épargner.

Ce n'eſt pas qu'il faille aimer le méchant en qualité de méchant, puis que Dieu ne l'aime point à cet égard. Il

declare hautement qu'il *hait les ouvriers d'iniquité, & qu'il a en abomination l'homme de ſang & le trompeur.* Pſ. V. 7. Et David réglant ſes ſentiments ſur ceux de Dieu, s'écrie; *Eternel, n'aurois-je point de haine pour ceux qui te haïſſent? je les ay haïs d'une parfaite haine, & ils ont été mes ennemis.* Pſ. CXXXIX. 21. Cela n'empêche pourtant pas qu'on ne doive démesler l'homme du méchant: à l'exemple de Dieu, qui a de la bienveillance pour les hommes, qu'il abhorre en qualité de pecheurs. Cette diſtinction n'eſt pas ſi *mince* qu'on la croit, puis que l'homme peut étre ſeparé du méchant, par une veritable converſion, & cela eſt ſouvent arrivé. Le méchant diſparoiſt, & l'homme demeure, & Jeſus Chriſt a bien diſtingué ces deux relations, dans les objets de ſa haine, & de ſon amour. Il haïſſoit les Juifs comme incredules, puis qu'il en fit un chaſtiment horrible par le fer & le feu des Romains: & il les aimoit comme Juifs, puis qu'il donnoit des larmes à leurs miſeres, & qu'il les exhortoit à la repentance en les advertiſſant du peril qui les menaçoit. En un mot, c'eſt aimer l'homme comme homme, que de le haïr comme méchant, puis qu'on abhorre en luy le vice qui fait obſtacle à ſa felicité: de ſorte que dans cette eſpece de haine, il y a un amour ſecret de la nature qui eſt renfermé là.

*Motif d'amour dans l'union des Fidelles en un corps.*

Mais le plus puiſſant motif de l'amour du Prochain, & auquel toutes les autres conſiderations ſe rapportent, eſt la pieté. Les Fidelles ſont un corps myſtique dont Ieſus Chriſt eſt le Chef, & qui eſt animé par le St. Eſprit; & les Membres de ce Corps, doivent s'unir par une ſympathie plus étroite que celle qui étreint les parties de ce corps naturel. Les maladies, les ſupplices, les corruptions, les ſeparent toutes, mais les Membres de Ieſus Chriſt demeurent toûjours en union avec le Chef, par le St. Eſprit & la foy: Et ſi c'eſt un coup de rage, qui oblige un furieux de ſe déchirer de ſes propres mains, c'eſt un emportement encore plus terrible aux Membres du corps de Ieſus Chriſt de ſe faire une cruelle

cruelle guerre, comme ſi le grand nombre d'ennemis auxquels il eſt en butte, étoient trop foibles ſans un pareil ſecours. Touts les myſteres de la Grace, Invitent à une ſainte amitié. Un pere qui engendre les Fidelles par la ſemence incorruptible de ſa parole: Un Jeſus qui n'a point de compagnons dans ſa charge de Mediateur, de Sacrificateur, de Prophete, de Roy: un St. Eſprit qui opere ſelon ſa volonté dans les divers membres: une foy qui eſt de même nature dans le cœur des Eleus: un baptéme qui étreint ce corps myſtique dans le même lien. Une Table où la même coupe & le même pain ſont preſentez, & qui offre à l'eſprit des images ſi touchantes de nôtre union. *Comme le pain eſt un, nous ſommes un ſeul corps, parce que nous ſommes participants du même pain.* 1 Cor. X. 17. Ces divers grains aſſemblez, alliez, peſtris enſemble, & reduits en une maſſe, aprennent quel eſt l'effect de la Charité, qui ramaſſe & unit tant de diverſes perſonnes, de divers états, de diverſes humeurs, pour en faire un tout animé.

Ce fut l'amour, qui des premiers Chrétiens ne fit qu'un cœur & qu'une ame. Leurs intereſts étoient communs, leurs ſentiments communs, leurs biens communs, & l'on voyoit ſur la terre l'image de ce que la Charité produit dans le Ciel. Cette heureuſe ſympathie trouve un ſecret infaillible de s'enrichir ſans appauvrir le Prochain. Elle nous fait joüir de ſes biens ſans l'en depoüiller, par le plaiſir qu'on ſent de les voir en ſa poſſeſſion: Et ce plaiſir eſt d'autant plus grand, qu'il ne nous couſte aucune peine pour les conſerver. De ſorte que nous en ſommes plus les maiſtres que celuy qui en a la proprieté. Quelque animoſité que Julien l'Apoſtat euſt contre la Religion des Chrétiens, il n'a pû s'empêcher de loüer leur Charité dans l'aſſiſtance des Pauvres, qui n'étoient point reduits à la neceſſité de mendier. A la veuë d'un objet ſi excellent, il eſt impoſſible qu'on ne s'écrie, *ô que c'eſt une belle choſe, que des freres unis!* Il en ſort une odeur precieuſe qui ſe répand de tous coſtez, pour faire la joye du Ciel, & la benediction de la Terre.

*Degrez de l'amour du Prochain.* I. *Amour de* bienveillance. II. *Amour de* benificence: *Et de leurs effects.*

Ces divers motifs, engagent à divers degrez d'amour: amour de *bienveillance*, amour de *bienfaits*, amour de *complaisance*, amour *d'estime*, amour de *tendresse*. L'homme sans distinction doit être un objet de bienveillance. L'erreur dont un esprit est corrompu, les vices qui deshonorent la vie, la haine d'un Chrétien, ne doivent jamais étouffer les bons mouvements de son cœur; heretique, méchant, persecuteur, n'importe; on est obligé de luy vouloir du bien. Ces traits étrangers n'effacent point le caractére que Dieu a imprimé dans ces sortes de personnes. Il faut toûjours le voir sous l'ordure & la poudre dont il est sali, & unir cette image défigurée, avec son original, par l'application de l'esprit. Ce n'est pas un sujet de loüange, d'aimer les personnes dont on est aimé. Les plus malhonnestes gens, les peagers qui ont ordinairement un cœur de pierre & des entrailles de fer, sçavent bien que l'amour est la recompense de l'amour: & que l'amant acquiert un droit de reconnoissance, sur l'objet aimé, & ils rendent affection pour affection. La morale Chrétienne ne se contente pas de la pareille. Elle ordonne encore, qu'on régle les mouvements du cœur, sur l'exemple de Dieu, qui fait du bien à ses plus grands ennemis, & les cherit sincerement, lors même qu'ils ont l'injustice de l'outrager, & de changer ses faveurs en armes, pour luy percer le sein. Les paroles de Jesus Christ doivent être plus fortes que les cris des passions. *Aimez vos ennemis, benissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, & priez pour ceux qui vous persecutent.* Mat. VI. 44.

C'est là ce qui éleve le cœur, en le tirant de cet état animal où il est placé. Les serpents mordent ceux qui les irritent, les bestes sauvages cherchent à se venger de ceux qui les blessent: & le Chrétien n'oppose que des benedictions aux outrages de ses ennemis. Rien ne fait mieux paroistre son titre d'enfant de Dieu, puis qu'il imite par ces mouvements

vements le pere des misericordes, qui ne refuse point à des impies & à des ingrats, les lumieres de son Soleil. Le Chrétien trouve toûjours sa *recompense* dans les prieres qu'il fait pour ses persecuteurs. Si Dieu les exauce selon ses desirs, des ames ensevelies dans le crime entrent par une nouvelle vie, dans la communion de Jesus Christ, & ses vœux sont trés bien payez de cela: & si ces persecuteurs demeurent dans les tenebres, Dieu ne laisse jamais la Charité sans recompenses; il l'honore de graces spirituelles, & des benedictions de sa gloire.

Il y a des personnes assés liberales de prieres, il n'en coûte que quelques mouvemens d'esprit, & quelques expressions; l'interest s'en peut mesler, puis que c'est le triomphe de l'Eglise que les persecuteurs & les infidelles soyent éclairez des lumieres de la verité. Aussi la Charité prescrit quelque chose de plus: elle veut qu'on fasse du bien, qu'on rende de bons offices, qu'on distribue des aumosnes, quand il est necessaire, aux ennemis de la Religion. Ce fut le serviteur du grand sacrificateur, le plus passionné de tous les ennemis de Jesus Christ que cét admirable Sauveur guerit de la blessure qu'il avoit receuë de l'épée de Pierre, & il le guerit lors qu'il aidoit à le prendre prisonnier. Ce mouvement de benificence paroistroit admirable, s'il n'étoit obscurci par la Charité que Iesus Christ a euë de mourir pour ses plus grands ennemis. En leur donnant son sang & sa vie, il a laissé à ses Disciples, une leçon éternelle à ne leur refuser point le pain, l'eau, les aumosnes qui peuvent contribuer à leur soulagement. Comme on ne fait pas assés d'attention aux actions du Fils de Dieu, & qu'on les regarde souvent plûtost comme objet *d'admiration* que *d'imitation*, St. Paul s'explique nettement sur ce devoir. *Pendant que nous avons le temps, faisons du bien à touts.* Gal. VI. 10. Et ce *touts* regarde les hommes indifferemment, puis qu'il les oppose *aux domestiques de la foy.*

Cette circonstance est considerable *pendant que nous avons le temps.* Elle marque une obligation necessaire de nous en acquitter durant la vie, parce qu'aprés la mort, il ne nous restera que le regret d'avoir négligé d'assister les

malheureux, & quand nous voudrions bien le faire, nous n'en aurons plus le moyen. Les idolatres, les heretiques, en un mot de quelque Religion que les hommes ſoyent, deviendront des accuſateurs de ceux qui les auront laiſſez perir. Leurs mauvaiſes qualitez ne ſeront pas une excuſe de nôtre procedé. Peut-étre que nôtre liberalité leur auroit ouvert les yeux, pour admirer l'excellence de la Religion de Jeſus Chriſt qui enſeigne à aimer tout le monde, & il n'y a pas beaucoup de chemin à faire de l'admiration à l'amour. La froideur dont nous les avons receus, les a rebutez, & en nous maudiſſant, ils ont deteſté la doctrine de Dieu comme coupable de la dureté de nôtre cœur. L'eſprit de Jeſus Chriſt n'eſt certainement point avec une Religion, qui cherche dans les erreurs où l'on eſt élevé, des raiſons pour fermer les entrailles à l'aumoſne. On y voit une humeur cruelle qui n'eſt inſpirée que par le Demon, ce meurtrier & cet ennemi du genre humain. Jeſus Chriſt n'a jamais inſpiré cette penſée, *faites vous Catholique, & l'on vous aſſiſtera.* C'eſt vendre l'aumoſne, & non la donner, & quand on trafique de Religion pour un morceau de pain, elle n'eſt pas fort honorée d'une pareille conqueſte. On gagne une ame de boüe, qui n'eſt propre qu'à la ſalir; & un eſprit raiſonnable ne reconnoiſtra point à une pareille propoſition la voix de Jeſus Chriſt. Il ne dit pas, faites du bien à touts, s'ils veulent étre domeſtiques de la foy: il dit faites-en, quand même ils ne le ſeroient pas, & qu'ils n'auroient aucune diſpoſition favorable à l'embraſſer, Il faut même que la bienveillance forme quelque ſorte d'union d'eſprits, parce que la Religion ne détruit point la nature, & ne doit point changer les hommes en beſtes qui s'entre-déchirent. L'Ecriture ordonne d'avoir *paix avec touts les hommes.* Si Dieu n'a pas voulu les éclairer de ſes lumieres, ce n'eſt pas un ſujet de les haïr, c'en eſt un d'en avoir pitié, & d'employer la douceur & les bons offices pour les attirer à la connoiſſance de la verité: & ſans entrer dans les liens de Religion, on doit conſerver ceux de l'humanité, de la ſocieté, de la bienſéance, qui ſont les fondements de la pieté: & l'éloignement

gnement d'eſprits, les diviſions, les animoſitez, n'avancent point les affaires de la Religion, qui veut regner toûjours avec la Charité.

## *Amour de* complaiſance *pour les Fidelles, & de ſes effets. Amour de* tendreſſe.

La Charité fait une liaiſon plus étroite entre les Fidelles, parce qu'eſtant membres d'un même corps, ils meritent des ſentiments plus particuliers. Elle reſſemble donc au ſoleil, qui verſe bien ſur toutes les parties de l'Univers la lumiere de ſes rayons, mais qui la diſpenſe plus abondamment ſur certains Païs qui produiſent les grains & les fruits, au lieu que dans les autres, on ne voit que des foreſts & des beſtes ſauvages. Ainſi la Charité ſe répand ſur tous les hommes, mais elle ſe communique plus étroitement par des mouvements plus vifs, aux enfants de Dieu. Quand ils ſe conſiderent mutuellement ſous cette relation, ils doivent ſe cherir comme freres, formez dans le même ſein; & les divers traits des perfections de Dieu, qu'ils ont l'honneur de porter, ſont autant d'engagements à ſe reſpecter, à s'admirer, à s'unir étroitement par une ſi heureuſe reſſemblance.

Comme Dieu a pour les gens de bien un double amour, amour de *bienveillance*, amour de *complaiſance*, qui luy fait attacher avec plaiſir les yeux ſur eux, & deſcendre dans leurs cœurs pour les remplir de ſes graces, chaque Fidelle eſt obligé de ſe conformer à ce grand exemple. Il ne voit point de plus excellente image de Dieu, que les perſonnes vertueuſes, & l'inclination qu'il a pour elles, fait qu'il ſe plaiſt dans leur compagnie. La nature forme des ſympathies juſques dans les animaux. Ceux d'une eſpece s'aſſemblent, & fuyent d'ordinaire ce qui en eſt different. Les hommes d'une même humeur ſe cherchent, & la Grace a des nœuds encore plus eſtroits. C'eſt ce qui a fait dire à David, qu'il *prenoit plaiſir aux Saints qui ſont ſur la terre.* Pſ. XVI. 3. Une des plus vives douleurs qu'il ait jamais reſſentie, eſt le malheur d'étre privé de leur ſocieté par la malice de ſes ennemis: Et il prononçoit

çoit ces triſtes plaintes. *Je rappellois à ma memoire en déchargeant mon cœur en ſecret, quand je marchois en troupe, & allois doucement en compagnie avec voix de triomphe & de loüange juſques en la maiſon de Dieu.* Pſ XLII. 5.

L'amour de *complaiſance* quand il n'eſt pas raiſonnable, ne produit que des malheurs : il corrompt l'eſprit & le cœur; le venin gagne inſenſiblement juſques aux bonnes mœurs : & lon ne ſort d'une mauvaiſe compagnie que moins vertueux qu'on y étoit entré : ſemblable à une boutique de parfumeur, qu'on ne quitte point ſans en remporter quelque odeur. Au contraire on gagne toûjours quelque choſe dans la ſocieté des gens de bien. Leur exemple s'imprime inſenſiblement ſur l'eſprit : on imite leurs actions & leurs paroles, & Saul tout méchant qu'il étoit ne ſe trouva point avec les Prophetes, ſans faire comme eux, & loüer Dieu: Prevenu d'une maniere avantageuſe pour des perſonnes que Dieu favoriſe de ſa grace qu'il a marquées de ſon ſçeau, miſes dans la communion de Jeſus Chriſt, remplies du St. Eſprit, on leur donne des marques d'eſtime, parce qu'on n'en peut refuſer à la ſainteté, qui leur eſt imprimée, comme un rayon de l'admirable beauté de Dieu. Les choſes dont les hommes font le plus d'état, l'eſprit, l'éloquence, le ſçavoir, la valeur heroïque, la gloire, les grandeurs, ſont infiniment au deſſous de la qualité d'enfant de Dieu : c'eſt peut-étre la ſeule choſe qu'on regarde ſans jalouſie; tant il eſt vray qu'elle eſt aimable, & ſe fait reſpecter. L'erudition, la vertu de faire des miracles, excitent quelques petits mouvements d'envie, dans les plus généreux, & on voit ſans chagrin la pieté des bonnes ames, & c'eſt eſtimer celle qu'on poſſede, que de l'aimer dans les autres ſujets.

Enfin on a pour eux une veritable tendreſſe, qui fait un échange de biens & de maux, de triſteſſe & de joye. Voilà les mouvements que St. Paul preſcrivoit avec tant d'empreſſement. *S'il y a quelque conſolation de Chriſt, ſi quelque raſſaſiement de charité, ſi quelque communion d'eſprit, ſi quelques cordiales & miſericordieuſes affections, rendez ma joye accomplie, en ſorte que vous ayez même ſentiment, même Charité, même courage, en ſentant une même choſe.* Phil. II. 2.

II. 2. Dans ces diſpoſitions, on meſle ſes larmes avec ceux qui pleurent, on gemit avec les priſonniers comme ſi l'on étoit dans le même cachot, & dans les mêmes fers: on envoye ſon eſprit, quand l'eſpace eſt trop éloigné pour permettre au corps de s'y tranſporter: on y fait couler les ruiſſeaux de ſa Charité, par des liberalitez; & tant de diverſes ames ne ſont qu'une ame reſpanduë en differents corps: ou pour parler plus juſte, ce n'eſt plus qu'un même corps compoſé de pluſieurs parties étroitement unies malgré la diſtance de lieu par les nœuds d'une admirable ſympathie. Dans le corps humain, les pieds & la teſte ſont dans un aſſés grand éloignement; & en matiere de ſentiment, ils ſemblent n'occuper plus qu'un même lieu. Une épine bleſſe le pied, & la teſte eſt incommodée de la douleur qu'il ſouffre, & elle commande aux mains d'y chercher des remedes. La Grace qui forme des liaiſons beaucoup plus étroites que celles de la nature, fait cette communauté de ſentiments de douleur & de joye, entre les membres de Jeſus Chriſt, & ils ne peuvent étre dans l'inſenſibilité, puis que le Chef leur monſtre le contraire dans le haut degré de gloire où il eſt aſſis. La douleur du plus admirable de ces membres, paſſe juſqu'à luy; & les toucher, c'eſt porter le coup juſques dans les prunelles de ſes yeux: Et il en jette des cris qu'on a quelquefois entendus ſur la terre. La ſuite nous donnera un détail plus particulier de ces vertus: il falloit les repreſenter en gros, pour donner un juſte portrait de la Charité.

## *De l'ordre de la Charité par rapport à ſes objets.*

Il ne ſera pas inutile de dire quelque choſe de l'ordre dans lequel elle doit étre exercée ſur le Prochain. Pour vuider cette queſtion en peu de mots, il faut toûjours ſe repreſenter, que l'homme eſt ſoy même la régle de l'amour d'autruy, établie par Jeſus Chriſt même, *tu aimeras ton Prochain comme toy même.* Or ce qui eſt dans la régle, eſt toûjours plus grand & plus excellent en ordre, que dans la choſe réglée. On ne lit jamais auſſi, que Dieu

ait

ait dit, tu t'aimeras *comme ton Prochain*, parce que ce ſeroit mettre la copie, à la place de l'original. L'amour raiſonnable qu'on ſe doit à ſoy même, eſt donc le modelle de l'affection pour le Prochain: & ce n'eſt pas une fauſſe maxime étant bien entenduë, que celle qui eſt dans la bouche de tout le monde, que la Charité *commence par ſoy même.* C'eſt de ce principe que Jeſus Chriſt tire cette Doctrine, qu'il eſt inutile à l'homme de *gagner tout le monde, en perdant ſon ame*, de ſorte qu'il doit être plus intereſſé à ſon ſalut propre, qu'au ſalut d'un autre. Auſſi, quoy que les vertus Chrétiennes contribuent à l'édification des hommes, ce n'eſt pas la premiere veuë que Dieu s'eſt propoſée en nous les donnant. Il a voulu qu'elles ſerviſſent à nous ſauver; & nôtre Charité étant unie par de plus forts liens à nous mêmes qu'à nos Prochains, depend bien davantage de nos perſonnes. Nous contribuons à la conſervation de cette Charité, comme habitude, nous l'élevons à de nouveaux degrez, nous en produiſons les actes, de ſorte qu'elle doit particulierement nous cherir. Ce ne ſeroit pas une vertu, ce ſeroit une folie de ſouhaiter d'être damné éternellement à la place d'un autre, ou de commettre un crime qui attireroit la colere de Dieu, pour élever un pecheur à la gloire du Ciel.

Il faut donc faire diſtinction entre biens & biens, pour ſçavoir dans quel ordre on diſpenſera l'amour du Prochain. Il eſt des biens ſpirituels, comme le ſalut; & des biens temporels, comme la vie du corps. Pour le ſalut, il faut toûjours le deſirer à ſoy même préferablement à ſon Prochain: Pour la vie du corps, ce ſeroit une injuſtice de l'aimer davantage que l'ame du Prochain à laquelle on doit ſacrifier ſon ſang & ſes biens, qui n'étant qu'un peu de terre, doivent ceder à un eſprit immortel. C'eſt marcher ſur les traces de Ieſus Chriſt que de s'immoler comme luy à la felicité des hommes, & on pecheroit de ne le pas faire. C'eſt un ordre exprez que St. Jean nous a donné. *En cecy avons nous connu la Charité, c'eſt qu'il a mis ſa vie pour nous, ainſi nous devons mettre nôtre vie pour nos freres.* 1 Jean III. 16.

Pour

Pour les biens temporels, il faut diſtinguer le public du particulier: Et il eſt ſans difficulté que le public étant plus excellent que le particulier, doit auſſi étre preferé. Le corps naturel apprend comment on en doit uſer envers le corps politique. Un membre s'expoſe pour la conſervation du tout: on coupe un bras pour empêcher une gangrene de gagner le cœur. C'eſt un acte de valeur à un particulier, de vouloir bien perir pour le ſalut de la Patrie: il ne ſeroit pas raiſonnable, s'il refuſoit de la ſauver aux dépens de ſa propre vie. C'eſt l'aimer avec excez, que de l'aimer plus que la Republique, en refuſant d'empêcher ſa ruïne par une mort glorieuſe. En oppoſant parrticulier à particulier, il ſeroit même trés généreux de racheter aux dépens de ſa teſte, une perſonne illuſtré, & trés utile à la conſervation de l'Etat: & il faut imiter les mains qu'on met devant le viſage en marchant dans les tenebres. C'eſt une exaggeration que l'expreſſion de St: Paul touchant l'affection que les Galates luy portoient, qui auroient donné leurs propres yeux pour luy. Nous ne doutons pourtant pas qu'il n'y en euſt eu parmi eux d'aſſés attachez à ce grand Apôtre pour ſauver par leur propre vie de la main du bourreau une perſonne ſi neceſſaire à l'edification de l'Egliſe. Mais quand les ſujets ſont à peu prés égaux; il ne paroiſt pas de l'ordre de la Charité, de préferer la vie du Prochain à la ſienne: de ſe laiſſer mourir de faim pour en garentir un égal, de luy abandonner une planche de naufrage, afin qu'il gagne le port, pendant qu'on perit dans les flots: Comme le crime eſt plus grand de ſe tuer ſoy même, que de tuer un autre, il eſt plus naturel de conſerver ſa vie, que de ſauver celle d'un étranger.

On peut donc diſtinguer cinq degrez de Charité, qu'il faut placer de la ſorte, chacun en ſon rang. Dieu eſt le premier comme Eſtre ſouverainement parfait auquel il faut tout ſacrifier, parce qu'il tient lieu de tout & qu'il dedommage amplement de ce qu'on a perdu pour luy. Le ſecond degré c'eſt ſoy même, par rapport à l'ame vivante image de Dieu, faveur qui vient immediatement de ſa main. Le troiſiéme degré, ce ſont les ames de nos prochains, la

plus

plus noble partie de leur étre. Le quatrieme degré, c'eſt nôtre corps, qui étant eſſentiel à nôtre nature, doit nous toucher davantage qu'un corps étranger. Le dernier & plus bas degré, c'eſt la vie du Prochain. La Charité doit deſcendre par ces degrez, ſelon le rang qu'ils occupent. Il faut auſſi diſtinguer la maniere d'aimer: Et comme il y a une amour *d'eſtime*, & une amour de *bienveillance*, il ne ſeroit pas juſte qu'on rempliſt ſoy même la premiere place dans l'amour d'eſtime. St. Paul defend expreſſement cela, en voulant que chacun *eſtime les autres plus que ſoy même:* & il auroit trop d'orgueïl, à ſe preferer à des perſonnes qui valent incomparablement mieux par les avantages de la grace, & de la nature. Mais dans l'amour de *bienveillance*, l'homme doit l'emporter ſur l'étranger, puis qu'il n'a point de plus proche que ſoy, & que s'il ne s'aimoit pas comme il doit, il ne pourroit bien aimer perſonne.

La plus belle union qu'on ait peut-étre jamais veuë entre deux amis, eſt celle de David & de Jonathan. L'ame de l'un étoit liée à l'ame de l'autre, & le nœud qui les ſerroit, ſe trouva bien fort, puis que l'intereſt d'une Couronne, n'étoit pas capable de le rompre, Jonathan la cedant de bon cœur à ſon cher ami, pour ne tenir que le ſecond rang: Et Jonathan s'aimoit en cela mieux que David, puis qu'en le laiſſant en poſſeſſion du thrône, il reſervoit pour ſoy la gloire d'avoir triomphé de l'ambition, & fait une action généreuſe, qui luy attire les loüanges des hommes, & les benedictions de Dieu. A en juger équitablement, Jonathan choiſiſſoit la bonne part, en jouïſſant & de l'honneur de la vertu, & du plaiſir d'une ſainte amitié, qui ſont des biens préferables à la Royauté.

---

## CHAPITRE XXXIV.

*De la diſpoſition d'éloignement où ſont naturellement les hommes pour la Charité; & de ſes effets. Moyens de conſerver la Charité.* I. *éviter les jugements*

*gements temeraires. Cauſes & malignité de ſes jugements.* II. *Fuïr les rapports, & pourquoy?* III. *Renoncer à l'amour propre.* IV. *Avoir un eſprit de ſupport.*

IL ſemble qu'une vertu auſſi admirable que la Charité, & que tant de motifs nous obligent d'exercer, devroit pénétrer tout le cœur de l'homme. Il faut l'avoüer en rougiſſant; de toutes les vertus c'eſt celle qu'on pratique le moins. On nourrit avec plaiſir ſon eſperance, parce qu'elle remplit l'ame des brillantes idées de la gloire du Ciel: on exerce avec joye les actes de la foy, parce que la verité eſt trés aimable, & que l'amour propre nous engage même à ſortir d'erreur, qui eſt la mort, & la corruption de l'eſprit. Mais une foule de paſſions, un point d'honneur, un intereſt temporel, arreſtent le cours de la Charité, & changent l'homme en un *Miſanthrope*, plus cruel à ſes pareils, que les ſerpents & les beſtes ſauvages, puis qu'il unit la fureur des tigres, & le venin des aſpics, pour perdre ce qu'il hait. Ce n'eſt encore là qu'une foible image de ſa rage. Quand on pourroit former un monſtre qui ſeroit tout enſemble tigre & vipere, pour empoiſonner & déchirer impitoyablement en même temps, ce monſtre n'oſteroit que la vie du corps. Les paſſions de l'homme n'en demeurent pas là: avec la vie elles devorent l'honneur, & elles font en un mot ce qui paroiſtroit incroyable avant l'évenement. Suppoſons qu'un Ange euſt dit à Adam, pendant qu'il jouïſſoit de ſon innocence, le peché en étouffant touts les ſentiments de la nature, armera le frere contre ſon frere, & ſans étre pouſſé par aucune injure, pour contenter un depit jaloux, l'aiſné maſſacrera ſon cadet: les hommes employeront tout leur eſprit, à inventer des ſecrets pour s'arracher la vie: on forgera des épées, des poignards, des fléches, des lances: on trouvera en ſuite le malheureux ſecret des mousquets, des canons, & des bombes, qui mettent le feu aux plus belles villes pour les reduire dans un moment en cendre. Avec ces inſtruments meurtriers, ils ſe combatront, ſe tueront, ſe foule-

ront

ront aux pieds des chevaux, & ils en viendront à ces extremitez pour une bagatelle, pour la poſſeſſion d'un élefant blanc; pour faire parler d'eux ils porteront le fer & le feu dans le ſein des peuples qui ne les ont point offenſez, ils feront couler des ruiſſeaux de ſang, ils couvriront les campagnes de monceaux de morts, ils bruſleront les bleds, couperont les arbres, demoliront les villes: Y a-t-il de l'apparence qu'Adam euſt pû croire que la fureur des hommes iroit juſques là?

Helas! nous ne ſommes que trop accoûtumez à ces prodiges, & c'en ſeroit un ſi les hommes rentroient dans ces mouvements d'amitié fraternelle, à laquelle ils ſont obligez par les loix de la nature & de la raiſon. On s'étonneroit de voir des loups s'aſſembler par troupes, ſe rendre ſur un champ de bataille, & y faire un combat opiniaſtre, qui ne finiroit que par la défaite du parti le plus foible.

Les hommes devroient étre plus éloignez de ces funeſtes diſpoſitions, parce que la raiſon & l'équité ſont la régle de leur conduite: Et ils ne les écoutent point dans la rage qui les poſſede, ils font conſiſter leur merite à verſer beaucoup de ſang: le plus meurtrier eſt le plus brave; & le grand nombre des corps qu'il a tuez l'éleve à un plus haut degré de gloire, & ce ſeroit une merveille qu'ils penſaſſent étre hommes pour en avoir les ſentiments, & vivre en union. La Grace devroit au moins corriger la nature, aprés avoir découvert tant d'engagements à s'aimer tendrement. Le Chrétien eſt un autre homme, qui a receu dans le Baptéme un nouvel étre, qui le rend la vivante image de Ieſus Chriſt: Et ce Chrétien fier de ſes avantages, tombe dans une ambition, une cruauté, une injuſtice qui étouffent les mouvements de la Charité naturelle, & le rendent ſouvent plus barbare que les Barbares mêmes. Il y a moins d'amour dans ſon cœur, dans ſes paroles, dans ſes actions. Il ſemble que le nom de Chrétien eſt un titre de licence, pour outrager impunement, pour ne garder de meſure avec perſonne, pour nourrir les paſſions, pour produire l'effet des gouttes d'eau jettées dans un fourneau, dont elles allument ſa flamme.

On

On feroit un livre entier des cauſes de ces funeſtes diſpoſitions : mais comme nous devons nous borner, nous-nous contenterons de toucher les principes du mal, afin qu'on y applique le remede. On ſçait en général que l'amour propre & l'orgueïl ſont le poiſon de la Charité : que ces deux grandes paſſions entraiſnent aprés elles la colere, l'envie, la jalouſie, la vengeance, qui achevent l'ouvrage que l'orgueïl & l'amour propre avoient commencé. On parlera de ces vices en traittant des vertus qui leur ſont contraires. Mais il y a encore un fonds où ils naiſſent & ſe nourriſſent, auquel on ne fait pas aſſés d'attention. Ce ſont les jugements temeraires, & les rapports. Voilà la ruïne de l'amour fraternelle ; & ſi l'on pouvoit arreſter ce mal, la Charité ne languiroit plus dans les bleſſures dont elle eſt couverte. C'eſt ce qu'il faut examiner plus particulierement.

### *Des jugements temeraires. Combien ils bleſſent la Charité? Cauſes de ces jugements.*

Pour étre convaincu que les jugements temeraires ſont une des principales cauſes des diviſions qui partagent les cœurs, & rompent les liens de la Societé, on n'a qu'à ſe repreſenter qu'ils précedent touts les mouvements impetueux qui repugnent à la Charité, & que ſi nôtre eſprit avoit conſulté les lumieres de la ſageſſe, il auroit évité ces furieuſes paſſions, auxquelles il ſe livre, & qui le déchirent ſi cruellement L'offenſé cherche à ſe venger, parce qu'il juge temerairement du point d'honneur. L'offenſeur ne fait tort qu'à ſoy même, & l'offenſé trouveroit plus de gloire dans la patience, que dans une vengeance où il exerce un droit qui ne luy appartient pas. Le jaloux ſupporte impatiemment les loüanges qu'on donne au merite, & les honneurs qu'on luy rend, parce qu'il juge temerairement que ſa reputation eſt obſcurcie par l'éclat d'un honneſte homme, & que c'eſt une injuſtice de le préferer à ſoy. L'envieux a ou de la joye des malheurs, ou de la douleur des avantages d'autruy, parce qu'il croit temerairement, que les infortunes du Prochain ſont ſa

felicité propre & qu'au contraire le bonheur des autres le fait miſerable. Le colere s'émeut aiſement, parce qu'il ſe perſuade temerairement que le mal qui le chagrine, eſt beaucoup plus grand qu'il ne l'eſt en effect. En un mot, les jugements temeraires produiſent neceſſairement ou le mépris, ou la haine de nos freres, & rien n'eſt plus oppoſé à la Charité. On ne verroit point de campagnes deſolées par les foudres & les greſles s'il n'y avoit point de nuages dans l'air pour en troubler la ſérénité: & la volonté ne jetteroit point d'éclairs, & ne lanceroit point de tonnerres ſur la teſte des hommes, pour les ruïner de biens & d'honneur, ſi l'eſprit étoit ſans nuages, qui offuſquent la raiſon, qui s'abandonne mal à propos à des prejugez qui troublent tout.

On voit donc l'obligation étroite où l'on eſt, d'être en garde contre un vice qui produit tant de maux. Ce ne ſont pas les ames lâches, & qui étant liens de Charité pour arreſter leur precipitation n'ont que trop de penchant à juger mal de tout le monde, qui ſe jettent dans ce defaut; les grandes ames s'y laiſſent entraiſner ſans y penſer, & condamnent manque de reflexion, des innocents qui meriteroient plûtoſt leur eſtime. On pretend connoiſtre les diſpoſitions du cœur par des caractéres qui ſont équivoques, & liez avec une cauſe trés differente de celle qu'on leur attribuë: & l'on ſe ſeroit épargné une erreur, ſi l'on avoit ſuſpendu ſon jugement, en conſiderant que les actions procedent de differents principes, qui les font ou bonnes ou mauvaiſes ſelon les qualitez de la ſource qui les produit. La mere de Samuel animée de ſon zele, fait voir ſur ſon viſage & dans l'agitation de ſes levres, des mouvements ſemblables à ceux qui ſont cauſez par l'excez du vin. Il n'en faut pas davantage pour obliger Eli de la regarder comme une malhonneſte femme, qui devoit cuver ſon vin. Ce n'étoit point un excez de bouche, c'étoit l'ardeur de la priere, qui excitoit ces mouvements.

Un ſigne équivoque engageoit auſſi les Phariſiens à ſe déchaiſner contre Jeſus Chriſt. Il ne refuſoit point d'entrer dans les maiſons des Peagers, que les Juifs regardoient comme des infames, indignes du commerce des honneſ-

tes

tes gens. C'en fut assés pour obliger les Pharisiens à le déchirer comme un dissolu qui aimoit la bonne chere, & qui achetoit l'occasion de la faire aux dépens de sa reputation. Ils n'auroient pas imprimé ce cruel outrage à l'innocence même, s'ils avoient été plus reservez dans leurs jugements. L'intemperance ne conduisoit point Jesus Christ à la table de Peagers. Il n'y alloit que par le zele de leur salut, comme le Medecin va dans la chambre des malades, sans aimer l'odeur incommode qui sort de leur corps, & dans la veuë de contribuer à leur guerison; & l'entrée de Jesus Christ dans ces lieux impurs, les sanctifioit par des exemples & des préceptes, comme le Soleil purifie les lieux qui sont éclairez de ses rayons.

C'est encore une precipitation plus condamnable, de juger des hommes sur le rapport d'autruy. Quand le portrait seroit fait sans malignité, & selon la veritable pensée de celuy qui represente l'humeur & les qualitez de l'original, nous-nous trompons si souvent dans nos jugements, que nous avons de fortes raisons de douter si les autres ont mieux jugé, puis que Dieu ne leur a pas communiqué le caractére d'infaillibilité. Mais pourquoy ne se deffier point des passions du peintre? & si l'on ne veut pas luy en attribuer avec certitude, de peur de blesser la prudence & la Charité, pourquoy ne se retrancher pas dans le *peut-étre*? Il y a peut-étre de l'envie, peut-étre de la haine, peut-étre de la vengeance, dans une telle description. Ces mouvements ne sont que trop ordinaires, & ils monstrent toûjours les choses dans un faux jour, qui les altere. Alors l'esprit demeurant suspendu à ce *peut-étre*, ne se préocupera plus. Mais rien n'est plus pernicieux, que de juger de la pieté ou de la méchanceté des hommes, par le bonheur ou par les disgraces de la vie. La Providence cache ses dessseins dans les accidents, & quand ils sont communs aux Saints, & aux profanes, ils naissent de differentes causes, selon l'intention de Dieu, & les diverses dispositions des ames. Dieu donne des benedictions temporelles aux Impies, pour les convertir par les marques

de ſa bonté. Il employe même ſa gloire, les richeſſes, la puiſſance des Princes, comme des verges de fureur, pour chaſtier l'Egliſe.

Dieu expoſe d'ailleurs ſes enfants à mille adverſitez, pour les former à la vertu, pour les dégouter de ce miſerable monde dont les douceurs charmeroient, s'il n'y meſloit de l'abſynthe qui les en ſevre, & les fait ſoupirer pour les delices pures & ſaintes de l'Eternité, pour leur apprendre que ce ne ſont que de trés-petits biens que ceux que les hommes eſtiment, puis que Dieu les refuſe à ſes chers enfants, ſon Fils unique en ayant été le moins partagé; il vivoit d'aumoſnes, & n'avoit pas en propre une chetive cabane. Dieu n'a pas tellement caché ſa conduite, qu'elle ne perce de quelques rayons, le nuage épais qui l'enveloppe, & s'ils ne ſont pas aſſés brillants pour nous faire connoître le bon & le méchant, ils le paroiſſent toutefois aſſés, pour impoſer ſilence à la raiſon, & retenir ſon indiſcretion. Mais le penchant de nôtre cœur, eſt plus fort que tout cela, & il croit étre authoriſé de prononcer hardiment ſelon les accidents de la vie, de la verité ou de la fauſſeté d'une Doctrine, de la bonté ou de l'injuſtice d'une cauſe, de la probité ou de la méchanceté des perſonnes. Un Prince ambitieux qui allume une injuſte guerre, trouvera ſa cauſe bonne, & la fera paroiſtre telle aux autres, par le ſuccez de ſes armes: Les Turcs meſurent la bonté de leur Religion par l'étenduë de leur Empire qui a ſoumis tant de Princes: & non ſeulement les Turcs, les Chrétiens mêmes, penſent que la felicité temporelle eſt une marque de la verité, & l'affliction un caractére d'erreur: Et les malheurs où Job fut precipité, le firent regarder par ſes propres amis, comme un hypocrite, qui avoit merité toutes ſes diſgraces.

### *Malignité des jugements temeraires.*

Ces jugements ſont trés contraires à la prudence, à l'équité, à la Charité. Un peintre feroit un tres-mauvais ouvrage, & bien different de l'original, s'il le peignoit ſur un recit: il faut qu'il voye ſoy même cet original, pour donner au portrait l'air de reſſemblance, qu'on ne

peut

peut tirer du discours. Qu'on exprime dans le langage la forme du visage, la vivacité du tein, la couleur des yeux, l'incarnat des levres, on ne fera jamais sur cela de copie qui represente l'original, & il y auroit de la folie à pretendre d'y réussir. Est-on plus raisonnable de se former l'idée d'un homme, & des qualitez de son cœur, sur la description qu'on en fait, qui peut étre fausse, maligne, passionnée, & tres-éloignée de la verité? C'est un étrange caractére que celuy de l'homme. Quand il est revestu de la qualité de magistrat, qu'il paroist en bonnet & en robe, ou avec les marques de sa dignité, qu'il est assis sur le Tribunal où il doit donner une sentence, il sçait bien, qu'il est obligé à l'attention, à la reflexion sur les raisons des parties, à l'examen des témoins, à la consideration de leurs qualitez, & il remplit son devoir à cet égard, quoy que la matiere ne soit souvent pas d'importance, n'étant point question de l'honneur: Et quand ce même homme ayant quitté les marques de sa dignité, n'est plus sur sa chaire de juge, & s'étant retiré dans son domestique, sur un oüy dire, sans confrontation de témoins, sans interrogation de l'accusé, il prononce un jugement d'honneur; Est-ce que l'équité s'attache à l'habit & aux lieux, & qu'on l'abandonne avec eux? l'homme dans une chambre, dans une conversation, dans l'équipage de particulier ne doit-il pas étre raisonnable, & rendre justice à tous les hommes independamment des temps & des lieux? Quand la sentence d'un magistrat subalterne est inique, on en appelle & la Cour superieure la met au neant. Mais l'ame doit se reformer soy même, & casser son jugement temeraire: Et c'est la difficulté par l'aversion qu'on a naturellement à se retracter. On n'oseroit se piquer d'infaillibilité; l'absurdité seroit trop sensible: mais on en use comme si l'on avoit un privilege d'exemption d'erreur.

Le cœur prend parti cependant, il hait, il mépriſe selon les fausses lumieres du jugement. L'innocent sera méchant ou heretique, parce que l'esprit l'ordonne ainsi. Ce qu'on a prononcé demeure ferme: la vaine gloire ne permet pas qu'on reforme son jugement, en avoüant ingenuëment qu'on s'est trompé: & l'on employe toutes sortes de moyens,

yens, pour préocuper auſſi l'eſprit du public. On fait imprimer des Satyres, on les debite par tout, on cherche des témoins, on en fait quand on n'en a pas, on eſt ferme dans le refus de la reconciliation, Dieu y ſeroit trop intereſſé: celuy qu'on a condamné étant un impie, il le faut haïr d'une parfaite chaine. Ainſi ce que *Pilate a écrit, eſt écrit*, bon ou mauvais, point de changement. Ce ne ſont pas là des fictions, ou des conſequences qui ſe lient avec le principe: ce ſont des faits, dont on voit tous les jours de triſtes exemples, aux pieds même du thrône de Ieſus Chriſt.

Les ſoupçons ſont partie des jugements temeraires dont ils ne different qu'en degrez, ceux cy ſont des ſoubçons confirmez, ceux là ſont des jugements naiſſants, qui cauſent de grands deſordres dans l'eſprit, où il y a toûjours un grand fond de credulité pour le mal. Il s'en faut beaucoup que le penchant ne ſoit ſi fort à juger favorablement. La corruption de l'ame ne le permet pas, parce qu'elle a une ſecrete joye des imperfections d'autruy, ou pour le ravaler de tout ſon poſſible, en luy oſtant la place qu'il doit occuper dans l'eſtime, ou pour avoir plus de compagnons de ſes defauts, ou pour s'élever ſoy même dans un rang ſuperieur. Ces malheureux ſoupçons ſont donc comme une legion de petits Demons, qui déchirent le cœur, qui obligent le Saint Eſprit incommodé d'une ſi mauvaiſe compagnie, à s'en retirer, qui rongent le ſein de la Charité, qui *n'eſt point ſoupçonneuſe.*

Auſſi les ſages qui ont preſcrit des régles d'union en ont toûjours banni les ſoupçons, que St. Auguſtin nomme avec raiſon *le venin de l'amitié.* Un maiſtre aime-t-il un ſerviteur qu'il ſoupçonne de le derober? Un Roy a-t-il de la bienveillance pour un Ambaſſadeur qu'il ſoupçonne de menager mal ſes intereſts? Un ami regardera-t-il de bon œil un ami qu'il ſoupçonne de le trahir? Un homme de bien entrera-t-il en commerce étroit avec celuy qu'il ſoupçonne d'étre méchant? Un troupeau ſe liera-t-il d'amitié avec un Paſteur, qu'il ſoupçonne d'étre heretique? Une perſonne de probité voudra-t-elle de la ſocieté avec celle qu'elle ſoupçonne de fourberie? Cela eſt impoſſible,

& l'on

& l'on ne ſauroit trop ſe precautionner contre ce vice, qui eſt une peſte fatale à l'amour fraternel. On a cherché ſoigneuſement des remedes contre la precipitation & le prejugé, qui cauſent tant d'erreurs dans la nature, & ſont de ſi grands obſtacles à trouver la verité. C'eſt toûjours une perfection que de la connoiſtre, & l'on a raiſon d'éclairer ſon eſprit, autant qu'on le peut. Mais ce n'eſt pourtant pas un ſi grand mal de ſe tromper dans ces veritez ſpeculatives : Et pour admettre des formes ſubſtancielles dans les animaux, ou des qualitez réellement diſtinguées de la matiere, on ne laiſſe pas d'étre homme de bien. Mais on renonce à ce beau titre, dans la precipitation & les prejugez ſur la reputation du Prochain. On luy fait injuſtice, on le prive d'une place qu'il doit occuper dans l'eſprit, on éteind la tendreſſe, la Charité perit, & l'ame n'eſt pleine que de menſonges, parce que qu'on ne peut refuſer ce titre à de faux jugements.

*Les jugements temeraires repugnent à l'authorité de Jeſus Chriſt, & ſeront punis par luy.*

Le ſoupçon & les jugements temeraires, ſont donc beaucoup plus dangereux qu'on ne croit. Entre les choſes que Dieu abhorre, il met celuy qui *condamne le juſte*. Un Juge ſeroit ſans excuſe, qui ſur de legers indices, oſteroit l'honneur ou la vie à un homme de probité. Ce que le Juge feroit au Palais, on le fait dans ſa maiſon, en dépouïllant ſans raiſon un homme de ſon honneur, & le releguant avec ces impies, dont les flammes d'enfer ſont le partage : & le jugement pour n'étre pas ſi ſolemnel, ni ſi pernicieux dans ſes effects, ne laiſſe pas d'étre eſſentiellement mauvais : & il ne tient pas à ce Juge domeſtique & particulier, que la ſentence qu'il a prononcée, n'ait une étenduë générale par l'inclination où il eſt que tout le monde ſoit de ſon ſentiment.

D'ailleurs c'eſt uſurper ſur l'authorité de Jeſus Chriſt. Un ſujet merite la mort, s'il oſe uſurper ſur la dignité de ſon Prince, & ce n'eſt pas à luy de condamner un criminel, digne même du dernier ſupplice. A quoy s'expoſe-

poſe-t-on en faiſant la charge de Jeſus Chriſt qui ſeul eſt le juge du monde? Cette authorité luy a été tellement confiée, qu'il declare que ſon Pere *ne juge perſonne*, ayant donné à ſon Fils tout pouvoir de juger: Et un chetif mortel, oſe faire ce que Dieu ne fait pas: il veut étre le Collegue de Jeſus Chriſt, étre aſſis ſur ſon thrône, prononcer des arreſts comme luy. Cela ſeul eſt un crime capital, que St. Paul condamne en ces mots. *Qui es-tu qui juges le ſerviteur d'autruy?* Rom. XIV. 4. Qui t'en a donne le droit? Le maiſtre de ce Serviteur là, eſt-il ignorant? eſt il imbecille? a-t-il beſoin de ton ſecours pour le condamner? Cette ſentence ne peche pas ſeulement contre l'ordre public, & contre le reſpect qui eſt deu au Souverain maiſtre du monde, elle s'étend par une eſpece de ſacrilege, à des objets que Jeſus Chriſt a reſervez à ſes lumieres. Le cœur eſt enveloppé de tenebres impénétrables à toute autre ſageſſe, qu'à une ſapience infinie. Il faut étre Dieu pour le connoître, & c'eſt s'attribuer l'infinité, que de juger du fond de l'ame, & des intentions, par des effects dont la cauſe eſt équivoque: elle peut étre bonne, & ſur ce pied là, il faut en renvoyer la connoiſſance au juge du cœur. Le temps viendra que les intentions cachées ſeront découvertes. Il n'y aura plus de tenébres que Jeſus Chriſt diſſipera toutes par ſa lumiere, alors on connoiſtra avec certitude, le bien & le mal, le cœur honneſte, & le cœur hypocrite. Il faut ſuſpendre ſon jugement juſques là ſelon le précepte de St. Paul, *ne jugez point avant le temps.* 1 Cor. IV. 5. Ce grand Apôtre découvre encore un nouveau degré de malignité dans ce jugement, qui l'oblige de ſe récrier; *Toy, pourquoy juges-tu ton frere? ou toy pourquoy mépriſes tu ton frere?* Rom XIV. 10. Voilà le cruel effect de ces malheureux jugements. Ils inſpirent du mépris pour les enfants de Dieu & les membres de Jeſus Chriſt, que cette qualité rend dignes d'honneur. Il regarde comme des hommes de neant, des hommes lavez dans le precieux ſang de l'agneau de Dieu, & poſſeſſeurs des threſors de la grace. L'outrage rejaillit ſur Jeſus Chriſt même, & détruit le fruit de la mort qu'il a ſoufferte pour unir les hommes en un corps myſtique:

& qui

& qui ſont diviſez par ce mépris, qui de toutes les choſes du monde, eſt le plus oppoſé à l'amitié. Comme ces juges temeraires uſurpent ſur l'authorité de Jeſus Chriſt, Anaſtaſe d'Antioche n'a pas fait difficulté de leur donner le nom d'Antechriſt qui eſt le plus infame qu'on puiſſe jamais porter.

Qu'on tremble donc quand on paroiſtra devant le thrône du Souverain juge en compagnie d'une infinité de mauvais ſoupçons, & de jugements temeraires, qui crieront vengeance contre celuy qui les a faits. Ce ſont autant de poiſons, de poignards, de machines preparées à la ruïne de la Charité, & il eſt aiſé ſi l'on n'eſt aveugle, de voir de quel œil Jeſus Chriſt les regardera, luy qui a recommandé ſi fortement la Charité. On ne pourra ſe ſauver dans les tenebres de l'ignorance, Ieſus Chriſt s'eſt nettement expliqué ſur la nature de ce crime, & du chaſtiment qui le menace: *Ne jugez point, & vous ne ſerez point jugez; ne condamnez point, & vous ne ſerez point condamnez.* Luc VI. 37. Il fait dépendre le ſalut de cette condition ſeule, parce qu'elle renferme touts les mouvements de la Charité. C'eſt la porter auſſi loin qu'elle peut aller dans le cours de la vie, quand le cœur eſt mis en état de ſuſpenſion entre les jugements douteux: Ou s'il faut ſuivre un penchant, qu'il ſe tourne pluſtoſt du coſté du bien, que du mal. Ce fut pour découvrir l'iniquité des jugements témeraires, que Dieu temoigna hautement ſa colere contre les amis de Job, coupables de ce peché. Dieu dit que ſa colere étoit embraſée contr'eux, & il fallut que Job luy même offriſt des ſacrifices pour les garantir de la mort qu'ils meritoient. Qu'on ſe corrige donc d'une conduite ſi peu ſage, & ſi peu chrétienne.

Ce n'eſt pas tout, il faut toûjours ménager les perſonnes, quand on eſt indiſpenſablement obligé de prononcer ſur la Doctrine & ſur les actions. On doit condamner & comme erreur ce qui repugne à l'Ecriture, & comme vice, ce qui eſt oppoſé à la vertu; & la prudence ne permet pas de regarder comme lumiere, ce qui n'eſt que tenebres. Dieu crie malheur ſur ceux qui portent des jugements ſi déraiſonnaibles. Mais il faut éviter cette fureur aveugle, qui

donne le titre infame de *Damnez*, aux perſonnes qui vivent dans l'erreur ou dans le crime, parce que Dieu peut les en delivrer par ſon infinie miſericorde. Touts méchants qu'ils paroiſſent, ils ſont peut-étre predeſtinez, & marquez du ſçeau de Dieu : & c'eſt agir brutalement & injuſtement tout enſemble, de les regarder comme des Demons. Cela n'eſt digne que d'un zele aveugle, & de la rage de ces Miſſionaires emportez, qui croyoient faire un beau coup en apprenant à leurs devots, à crier *damné*, aprés un Proteſtant, qui ne les offenſoit point, & qui diſoit dans le fond de ſon cœur; *Pere pardonnes les, ils ne ſçavent ce qu'ils font.* La Charité veut donc qu'on diſtingue toûjours la perſonne, du vice, & qu'en condamnant l'un, on laiſſe l'autre au jugement de Dieu, qui peut à chaque moment changer un enfant de tenebres, en enfant de lumiere. En uſer autrement, c'eſt faire ce que St. Paul defend, c'eſt *juger avant le temps*, c'eſt fermer mêmes la porte de la Grace, les injures n'étant capables que d'éloigner de la connoiſſance de la verité.

### *Des Rapports. Combien ils repugnent à la Charité?*

Il y a encore un moyen de conſerver la Charité, c'eſt d'éviter les Rapports, auxquels on n'eſt pas obligé d'office pour la correction des mœurs. Le monde eſt plein aujourd'huy de gazettes vivantes, qui font profeſſion de publier ce qu'elles entendent dire contre la reputation. C'eſt s'ériger en eſpions domeſtiques ſans neceſſité. Les Eſpions dans une Armée, ſont d'une grande utilité, & on les paye largement, parce qu'ils riſquent leur vie, pour le ſervice des Généraux qui les employent. Mais les eſpions de converſation font un métier infame, & qui va à la ruïne de l'amitié. C'eſt repreſenter le perſonnage du Demon, qui erre par toute la terre, pour en ramaſſer les ordures qu'il va reſpandre devant le Tribunal de Dieu : & comme cet eſprit abominable y porte ſouvent de fauſſes accuſations, il y a auſſi bien des calomnies dans les rapports : & vrays ou faux, ils ſont toûjours contraires à l'édification, qui eſt le but de la Charité. On

doit

doit étre fort perſuadé que l'oreille n'eſt pas toûjours juſte, & qu'elle ſe trompe trés facilement : que l'ame du diſcours conſiſte ſouvent dans la maniere dont on le fait : qu'on loüe des perſonnes par des contre-veritez : que le ſens d'un diſcours dépend de l'enchaiſnure de toutes ſes parties : & qu'il eſt abſolument changé, quand on le coupe. On lit dans l'Ecriture, *l'inſenſé dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu:* rompez la chaiſne de ces paroles, vous en ferez cette propoſition impie ; *il n'y a point de Dieu.* En ne prenant qu'un mot du diſcours, le ſens en eſt alteré & trés contraire à l'intention de celuy qui l'a prononcé.

Toutes ces conſideration, obligent déja d'étre trés-reſervez en cas de rapports : & on les ſupprimeroit ſans peine en faiſant cette reflexion. J'ay peut-étre mal entendu: ſi j'ay bien entendu les paroles, je n'ay peut-étre pas bien connu le ſens : ſi j'ay bien compris le ſens, j'ay mal pénetré dans l'intention. Ce ſeroit là un heureux cachet ſur les levres pour produire un ſilence diſcret, de peur d'avancer quelque choſe contre la verité, ce qui eſt toûjours une grande imprudence. Il eſt vray que ſi l'on ſe peut tromper, & ſi l'on ſe trompe quelque fois, on ne ſe trompe pas toûjours. Les choſes ont été dites d'une maniere ſi forte, ſi intelligible, ſi circonſtanciée, que l'on ſent bien, qu'on ne ſe trompe pas cette fois, & qu'on entend juſte. Alors un rapport ne ſeroit pas contraire à la verité, mais il l'eſt extremement à l'équité, & à la Charité, qui doit toûjours tenir la main de la verité, & marcher à ſes coſtez. Il eſt même aſſés malaiſé qu'elle ne ſoit pas alterée, par un tour plus fort & plus malin. Un rapporteur voulant faire l'officieux, & vanter ſon zele, manque rarement d'exaggerer ce qu'il a oüy. C'eſt un coup ſeur que cela chagrinera l'offenſé, & quelque fond de pieté qu'il ait, il luy échappera des mouvements de depit contre l'offenſeur: Et ſoit qu'il s'en plaigne, ou non, l'amitié tombera dans le refroidiſſement. S'il ne s'en plaint pas par ſageſſe, le chagrin eſt un feu couvert de cendres qui trouvera bien le moyen de ſe rallumer : & ſi l'on eſt aſſés généreux pour ne ſe pas venger, du moins on n'a plus la même eſtime, ni la même inclination à ſervir. Si l'on

ſe

ſe plaint, on en vient à des éclairciſſements fâcheux. Il faut écouter des témoins qui ſeroient ravis de n'être point appellez dans cette diſpute, & qui ſe fâchent contre le rapporteur & ſes rapports. La querelle s'échauffe, on en vient de part & d'autre aux reproches, on ceſſe de ſe voir, ou l'on ne ſe voit plus que par civilité & par politique, & ſi ce ſont des gens d'épée, leur point d'honneur les engage à la tirer, & à s'oſter peut-être la vie. Cependant monſieur le rapporteur eſt blâmé de tout le monde, comme un imprudent, ou comme un eſprit malin. L'offenſeur & l'offenſé le déteſtent, on fuit ſa compagnie, & il faut geſiner ſon eſprit, & ſe contraindre dans les converſations, où il eſt preſent, de peur qu'elles ne ſervent encore de matiere à ſon babil. Ainſi les rapports, quoy que ſans deguiſement & ſans exaggeration, ſont des charbons de feu qu'on épand, & qui trouvant des matieres combuſtibles, excitent un funeſte embraſement.

Auſſi entre les choſes que Dieu deteſte le plus, le Sage nomme le ſemeur de diſcorde. Celuy qui *cauſe des diviſions entre les freres, luy eſt en abomination.* Prov. VI. 20. Rien n'eſt plus oppoſé à la conduite de Jeſus Chriſt qui eſt deſcendu du Ciel pour imprimer dans les ames la verité, & la Charité, & un faiſeur de rapports, ſort des enfers pour ſemer dans le monde, le trouble & la diviſion. Bien loin de faire un ſi mauvais perſonnage, il faut pluſtoſt adoucir les eſprits, diſſimuler tout ce qui peut les aigrir, & employer tout ce qui eſt capable de les adoucir. C'eſt imiter le Charitable Samaritain, en verſant dans les playes de l'ame, l'huile & le vin qui les nettoyent & les gueriſſent, au lieu que d'autres y mettent de l'arcenic pour les envenimer. Un des plus beaux traits de la vie de Ste. Monique, & dont St. Auguſtin ſon Fils l'a loüée extrémement, eſt la diſcretion de cette excellente femme qui étouffoit charitablement les plaintes & les diſcours aigres, qu'elle avoit oüis des partis oppoſez: elle rapportoit ſeulement ce qui pouvoit calmer la colere, & contribuer à la reconciliation. *Aug. L. 9. Conf. c. 9.* Les Moniques ſont rares, & il ne ſe trouve que trop de trompettes de diſcorde, qui croyent donner

ner par cette conduite peu chrétienne & trés évaporée, des marques d'affection. Il faudroit leur témoigner qu'on les regarde comme des ennemis, qui nous ostent les plus precieux de tous nos threſors, la Charité & le repos de l'eſprit, que rien n'eſt capable de payer. Le mal eſt qu'on écoute volontiers ces ſemeurs d'yvroye, & qu'on les previent par une curioſité inquiete, de ſçavoir quelle eſtime on fait de nous: On veut avec le même empreſſement connoiſtre le bien & le mal qu'on en dit, & tous les deux ſont ſouvent du poiſon: le bien, parce qu'on en tire de la vanité; le mal, parce qu'on en fait une matiere de haine contre ceux qui ne nous eſtiment pas: au lieu qu'il faudroit mettre le rapport au profit de la pieté; en corrigeant les defauts, en rendant graces à Dieu des vertus.

*Autre moyen pour conſerver la Charité. Fuïr l'amour propre, & uſer de ſupport.*

Une des choſes, qui étouffe le plus la Charité, eſt ce fond d'amour propre qui nous poſſede. Le vray caractére de la Charité, conſiſte à ne chercher pas ſes commoditez particulieres, à communiquer ſes biens à touts, à faire ſervir ſes avantages à l'édification de touts, & à jouïr du bonheur des autres, par le plaiſir qu'on en ſent. Tout cela eſt compris en ce peu de mots de St. Paul; *la Charité ne cherche point ſon utilité propre.* Une ſainte communauté fait le bonheur de l'ame, en excluant les ſingularitez; Doctrine foy, table, heritage, tout eſt commun; & les bonnes actions qui de tous les biens ſont les plus propres & les moins communicables, deviennent communes en quelque maniere, en faiſant l'objet de nôtre joye. Voilà l'ouvrage de la Charité & l'image de la vie des Bienheureux. Rien n'eſt plus oppoſé à cela, que l'amour propre, qui ne ſouffre point de communauté. Il ne ſonge qu'à ſoy, il veut tout pour ſoy: honneurs, loüanges, biens, eſtime, ſans conſentir que cela ſoit partagé, & s'il rend quelques bons offices & fait des graces, il s'y cherche toûjours, en les rapportant à ſon intereſt. C'eſt un mouvement de violence qui trouble tout, qui dérange tout, en banniſſant la ſuperiorité & l'égalité:

tou-

toutes les deux l'affligent, la premiere par l'envie, la seconde par la jalousie, il faut qu'il regne, & mette tout sous ses pieds. S'il n'y a pas moyen de réussir par l'obstacle de la puissance des Grands, cet amour propre fait murmurer du Gouvernement, il censure tout, il reforme tout : ou s'il voit quelque petit jour à pousser une fortune, il change de forme, par de lâches flateries, & une basse servitude. Il loüe tout, il admire tout, & par de faux éloges, il fait passer la corruption de son esprit dans les autres, en les rendant fous & idolatres d'eux mêmes. En un mot, cette possession déréglée, ne peut souffrir le mot de *tien*, elle n'écoute que le *mien:* tout est son centre: Au contraire la Charité bannit le *mien.*

Dans la vie admirable des premiers Chrétiens, ce que chacun possedoit n'étoit pas à soy, tout étoit commun entr'eux. *Act.* IV. 3. Pour éteindre le feu impur dont nous nous servons, il faut l'exposer aux rayons du Soleil: Et pour dissiper l'amour propre ; le secret est de luy opposer la Charité qui oste l'interest particulier, en le confondant dans le bien général du Corps mystique de Jesus Christ où chaque membre trouve son avantage en celuy du tout. Il y a encore un moyen trés efficace à la conservation de la Charité ; certain tour d'esprit qu'on peut nommer de *support*, & qui se connoist mieux par les effects que par une idée. St. Paul qui donne de si beaux préceptes pour la conservation de cette vertu, ordonne de *se supporter mutuellement en Charité.* Eph. IV. 2. C'est là un degré de noblesse & de générosité qui fait les grandes ames. S'émouvoir aisement pour les outrages, c'est ressembler aux foibles roseaux, qui courbent la teste au moindre vent, qui ne peut ébranler les arbres dont les branches resistent au mouvement. Ainsi un cœur rempli de Charité, est dans un point de fermeté qui l'empêche de se chagriner de mille choses, dont une ame foible est déconcertée. Une parole aigre, un accueil de froideur, un salut indifferent, ou qui ne marque pas assés de respect la chagrine, & l'emporte dans les plaintes. La Charité ne voit rien de tout cela, ou du moins elle ne croit pas qu'elle se doive soucier de ces bagatelles, que ne meritent pas un moment de colere, &

ce

ce ſeroit une lâcheté de ceder à de ſi foibles ennemis. St. Paul regarde ce ſupport comme une partie de la valeur; *Nous devons nous qui ſommes forts ſupporter des infirmitez.* Rom. XV. 1. C'eſt là une des colomnes qui ſouſtient l'édifice de la Charité: & il tombe en ruïne, ſi l'on rend aigreur pour aigreur, mépris pour mépris, injure pour injure, qui n'aboutit qu'à la diviſion des cœurs. Il y en a qui conſeillent dans ces occaſions, d'employer même les excuſes, comme ſi l'on avoit merité les outrages qu'on reçoit injuſtement, pour dire avec douceur, *pardonnez moy, mon frere, & priez Dieu pour moy.* Peut-étre y a-t-il de l'excez dans cette humilité, qui ne doit jamais bleſſer la verité. Mais la reflexion de l'Abbé *Dorothée* paroiſt trés judicieuſe, lors qu'on ſent que la colere commence de s'allumer aux injures qu'on ſouffre injuſtement. C'eſt d'addreſſer à Dieu une priere ardente, afin qu'il calme les paſſions de l'ame par cette puiſſance qui impoſa ſilence aux flots de la mer, & qu'il ne permette pas que deux de ſes enfants periſſent miſerablement, dans la mort de peché. *Dor. Doct.* 17.

## CHAPITRE XXXV.

*De la Religion. Differentes idées de ce nom. En quoy conſiſte cette vertu? Et des divers mouvements neceſſaires à ſa production. Trois effects de la Religion. Choix du vray Dieu; union avec luy & avec les hommes; meditation de la verité. Des acte eſſentiels à la Religion.* 1. *De la devotion.* 2. *De la priere.* 3. *De l'adoration, ſes actes & ſon objet.* 4. *Des vœux. Si l'on en peut faire aux Saints? Si Jephté a ſacrifié ſa fille?* 5. *Du ſerment. De la force du ſerment. Explication de quelques cas de conſcience. Si on peut jurer par les creatures?* 6. *Du chant des Pſeaumes. Si les femmes peuvent chanter publiquement?*

Quand

QUand la Charité remplit le cœur, elle ne manque jamais d'inſpirer un profond reſpect pour l'objet aimé, elle veut qu'on l'honore comme il merite d'étre honoré; & la connoiſſance, l'amour, le reſpect forment une chaiſne, dont les anneaux ne ſe ſeparent point. Dieu étant connu comme une ſouveraine beauté, eſt cheri de même, & cela conduit neceſſairement à l'honneur; rien n'étant plus agreable à l'amant que la gloire de ce qu'il aime, & rien plus inſupportable, que le mépris qu'on en fait. Il rejaillit ſur luy, parce qu'il eſt étroitement uni avec ce qu'il aime, & qu'on l'accuſé d'aveuglement d'avoir mal placé ſon affection. Auſſi les plus Barbares, veulent qu'on ait de la veneration pour les Divinitez qu'ils adorent, & ils leur immolent ceux qui les outragent, comme d'agreables victimes qui lavent dans leur ſang, l'injure qu'on leur fait. Si les Epheſiens étoient ſi jaloux de la gloire de leur Deeſſe, & crioyent comme des furieux en penſant qu'on la deshonoroit, *grande eſt la Diane des Epheſiens*; un Chrétien ne doit pas étre moins ſenſible à la gloire de ſon Dieu, en l'adorant avec une ſoûmiſſion profonde, & engageant par ſes diſcours & ſes exemples, les hommes à rendre au principe de leur étre l'hommage qui luy eſt deu. C'eſt là ce qui fait la *Religion*, ſans laquelle la Charité eſt toûjours trés imparfaite, par éloignement d'un de ſes plus beaux liens, la verité qui unit les cœurs d'une maniere ſi forte, & ſi douce. On ne remarque que trop touts les jours, qu'il n'eſt point de plus forte haine, que celle que produit la diverſité des Religions. La nature n'a ni tendreſſe, ni de mouvements aſſés forts à luy oppoſer. On ſe fait un merite de ſa Barbarie. C'eſt entrer de la belle maniere dans les intereſts de Dieu, que d'étre cruel à ſon propre ſang, & dans ces mouvements impetueux on croit entendre la voix du Ciel, qui demande encore une victime ſemblable à celle qu'Abraham vouloit offrir: *ſacrifie moy en holocauſte ton Fils unique, ce Fils que tu aimes.* Ce ſont là les fureurs où la difference de Religion porte les hommes, comme Jeſus Chriſt l'a predit. *Le frere livrera ſon frere à la mort: le Pere y abandonnera ſon enfant, & les enfants ſe ſouſleveront contre leurs peres & leurs meres, pour les faire mourir.* Mat. X. 21.

La

La Religion eſt innocente de cette rage, elle ne détruit point les devoirs de la nature, qu'elle oblige fortement à remplir. Elle ordonne l'amour de *bienveillance*, & l'amour *d'aſſiſtance*, pour touts les hommes indifféremment, mais elle defend l'amour d'union dans un même corps de Religion. Le jour & la nuit, la lumiere & les tenebres, ne peuvent s'allier jamais ; & l'erreur & la verité ne ſont pas moins incompatibles: & Dieu a voulu qu'elles ſe diſtinguaſſent dés le premier âge du monde, où nous voyons des *enfants de Dieu*, & des *filles des hommes*. Ces enfants de Dieu ne ſont point les Anges, incapables par la ſpiritualité & l'immortalité de leur nature, de contracter des mariages pour perpetuer leur eſpece. C'étoient les hommes éclairez de la connoiſſaince de Dieu, & qui luy rendoient un ſervice conforme à ſa volonté, different de ce culte impur, que la poſterité de Caïn profeſſoit. Cette diverſité de Religion étoit un obſtacle de mariage, & les Orthodoxes qui le contracterent avec des femmes idolatres, s'en trouverent trés mal. Ils engendrerent des Geants, des inſolents, des hommes violents, qui furent le deshonneur de leur famille, & la peſte du genre humain. Mais on ne peut rien dire de plus fort, que ce diſcours de St. Jean ; Si *quelqu'un n'apporte point la Doctrine de Jeſus Chriſt, ne le recevez pas en vôtre maiſon, & ne le ſaluez point.* 2 Jean X. Et les Diſciples de ce Saint Apôtre, luy ont fidellement obey ; Polycarpe cet illuſtre martyr, ayant repondu à *Marcion*, qui le prioit de faire connoiſſance avec luy, *je te connois pour le premier né du Demon.* La Charité & la Religion s'entr'aïdent donc mutuellement ; la Religion étant une des ſources où la Charité puiſe de nouvelles flammes, & la Charité imprimant dans la volonté, une puiſſante inclination à honorer Dieu. C'eſt ce qu'on appelle *Religion*, dont il faut traitter maintenant.

## *Differentes idées du mot de* Religion.

On trouve dans les animaux des traces de pluſieurs vertus. Les brebis ont de la douceur ; on voit de la prudence dans les ſerpents ; les colombes ont de la ſimpli-

cité ; les chiens ſont recommandables par leur fidellité ; on loüe les lions de leur clemencé. Mais il n'eſt point d'oiſeau ni de béſte, en qui l'on remarque quelques traits de Religion. C'eſt une vertu trop ſublime, pour que la ſimple image en ſoit imprimée dans une maſſe de chair & de ſang, elle eſt propre à l'homme à touts égards ; & la conſtitution de ſon corps, luy apprend qu'il a été formé pour adorer Dieu, puis que ſon viſage eſt tourné vers le Ciel, ce thrône tout brillant d'étoilles, où Dieu eſt aſſis pour recevoir jour & nuit les hommages de l'homme. Au reſte la Religion ſe prend dans des ſignifications differentes. On luy donne quelquefois une grande étenduë pour exprimer tout le ſervice de Dieu, les vertus de l'eſprit & du cœur, les vertus Morales & les Theologiques ; elle ſe reſpand dans touts les mouvements de l'homme, dans la foy, dans l'eſperance, dans la Charité : Et quand on s'abandonne au vice, aux voluptez, à la gourmandiſe, on perd la qualité de Religieux. C'etoit l'idée de Lactance en donnant à l'un de ſes Livres, le titre *de la vraye ſageſſe & de la Religion.* St. Auguſtin a eu la même veuë, en diſant que nous ſommes le Temple de Dieu. L'autel de ce Temple eſt nôtre cœur élevé en haut : nous immolons à Dieu des victimes ſanglantes, en combattant pour la verité juſqu'à la derniere goutte de nôtre ſang : nous bruſlons un encens de bonne odeur, par l'embraſement d'un amour pieux & ſaint : les vœux que nous luy rendons, ſont & nos perſonnes, & les faveurs qu'il nous a faites, nous luy conſacrons dans les jours ſolemnels, la memoire de ſes graces, pour ne pas tomber dans une ingratitude, cauſée par un oubli introduit par le cours du temps, nous luy ſacrifions une hoſtie d'humilité & de loüange, ſur l'autel du cœur, par la ferveur de la Charité. *De Civ. L.* X. 4. St. Jacques a emprunté cette ſignification générale, en definiſſant la Religion par les *viſites qu'on rend aux orphelins & aux veuves dans leur affliction, & par le ſoin qu'on prend de ſe garder des taches du monde.* Jacq. I. 27. Mais l'Ecriture donne quelquefois des bornes plus étroites à la Religion, en la diſtinguant des autres vertus, quand elle ordonne aux hommes, *de vivre ſobrement*,

*ment, juſtement & religieuſement.* Tit. II. 12. C'eſt dans cette ſignification étroite que nous prenons la Religion, en la conſidérant comme une vertu particuliere, qui a des mouvements & des caractéres, qui luy ſont propres.

*Des mouvements neceſſaires à former la Religion.*

Pour donner une juſte idée de la Religion, on doit en oſter les traits étrangers, & qui appartiennent à d'autres vertus, avec leſquelles, quand on penſe juſte, il ne les faut pas confondre. Elle doit être diſtinguée de la foy, qui luy ſert d'appuy. Elle a bien beſoin de ſes lumieres, pour ne pas rendre à Dieu des honneurs de fantaiſie qui luy deplaiſent. L'homme eſt trop ignorant & d'un eſprit trop groſſier, pour établir par ſoy même un culte digne de la majeſté de l'Etre ſouverain. Les imaginations de l'un ſont trop éloignées des penſées de l'autre, & quand les ſages mêmes ont eu la temerité de l'entreprendre, ils ſe ſont égarez pitoyablement; & tout l'appareil de leur devotion, n'a été qu'un outrage, ſemblable à cette adoration moqueuſe que les Juifs rendirent à Jeſus Chriſt, & qui finiſſoit par des crachats qu'ils luy jettoient au viſage, & par des coups de verge dont ils le frappoyent. La gloire de la Religion de Jeſus Chriſt, eſt d'étre un ruiſſeau qui tire ſa ſource de la verité; & comme les autres Religions ſont ſorties, ou du Demon Pere des menſonges, ou des inventions de l'homme, qui n'eſt que tenebres, on n'y trouve rien qui porte à l'amour & au reſpect qui ſont deus à Dieu; Mais avec tout cela ce n'eſt pas bien concevoir les choſes, que de confondre la foy & la Religion, comme ſi toute leur diſtinction venoit de l'eſprit. Car la Religion ſuppoſe la Charité, qui porte efficacement la volonté à honorer Dieu; le profond reſpect qu'on luy rend, étant une émanation de l'amour tendre & fidelle qu'on a pour luy: & cela ſeul, diſtingue la Religion de la foy, qui n'eſt point l'ouvrage de la Charité: au contraire la Charité eſt l'effect de la foy.

Trois divers actes ſont neceſſaires pour ſe former l'idée de la Religion, & ils la précedent toûjours. Le premier eſt un acte de connoiſſance de la majeſté infinie de Dieu

On le contemple tout rayonnant de gloire, les plus illuſtres Anges étant à l'égard de ſa nature, ce qu'eſt au regard du corps, une ombre dans laquelle on voit les foibles traces de ſa figure & de ſes mouvements. L'eſtenduë des perfections de Dieu, reſpond à la grandeur de ſon eſſence: tout y eſt ſans fin & ſans bornes, parce qu'il n'y a rien d'emprunté, rien qui n'exiſte & par ſoy, & pour ſoy: Et quand on ſuppoſeroit avec Epicure, les hommes independants de Dieu, & formez ſans le concours de ſa volonté, la gloire de ſa nature meriteroit toûjours les hommages des hommes, qui ne pourroient ſans injuſtice, les refuſer à une excellence infinie, dont il ſort de touts coſtes un éclat de grandeur & de majeſté qui éblouït. Un ſecond acte nous fait conſiderer que nous dependons de Dieu, & d'une dependance ſi abſoluë, que l'exiſtence de la figure eſt moins attachée à ſon ſujet. L'étre, le mouvement, & la vie, la matiere, & l'arrangement de ſes parties, l'eſprit & ſes penſées & ſes volontez, l'union de ces deux ſubſtances, & la conſervation de cette union, tout cela n'eſt qu'un écoulement de la puiſſance de Dieu, auquel il en faut faire hommage comme de biens dont nous ſommes redevables à ſon admirable bonté. C'eſt là une heureuſe circulation que la juſtice eſtablit; les faveurs que nous avons receuës de Dieu, remontant vers luy par des benedictions & des loüanges, comme le ſang formé par le mouvement du cœur, paſſe des arteres dans les veines, pour retourner au cœur.

Ces deux actes ſont bien neceſſaires à la production de la Religion, mais il en faut encore un troiſieme qui n'eſt pas de l'entendement comme les deux autres; c'eſt un mouvement de la volonté, qui commande à l'eſprit de rendre une profonde veneration à Dieu, qui la merite & par ſes perfections ſouveraines, & par les faveurs qu'il nous communique. De là vient que les Demons ni les Damnez n'ont point la vertu de Religion, parce que les adorations qu'ils rendent à Dieu ne viennent point de l'amour qu'ils luy portent. Ce n'eſt qu'à regret qu'ils ployent le genouïl, ils s'en diſpenſeroient s'ils le pouvoient faire; ſemblables aux criminels qui s'humilient malgré eux devant le Tribunal de la juſtice, & qui ſouhaiteroient bien, qu'il fuſt renverſé,

pour

pour écraſer le juge de ſes ruïnes. La ſoumiſſion que les Demons rendent à Dieu, reſſemble à leur obeïſſance, tout y eſt contraint & ils cedent à regret à une force ſuperieure, comme on peut le remarquer quand Jeſus Chriſt les chaſſoit des Poſſedez. Ils jettoient de grands cris, & tourmentoient plus cruellement ces malheureux, par une marque de la rage qui les agitoit, d'être forcez d'obeïr. Les Demons reconnoiſſent donc l'excellence infinie de Dieu, leur entendement ſe plie à luy rendre une veneration qui luy eſt deuë. Mais elle reſſemble à l'ébloüiſſement que produit un grand éclat de lumiere, qui fait baiſſer les yeux avec douleur. Ainſi cette veneration n'eſt point une vertu, puis que le cœur ni l'amour, n'y entrent point. Dans les enfants de Dieu, l'honneur qu'ils rendent à leur Pere celeſte, eſt une admirable vertu, parce que la volonté en eſt le principe, c'eſt un hommage d'amour, & s'ils ſe couvrent de voiles pour n'être point aveuglez des rayons de ſa gloire; ils trouvent des delices dans ces marques de leur reſpect qui par leur profondeur découvrent mieux l'excellence de l'objet qu'ils adorent.

### *Definition de la Religion: Et ſon objet.*

Il n'eſt pas malaiſé maintenant de ſe former une idée de la Religion. *C'eſt une vertu de l'entendement, qui ſelon l'ordre de la volonté, rend à la majeſté de Dieu l'honneur qui luy eſt deu, pour luy temoigner nôtre dependance*; Dieu étant conſideré dans une double excellence, excellence de *perfections*, excellence de *ſouveraineté*, qui coule de l'autre comme des rayons d'une lumiere inacceſſible. L'excellence de *perfections* eſt l'objet de la Charité, & l'excellence de *ſouveraineté* l'objet de la Religion, qui conſidere Dieu ſous l'idée de Maiſtre du monde, & de Roy des Anges. Ce ſont les titres que luy donne St. Paul, en luy rendant ſes hommages. *A celuy qui eſt l'unique Prince, le Roy des Roys & Seigneur des Seigneurs, qui ſeul a l'immortalité, ſoit honneur & force éternelle.* 1 Tim. VI. 16. Les ſubtilitez de l'Eſcole, excitent des nuages qui obſcurciſſent l'objet de la Religion. On ne veut point que ce ſoit l'excellence

divine, quoy que le cœur ſoit naturellement porté à le croire. Mais quelle raiſon peut l'empêcher? Un prejugé, une chimere. On diſtingue les vertus, en Morales, & en Theologiques, qui different des autres par leur objet: c'eſt Dieu même, que les vertus morales n'enviſagent que comme derniere fin. Or on ne regarde la Religion, que comme une vertu Morale, qui fait partie de la juſtice, en rendant à Dieu ce qui luy eſt deu: La Religion ſortiroit de la claſſe des vertus morales, pour entrer dans la claſſe des Theologiques, ſi ſon objet étoit l'excellence infinie de Dieu. Pour la releguer donc aux vertus morales, on luy cherche un autre objet. Cette raiſon n'eſt pas aſſés ſolide pour nous ébranſler. Toutes les vertus en général, ſe rapportent à une juſtice univerſelle, qu'on peut nommer juſtice de *bienſéance*, parce qu'on eſt obligé de les poſſeder. Il eſt juſte de croire aux oracles de Dieu, parce qu'il eſt trés veritable. Il eſt juſte d'eſperer en Dieu, parce qu'il eſt trés fidelle en ſes promeſſes. Il eſt juſte d'aimer Dieu, parce qu'il eſt la ſouveraine bonté: Et par la même raiſon, il eſt juſte de rendre des honneurs divins au maiſtre du monde. D'ailleurs il n'eſt pas étrange, que Dieu ſoit tout enſemble & l'objet & la fin d'une vertu; la Charité l'embraſſe ſous ces deux égards, elle l'aime comme objet, elle s'unit à luy comme bien ſouverain.

Ainſi la Religion a la majeſté de Dieu pour ſon objet; & la jouïſſance de Dieu pour ſa derniere fin: Et comme Dieu eſt aimé pour ſa bonté ſouveraine, il eſt reſpecté auſſi pour ſa dignité. En effect la Souveraineté, l'independance, la Majeſté de Dieu, ont des relations eſſentielles à une certaine vertu qui les enviſage, comme il y a des rapports neceſſaires entre la verité de Dieu & la foy, entre la fidellité de Dieu & l'eſperance, entre la bonté de Dieu & la Charité. C'eſt la Religion qui embraſſe cette Majeſté d'un Dieu trés adorable, & elle ſeule luy rend l'hommage qui luy eſt deu qu'il ne reçoit pas des autres vertus qui conſiderent la nature divine ſous une autre idée. C'eſt la Religion qui ſe diſtingue du reſpect qu'on doit aux Anges, aux Bienheureux, aux Puiſſances de l'Univers, parce que ce reſpect regarde une excellence créée qui n'a rien que de borné,

au

au lieu que la Religion enviſage une grandeur infinie, de qui tout dépend. C'eſt la Religion qui preſcrit cet anéantiſſement de l'homme, qui n'eſt jamais plus profond, que quand on voit Dieu de plus prés, parce qu'on eſt plus touché de ſa Majeſté, qui inſpire une humilité meſlée de crainte. Enfin c'eſt la Religion qui découvre la juſtice des hommages qu'elle fait à Dieu, qui n'ont de bonté que dans la conformité à leur objet, & dont elle ne s'acquitte auſſi que pour l'amour de luy. De ſorte que la Religion n'eſt point une vertu Morale, comme on le croit communement, elle eſt d'un ordre plus élevé, qui la met dans le rang de la foy, de l'eſperance, & de la Charité, puis que Dieu n'eſt pas moins l'objet de la Religion, que celuy de ces trois vertus.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que nous joignons la dépendance à l'honneur, dans l'idée de la Religion. On honore des perſonnes dont on eſt independant. Dieu a honoré Jeſus Chriſt en l'élevant ſur le thrône de gloire où il eſt aſſis pour gouverner le Monde & l'Egliſe: Et le Roy de Moab diſoit à Balaam, *ne te pourrois-je pas faire honneur?* Mais la Religion enferme l'honneur & la dependance, parce que Dieu eſt Createur, eſt Roy, eſt Legiſlateur, eſt Maiſtre; & à touts ces égards; l'homme eſt un ſujet, qui doit hommage de tout ce qu'il poſſede, de ſon corps, de ſon ame, de ſon eſprit, de ſon cœur, de ſes penſées, de ſes actions, des biens de la nature, & des biens de la grace. Comme Dieu a communiqué aux Puiſſances du monde un rayon de ſon authorité; l'honneur qu'on leur rend renferme le reſpect & la ſujettion. Leur dignité les fait maiſtres des biens & des vies des perſonnes qui violent les Loix; cette dependance étant neceſſaire pour la conſervation de l'ordre. L'honneur qu'on fait aux Peres, & aux Paſteurs, eſt auſſi un honneur de reſpect & d'obeïſſance, parce que Dieu leur a communiqué cette authorité, & on doit executer leurs ordres, quand ils ne bleſſent point la pieté. Comme touts les degrez de Puiſſance procedent de la volonté de Dieu, s'il en avoit communiqué quelques uns aux Saints de Paradis, qui meritaſſent la ſoumiſſion de l'Egliſe, on en trouveroit quelques traces dans l'Ecriture,

qui recommande la ſujettion des ſerviteurs, & aux maiſtres les plus facheux, & aux Princes idolatres. Dieu garde dans ſes oracles un profond ſilence ſur cette dependance, où l'on met les hommes ſous l'authorité des Bienheureux. L'honneur qu'on leur porte eſt donc renfermé dans les bornes du reſpect, parce que ce ſont de vivantes images de la ſainteté de Dieu : on les loüe, on les imite. Mais l'éclat de leur gloire, ne leur donne ni authorité ni ſuperiorité ſur les Fidelles. Le Demon la ſouhaite bien, & il a eu mêmes l'impudence d'exiger de Jeſus Chriſt une adoration qu'il reçoit des Idolatres, par des ſacrifices & des Temples, où il eſt regardé comme le *Dieu de ce ſiecle*. Pour les Anges, ils rejettent avec horreur l'adoration qu'on leur veut rendre. St. Jean ébloüy des rayons de l'Ange qui luy reveloit les merveilles de l'Apocalypſe, voulut ſe jetter aux pieds de ce divin eſprit, pour l'adorer, & il en fut empêché par ces paroles ſi remarquables : *Garde que tu ne le faſſes, car je ſuis ton Compagnon de ſervice, & de tes Freres les Prophetes, & de ceux qui gardent les paroles de ce Livre, Adore Dieu.* Ap. XXII. 9. Ces mots *je ſuis ton Compagnon de ſervice*, excluent l'authorité des Anges ſur les Fidelles qui pour la vie ſpirituelle, ne ſont ſerviteurs que de Jeſus Chriſt. Il n'a donné aux Bienheureux aucune juriſdiction ſur les hommes, qui ſeroit toutefois abſolument neceſſaire pour les rendre l'objet d'un culte religieux: Et s'il avoit été legitime à quelques égards, par rapport à l'excellence divine dont ils ſont les vivantes images, & qui en quelque ſorte eſt renfermée en eux, comme la choſe ſignifiée dans ſon ſigne, l'Ange auroit permis l'adoration de St. Jean, en l'inſtruiſant ſeulement de la maniere dont il la devoit rendre. Ne m'adore point, auroit-il dit, d'une adoration abſoluë qui appartient à Dieu ſeul : tu ne me dois qu'une adoration relative qui paſſe de l'image à l'original. L'Ange ne parle point ainſi. Il rejette toute ſorte d'adoration, il employe une eſpece de menace pour empêcher ce reſpect outré que St. Jean vouloit luy déferer, & il renvoye à Dieu ſans partage, ce qu'il doit poſſeder abſolument, parce qu'il a ſeul une authorité ſuprême qui naiſt & de l'infinité de ſes perfections, & des effects de ſa puiſ-

puiſſance, qu'il eſt ſeul l'Autheur & le conſervateur de la vie, & qu'il peut ſeul donner & des peines & des recompenſes éternelles.

*Effects de la Religion. Choix du vray Dieu. Union & avec luy & avec les hommes. Meditation de la verité.*

L'origine du mot de *Religion* nous découvre les effets qu'elle produit. On derive ce terme du mot *reſſource*. Ciceron le tire du verbe *relire*, parce que ceux qui prioient que leurs enfants leur ſurveſcuſſent liſoient ſouvent ce qui appartenoit au ſervice des Dieux. Lactance veut que le nom de *Religion* vienne du terme *relier*, parce qu'elle nous lie à Dieu par des nœuds de dependance. St. Auguſtin a creu que le mot *Religion* naiſt du verbe *réelire*, parce qu'elle nous enſeigne à choiſir Dieu derechef, aprés l'avoir quitté pour le vice. Sans examiner laquelle de ces étymologies eſt la meilleure, quoy que nous ayons plus de penchant pour l'opinion de Lactance, ce qu'elles ſignifient, marque les vrays caractéres de la Religion, elle choiſit Dieu pour objet de ſon culte, elle attache les hommes à Dieu: elle lit, elle medite les oracles de Dieu. Il y a dans le monde une infinité de Religions, qui ne ſont pas moins differentes que les Coûtumes & les inclinations des peuples. Cependant elles aboutiſſent toutes à deux centres, centre de lumiere & de verité, centre d'erreur & de tenebres. Dieu eſt le premier, le Demon eſt le ſecond. Le culte que Dieu n'approuve point, tombe en partage au Demon, qui reçoit avec plaiſir touts les faux honneurs & toutes les ſuperſtitions qui choquent la verité. Dieu ne veut pas d'un ſervice qu'on n'auroit pas intention de luy offrir, parce qu'en qualité de Souveraine juſtice, il n'aime rien que l'équité. Le Demon n'eſt pas ſi difficile, il s'accommode d'un faux culte qu'on veut rendre à Dieu, parce qu'étant le Pere du menſonge, il aime le déréglément & l'iniquité. Ainſi toutes les erreurs, toutes les inventions de l'homme, ſont des impuretez dont il ſe baſtit un édifice de gloire.

Qu'on

Qu'on eſt donc miſerable ſans une Religion de verité qui fait renoncer à l'empire de tenebres, pour ſe ſoûmettre au Prince de la lumiere qu'on prend pour ſon Dieu, pour le principe de ſa ſageſſe, pour l'objet de ſon amour, de ſes hommages, de ſa felicité ! On ſe trouve heureux de le connoître ; tout ce qui a precedé ce beau jour de vie, eſt une affreuſe mort, & comme Dieu a choiſi ſes Eleus dés l'éternité pour leur communiquer la grace & la gloire, les Eleus dans le cours du temps, par l'aſſiſtance de la Grace, choiſiſſent Dieu à leur tour pour le cher & l'unique objet de leurs vœux.

Ce premier effect de la Religion en produit un autre, elle attache l'homme à Dieu par des liens de ſujetion & d'hommage, qu'il étreint de tout ſon pouvoir. Le peché coupe ces agreables nœuds pour mettre dans l'independance de Dieu la perſonne qui le commet. Quand un Ange Apoſtat ſe ſouſtrait à l'obeïſſance de ſon Createur, la communion eſt rompuë ; plus de liens de verité, plus de liens d'amour, plus de liens de gloire, plus de liens de lieu. Il eſt precipité du Ciel avec les compagnons de ſa revolte, & chargé de fers obſcurs dans un air tenebreux, comme dans une affreuſe priſon, où il vomit des blaſphemes contre la main qui l'enchaiſne & qui diſpenſe touts ſes mouvements. L'état où nos crimes nous avoient reduits, étoit peu different. Plus d'union entre Dieu & nous ; plus de ſoûmiſſion aux volontez de Dieu, qui choquoient les nôtres, plus de felicité dans la veuë de Dieu, qu'on fuyoit avec horreur, en le conſiderant comme un feu conſumant qui devore ceux qui en approchent, & non comme une belle & divine lumiere, qui éclaire, qui pénétre, qui conſole, qui réjouït le cœur. La Religion rapproche ce qui étoit dans un éloignement infini, & change la nature de nos chaiſnes, comme S. Paul l'a remarqué. *Ayant été affranchis du peché vous êtes faits eſclaves de la juſtice.* Rom. VI. 18. Heureux eſclavage, qui eſt preferable aux couronnes de l'univers, puis que c'eſt la veritable liberté ! ſacrez liens qui ramenent l'homme aux pieds de ſon legitime maiſtre, pour n'adorer plus un Tyran qui luy donnoit la mort ! Precieuſe ſoûmiſſion qui détruit cette fiere & injuſte independance,

où

où l'homme s'étoit mis, en ne suivant que les mouvements de son propre cœur, & qui est la pire de toutes les servitudes, selon Jesus Christ qui parloit ainsi aux Juifs. *La verité vous affranchira*, & pour rabbattre de la presomption de ces hommes orgueilleux qui se vantoient de n'avoir jamais servi personne, Jesus Christ adjoûte *celuy qui peche est esclave du peché*. Jean VIII. 34.

La Religion en liant l'homme à Dieu, le met aussi en union avec ses pareils; étant impossible qu'on soit separé de l'image, quand on est attaché à l'original. Tout ce que le sang, la nature, l'amitié produisent de fort & de tendre, est beaucoup au dessous de l'union que fait la Religion. Elle assemble ceux qui sont separez par des temps & des lieux d'une distance infinie, qui se servent de langage barbare, qui ne se connoissent point, & ils sont l'objet reciproque de leurs prieres. Elle enferme dans un même lien le Ciel & la terre par la conformité d'adoration, que l'Eglise triomphante & l'Eglise militante rendent à un même objet; & sans la Religion, il est tres difficile que la paix regne dans l'Etat & dans les familles, où la diversité de creance cause de funestes desordres. Il peut y avoir des liaisons de politique entre les Pharisiens & les Sadduciens, & des liaisons d'interest qui les armera pour la ruïne de la verité : au fond, ce n'est qu'une liaison semblable à celle des renards que Samson avoit attachez queuë à queuë, & qui se mouvoient vers des lieux opposez. La paix n'est point dans le cœur, & les Pharisiens & les Sadduciens se contredisoient ordinairement en tout; ils cherchoient à s'entrenuire, & disputoient avec chaleur quand ils s'assembloient. Sans la Religion il n'y aura point de solide union entre les hommes : elle rappelle les cœurs & les ames à l'amour, & elle ressemble enfin à l'esprit qui la produit, & qui ramassoit des os secs & dispersez, pour en former un corps vivant. Cette admirable union qui charme les Anges, & ne fait de tant d'hommes differents qu'un cœur & qu'une ame, ne se sçauroit former sans la Religion. Ainsi c'est un lien & de l'homme avec l'homme, & de l'homme avec Dieu.

Nous joignons aussi à la Religion, les idées que Ciceron

ron s'en forme, étant impoſſible qu'elle puiſſe ſubſiſter ſans lecture, ſans meditation, ſans contemplation des myſteres de la verité. C'eſt ce qui la produit, qui la conſerve, qui la nourrit, qui l'augmente, & elle periroit bien toſt ſans ce ſecours: On n'a qu'à diſcontinuer ces exercices ſacrez, pour voir le cœur tomber dans une langueur de pieté qui ſurprendra. Il ſe tournera bien toſt du coſté du monde, pour luy rendre hommage. Il ſentira moins & la grandeur de la majeſté de Dieu, & l'étenduë de la dependance où il eſt, du concours de ſa grace; enfin ce cœur commencera à vouloir faire le petit Roy, en executant ſes propres deſirs. Auſſi les hommes vrayment Religieux, ont fait leur occupation de la meditation & de la lecture, en la regardant comme la nourriture de la pieté. David a repreſenté un homme de bien par un homme qui *medite jour & nuit en la Loy de Dieu*, & qui en fait ſes delices: & une des leçons que St. Paul donne à Timothée, cet homme élevé à la Charge d'Evangeliſte, la premiere de toutes les dignitez de l'Egliſe aprés l'Apoſtolat, eſt qu'il *s'attache à la lecture.* 1 Tim. IV. 13. C'étoit le moyen de rendre ſon nom parlant, par la poſſeſſion des vertus qu'il exprimoit, & de les produire dans l'eſprit des autres. Car plus l'on fait attention à la grandeur de Dieu, plus l'eſprit eſt convaincu, qu'il eſt digne d'hommage, & que l'homme avec toute ſa gloire, n'eſt rien que par rapport à Dieu. En le voyant ſur un thrône environné de nuages, & de Seraphins, il eſt difficile qu'il ne s'humilie, en criant dans le ſentiment de ſes infirmitez, *malheur à moy, je ſuis un homme ſouïllé de levres, & je demeure avec un peuple ſouïllé*; & par des vœux ardents il obtiendra que le St. Eſprit vienne luy même pour le purifier par ſon feu ſacré repreſenté dans ce charbon vif, que le Seraphin employa à ſanctifier Eſaïe. Toutes ces idées s'obſcurciſſent & s'effacent, quand on ne s'occupe plus de l'objet qui les trace ſur l'ame.

Nous ne diſſimulerons point que les perſonnes les plus éclairées, & dont l'eſprit conçoit mieux l'étenduë de la ſoûmiſſion qu'on doit à Dieu par le ſentiment vif & lumineux de ſa majeſté, & qui en peignent l'éclat avec des

ex-

expreſſions magnifiques, ne ſont pas toûjours celles qui ont le plus de Religion. Il y a bien des ſiecles qu'on a remarqué cela, & qu'on en a fait mêmes un prejugé contre la lecture & la meditation des veritez de la grace; des hommes ſimples & ignorants, ayant ſouvent beaucoup plus de Religion & d'amour de Dieu, que des hommes qui ont pénétré plus avant dans la connoiſſance de nos myſteres. Il eſt pourtant aiſé de lever cette difficulté, en diſtinguant des lumieres de *ſpeculation*, & des lumieres de *pratique*. Les Sçavants ont plus de degrez des premieres, & en recompenſe ces ignorants les ſurpaſſent dans les ſecondes. Pour établir ſolidement la Religion dans le cœur, ce n'eſt pas aſſés, que l'eſprit ait une connoiſſance étenduë de la majeſté de Dieu: il faut auſſi qu'il ſoit fortement perſuadé du néant de l'homme, qui ne poſſede rien qu'il ne l'ait receu de Dieu. C'eſt là ce qui fait une veneration ſoumiſe, humble, reſpectueuſe. Les Sçavants ſont moins d'attention à ce qu'ils doivent à Dieu, ils ſentent moins la dependance où la grace les met, ils ſe laiſſent éblouïr à l'excellence des faveurs que Dieu leur a faites, ſans penſer & à la cauſe, & au motif qui les produit, & charmez de leurs avantages, ils ont moins d'humilité, *la ſçience enfle*. Au contraire ces ignorants ont un grand fond de modeſtie. Ils ſentent & la foibleſſe de leur connoiſſance, & l'obligation qu'ils ont à Dieu, du peu qu'il leur a donné. Ils ſçavent que tout eſt en eux l'ouvrage d'une miſericorde trés libre, & qu'ils ne trouvent nulle-part aucune matiere de gloire: C'eſt là ce qui fait ce néant où ils ſe jettent, pour adorer Dieu plus humblement, & où il les voit plus agreablement que s'ils étoient élevez ſur un ſublime degré de ſçience, accompagnée de vanité. Cela peut être éclairci par la cheute des Demons. Ils avoient de grandes lumieres, & il n'eſt point d'homme qui peuſt leur être égalé pendant qu'ils s'attacherent à la verité. Leur excellence fut comme un nuage qui les empêcha de voir leur dependance de la volonté de leur Maiſtre. Ils en eurent du chagrin, ils ſe revolterent, & ils ont peri avec leur ſçavoir. Ce n'eſt donc pas aſſés d'avoir un magaſin de veritez dans l'ame, ſi l'on peut parler ainſi; il faut s'en ſervir à propos,

& tel

& tel homme employera mieux la petite étincelle de lumiere, qu'un autre ne fait un rayon entier. Le grand uſage de la Religion, c'eſt l'abbaiſſement de l'eſprit & du cœur, pour admirer Dieu par tout, & l'adorer par tout.

### *Si c'eſt par la même habitude qu'on venere Dieu & les Puiſſances?*

On a raiſon de dire que la Religion eſt une pieté éminente, un reſpect excellent, une reconnoiſſance extreme, puis qu'elle renferme toutes ces vertus, qui n'en ſont pas diſtinguées: C'eſt auſſi une même habitude de Religion qui ſe répand & ſur Dieu, comme majeſté infinie, & ſur les hommes qui ſont élevez en quelque rang, ſur les peres, ſur les maiſtres, ſur les Souverains, parce qu'à cet égard, ils ſont les images du pouvoir de Dieu. C'eſt une même habitude de gratitude pour les bienfaits que Dieu diſtribuë ou immediatement par ſes mains, ou par l'entremiſe des creatures, comme c'eſt la même habitude d'amour, qui embraſſe le portrait & l'original. Toutes ces cauſes ſecondes ayant à cet égard une ſubordination à la premiere, il paroiſt ſuperflu de multiplier tant d'habitudes; & un homme bien diſpoſé à ſervir Dieu, l'eſt auſſi par cela même, à rendre le reſpect, & la reconnoiſſance aux ſujets qui les meritent, à peu prés comme la même vertu regarde la fin & les moyens, la bonté des uns ſe rapportant à l'excellence de l'autre. Cependant cette habitude ne laiſſe pas de prendre diverſes formes, ſelon les qualitez de l'objet, parce qu'elle agit par de differents motifs. Elle découvre en Dieu une ſouveraineté infinie; & dans les hommes elle ne voit qu'une dignité bornée: La prodigieuſe diverſité de ces objets, en met auſſi dans les actes qui ſont exercez ſur eux. Les actes d'honneur rendus à Dieu, ſont des actes *abſolus* qui ſe terminent uniquement à luy: les actes de reſpect pour des perſonnes illuſtres, ſont des actes *relatifs*: parce qu'on ne doit jamais avoir ni veneration ni amour pour eux, comme objet total, qui termine l'honneur: il y faut toûjours conſiderer Dieu, dont ils tiennent la place, comme ces vivantes images.

C'eſt

C'eſt dans cette veuë que les Princes ſont nommez *Dieux & Enfants du Souverain*, parce que nous découvrons dans leurs perſonnes, quelques traits du grand Dieu qui les établit. Il faut pourtant bien diſtinguer ces images, de celles qui ſont faites de la main d'un homme. Celles là ont de la raiſon, de la volonté, de l'authorité que Dieu leur communique pour les élever comme des inſtruments qu'il employe à gouverner le monde; & ces qualitez ſont bonnes en elles mêmes, ſans quoy elles n'auroient aucun rapport aux perfections de Dieu: de ſorte que cette bonté, eſt digne de veneration. Elle ne la doit pourtant pas borner, elle remonte par ce canal à la premiere cauſe, qui l'a communiquée. Auſſi quelque puiſſante, & quelque ſage que ſoit une creature, elle eſt indigne d'honneur quand elle ne porte plus l'imagé de Dieu; & l'on n'a que de l'horreur pour le Demon, qui l'a perduë, quoy que ſa force & ſa connoiſſance, ſoyent ſuperieures aux qualitez des plus grands hommes. Les images formées de la main des peintres étant ſans connoiſſance, ne poſſedent rien qui merite le reſpect; leur inſenſibilité les empêchant de voir le mépris ou l'honneur: Et ſi l'on en rend aux ſtatuës des Princes, ce ſont les Princes qui le recoivent, parce que les ſtatuës n'ont aucune dignité qui oblige un homme à les venerer. Mais quoy qu'il y ait une extreme difference entre des images créées de la main de Dieu, & des images faites de la main d'un homme, & que les Prophetes qui n'auroient pas voulu s'agenouïller devant une ſtatuë, ſe ſoyent proſternez devant leurs Roys; il faut toûjours demeurer d'accord, que c'eſt pour l'amour de Dieu qu'on les honore, & qu'ils ne rempliſſent que le ſecond objet de veneration, bien loin d'en étre le total, parce que leur authorité eſt un écoulement de la puiſſance divine.

## *Des actes de la Religion.*

La pratique de Religion renferme ſept divers actes, qui ſont autant d'hommages rendus à la Souveraineté du maiſtre des hommes; la devotion, la priere, l'adoration; les loüanges, le ſerment, le vœu, la celebration des ſa-

ſacrements. Les quatre premiers actes, peuvent bien être renfermez dans les mouvements du cœur, ſans reveſtir un corps, par des actions externes. Les Anges & les ames des Saints de Paradis, ont de la devotion, font des prieres, adorent & loüent la majeſté de Dieu; c'eſt leur occupation dans la gloire : Et des hommages que les Anges rendent à Jeſus Chriſt St. Paul en tire des preuves de la divinité de ſa perſonne *que les Anges l'adorent.* Hebr. I. Les ames des Martyrs ont des deſirs, & ces deſirs exprimez par la penſée qui eſt le langage de l'ame, ſont de veritables prieres que Dieu écoute favorablement. Dans l'Egliſe même pluſieurs actes de la Religion ne ſont pas neceſſairement attachez aux mouvements externes. Le corps eſt un Temple myſtique, dont le cœur eſt le ſacrificateur qui offre des victimes ſpirituelles, dans le ſilence & le ſecret : & ces ſacrifices étant expoſez aux yeux d'un Dieu, à qui rien n'eſt caché, il les reçoit favorablement. Il y a une adoration de cœur, *en eſprit & en verité*: des prieres de cœur, que les bourreaux qui coupent la langue par l'ordre des Tyrans, n'ont pas le moyen d'empêcher: des hymnes de cœur, dont l'harmonie n'eſt entenduë que de Dieu, à qui elle plaiſt infiniment. C'eſt ce qui fait dire à St. Paul, *Je prieray d'eſprit & d'intelligence, je chanteray d'eſprit & d'intelligence.* 1 Cor. XIV. 15. Les adorations, les hymnes, les prieres du corps, ne ſont que les échos des mouvements de l'ame, & des ſignes de ce qui s'y paſſe. Les adorations, les prieres, les hymnes d'eſprit, ſont trés agreables à Dieu ſans les dehors; & les dehors ſans l'interieur ne ſont qu'une hypocriſie, un outrage dont Dieu ſe reſſent, puis que c'eſt le traitter d'aveugle, & ſe moquer ouvertement de luy, comme d'un imbecille qu'on trompe aiſement. Nous ne pouvons donc approuver qu'on ne range point l'adoration, la priere, les hymnes, les vœux, entre les actes internes de la Religion. C'eſt ce qu'elle a de plus eſſentiel, & ſans quoy les externes ne ſont rien du tout. Il eſt pourtant à propos de joindre les mouvements ſenſibles aux inviſibles, pour l'édification des hommes, & pour un temoignage reſpectueux, que le corps & l'eſprit dependent abſolument de Dieu, qui les ayant

ayant créez & rachetez tous deux, ſont dans une obligation indiſpenſable de le glorifier tous deux. Cela ne conclud pourtant pas que l'adoration ſoit renfermée eſſentiellement dans les actes externes, comme le Jeſuite *Vaſques*, & d'autres Docteurs l'ont imaginé.

### *De la Devotion. En quoy elle conſiſte?*

Ce n'eſt pas aſſés d'avoir indiqué les actes de la Religion. Il faut auſſi faire une courte explication de leur nature, pour s'en former une juſte idée, à qui les bonnes ames donneront une plus grande étenduë. La Devotion renferme premierement des mouvements de promptitude & de ferveur, qui banniſſent de l'ame les malheureuſes diſpoſitions où le peché la met. Naturellement on a certaine peſanteur à rendre ſes devoirs à Dieu, & cela ne marque que trop, qu'on cherche un autre centre, puis qu'on ſe meut ſi languiſſamment vers ſon veritable bien. Le vice attaché à l'eſprit & au cœur, leur communique pour les biens ſenſibles, une legereté qu'ils n'ont pas pour les biens ſpirituels: C'eſt une chaiſne qu'ils ne traiſnent qu'avec peine, & qui retarde leur élevation. Le ſentiment des plaiſirs, la crainte des afflictions, la force des paſſions, engagent dans des deliberations, des delays, des lenteurs fâcheuſes, lors qu'il faudroit agir avec promptitude, courir, voler aux occaſions de ſervir Dieu. La Devotion ſurmonte les difficultez qui arreſtoient l'ame, elle luy inſpire des mouvements d'agilité; & ſi elle n'oſte pas touts les anneaux de la funeſte chaiſne dont l'ame eſt chargée, elle en rompt la meilleure partie, & elle diminuë chaque jour quelque choſe de ſon poids, afin qu'on s'eſlance avec plus de rapidité vers le Ciel. La Devotion inſpire auſſi de la *ferveur*: les reſolutions de ſervir Dieu, ne ſont plus lâches, tiedes, inconſtantes, elles ſont fortes, vives, fermes, & l'ame reçoit inſenſiblement de nouveaux degrez de zele, comme le progrez du mouvement communique de la chaleur au corps.

Outre ces diſpoſitions interieures que la Devotion reſpand ſur toutes les parties de la pieté, elle comprend enco-

re un acte determiné de se consacrer tout entier à Dieu, afin qu'il reçoive des hommages aussi profonds, que ceux qu'on avoit rendus au vice. Il ne veut rien laisser en la disposition de son Tyran. Semblable à Pharaon en congediant les personnes, il voudroit retenir les biens. C'est un gage du retour, & un lien qui les rappelle. La Devotion imite Moyse, qui s'opposoit à l'artificieux dessein de ce Prince, en protestant qu'il ne demeureroit pas en Egypte *un ongle* de leurs troupeaux. Elle ne laisse rien au Demon: Le corps, l'ame, les pensées, les paroles, les actions, elle donne tout à Dieu; & cette volonté irrevocable verse ses influences dans touts les mouvements de l'homme, qui ne se proposent que Dieu comme leur veritable fin. Ne seroit-ce pas une honte qu'un Agamemnon sacrifie sa Fille Iphigenie à Diane, parce qu'il avoit promis à cette Deesse, de luy immoler ce que l'année produiroit de plus excellent; qu'un Decius expose sa vie aux traits des ennemis aprés s'être devoüé au salut de la Patrie: & que le Chrétien fist moins pour son Dieu? Qu'il refusast son sang à la gloire de son Maistre, pendant qu'un Payen sacrifie jusqu'à la derniere goutte du sien, pour un Demon?

Enfin la Devotion renferme des delices de l'esprit & du cœur, que Jesus Christ exprimoit, en disant *ma viande est de faire la volonté de mon Pere.* On sent du plaisir dans les bons mets, & sur tout quand on les mange avec appetit: & l'execution de la volonté de Dieu, & la meditation des merveilles de sa grace, ont des charmes pour l'ame, elle s'en nourrit, elle s'en soûtient, elle s'en fortifie, elle y puise une beauté celeste, comme le visage teint devient plus vif & plus animé par l'usage des viandes qui font le beau sang. Ainsi nous ne plaçons pas la devotion dans la volonté seule; nous luy attribuons aussi l'entendement, parce que la meditation des choses celestes, est inseparable de la veritable devotion, qui sont pour luy d'un goust qui le ravit, & qui par leur admirable beauté, allument cette ferveur, & inspirent cette promptitude, qui anime le service de Dieu. Aussi personne n'a possedé ces qualitez dans un degré plus sublime que Jesus Christ, parce que jamais entendement

n'a

n'a mieux connu ni mieux pénétré les merveilles de la verité, que le ſien, qui en étoit tout éclairé. C'eſt ce qui l'a fait aller gayement à la mort qui l'attendoit à Jeruſalem. Il marchoit à la teſte de ſes Diſciples, comme ſi au lieu d'une Couronne d'épines il euſt deu recevoir l'Empire de l'Univers; & il faiſoit toute la diligence poſſible, afin de ſe rencontre juſtement à l'heure que la Providence avoit deſtinée, à ce qu'il devoit ſouffrir pour le ſalut du monde.

## 2. *Acte de Religion, la Priere.*

Nous regardons la Priere comme le ſecond acte de Religion. Auſſi Dieu a voulu que le Temple de Jeruſalem, où les Juifs s'acquittoient des devoirs publics de la pieté receuſt le nom des prieres qu'on y faiſoit. Ce Temple étoit bien une maiſon *d'aumoſnes*, qu'on jettoit dans le tronc qu'on y avoit placé pour les recevoir; une maiſon de *ſacrifices*, qu'on y offroit touts les jours; une maiſon de *vœux*, qu'on y payoit; & ce n'eſt point de là que Ieſus Chriſt a pris le nom qu'il luy a communiqué. Il l'appelle une *Maiſon d'Oraiſon*, tant elle eſt eſſentielle à la Religion. En effect, la priere eſt un hommage trés reſpectueux, qu'on rend à la Majeſté de Dieu. L'homme convaincu de ſon néant, ſort de chés ſoy pour trouver en Dieu l'aſſiſtance dont il a beſoin, & la priere eſt l'explication des deſirs de la volonté, qui ſent le poids de ſes beſoins, de ſorte qu'elle exprime en même temps par le langage du cœur, & la vanité de l'homme, & l'excellence de Dieu. C'eſt un aveu des lumieres de ſa ſageſſe, de l'infinité de ſa puiſſance, de la grandeur de ſa bonté; & ſi ces vertus abandonnent l'homme, il eſt malheureux. La nature même apprend à rendre ces reſpects à la Majeſté de Dieu, puis qu'on regarde le Ciel dans les afflictions; cette élevation des yeux, eſt une eſpece de declaration ſecrete, que le cœur va chercher Dieu ſur le thrône où il eſt aſſis, afin de recevoir de ſa divine main, les remedes qu'elle eſt ſeule capable de donner: Et il eſt ſurprenant que *Maxime* de Tyr, Autheur illuſtre entre les Payens, ſoit tombé dans ce ſentiment ridicule, & ſi contraire à la conſcience, qu'on ne devoit point prier

Dieu, parce que ſi c'eſt un méchant qui l'invoque, il ne l'exaucera pas, & ſi c'eſt un homme de bien, il le comblera de faveurs ſans en être prié. Car en un mot, l'Oraiſon eſt le canal des graces du Ciel, c'eſt une cauſe ſeconde que la premiere employe à l'execution de ſes deſſeins; & Dieu ſe fait mêmes un merite auprés de l'homme, en voulant bien être prié de luy, afin de recompenſer l'ardeur de ſes vœux.

On doit donc demander à Dieu qu'on faſſe ce qu'il luy plaiſt, qu'on ne diſe rien qui ne luy ſoit agreable, qu'on demeure conſtamment dans cette diſpoſition: qu'il nous refuſe les maux ſi nous les demandons, comme dans l'ignorance où nous ſommes, nous ne les demandons que trop; & qu'il nous accorde les biens, quand même nous ne les deſirerions point. Il n'y a que les Damnez qui renoncent à l'exercice de la priere, parce qu'ils ſçavent bien, qu'ils n'ont rien à obtenir de Dieu, & que leur cœur eſt trop enveloppé de haine contre luy, pour luy preſenter d'ardentes prieres. Mais avant que le dernier jugement ſoit prononcé, les Demons mêmes employent quelquefois les prieres, qui ſont & le caractére de leur malice, & la marque du pouvoir de Ieſus Chriſt qu'ils ont ſupplié, de leur permettre d'entrer dans les pourceaux de Gadareniens: de ſorte que c'eſt être pire que les Demons, que de n'offrir pas de prieres à Dieu. Quoy que la priere conſiſte dans le langage du cœur, la voix n'y eſt pas inutile. Clement d'Alexandrie a ſur cela une aſſés belle penſée, en diſant que les Diſciples de Pythagore vouloient que la voix fuſt employée dans la priere, non par quelque neceſſité, comme ſi Dieu ne pouvoit entendre ſans cela, mais pour témoigner la ſainteteté des prieres, qu'on ne craignoit pas d'expoſer aux oreilles du public. *Str. l.* 4. 395. Ceux qui font des vœux malhonneſtes ont raiſon de parler bas, en murmurant des mots qu'on n'entend pas: & Perſe a fait de ces infames prieres, une agreable Satyre,

*---- pulchra Laverna*
*Da mihi fallere, da ſanctum juſtumque videri.*
Pers Sat. 2.

C'eſt aſſés ſur la Priere, dont nous avons traitté ailleurs.

3. *Acte*

3. *Acte de Religion, l'Adoration, Et ſes actes.*

Quoy que l'Adoration puiſſe étre renfermée dans la ſoûmiſſion de l'eſprit, elle a beaucoup plus d'étenduë quand elle paſſe juſqu'aux mouvements du corps. C'eſt alors une adoration complete par l'hommage de toutes les parties de l'homme. Auſſi quand Dieu a donné des marques ſenſibles de ſa preſence, on luy a rendu des marques ſenſibles de veneration. Abraham ſe proſterna la face en terre, quand Dieu luy fit l'honneur de traitter alliance avec luy; & Moyſe par l'ordre de Dieu déchauſſa ſes ſouliers, pour s'approcher du buiſſon ardent. Cette action de Moyſe, étoit un ſigne de ſervitude, les eſclaves étant pieds nuds en preſence de leur maiſtre. Pour repreſenter mieux le miſerable eſclavage, où les Egyptiens devoient tomber, Eſaïe dechauſſa ſes ſouliers: Et Dieu explique luy même le myſtere de cette Cérémonie. *Comme mon Serviteur Eſaïe a marché dechauſſé, ainſi le Roy d'Aſſyrie emmenera des priſonniers d'Egypte.* Eſ. XX. 2. Dans le Temple de Jeruſalem, où Dieu donnoit des ſignes particulierrs de ſa preſence, les Princes & les Reines étoient obligez de quitter les ſouliers, & d'aſſiſter nu-pieds aux ſacrifices, & ils témoignoient par là, que l'authorité qui les élevoit ſur les hommes, ne les empechoit pas d'étre les ſerviteurs de Dieu, en paroiſſant devant luy comme des eſclaves. Ils témoignoient principalement leur ſoûmiſſion en ſe proſternant avec un profond reſpect devant l'Arche, où Dieu étoit aſſis comme un grand Roy, qui recevoit les hommages de ſes ſujets. C'eſt ce qui fait dire à David, *Exaltez l'Eternel nôtre Dieu, & vous-proſternez en la montagne de ſa ſainteté.* Pſ. XCIX. 9. Cette ſoûmiſſion de corps, n'exprime pas mal l'anéantiſſement de l'homme devant ſon Createur, & il avoüe qu'il eſt *poudre & cendre*, en s'abbaiſſant juſques là.

Ces honneurs externes, ont été rendus aux Souverains par leurs ſujets. Nathan n'a point fait ſcrupule *d'adorer* David, c'eſt à dire de ſe proſterner devant luy: Et Abraham & de grands Saints, ſe ſont humiliez devant des perſonnes illuſtres. Ce qui ſurprend, eſt que Mardochée ait

refuſe de rendre à Haman un honneur qu'Aſſüerus commandoit de faire à ſon Favori, & qu'il receut luy même aprés qu'il eut ſuccedé aux dignitez de ſon ennemi. Ce qui empêchoit Mardochée de ſe proſterner devant Haman, étoit l'ordre de Dieu qui devoit étre préferé à celuy des hommes. Haman étoit Amalekite, peuple que Dieu avoit expreſſement maudit, ayant voulu même que l'arreſt de ſa deſtruction, fuſt couché dans ſes Oracles. *Quand l'Eternel ton Dieu t'aura donné repos de tes ennemis, tu effaceras alors la memoire d'Amalek de deſſous le Ciel: ne l'oublie point.* Deut. XXV. 19. Ces paroles ne permettoient pas à Mardochée de rendre à ce méchant homme, un reſpect qu'il ne luy auroit pas refuſé, s'il fuſt deſcendu de peuples que Dieu n'avoit pas maudits ſolemnellement. En qualité de Juif, Mardochée avoit declaré aux Gardes d'Aſſüerus, qu'il ne pouvoit obeïr aux commandements de leur Prince, qui étoient incompatibles avec ceux de Dieu. Au reſte, quoy que les Anges ſoyent d'un ordre plus excellent que les Rois & les perſonnes illuſtres qui ont receu les adorations civiles; ces divins eſprits ſe ſont oppoſez fortement à l'honneur qu'on leur vouloit faire, parce qu'ils n'ont aucune authorité ſur les Fidelles, & que la gloire de leur nature pourroit faire degénerer en adoration religieuſe la ſoûmiſſion qu'on leur rendroit, en paroiſſant ſous une forme ſenſible, comme celle dont St. Jean fut frappé: Ils ont donc renvoyé à Dieu l'adoration religieuſe, qui n'eſt deuë qu'à luy, les Anges ſont les Compagnons de ſervice des enfants de Dieu, & par un ſi glorieux titre les Fidelles ſe trouvent les freres des Bienheureux. En cette qualité, ils ne doivent aucunes adorations ni aux Saints, ni aux Anges; elles appartiennent uniquement à une Majeſté infinie.

### *Dieu eſt l'unique objet de l'adoration. Si ces actes ſont changez par l'intention?*

C'eſt là le fondement de la Religion, ſur lequel Jeſus Chriſt a établi l'Evangile. Le Demon pour prix de l'Empire de l'Univers qu'il luy offroit, exigeoit qu'il ſe proſternaſt

ternaſt pour l'adorer. Il ne demandoit pas les honneurs ſupremes, que merite une dignité ſouveraine qui eſt la maitreſſe abſoluë de tout. Ses pretentions n'alloient pas juſques là, puis qu'il ne ſe regardoit que comme Lieutenant de Dieu pour diſpenſer en cette qualité, les grandeurs du monde. Son intention paroiſt viſiblement dans ce diſcours, *je te donneray cette puiſſance, car elle m'eſt donnée, & je la communique à qui je veux.* Luc IV. 6. Le Demon reconnoiſſoit donc un Etre ſuperieur de qui il tenoit l'authorité qu'il s'attribuoit: *elle m'eſt donnée*, diſoit-il, cette puiſſance, elle eſt ſubalterne, puis que j'en jouïs dependamment: & ſon ambition auroit ſans doute été ſatisfaite, ſi Jeſus Chriſt avoit voulu faire pour luy ce qu'on fait à Rome par les Saints de Paradis, en le regardant comme ſon Patron, en luy conſacrant des Temples, en luy dediant des images, en le choiſiſſant pour objet de ſes vœux. Il n'en demandoit pas tant; une ſoûmiſſion exterieure comme au Lieutenant de Dieu dans le gouvernement du monde, l'auroit contenté; Jeſus Chriſt n'écoute qu'avec indignation la propoſition du Demon, & la raiſon ſur laquelle il refuſe l'adoration qu'on luy demandoit, n'eſt empruntée, ni de ſa dignité propre, le maiſtre ne devant pas ſe proſterner devant le ſerviteur; ni des qualitez du Demon, qui par ſa méchanceté eſt l'ennemi de Dieu & des hommes: il n'allegue rien de cela. La ſeule cauſe de ſon refus, eſt que cette adoration ſubalterne fait partie du ſervice de Dieu, & qu'elle luy appartient uniquement; *tu adoreras le Seigneur ton Dieu, & tu le ſerviras ſeul.* Si une creature eſt digne de l'honneur que le Demon exigeoit de Jeſus Chriſt, la raiſon de Jeſus Chriſt ne vaudroit rien, & cet honneur pourroit étre deferé à d'autres objets qu'à Dieu. Ainſi l'adoration ni de *dulie*, ni d'*hyperdulie* où le Diable ſe bornoit aiſement, ne convient point du tout à la creature.

Pour mettre cette verité dans un plus beau jour, On n'a qu'à ſe repreſenter que les Empereurs Romains, dont le Senat faiſoit un objet d'Apotheoſe, n'étoient pas adorez comme ſouverains maiſtres de l'Univers. Rome laiſſoit cette gloire à ſon Jupiter; & dans ſon intention, les honneurs qu'elle rendoit à ſes Ceſars aprés leur mort, étoient trés

inferieurs aux hommages du celuy qu'ils nommoient le Roy des Dieux & des hommes. Veſpaſien qui avoit de la gayeté d'eſprit, & qui aimoit les bons mots, ſe ſentant frappé d'une maladie mortelle, dit aſſés plaiſamment, *je penſe que je vais devenir Dieu.* C'eſt à dire; ma mort eſt proche, aprés quoy l'on me mettra au rang des Dieux. L'Empereur Severe qui avoit de la veneration pour Pertinax, voulut que le Senat luy donnaſt une place entre les Divinitez qu'il adoroit. Il faudroit exempter d'idolatrie, les honneurs que Rome faiſoit à ſes Empereurs, aprés leur Canoniſation, puis que cette adoration n'étoit que ſubalterne: Et ſi c'eſt l'intention ſeule qui fait la diverſité des eſpeces d'adoration, la Vielle Rome n'eſt plus idolatre dans l'Apotheoſe, ni dans les honneurs divins des Ceſars, qu'elle a laiſſez dans un degré trés inferieur à l'adoration de Jupiter. On a beau chercher des fineſſes pour diſtinguer, à la faveur de cette intention, les actes externes de l'adoration, qui ſeront actes de *latrie*, ou de *dulie*, ſelon le deſſein de l'adorateur; de *latrie* ſi l'objet eſt conſideré comme Dieu; de *dulie* s'il eſt regardé comme ami de Dieu: ces petites ſubtilitez ruïnent abſolument la Religion. Car ſur ce pied là les ſacrifices ſont des adorations externes, qui ſelon la direction d'intention pourroient étre renfermez dans le culte de *dulie*.

Ainſi les Juifs auroient trés innocemment, & trés devotement même, pû baſtir des Temples, conſacrer des Autels, bruſler de l'encens, immoler des victimes, en l'honneur des Anges, en pretendant ſeulement par cette marque de ſoûmiſſion, les honorer comme patrons, comme protecteurs, comme amis de Dieu. Cependant Dieu s'eſt abſolument reſervé cette marque externe d'honneur, ſans laiſſer aux hommes la liberté de la diſtinguer par leur intention. *Celuy qui ſacrifie aux Dieux, & ne ſacrifie pas uniquement à Dieu, ſera détruit à la façon de l'interdit.* Ex. XXII. 20. Et un des reproches que Dieu fait aux Juifs, eſt d'avoir *offert de l'encens à d'autres Dieux.* Chr. XXXIV. 28. Laiſſant donc le deſſein à part, quand par un conſentement général, un ſigne externe eſt employé à exprimer les honneurs divins, l'intention n'a pas aſſés de force pour effacer

cet

cet uſage. C'eſt une eſpece de langage public, auquel il n'eſt pas permis d'ajoûter une idée differente, comme il ne l'eſt pas aux particuliers de changer la ſignification des mots. Ce ſeroit introduire une confuſion ſemblable à celle de Babel, on ne s'entendroit plus. Ainſi les vœux, les Temples, la conſecration des images, les hymnes ſacrez, étant par un conſentement univerſel de touts les peuples du monde, des marques d'adoration divine; il eſt injuſte de vouloir l'effacer par des intentions ſecretes: Et il ne ſe trouvera pas de Payen, qui à la veuë du culte que Rome rend aux Saints, ne juge qu'elle les ſert comme il adore ſes Dieux, les dehors étant touts ſemblables. Quand le Preſtre de Jupiter voulut ſacrifier des taureaux à Paul & à Barnabé, ils dechirerent leurs habits, dans le tranſport d'une juſte douleur. Pourquoy ces ſaillies? Ces St. Apôtres pouvoient laiſſer immoler les victimes en rectifiant l'intention des Lycaoniens par les bornes de l'adoration de *dulie*; aprés quoy les Apôtres l'auroient receuë comme amis de Dieu, & Ambaſſadeurs de ſa grace qui repreſentoient le caractére auguſte du Prince qui les envoyoit. Mais ils ſçavoient bien, que les actes externes de l'adoration religieuſe, ne doivent point ſous quelque pretexte que ce ſoit, étre rendus à la créature, il les faut laiſſer à Dieu, auquel on les a conſacrez.

Il eſt vray qu'on objecte une raiſon qui a quelque fauſſe lueur. C'eſt que les reverences, & les genuflexions employées pour honorer les Grands, n'ont pas la moindre tache d'Idolatrie, parce que l'intention les diſtingue des genuflexions, & des ſignes externes qui entrent dans l'adoration de Dieu. Mais on ſe trompe fort de s'imaginer que l'intention ſeule, diſtingue la genuflexion devant Dieu, de la genuflexion devant un Roy. Il y a des circonſtances qui en font la difference eſſentielle, comme caractéres viſibles qui empéchent l'équivoque. Ce Monarque eſt preſent d'une maniere ſenſible: on ne luy demande rien pour le ſalut de l'ame, on n'en attend point de miracles, on ne luy conſacre point de Temples ni d'images; en un mot, ces genuflexions & ces honneurs ſe rendent à des Princes qui n'ont ſouvent ni ſainteté, ni pieté; & Linus, & Cle-

ment Papes de Rome, n'auroient pas refusé à leurs Empereurs, l'hommage qui leur étoit deu. Ainsi ces genuflexions ont une difference externe qui les distingue essentiellement des honneurs qu'on rend & à Dieu, & aux Saints de Paradis.

Ce qui doit convaincre les plus opiniastres, que ces honneurs n'appartiennent qu'à Dieu, est que les Patriarches ni les Prophetes, ne les ont point faits aux Anges. Car où ils meritoient ces honneurs, ou ils ne les meritoient pas. Si les Anges les meritoient, pourquoy Dieu n'a-t-il pas ordonné de leur rendre cette adoration? & pourquoy ces hommes divins, pourquoy l'Eglise juifve, qui étoit alors la vraye Eglise, ne se sont-ils point acquittez d'un tel devoir? Sans cela leur Religion n'auroit pas été bonne, en refusant aux Saints de Paradis, ce qui leur étoit deu. C'est là une injustice que Dieu n'auroit pas manqué de punir; l'outrage fait à *ses amis*, rejaillissant jusqu'à luy: Si les Anges ne meritoient point ces honneurs, par quelle raison en sont-ils dignes sous l'Evangile? leur authorité a-t-elle augmenté? Non, mais la dignité des Fidelles est montée à un plus haut degré. Sous la Loy les enfants de Dieu étoient des mineurs, traittez en esclaves; sous l'Evangile ils sont majeurs: Et l'union indissoluble de la nature humaine avec la personne divine de Jesus Christ fait rejaillir sur eux un éclat de gloire que les Juifs fidelles ne possedoient pas: Et comme ils n'ont point adoré les Saints de Paradis de l'adoration de *dulie*, les Chrétiens ne doivent pas non plus les adorer. Dieu seul fixe donc l'hommage religieux, & comme il sera le seul objet d'adoration dans la gloire, il doit étre aussi le seul objet d'adoration dans la grace, où la Religion n'est jamais plus parfaite que quand elle se renferme dans les bornes du service religieux où se tiennent les Bienheureux: Aussi l'Ecriture n'ordonne d'adorer que Dieu, les Apôtres n'ont adoré que Dieu, les premiers siecles qui les imitoient, n'ont adoré que Dieu. Les Apologies que les Justins, les Athenagores & les Tertulliens ont faites pour leur Religion, n'ont parlé que d'adorer Dieu. Les Martyrs en mourant, n'ont adoré que Dieu. La Vierge, les Anges, les Apôtres, n'entrent point dans leur invocation,

tion, & il ne faut pour s'en éclaircir, que lire la belle priere de St. Polycarpe auprés du bucher où il alloit étre bruslé pour la gloire de Iesus Christ. *Euſ. l.* 4. 15. C'eſt une coûtume ancienne d'adorer vers le Soleil Levant. Mais l'adoration doit étre dégagée de la ſervitudedes lieux comme on l'a remarqué dans le Traitté de l'Oraiſon, & elle n'eſt pas meilleure du coſté d'Orient que du coſté d'Occident. Les paroles de IeſusChriſt rangent parmi les choſes indifferentes la circonſtance du lieu. Les vrays adorateurs adorent Dieu par tout également bien, en l'adorant en eſprit & en verité.

*Des Vœux. Pourquoy plus communs ſous la Loy, que ſous l'Evangile?*

On a toûjours regardé les Vœux comme un acte de Religion. Dieu pour aſſeurer que les lumieres de ſa Grace, éclaireroient l'Egypte, s'eſt exprimé ainſi. *L'Egypte connoiſtra l'Eternel, & le ſervice, en offrant des ſacrifices & des gaſteaux: elle voüera des vœux à Dieu, & elle les accomplira.* Eſ. XIX. 21. Et David invite en ces termes les Hebreux à rendre à leur grand Dieu les hommages qu'ils luy devoient, *voüez, & rendez vos vœux à l'Eternel vôtre Dieu.* Pſ. LXXV. 11. Cependant l'uſage des vœux ſous l'Evangile, eſt plus rare que ſous la Loy: On ne voit point que Jeſus Chriſt ſe ſoit engagé à des vœux, quoy qu'il ſoit le modelle de la pieté. Il ne paroiſt pas non plus, que les Apôtres en ayent fait en qualité de Chrétiens. St. Paul pour accomplir un vœu qu'il avoit promis, ſe fit raſer la teſte à Cenchrée; mais St. Paul pratiquoit cela comme Juif & non comme Chrétien. Ce vœu étoit le *Nazareat*, ou du moins quelque cérémonie Moſaïque, que St. Paul obſervoit, pour ne pas ſcandaliſer les Juifs, & pour enterrer la Synagogue avec honneur: de ſorte qu'il y a quelque choſe de ſurprenant, que les vœux étant un acte de Religion, ſoyent moins frequents ſous la diſpenſation de la Grace, où la pieté doit étre plus vive, que ſous les ombres de la Loy. On peut donner des raiſons de cette difference. Jeſus Chriſt n'a point fait de vœux, parce que ſa ſainteté étoit dans le ſupreme degré:

à cet

à cet égard il reſſembloit donc aux Bienheureux, qui ne s'obligent à aucuns vœux dans la gloire, où il n'y a plus de nouvelles graces à obtenir. Il eſt certain auſſi que le genie de la Religion juifve fourniſſoit une plus ample matiere de vœux, étant compoſée d'un grand appareil de figures, de ceremonies, de ſacrifices. Ces ombres entroient frequemment dans les vœux des Hebreux, ils voüoient des holocauſtes comme Jephté, des ſacrifices d'actions de grace, des Nazareats. Comme ces choſes n'étoient pas bonnes par elles mêmes, Dieu en avoit laiſſé trés ſouvent l'exercice à la diſcretion des gens de bien. Il leur étoit libre de voüer, ou de ne pas voüer, ſans faire de crimes, au lieu que le ſervice de Dieu ſous l'Evangile, eſt un ſervice ſpirituel, compoſé de vertus qui ſont bonnes par elles mêmes, & qu'il faut exercer ſi l'on ne veut pas déplaire à Dieu. De ſorte que la neceſſité où l'on eſt de pratiquer ce culte, a moins de liaiſon avec le vœu, qui tomboit ordinairement ſur des choſes qui dans le particulier n'étoient pas une matiere de précepte.

On ne voit pas auſſi, que les Juifs ayent eſtendu leurs vœux aux cérémonies qu'ils étoient obligez d'obſerver par l'ordre exprez de leur Moyſe: à jeuſner par exemple au jour des propitiations, à célébrer la Paſque au quatorſieme jour du mois de Nizan, à ſanctifier le Sabbat. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe voüer l'execution d'un devoir neceſſaire, pour y étre engagé par plus d'un motif. Perſonne n'ignore le vœu de Jacob. *Si Dieu eſt avec moy, & me preſerve au voyage que je fais, pour vray l'Eternel me ſera Dieu.* Gen. XXIX. 20. Si l'on s'engage par ſerment à l'obeïſſance envers un Prince, à laquelle on eſt naturellement obligé, pourquoy ne pourroit-on pas eſtreindre par de noueaux nœuds, la fidellité qu'on doit à Dieu? N'eſt-ce pas un acte de pieté, de promettre à Dieu une renonciation aux impuretez, aux vanitez du monde, aux blaſphemes, aux pechez, pour qui l'on ſent du penchant? Le vœu imprime alors dans l'action un nouveau degré de bonté, par l'affection du cœur, dont elle eſt accompagnée, & elle eſt produite par un principe de volonté plus terme & plus immuable, dans le double engagement où l'on eſt; engagement de

de *choſe*, engagement de *promeſſe*. Comme il y a beaucoup plus de mal de commettre un crime aprés avoir promis le contraire, l'action eſt bien meilleure de joindre à ſa bonté naturelle celle de la fidelité. On peut même aſſeurer, qu'il n'y a que les bonnes choſes, qui ſoyent la matiere du vœu.

### *De l'objet du Vœu, & de ſon idée. Si on peut en faire aux Saints?*

Il eſt aiſé maintenant de former une idée du Vœu. *C'eſt une promeſſe faite à Dieu*, & ce peu de mots en comprend toute la nature: L'objet, les qualitez de celuy qui voüe, la matiere du vœu. Le terme de *vœu* eſt un terme ſacré, qui exprime un acte de Religion, & c'eſt abuſer du langage, que d'impoſer ce nom aux promeſſes qu'on fait aux hommes. Rien n'eſt ſi commun dans l'Ecriture, que les vœux des Hebreux, & Dieu en a toûjours été l'objet. L'exemple des Saints fait un grand prejugé; mais les préceptes ſervent de régle: ſuivons ce que l'Ecriture nous preſcrit. *Sacrifie tes loüanges à Dieu, & rends tes vœux au Souverain.* Pſ. L. 14. Dieu ſeul a les qualitez neceſſaires à l'objet du vœu. Il eſt toûjours preſent par ſon immenſité, il voit par la ſublimité de ſa ſageſſe, ſi l'on s'acquitte de la promeſſe qu'on luy a faite, il a & une bonté infinie, pour recompenſer la fidelité de l'accompliſſement du vœu; Et une puiſſance ſouveraine, pour punir ſans diſtinction de rang, les ſacrileges qui ont l'inſolence de le tromper: de ſorte qu'un objet qui ne poſſede point toutes ſes perfections, ne peut étre celuy du vœu. Les bornes étroites qui renferment le plus illuſtre des Bienheureux, ſeparé de la terre par un eſpace infini, l'ignorance où il eſt des actions particulieres d'un homme, qui ne ſont pas ſon occupation dans la gloire dont il joüit, ne luy permettent point d'étre l'objet du vœu, ni la pieté ne ſouffre pas de luy en adreſſer, étant un hommage que Dieu s'attribuë uniquement, & que les Theologiens rangent parmi le culte de *Latrie*.

On pretend bien, à la faveur d'une diſtinction, partager entre

entre Dieu & les Saints, les honneurs du vœu. Par rapport à Dieu, c'eſt un ſigne de reconnoiſſance envers le premier principe de touts les biens; par rapport aux Saints, *c'eſt un ſigne de reconnoiſſance envers des Interceſſeurs*, qui ſont le canal des faveurs de Dieu. On employe auſſi ſans ſcrupule, cette forme de vœu, quand on ſe fait Religieux, *je voüe à Dieu & à la Bienheureuſe Marie, & à touts les Saints.* C'eſt ainſi que les Moines de l'ordre de Dominique font leur profeſſion. Mais ſi par un engagement de reconnoiſſance, il eſt raiſonnable de faire des vœux aux Saints, pourquoy les Patriarches & les Prophetes, qui avoient de ſi grandes obligations aux Anges, qui les protegeoient, qui ſe manifeſtoient à eux, qui leur reveloient les ſecrets de Dieu, ne leur ont-ils point fait de vœux? Ces hommes divins étoient-ils des ingrats, qui manquoient aux juſtes devoirs de la reconnoiſſance envers les Anges leurs bienfaicteurs? Pourquoy ne pourra-t-on pas offrir aux Saints des ſacrifices auſſi bien que des vœux, ſous le titre de reconnoiſſance, envers des Interceſſeurs, à la meditation de qui l'on eſt redevable de tant de graces? En effect la Religion Romaine ſe picque trop de reconnoiſſance & de generoſité pour refuſer aux Saints l'honneur du ſacrifice: Et il eſt difficile d'entendre autrement les paroles que le Preſtre prononce tout bas, dans la Meſſe de l'Ange Gardien, *recevez, Seigneur, les preſents que nous vous offrons, pour venerer les St. Anges.* Non, la reconnoiſſance n'engage, ni aux ſacrifices, ni aux vœux aux Saints. Cet honneur outré les deshonore, puis qu'il choque la gloire de Dieu: & ſi les Apôtres & les martyrs avoient quelque ſentiment des choſes du monde, ils crieroient tout haut, *Hommes, pourquoy faites-vous cela? nous ſommes auſſi des hommes, & nous vous annonçons qu'en quittant la vanité de ces choſes, vous-vous convertiſſiez au Dieu vivant, qui a fait le Ciel & la Terre.* Act. XIV. 15. Ces paroles, *je voüe à Dieu, à la Bienheureuſe Marie, à touts les Saints*, ne ſont pas la matiere, c'eſt l'objet du vœu. C'eſt entre les mains de Dieu & des Saints, qu'on fait la promeſſe. C'eſt ſuppoſer que ces Bienheureux ſont preſents, qu'ils entendent le vœu, qu'ils peuvent punir celuy qui le rompt.

rompt Et c'eſt leur attribuer une eſpece d'immenſité, de ſçience & de pùiſſance infinie. Pour ne nous engager donc point dans un culte inconnu à l'Ecriture, à l'Egliſe juifve, aux premiers Chrétiens, ne voüons jamais qu'à Dieu. Sur tout gardons-nous bien de croire que la matiere des promeſſes que nous faiſons, ſoit partie du ſervice de Dieu, quand elle n'eſt ni approuvée, ni commandée, ni bonne par elle même. L'homme n'a point aſſés d'authorité pour inſtituer une Religion, elle n'eſt qu'humaine, & Dieu n'eſt point honoré par là.

*Qualitez de celuy qui voüe. Comment un Pere peut ou ne peut pas annuller le vœu de ſon enfant?*

Quoy que le vœu ſoit bon, il n'eſt pas toûjours permis d'en faire, & la perſonne doit étre dans un état de liberté, qui l'authoriſe également, & à promettre, & à executer. Dieu luy même a preſcrit de certaines conditions pour empêcher le deſordre, qui emprunte ſouvent le maſque de pieté. Il anéantiſſoit les vœux que les filles faiſoient quand leur Pere y formoit oppoſition : les vœux des femmes étoient vains auſſi, quand le mari les deſapprouvoit. *Nomb.* 30. 4. Une ſi ſage Loy confirmoit l'authorité que Dieu a communiquée aux Peres & aux Maris, en declarant que Dieu ne veut point étre honoré par une revolte contre un pouvoir legitime, & que la Religion qui luy plaiſt le mieux, eſt une juſte obeïſſance à ſes ſuperieurs, qu'il préfere à touts les ſacrifices, parce que c'eſt luy obeïr. Il faut pourtant diſtinguer la matiere du vœu. Quand elle renferme une choſe bonne par elle même, & neceſſaire ou d'une neceſſité de *moyen*, ou d'une neceſſité de *précepte* ; l'oppoſition d'un pere ou d'un mari, n'ont point la force d'anéantir le vœu. Leur authorité doit ſervir à l'avancement, & non à la ruïne de la gloire de Dieu. Leur caractére s'efface en cette rencontre; on ne le connoiſt plus, comme les eſtoilles diſparoiſſent quand le Soleil ſe monſtre dans tout ſon éclat. Ce qui eſt eſſentiel à la foy, à la pieté, à la Charité, à toutes les vertus Morales, on le peut voüer independamment d'un ſuperieur, parce que la con-

conſçience ne reconnoit d'autre Tribunal que celuy de Dieu, & il a bien voulu nous fournir une reſponſe dans ces occaſions. *Jugez s'il eſt juſte d'obeïr aux hommes pluſtoſt qu'à Dieu.*

Mais dans les choſes qui ne ſont point de précepte, il eſt juſte que le vœu ſoit ſoûmis à une puiſſance legitime, qu'on ne doit jamais immoler à quelques apparences de pieté: Et Dieu eſt trés mal ſervi par un renverſement d'ordre & de bienſéance, qui ruïne la Religion, bien loin de l'établir. Quelque belle couleur qu'on donne aux vœux des Mineurs, qui veulent entrer dans un Monaſtere malgré leurs Peres, c'eſt un mépris de l'authorité paternelle, & l'on ne peut oppoſer une une Religion qui doit ſon eſtabliſſement à la volonté des hommes, à un devoir preſcrit de Dieu, & qui fait le premier précepte de la ſeconde Table. Si le *Convent* étoit neceſſaire au ſalut, il ſeroit juſte de luy ſacrifier tout: Mais on ſe ſauve dans le commerce du monde, comme dans la ſolitude. On éclaire les hommes par ſes beaux exemples, on eſt utile à ſa Patrie, & on rend aux perſonnes de qui l'on tient la vie, les devoirs que dans une vieilleſſe infirme elles doivent attendre & recevoir d'enfants qui ſont dans une obligation naturelle de s'en acquitter. La pratique de ces vertus, vaut bien le merite qu'on cherche à ſe couvrir d'un froc, à chanter matines, & à ſe donner la diſcipline dans un Convent. Ces vœux ſont nuls de droit, par l'incapacité des perſonnes qui les font.

### *Si le Vœu conſiſte dans un deſſein ou dans une promeſſe?*

Ce n'eſt pas ſans raiſon que nous regardons le vœu, comme une *promeſſe*, parce que c'eſt elle qui luy donne la forme; un ſimple deſſein ne ſuffiſant pas à l'établir. En effect, on ne s'oblige point veritablement par la reſolution d'executer quelque choſe, & en changeant de deſſein on fait bien paroiſtre de la legereté, on peche même ſi ce qu'on s'étoit propoſé de faire, eſt une partie eſſentielle du ſervice de Dieu. Mais juſques là il n'y a point

point de vœu: Et le crime n'eſt point un acte de perfidie, qui ſuppoſe toûjours une promeſſe. Elle entre donc neceſſairement dans le vœu. Ce qui paroiſt dans ce diſcours de Moyſe. *Quand tu auras voüé un vœu à l'Eternel, tu l'accompliras ſans delay, tu prendras garde à faire ce que tu as proferé de ta bouche.* Deut. XXIII. 21. Il n'eſt pas difficile de connoiſtre maintenant quelle eſt la matiere du vœu. Ce n'eſt pas ſimplement une choſe en noſtre pouvoir: nous pouvons commettre des crimes, & c'en ſeroit un d'en voüer. Ce n'eſt pas encore une choſe indifferente; elle ne contribuë point à la gloire de Dieu: Il faut donc qu'elle ait de la bonté, ou de fin, ou de moyen, ou eſſentielle, ou accidentelle, parce qu'on ne doit rien promettre à Dieu, qu'on ne ſçache avec certitude, que cela luy plaiſt.

Cela ne ſuffit pas; il eſt des choſes trés agreables à Dieu, qu'on ne peut voüer ſans temerité, comme une abſtinence de touts les pechez. On peut bien luy promettre qu'on fera de ſon mieux pour les éviter, mais ce ſeroit s'expoſer à une perfidie infaillible, de s'engager à des choſes qui ſont au deſſus des forces de l'homme. Rien n'eſt plus commun aujourd'huy que le vœu de *Continence*: Et on le peut accomplir quand Dieu en donne la force. Mais comme la Continence eſt une faveur particuliere, & qui n'entre pas dans l'ordre des choſes eſſentielles au ſalut, Dieu ne s'eſt pas engagé de la donner à touts ceux qui la demanderont: Et c'eſt une temerité prodigieuſe, de voüer la Continence avant que de ſçavoir avec certitude qu'on la poſſede: cela ſeul, eſt un obſtacle à l'obtenir, puis qu'elle ne doit pas étre la recompenſe d'une promeſſe étourdie, & preſomptueuſe. De jeunes gens dont le ſang eſt vif, ſans avoir bien conſulté leurs forces, & la peſanteur du joug qu'ils s'impoſent, voüent une Continence qu'elles obſervent mal. Les grilles & les murailles des Convents, ſont de fidelles témoins qu'on n'y s'eſt pas en ſeureté contre les attaques de l'Incontinence. La virginité ne conſiſte pas ſeulement dans l'integrité du corps, elle eſt principalement dans l'ame, pour éteindre des flammes qui la conſument. C'eſt ce qui a fait avoüer à St. Jerôme, dans ſon premier

Traitté contre Jovinien, *que la Continence eſt rare & difficile:* Et la Lettre ſeule S. Cyprien à *Pompone*, apprend la cheute de pluſieurs Vierges, à qui ce grand Martyr a donné des larmes. Quelques unes comme ſeures d'une pleine victoire ſur les tentations, couchoient ſans façon avec des Diacres. C'eſt ce qui oblige St. Cyprien d'ordonner qu'elles ſe marient, ſi elles *ne veulent ou ne peuvent pas garder la Continence*. Cypr. Ep. 64. Le Concile d'Agde a jugé prudemment, qu'il falloit laiſſer paſſer les feux *de la jeuneſſe* avant que de la recevoir aux vœux. Et ce n'eſt qu'à l'âge de 40 ans qu'il accorde le voile aux Religieuſes, quelque bonne conduite qu'elles ayent gardée. C. 13. Il y a même des choſes & bonnes, & poſſibles, qui ne ſont pas matiere de vœu, comme l'Epiſcopat & le Martyre, parce qu'ils dependent de circonſtances qui ne ſont pas en nôtre pouvoir: une vocation legitime eſt neceſſaire & pour gouverner l'Egliſe, & pour être immolé à la gloire de Jeſus Chriſt. La matiere du vœu eſt donc une bonne choſe qui depend abſolument de la volonté, & qui eſt meilleure que ſon contraire. On peut voüer une aumoſne large, parce qu'elle eſt préferable à l'eſtroite, on peut voüer un jour d'abſtinence, parce qu'il ſera plus avantageux de jeuſner que de ne pas jeuſner, on peut voüer quelque partie de ſon temps à des exercices particuliers de pieté, où l'ame fera de nouveaux efforts pour ſe ramaſſer & pour ſe conſacrer toute entiere à Dieu.

### *Du vœu de Jephté. S'il a ſacrifié ſa fille?*

Les qualitez que nous attribuons à la matiere du vœu qui exclud l'imprudence & le crime, nous engagent à dire quelque choſe du vœu ſurprenant de Jephté, dont le ſentiment le plus commun, fait un meurtrier, qui a ſacrifié ſa fille unique, pour l'execution de ſon vœu. L'Hiſtorien Joſephe qui eſt ſuivi par les anciens & par beaucoup de modernes, s'eſt rangé de cette opinion. Nous ne diſſimulerons pas qu'elle nous paroiſt peu vray ſemblable, & indigne même de la pieté de Jephté qui a receu des loüanges du S. Eſprit. Jephté étoit un homme extraordinaire, que Dieu

Dieu avoit favoriſé des lumieres de ſa grace. L'Ecriture remarque que le *St. Eſprit ſe repoſa ſur luy*, & il eſt ſans apparence, qu'un homme de ce caractére, ait ignoré que les ſacrifices d'hommes, étoient de veritables ſacrileges, plus capables d'attirer la colere de Dieu, que de luy plaire. Pour éprouver la foy d'Abraham, il voulut bien le mettre en état d'immoler ſon Fils: mais il arreſta luy même le coup qui alioit percer le ſein de cette pitoyable victime, & il fit connoiſtre publiquement par là, que ces ſortes de ſacrifices luy faiſoient horreur. La pieté donc & la tendreſſe paternelle, s'oppoſoient également à l'action furieuſe qu'on attribue à Iephté. 2. Dieu ne permettoit pas que les animaux immondes luy fuſſent offerts en ſacrifice, quand on les avoit voüez, & il obligeoit à les racheter. Si le vœu *eſt une des beſtes ſouïllées, dont on ne fait point d'offrande à l'Eternel, il amenera la beſte au Sacrificateur, qui en fera l'eſtimation.* Si le proprietaire la vouloit retenir pour ſoy au prix de la taxe, il le pouvoit, en y adjoutant le cinquieme, qui étoit une eſpece d'amende impoſée à la legereté. *Lev.* XXVIII. 11. Eſt-il poſſible que Jephté ait creu pouvoir bruſler ſur un Autel ſa propre fille, lors qu'il luy étoit defendu par la Loy de Dieu, de ſacrifier des animaux, qui n'étoient pas d'eſpece propre à l'immolation ? Si Iephté ne ſavoit pas cette Loy, les Sacrificateurs qui la mettoient ſouvent en pratique, ne la pouvoient ignorer: & ils n'auroient pas manqué d'apprendre à Jephté, que le ſang d'une fille, ne pouvoit étre verſé ſur l'Autel de Dieu. Il avoit une telle averſion pour ces ſacrifices, qu'il avoit expreſſément ordonné de racheter les premiers-nez des hommes, pendant que les premiers-nez des beſtes propres pour le ſacrifice, étoient immolez. *Nomb.* 18. 15. On rachetoit même le premierné des animaux immondes; l'Autel ne devant pas étre profané par un ſang pareil : Et celuy d'une fille n'étoit pas moins capable de le ſouïller. 3. Il eſt peu croyable que le peuple euſt ſouffert que la Fille unique de ſon Prince, periſt d'une maniere ſi triſte, & qu'il ne l'euſt pas arrachée des bras de la mort, comme il en delivra depuis Jonathan, que Saul vouloit faire perir:

mais quand le peuple auroit eu la foibleſſe de le ſouffrir, quel Sacrificateur auroit voulu preſter ſes mains à cet abominable ſacrifice? Jephté ne le pouvoit pas immoler ſoy mêmes, n'étant pas de la poſterité d'Aron, ni mêmes de celle de Levi: Et en faiſant l'office de Sacrificateur, il auroit augmenté le crime, par l'union de la profanation & du meurtre. 4. Il y a peu d'apparence que la fille de Jephté n'euſt chercher ſon ſalut dans la fuite, pendant les deux mois qui luy furent accordez pour pleurer avec ſes Compagnes, afin d'empecher ſon Pere d'être meurtrier, & d'épargner à ſoy même une mort tragique, & elle y étoit même obligée, puis que ſon Pere n'étoit pas maiſtre de ſa vie, & que ſe ſoûmettre à ſes volontez dans un cas pareil, étoit une obeïſſance criminelle, que par la conſçience, & les mouvements de la nature, elle étoit obligée d'éviter. 5. La demande de cette vertueuſe fille, fait aſſez connoiſtre que ſon Pere ne la deſtinoit pas à la mort. Elle obtint de luy la liberté de *pleurer ſa virginité dans les Montagnes.* Sa virginité auroit-elle été la matiere de ſes larmes, ſi un fer meurtrier devoit deux mois aprés, luy oſter la vie? elle euſt regretté ſa fin tragique & precipitée; elle pleure ſeulement ſa virginité, parce que le vœu de ſon Pere l'engageoit à renoncer pour jamais au mariage. C'étoit une matiere de douleur pour la fille unique d'un Prince, & une fille Iſraëlite, qui ſelon le penchant des Hebreux, vouloit augmenter le peuple de Dieu par un mariage legitime. Voilà le ſujet de ſes larmes, & l'on ne peut ſans violence, expliquer autrement ce diſcours, *que je pleure ma virginité.* Il eſt bien plus naturel de l'entendre ainſi; que je pleure à cauſe de la virginité perpetuelle où je ſuis engagée, par les vœux paternels, juſques à ma mort. Enfin la Couſtume des filles d'Iſraël, confirme nôtre ſentiment. On traduit, qu'elles *alloient d'an en an lamenter la fille de Jephté quatre jours.* Le verbe Hebreu *tana*, ne ſignifie pas lamenter, c'eſt *s'entretenir*: Et Debora l'employe en ce ſens dans ſon Cantique, *on y parle des juſtices de l'Eternel.* Jug. V. 11. Puis que les filles d'Iſraël alloient s'entretenir avec celle de Jephté, elle ne fut pas immolée. Si elle l'avoit été, quelle apparence que

les

les filles d'Iſraël en euſſent fait ſi long temps le deuïl: où alloient-elles pour en ſolemniſer la memoire? s'aſſembloient-elles autour de ſon tombeau? pourquoy les filles donnoient-elles ſeules des larmes à ſon trepas? Les hommes ne devoient-ils pas auſſi pleurer la deplorable fin de cette malheureuſe victime? Tout cela nous perſuade qu'elle ne fut pas ſacrifiée. Ces filles alloient tous les ans faire une viſite de quatre jours à la fille de Jephté, pour luy donner quelque conſolation dans ſa retraite, où elle étoit morte civilement, & elles luy rendirent ce devoir juſqu'à ce qu'elle euſt pouſſé les derniers ſoupirs.

## *Reſponſe aux raiſons alleguées pour le ſacrifice de la fille de Jephté.*

On oppoſe inutilement le vœu de Jephté conceu en ces termes addreſſez à Dieu. *Si tu livres en ma main les enfans de Hammon, quoy que ce puiſſe étre qui ſorte au devant de moy des portes de ma maiſon, cela ſera à l'Eternel, & je le ſacrifieray en holocauſte.* Jug. XI. 32. Et Jephté executa régulierement ce qu'il avoit promis. Sa fille étant revenuë aptés un deuil de deux mois, *il luy fit ſelon le vœu qu'il avoit voüé.* En apparence cela eſt deciſif; Jephté ayant voüé en holocauſte, ce qui ſe preſenteroit à luy. Mais on ne conſidere pas que le vœu de Jephté contient deux choſes: *cela ſera à l'Eternel*, ce qui ne peut étre ſacrifié, luy ſera conſacré; ce qui peut étre immolé ſera détruit par holocauſte. Ce qui a perſuadé que la fille de Jephté avoit été ſacrifiée, eſt qu'on a creu que la particule *&*, eſt un *&* de *liaiſon*, & non un *&* de *diſjonction.* On tourne communement de cette maniere l'expreſſion de Jephté *cela ſera à l'Eternel, & je le ſacrifierai*, & ce ſens emporte l'holocauſte. Mais il faut l'entendre ainſi; *cela ſera à l'Eternel, ou je le ſacrifieray.* Aprés quoy il n'y a plus de difficulté. Le *vau* des Hebreux ſignifie ſouvent *ou.* C'eſt une disjonction & non une conjonction comme en ce précepte de Moyſe, *ſi quelqu'un frappe ſon Pere & ſa Mere, on le fera mourir de mort.* Exod.

XXI. 15. Il eſt évident que le ſens n'eſt pas copulatif; il eſt disjonctif, parce qu'il ne falloit pas battre touts les deux, pour eſtre puni. C'étoit aſſés que l'un ou l'autre fuſt frappé, pour que le fils de nature meritaſt la mort. Le ſens donc de Moyſe que la verſion a bien exprimé, eſt, ſi l'on maltraite *ſon Pere ou ſa Mere.* Voicy encore un exemple, où le *van* des Hebreux doit étre traduit par *ou*. David diſoit à Saul, en s'offrant de combattre Goliath, *un lion vint & un ours.* 1 Sam. XVII. 34. Ces animaux ne marchent pas de compagnie, il faut donc dire, *un lion venoit, ou un ours.*

C'eſt dans ce ſens de disjonction, qu'il faut expliquer les paroles de Jephté, étant ſans apparence qu'un homme auſſi éclairé, ait eu le deſſein d'offrir un chien, en holocauſte s'il s'étoit preſenté d'abord à luy: ſon intention étoit de conſacrer ce qui pouvoit étre conſacré, ou d'immoler ce qu'on pouvoit immoler ſelon les deux manieres de dedier les choſes à Dieu. Les paroles de Moyſe ſur ce ſujet, ſont trés remarquables, & découvrent bien le ſens de Jephté. *Rien de ce qui eſt conſacré à l'Eternel, ſoit homme, ou beſte, ou champ de ſa poſſeſſion, ne ſe vendra, ni ne ſe rachetera, tout ce qui eſt devoüé ſera trés Saint à l'Eternel.* Levit. XXVII. Le vœu de Jephté étoit de cette nature: il portoit un caractére d'immutabilité qui ne ſouffroit ni échange, ni rachat de ce qu'il avoit dedié. Ainſi par la force de vœu, ſa fille fût conſacrée à Dieu, ſans retour comme une perſonne morte au monde qui paſſa toute ſa vie à travailler pour le ſervice du Tabernacle, en faiſant des habits pour les Sacrificateurs, ou des ouvrages de pareille nature. C'étoit là un ſujet de douleur, pour un Pere de la qualité de Jephté, qui eſperoit vivre en la poſterité d'une fille ſi chere, & qui la voyoit condamnée à une perpetuelle ſterilité, & privée de toute ſocieté, excepté les quatre jours où elle s'entretenoit une fois l'année avec ſes Compagnes. Il eſt vray qu'aprés ce commandement de Moyſe ou lit incontinent, *aucun interdit dedié d'entre les hommes ne ſe rachetera, on le fera mourir de mort.* Lev. XXVII. 29. Mais cet interdit ne regarde pas les ſacrifices bruſlez ſur l'Autel. C'eſt l'interdit des ennemis

du

du peuple de Dieu devoüez à la mort par les Hebreux, dont on voit des exemples à Horma, & à Jericho.

### *De l'obligation du vœu. Si l'on eſt toûjours obligé de l'executer?*

L'Hiſtoire de Jephté nous apprend d'un coſté, qu'on doit employer la circonſpection & la prudence dans les vœux qu'on fait, de peur qu'on ne vienne à ſe repentir de ce qu'on a promis, & de l'autre, qu'il ne faut point conſulter les inclinations de la nature; la pieté ſeule doit étre écoutée dans l'execution du vœu. La volonté ne ſe doit point dementir, & le même amour de Dieu qui luy inſpire le vœu, l'engage à l'accomplir gayement. Le delay eſt une foibleſſe, qui diminue du prix du vœu, & la promeſſe eſt doublement agréable à Dieu, quand on s'en acquitte avec promptitude & fidellité. C'eſt la diſpoſition qu'il exige. *Quand tu auras voüé un vœu à l'Eternel ton Dieu, tu ne differeras point de l'accomplir.* Deut. XXIII. 21. On ne peut trop exaggerer le crime de manquer à ce juſte devoir. On étoit maiſtre de ſon engagement. C'eſt la volonté qui s'eſt privée elle même de ſa liberté pour en faire un ſacrifice à Dieu, en s'attachant à luy par une nouvelle chaiſne. On eſt donc plus coupable de violer cette neceſſité volontaire & de rompre un nœud qu'on avoit eſtreint ſoy même de ſon bon gré. C'eſt une legereté condamnable, trés indigne d'une ame généreuſe. C'eſt un menſonge contraire à la verité qui plaiſt infiniment à Dieu, c'eſt une perfidie, qui choque le reſpect & la fidellité qui ſont deus au Souverain maiſtre du monde. David regarde comme une partie conſiderable de la pieté les ſerments executez de bonne foy; & l'obligation eſt encore plus étroite d'accomplir un vœu. Ce n'eſt qu'à des hommes que le ſerment engage, & Dieu dans ce traitté n'intervient que comme témoin: Et cela ſeul peut luy faire abhorrer un Parjure, qui perd le reſpect pour un nom venerable employé dans le vœu, c'eſt Dieu qui reçoit l'engagement, qui eſt le depoſitaire des promeſſes, & qui eſt trompé, moqué, fourbé par un chetif ver de terre, qu'il peut écraſer en un moment.

Ce crime eſt ſemblable à celuy d'Ananias & de Saphira, un menſonge au St. Eſprit ; & ſi Dieu ne le punit pas ſur le champ, par un coup terrible de ſa main, il n'evitera pas le ſupplice, dont la rigueur fera compenſation du retardement. C'eſt ce qui découvre l'imprudence & le malheur de faire des vœux, ſans les executer. Les promeſſes que nous faiſons à Dieu ne luy ſont d'aucune utilité : tout l'avantage eſt pour nous. C'eſt ſemer dans le ſein de Dieu, afin que la recolte nous revienne. Point de delay donc, plus de repentir, plus de rupture de vœux : payons une dette ſi legitime, de peur que le creancier ne s'irrite, & ne nous jette dans le ſombre cachot des enfers, dont il n'y a plus de retour. Ce n'eſt pas que toutes ſortes de vœux doivent étre payez. Il y a deux régles généralles qui en diſpenſent. Quand la promeſſe eſt contraire à la pieté, on eſt relévé de l'execution, parce que le vœu ne doit pas étre contraire à la gloire de Dieu, qu'il a deſſein d'établir. Si c'étoit le mépriſer que de luy immoler des beſtes aveugles ou boiteuſes, il eſt encore plus outragé dans la rendition d'un vœu criminel, & c'eſt choquer les lumieres du bon ſens, qu'en vertu d'une Loy qui doit étre executée, l'homme ſoit reduit à l'obligation indiſpenſable de pecher. Ainſi ce vœu meurtrier que quarante Juifs avoient fait, de ne prendre aucuns aliments qu'ils n'euſſent tué St. Paul, ne les engageoit qu'à ſe repentir d'un ſi pernicieux deſſein. Ils eſtoient criminels de l'avoir fait, & plus coupables encore de l'accomplir. Suppoſé que Jephté ait voüé d'immoler ſa fille, il auroit commis un plus grand peché en executant le vœu, qu'en ne l'executant pas : Dieu n'étant jamais ſervi par des actions vicieuſes, qui repugnent à la ſainteté de ſa nature. L'autre régle de diſpenſe, eſt quand le vœu empêche un plus grand bien. Un homme pour ſervir Dieu plus librement, ſe devoüe à une vie privée. Il eſt trés propre à l'édification de l'Egliſe : la moiſſon eſt grande : il ſe trouve peu d'ouvriers, & dans ce peu il n'y en a point de ſi capables que luy. Il ne ſeroit pas raiſonnable de ſacrifier à ſon vœu le bien public & l'édification de tant d'ames : le vœu ſe doit rompre, en demandant pardon à Dieu de l'avoir fait. Il n'eſt preſque point de queſtion ſur les

vœux

vœux qui ne ſe puiſſent expliquer par ces deux régles.

*Du Serment. Sa neceſſité.*

Un des plus triſtes effects du peché, eſt le penchant de l'ame pour le menſonge & pour le déguiſement. Le Demon s'eſtant rendu le maiſtre des hommes, il leur imprime ſa marque, qui eſt la haine de la verité. D'ailleurs nos connoiſſances ſont preſque auſſi bornées que nôtre corps. Nous ignorons le paſſé & le preſent, parce que les choſes s'y ſont faites en éloignement: Et ce qui depend du libre arbitre des hommes pour l'avenir, eſt enveloppé de tenebres impénétrables à nos lumieres. Il y a pourtant bien des choſes qu'il faut ſçavoir, parce que c'eſt de là que depend la tranquillité des Etats, la conſervation de l'honneur & de l'innocence des particuliers, le chaſtiment des crimes. Il a donc été neceſſaire qu'on trouvaſt un moyen pour approcher de nous, ce que la diſtance des lieux & des temps éloigne, pour rendre ſenſible ce qui eſt caché dans le fond du cœur, pour faire preſent ce qui eſt renfermé dans l'obſcurité de l'avenir, pour calmer les doutes de l'eſprit, & les faire paſſer à un point de certitude. Le ſerment produit touts ces effects, & on le regarde avec raiſon comme le lien de la ſocieté. Les ſujets ſont unis avec le Prince par le nœud du ſerment où le Prince s'engage de proteger les ſujets, & les ſujets s'obligent à une exacte fidellité pour leur Prince. Les Armées qui ſont ſi neceſſaires à la defence de la Republique, ſe forment par le ſerment que les Officiers & les Soldats preſtent aux Puiſſances qui les employent. La Paix qui termine une fatale guerre qui a verſé des ruiſſeaux de ſang, doit ſa naiſſance au ſerment reciproque de mettre les armes bas pour ſe donner des marques mutuelles de bienveillance; & les diſputes des particuliers ſeroient éternelles, ſi le ſerment ne les finiſſoit, en appellant Dieu à témoin de la verité.

*Si le Serment eſt defendu par Jeſus Chriſt?*

Julien l'Apôſtat a inſulté à la Religion de Ieſus Chriſt ſur le prejugé qu'en defendant les ſerments, elle rompoit les liens qui forment les corps politiques: & je ne voudrois

drois pas conteſter qu'il n'y euſt parmi les Chrétiens, beaucoup de perſonnes ſcrupuleuſes, qui refuſoient de preſter le ſerment par un principe d'amour de Dieu. Ce fut à ce caractére que Baſilides ſoldat Romain, qui avoit embraſſé le Chriſtianiſme, fit connoiſtre à ſes Compagnons ce qu'il étoit, en refuſant de jurer, & il eut la gloire de verſer par le martyre, un ſang qu'il ne pouvoit mieux employer qu'à ſçeller la verité. Pelage ce fameux ennemi de la Grace, qui ſe picquoit de delicateſſe de Morale, condamnoit auſſi l'uſage des ſerments : Et St. Jerôme tout ennemi qu'il étoit Pelagiens, n'a pas laiſſé d'étre de leur opinion ſur le ſerment, en diſant que Dieu l'avoit permis aux Juifs comme les ſacrifices. *Hieron. Mat. c. 5.* Ce qui a fait croire qu'il eſt mauvais, ce ſont les paroles mêmes de Ieſus Chriſt où des ſectes s'appuyent aujourd'huy pour le condamner. *Ne jurez nullement ni par le Ciel, car c'eſt le thrône de Dieu, ni par la terre, car c'eſt le marche-pied de ſes pieds, ni par Jeruſalem, car c'eſt la Ville du Grand Roy. votre parole ſoit ouy oüy, non non, tout ce qui eſt de plus eſt du malin.* Mat. V. 34. St. Jacques entrant dans la penſée de ſon maiſtre, a employé preſque les mêmes paroles. *Sur toutes choſes, mes freres, ne jurez point par le Ciel, ni par la terre, ni par quelque autre ſerment, vôtre oüy ſoit ouy oüy, non non, de peur que vous ne tombiez en condamnation.* Jac. V. 12. Il ne pouvoit s'expliquer plus fortement. *Sur toutes choſes.* Cela ne ſe dit que de ce que l'on doit obſerver ſoigneuſement. *De peur que vous ne tombiez en condamnation.* Voilà une terrible menace contre les Jureurs. Pour expliquer ces paſſages, il faut examiner l'occaſion pourquoy Ieſus Chriſt & ſon Apôtre ſe ſont exprimez ainſi. Le ſentiment des Phariſiens étoit que des ſerments faits par certaines creatures n'étoient pas ſerments, & qu'on n'étoit pas obligé de les tenir. C'eſt ce que Ieſus Chriſt leur reproche expreſſement en les condamnant. *Vous dites, Quiconque aura juré par le Temple, ce n'eſt rien ; mais qui aura juré par l'Or du temple, il eſt obligé au ſerment. Quiconque aura jure par l'Autel, ce n'eſt rien ; mais celuy qui jure par le don qui eſt ſur luy, eſt lié.* Matth. XXIII. 16. C'étoit la coûtume des Juifs, de jurer par les

les creatures : Et le plus ſçavant du leurs Rabins, Moyſe, dit expreſſementue jurér par le Ciel & la terre, ce n'eſt pas jurer. Et ils rapportent dans leurs écrits, une particularité de *Simon* Fils de Gamaliel, qui ayant veu que les tourterelles étoient venduës à Jeruſalem un denier dor, fit ce ſerment, *par ce Temple, je ne dormiray pas qu'elles ne ſe vendent un denier d'argent.* Le Sçavant *Ligthfoot* a ramaſſé bien des exemples pareils. Ces fauſſes maximes des Phariſiens ſur le ſerment, éclairciſſent le deſſein de Ieſus Chriſt qui defend deux choſes, & les ſerments de liberté, où la volonté n'eſt engagée par aucune neceſſité, & la forme du ſerment par les créatures, parce qu'elle ne laiſſoit pas de lier celuy qui l'employoit ; Dieu s'y trouvant meſlé indirectement contre la penſée des Juifs.

Ce qui fait voir que c'eſt là ſa veuë, eſt qu'entre les ſerments defendus, il ne met point le ſerment fait au nom de Dieu, le ſeul de tous les ſerments dont les Phariſiens croioyent l'execution indiſpenſable. C'étoit la Doctrine conſtante de leurs vieux Docteurs, comme Ieſus Chriſt l'a remarqué. *Vous avez entendu que les Anciens ont dit, tu ne te parjureras point, mais tu rendras tes ſerments au Seigneur.* Mat. V. 33. Cette Doctrine étoit bonne en ſoy ; mais les Phariſiens en tiroient cette mauvaiſe conſequence, qu'on n'étoit lié que par le ſerment fait au nom de Dieu. Or cette eſpece de ſerment ayant été pratiquée par les Patriarches & les Prophetes, c'étoient ce que Ieſus Chriſt & que St. Jaques devoient particulierement condamner, s'il étoit devenu illegitime par les loix de l'Evangile, & puis qu'il n'en a pas dit un mot, c'eſt une preuve infaillible qu'il n'eſt pas abſolument defendu : en effect les Anges & les Apôtres qui n'ignoroient ni leur devoir, ni le ſens des paroles de leur Maiſtre, n'ont pas fait difficulté d'employer le ſerment. Grotius dans ſon beau Traitté *du droit de la guerre & de la paix*, reſtreint les paroles de Ieſus Chriſt & de St. Jaques, aux ſerments de *promeſſe*, à cauſe de l'incertitude du futur, de peur qu'on ne ſoit trouvé trompeur. C'eſt le ſens qu'il donne au terme *hypocriſis*, dont St. Jaques ſe ſert. *Grot. de Jur. l. 2. n. 21.* Mais cette penſée toute ingenieuſe qu'elle eſt, ne paroiſt pas ſolide, puis qu'elle oſte l'uſa-

l'uſage des ſerments de *promeſſe*, qui ſont le fondement & des ſocietez & de la paix entre les Souverains aprés la guerre: Et l'on ne paſſera jamais pour Parjure, quand un obſtacle involontaire, empêche de tenir ce qu'on a promis.

*De la nature du Serment: Et de quelle maniere il eſt bon?*

Pour reſpandre plus de lumiere ſur une matiere aſſés obſcure, il faut remarquer que le Serment n'eſt pas une choſe bonne de ſoy. Dieu qui dit, *veillez*, *priez*, n'a point dit, *jurez*; & pour jurer ſouvent, on ne meritera pas le titre de devot, comme pour étre aſſidu à la priere & aux actions de picté. Au contraire la multitude de ſerments, eſt pluſtoſt une tache de la vie. Il ſeroit à ſouhaitter que les hommes ſe miſſent ſur un tel pied de ſincerité, que leur diſcours fuſt regardé comme un Oracle, & une image fidelle de la parole de Dieu, qui eſt la verité: que ſans le ſecours du ſerment ils peuſſent dire avec Auguſte, *Je ſuis de bonne foy*, & qu'ils euſſent une telle horreur du menſonge qu'ils perdiſſent pluſtoſt la vie, que d'en commettre un. On n'exige pas mêmes de ſerment ſans quelque eſpece de ſoupçon deſavantageux. C'eſt inſinuër qu'on peut tromper dans une affirmation, & qu'on n'a pas aſſés de diſpoſition à dire la verité, qu'on arrache par la machine du ſerment. Auſſi les Eſſeniens qui faiſoient profeſſion d'une ſincerité extraordinaire, tenoient le ſerment ſuperflu, leur parole en valloit un, & ils ne la violoient jamais. Dans une ſemblable veuë le Concile de Tribur defend de contraindre les Preſtres à prêter ſerment: Et il veut qu'en ſon lieu on ſe contente de les exhorter par la ſainteté de leur conſecration. *Trib. C.* 21. Cependant il n'eſt pas mauvais de ſoy, comme l'adultere, l'idolatrie, la médiſance, que rien n'eſt capable de rectifier.

On peut donc comparer le ſerment au meurtre, qui eſt bon ou mauvais ſelon les circonſtances: mauvais; quand c'eſt un Particulier qui le commet par un motif de haine; bon quand c'eſt un Iuge qui oſte la vie à un ſcelerat par les mains du bourreau. C'eſt alors un acte de juſtice conforme aux Loix de Dieu, & qui ſert à conſerver l'ordre & la tranquillité dans l'Etat. Ainſi le ſerment peut étre juſte ou injuſte, ſelon les cir-

circonſtances. Quand c'eſt un pur acte de volonté, ſans aucune neceſſité, ou que la matiere n'a rien d'important, le ſerment ne vaut rien, c'eſt manquer de reſpect pour la majeſté de Dieu qui fait trembler les Anges. Un Roy trouveroit trés mauvais qu'on employaſt ſon témoignage, pour terminer un different de bagatelle, la choſe ne le vaut pas, & c'eſt avoir trés peu de conſideration pour luy, que de le mettre en balance avec des affaires de néant. On ne pourroit même ſe ſervir du témoignage d'un Grand, ſans luy faire civilité, ce ſeroit violer les régles de la bienſéance que de n'en pas uſer ainſi. Cela ſeul nous avertit que la Majeſté de Dieu ne doit pas étre meſlée dans nos petites affaires. Quand on eſt plein de ſa grandeur, on ménage ſon authorité, & l'on ne diſpoſe pas de ſon témoignage, comme de celuy d'un homme du commun, qu'on cite ſans cérémonie. On prend même un pli de familiarité avec le nom de Dieu qui forme des diſpoſitions au parjure, dont rien ne nous détourne plus fortement que la crainte de Dieu. C'eſt prendre ſon nom en vain, ce qu'il defend expreſſement. Le ſerment eſt bon dans la neceſſité lors qu'il eſtablit le calme de l'ame, qu'il conſerve l'honneur & la vie des particuliers, qu'il affermit la tranquillité de l'Etat, qu'il ſert à l'établiſſement de la gloire de Dieu. C'eſt un remede qui oſte les obſtacles de la Verité & de la Charité. C'eſt l'aſſoupiſſement des diſputes. C'eſt un hommage à la Providence, dont on publie le pouvoir & la ſageſſe; le ſerment n'étant autre choſe que l'invocation du témoignage de Dieu, pour la confirmation de la verité. Cette verité étant importante, & les moyens ordinaires de l'éclaircir, ne ſuffiſant pas, Dieu trouve bon qu'on emprunte ſa lumiere, pour la porter dans ces tenebres: Et qu'on ſe ſerve de ſon témoignage, qui eſtant infaillible, fait qu'on s'y repoſe abſolument. Les doutes & les ſcrupules ſe changent en certitude, parce qu'on ne preſume pas qu'un homme ſoit aſſés méchant, pour appeller Dieu à témoin d'une fauſſeté. Il s'expoſeroit au juſte reſſentiment de ce grand Dieu, qui eſt ſenſible à ſa gloire, & qui fera ſortir un jour du fond des tenebres, tout ce qui eſt caché, afin de l'étaler aux yeux des hommes & des Anges, à la confuſion des Parjures.

Le

*Le ſerment eſt legitime ſous l'Evangile.*

Le ſerment eſt donc un acte de Religion, dont Dieu ſe trouve honoré quand on le fait dans les circonſtances que nous avons poſées, parce que le principe, le moyen, les effects n'ont rien que de Saint. Le principe eſt la gloire de Dieu; le moyen, eſt le témoignage d'une Souveraine ſageſſe; les effects ſont la connoiſſance de la verité, & l'établiſſement de la Charité; tout cela eſt digne de la Religion, en marque l'eſtime & la veneration qu'on a pour celuy qui en eſt l'objet. Auſſi on preſte le ſerment nu-teſte, & la main levée, pour inſinuer que Dieu eſt preſent; on le monſtre, pour ainſi dire, ſur ſon thrône, comme ſpectateur de tout ce qui ſe fait & ſe dit, & on luy rend des marques de reſpect extraordinaire comme aſſiſtant particulierement à cette action où il eſt appellé. Nous ne nous ſervirons ni des préceptes, ni des exemples du V. Teſtament, pour prouver que l'uſage du ſerment eſt legitime, parce qu'on ne manqueroit pas d'alleguer, qu'il eſt aboli par l'Evangile qui a tiré la Religion de l'enfance, pour l'élever à la perfection. Mais nous pouvons employer les Oracles, qui prediſent ce qui ſe feroit ſous l'Empire de Ieſus Chriſt. Les paroles d'Eſaïe s'y rapportent, puis que St. Paul les y applique : *tout genouïl ployera devant moy, & toute langue jurera par moy.* Eſ. XLIII. C'eſt donc honorer Ieſus Chriſt & reconnoître ſa Majeſté Souveraine, que de jurer par ſon nom : & ſi le ſerment étoit mauvais de ſoy, Dieu ne l'employeroit pas pour l'établiſſement de ſes promeſſes. Un Ange ne s'en ſeroit pas ſervi dans l'Apocalypſe, où il jure, *qu'il n'y auroit plus de temps :* St. Paul n'en auroit pas uſé ſouvent, en écrivant les divines Epiſtres, qui luy étoient dictées par le St. Eſprit. Son ame étoit alors dans un calme qui n'étoit égalé que de ſa pureté. ſes paſſions n'étoient troublées d'aucun objet. Le St. Eſprit conduiſoit ſa plume, & en cet état il écrit aux Corinthiens. *J'appelle Dieu à témoin ſur mon ame, que c'eſt pour vous épargner que je ne ſuis point encore venu à Corinthe.* 2 Cor. I. 23. Voilà un ſerment *j'appelle Dieu à temoin*, & il s'en ſert encore dans ſon Epître aux Philippiens, *Dieu m'eſt témoin que je vous deſire tous en Jeſus Chriſt.*

*Des*

*Des qualitez du Serment.*

Pour rendre le Serment ſacré, Jeremie a eſtabli des régles, qui banniſſent les defauts où il tombe ſouvent. Ce Prophete, aprés avoir exhorté à la repentance le peuple d'Iſraël, luy marque ſon devoir en ces mots, *Tu jureras en verité, en jugement & en juſtice, l'Eternel eſt vivant.* Jer. IV. 2. Voilà trois conditions qu'il faut religieuſement obſerver dans le ſerment: La verité, puis que c'eſt outrager la Majeſté de Dieu, de le faire témoin d'un menſonge qui eſt abſolument contraire à ſa nature. Les paroles doivent étre toûjours dans une parfaite conformité avec la penſée, & la penſée doit repreſenter fidellement ſon objet. Car il n'eſt pas queſtion de veritez de Doctrine, qui ne ſont pas matiere du ſerment; il s'agit de veritez de fait, dont on eſt ou le témoin, ou l'executeur. Les deguiſement & les reſervations d'eſprit ſont oppoſées à la ſincerité, elles changent la ſignification des mots établie par l'uſage que les particuliers n'ont pas le pouvoir d'alterer, elles ruïnent abſolument les liens de la ſocieté. Le ſerment doit encore étre accompagné de direction. On en diſpenſe auſſi les enfants, dont la raiſon n'a pas encore le degré de maturité neceſſaire à une action de cette importance; le jugement étant trés neceſſaire, & au choix de la matiere du ſerment, & à la maniere dont on le fait. La matiere doit étre conſiderable, & qui vaille la peine d'appeller Dieu à témoin: Et elle devient propre au ſerment & par le caractére d'obeïſſance à l'authorité publique, qui merite du reſpect quand elle ne preſcrit rien de contraire aux ordres de Dieu: & lors qu'on peut par le ſerment, ou ſauver ſa vie, des mains d'un voleur, ou guerir des prejugez qui cauſeroient un prejudice notable au ſalut, ou conſerver une reputation neceſſaire au progrez de l'Evangile, ou aſſeurer la tranquillité publique. Ainſi Abrahan jura le Traitté qu'il fit avec Abimelec: Elie jura à Abdias de ſe preſenter à Achab: St. Paul jura aux Corinthiens que s'il ne les avoit pas viſitez, c'étoient, des égards d'amour & de conſideration qu'il avoit pour eux, qui l'en empechoient, & non des ſentiments de legereté, & d'inconſtance, dont les faux Apôtres vouloient l'accuſer pour ruï-

ruïner le fruit de ſon miniſtere, en le fleſtriſſant, ou en le rendant mépriſable à l'Egliſe de Corinthe. Quand on eſt tout diſpoſé à croire ſur la parole, ou ſur une ſimple affirmation, le ſerment eſt ſuperflu, & ſert même au deſhonneur de Dieu, qui n'eſt pas aſſés reveré. Les remedes ſont inutiles où il n'y a point de maux à guerir, & quand on eſt perſuadé, on n'a plus beſoin de ſerment, qui eſt deſtiné à chaſſer les doutes & les ſcrupules de l'eſprit. C'eſt alors un mauvais ornement de langage, qui n'eſt point édifiant, & qui porte le caractére d'un eſprit étourdi, qui manque de reſpect pour la Majeſté de Dieu. L'action eſt aſſés importante pour meriter des reflexions. Les mouvements évaporez, la promptitude gaſtent tout : on en vient au repentir quand il n'eſt plus temps : il faut penſer meurement avant que de s'engager, parce qu'on s'eſt mis dans un lien dont on ne ſort pas comme on veut. Quand il s'agit de faire ou de ne pas faire, il faut toûjours appeller la ſageſſe à ſon ſecours pour ne rien promettre à la legere.

Nous ne pouvons cependant approuver le ſentiment de *Becan* & de pareils Caſuiſtes, qui croyent que le *ſerment de colere, n'eſt pas un vray ſerment. C'eſt pluſtoſt une imprecation, & une marque d'indignation*; *Parce*, diſent ils, *qu'on n'a pas alors intention de jurer*. Bec. de jur. c.89.773. Ces ſerments de colere ſont bien des ſerments legers & indiſcrets. Ce ſont toutefois de veritables ſerments, & l'intention n'y manque pas; puis que la volonté commande à la bouche de faire ce qu'elle fait. Ce fut dans un emportement de colere, & dans une querelle, qu'un malheureux Iſraëlite vomit un blaſpheme, & il ne laiſſa pas d'étre lapidé par l'ordre de Dieu. Or il n'y a pas moins d'intention dans un ſerment de colere, que dans un blaſpheme de colere ; la force de la paſſion ne detruiſant pas abſolument l'intention ni le volontaire. C'étoit un ſerment de colere, que fit David contre la maiſon de Nabal qu'il vouloit exterminer, & il avoit intention de jurer, puis qu'il ſe mit en marche pour accomplir ce ſerment.

La troiſieme condition du ſerment eſt d'étre juſte, parce qu'il ne doit pas ſervir au deshonneur de Dieu, ni à la ruïne

ne du ſalut de l'homme. Ce n'eſt pas aſſés pour étre innocent, de n'avancer rien que de vray: En deshonorant le Prochain dont on publie les fautes qu'il faudroit enſevelir dans la Charité, on eſt parjure, parce qu'on a promis de l'aimer. C'eſt un prodige que le ſerment qui eſt un lien de ſocieté, ſe change en eſpée pour le couper: qu'il endurciſſe le cœur, qu'il mette les entrailles dans une inſenſibilité de fer, qu'il faſſe obſtacle à la bonté, à la Charité, à la pitié qu'on doit aux malheureux. On ſe croit diſpenſé de ces devoirs, parce qu'on a juré d'y renoncer. C'eſt une complication de crimes. La matiere du ſerment eſt mauvaiſe, & le ſerment y eſt appliqué imprudemment & mal à propos. Auſſi David s'eſt repenti du ſerment qu'il fit dans ſa colere, d'exterminer Nabal; & Herode auroit bien mieux fait d'imiter l'exemple de ce Saint Roy, que de ſe laiſſer emporter à des égards mondains, qui obtinrent de luy la teſte de Jean Baptiſte, pour recompenſe du moment de plaiſir que la fille d'Herodias luy avoit donné en dançant de bonne grace.

### *Des eſpeces du Serment. Serment d'affirmation. Serment de promeſſe.*

Selon les circonſtances du temps, qui eſt paſſé, preſent, ou futur, on a diſtingué le Serment en ſerment *d'affirmation*, & ſerment de *promeſſe*. Le ſerment *d'affirmation* regarde une verité paſſée ou preſente, dont le jureur eſt ſimple témoin. La verité à ſon égard, eſt une verité de *ſpeculation*, & la ſeule choſe à quoy il doit prendre garde, c'eſt à conformer ſes paroles à ſa penſée & ſa penſée à l'objet. Au ſerment de *promeſſe* qui regarde l'avenir on eſt engagé dans un lien, par l'execution de la choſe; & la verité eſt une verité *operative*, qui depend de l'action du jureur; de ſorte qu'il eſt eſtreint de trois nœuds differents: nœud de conformité des paroles à la penſée, nœud de reſſemblance de la penſée avec ſon objet, nœud d'intention & de volonté conſtante de tenir ce qu'on a juré, afin qu'il n'y ait que des obſtacles involontaires, qui empêchent l'execution du ſerment. En ce cas, c'eſt Dieu qui en réléve, parce qu'on n'eſt pas le maiſtre des évenements: Et ſi la choſe étoit poſ-

ſible, on perſevere toûjours dans la diſpoſition de l'executer. Auſſi le ſerment de *promeſſe*, renferme une condition ſecrete, que l'ignorance de l'homme, & ſa foibleſſe y attachent neceſſairement, étant impoſſible qu'il prevoye toutes les choſes qui peuvent faire obſtacle à ſes deſſeins; il faut donc toûjours ſous-entendre cette condition, *ſi Dieu le permet*, dont St. Paul ſe ſert en termes exprez, en promettant un Traitté *de la Doctrine des baptêmes, de l'impoſition des mains & de la reſurrection.* Hebr. VI. 3.

Pour rendre le Serment plus fort, on y employe quelquefois une *execration.* Elle ne fait pas une nouvelle eſpece de ſerment, s'agiſſant d'une choſe qu'on doit executer, & même l'execration eſt toûjours tacitement renfermée dans le ſerment, & *d'affirmation*, & de *promeſſe*, puis qu'on ne peut jamais impunement invoquer le témoignage de Dieu ſur une fauſſeté. La conſcience ſçait bien à quoy le parjure s'expoſe, & Dieu declare qu'il fera perir *ceux qui proferent menſonge.* On adjouſte une execration expreſſe au ſerment, pour le rendre plus fort, en ſe ſoûmettant en termes formels, aux foudres qui accableront les parjures. Ainſi St. Paul diſoit, *j'appelle Dieu à témoin ſur mon ame.* Il ne juroit point par ſon ame, il étoit trop ſage pour faire un ſi mauvais ſerment: mais il engageoit ſon ame aux peines que merite la perfidie, pour donner plus de poids à ſon ſerment, n'étant pas vray-ſemblable, qu'un homme de bien ſe ſoumiſt volontairement à une peine qui le rendoit malheureux, s'il ſe parjuroit, on s'aime trop pour vouloir ſe perdre de gayeté de cœur, & ſans intereſt. Ces reflexions écartent du nombre des Serments, bien des manieres de parler, qu'on a confonduës avec eux. Il n'eſt point de ſerment ſans invocation du témoignage de Dieu. C'eſt là ſa forme eſſentielle. Ainſi l'expreſſion *en verité en verité*, dont Ieſus Chriſt a ſouvent appuyé la force de ſes diſcours, n'eſt pas un ſerment, & il eſt incroyable que Ieſus Chriſt jurât ſi frequement. Ces mots *ma foy*, prononcez d'ordinaire, ne peuvent étre rangez entre les ſerments, parce que Dieu n'y eſt point appellé en témoignage. Il ne paroiſt pas même que le diſcours de Joſeph à ſes Freres, ait la nature de Serment. *Vive Pharaon, ſi vous ſortez d'icy que*

*voſtre*

*voſtre petit Frere ne vienne.* Gen. XLII. 15. Il ne faut pas imputer legerement à un homme vertueux comme Joſeph, un crime auſſi noir que celuy de jurer par la vie d'un Prince Idolatre. Ce diſcours peut trés-bien étre pris dans un ſens d'affirmation; *auſſi vray que Pharaon eſt vivant*, vous n'aurez point la liberte de retourner ches vous, que Benjamin ne vienne en Egypte. Abner employoit une expreſſion ſemblable quand Saul luy demanda qui étoit David: *ton ame vit, ô Roy, ſi j'en ſçay rien.* 1 Sam. XVII. 55.

*De l'obligation du Serment. Explication de quelques cas de conſcience.*

Quand le ſerment, n'eſt pas un crime, on eſt indiſpenſablement obligé de le tenir; & l'ombre d'une fauſſe utilité, ne doit pas l'emporter ſur l'honneſteté. On perd toûjours beaucoup en n'exerçant pas les actions de pieté, qui ſont préferables aux threſors. Le plus grand de tous les maux, c'eſt d'offenſer Dieu, qu'on outrage dans le mépris du ſerment; & le premier de nos intereſts, eſt de nous conſerver ſa grace, dont une perfidie nous prive. Un des plus beaux caractéres d'un homme de bien, parce qu'il eſt le plus oppoſé aux ſentimente de l'amour propre, eſt la fermeté du ſerment. *Il a juré, & quand ce ſeroit à ſon dommage, il n'en changera rien.* Pſ. XV. 4. Les Payens font honte ſur cette matiere, à une infinité de Chrétiens, & Regulus en retournant à Carthage s'eſt plus fait d'honneur, que s'il euſt évité par une Perfidie, les ſupplices qu'on luy preparoit. On allegue la violence qui a contraint la liberté: Et l'on croit qu'elle ſuffit pour aneantir le ſerment. Ciceron ſe récrie ſur cela, *peut-on faire violence à un homme généreux?* La volonté ne peut jamais étre forcée, & il allegue ſur cela, l'exemple de *Pompone*, Tribun du peuple, qui mit en priſon le Dictateur *Manlius*, pour avoir gardé ſon office quelques jours plus qu'il ne luy étoit permis. Manlius Torquatus Fils du priſonnier alla trouver le Tribun pour le menacer de luy oſter la vie, s'il ne juroit de rendre la liberté au Dictateur. Ce ſerment étoit forcé, & Pompone ne laiſſa pas d'avoir du reſpect pour luy, & de l'executer fidellement.

On a mis en queſtion, ſi l'on étoit obligé d'accomplir le ſerment de payer une ſomme d'argent au voleur qui n'a conſervé qu'à cette condition, la vie du volé? Pour diſpenſer du payement, on dit qu'il n'eſt pas juſte de contribuer à la nourriture de gens qui ne s'emploient qu'à deshonorer Dieu, & qu'un pareil ſerment n'eſt pas libre. Nous en jugeons autrement. Quand il ſeroit vray que le voleur n'a aucun droit ſur des ſerments de contrainte, Dieu acquiert ſur eux une obligation qui engage à les executer, parce que c'eſt choquer le reſpect qu'on luy doit, de le faire témoin d'un parjure. Dieu l'a expreſſement defendu. *Vous ne jurerez point par mon nom en mentant.* Lev. XIX. 12. Dailleurs, puis que le jureur jouït de la vie qu'on ne lui a laiſſée que ſous condition du payement, il eſt raiſonnable qu'il ſatisfaſſe à ſa parole, autrement il y auroit un effect ſans cauſe; n'ayant évité la mort, qu'en faveur de ce qu'il a promis. En cette rencontre il ſe fait une eſpece d'eſchange, de la vie contre l'argent. Il eſt donc à propos de payer: mais il eſt juſte aprés cela, qu'on ait la liberté ſi l'on en peut trouver le moyen de retirer ſon bien des mains du voleur qui n'a point de droit legitime ſur luy. Cette queſtion conduit à une autre; s'il eſt permis d'exiger le ſerment d'un homme qu'on ſçait avec certitude eſtre tout diſpoſé à ſe parjurer? Il faut diſtinguer: un particulier ne le doit pas, parce qu'il doit empêcher & le crime du Prochain, & la profanation du nom de Dieu. Mais un juge qui eſt obligé de ſuivre les Loix, & d'accorder à la Partie, la requiſition d'un ſerment qui decide le different, n'a pas la même liberté qu'un particulier; il doit donc deferer le ſerment, en exhortant fortement le jureur à dire verité: & il le doit d'autant pluſtoſt, que le plus ſçelerat peut dans certains moments étre touché de la crainte de Dieu, de ſorte qu'on n'a point de certitude qu'il ſe parjurera: au lieu qu'il eſt conſtant que le Juge feroit une injuſtice en refuſant d'ordonner le ſerment comme il en eſt requis: il doit donc éviter de commettre ſoy même un crime certain, pour épargner un parjure douteux à un particulier.

*Si l'on*

*Si l'on peut jurer par les creatures?*

Ce que nous avons remarqué du Serment, apprend qu'il ne doit étre jamais fait par les creatures, puis qu'on leur communique des droits qui ſont particuliers à Dieu. Auſſi les préceptes & les exemples du Serment dans l'Ecriture, n'ont jamais eu que Dieu pour objet: Et cela ſeul doit donner des bornes à la liberté de jurer par les creatures, pour ne pas s'expoſer aux riſques de faire un peché. Il eſt ſeur qu'il y a point de mal de jurer par le nom de Dieu: Et il n'eſt pas certain ſi ce n'eſt point un abus de jurer par les Saints; & cela decide la queſtion, puis qu'en matiere de Religion & de Morale, le certain eſt toûjours préferable à l'incertain. Mais dailleurs, l'Ecriture & la raiſon s'expliquent nettement ſur cette matiere. Une des plaintes les plus ameres que Dieu fait des Juifs, eſt qu'ils *l'avoient abandonné, en jurant par ceux qui ne ſont point Dieux.* Jer. V. 7. Et le haut degré de gloire où les Saints ſont élevez, ne les a point dépouïllez du titre de creature, pour les reveſtir de la nature divine, c'eſt jurer par des perſonnes qui ne ſont point Dieux. C'eſt auſſi leur attribuer, une des qualitez les plus eſſentielles de la divinité, & qui eſt incommunicable aux hommes & aux Anges; le ſerment ſuppoſant & une ſçience infinie, & une authorité Souveraine dans la perſonne qu'on prend à témoin. Ce ſont là des qualitez que les Saints ne poſſedent pas, & Ieſus Chriſt en attribuant à la Vierge le titre de *Mere de Dieu*, ne l'a point élevée à une *verité infaillible.* En un mot, le ſerment & le ſacrifice étant des hommages divins, doivent étre refuſez abſolument aux Bienheureux, & ſi l'on peut les appeller à témoin dans le ſerment, ſous ombre qu'il ſe termine à Dieu, on pourroit dans la même veuë, leur offrir des ſacrifices, où Dieu ſe trouveroit honoré dans ſes amis: Et cela ne peut étré gouſté des perſonnes qui ont quelque delicateſſe de Religion.

Auſſi St. Jerôme dans ſon Commentaire ſur le cinquieme Chapitre de St. Matthieu, declare expreſſement que la Loy n'a permis les ſerments, que par le nom de Dieu, & ce Pere n'avoit garde de croire legitimes, ceux qu'on fait par les creatures, puis qu'il eſtime defendus ceux qu'on

fait par le nom de Dieu. Ce n'eſt pas qu'on ne ſoit obligé d'executer les ſerments faits par les creatures, qui ont quelques rayons de la gloire de Dieu : Et les Juifs ſont blaſmez par Ieſus Chriſt de n'en avoir pas fait d'état. Dieu ſe trouve toûjours meſlé dans le ſerment, comme inſpecteur des actions des hommes, & vengeur des parjures. Ainſi quand il n'eſt mauvais que dans la maniere de le preſter, il eſt obligatoire, & c'eſt une perfidie que Dieu punira de refuſer de l'accomplir, ſous pretexte que le nom de Dieu n'y eſt pas employé directement. Il y auroit de l'erreur dans un Baptême adminiſtré au nom du Pere, au nom du Fils, au nom du St. Eſprit, *& au nom de la Vierge*, quand on n'entendroit autre choſe par le nom de Vierge, que ſa protection & ſon ſecours pour obtenir la conſervation des graces qui ſont communiquées dans le Baptême : Et un homme baptiſé de la ſorte, ſeroit indiſpenſablement obligé, de remplir les devoirs qui ſont impoſez dans ce ſacrement. En un mot, il faut moins de choſes pour offenſer Dieu, que pour l'honorer. C'eſt mal fait de conſacrer une image pour repreſenter la nature divine : en l'abbattant dans l'intention de luy faire outrage, on ne laiſſeroit pas d'étre criminel. Ainſi c'eſt pecher que de jurer par les creatures, puis qu'on leur rend des honneurs outrez. On eſt pourtant coupable de ne point tenir ce qu'on a juré par une creature, parce que le ſerment ne peut étre violé impunement, & que le mépris d'une perſonne qui a quelques traits de l'image de Dieu, rejaillit ſur l'original.

*Du Parjure. Combien il eſt odieux dans les Princes?*

Il ſeroit à ſouhaitter qu'on fiſt de ſerieuſes reflexions ſur la ſainteté du ſerment. Le Chriſtianiſme ne ſeroit pas enſeveli ſous des monceaux de parjures, & l'on n'employeroit jamais le ſerment, comme un voile de perfidie, & un piege de tromperie où l'on fait tomber la bonne foy. On n'auroit pas mis en queſtion, s'il faut garder la foy aux Excommuniez & aux Heretiques, qu'on pretend par là, étre dépoüillez des droits qu'ils ont & ſur leurs biens & ſur leurs ſujets? La corruption du cœur étant aidée de ces per-

pernicieuſes maximes, anéantira bien toſt la foy publique, & on fera d'un crime Eccleſiaſtique, commis ſouvent dans l'ntention de ſervir Dieu, un crime d'état, qui doit étre puni des peines qui ſont deuës à l'aſſaſſinat, & aux empoiſonnements. Enfin on ne chercheroit pas de raiſons pour violer des Traitez jurez au pied des Autels, comme ſi la Religion de Ieſus Chriſt mettoit les hommes hors des chaiſnes de la Religion naturelle. Les Souverains ſur tout croyent qu'il manqueroit quelque choſe à leur authorité, s'ils étoient liez à leur promeſſe. C'eſt une eſpece de ſervitude qui ternit l'éclat de leur couronne, & pour n'étre pas des Roys en peinture, il faut qu'ils ſoyent libres de l'obligation du ſerment. Seroit-il juſte que dans le haut degré de gloire où le thrône les met, ils fuſſent ſur le ſerment de même condition que les plus vils eſclaves, & dans la même ſujettion de bonne foy? Le bien public a ſes maximes, & quand il s'agit de ſon utilité; promeſſes, ſerments, traittez, tout tombe en ce moment.

Ce ſont là les beaux voiles du parjure. Mais en verité on ne peut rien avancer de plus honteux aux Souverains, que leur authorité conſiſte à pouvoir mentir, fourber, ſe parjurer impunement. C'eſt faire perdre le reſpect & l'amour qu'on doit à leurs perſonnes, & leur oſter la plus belle partie de leur empire, qui eſt le cœur de leurs ſujets. On n'avancera pas ſans preuve, qu'il n'eſt point d'hommes qui ſoyent plus obligez de tenir leur ſerment, que les Puiſſances qui gouvernent le monde. Ce ſont les vivantes images de Dieu; qui eſt trés fidelle dans l'execution de ſes promeſſes, & qui bouleverſeroit pluſtoſt la machine du monde, que de ſouffrir une legere alteration à ſes Oracles. Car il ceſſeroit d'étre Dieu s'il trompoit, en devenant comme le Demon, le Pere du menſonge: Un Prince eſt indigne de ſa naiſſance & de ſon rang quand il n'a plus d'égard à la parole royale, il faut que ſon exemple apprenne aux ſujets à la reſpecter. Si la bonne foy étoit bannie d'entre les hommes, elle devroit donc trouver un refuge dans la bouche des Grands. Toutes les brillantes marques de leur dignité, ſont autant de voix ſecretes, qui leur crient, ſoyez *fidelles & veritables* comme

a une Providence qui veille ſur les actions des hommes. Il en couſta la couronne, la liberté, les yeux à Sedecias, qui s'étoit revolté contre le Roy de Babylone, auquel il avoit juré obeïſſance, & il alla pleurer dans une priſon en larmes de ſang, le mépris qu'il avoit fait du nom de Dieu. L'exemple de Saul doit ſur tout faire horreur du parjure: Et il n'y en a jamais eu de plus excuſable s'il peut étre excuſé. Saul n'avoit pas fait ſoy même ſerment aux Gabaonites de leur ſauver la vie. Il n'étoit que l'heritier de l'obligation où Joſué avoit mis le peuple d'Iſraël. L'intention de Saul n'étoit pas mauvaiſe en perſecutant les Gabaonites; il étoit animé de zele pour les intereſts du peuple de Dieu. Ce peuple pouvoit ſe revolter contre ſes Princes, il pouvoit s'allier avec les ennemis de l'Etat, & en le detruiſant, on exterminoit des Infidelles qui en retenant l'inclination de leurs Peres pour l'Idolatrie, pouvoient corrompre la Religion. Voilà comment Saul raiſonnoit en perſecutant les pauvres Gabaonites, & il ne commit pas impunement cette action. Dieu jugea que ſa gloire étoit intereſſée à la punir, & pour faire plus d'horreur du ſupplice il tomba ſur la teſte des enfants de ce malheureux Roy qui furent mis au gibet, pour appaiſer par ce ſacrifice, la juſtice de Dieu & le ſang des innocens. Cette Hiſtoire eſt une ample matiere à reflexions. Elle apprend aux Princes, qu'ils ſont indiſpenſablement obligez à executer les Traittez faits par leurs Peres, au nom de l'Etat, que la Couronne ne tombe entre leurs mains qu'avec cette charge, & que le zele de Religion ne doit jamais étre un motif de violer une parole Royale, qui n'a rien de contraire a l'équité. La pieté ne s'établit point par de ſemblables moyens, qui ne font qu'inſpirer de l'horreur pour une Religion qui les conſeille, quand même elle auroit la verité de ſon coſté. La menace de Dieu doit étouffer le malheureux penchant qu'on a pour le parjure. Si Dieu ne le punit pas dans le cours de la vie, il le chaſtiera dans l'éternité, puis qu'il proteſte *de ne point tenir pour innocent celuy qui prend ſon nom en vain.*

*Du Chant des Pſeaumes.*

Ce ne ſont pas les moindres actes de la Religion, que les hymnes & les loüanges de Dieu. La nature même nous apprend à célébrer ſes vertus, & toutes les parties de l'univers, qui font un ſi beau concert à la gloire de leur maiſtre, ne permettent pas à l'homme d'étre muet. Ce fut un des premiers devoirs dont Adam s'acquitta. En ſortant du néant, dont Dieu l'avoit tiré, il fut frappé d'un éclat ſi vif des perfections de Dieu, qu'il joignit ſa voix avec celle de toutes les créatures, pour le benir: & il en trouva une nouvelle matiere dans la creation d'Eve, qui luy fut donnée pour épouſe. St. Avit Archevêque de Vienne, dans ſon Poëme de l'origine du monde a dit agreablement, que le Paradis fut la chambre de ces nôces: L'univers en étoit la dot, les aſtres y reſpandoient par tout la joye, & la lumiere. Ainſi les mariez uniſſoient leur voix, pour célébrer l'Autheur de tant de merveilles, & ils auroient été coupables, de demeurer dans le ſilence. On éprouve tous les jours qu'un des effects de la joye, eſt d'exciter à chanter; & rien n'invitant mieux à ſe rejoüir que les faveurs de Dieu, les Saints n'ont pas manqué d'employer leur voix, à des hymnes ſacrez, que le St. Eſprit nous a conſervez dans ſes oracles, & nous les empruntons dans les occaſions, pour joindre nos cœurs & nos bouches avec les Prophetes, en faiſant un concert avec eux.

Ce n'eſt pas ſeulement dans la joye, c'eſt dans la douleur, que le Chant eſt d'un grand ſecours: & lors que le lit de David baignoit de larmes, il adouciſſoit ſes chagrins par les Pſeaumes admirables que la Providence nous a conſervez pour nous ſervir dans de pareilles occaſions. On éprouve encore aujourd'huy, que la Harpe de David qui chaſſoit le malin eſprit de Saul, a toûjours la vertu de produire les mêmes effects: elle diſſipe cette humeur ſombre & noire ſi agreable au Demon, & ſi propre à nous conduire au deſeſpoir, & rend à l'ame un doux calme qui eſt un ſigne de la preſence du Dieu de paix: Et il y a je ne ſçay quoy de divin dans l'harmonie, qui adoucit les paſſions & enléve juſques dans le Ciel. Auſſi une des plus agreables occupa-

cupations des Bienheureux dans l'étenduë de l'éternité, eſt de chanter inceſſamment les loüanges de Dieu. L'Ecriture les repreſente avec des harpes d'or qui ſecondent admirablement leurs voix, qui n'eſt jamais muette, dans un ſujet qu'on ne ſçauroit épuiſer : Et l'Egliſe militante ne reſſemble jamais mieux à la triomphante, qu'en s'occupant à chanter les loüanges de ſon Redempteur. C'eſt une marque qu'elle eſt ſenſible à ſes bienfaits, & pénétrée d'une amour tendre pour luy: Puis que ſes hymnes ne reſonnent que de vertus, qu'il a deployées pour la ſauver.

### *Les Pſeaumes doivent étre chantez d'eſprit.*

Les loüanges ſont un hommage rendu à l'excellence de celuy dont on publie le merite,& qui apprend aux autres à le connoiſtre: & la voix y eſt neceſſaire, parce que les hommes ne pénétrent pas dans le cœur. Dieu étant un eſprit infini, qui voit tout, & qui produit les mouvements de l'ame par la vertu de ſa grace doit étre principalement loüé de la voix du cœur. Voilà ce que St. Paul nomme *chanter d'eſprit*.C'eſt l'ame de l'harmonie qui pour étre ſeule ne laiſſe pas de plaire; & quelque douce que puiſſe étre la voix du corps, rien n'eſt plus deſagreable à Dieu quand la voix de l'eſprit ne l'accompagne pas. De là vient que St. Jerôme a remarqué que le Chrétien ne doit pas reſſembler à un Comedien, qui ſe ſert de remedes pour rendre ſa voix plus agreable ſur le Theatre, & qui n'a point d'autre but que de divertir le Public. La delicateſſe ni la netteté de la voix, ni la beauté des paſſages, ne ſont pas le plaiſir de Dieu ; qu'elle ſoit rude & diſcordante, n'importe, quand elle eſt accompagnée de l'affection du cœur: c'eſt la veritable muſique, & Dieu eſt tout oreille pour la gouſter. Cependant la voix du corps n'eſt pas inutile. Elle excite le zele du chantre, elle édifie ceux qui l'écoutent,& ils entrent volontiers dans cet admirable concert, pour y tenir leur partie.

C'eſt là ce qu'on doit chercher dans le chant des Pſeaumes. Il y auroit une ſeverité mal reglée, de defendre le plaiſir de l'oreille; l'inſenſibilité eſt un défaut, & l'ame

ſe

ſe met en mouvement par la douce impreſſion que les objets font ſur les ſens. Mais ce plaiſir ne doit pas étre cherché pour contenter l'oreille, c'eſt ce qui fait aimer un *Opera* : le chant des loüanges de Dieu, doit charmer, parce qu'il éleve l'ame à Dieu, qu'il ſuſpend le ſentiment de ſes chagrins, qu'il la remplit de ces douceurs admirables, qui ne ſe peuvent exprimer. Auſſi St. Auguſtin dans ſes Confeſſions, avoüe qu'il ſentoit du chagrin quand il étoit plus touché de l'harmonie, que des choſes mêmes, & il auroit bien ſouhaité n'entendre plus cette belle voix. *Conf. Liv.* 33. Il faut donc regarder l'harmonie comme un moyen qui diſpoſe mieux l'eſprit à gouſter les choſes, & à ſentir l'efficace de leur impreſſion : Et quand on chante de cette maniere, Dieu eſt ravi de joye, les Anges en ſont touchez, & les hommes y trouvent une matiere d'admiration qui leur inſpire de l'inclination pour une Religion, qui enſeigne à louër Dieu d'une maniere ſi noble : & il eſt trés vray-ſemblable que les hymnes chantez la nuit, par Paul & Silas dans les cachots de la ville de Philippe, produiſirent ces mouvements dans les priſonniers qui les écoutoient.

## *Si les femmes peuvent chanter publiquement les Pſeaumes?*

Comme la Religion eſt une vertu des deux ſexes, il ſeroit injuſte de defendre aux femmes d'employer en loüanges de Dieu, la voix qu'il leur a donnée. Quand Pharaon fut enſeveli avec ſes troupes ſous les flots de la mer, les femmes qui avoient part à l'heureuſe delivrance que Dieu donnoit à ſon peuple, voulurent en prendre auſſi à l'honneur qui luy étoit deu, & Marie à la teſte des femmes, faiſoit un chœur qui reſpondoit à celuy des hommes, afin que Dieu fuſt célébré plus glorieuſement. Ce fut à l'imitation de ce double chœur, que ces Religieux dont parle Philon, chantoient des hymnes au jour de Sabbat. Les hommes & les femmes y tenoient leur partie, ils animoient leur chant de geſtes & de mouvements qui repreſentoient la diſpoſition de leur cœur, & on pourroit trés bien le nommer, un *Opera ſacré*. Ces Religieux n'étoient ni Eſſeniens, ni Chrétiens, comme

me nous l'avons justifié dans nos Annales. Il y avoit dans ces hymnes des airs & des manieres éloignées de la gravité qui doit accompagner le service de l'Eglise Chrétienne, qui n'est plus dans une enfance où l'on permet des choses qui ne sont pas de la bienséance dans un âge plus meur.

Ces gestes & ces mouvements à part, la coûtume des Juifs de Philon, est digne d'étre imitée de touts les Chrétiens, sans distinction de sexe, afin que toutes sortes de langues, payent à Dieu le tribut qui luy est deu, & que les femmes ne soyent pas plus insensibles ni moins reconnoissantes que les poissons, qui sont venus la statere à leur gueule, mordre à l'hameçon de St. Pierre, pour honorer Jesus Christ. St. Jerôme ne conteste pas, que les femmes ne doivent chanter pour loüer Dieu, mais il veut qu'elles le fassent en particulier, & dans le domestique, & non dans l'Eglise, où il leur est defendu de parler. Pelage vouloit qu'elles y chantassent, & St. Jerôme s'y opposa dans le premier de ses Dialogues contre les Pelagiens. Il semble pourtant que les femmes avoient dans les premiers siecles la liberté de chanter dans les Assemblées publiques, les loüanges de Dieu. L'Epistre de Pline à l'Empereur Trajan, remarque que les Chrétiens s'assembloient un certain jour avant le lever du Soleil, & qu'ils chantoient des hymnes, *carmen*, en *l'honneur de Christ comme Dieu.* Ces assemblées étoient composées des deux sexes, ils chantoient donc aussi touts deux à la gloire de Jesus Christ, & touts les actes Reiigieux dont parle Pline, étoient communs aux femmes & aux hommes. Justin Martyr dans l'Apologie qu'il presenta à Antonin le Pieux pour les Chrétiens, témoigne qu'aprés les prieres, chacun offroit des loüanges à Dieu le Pere, par le nom du Fils & du St. Esprit: Et les Peres du Concile d'Antioche, dans la Lettre qu'ils écrivirent contre Paul de Samosate, reprochent à cet Impie, qu'il avoit souffert que des femmes chantassent dans l'Eglise des hymnes à sa gloire. De quelque orgueil que cet Heretique fust possedé, il est difficile à croire qu'il eust permis cela à ces devotes, si c'étoit la coûtume que les femmes ne chantassent jamais dans l'Eglise. Quoy qu'il en soit, nous leur accordons volontiers cette liberté, & elles ne sçauroient faire un meilleur

usage

uſage de leur voix, qu'à benir le grand Dieu qui les a formées, & qui les appelle à la communion de ſa grace & de ſa gloire.

*Le Chant des Pſeaumes eſt un devoir de Religion.*

Il ne faut pas regarder les hymnes chantez en l'honneur de Dieu, comme une coûtume introduite par la devotion des particuliers, ou comme une imitation des manieres des Juifs, qui finiſſoient la célébration de leur Paſque, par un Cantique qui fut entonné par Jeſus Chriſt & par ſes Apôtres. C'eſt un devoir que St. Paul a recommandé plus d'une fois. *Inſtruiſez-vous mutuellement, par Pſeaumes, par loüanges, par chanſons ſpirituelles avec grace, en chantant de tout votre cœur au Seigneur.* Col. III. 16. On doit s'acquitter de cela pour étre homme de bien. Il y a diverſité de ſentiments, ſur la diverſité de ces hymnes, dont nous-nous ſommez expliquez ailleurs. Il paroiſt plus vray-ſemblable d'entendre le genre, & les eſpeces. Les Pſeaumes ſont toutes ſortes de chanſons ſacrées: les hymnes ſont ceux qu'on deſtine particulierement à loüer Dieu; les chanſons ſpirituelles ſignifient les autres Cantiques dont la matiere eſt ſainte. Les mondains ont le vin pour principe de leur joye, & lors qu'ils commencent à s'echauffer, le mouvement des eſprits les invite à chanter bien ou mal des chanſons à boire, pour ſe mettre en belle humeur. St. Paul fait alluſion à cette coutume, en diſant. *Ne vous enyvrez point de vin, ſoyez remplis de l'eſprit parlant entre vous par Pſeaumes & par hymnes* Eph. V. 18. Chrétiens, dit-il, ne portez point d'envie aux plaiſirs du monde: où la debauche dérégle la raiſon, & fait chanter des chanſons dont on auroit honte dans un état de ſobricté. Vous pouvez puiſer dans une ſource plus pure, des delices celeſtes, qui ne ruïnent point la ſanté du corps ni la vigueur de l'eſprit. Rempliſſez vos cœurs des graces du St. Eſprit: c'eſt là le *vin nouveau du Royaume des Cieux*, qui reveille l'ame, qui reſtablit l'innocence, qui inſpire des mouvements d'une joye toute glorieuſe, qui s'exprime par des hymnes ſacrez.

Les Fidelles des premiers ſiecles, ont religieuſement execu-

executé les ordres de leur divin maiſtre. Ils ne ſe contentoient pas des Pſeaumes de David, ils en compoſoient eux mêmes, pour donner de plus belles marques de leur pieté, & ils les chantoient dans leurs Agapes, comme on l'apprend de Tertullien. Le temps nous a conſervé les hymnes de pluſieurs Docteurs, qui portent le caractére de la foy de l'ancienne Egliſe. On n'en voit point de compoſez pour rendre de ſervice Religieux à la Vierge ni aux Bienheureux, on n'y célébre que Dieu. Nous ne blaſmoins point qu'on chante les hymnes & des Clements, & des Prudences, dans le particulier. Il eſt plus à propos de ne ſe ſervir dans le culte public, que des Pſeaumes qui ont été dictez par le St. Eſprit, il n'eſt jamais loüé que par les choſes qu'il a inſpirées à ſes miniſtres, & il n'accorde jamais plus d'attention aux prieres qu'on luy fait, ni ne verſe jamais plus de benedictions ſpirituelles, que quand on ſe ſert de ſa voix pour les obtenir. Heureux donc qui au lieu de charger ſa memoire d'airs profanes, qui ne ſervent qu'à la corrompre, ne la remplit que de ces airs divins, que Jeſus Chriſt a laiſſez à l'Egliſe, pour ſon inſtruction & pour ſa conſolation. L'artiſan dans ſa boutique trompe agreablement la longeuur du jour par le chant d'un Pſeaume. Il ſert à adoucir le travail du laboureur qui taille ſes vignes, & cultive ſon champ: Il ſoulage les infirmitez du malade, dans le lit où il eſt couché: il conſole dans l'obſcurité des cachots le priſonnier de Jeſus Chriſt, & c'eſt particuliérement dans ces moments, que l'Eſprit de gloire ſe repoſe ſur luy pour ſoûtenir le poids de ſes chaiſnes. Il tranſporte dans le Ciel le Martyr qu'on mene au ſupplice, & il ne ſent preſque pas les douleurs qu'on luy fait ſouffrir, & touts ceux qui meurent au Seigneur par le chant qu'ils entonnent d'une voix languiſſante & entre-coupée par la foibleſſe du corps, mais pleine de la force de l'eſprit, témoignent qu'ils triomphent de la mort, & qu'ils ſont déja en compagnie des Bienheureux Anges, où ils commencent cet alleluia, qu'ils conſommeront dans le Ciel, où la vie des Saints ne ſera qu'un hymne perpetuel de la ſageſſe, de la miſericorde, de la puiſſance, de la Juſtice, de la fidellité, de la gloire des adorables perſonnes de la Trinité.

Nous

Nous finirons cette matiere, par les paroles de St. Jerôme à Marcelle, qui témoignent, que le chant des loüanges de Dieu, eſt une de plus belles parties de la pieté. Un des grands engagements dont ce Pere ſe ſervoit pour attirer Marcelle à Bethlehem, étoit celuy-cy. *Dans cette petite Ville regne un profond ſilence, qui n'eſt interrompu que par le chant des Pſeaumes. De quelque coſté que vous-vous tourniez, le Laboureur en tenant le manche de ſa charrue, chante un alleluja; le Moiſſonneur en ſueur, ſe rafraichit dans les Pſeaumes; & le Vigneron qui taille ſa vigne avec ſon tranchoir, chante quelques couplets des hymnes de David.* Hier. Ep. 27. Les temps ont bien changé, le chant des Pſeaumes eſt devenu la matiere du ſilence, l'on impoſe des peines à ceux qui veulent chanter les loüanges de Dieu; & ils ne ſeront point recherchez pour entonner à gorge deployée des airs profanes.

---

## CHAPITRE XXXVI.

*Des Sacrements. De l'uſage du Baptéme. Des motifs de reſpect pour l'Euchariſtie, tirez des noms de ce Sacrement. Du deſſein de Jeſus Chriſt en l'inſtituant. Des graces qu'il communique. Des malheurs d'un Communiant indigne. Diverſes Communions indignes. De l'examen de ſoy même pour participer à l'Euchariſtie. Des diſpoſitions neceſſaires à la communion.*

NOus ſommes inſenſiblement arrivez à la célébration des Sacrements qui fait une partie conſiderable de la Religion: Les enfants qu'on baptiſe, ne ſont pas en état, de refléchir ſur les myſteres du ſacrement de leur adoption. Mais ils doivent remplir ce devoir avec l'âge, où la raiſon leur permet de conſiderer l'honneur que Jeſus Chriſt leur a fait en leur donnant le ſigne de ſon Alliance, lors qu'ils étoient incapables de le connoiſtre. Il faut que le preſent reſponde pour le paſſé, & qu'ils y faſſent ce qu'ils au-

auroient fait, ſi leur eſprit euſt été capable d'agir. Dieu les a reconnus pour ſes enfants, malgré les impuretez de leur naiſſance, il les a enveloppez de ſa pourpre celeſte, confiez aux ſoins de l'Egliſe, favoriſez d'une protection particuliere, ils doivent mediter ces graces avec un profond reſpect, s'acquitter des promeſſes auxquelles ils ſont engagez, s'enfermer dans le tombeau de Jeſus Chriſt par la mortification du peché, reſſuſciter dans une nouvelle vie, & conſerver precieuſement l'innocence de leur baptême. Quand il eſt profané, il eſt impoſſible de le reïterer: Si l'on n'a pas bien profité d'un ſermon, on ſera mieux diſpoſé dans un autre: Si une priere eſt diſſipée, on ſe receuïllira davantage une ſeconde fois: Et ſi la participation à l'Euchariſtie n'a pas produit tout le fruit qu'on en eſperoit, une autre Communion peut reparer ce qu'on avoit perdu. Mais il n'y a point de ſecond baptême pour effacer l'outrage fait au premier. On reſſemble à la truye lavée, qui va ſe rouler derechef dans le bourbier; il faut employer le baptême de larmes, pour laver les vices par une Sainte converſion, & ſans cela on ſeroit & temeraire & malheureux, de ſe preſenter à la Table de Jeſus Chriſt.

De toutes les actions du Chrétien, la reception de l'Euchariſtie eſt celle qui demande le plus de preparation, parce que Dieu y offre la plenitude de ſa grace, & que le mépris de ce venerable Sacrement, rejaillit ſur toutes les autres parties du ſervice de Dieu. Peut-on avoir du reſpect pour les préceptes de l'Evangile, de la foy pour les myſteres, de la devotion dans la priere, de l'attention au chant des Pſeaumes, quand on reçoit d'une bouche impure, les ſignes ſacrez du corps & du ſang de Jeſus Chriſt? Tout eſt corrompu par là. Il eſt peu de matiere auſſi qui ait produit plus de Traittez que la maniere de participer à la Ste. Cene: Et ce grand nombre d'écrits, marque également, & l'importance de cette action, & la nonchalance avec laquelle on s'y prepare. A regarder la choſe en elle même, il paroiſt inutile de groſſir de nos meditations tant de bons livres qu'on a compoſez ſur cette matiere:

cela ſert pourtant à nôtre deſſein, pour donner une idée complete du devoir du Chrétien.

Anaſtaſe Patriarche d'Antioche, deploroit la miſere de l'homme; mais ce n'eſt pas du coſté qu'on ſe l'imagine d'abord, & parce qu'il eſt ſujet aux afflictions, aux maladies, & à la mort. C'eſt parce qu'étant obligé d'avoir une profonde devotion dans le ſacré myſtere de l'Euchariſtie, par un cœur humble, briſé, humilié, on y apporte des cœurs remplis de procez, & d'affaires mondaines, qui ſont nôtre occupation dans la célébration des myſteres. *Anaſt. de Sacr. Syn.* Jeſus Chriſt a prevenu ce mépris, par toutes les conſiderations que les Legiſlateurs employent pour empêcher les homme de s'échapper: par la force des termes, par les menaces, par les chaſtiments. En inſtituant l'Euchariſtie, le fils de Dieu a bien voulu honorer le pain du glorieux nom ce ſon *corps*, afin que l'on n'en demeuraſt pas au témoignage des ſens, qui ne trouvent qu'une matiere commune, & qui eſt employée à la nourriture de ce miſerable corps: il faut que la foy découvre ce que le toucher, le gouſt, l'odorat, les yeux ne remarquent pas, des relations ſacrées au corps de Jeſus Chriſt dont le pain eſt la figure & le gage. Ces mots, *cecy eſt mon corps*, excitent dans l'ame, des penſées de reſpect, des mouvements d'affection, des ſentiments de reconnoiſſance pour Jeſus Chriſt, en découvrant ce qu'il a fait pour nous, dans quel deſſein il a inſtitué ce venerable ſacrement, & quelles graces il nous communique par ce canal. Les yeux voyent du pain rompu, & du vin reſpandu, & l'eſprit s'éleve pour contempler le Fils de Dieu, qui deſcend du plus haut degré de ſa gloire, dans la poudre de nôtre monde, où il s'unit à une chair infirme & mortelle qui eſt la victime de touts les pechez des hommes, par le plus infame de touts les ſupplices pour appaiſer la juſtice de Dieu. Offerte de la ſorte ſur la croix, il la donne à l'ame fidelle en nourriture; ſa chair étant vrayment viande, & ſon ſang breuvage. C'eſt là ce qui appaiſe les frayeurs de la conſcience, qui la pénétre de joye, qui y reſpand une paix toute divine qui en eſt la vie.

Le

Le pain & le vin ſont les precieux gages de ces graces, auxquels Jeſus Chriſt attache une promeſſe d'executer d'une maniere inviſible & ſpirituelle, ce qu'ils repreſentent aux yeux du corps. Dans cette veuë, St. Paul s'écrie; *La coupe que nous beniſſons, n'eſt-elle pas la Communion du ſang de Chriſt? le pain que nous rompons, n'eſt-il pas la Communion au corps de Chriſt?* 1 Cor. X. 16. Les ſignes entrent dans le corps, ils y demeurent, ils prennent la forme de chair, pour étre parties du corps, & Jeſus Chriſt s'unit à l'ame fidelle par les liens indiſſolubles de ſon eſprit, il demeure dans nos cœurs par la foy: Et au lieu que dans la nature, l'aliment eſt changé en celuy qui le prend; dans la grace celuy qui ſe nourrit de Jeſus Chriſt, eſt changé en Jeſus Chriſt, puis qu'il devient *chair de ſa chair.* Ces merveilles ne peuvent ſe preſenter à noſtre ame, ſans y produire le reſpect pour les ſignes ſacrez, & des ſignes qui nous communiquent le corps de Jeſus Chriſt, ſans quoy il n'y a ni ſalut, ni grace à eſperer: Et ſi les Hebreux ne jettoient que des regards de veneration, ſur le ſerpent d'airain, qui éteignoit le venin des ſerpents bruſlants, avec quelle humilité, & quelle devotion ne doit-on point attacher les yeux ſur l'Euchariſtie, où l'on voit ſans nuages, Jeſus Chriſt élevé ſur la croix, pour chaſſer le venin du peché, & preſerver d'une mort éternelle qui eſt inevitable ſans luy.

## *Des motifs de l'inſtitution l'Euchariſtie, & du reſpect qu'ils inſpirent.*

Les motifs qui ont engagé Jeſus Chriſt à inſtituer la Ste. Cene, impriment encore un profond reſpect pour le Sacrement. On y découvre la grandeur de l'amour qu'il porte à l'Egliſe. Il s'eſt depouïllé de ſa majeſté pour s'accommoder à nos manieres, il a eu pitié de nos foibleſſes, en voulant bien appliquer un ſeau à ſes promeſſes, afin que noſtre foy s'y repoſaſt plus tranquillement, & trouvaſt & dans la verité de ſes Oracles, & dans la certitude du Sacrement, où il eſt impoſſible que Jeſus Chriſt nous trompe, un double ſecours contre nos foibleſſes. Ce qui rend encore plus touchante la conduite de Jeſus Chriſt, eſt qu'il

a institué l'Eucharistie quelques heures avant la cruelle mort qu'on luy fit souffrir. Il suspendit le sentiment des terribles douleurs qui le déchirerent un moment aprés, & baignerent son corps d'un ruisseau de sang, & il fit agir sa tendresse toute entiere, pour nous laisser des remedes contre les frayeurs de la conscience, & les horreurs de la mort. Les plus tristes pensées, les plus fâcheux mouvements s'évanouissent au mystere de l'Eucharistie, qui en fait succeder de plus agreables, par l'asseurance de la justification du criminel. La voix de Iesus Christ s'y fait entendre par ces agreables sons. *Cecy est mon corps donné pour vous, cecy est mon sang répandu pour la remission des pechez de plusieurs.* Dans la fraction du pain & dans l'effusion du vin, il semble qu'on voit le corps de Iesus Christ percé & dechiré de clous, & son sang sortir à gros bouïllons de toutes ses veines, & rien n'est plus consolant que cet objet. C'est alors qu'on s'écrie *qui est ce qui condamnera? Christ est mort.* Enfin l'Eucharistie est un monument sacré pour nous consoler dans l'absence de Jesus Christ monté au Ciel pour executer les fonctions de sa charge. C'est une image precieuse qui tient lieu de l'original, qui adoucit la douleur que nous avons d'étre privez de sa chere presence, qui le livre en quelque maniere à nos sens, & qui nous asseure qu'il descendra du Ciel pour la gloire de l'Eglise, à laquelle il se donnera tout entier sans le secours des voiles & des peintures, par une presence sensible de son corps, plus brillant que le Soleil. C'est de St. Paul même, que nous puisons ces reflexions. *Toutes les fois que vous mangerez de ce pain, & boirez de cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne.* 1 Cor. XI. 26.

*Des malheurs de ceux qui communient indignement.*

Toutes ces relations du Sacrement de l'Eucharistie, devroient le garantir du mépris des Communiants. Mais comme Jesus Christ n'ignoroit pas le penchant violent que nous avons à la negligence des plus saints devoirs, il a voulu que les menaces, & des menaces terribles, servissent

ſent de rempart contre la profanation de ſon corps & de ſon ſang. *Quiconque mangera de ce pain, & boira de cette coupe indignement, ſera coupable du corps & du ſang du Seigneur.* 1. Cor. XI. 27. Cela doit faire trembler un profane Communiant, qui tombe dans le crime des Juifs, ce crime qui a obſcurci le Soleil, & qui fait repoſer encore ſur leurs teſtes le ſang du Fils de Dieu qui crie vengeance. C'eſt un Judas qui le trahit encore par un baiſer, il s'approche de luy avec des marques exterieures de reſpect comme Judas, & le cœur eſt dans des mouvements contraires: enfin il imite les Juifs, qui chargerent de chaiſnes les mains de leur Roy, qui luy cracherent au viſage, qui luy donnerent des ſoufflets, & le livrerent à Pilate, afin qu'il le fiſt perir ſur une croix. A quelque égard le crime des Juifs eſt moindre que celuy d'un indigne Communiant. Les Juifs ne connoiſſoient pas le Seigneur de gloire, qu'ils regardoient comme un miſerable ſeducteur: Et un Communiant ſçait bien, que Jeſus Chriſt eſt le Fils de Dieu, il fait profeſſion ouverte de le croire, il cherche à ſa Table la communion de ſa grace, & cependant il outrage & ce corps adorable, & ce precieux ſang, qu'il conſidere comme la cauſe de ſon ſalut. Il n'eſt pas difficile de voir dans quel malheur cela conduit. L'ignorance des Juifs a permis à Jeſus Chriſt de faire des vœux en faveur de ſes bourreaux, & il a crié tout haut; *Pere pardonne les.* Mais peut-il tenir ce langage à une profanation volontaire de ſon corps & de ſon ſang? S'il ne crie point, *Pere puniſſez cet impie*, du moins il eſt muet, il impoſe ſilence à ſon ſang qui crioit Grace.

L'outrage fait à Jeſus Chriſt eſt augmenté par le ſacrilege & le menſonge au St. Eſprit. Car les profanes en participant aux ſignes du corps & du ſang de Jeſus Chriſt témoignent qu'ils ont une foy vive, qui les fait membres de Jeſus Chriſt qui ne nourrit de ſa chair, que ceux qui ſont veritablement à luy: Et il eſt abſolument faux qu'ils jouïſſent de ſa Communion bienheureuſe; de ſorte qu'ils falſifient & les myſteres, & les promeſſes de Jeſus Chriſt, en s'attribuant ſon corps & ſon ſang, comme s'ils y avoient un droit legitime, qui n'appartient qu'au Fidelle, ou qu'ils

fuſſent l'aliment des méchants. Enfin Jeſus Chriſt a laiſſé des exemples de ſa ſeverité ſur des perſonnes qu'il aimoit, en les chaſtiant ou par la mort, ou par des maladies, pour n'avoir pas approché aſſés reſpectueuſement de ſes myſteres. Ce fut le moyen qu'il employa pour reformer les abus de l'Egliſe de Corinthe, à laquelle il donnoit par cette conduite, une tendre marque de ſon amour; les douleurs temporelles ſervant d'obſtacle aux peines de l'Eternité, comme St. Paul l'a remarqué ſur ce ſujet. *Quand nous ſommes jugez*, dit-il, *nous ſommes enſeignez par le Seigneur, pour n'être point condamnez avec le monde.* 1 Cor. XI. 32. Jeſus Chriſt étant alors preſent dans les effets extraordinaires de ſon eſprit, vouloit bien manifeſter par des marques ſenſibles, l'affection qu'il portoit à l'Egliſe, en la corrigeant. Comme il ſe cache aujourd'huy davantage, les marques viſibles de ſa grace ne paroiſſent plus avec le même éclat ſur les hommes, qui trop ſouvent ne communient pas avec aſſés de reſpect; & les peines qui inſtruiſirent l'Egliſe de Corinthe, ne tombent pas ſur eux pour les chaſtier. Ils n'en ſont que plus malheureux; le delay du chaſtiment les endurciſſant dans leur nonchalance pour rendre leur ſupplice plus rigoureux. Il ne faut point douter, que les Demons ne ſoyent un jour leurs accuſateurs devant le Tribunal du Juge du monde: Et les Anges qui obſervent tout ce qui ſe paſſe dans la célébration de l'Euchariſtie en jugeant des diſpoſitions du cœur par les mouvements externes, tiennent un regiſtre de ces miſerables Communiants.

*Des cérémonies de la Communion pour inſpirer le reſpect.*

L'Egliſe en ſecondant les intentions de Ieſus Chriſt s'eſt employée par des cérémonies, à mettre les hommes dans un état convenable de communier utilement. On lavoit ſes mains avant que d'approdher de la Table du Seigneur, & l'on auroit peché contre l'honneſteté, en recevant avec des mains ſales, les precieux gages du ſalut. Le Preſtre crioit, *ayons les cœurs en haut*, & le peuple luy reſpondoit *nous les avons au Seigneur.* Le Diacre élevoit le pain,

pour

pour le monſtrer à touts, en diſant, *ſoyons attentifs.* Les Communiants ſe baiſoient en ſigne d'amitié. Tout cela n'eſt qu'une inſigne moquerie de Dieu & des hommes, s'il n'eſt accompagné de ſincerité. C'eſt laver ſes mains comme Pilate, pour les ſalir dans l'injuſtice. C'eſt fourber Dieu & les hommes, de crier, *nos cœurs ſont avec le Seigneur*, pendant qu'ils ſe collent aux choſes du monde, aux procez, aux affaires domeſtiques, & qu'ils s'attachent plus au ſervice du Demon, qu'à l'obeïſſance deuë à Jeſus Chriſt. C'eſt ſe moquer de ſon devoir, que de laiſſer aller ſon eſprit où il veut, ſans le rappeller à la meditation de la charité de Dieu, pendant qu'il ordonne de l'attention, par la bouche de ſes miniſtres. Enfin c'eſt un baiſer de Judas que celuy qui n'eſt pas accompagne de clemence & de paix. Ainſi l'Egliſe a inſtitué ces cérémonies, comme des témoignages publics de devotion, qui engagoient à ſentir dans le fond du cœur, ce qu'ils ſignifioient, & à bannir l'hypocriſie d'une action ſi religieuſe, pour n'aggraver pas ſa condamnation par tant de menſonges.

### *Diverſes ſortes de Communiants indignes.*

Tant de motifs d'une Sainte Communion, ne produiſent pas l'effect qu'on en attendoit ; la mauvaiſe diſpoſition du cœur, étant plus forte que le devoir. Bon Dieu ! que d'indignes Communiants ! Il n'y avoit qu'un Judas entre douſe Apoſtres ; & entre douſe perſonnes qui ſe preſentent à la Table du Seigneur, à peine y en a-t-il une qui ſoit preparée comme il faut. Il y a des Communiants *d'hypocriſie:* ou ils ſe moquent des myſteres de la Religion : ou ils ſuſpendent leur eſprit entre les diſputes ſans prendre parti : ou ils ſont Sociniens dans le cœur ; mais ils veulent ſauver les apparences, en ſe couvrant de la peau des brebis pour recevoir les ſignes ſacrez du ſang de Jeſus Chriſt, afin de conſerver leurs employs, dont une impieté ouverte les éloigneroit. Il y a des Communiants *de crainte.* Ils ſentent bien n'étre pas dans les diſpoſitions neceſſaires à la participation des Sacrements. Leur conſcience les en avertit, elle tache même de les retenir. Ils s'approchent cependant de la Table ſacrée, pour mettre un voile ſur leur vie,

& empêcher la curioſité de ſçavoir pourquoy ils ſe privent de la Communion. Pour ne point s'expoſer à perdre l'honneur du monde, & pour prevenir des recherches qui découvriroient leur turpitude, ils aiment mieux riſquer leur ſalut, & étre regardez de Dieu, comme des ſacrileges, afin de ſe conſerver l'eſtime des hommes, qui jugent avantageuſement de leur conduite, en les voyant chercher leur ſalut dans l'Euchariſtie.

Il y a des Communiants *d'habitude.* Leurs peres leur ont dit que les Sacrements ſont la livrée du Chriſtianiſme, & ils voyent l'Egliſe dont ils ſont membres, obſerver avec exactitude les jours ſacrez de Communion. Ils veulent faire comme les autres, en ſe preſentant à leur tour pour recevoir le pain & le vin de la main de leurs Paſteurs. Ce n'eſt là qu'une action machinale, s'il faut parler ainſi, & où leur ame n'entre point du tout, ils ne ſongent nullement au myſtere dont ils prennent les ſignes, ils n'exercent aucun acte de foy, tout l'effect du Sacrement n'eſt à leur égard que pour le corps, ſemblables à ces animaux qui ſuivent les autres ſans connoiſtre s'ils vont dans un precipice ou dans une prairie. Il y a des Communiants *d'irreverence.* Ils s'approchent de Jeſus Chriſt avec un cœur qui retient ſes inclinations pour le vice, dont à peine a-t-il ſuſpendu les actes pendant un jour ou deux. Au fond, l'habitude n'a point ſouffert de changement, elle eſt toûjours dominante, par une infame avarice, ou par une haine qui ne s'éteind point, ou par une affection dereglée pour les voluptez; & peu d'heures aprés la Communion, ils recommencent le meſtier d'iniquité. Il y a des Communiants *de nonchalance.* Ils ont bien des diſpoſitions de reſpect pour le corps & le ſang du Fils de Dieu; mais ils laiſſent repoſer ces habitudes, ſans leur demander les actes que la preſence d'un objet celeſte devroit exciter. L'idée de leurs affaires, de leur trafic, de leur procez, ſe met entre Jeſus Chriſt & leur eſprit, ils la contemplent, ils s'y attachent, ſans faire d'effort pour la diſſiper, afin de s'occuper d'une penſée plus religieuſe. Il y a des Communiants *de tiedeur.* Ils ſe relâchent de leur zele, qui devroit s'enflammer de plus en plus; Jeſus Chriſt voulant que la derniere Communion ſoit toûjours la meilleure par

le

le pli de pieté, que l'ame a receuë des precedentes. Comme un corps affamé prend de la vigueur & de la legereté dans un repas, une ame doit augmenter ſa foy, ſon eſperance & ſa charité de quelques degrez chaque Communion : & il ne ſeroit pas raiſonnable, qu'un peu de miel gouſté par Jonathan, euſt rendu ſes yeux plus vifs & plus gays, & que le corps de Jeſus Chriſt n'imprimaſt rien dans l'ame qui le reçoit. Quoy qu'il y ait divers degrez d'indignité dans toutes ces Communions, elles doivent toutes étre régardées comme mauvaiſes, & contraires & à l'intention de Dieu, & au devoir de l'homme.

### *De l'épreuve de ſoy même pour participer à l'Euchariſtie.*

C'eſt pour corriger tous ces abus, que St. Paul éleve ſa voix, pour crier, *Que chacun s'éprouve ſoy même, & qu'il mange ainſi de ce pain, & boive de cette coupe.* Cet ordre eſt executé par le diſcernement du corps de Jeſus Chriſt, par l'examen de ſon état, par les diſpoſitions neceſſaires à participer au ſaint Sacrement. Le premier de ces trois devoirs eſt indiſpenſable, parce que c'eſt la ſource du reſpect pour l'Euchariſte, étant impoſſible de la recevoir avec devotion, en ne regardant le pain & le vin, que comme des aliments communs. Il faut donc y decouvrir les traits du corps & du ſang du Fils de Dieu, qui annobliſſent & relevent ces éléments ; il faut unir ces ſacrées images à leur original, par des actes de foy, afin que l'ame ſoit toute pénétrée de Jeſus Chriſt, toute abyſmée dans la profondeur de la charité de Jeſus Chriſt, toute inondée du precieux ſang de Jeſus Chriſt. L'outrage fait au portrait d'un Roy, rejaillit juſqu'à luy. Quoy qu'il ne ſoit pas renfermé dans ſa ſtatuë ; quand on l'abbat & qu'on la traiſne dans la boue, cela paſſe pour un crime de leze majeſté ; perſonne n'ignore le triſte état de la Ville d'Antioche, aprés que des inſolents eurent abbatu la ſtatuë de l'Imperatrice *Placille*, & quelle horrible vengeance Theodoſe le Grand en vouloit faire, ſi la clemence ne luy euſt arraché la foudre des mains. Jeſus Chriſt ſous les épines, les clous, les crachats, l'ignomi-

nominie de la Croix, n'eſt pas moins digne d'adoration que ſur le Thrône de ſa gloire, où il eſt tout brillant de lumiere : Et il y paroiſt même dans un état, qui excite plus fortement, la reconnoiſſance & l'amour.

Il faut donc le conſiderer ſur la Table de la Ste. Cene, avec les mouvements d'un religieux reſpect ſemblables à ceux dont Eſaïe fut ſaiſi, lors qu'il le vit ſur un Thrône environné de Seraphins; afin que la conſçience ſentant ſa miſere, s'écrie, *helas! miſerable que je ſuis!* & prenne une reſolution irrévocable de renoncer à tous ſes pechez. On crioit autrefois dans l'ancienne Egliſe, *les choſes ſaintes ſont pour les Saints*, & c'eſt deshonorer Jeſus Chriſt qui eſt la ſainteté même, de le vouloir mettre dans une ame impure, avec un amas de vices qui luy font horreur. De quelque coſté qu'on jette les jeux, on ne voit que raiſons de reſpect. La Table du Seigneur n'eſt pas pour ſes ennemis, & c'eſt l'inſulter que de s'y preſenter ſans s'étre reconcilié de bon cœur avec luy. C'eſt s'expoſer viſiblement à l'affront d'étre chaſſé honteuſement comme un inſolent. Le pain de cette Table, eſt le pain des enfants, qu'il ne faut point jetter aux chiens, dont l'ordure & les charognes, ſont les aliments.

*Examen de ſon état pour participer à l'Euchariſtie.*

Aprés ces reflexions, il faut venir à l'examen de ſon état, pour ſçavoir, s'il permet de recevoir utilement les myſteres ſacrez. On ne doit pas croire legerement aux premiers mouvements du cœur, il faut le fouïller, le ſonder, le regarder de tous les coſtez. La pieté n'eſt pas un titre d'oſtentation pour jetter de l'éclat aux yeux du monde, c'eſt une realité: & il n'eſt point d'occaſion où l'on doive mieux en ſentir la ſincerité, que dans l'uſage de l'Euchariſtie, où l'on riſque de manger & de boire ſa condamnation; & on la boit en effect, quand on eſt mal diſpoſé; la coupe du ſang de Jeſus Chriſt ſe changeant en poiſon, ou pluſtuſt en ſouffre & feu pour bruſler les entrailles profanes. C'eſt une reflexion trés belle que celle d'Anaſtaſe Sinaïte. Il dit que nôtre ame eſt offerte à

Dieu

Dieu avec les mêmes disposítions & les mêmes mouvemens où elle se trouve dans la célébration des mysteres sacrez : & quelle oblation sera-ce, qu'une ame vindicative, une ame impure, une ame morte en ses pechez ? Le sacrifice d'une beste aveugle, l'encens brusé avec un feu étranger, sont-ce des crimes égaux à une telle offrande? Et ces crimes ont été chastiez exemplairement. Veritablement il seroit à souhaiter que l'on entrast dans le Temple avec une sainte disposition, pour profiter des predications, & que la ferveur précedast la priere. Cependant des impies ont été touchez de la voix de Jesus Christ qui en a fait des penitents, & la priere a obtenu une devotion qu'on n'avoit pas. Mais le St. Sacrement suppose la pieté; & bien loin de la donner quand on ne l'a pas, il ne sert qu'à nourrir le vice, & Judas devint encore plus méchant aprés la reception du corps de Christ, qu'il ne l'avoit été jusques-là.

A moins donc que de se sentir bien disposé pour la Communion, il vaut mieux s'en abstenir. C'est s'épargner, & un outrage à Jesus Christ & une condamnation. C'est même quelque dégre de pieté. On est dans l'humilité du Centenier, pour crier comme luy, *Seigneur je suis indigne que vous entriez sous mon toit :* on a du respect pour les signes sacrez qu'on ne veut pas mal placer : on exerce des actes de foy sur les Oracles de l'Ecriture, qu'on regarde comme infaillibles, *Celuy qui mange de ce pain ou qui boit de cette coupe indignement, est coupable du corps & du sang du Seigneur*, & plus criminel qu'un meurtrier qui n'a versé que le sang d'un égal. Il ne faut pourtant pas que cette abstinence du Sacrement, soit longue. Ce seroit tomber enfin dans la nonchalance, mépriser la Communion du Fils de Dieu, préferer ses crimes au bonheur de jouïr de son corps precieux. Il y a toûjours assés de distance entre deux Communions pour se mettre dans la disposition necessaire à recevoir les signes sacrez ; ce temps là doit étre employé à regagner ce qu'on a perdu. Quand un examen solide & reflechi a fait sentir qu'on est suffisamment preparé à jouïr du corps & du sang de Jesus Christ, on tombe dans des transports de joye qui ne peuvent étre conceus

ceus que par ceux qui les ſentent. On eſt delivré d'un malheur épouventable, & l'on poſſedera un bien excellens. L'ame languit dans une ſainte impatience de recevoir ſa nourriture, elle crie *quand viendray-je me preſenter devant la face de Dieu?* touts les moments luy ſemblent longs, & l'heure eſtant venuë, elle fond avec la rapidité des aigles, ſur le *corps mort* qui eſt la ſource de ſa vie.

*Des diſpoſitions pour participer au Sacrement.*

La diſpoſition pour participer dignement au corps & au ſang de Jeſus Chriſt eſt marquée dans le Sacrement même, afin d'imprimer & d'exciter plus fortement la pieté. On y voit la haine que Dieu porte au peché, qu'il a puni dans ſon propre Fils. On y découvre la charité de Jeſus Chriſt qui donne ſa chair & ſon ſang, pour nourrir des ames qui periroient ſans cela. On y remarque & des ſymboles d'union dans l'aſſemblage de divers grains, qui ne ſont qu'une même maſſe de pain, & des motifs de ſanctification, dans la conſecration du pain, élevé à un uſage ſpirituel, pour conſerver la vie de l'ame. Ce ſont là de belles leçons à pratiquer, afin que le Communiant ait des qualitez convenables à ces objets. Un mort dans le peché ne ſe nourrit pas d'une viande ſpirituelle, qui n'eſt priſe que par une bouche vivante, par une foy animée de charité: & il faut que Jeſus Chriſt vive dans le cœur, afin que le cœur ſoit nourri de Jeſus Chriſt. Il faut ſentir une haine invincible & forte contre le peché. Il faut étre uni avec les Fideles par des nœuds ſi étroits, qu'on ne ſoit *qu'un cœur & qu'une ame*, comme les grains paiſtris enſemble ne ſont qu'un même pain. Il ne faut point refuſer aux pauvres le ſecours dont ils ont beſoin dans leurs neceſſitez. Il faut oublier les injures, pour pardonner à ſes ennemis, comme Jeſus Chriſt nous a pardonnez. Il faut enfin étre des hommes celeſtes, dont les deſirs & les penſées ne ſont plus occupez que des graces de Dieu & des biens de l'Eternité.

Qu'on ne ſe flate point; on a beau jeuſner, ſe retirer dans le cabinet, lire des livres de devotion, la veritable

ble preparation à l'Euchariſtie, ce ſont les mouvements de repentance & de charité. Jeſus Chriſt préfere cela aux ſacrifices, parce que la plus belle victime qu'on luy puiſſe offrir, c'eſt le peché, la vengeance, la haine, l'avarice, les paſſions de la chair. Il veut quand le Prochain eſt offenſé, qu'on laiſſe ſon offrande au pied de l'Autel, pour courir à la reconciliation, & s'il ne reçoit pas d'offrandes d'une main ſanglante, mettroit-il dans un cœur qui baigne dans la cruauté, la victime qu'il a offerte pour le peché? Pour executer mieux les préceptes de Jeſus Chriſt, les Grecs ont une coûtume que nous ne deſapprouvons pas. L'Evêque avant que de communier, crie à haute voix *pardonnons-nous*, & aprés avoir baiſé les Preſtres qui aſſiſtent à la célébration de l'Euchariſtie, il la prend & la diſtribuë: Jamais la haine du Prochain n'eſt plus injuſte, que dans une cérémonie où Dieu donne des marques ſi belles de l'amour qu'il porte à de miſerables pecheurs.

Il faut auſſi ſe repentir ſerieuſement des crimes qu'on a commis. St. Cyprien a écrit qu'une perſonne tombée dans l'Idolatrie ayant voulu ſans une reparation ſuffiſante de ſa faute, prendre le Sacrement qu'elle avoit chez ſoy, *il ſe convertit en cendres* dans la main qui le tenoit. Ces prodiges n'arrivent plus; le temps des miracles étant paſſé. On peut dire pourtant que les Communiants indignes, tombent dans le même malheur, puis qu'au lieu du corps de Jeſus Chriſt, il ne leur reſte que de la cendre, qui ne les nourrit pas, & ſous laquelle ils ſont enſevelis. Pour prevenir cela, il faut ſe defaire des inclinations qu'on a pour les pechez mortels, ces pechez qui ſont incompatibles avec une veritable pieté, & qui ne ſe détruiſent que par une repentance extraordinaire qui les rappelle avec toutes leurs circonſtances dans la memoire pour exciter une douleur plus vive de les avoir commis: Et pour les pechez *d'infirmité*, où les plus Saints tombent inceſſamment, & dont le nombre infini ne permet pas qu'on s'en ſouvienne; en général on en demandera pardon à Dieu par d'ardentes prieres. Dans cette diſpoſition, on peut ſe preſenter à la Table du Seigneur avec une ſainte aſſeurance de ne profaner point le Sacrement, & d'y recevoir les graces qu'il preſente à l'ame fidelle.

Bien

Bien loin que ces pechez d'infirmité nous privent de l'uſage du Sacrement, ils doivent pluſtoſt nous engager à le recevoir. C'eſt un ſecours que Dieu donne à noſtre foibleſſe. Les reſtes de noſtre maladie ne permettent pas à l'ame de marcher long temps ſans trouver un appuy pour ſe repoſer. Il ſe preſente dans les ſignes ſacrez qui ſouſtiennent la foy languiſſante, & luy communiquent de nouveaux degrez de force. En communiant de la ſorte, les graces de Dieu s'augmenteront: Et comme le ſecond repas que fit Elie du pain que l'Ange luy avoit apporté inſpira à ce Prophete une vigueur extraordinaire, il n'y aura point de Communion qui n'adjouſte quelques nouveaux degrez de ſanctification à l'ame, afin qu'elle acheve ſa courſe heureuſement, & que de la Table de la grace elle paſſe à la Table de la gloire où elle ſera raſſaſiée d'éternelles delices avec Abraham, Iſaac, & Jacob.

---

## CHAPITRE XXXVIII.

*Du Culte public. Sa neceſſité. Du Dimanche. S'il a été inſtitué par les Apoſtres? Comment il doit être ſanctifié?*

L'Homme étant né pour la Societé, ce n'eſt pas aſſés qu'il rende à Dieu un culte particulier dans ſon cabinet & dans ſa famille; il faut auſſi qu'il luy faſſe l'hommage d'un ſervice public. Ieſus Chriſt a temoigné combien les Aſſemblées des Chrétiens luy étoient agreables, puis qu'il envoya le St. Eſprit aux Apôtres, lors qu'ils étoient tous dans un même lieu. Ce n'eſt point dans une ſolitude ni dans une maiſon particuliere, que Jeſus Chriſt ſe promenoit en ſe manifeſtant à St. Jean, dans l'Iſle de Pathmos. Il étoit dans les Chandeliers d'or qui repreſentoient les Egliſes d'Aſie, pour enſeigner qu'il eſt preſent d'une façon particuliere aux Aſſemblées qu'on fait en ſon nom. Auſſi la crainte que les Apôtres avoient de leurs Magiſtrats, ne fut pas capable de les empêcher de s'aſſembler pen-

pendant les tenebres de la nuit pour s'exercer à la pieté. Les Chrétiens marchoient sur leurs traces, dans la violence des persecutions. Pour avoir le plaisir de se trouver ensemble, afin de louër Iesus Christ, d'écouter un sermon, de participer à l'Eucharistie, ils sacrifioient leur repos & leur sommeil, & tandis que les hommes & les animaux dormoient profondement, ils faisoient retentir les chambres hautes, & les grottes où ils se trouvoient, d'hymnes sacrez, en l'honneur de leur divin maistre, comme Pline l'a remarqué dans l'Epistre qu'il a écrite à Trajan. Ils ont eu même assés de courage pour mépriser la mort, en s'assemblant en plein jour malgré l'ordre des Empereurs : Et lors que *Valens* Arien outré, defendoit par de sanglants Edits les congregations Orthodoxes, les Fidelles ne se creurent pas obligez d'obeïr à un ordre contraire à celuy de Dieu. Ils coururent dans une campagne où étoit le rendes-vous, & *Modeste* Prefet de l'Empereur se mettant en état de l'empêcher, rencontra une Chrétienne qui alloit à l'Assemblée en tenant son Fils par la main, & qui luy adressa ce discours digne d'une éternelle memoire. *On distribuë aujourd'huy des couronnes, & mon Fils & moy allons au rendez-vous pour en avoir nôtre part.* La nature même enseigne qu'il faut servir Dieu par un culte public. Les Idolatres ont leurs jours de feste. Les Manichéens célébroient le Lundy. Les Turcs dedient le Vendredy à l'invocation solennelle de Dieu ; Les Juifs y destinent le Samedy : Et l'Eglise Chrétienne dans touts les siecles & tous les lieux, a voulu que le Dimanche fust particulierement honoré par des Assemblées ou Jesus Christ est adoré.

### *Du Dimanche. Il a été institué par Jesus Christ par une benediction d'effects.*

Jesus Christ y a destiné le jour qui servit de témoin à sa resurrection, en se consacrant particulierement, par des effets, par des préceptes, par des exemples. Ce fut à un Dimanche, qu'il sortit du fond du tombeau, comme à un pareil jour il avoit tiré la lumiere du sein des tenebres. Il ressuscita avec soy, toute l'Eglise ensevelie dans

dans ſon ſepulchre, & accablée d'une mortelle douleur, & on peut regarder ce jour-là, comme le premier du monde de la Grace, ce nouveau Ciel, de cette nouvelle terre où la juſtice a ſon domicile. Ce fut le Dimanche, qu'il envoya le St. Eſprit qui ſe repoſa ſur les Apôtres en forme de langues de feu, & l'honneur qu'il a fait à ce jour-là, eſt le ſacré témoin des plus grands myſteres du ſalut, qui ſont touts renfermez, & dans la reſurrection du Fils de Dieu, qui ſuppoſe ſa naiſſance & ſa mort, & dans l'envoy du St. Eſprit, qui eſt une ſuite & de l'aſcenſion, & de la gloire de Jeſus Chriſt. Cét honneur diſtingue le Dimanche des autres jours, & ne nous permet pas de regarder comme commun, un jour ſanctifié par tant de merveilles. Puiſque Jeſus Chriſt, les y a faites, il eſt juſte qu'on s'y aſſemble pour les mediter. A quel jour appliqueroit-on mieux ces paroles, *c'eſt icy la journee que le Seigneur a faite, réjouiſſons-nous-y.* Quand Dieu accorde ou à la Republique, ou à l'Egliſe, une delivrence extraordinaire, qui merite des actions de graces ſolennelles, on choiſit ce jour même pour s'en acquitter. Il reveille davantage l'attention, & il eſt de la bienſéance, que le temps de la delivrance, ſoit particulierement le temps de la reconnoiſſance. C'eſt une régle de ſageſſe que Dieu & les hommes ont toûjours ſuivie. Dieu ordonna que cette fameuſe nuit, où les Hebreux ſortirent d'Egypte, fuſt à jamais conſacrée par un culte public, & il ne confera point à une autre nuit, l'honneur d'étre le monument de tant de merveilles: Et Mardochée établit le quatorſieme & le quinſieme du mois d'Adar, pour des jours de feſte, parce que les Juifs y avoient *eu repos de leurs ennemis.* Eſt. IX. 22. Quelle apparence donc, qu'on détache le ſervice public, du jour du Dimanche, célébre par la plus glorieuſe de toutes les delivrances, qui nous tire des bras de la mort, & des liens du peché, qui preſente à l'ame les grandes veritez qui ſont l'objet de ſa foy, & qui reſpand dans les cœurs les divines lumieres du St. Eſprit, qui a voulu choiſir ce même temps, pour prendre poſſeſſion de l'Egliſe qui eſt ſon Temple myſtique? Le dimanche n'auroit-il pas une juſte raiſon de ſe plaindre, ſi l'on attachoit à un autre jour, la célébration ſolen-

ſolemnelle des merveilles dont luy ſeul a été le Confident? Puis donc que le Culte public eſt un devoir auquel l'Egliſe eſt engagée, il eſt lié au Dimanche d'une façon particuliere à cauſe des miracles que le Seigneur y a faits pour nôtre ſalut

*Le Dimanche a été recommandé par les Apôtres.*

Le Dimanche a été auſſi conſacré au ſervice de Dieu, par un précepte des Apôtres qui eſt celuy de Jeſus Chriſt. Voicy l'ordre que St. Paul donnoit aux Corinthiens. *Que chaque premier jour de la ſemaine, chacun mette à part ce qu'il peut aſſembler ſelon la benignité de Dieu* 1 Cor. XVI. 2. Ce précepte en renferme deux, précepte *de la choſe*, c'eſt la contribution que chaque particulier ſelon ſes moyens devoit fournir à la Collecte qu'on envoyoit à Jeruſalem; & précepte du *temps*, c'eſt le premier jour de la ſemaine: Et les Evangeliſtes employent la même expreſſion pour deſigner le Dimanche. St. Paul ne laiſſe pas ce jour de Collectes, à la liberté des particuliers; il marque préciſement le premier de la ſemaine, où les Chrêtiens portoient leurs charitez dans l'Egliſe qui étoit occupée au ſervice de Dieu. Alors les artiſans & les mercenaires, ayant paſſé la ſemaine en travail, pouvoient donner quelque portion de leur gain, pour le ſoulagement des pauvres juifs. Ainſi l'on ne peut douter que le Dimanche n'ait été établi par l'authorité des Apôtres, pour le temps du Culte public, aprés un ordre ſi exprez d'y faire ce qui ne ſe fait qu'aux Aſſemblées. Il ne faut pas oublier que St. Jean dans ſon Apocalypſe, appelle le Dimanche *le jour du Seigneur*. Toute l'étenduë du temps, & tous les jours de la ſemaine, ſont à Jeſus Chriſt, parce qu'il eſt le createur du Soleil dont le mouvement fait les jours & les nuits. Pourquoy donc le Dimanche eſt-il nommé particulierement, & en diſtinction des autres jours, *le jour du Seigneur*, ſi ce n'eſt ſon jour par excellence, & qu'il s'eſt principalement conſacré? Or cela le rend digne d'une veneration particuliere, qui doit toûjours étre proportionnée aux relations que les choſes ont avec Jeſus Chriſt. Plus elles ſont étroites, plus elles meritent de reſpect qui eſt un aveu de leur excellence.

Le Dimanche doit donc étre honoré par le Culte public

que les Chrétiens rendent à Iesus Christ: Et Justin Martyr dans l'Apologie qu'il offrit à Antonin le Pieux, declare, qu'ils s'assembloient *le jour du Soleil* qui est nôtre Dimanche, pour vaquer aux exercices de pieté. Nous ne sommes donc point du sentiment de ceux qui croyent que le Dimanche n'a rien de plus excellent que les autres jours. Si leur opinion étoit vraye, il ne porteroit point par préference le *nom de jour du Seigneur*. Il est plus sacré que les autres jours, parce que Jesus Christ se l'est dedié particulierement, & l'a honoré même d'un titre glorieux, & nous ne voyons point pourquoy on veut effacer ce beau caractére? A-t-il le moindre trait de superstition? N'est-il pas raisonnable qu'on s'acquitte du Culte public dans un jour destiné pour cela? Est-ce engager le Peuple à la sanctification du Dimanche, de publier qu'il n'a rien de plus excellent que les autres jours? N'est-ce point favoriser le penchant au libertinage, puis que le mépris de ce jour sacré ne tomberoit que sur une institution humaine, où Jesus Christ n'a point de part, & qu'on ne seroit pas plus coupable en manquant d'assister au service de Dieu le Dimanche, qu'en ne s'y trouvant pas dans un autre temps? C'est en verité un discours fort édifiant que celuy-cy. Ne pensez pas que le Dimanche soit un jour distingué par l'ordre de Jesus Christ. Gardez-vous bien de vous l'imaginer. Ce seroit tomber dans la superstition des Galates, & remettre sur la teste du Chrétien, une partie du joug Mosaïque brisé par l'Evangile. Tenez tous les jours dans l'égalité. Il est vray que tous les peuples & tous les âges, ont destiné le Dimanche au service de Dieu. Mais aucune raison solide n'a introduit cette coûtume, on peut la changer, en laissant tomber le Dimanche dans les jours ordinaires, & en dedier un autre au culte public. N'est-ce pas-là un bel engagement à la Devotion? Et avec ce préjugé, aura-t-on soin de la reveiller, & de frequenter les exercices sacrez? Ce n'est plus l'ordre de Dieu, c'est une coûtume des hommes qui conduit au Temple.

*Maniere de sanctifier le Dimanche en public.*

Il faut donc consacrer le Dimanche par un culte public, comme l'Eglise l'a toûjours constamment observé: Ce cul-

te

te consiste dans les sermons, les prieres, le chant des Pseaumes, la célébration des Sacrements, selon les préceptes de Jesus Christ, & l'exemple des Sts. Apôtres. Les inventions de l'homme, étant des moyens inutiles pour honorer Dieu, l'esprit & le corps doivent contribuër à le glorifier, parce qu'il les a créez & rachetez tous deux; mais le culte consiste pareillement dans l'esprit, parce que Dieu est esprit, & qu'il veut des adorateurs d'esprit & de verité, qui luy ressemblent. On ne neglige que trop cette adoration. On laisse l'esprit au logis avec ses thresors & ses affaires, comme si Dieu se contentoit d'une adoration machinale, que les animaux peuvent imiter. Un chien se couchera dans la poudre au nom de Dieu, si on luy apprend cet exercice-là, un perroquet recitera distinctement une priere; de sorte que les mouvements du corps doivent étre necessairement accompagnez des actes du cœur pour étre agreables à Dieu. Il faut aussi soigneusement observer que l'Eglise ne serve pas de rendez-vous à un commerce profane, ni de theatre public, où les femmes viennent monstrer leurs charmes, pour se faire admirer. On doit assister au service divin avec l'attention & le respect dont il est digne. C'est une pitié que la disposition où l'on voit une infinité de gens. Il y en a qui ne font que causer au Temple, comme s'il étoit basti pour cet usage, & qu'il fust permis aux femmes de s'entretenir de bagatelles, pendant qu'il leur est defendu d'enseigner, & de parler dans l'Eglise de choses mêmes qui peuvent servir à leur salut. D'autres se laissent entraisner au sommeil, comme si les Eglises étoient des dortoirs, & qu'ils n'eussent ni temps ni maisons pour dormir. Tout cela marque une nonchalance prodigieuse pour la pieté. On n'oseroit se presenter devant un Prince de la terre, dans l'état où l'on paroist devant le Monarque du Ciel. On auroit peur de ruïner sa fortune, & l'on ne craint pas de perdre le Ciel. Il ne faut quelquefois qu'un bon moment pour convertir un homme, & on le laisse échapper par sa negligence. C'est mal connoistre le prix du temps: Et il est surprenant que des Turcs ayent pour les réveries de l'Alcoran, plus de respect qu'on n'en voit dans la plus part des Chrétiens

tiens pour les Oracles de l'Evangile. On peut dire hardiment que le cœur Turc a généralement un meilleur fond de Religion, & que s'il poſſedoit la lumiere du Chrétien, il l'employeroit plus utilement que nous ne faiſons, & à ſon ſalut, & à la gloire de Dieu.

Le moyen qu'on execute les ordres quand on leur refuſe l'attention qui leur eſt deuë? qu'on ait de la veneration pour les myſteres de l'Evangile quand on ſçait à peine le ſujet du Predicateur? qu'on ſe corrige de ſes vices, quand on détourne les yeux du portrait qu'on en fait? qu'on tremble aux menaces du St. Eſprit, quand on bouche l'oreille à ſa voix? Eſt-il ſurprenant aprés cela, que les Sermons faſſent ſi peu de fruit: qu'on employe plus d'années à mettre un cœur en état de ſalut, qu'il n'en fallut à St. Paul, pour faire triompher l'Evangile depuis Jeruſalem juſques dans l'Illyrie, & que trois mille predications excitent à peine dans un ſeul homme, les diſpoſitions qu'une Predication de St. Pierre produiſit dans trois mille ames? La parole Dieu a toûjours la même vertu; mais les cœurs n'ont pas toûjours les mêmes qualitez, & ils changent ſelon les temps. Il y a un temps de *cœurs honneſtes*, de *cœurs tendres*, de *cœurs zelez*, un temps de cœurs *ſuperſtitieux*, de cœurs *credules*, de cœurs *de tenebres*: un temps de cœurs *endurcis*, de cœurs *profanes*, de cœurs *refroidis*. On évite la fauſſe devotion dont on ſe moque, & on a raiſon; mais on ſe jette dans l'impieté, & l'on a tort. La ſanctification du Dimanche, ne conſiſte pas à s'abſtenir du travail du corps, c'eſt l'honorer en beſtes, qui ont leur jour de repos. Elle conſiſte dans l'abſtinence des vices, & il vaudroit bien mieux que les artiſans travaillaſſent dans leur boutique pour nourrir leur famille, & que le payſan cultivaſt ſon champ, que de s'enyvrer, de ſe quereller, de blaſphemer le nom de Dieu, qui ſont les triſtes fruits de l'oiſiveté du Dimanche: De pareilles actions le conſacrent à l'honneur du Demon, & non à la gloire de Jeſus Chriſt. On peut aſſeurer avec verité, qu'il n'eſt point de jour qu'on paſſe ordinairement plus mal que le Dimanche, que la plus part des Chrétiens employent à tout autre uſage qu'à celuy où il eſt deſtiné. C'eſt

le

le jour de la reſurrection du vice qui étoit enſeveli dans le travail de la ſemaine: Et l'on y voit plus de diſſolutions, plus de débauches, plus de libertinage, que dans les jours communs. Il ſemble que la pieté ſe reduit à ne point travailler.

### *Sanctification du Dimanche en particulier avant le culte public.*

Le culte public ſans le particulier, ne ſuffit pas à la ſanctification du Dimanche. Dés qu'on eſt éveïllé, il faut ramaſſer ſon eſprit pour mediter ſur les myſteres dont ce jour ſacré a été le témoin, & ſe tranſporter juſques ſur le tombeau de Jeſus Chriſt, pour l'en voir ſortir d'une maniere glorieuſe, qui ſert de gage à tous les membres de ſon corps myſtique, afin d'eſperer l'immortalité. C'eſt le moyen de s'accoûtumer à mepriſer la mort, & *de poſſeder par avance les delices du Ciel.* Cette reflexion ſera ſuivie d'une autre, c'eſt qu'il eſt impoſſible de joüir de la reſurrection de la *gloire*, ſans commencer par la reſurrection de la *grace* : & ſi l'homme ne quitte le tombeau des pechez où il eſt enſeveli, il ne ſortira point tout brillant de lumiere, de deſſous la maſſe de poudre où ſon corps eſt caché. Ces meditations devroient bien étre continuelles; mais la foibleſſe de l'eſprit qui ſe laſſe bien-toſt de la contemplation des bonnes choſes, & les occupations de la vie, qui le diſſipent par mille diſtractions, l'engagent à ſe choiſir un temps, où il recueïlle ſes forces, pour ſe preſter tout entier à ces grands objets: Et il n'y en a point de plus propre que le jour où le Fils de Dieu a donné & des exemples & des motifs de tous ces myſteres; ce jour étant une occaſion propre à exciter la meditation. Aprés cela on reveillera les deſirs de loüer Dieu avec ſes freres, par une ſainte union de cœurs & de voix, qui eſt une image du Ciel. David nous a laiſſé ſur cela des penſées & des paroles, qui nous peuvent ſervir. *Eternel, j'aime la demeure de ta maiſon, & le lieu du pavillon de ta gloire.* Pſ XXVI. 8. C'eſt par des mouvements ſemblables aux ſiens, qu'on parvient au titre d'homme *ſelon le cœur de*

*Dieu.* Un Prince du monde fait ſes plaiſirs d'aller à une feſte, à un Opera, à un bal, à une partie de chaſſe, & David cherchoit en d'autres choſes, la matiere de ſa joye. *Je me ſuis réjouy des diſcours de ceux qui diſent, Nous irons en la maiſon de l'Eternel.* Pſ. CXXII. 1. Ce ſont là d'heureuſes diſpoſitions à la priere, où il faut s'attacher extraordinairement, pour demander les lumieres du St. Eſprit, qui ſont neceſſaires pour profiter de la parole de Dieu, & qui la rendent une ſemence feconde, qui produit ſon fruit. Sans de pareils actes, il eſt impoſſible qu'on ſoit édifié du ſermon. On ſera dans l'aſſemblée des Fidelles, comme un Demon avec les enfants de Dieu, & l'on en ſortira même plus méchant qu'on n'y étoit venu, par le nouveau degré de malice qui ſuit le mépris des graces de Dieu. C'eſt le comble du malheur, que ce qui eſt inſtitué pour le ſalut de l'homme, ſerve à ſa condamnation, & qu'il trouve le chemin de l'enfer dans la voye du Ciel.

### *Sanctification du Dimanche aprés le ſervice public.*

Il y a des mouvements de devotion particuliere, qui doivent ſuivre le culte public, & qui ſont neceſſaires à la ſanctification du Dimanche. On ne va pas écouter le Sermon, comme un charme de l'eſprit, qui prend plaiſir à l'éloquence du Predicateur, & à la beaute du ſujet qu'il a traitté. On va l'ouïr pour en profiter, pour éclairer & purifier le cœur, pour corriger ſes vices, & pour nourrir ſes vertus: Et l'on eſpercroit en vain de recueïllir ces fruits du Sermon, ſans y mediter avec application. Les reflexions ſur ce qu'on a oüy, font demeurer dans la memoire les paroles de Jeſus Chriſt, on les gouſte, on les ſavoure, on en eſt pénétré, on les met en effect. Sans la meditation, le Sermon a la deſtinée de la ſemence qui a tombé au chemin. Les occupations du monde ſont autant d'oiſeaux qui fondent en troupe pour la devorer, & il n'en reſte rien dans le cœur. Au contraire par le ſecours de la meditation, le pecheur ſe reconnoiſt au portrait qu'on a fait des vices, & il ſe ſert utilement des conſeils qu'on luy a donnez pour les corriger. Quand la memoire du

Ser-

Sermon eſt recente, on eſt bien mieux en état de refléchir ſur ſon devoir. Ce doit étre même la matiere de l'entretien comme de la meditation pour s'entre-communiquer ſes remarques: Et Jeſus Chriſt qui ſe joignit aux deux Diſciples qui en allant à Emaus parloient enſemble des merveilles de leur divin Maiſtre, entre encore dans l'entretien des perſonnes qui font des myſteres de l'Evangile, le ſujet de leur converſation. Elles ſe ſervent reciproquement de Predicateur: Et c'eſt particulierement au Dimanche, qu'il faut pratiquer la leçon de Jeſus Chriſt. *Tu enſeigneras ſoigneuſement à tes enfants les paroles que je te commande, tu s'en entretiendras en ta maiſon, & par le chemin, en te levant, & en te couchant.* Deut. VI. 8.

Il faut auſſi que la Charité ſe réveille, à l'imitation de celle de Dieu, qui s'eſt reſpanduë dans les ames affamées qu'il a nourries du pain celeſte de ſa parole; C'eſt un jour de liberalité que le Dimanche ſelon l'ordre de St. Paul, qui luy aſſignoit la contribution des Corinthiens, & quand on n'y fait de bien à perſonne, on peut dire que c'eſt un jour perdu. Enfin la ſainteté du Dimanche, doit étre conſommée par des tranſports de joye, qui naiſſent des exercices de la pieté, de la meditation des myſteres de Jeſus Chriſt, de la communication de ſes graces. Rien ne marque mieux un cœur tourné ves la devotion, que cette allegreſſe ſpirituelle, qui eſt un des plus beaux caractéres de l'eſprit de Dieu. C'eſt un des degrez de la récompenſe qu'il donne à ſes enfants, du ſervice qu'ils luy ont rendu, & on ſeroit ſans gouſt pour les choſes celeſtes, dans l'inſenſibilité du plaiſir d'étre éclairé des rayons de la face de Dieu, des lumieres de la verité, de l'avoir contemplé ſur le Thrône de ſa grace, d'entendre ſa voix dans l'Evangile, de parler à luy face à face dans la priere. Ce ſont les faveurs qu'il fait dans ſon Temple, quand on luy rend un culte public, & c'eſt alors qu'on peut s'écrier *voicy le jour que le Seigneur a fait, réjouiſſons-nous-y.* Heureux jour qui eſt une peinture de l'Eternité, jour qui étant employé de la ſorte ſe peut nommer le delices de Dieu & de l'homme, le ſaint à l'Eternel, l'honorable & l'honoré! Eſ. LIX. 31.

## CHAPITRE XXXVIII.

*Des vices opposez à la Religion. De l'Impieté. De la Superstition: son enormité. De l'Idolatrie. Raisons de l'unité de Dieu. L'Eglise Rom. adore plusieurs Dieux. De la Magie: Ce n'est pas toûjours illusion. De la Divination: Divination fabuleuse: Divination magique. Vanité de l'Astrologie judiciaire. Des Caractéres & des Talismans. Refutation des raisons qu'on allegue pour les établir.*

L'Atheïsme est si contraire aux lumieres de la raison, & aux sentiments de la conscience, que le nombre des Athées de *speculation*, est trés petit & fera toûjours trés peu de figure dans le monde. Un peril, une tempeste, arrache un *mon Dieu*, de la bouche des plus Impies. Ce cri est la voix de la Nature, qui parle dans ces occasions, pour faire hommage à la premiere cause. On voit bien, que touts les étres ne sont pas *contingents*, & qu'il faut absolument qu'il y ait un étre necessaire, qui fait passer les autres, de l'état de possibilité, à l'état d'existence, & que les particuliers de chaque espece, faisant un nombre certain & fini, puis qu'il existe actuellement, il doit avoir commencé par l'unité. Ainsi il y a un premier oranger, un premier aigle, un premier lion, un premier basilic, un premier homme, qui empruntent leur vie, d'un étre qui existe de soy. Mais l'Atheïsme n'est pas le seul ennemi qui soit redoutable à la Religion. Elle en trouve un autre dans la Superstition: Et quoy qu'il ait moins de degrez d'Impieté, il est toutefois plus dangereux, parce qu'il a pour luy le penchant du cœur, l'éducation, l'exemple, & même l'amour de la Religion, qui est une source feconde d'égarements quand il est mal réglé. Aussi la Superstition a tout inondé: les Barbares, les Peuples polis, les Juifs, les Chrétiens, les Mahometans; & elle est plus difficile à guerir que l'Atheïsme, qui se refute par de solides demonstrations. Au lieu que la Superstition s'appuyant

yant de l'antiquité, de miracles imaginaires, de zele aveugle, rejette le ſecours qu'on luy veut donner. D'ailleurs l'Atheïſme n'oſe preſque lever la teſte: il ſe cache dans les tenebres, comme un monſtre qui eſt généralement abhorre: & qu'on étouffe par la main des bourreaux: & cela rend ſon venin moins contagieux. Mais la Superſtition marche la teſte levée, elle ne rougit point aux yeux du public, & elle ſe fait une gloire d'y étaler ſes cérémonies, ſa pompe, & ſes ſacrifices. Enfin on trouve dans la raiſon toute corrompuë qu'elle eſt, des preuves ſolides de l'exiſtence de Dieu: Mais il faut chercher dans une autre ſource, la maniere de le ſervir; chaque Religion prend le parti de ſa régle, en ſoûtenant qu'elle eſt la meilleure, & ce prejugé forme un prodigieux eſloignement d'eſprit. Ces conſiderations aprennent que la Superſtition eſt la peſte de la Religion, qui n'a point d'ennemi plus redoutable, qu'il eſt opiniaſtre, qu'il eſt interne, qu'il eſt général.

Dieu ne ſçauroit étre ni trop reſpecté, ni trop aimé; & les hommages qui luy ſont rendus, paroiſtront toûjours trés inferieurs & à la majeſté de ſa nature, & à l'excellence des Graces qu'il communique aux hommes & aux Anges par ſon admirable bonté. Il eſt vray pourtant en un certain ſens, qu'il peut y avoir de l'excez dans la Religion, parce que pour rendre à Dieu l'honneur qui luy eſt deu, on ſe ſert de moyens qu'il deſapprouve. Ainſi la Superſtition eſt une Religion baſtarde, une fauſſe pieté, où Dieu eſt deshonoré. En effect, Dieu n'eſt pas ſeulement environné d'une majeſté infinie, qui merite que l'homme s'anéantiſſe à ſes pieds, pour luy faire un hommage profond de tout ce qu'il poſſede; il doit étre encore regardé comme un Maiſtre ſouverain qu'il faut ſervir ſelon ſa volonté. C'eſt manquer de reſpect, que de prevenir ſes ordres: Et quelque bonne intention qu'on puiſſe avoir, l'homme eſt tellement abyſmé dans l'ignorance, & il a des veuës ſi oppoſées aux veuës de Dieu, qu'il aura toûjours le malheur de luy déplaire, en ne ſuivant, que ſon imagination. Les cérémonies des Phariſiens n'étoient pas mauvaiſes de ſoy. Laver les mains pour prendre ſon repas, eſt une action

de bienſéance, & les Phariſiens en ayant fait un devoir de Religion, Jeſus Chriſt rejette cela comme un culte vain & ſuperſtitieux, qui n'a aucune loüange à eſperer. *En vain m'honorent-ils, enſeignant des Doctrines qui ne ſont que des Commandements d'homme.* Mat. XV. 9. Quelque belle couleur qu'on luy puiſſe donner, un culte eſt faux quand Dieu ne l'a pas inſtitué, parce que le ſervice Religieux doit étre établi par ſon authorité. C'eſt le ſeul *Legiſlateur* de l'Egliſe, & l'on outrage, & ſa majeſté, en s'attribuant un pouvoir qu'il s'eſt reſervé, & ſa ſageſſe, en luy appliquant des choſes qui ne luy ſont pas moins contraires que la lumiere l'eſt aux tenebres. Ce n'eſt pas faire honneur à un homme judicieux, de luy attribuer les pitoyables égarements d'un fou: Et Dieu eſt encore plus maltraitté, quand on luy aſſigne une Religion humaine, parce qu'il y a une telle oppoſition entre les penſées de Dieu, & les penſées de l'homme, qu'ils ſe regardent reciproquement comme des inſenſez. Les myſteres de Dieu ſont la *folie de l'homme animal*, & les imaginations de l'homme animal, font dire à Dieu, qu'il eſt *fou & aveugle.*

## *Enormité de la Superſtitution. C'eſt une ignorance de Dieu & de l'homme.*

On commence déja de voir que la Superſtition eſt un trés grand vice, & on le connoiſtra encore mieux en pénétrant les parties qui la compoſent. Le fond eſt une groſſiere ignorance de la verité, que eſt cachée par les tenebres du cœur, & qui fait enviſager Dieu ſous une forme étrangere, qui ne reſſemble point à l'original. L'homme ſe peint un Dieu à ſa maniere, il racourcit & borne l'idée qu'il en a, pour rendre ſa majeſté plus ſupportable à ſes yeux quand il veut l'adorer: un Dieu materiel, & renfermé dans certains eſpaces, l'accommode mieux, qu'un Dieu ſpirituel & immenſe. Ce que l'homme a retranché des perfections de Dieu, il ne veut pas le laiſſer perdre, & il le partage entre les creatures, pour leur rendre des honneurs divins. Cela vient auſſi de ſon ignorance. Comme il ne cognoiſt point Dieu, il ne ſe peut pas connoiſtre

noiſtre ſoy même ; de ſorte que ne ſçachant pas quelle eſt ſa veritable grandeur, il rampe devant ſes égaux, & devant ſes inferieurs. Il ſe perſuade que le Soleil & les Aſtres du Ciel luy ſont ſuperieurs, & que leur durée, leur incorruptibilité, leurs brillants, la régularité de leurs mouvements, ſont une portion de Divinité, à qui l'adoration ne peut étre refuſée ſans impieté. S'il connoiſſoit bien la nature de ſon ame, il ſe croiroit, ſans ſe flater, beaucoup plus excellent que le Soleil, qui n'eſt qu'une mer de flamme, ſans raiſon, ſans ſentiment, ſans volonté, pour ſuſpendre ſa courſe. Nôtre ame eſt maiſtreſſe de ſes actions, elle régle ſes mouvements, elle connoiſt le commençement & la fin de la courſe du Soleil, le temps de ſon éloignement, de ſon retour, de ſes Eclipſes ; de ſorte que ce ſeroit au Soleil, s'il avoit de la connoiſſance, à reſpecter l'homme, & non à l'homme d'adorer le Soleil. Auſſi Dieu, qui dans la creation du monde, a commencé par les étres inferieurs, a produit les Aſtres avant l'homme. Il ne crea plus rien aprés luy, parce que c'étoit ſon Chef-d'œuvre, & la fin des ouvrages viſibles, qui ſe rapportent tous à luy, comme l'homme ſe rapporte à Dieu, ſa principale fin. A la verité les Anges & les Bienheureux ont des perfections que l'homme n'égale point. Ainſi par une fauſſe humilité il ſe croit obligé de leur rendre un culte Religieux. Mais il s'égare en cela, faute de ſe bien connôitre. Car en un mot, cet homme qui ſe regarde comme une maſſe de chair & de ſang, enveloppée d'afflictions, & ſujette à la mort, eſt égal aux Anges mêmes, par trois differents endroits : comme creature tirée de l'abyſme du néant : comme *compagnon de ſervice*, ſoûmis immediatement a Ieſus Chriſt : comme enfant de Dieu, deſtiné à l'heritage de l'Eternité. Cela exclut l'adoration, qu'un eſprit peu éclairé croit appartenir aux Anges, par la gloire de leur nature, & par les bons offices qu'ils nous rendent en nous protegeant. On leur doit & du reſpect, pour ne choquer point la pureté de leurs yeux par des actions infames, & de l'amour, pour leur donner les loüanges qu'ils meritent, & les choiſir pour modelle de nôtre vie : mais il faut ſe tenir dans ces bornes, & l'on n'en

peut

peut ſortir, ſans s'égarer dans la Superſtition. St. Paul a condamné expreſſement le ſervice des Anges. Le Concile de Laodicée en marchant ſur ſes pas, a deſapprouvé hautement ceux qui faiſoient des Aſſemblées pour venerer les Anges. *C. XXXV.* Et les Oratoires baſtis en l'honneur de St. Michel dans la Phrygie, ont dépleu à Theodoret.

*La Superſtition eſt un faux amour des creatures, & une credulité.*

Un amour déreglé, entre auſſi dans la Superſtition. C'eſt luy qui s'eſt fait des Dieux, des Heros & des Hommes Illuſtres, qui avoient bien ſervi la Patrie: on a creu qu'il falloit les en recompenſer par l'Apotheoſe, en leur conſacrant des Temples, des Autels, & des Feſtes. L'amour paternel a cherché des conſolations à la perte d'un fils bien aimé, en dediant des images à ſa memoire, qu'on a venerées par reflexion à l'original. Mais l'amour, comme la douleur, a des bornes, qu'on ne peut violer ſans choquer les lumieres de la raiſon, & les régles de la pieté; Et c'eſt un amour ſuperſtitieux, que celuy où Dieu eſt deshonoré. La tendreſſe & la reconnoiſſance luy plaiſent, quand elles ſe tiennent dans le juſte milieu que la prudence preſcrit; mais la reconnoiſſance & la tendreſſe, ſont des ſacrileges, quand elles empruntent des honneurs divins, pour en favoriſer une creature. Il entre auſſi de la credulité, de la precipitation, du préjugé dans la Superſtition; maladies dangereuſes de l'eſprit, & qui le rendent incapable d'étre éclairé des lumieres de la verité, ſans leſquelles on s'égare à l'infini, parce que l'erreur n'a point de bornes. Y eut-il jamais une plus grande foibleſſe, que de faire dépendre la faveur de Dieu, des lieux où ſe forme le tonnerre? à gauche c'eſt un bon ſigne, à droite il eſt mauvais. Quelle folie de chercher dans le chant d'un oiſeau, dans le mouvement des entrailles d'un pauvre animal, le bon ou le mauvais ſuccez d'une entrepriſe, comme ſi Dieu faiſoit les animaux, confidents de ſes deſſeins? Il falloit que les augures fuſſent bien maiſtres de

de leurs eſprits, pour s'empêcher de rire de la ſtupidité des Peuples qui donnoient aveuglement dans ce ridicule. Cependant on y déferoit comme à des Oracles. *Sulpice* fut dépoüillé du Sacerdoce, parce que ſon bonnet tomba pendant qu'il ſacrifioit. Cet accident étoit un Arreſt du Ciel, qui declaroit Sulpice indigne d'approcher des autels. Le cri d'une ſouris priva *Fabius* de la Dictature, & oſta à *Flammius*, la charge de Général de la Cavalerie. Il falloit que ce petit animal euſt alors de grandes lumieres, pour régler ainſi la fortune des hommes, & obliger à ſe ſoûmettre à ſa voix, une Ville qui a donné des loix à l'Univers. Cette folie divertira peut étre les perſonnes qui aiment à rire de la credulité: Mais c'eſt une matiere lugubre, que les cruels effects de la Superſtition qui a reſpandu des torrens de ſang humain, pour appaiſer la colere des Dieux. Aprés cela on croyoit qu'on étoit quitte du peril qui menaçoit: Et la Magie a employé ces abominables ſacrifices, pour mieux reuſſir à ſes deſſeins. Cela ſeul fait connoître que c'eſt aux Demons, dont les inclinations ſont toutes meurtrieres, qu'on immoloit ces victimes.

On peut aſſeurer auſſi, que la Superſtition n'eſt qu'une haine de Dieu, déguiſée ſous les apparences d'amour. Elle ſe peint un Dieu trés prompt à ſe mettre en colere, & à punir les crimes; & cette idée n'excitant que des mouvements de frayeur, eſt incompatible avec l'amour, qui naiſt de la patience & de la miſericorde de Dieu. Ainſi les ſuperſtitieux entrent dans les Temples avec les mêmes diſpoſitions qu'ils mettent le pied dans une foreſt pleine de beſtes ſauvages & de ſerpents: Et comme ils tremblent d'étre mordus par les uns, ou dechirez par les autres; ils ſont ſaiſis de peur, que les foudres du Ciel ne tombent à chaque moment ſur leurs teſtes, pour les écraſer au pied des autels. Ce ſont là des effects contraires à ceux de la Religion, qui remplit le cœur de confiance, & fait regner dans les paſſions une agreable paix. Auſſi Salomon attribuë au Juſte, le cœur *d'un jeune lion*, qui marche avec une aſſeurance que rien n'intimide. La foibleſſe, la lâcheté, les troubles, ſont l'ouvrage de la Superſtition.

tition. Le Ciel, la terre, l'air, l'eau, les elements, tout fait ombrage au cœur: il croit que tout eſt plein de ſpectres & de furies pour le déchirer. Il tremble dans les compagnies, il paſlit dans la ſolitude, il s'épouvente dans les ombres de la nuit, il s'étonne pendant le jour. Les eſclaves gouſtent du repos aprés leur travail, les plus violentes maladies donnent quelque relâche: les fous ont quelquefois de bons intervalles, le ſuperſtitieux n'en a pas. Toûjours inquiet, toûjours plein de ſcrupules, toûjours ennemi de ſoy même, il eſt couché ſur des épines qui le déchirent continuellement, & qui ſe changent enfin en un lit de feu pour le conſumer miſerablement.

Cependant la Superſtition n'eſt pas toûjours timide. Son inconſtance la jette dans le contraire, & il n'eſt point de temerité qui l'égale. Elle ſe repoſe ſur des roſeaux briſez, & avec le faux appuy, elle brave tout, juſques aux menaces de Dieu. Les Juifs devoient trembler à Jeruſalem, quand Titus y eut mis le ſiege, & qu'ils ſe voyoient la victime de la peſte & de la famine: Et ils ſe perſuadoient que leur Temple étoit un rempart inexpugnable à toutes les Forces Romaines, & que Dieu les conſerveroit pour l'amour de luy. Des Impoſteurs en leur promettant des miracles, les entretenoient dans cette folie, & ils en revenoient toûjours à crier, *le Temple de l'Eternel*, quoy que les Prophetes & les évenements euſſent deu les guerir de leur imagination.

## *De l'Idolatrie. Preuves de l'unité de Dieu. Egarement des Payens dans la pluralité de Dieux.*

La Superſtition eſt diviſée en deux parties générales, qu'on peut nommer ſuperſtition *d'objet*, & ſuperſtition *de culte*. Celle-là met une creature à la place de Dieu, pour en faire l'objet de ſon adoration; celle-cy en retenant le vray Dieu, le ſert d'une maniere qu'il deſapprouve. Parlons brievement des eſpeces contenuës ſous ces deux genres. La ſuperſtition d'objet ſe diviſe en *Idolatrie*, en *Divination*, en *Magie*, en *Obſervances vaines*. St. Paul voyant la Ville d'Athenes inondée de l'Idolatrie, juſques là qu'elle avoit

avoit groſſi le nombre de ſes Divinitez, d'un Dieu inconnu, leur reprochoit avec raiſon, qu'ils étoient *trop ſuperſtitieux*. L'Idolatrie eſt donc la principale branche de la Superſtition: Les Peres qui vivoient ſous l'authorité des Empereurs payens, ont regardé l'Idolatrie comme le plus épouventable de tous les pechez: la deſcription qu'ils en faiſoient, empechoit les Chrétiens de profeſſer un culte ſi impie, & ils aimoient mieux ſouffrir les plus cruels ſupplices, que de jetter un grain d'encens, ſur l'autel de Jupiter. Cependant l'Atheïſme paroiſt encore plus noir que l'Idolatrie, qui ne ruïne la Divinité que par conſequence, au lieu qu'un Impie l'anéantit directement. Par ſoy même donc & ſelon ſon objet, l'Atheïſme eſt le plus grand de tous les crimes, puis qu'il renverſe abſolument la Religion, dont l'Idolatrie conſerve encore une ombre legere; mais elle marche immediatement aprés l'Atheïſme, puis que c'eſt anéantir la Divinité, que de la partager; comme le Soleil ceſſeroit d'étre le flambeau du monde, s'il étoit diviſé en petits points de lumiere, de la groſſeur d'un diamant. Dieu étant un Etre trés parfait, doit avoir les qualitez de l'étre au ſupreme degré, la verité, l'unité la bonté, & cela ne ſouffre point de partage. Comme Dieu eſt ſouverainement bon & ſouverainement vray, il eſt auſſi ſouverainement un; & la parfaite unité exclud la multitude ſous une même eſpece. Dailleurs la pluralité de Dieux, détruit & la neceſſité d'exiſtence, & l'infinité, qui ſont eſſentielles à la Divinité. Les natures ſingulieres n'étant pas neceſſairement renfermées dans l'eſpece, leur exiſtence eſt contingente, & la raiſon nous fait voir clairement qu'il n'eſt pas neceſſaire que David ou St. Paul exiſtent réellement, parce qu'ils ne ſont point contenus dans l'idée de l'homme. En ſuppoſant pluſieurs Dieux, leur exiſtence n'eſt point neceſſaire, parce qu'elle n'eſt pas compriſe dans l'eſſence, qui autrement communiqueroit une même exiſtence à ces Dieux partagez: Et cela eſt impoſſible; étant pluſieurs, leur exiſtence eſt differente. L'infinité exclud auſſi la pluralité de Dieux, parce que ſi la ſouveraine perfection eſt partagée entre pluſieurs natures, l'une poſſederoit ce que l'autre n'a pas, & cette diverſité de per-

perfections ſeroit le principe de leur difference. La pluralité de Dieux choque donc les lumieres de la raiſon, & eſt incompatible avec l'idée de Dieu.

Comme il n'y en a qu'un, il n'en faut ſervir qu'un: Et c'eſt un crime de lezé Majeſté Divine, que de donner des Compagnons à Dieu; comme c'eſt un crime de leze Majeſté humaine, que d'oppoſer un Tyran au legitime Roy. Un ſujet qui aime l'équité, refuſera avec indignation, le ſceptre qui luy eſt offert: Et la plus belle particularité de la vie de Germanicus, eſt de s'étre fortement oppoſé à l'envie que les Legions Romaines témoignoient de le faire Empereur à la place de Tibere, & de leur avoir preſenté ſon eſtomach pour recevoir les coups dont ils le menaçoient, qu'il trouvoit plus ſupportables, que la Dignité ſouveraine à laquelle ils vouloient l'élever. Encore dans les rebellions, celuy qu'on prefere au legitime Monarque, a quelquefois de meilleures qualitez: Il eſt plus ſage, plus vaillant, plus liberal, plus clement, plus propre à gouverner. Mais on met à la place de Dieu, une chétive creature qui luy eſt trés inferieure en tout: en ſageſſe, en bonté, en puiſſance, en ſainteté, en clemence, en juſtice. Ainſi l'on outrage tout enſemble, & le monde en luy donnant un Roy qui n'a pas les qualitez propres à le conduire, & le maiſtre du monde, en luy aſſociant des ſujets éloignez d'une diſtance infinie de ſes perfections. C'eſt bleſſer ſon authorité, c'eſt faire tort à ſes vertus, comme s'il avoit beſoin d'un ſecond pour ſoûtenir le fardeau de l'Empire du monde.

Rien n'eſt plus contraire à ſa gloire. St. Paul a regarde cela comme un crime, & un chaſtiment tout enſemble, qui attiroit encore un autre ſupplice: Les ſages ayant chaugé la verité de Dieu en fauſſeté, *pour adorer & ſervir la creature, en abandonnant le Createur*, il les a livrez à leur folie, en leur permettant de ſe faire autant de Divinitez qu'il y avoit d'hommes, pour les adorer, & de leur attribuer divers ſexes, & des paſſions oppoſées à la vertu. Mais entre ces prodiges d'égarement, il n'y a jamais eu rien de plus ſurprenant que ces dix Dieux que le Paganiſme a établis, pour conduire un épy de bled à ſa per-

perfection. C'eſt de St. Auguſtin que nous puiſons cette remarque. Ils n'ont pas trouvé une Déeſſe Segetie, qui fuſt telle qu'ils puſſent recommander les bleds à elle ſeule. Ils ont prepoſé aux grains cachez dans la terre, la Déeſſe *Seia*, & pour les conſerver dans le grenier, ils ont encore établi la Déeſſe *Tutiline*. Cela n'a pas ſuffi à ces malheureux. *Ils ont commis & Proſerpine ſur le froment en germe, & le Dieu Rodot aux nœuds du chaume, & la Déeſſe Volutine, aux feuïlles qui ſervent d'enveloppe à l'épy, & la Déeſſe Patelene à l'ouverture des feuïlles qui ſert de paſſage à l'épy, & la Déeſſe Hoſtiline aux barbes de l'épy: & la Déeſſe Flore aux fleurs du bled, & la Déeſſe Lactutie au grain en lait, & la Déeſſe Matute au grain en maturité, & la Déeſſe Rucine à la moiſſon.* Aug. Div. Civ. l. IV. c. 8. Pleuſt à Dieu que le Chriſtianiſme, n'euſt point multiplié ſes Dieux ſous d'autres noms, & tombé dans la faute que St. Paul reproche aux Payens d'avoir ſervi la creature.

### *La Religion Rom. adore pluſieurs Dieux.*

On ne peut pas nier qu'on ne faſſe aujourd'huy dans l'Egliſe Rom. en l'honneur des Saints, ce que les Payens ont fait pour ſervir leurs Dieux. On baſtit des Temples, on conſacre des images, on dedie des feſtes à la gloire des Bienheureux, on les invoque, on leur fait des vœux, on jure par leur nom. S'il n'y a point d'Idolatrie dans ces actes, comment eſt-ce que les Peres en ont accuſé les Payens? Dans ce reproche, il y a ou de la mauvaiſe foy, ou de la temerité; ſi ces honneurs ſont legitimes, la ſeule intention feroit l'Idolatrie, en rapportant ce culte externe, à une creature conſiderée comme derniere fin, & ſouverain principe de tout. Or les Peres des trois premiers ſiecles, n'ont pas laiſſé d'accuſer les Payens de Superſtition, ſans pénétrer dans leur intention, qui eſt inconnuë aux hommes: & par la diviſion de grands & de petits Dieux, les Idolatres témoignoient même aſſés qu'ils n'avoient pas deſſein de rendre à tous, des honneurs égaux. Le culte exterieur étoit pareil, mais l'interieur étoit different. Cette accuſation que les Peres ont intentée contre les Payens,

eſt une preuve qu'ils n'ont jamais rendu aux Saints les honneurs qu'on leur fait aujourd'huy : toutes les diſtinctions qu'on employe pour ſauver l'Idolatrie, leur étoient inconnuës, & ils étoient trop ſages, pour faire des objections qu'on pouvoit aiſement leur renvoyer. Toutes les ſubtilitez de l'Eſcole, par ſes diſtinctions de culte relatif, & de culte abſolu, d'adoration de dulie, & d'adoration de latrie, diſculpent Nebucadnetſar, & il n'eſt point Idolatre, lors que ſurpris de l'explication de ſon ſonge, il voulut qu'on ſacrifiaſt *des victimes, & qu'on bruſlaſt de l'encens*, en l'honneur de Daniel. Dan. II. 48. On perſuaderoit difficilement que ce Prince ait regardé comme le maiſtre des Dieux, un juif qui étoit à ſon ſervice. Cela eſt incompatible avec le diſcours de Nebucadnetzar au Prophete, *vrayment vôtre Dieu eſt le Dieu des Dieux, & le Seigneur des Rois.*

Mais quelque dignité que Daniel poſſedaſt, c'étoit une dignité créée, qui ne merite point d'honneurs Religieux, qui ſuppoſent toûjours dans le ſujet qu'on adore, quelques proprietez divines. On ne peut dire un *Ave Maria*, ſans être perſuadé que la Vierge eſt preſente à celuy qui la ſaluë, comme elle étoit devant les yeux de l'Ange Gabriel, quand il luy adreſſa ce diſcours : & il faut une ſçience d'une étenduë infinie, afin qu'un Saint qu'on invoque, entende les prieres qu'on luy preſente, & en même temps, & dans tous les lieux du monde, & en diverſes langues. Ces honneurs outrez, font injure aux Saints, qui cherchent leur gloire en celle de leur Maiſtre. Ils ne veulent point s'enrichir de ſes dépoüilles, & c'eſt les changer en de veritables Idoles, que de les honorer ainſi. Le Demon recevroit bien à bras ouverts un ſemblable culte ; mais il fait horreur aux Saints, & nous ne doutons pas que Daniel n'ait rejetté les ſacrifices & les parfums que Nebucadnetſar luy voulut offrir. Puis qu'il avoit mieux aimé vivre de legumes, que de ſe nourrir des viandes royales, parce que l'uſage luy en étoit defendu par la Loy ; il eſt ſans apparence qu'il ait receu les ſacrifices qu'on luy deſtinoit contre le fondement de la Religion Moſaïque qu'ils ruïnoient abſolument. Il eſt vray que l'Ecriture ne dit pas ex-

expreſſement, que Daniel refuſa ces honneurs divins, mais elle le fait aſſés connoiſtre par les circonſtances, & Dieu n'auroit pas mis Daniel entre Noë & Job, comme un Saint du premier ordre s'il avoit accepté les ſacrifices que Nebucatnezar luy voulut offrir. *Ezec.* XIV. 14. Les Maltois s'imaginerent que St. Paul *étoit Dieu*, parce qu'il ne mourut pas du venin de la vipere qui l'avoit mordu. On ne voit point que l'Apôtre ait combatu cette penſée, qui le faiſoit un objet d'adoration pour les Barbares. Il ne faut pourtant pas douter, qu'il n'ait diſſipé leur erreur, comme il s'oppoſa aux ſacrifices que le Sacrificateur de Jupiter luy voulut offrir dans la Ville de Lyſtere. Choiſiſſons toûjours le plus ſeur. Dieu ne ſera point offenſé qu'on ne rende pas aux Saints l'adoration de dulie; on peut étre ſauvé ſans elle, mais il n'eſt pas certain qu'il approuve de pareils honneurs, & cela ſeul doit nous empêcher de les rendre.

## *De la Magie. Si c'eſt une chimere?*

Il y a eu parmi les Payens des eſprits forts, qui ſe ſont imaginez que ce que l'on publioit de la Magie n'etoit qu'une chimere. Pline ne s'en eſt pas moins moqué que la ſecte d'Epicure. La grande raiſon de Pline, eſt que Neron avoit paſſionnement ſouhaitté de commander aux Dieux. Il poſſedoit tout ce qui eſt neceſſaire pour les ſçiences noires, des richeſſes, de l'authorité, de l'eſprit. Tiridates accompagné d'une foule de Magiciens, & Magicien ſoy même, étoit venu à Rome pour recevoir l'Armenie de la main de Neron, qui ſe fit initier aux feſtins Magiques: Et lors qu'il donnoit un Royaume à Tiridates, il ne pût recevoir de luy, la connoiſſance d'un art qu'il avoit ſi ardemment ſouhaité. Cela fait conclure à Pline, que c'eſt un grand exemple, *& indubitable de la fauſſeté de cet art, que Neron l'ait abandonné.* Plin. le. XXX. c. 2. Il y a bien des Chrétiens qui ſont dans les ſentiments de Pline, & ceux qui croyent que le Demon n'a aucune vertu, ſe rangent de ſon party. Pour nous qui ne nous piquons pas de force d'eſprit, nous faiſons volontiers une partie de *ce monde enchanté*, qui eſt perſuadé de la puiſſance des Demons

qui operent avec *efficace dans les enfants de rebellion.* Cela ſuppoſé, nous ne doutons point qu'il ne puiſſe y avoir des Magiciens, & qu'il n'y en ait en effect, quoy que bien des Impoſteurs ſe vantent fauſſement de poſſeder cette maudite ſçience: doublement coupables en cela; puis qu'ils ſont Magiciens de volonté, ſans l'étre en effect: Magiciens devant Dieu, & fourbes envers les hommes. La raiſon de Pline ne conclud rien; Dieu donnant des bornes à la malice des Princes, comme aux flots de la mer. Si Neron avoit uni la Magie à ſes autres crimes, il auroit deſolé l'Univers, immolé des hommes aux Demons, établi par tout cette infernale ſçience, qui n'a que trop de charmes pour la curioſité de l'eſprit, & qui opere des prodiges qui jettent dans l'admiration. Dailleurs on n'eſt pas Magicien quand on veut; & pour ſouhaiter de l'étre il faut trés bien ſçavoir l'Aſtrologie, comme l'Abbé Tritheme l'a remarqué. Quand on veut ſe ſervir du miniſtere *d'Orifiel*, l'Ange ſouverain de Saturne, *on doit*, dit-il, *cennoiſtre la diverſité de ſes mouvements, le pur, le propre, le mixte, le droit, le retrograde, & le confus. Ce n'eſt pas aſſés de connoiſtre méme les régles générales de l'Aſtrologie, elles ſervent bien à noſtre ſçience, mais elles ne ſuffiſent pas, & la connoiſſance de régles particulieres y eſt abſolument requiſe:* C'eſt pourquoy il a compoſé des Tables & des régles, *qu'il faut neceſſairement obſerver, pour operer dans cet art.* Stegan. L. III. C. 1. 164

Cela eſt decifif, quoy que nous n'en connoiſſions pas la raiſon; l'Operation des Demons dans les corps, peut bien dépendre en partie de la diſpoſition des humeurs, où les aſtres ont quelque part par leurs influences. C'eſt pourquoy le Pere du Demoniaque que Jeſus Chriſt guerit, diſoit que ſon Fils étoit *lunatique*, parce qu'à certains temps de la Lune, il étoit plus cruellement agité; le Demon ſecondant de ſon operation, les influences de cet aſtre. *Mat.* XVII. 15. Mais nous ne comprenons point qu'il y ait une liaiſon de dépendance, entre le mouvement de Saturne, & le changement de lieu d'un Demon, qui eſt un étre libre, & dont l'action *immanente* ne dépend pas des étoilles. Il ſemble que le Demon a établi ces régles de ſa volonté pro-

propre, pour mieux cacher la malignité de ſon art, enſeignant que ſes mouvements procedent de cauſes naturelles, de ſorte qu'on s'en peut ſervir ſans crime.

*Preuves de l'exiſtence de la Magie.*

Au reſte en ſuppoſant l'Ecriture, on ne peut conteſter ni la poſſibilité, ni l'exiſtence de la Magie. C'eſt à dire d'un Commerce de l'homme avec le Demon, qui execute en vertu d'un pact, des choſes qui ſont impoſſibles à l'art, & aux loix naturelles du mouvement des corps. Jeſus Chriſt dans le deſert fut tenté du Diable, qui luy parla réellement; & cela ſeul monſtre qu'il n'y a aucune repugnance que le Demon ſe manifeſte aux hommes, & qu'il leur faſſe quelques promeſſes pour en être adoré. Si la choſe étoit impoſſible, l'Hiſtoire de la tentation ne ſeroit qu'une fable, penſée qui fait horreur. Ce Commerce étant poſſible, on eſt trés mal fondé à en nier l'exiſtence, qui ſe prouve auſſi par l'authorité des Livres ſacrez. *Jannes & Jambres* jettent leurs verges aux pieds de Pharaon, & elles paroiſſent ſerpents; toute l'adreſſe des hommes eſt incapable de ce prodige. Il n'y avoit en ce moment ni miroirs, ni lieux preparez, pour tromper les ſens, par la perſpective; c'étoit le Demon qui operoit, ou en diſpoſant des objets de telle maniere que les verges paruſſent ſous la forme de ſerpents, ou en mouvant les organes pour exciter l'idée de ſerpents. Comme les corps ſe produiſent de certaines ſemences, auxquelles toute ſorte de matiere n'eſt pas propre: nous ne croyons point que le Demon ait eu la force de changer réellement une verge en ſerpent. Mais comme il connoiſt bien de quelle façon ou la ſuperficie des corps doit être diſpoſée pour former l'image d'un ſerpent, par la reflexion de de la lumiere, ou l'imagination & les nerfs optiques, doivent étre agitez, pour exciter l'idée d'un ſerpent, il employa un de ces moyens pour faire paroiſtre des ſerpents. Ces ſpectres ſervirent à la gloire de Moyſe; la verge d'Aron ayant englouty les verges des Enchanteurs. Simon le Magicien operoit auſſi des choſes ſurprenantes qui le faiſoient regarder des Samaritains, comme un homme divin. Et Jeſus Chriſt attribuë aux faux Prophetes de *grands miracles*:

*acles* : ce qui ne convient pas aux ſubtilitez d'un joüeur de Gobelets ni aux fourberies d'un Charlatan: ce ſont de *grands miracles*, parce qu'ils ſurpaſſent les forces de l'homme, comme porter un corps en l'air, mouvoir une ſtatuë, parler par ſa bouche, guerir promptement où les Medecins ne connoiſſent rien.

Enfin Tritheme homme ſçavant, nous apprend qu'il avoit trouvé dans un certain Philoſohpe ancien, nommé Menaſtor, qu'on pouvoit ſans billet ni meſſager faire en vingt & quatre heures ſçavoir ſa penſée à un ami dans quelque éloignement qu'il ſe trouvaſt, & qu'il en avoit fait l'experience. Il en donne le ſecret en joignant enſemble l'image d'Orifiel, à celle du Confidant avec deſobſervances ſuperſtitieuſes & des conjurations à Orifiel, *au nom du Pere, & du Fils, & du St. Eſprit.* Steg. L. III. 177. Il faut être bien hardi pour donner un dementi à Tritheme, qui ſe vante d'avoir fait ſoy même l'épreuve de ce ſecret. Tritheme n'étoit pas imbecille, ni un charlatan qui cherche à amaſſer quelque argent en trompant le public. C'étoit un ſçavant Abbé, qui n'avoit aucun intereſt à mentir: Et Tritheme aſſeûre qu'il avoit expreſſementé le ſecret de Menaſtor. Or il eſt impoſſible que ſans le ſecours du Demon on faſſe en vingt & quatre heures, ſçavoir un ſecret, de l'Europe aux Indes. Il n'y a ni oiſeau, ni animal qui puiſſe traverſer cet eſpace en ſi peu de temps, il faut pour ce voyage, un Courrier d'enfer: Et toutes les conjurations de la Trinité employées pour ce rare meſſage, les images, les noms barbares de *Merion* & de *Troesda*, écrits l'un au front, l'autre à la poitrine de la peinture de celuy qui eſt du ſecret; l'eau nommée *Albiſine* où on lave ces images pour les mettre enſuite dans un vaſe que les ſages de Indes appellent *Pharnat Alronda*, qu'il faut bien boucher de *cuir ras*, & poſer pendant 24 heures à l'entrée d'une chambre fermée, ne témoignent que trop que c'eſt là une veritable Magie, dont Tritheme s'eſt ſervi pour expliquer ſa penſée aux hommes de ſa Cabale.

### *Enormité de la Magie.*

Nous ne doutons donc pas, qu'il n'y ait de la Magie, & un

& un homme de bien doit l'avoir en horreur, puis que par les ſeules lumieres de la raiſon, les Payens l'ont condamnée, le Senat de Rome ayant banni pluſieurs fois ceux qui en faiſoient profeſſion. C'eſt une Idolatrie ſacrilege, que d'entrer en ce maudit Commerce avec l'ennemi du genre humain, qui n'obeït point aux charmes, qu'on ne luy ait rendu des marques d'honneur, dont ſa malice le rend abſolument indigne. Il n'y a jamais rien à gagner pour les hommes dans un Commerce pareil. Le Demon eſt trop fin pour eux, & l'exemple d'Adam & d'Eve oblige à le deteſter comme un dragon. St. Paul veut que nous n'ayons rien de commun avec les Diables. Il faut les hair, les fuir, les combattre, & non les chercher, les aimer, implorer leur ſecours. La guerre, & une guerre éterneſſe, à été publiée entre eux & nous par la bouche de Jeſus Chriſt: Et c'eſt renoncer à la fidellité qui luy eſt deuë, que d'étre d'intelligence avec ſon ennemi capital, & de luy adreſſer des prieres. Ce n'eſt pas aſſés que de ne le pas invoquer directement. Il ſçait bien que cela fait horreur à une ame Chrétienne. Il s'enveloppe donc de voiles pour ſe déguiſer, & recevoir par reflexion, un honneur qu'on ne luy rendroit jamais à decouvert. Il faut donc prendre garde à n'employer jamais à aucun effect, des cauſes qui n'ont aucune vertu pour le produire. Car quoy que nous ne connoiſſions pas les qualitez des corps, nous ſçavons bien, que les paroles n'ont point d'efficace phyſique, ce ſont des ſons auxquels on attache quelque idée; ainſi toute la force des paroles conſiſte à ſignifier une penſée, elles ne peuvent guerir de maladies, éteindre un embraſement, produire des effects hors de l'ame. Quand cela arrive, il y entre de l'operation du Demon, qu'on ne doit jamais employer, puis qu'il ſe fait trop bien payer de ſes peines au dépens de la pieté de celuy qui s'en ſert, & qu'il agit en vertu d'un pact où il eſt toûjours honoré.

*De la Divination. Curioſité de l'homme pour l'avenir.*

L'homme eſt dans une étrange ſituation d'eſprit. Il ne s'étudie point à connoiſtre ce qu'il devroit ſçavoir, & il

veut ſçavoir ce qu'il ne doit pas connoiſtre; ſa plus forte curioſité eſt de lire dans l'avenir, des évenements qui ne ſont pas moins cachez que les cœurs qui contribuent à leur production. Cet homme n'eſt qu'un atome dans un lieu auſſi petit que luy; Et il deſire d'étre par tout, & dans l'eſpace infini du temps, & quoy qu'il ne ſçache point ce qui ſe paſſe ches ſoy, comment il ſe nourrit, comment il ſe meut, comment il penſe; il bruſle pourtant d'envie de voir ce qui eſt caché dans le conſeil de Dieu, & dans les tenebres du temps. Le Demon a bien ſçeu mettre à profit cette curioſité de l'homme: en s'offrant de luy découvrir ces ſecrets. Voilà un ſecond traitté fait avec luy, qu'on appelle *Divination*. On ne doit pourtant pas y rapporter toutes les choſes futures, dont quelques unes ſont connuës trés innocemment, comme les effects qui ont une liaiſon naturelle & neceſſaire avec leurs cauſes. Les Eclipſes ſont prédites avec une certitude infaillible, parce qu'elles dépendent de la régularité de certains mouvements qui font rencontrer juſte, la Lune entre la Terre, & le Soleil; ou la Terre entre le Soleil & la Lune. La Medecine a des pronoſtics vrayſemblables, fondez ſur pluſieurs obſervations que tels ſignes ont éte ſuivis de tels effects. La Phyſionomie a ſes conjectures, l'air & les mouvements du viſage portant des caractéres des diſpoſitions de l'ame. Gregoire de Nazianſe qui condamne la *Divination*, n'étoit pas ignorant dans la Phyſionomie; & dans ſa troiſiéme Oraiſon contre Julien l'Apoſtat, qu'il avoit connu à Athenes lors qu'il y faiſoit ſes eſtudes, il dit qu'il conceut une mauvaiſe opinion de luy à ſa Phyſionomie. L'inſtabilité de ſon cou, le mouvement continuel de ſes épaules, l'égarement de ſes yeux qui avoient quelque choſe de funeſte, ſes pieds chacelants, ſes ris effrontez, ſes traits & ſes manieres firent connoiſtre à Gregoire quelles ſeroient un jour les mœurs de Julien, & il en dit ſa penſée, en preſence de quelques perſonnes, qui pouvoient ſervir de témoins de ſa prediction. *Naz. Or.* IV. 122. Cela ne ſe nomme point Divination; ces conjectures étant fondées ſur le temperament, dont les mœurs ont beaucoup de dépendance, quoy que la liaiſon ne ſoit pas neceſſaire; la grace de Dieu, ou l'amour de la gloi-

re,

re, s'oppoſant au penchant du temperament, & les mauvaiſes compagnies corrompant même d'heureux naturels. Il y a auſſi certaines diſpoſitions dans l'air qui préſagent la fertilité ou la ſterilité, & qui ne ſont pas inconnuës aux perſonnes qui ont quelque habitude avec la Nature. Ainſi *Thales* predit par là, qu'il y auroit abondance d'olives.

### *Ce que c'eſt que Divination : divination fabuleuſe, divination Magique.*

La Divination eſt donc un pronoſtic, des eſtres contingents, qui peuvent arriver ou ne pas arriver, des mouvements du libre arbitre qui balance entre deux contraires, des choſes qui ſe font en éloignement, où les ſens ne peuvent pénétrer. La Divination pretend enſeigner des ſecrets pour connoiſtre tout cela. Elle y a employé le vol, le chant, la paſture des oiſeaux, les entrailles des victimes, les ſonges, les foudres, les prodiges, le ſort, la terre, l'eau, l'air, le feu, les étoilles, les lignes de la main. C'eſt ce qui a produit une legion de Devins, qui ont chacun leurs noms : des Augures, des Haruſpices, des Sorciers, des Chiromances, des Geomances, des Hydromances, des Areomances, des Pyromances, des Ctibromances, des Aſtrologues Judiciaires, & des gens de pareille eſtoffe, de qui *Gaſpar Peucer* ce ſçavant medecin, a écrit amplement dans ſon livre des *divers genres de Divination.* On peut Diviſer la divination, en *fabuleuſe* & *Magique.* La premiere n'eſt qu'une friponnerie d'Affronteurs, qui ſe jouënt de la ſtupidité des Peuples. Son origine eſt ſi ridicule, qu'elle ſuffit pour la refuter. On dit qu'un Laboureur dans le Champ de Tarquinie étant à la charruë, vit ſous une motte de terre un jeune enfant nommé *Tages*, que ce Laboureur étonné de ce ſpectacle, jetta un cri d'admiration qui attira le voiſinage, que ce prodige s'étant reſpandu, toute la Toſcane y accourut en foule, & que quelques uns écrivirent ce que Tages publia des Auſpices & des Augures. Cicerón qui parle de cette belle Hiſtoire, s'en moque avec raiſon, en diſant qu'il n'eſt pas beſoin d'un Carneade ni d'un Epicure, pour la refuter.

Pour donner quelque couleur à ces rêveries, on s'eſt imaginé une eſtre ſenſible meſlé dans toutes les parties du monde qui cauſoit ces divers changements, dans les elements, dans les oiſeaux, dans les beſtes, & dans tous les inſtruments qu'on employoit à deviner, & qui decouvroit par ces ſignes ce qui étoit caché dans l'avenir. L'Aſtrologie Judiciaire regarde le Ciel comme un grand Livre, où les étoilles marquent les évenements du monde. *Gafarel* dans ſon Traitté *des curioſitez inouies*, a donné un Alphabet des étoilles, qu'il faut aſſembler comme des lettres pour en faire des mots. Ces mots expriment de grandes choſes, comme ces caractéres que la main d'un Ange écrivit aux yeux de Beltaſar. *Mene mene tekel Upharſim:* Et les ſages peuvent entendre ce langage, comme Daniel eut l'eſprit d'expliquer ces termes obſcurs, inconnus aux Magiciens de Babylone. Toutes ces ſuppoſitions étant chimeriques, on les mépriſe avec la même facilité qu'on les avance. Il faudroit donner de bonnes preuves, & que les étoilles ſont un Alphabet Hebreu, & qu'il y a un être meſlé dans les parties du monde qui a établi ces divers changements pour ſignifier les évenements futurs, & le temps & la maniere qu'ils arriveront. Ce ſont des ſuppoſitions en l'air qu'on ne croit pas ſur la parole. Il n'étoit pas même neceſſaire de l'Ecriture Angelique ſi les étoilles ſignifioient la mort de Beltazar.

### *La Divination Magique n'eſt pas impoſture.*

Nous ne regardons pas comme fabuleuſe, la Divination *Magique*. Il y a des Demons qui ſçavent ce qui ſe fait en éloignement, & qui peuvent le reveler en un moment à leurs Diſciples. Quelquefois même ou par une permiſſion de Dieu qui veut punir le crime des hommes, ou par des conjectures jettées au hazard, le Demon predit des choſes futures. Saul en a fait une triſte experience. Il alla conſulter une Pythoniſſe, qui ne le connoiſſoit pas pour le Roy d'Iſraël: Et Saul s'entretint avec le malin eſprit, qui luy predit ſa mort. L'authorité du Livre de la Sapience ne nous a point encore perſuadé que Samuël ſoit

ref-

reſſuſcité pour ſatisfaire la curioſité de Saul. Dieu n'employe pas cette voye à l'inſtruction des hommes, il les enſeigne par l'Ecriture, & il eſt ſans apparence, que Dieu qui refuſoit à Saul les reſpontes des Oracles ordinaires, luy en ait voulu donner par des moyens extraordinaires, & dans le temps même qu'il violoit la Loy, qui defend de conſulter les *Morts*. Deut. XVIII. 11. Ce faux Samuël étoit un Demon auquel la Pythoniſſe donne le nom de Dieu. Nous ne pouvons regarder cette Hiſtoire comme un artifice de la Pythoniſſe. Elle auroit donné de bonnes eſperances à ſon Roy, bien loin de l'accabler par une menace de mort. Cela choquoit la Politique, & ſon intereſt propre. Saul s'étoit ſi bien deguiſé, qu'elle ne le connoiſſoit point; ce n'eſt qu'aprés qu'elle eut veu un *Dieu qui montoit de la terre*, qu'elle fut informée de la dignité de Saul, n'ayant garde de s'imaginer, qu'un Roy qui avoit exterminé les Pythoniſſes, vint luy même en perſonne conſulter leur Oracle. Elle ne connut donc Saul que par la revelation du Demon, & cette connoiſſance l'épouvente. Il faut que Saul la raſſeure par ces mots *ne crains point*. Ce n'eſt ni cette femme ni quelque fourbe caché, qui prononce l'arreſt. C'eſt une voix parfaitement ſemblable à celle de Samuël, qui étoit ſi bien connuë à Saul: une autre voix l'auroit mis en defiance, & il tomba de foibleſſe ayant appris qu'il devoit perir dans le combat, parce qu'il étoit frappé d'accents ſemblables à ceux qu'il avoit entendus ſi ſouvent, & dont il conſervoit la memoire. Ce ſeul exemple prouve que les Oracles des Demons ne ſont pas toûjours des artifices des Preſtres: Et il y a beaucoup d'apparence, que Belzebud le Dieu d'Acaron, qu'Achaſ fit conſulter dans ſa maladie, étoit un Demon qui prédiſoit la bonne aventure. Enfin, puis que le Demon s'eſt entretenu & avec Eve, & avec Jeſus Chriſt, nous ne voyons point qu'on doive rejetter abſolument les Oracles des Demons, en les regardant comme une Comedie des Sacrificateurs: Ce que le Demon a fait & dans le Jardin d'Eden, & dans le deſert, il a pû le faire ailleurs, en s'exprimant de vive voix dans ſes Temples.

De là vient que l'Ecriture condamne les Pythoniſſes

à la

à la mort qui ne meriteroient que le fouët pour une fourberie, & que pour exprimer un crime horrible, elle dit que c'eſt un peché de *Divination*. C'eſt le caractére que Samuël donne à la deſobeïſſance de Saul, qui avoit épargné les meilleurs troupeaux d'Amalec. Cette *rebellion* dit-il, eſt *un peché de Divination*. 1 Sam. XV. 23. Il y a plus des deux tiers de la faute de moins, ſi le Demon n'y entre point. Ce qui en fait l'horreur, c'eſt & un commerce avec le Demon, interdit aux hommes, & la divinité qu'on attribue à cet eſprit en le croyant capable de connoiſtre l'avenir. Ciceron a remarqué qu'il n'y avoit jamais eu de Peuples dans l'Univers, ni polis ni ſauvages, ni doctes ni barbares, qui n'ayent jugé que quelques uns pouvoient prédire l'avenir. Les Prophetes ont bien été les confidents des ſecrets de Dieu : mais leurs Oracles ne s'appellent point *Divination*, ce ſont des prédictions certaines, qui ſervent de fondement à la foy. La remarque de Ciceron fait voir combien la Divination eſt dangereuſe, puis que ce mal eſt univerſel.

### *La Divination eſt condamnable.*

Toutes les deux eſpeces de Divination, divination *Magique*, divination *fabuleuſe* doivent étre releguées du Chriſtianiſme. La premiere eſt une Idolatrie ſacrilege, qui attribuë au Demon des lumieres ſans bornes, qui ſont neceſſaires pour pénétrer l'avenir. C'eſt le caractére que Dieu donne de ſon infinité, & ſur lequel il inſulte aux Idoles. *Dites-nous les choſes futures, & nous ſçaurons que vous étes Dieux*. Eſ. XLI. 23. De plus le Demon ne fait rien pour rien, il faut qu'on achete ſes reſponſes, par quelques honneurs qu'il n'a pas meritez, ni par ſa nature, ni par ſes qualitez, qui ſont dignes d'horreur. Quand le Demon ſe preſenta à la Pythoniſſe, elle luy donna le titre de *Dieu*, & Saul ſe proſterna en terre, avec un profond reſpect ; voilà ce qui rend traittable cet eſprit orgueilleux. Si l'on n'avoit de la vénération pour luy, il n'auroit garde de ſe familiariſer avec les hommes. Le commerce luy plaiſt, parce qu'on le flate, qu'on l'honore, qu'on luy donne

ne des titres pompeux ; & adroit comme il eſt, il regne, en faiſant ſemblant d'obeïr à la force des Conjurations. En un mot, l'Eſcole d'un tel Docteur, nous eſt defenduë, & il faut s'adreſſer à un autre Maiſtre qui nous donne de meilleures leçons, Jeſus Chriſt dont nous devons écouter la voix, & qui nous conduit à la verité par les lumieres du St. Eſprit. Quand Achaſia eut la folie de conſulter ſur ſa maladie, le Dieu d'Acaron, Elie adreſſa ce diſcours aux Envoyez. *Ainſi a dit l'Eternel, n'y a-t-il point de Dieu en Iſraël, que tu conſultes Beelſebud?* 2 Roy. I. 3. Cela monſtre que c'eſt une Apoſtaſie du vray Dieu, que de chercher les Oracles du Dieu des Hekronites, Elie oppoſe Dieu à Dieu, Oracle à Oracle, ce qui nous fait juger que les reſponſes de Beelſebud n'étoient pas une ſimple friponnerie de Preſtres. En un mot, ſi les choſes dont on s'informe ſont ignorées des creatures, on ne peut en étre inſtruit de la bouche du Demon : Et s'il les ſçait, il ne faut pas les apprendre de l'ennemi de nôtre ſalut, qui ne cherche qu'à nous perdre. La connoiſſance d'un ſecret couſte trop, quand il nous en couſte nôtre ame.

## *L'Aſtrologie Judiciaire eſt vaine.*

La Divination *fabuleuſe* eſt indigne d'un eſprit ſolide, qui n'a pour objet que la verité. Nous regardons comme vaine, l'Aſtrologie Judiciaire qui ſe meſle de prédire des choſes qui dépendent des mouvements de la volonté, ou qui ſont contingentes, comme le temps, & le genre de mort, dans lequel le libre arbitre opere ſouvent. Les Aſtres ne ſont que des cauſes générales determinées par la nature des particulieres. Le Soleil par les mêmes rayons, fond la cire & endurcit la boüe, allume & la vertu des ſimples, & la force des poiſons : tire & des parfums des jaſmins & des roſes, & de mauvaiſes odeurs du fumier & des charognes, de ſorte qu'il eſt impoſſible de ſçavoir quels effects produiront les influences des Aſtres, ſans connoiſtre auſſi les figures particulieres des corps qui les determinent. Dailleurs ces influences ſont tellement meſlées dans l'air qu'on ignore entierement celles que verſent

ſent les Planettes ou les étoilles fixes, ce qui ſeroit neceſſaire afin de leur attribuer diverſes vertus. On peut plus facilement diſtinguer au milieu d'une ſale éclairée de pluſieurs bougies, les petits rayons de lumiere qui ſe ſont confondus, & les rapporter à leurs cauſes. La naiſſance de Jacob & d'Eſau ſous les même Planettes, & dont l'humeur, la vie, la deſtinée ſont ſi differentes, découvre la vanité de l'Aſtrologie. Accordons que dans le petit intervalle qu'il y eut entre la naiſſance du cadet & de l'aiſné, les Aſtres ayent fait un grand chemin, & changé par ce mouvement, la nature de leurs aſpects; ces mouvements & ce changement étant imperceptibles, ruïnent abſolument les principes de l'Aſtrologie Judiciaire, puis que les influences des Aſtres changeront ſans qu'il ſoit poſſible de s'en appercevoir. Mais ce qui ne ſouffre point de replique, c'eſt que cinq cents perſonnes dans un même vaiſſeau, de divers âges, de divers temperaments, de diverſe condition, de divers ſexes, periſſent de la même façon dans un nauffrage malgré la differente ſituation, les differents aſpects, & les differentes influences des Aſtres. C'eſt ce qui prouve invinciblement que cette ſçience eſt vaine, fauſſe, ſuperſtitieuſe, & indigne de l'occupation des ſages.

## *Des Caractéres & des Taliſmans. Raiſons de ceux qui les ſoûtiennent.*

On doit regarder avec le même mépris, les Caractéres & les charmes, dont pluſieurs perſonnes ſont infatuées. Pline en a écrit un long Chapitre. De ſon temps on avoit encore la priere de la Veſtale *Tuccia*, qu'elle employa pour puiſer de l'eau dans un crible, & les Veſtales prononçoient une conjuration, pour empêcher la fuite de leurs eſclaves. *Servilius Nonnianus* illuſtre Romain, pour remede contre la debilité d'yeux attachoit à ſon cou, un papier, ou deux lettres Grecques P & A étoient écrites. *Plin. L. XXVIII. c.* 2. Les Gnoſtiques, ces infames Heretiques qui ont fait tant de deshonneur à nôtre ſainte Religion, ſe ſervoient de Caractéres & de Taliſmans, ils gravoient ſur une medaille le mot *Abraſax*, qu'ils donnoient

à la

à la premiere puiſſance : & Serenus Samonicus medecin qui étoit apparemment un des Diſciples de Baſilides, gueriſſoit une eſpece de fievre tierce, en écrivant ſur un morceau de papier en lettres Grecques *Abracadabra*. On pourroit groſſir ces exemples d'un plus grand nombre s'il étoit neceſſaire. Pour ſoûtenir la vertu des Taliſmans dont on debite tant de merveilles, on poſe pour conſtant que la figure contribuë beaucoup à l'action de la matiere, qu'une bale de plomb qui enfonce dans l'eau, nage deſſus quand elle eſt applatie : que le fer perce le bois, quand on luy donne la forme de clou : & on conclud de là, que certaines figures diſpoſent ſemblablement la matiere à recevoir la vertu des Aſtres, pour produire des effects ſurprenants par la ſeule vertu de la nature. Que Virgile ayant mis une mouche d'airain ſur les portes de la Ville de Naples, empêcha pendant huit ans, toutes les mouches d'y entrer, qu'il delivra par une ſanſuë d'or, la même ville d'une prodigieuſe quantité de ſang-ſuës, dont elle étoit incomodée : Que Gregoire de Tours, recite qu'en baſtiſſant un pont à Paris, on trouva une piece de cuivre avec la figure d'un rat, d'un ſerpent & d'un feu, & ce Taliſman étant negligé, ou rompu, on fut affligé d'une prodigieuſe quantité de ſerpents & de rats.

### *Refutation des Taliſmans.*

Mais c'eſt changer la queſtion que de raiſonner ainſi. Il ne s'agit pas en général ſi la figure ſert à l'action de la matiere. On n'en peut douter avec raiſon, & les inſtruments de la mechanique, en convainquent. Quoy que la figure n'ait aucune vertu d'agir, c'eſt une condition pour oſter les obſtacles qui s'oppoſent à la production d'un effect. Une boule de plomb nage quand on l'applatit, parce que plus de parties d'eau ſouſtiennent alors les parties du metail : un clou perce une muraille, parce qu'elle oppoſe moins de parties à l'impreſſion, & que dans la pointe du clou il y a plus de mouvement qui n'eſt plus partagé entre un ſi grand nombre de particules de fer. Cependant la figure qui emprunte ſon étre de la matiere,

ne

ne luy communique rien qu'une nouvelle modification Pour percer une muraille, il faut du mouvement, & de la dureté dans la matiere qui fait ſolution de continuité: La figure ne contribuë de ſoy ni à l'un, ni a l'autre. Qu'on donne à du bois, ou à de la cire, la forme d'une ſçie, la pierre ne ſe fendra jamais. La figure eſt donc une ſimple diſpoſition pour oſter les obſtacles à un effect. Mais dailleurs il n'eſt pas ici queſtion de toutes ſortes de figures. Il s'agit *d'images*, en quoy conſiſtent eſſentiellement les Taliſmans, dont le nom ſemble étre derivé de l'Hebreu *Tſelem*, qui ſignifie image. Les figures plates, rondes, angulaires, aident à la matiere, il eſt vray; les ſens nous en convainquent, & l'eſprit en découvre la raiſon. Mais les images n'ont point de vertu réelle & phyſique, leur eſſence conſiſtant dans la ſignification, qui ſe rapporte toute entiere à l'eſprit: Ainſi elles ne peuvent communiquer à la matiere une force qu'elles n'ont point. On aura beau graver ſur un clou, la figure d'un animal, il ne percera pas mieux, ainſi pour imprimer ſur le beſoar, la forme d'un ſcorpion, cette pierre n'aura pas plus de force contre les venins. On attribuë encore à ſes images un veritable mouvement, ſans lequel il eſt impoſſible de concevoir qu'elles ramaſſent la vertu des Aſtres, comme dans un canal qui la reſpand de tous coſtez par une infinité de petits ruiſſeaux. Or c'eſt choquer le bon ſens, d'aſſigner un principe de mouvement à une graveure qui eſt toute paſſive. Il faut même luy accorder de la connoiſſance, pour diſtinguer & choiſir ſi à propos, dans ce nombre infini d'influences contraires, dont l'air eſt rempli, celles qui ſont propres aux Taliſmans. Un homme renfermé dans ſa chambre pendant les tenebres de la nuit, gravera ſous la conſtellation des poiſſons, la figure d'un poiſſon: voilà, dit-on, un ſecret admirable pour empêcher la tempeſte pendant quelque temps. Les vents reſpecteront cette figure, ſans oſer abandonner leurs cavernes. Cela ne ſe peut, à moins qu'il ne ſorte des corps du Taliſman, qui diſſipent & écartent les particules du vent: un Taliſman de la grandeur d'un pouce produira-t-il cet écoulement de corps? c'eſt ſe moquer, il n'y a même

dans

dans le Zodiaque, aucune figure de poiſſons, & on pouvoit avec autant de raiſon y chercher la figure d'un chat & luy en impoſer le nom. Avoüons donc que les Caractéres & les Taliſmans n'ont aucune vertu, & que s'ils produiſent quelques effects, ce n'eſt qu'en qualité de cauſes occaſionnelles à qui le Demon preſte ſa vertu. St. Jerôme recite un exemple qui éclaircit cela dans la vie d'Hilarion. Un jeune homme paſſionnement amoureux d'une Fille pour la gagner, ſe ſervit d'un Taliſman de cuivre, ſur lequel il y avoit des figures épouventables. Aprés cette operation le Demon excitoit dans cette fille, des tranſports pour ſon Amant. Hilarion par ſes prieres delivra cette malheureuſe de l'ennemi qui la troubloit.

## *De la Superſtition de culte.*

Pour finir le Traitté de la Superſtition, il ne nous reſte plus, qu'à dire un mot de celle que nous avons nommée Superſtition de culte lors qu'on adore le vray Dieu, mais par un culte, ou faux, ou ſuperflu. C'eſt un culte faux, contraire & à la nature de Dieu, & à ſes preceptes, que de le ſervir dans une image. Dieu étant un eſprit trés ſimple ne peut étre repreſenté par le burin ni par le pinceau, & c'eſt l'outrager que de le faire reſſembler à une chetive creature, comme s'il en avoit les qualitez. C'eſt un faux culte que les cérémonies Moſaïques, depuis qu'elles ont été abolies par l'accompliſſement des myſteres qu'elles ſignifioient: Et il n'eſt pas ſurprenant, que St. Paul ſe ſoit oppoſé ſi fortement au deſſein de ceux qui vouloient les établir; puis qu'étant des figures des *biens à venir*, on n'en pouvoit preſſer la neceſſité, ſans inſinuer que le Meſſie n'étoit point encore venu. C'eſt un culte faux & ſuperflu tout enſemble, que les benedictions du ſel, de l'eau, des cierges, des cendres, des cloches, puis qu'on demande à Dieu qu'il chaſſe les Demons, les tempeſtes, les maladies par de ſemblables inſtruments. Il ne s'eſt point engagé à communiquer à ces choſes, une vertu qu'elles ne peuvent avoir de la nature: Et ni l'Ecriture, ni les premiers ſiécles, n'ont point fait conſiſter la Reli-

gion, dans la pratique de ces cérémonies. Quand on ne le voudroit donc pas regarder comme un ſervice faux, il ſuffit qu'il ſoit ſuperflu pour le rejetter; la pieté ne devant jamais étre chargée d'obſervances inutiles à ſon avancement: Et il n'eſt pas de la prudence de ſe fatiguer le corps & l'eſprit, pour n'avoir de fruit de ſes peines qu'un mépris fâcheux, de la bouche de Jeſus Chriſt, *en vain ce Peuple m'honore-t-il par des commandemens d'hommes.* Mais miracles à part, il y a encore de la fauſſeté dans ce culte, puis qu'on le ſuppoſe agreable à Dieu: & il eſt incapable de luy plaire, & parce qu'il ne l'a point établi, & parce qu'il ne porte point ce caractére *d'eſprit & de verité* qui luy plaiſt. C'eſt un culte materiel & de figures, plus ſemblable aux ombres Moſaïques, qu'aux vives lumieres de l'Evangile.

---

## CHAPITRE XXXIX.

*Du Peché de tenter Dieu. En quoy il conſiſte? Coûtumes anciennes ſur cela. Etenduë de ce crime. Diverſes manieres de tenter Dieu.*

EN traittant des vices qui ſont contraires à la Religion, il ne faut pas oublier celuy que l'Ecriture nomme *tenter Dieu.* Perſonne n'ignore que tenter c'eſt éprouver, & qu'une veritable tentation, ſuppoſe toûjours dans le ſujet quelque imperfection, parce qu'il veut connoiſtre des qualitez qui n'ont pas des caractéres aſſés vifs pour faire impreſſion. Ainſi le principe d'une tentation eſt neceſſairement accompagné de doutes, & d'ignorance à laquelle l'objet ſert d'occaſion. On employe la pierre de touche & du burin, pour ſçavoir ſi une monnoye douteuſe, eſt d'or & d'argent, on éprouve la fidellité d'un domeſtique, dont on n'eſt pas encore perſuadé. Tenter Dieu c'eſt donc faire ſans neceſſité l'experience des vertus de Dieu, de ſa ſçience, de ſa puiſſance, de ſa miſericorde, de

de ſa juſtice, de ſa fidellité. Cela ruïne l'ordre de la Providence par le mépris des moyens qu'elle établit, pour recourir aux miracles, & cache l'éclat des vertus de Dieu à qui on ne rend pas aſſés d'honneur. Quand le Demon conſeilloit à Jeſus Chriſt de ſe precipiter du pinacle du Temple, dans l'eſperance que les Anges le recevroient entre leurs bras pour empêcher le peril d'une ſi terrible cheute, Jeſus Chriſt s'en defendit par ces paroles, *tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu.* Matth. IV. 7. La reſponſe de Jeſus Chriſt explique nettement ce que c'eſt que tenter Dieu. Le Demon tâchoit d'inſpirer à Jeſus Chriſt une curioſité imprudente & temeraire, en cherchant un ſecours extraordinaire dans les mains des Anges, dont il n'avoit aucun beſoin. Ce n'étoit pas par des miracles qu'il devoit ſortir du lieu où il étoit, il pouvoit deſçendre par les degrez du Temple, qui luy ouvroient une voye naturelle & aiſée pour ſe dégager de là. Joignons au diſcours de Jeſus Chriſt celuy d'Achas, lors qu'Ezaïe luy offrit le miracle pour confirmer la promeſſe que Dieu faiſoit à Jeruſalem, qu'elle n'avoit rien à craindre des armes de *Retſin* & de *Pekach*, qui s'étoient unis pour la deſoler. Achas ſe couvrit du maſque de pieté par cette réponce, *je ne demanderay point de ſigne, & ne tenteray point l'Eternel.* Eſ. VII. 6. Cela nous apprend que tenter Dieu, c'eſt exiger de ſes vertus, des effects miraculeux & extraordinaires ſans neceſſité, en doutant ſi elles ont aſſés de force pour nous ſecourir; pour s'en convaincre on a recours à l'experience.

Il eſt aiſé maintenant de connoiſtre & le venin, & l'étenduë de ce peché. Il choque pluſieurs vertus de la Religion; la prudence par la temerité; la foy par le doute; le reſpect par le mépris des loix de Dieu; l'humilité par l'inſolence d'oſer preſcrire à Dieu des manieres d'agir, comme ſi ſon authorité étoit ſoûmiſe à nos volontez; l'obeïſſance par une contravention aux ordres qui nous aſſujetiſſent aux régles de la nature, & de la grace établies par une ſageſſe ſouveraine. Un chetif mortel pretend en étre diſpenſé, il veut que Dieu change le cours ordinaire des choſes, & combatte ſes propres vertus pour s'accommoder à

ſon humeur: Et il tombe enfin dans cette erreur, qu'il oſe douter ſi Dieu a des vertus capables de l'aſſiſter dans ſes beſoins. Moyſe reprochoit aux Hebreux, d'avoir *tenté* Dieu en Rephidim où la diſette d'eau leur fit dire, *l'Eternel eſt-il au milieu de nous ou non?* Exod. XVII. 7. C'étoit douter mal à propos d'une preſence dont ils avoient de ſi belles preuves. L'Idolatrie eſt pourtant beaucoup plus dangereuſe que la tentation de Dieu; celle là détruit la nature divine en la partageant, & en rendant aux creatures des honneurs religieux: Et celle-cy conſerve à Dieu ſon unité, mais elle viole le reſpect qui eſt deu à ſa Majeſté. Il eſt ſurprenant que des perſonnes qui faiſoient profeſſion d'une pieté diſtinguée, ſe ſoyent laiſſez éblouïr aux illuſions des Demons, pour hazarder leur vie ſur la confiance d'une aſſiſtance extraordinaire de la Providence. Caſſien rapporte ſur cela une Hiſtoire tragique. *Heron* avoit pratiqué pendant cinquante ans dans un deſert toutes les auſteritez monachales. L'amour qu'il avoit pour ce genre de vie étoit ſi fort, que pour ne point rompre ſes jeunes ni le ſecret de la ſolitude, il ne venoit pas à l'Egliſe le jour de Paſques, de peur d'être obligé de manger des legumes en compagnie. Fier d'une ſi rigoureuſe abſtinence, il receut avec veneration un Demon deguiſé ſous l'éclat d'un Ange de lumiere, qui luy perſuada de ſe jetter dans un puits, ſur la promeſſe qu'en recompenſe de ſes merites, il n'y avoit rien à riſquer pour luy. Il en fit l'épreuve en ſe precipitant la nuit. Les Moines tirerent Heron avec beaucoup de peine de ce puits, qui étoit profond. Ce miſerable étoit deja à demy mort, & il ne veſcut plus que trois jours: ce qu'il y eut de deplorable, on ne peut jamais luy mettre dans l'eſprit qu'il avoit été trompé par les illuſions du Demon. *Caſſ. Coll. II. c. 5.* Ce n'eſt qu'un particulier enteſté de ſes merites, qui ſuccombe ſous ce peché; & voicy un Concile aſſés fameux, qui établit pour preuves d'innocence, une expreſſe tentation de Dieu. Le Concile de *Tribur* Maiſon Royale prés de Mayence, aſſemblé en l'année 895. ordonne que celuy qu'on ſoubçonne de crime avec quelque ſorte d'apparence, ſubira l'épreuve du fer chaud en preſence

de

de l'Evêque ou de ſon vicaire. *Trib. Can.* XXII. Ces ſortes de Purgations étoient frequentes, & les Capitulaires des Roys de France permettent à un homme accuſé de larcin par trois perſonnes, de ſe battre contre l'un des accuſateurs avec le bouclier & la maſſuë. *Cap. l.* IV. *c.* 29. En Angleterre cette épreuve du fer & de l'eau, ſe nommoit *Ordalion*, & la maniere dont on la pratiquoit, eſt aſſés curieuſe pour en faire part au Lecteur. Nous-nous ſervirons de la traduction de Mr. Du Pin. *Si quelqu'un offre*, dit-il, *de ſe juſtifier par l'*Ordalion, *c'eſt a dire par l'épreuve du feu ou de l'eau, qu'il vienne trouver le Prêtre trois jours avans que de le faire, qui le benira à la maniere acoûtumée, & que pendant ces trois jours, il ne mange que du pain, du ſel, ou des legumes, qu'il entende tous les jours la meſſe, qu'il aille à l'offrande, & qu'il communie le jour qu'il doit ſubir l'épreuve. Si c'eſt celle de l'eau froide, qu'on l'enfonce avec une corde d'une demie aune, au deſſous de la ſurface de l'eau. Si c'eſt celle du fer chaud, qu'on l'enveloppe dans ſa main, & qu'on l'y laiſſe trois jours ſans y regarder. Si c'eſt celle de l'eau chaude, qu'on la faſſe chauffer juſqu'à ce qu'elle ſoit bouïllante, & qu'on face tremper la main ou le bras à l'accuſé, & que dans toutes ces épreuves, l'accuſé & l'accuſateur jeuſnent tous deux, & faſſent venir douze témoins, qui preſtent ſerment avec eux, & qu'on jette ſur eux de l'eau benite.* Du Pin. T. 8. p. 59. Il ſemble qu'on avoit introduit ces Coutumes à l'exemple de l'épreuve des eaux de jalouſie, que les Juifs donnoient aux femmes accuſées d'adultere. Mais Dieu ayant établi cet uſage, on pouvoit s'en ſervir ſans crime: & il y en avoit ſans doute, d'expoſer l'innocence au hazard d'un duël, ou de l'activité du feu, que ne reſpecte pas la vertu, ſans un miracle ſemblable à celuy qui ſe fit dans la fournaiſe de Babylone. On a trés-judicieuſement condamné ces uſages, où Dieu eſt *tenté* viſiblement.

### *Diverſes manieres de tenter Dieu.*

Mais il n'eſt pas auſſi facile de réformer ce vice, qui eſt meſlé par tout. Les hommes negligeant les moyens que Dieu a établis & dans la nature & dans la grace, afin

d'attendre des miracles de ſa main pour la conſervation de la vie de l'eſprit & du corps. Le Pareſſeux tente Dieu de n'employer point le travail neceſſaire pour gagner ſon pain, & d'attendre les bras croiſez, que le Ciel diſtille de la manne pour ſa nourriture. Le Chrétien tente Dieu, en ne s'attachant pas à lire l'Ecriture qui rend *ſage à ſalut*, & en cherchant des inſtructions, ou dans une vocation celeſte, qui l'éclaire miraculeuſement ſans les inſtrumens établis de Dieu. On doit ſe ſoûmettre reſpectueuſement à l'ordre qu'il a inſtitué, que la foy naiſſe *de l'ouïe*, *& l'ouïe de la parole de Dieu*. Le Nonchalant qui neglige les ſaintes aſſemblées en ſe retranchant aux devotions particulieres, tente Dieu qui a inſtitué les Paſteurs pour *l'édification du corps de Chriſt*, comme s'il devoit revoquer en ſa faveur des loix générales, qui portent le caractére d'une ſageſſe infinie. Le Suppliant tente Dieu, en ſe diſpoſant mal à l'Oraiſon, qui n'eſt jamais exaucée dans la diſtraction, la tiedeur, la défiance, c'eſt ſouhaiter que Dieu agiſſe par des voyes extraordinaires & contraires même au caractére de ſes vertus. Le Communiant tente Dieu, en ne *s'éprouvant* pas pour ſçavoir s'il eſt en état de jouïr des myſteres ſacrez, il veut ſans main & ſans bouche recevoir & manger le corps de Jeſus Chriſt; cette bouche & cette main c'eſt la foy, ſans laquelle on ne peut s'unir à luy. Le Pecheur qui s'abandonne à l'iniquité, tente Dieu, en s'imaginant qu'il le conduira au Ciel par le chemin de l'enfer. Pour étre heureux il ſe faut ſervir de la voye des bonnes œuvres, comme ſeule établie afin que nous marchions à la felicité qui nous eſt propoſée. L'Impenitent tente Dieu, en conſervant une dureté de cœur que les promeſſes, que les menaces, que les chaſtiments, que les bienfaits de Jeſus Chriſt ne ſont pas capables d'amollir. C'eſt luy demander qu'il mente en faveur d'un endurci, en l'exemptant malgré ſon impenitence, de mourir dans le peché. L'Impatient tente Dieu, en ſouhaitant que ſa puiſſance agiſſe indépendamment de ſa ſageſſe qui a determiné le temps à toutes choſes ſans en excepter ſes operations, & qui ménage heureuſement ce delay, & ces intervalles, pour les faire ſervir à ſa glo-

gloire. L'Egliſe tente Dieu en accablant les peuples d'un joug peſant de cérémonies & de preceptes qui luy oſtent ſa liberté, qui multiplient la matiere des crimes, qui dechirent la conſçience de ſcrupules fâcheux. C'eſt demander à Dieu qu'il preſte ſa main par un concours extraordinaire, pour aider à porter le fardeau. Auſſi quand les Juifs par un zele aveugle pour leurs cérémonies voulurent obliger les Payens qui s'étoient convertis à la foy, de ſe ſoûmettre à la Circonciſion comme neceſſaire au ſalut, St. Pierre s'y oppoſa de tout ſon pouvoir, en criant: *Pourquoy tentez-vous Dieu, en mettant ſur le cou des Diſciples, un joug que nous ni nos Peres n'avons pû porter?* Act. XV. 10. On peut avancer hardiment que tenter Dieu eſt un crime qui ſe fourre par tout, & qu'il n'eſt point de peché qui ſoit exempt de celuy là.

## CHAPITRE. XL.

*De l'Humilité. Eloignement de l'homme pour cette vertu. Du ſiége & de la nature de l'Humilité. De la fauſſe Humilité, & de ſes parties. Motifs d'Humilité. De ſes Actes; 1. penſer modeſtement de ſoy; 2. eſtimer les autres plus que ſoy; 3. ſoûmiſſion a la volonté de Dieu; 4. Reconnoiſſance que tout vient de Dieu. Influence de l'Humilité dans les vertus. L'Humilité & l'élevation de l'homme.*

ENtre les effects que l'Evangile produit, ce n'eſt pas un des moindres, que de découvrir aux hommes, une vertu excellente, qu'ils ne connoiſſoient point. Cette admirable vertu eſt *l'Humilité*. Non ſeulement le Sages ne l'ont jamais pratiquée, ils en ont même ignoré le nom. C'étoient des Animaux de gloire, qui vouloient étre redevables de leurs bonnes qualitez aux forces de leur libre arbitre, & qui faiſoient de leur reputation, la Divinité à laquelle ils ſacrifioient tout. Cela n'eſt pas ſurprenant, dans les tenebres dont la raiſon eſt naturellement enve-

loppée. Il eſt impoſſible d'être humble, ſans connoiſtre Dieu comme principe de la Grace, & ſans ſçavoir qu'il y a une vie éternelle, dont on eſt redevable à ſon infinie miſericorde. C'eſt une remarque que Gregoire de Nazianze fait avec raiſon, en diſtinguant l'homme politique, de l'homme Chrétien. Celuy là n'a point de but dans ſes actions & dans ſes paroles, que de ſe rendre illuſtre, en gagnant l'eſtime des hommes: & tout ſon bonheur conſiſte en cela, parce qu'il eſt renfermé dans les bornes de cette vie. Dans ce deſſein il aime la liberalité, la temperance, la chaſteté, la juſtice, & toutes les vertus qui luy peuvent donner de l'éclat: Et il ne peut avoir de gouſt pour l'Humilité, qui cache avec autant de ſoin les bonnes qualitez, que les ames ſuperbes ont de plaiſir de les étaler. Un Chrétien qui a d'autres veuës, & qui eſt perſuadé qu'il n'y a de felicité qu'au Ciel, regarde avec dedain toute la gloire du monde; & loin qu'il faſſe ſon bien ſouverain de l'eſtime des hommes, il la craint plutoſt comme le poiſon de la veritable gloire. Les Cyniques par un mépris ouvert des honneurs, des richeſſes, des grandeurs, des voluptez, ſembloient avoir entreveu quelque rayon d'Humilité qui brilloit juſques dans leur nuit. Il eſt certain cependant qu'il n'y a jamais eu d'hommes plus fiers que les Cyniques, dont on a dit agreablement, qu'ils monſtroient leur orgueïl par les trous de leurs manteaux. Leur imprudence alloit dans l'excez, ils ne reſpectoient pas même les plus grands Princes, ils mépriſoient tout, parce qu'ils n'eſtimoient qu'eux, & qu'ils affectoient une eſpece d'indépendance, qui les miſt au deſſus de tous les hommes.

### *Eloignement de l'homme, de l'Humilité. Jeſus Chriſt l'oblige à la pratiquer.*

Le Chrétien a donc l'avantage de poſſeder dans l'Humilité, un threſor qui luy eſt particulier, & dont il ſe ſert pour acquerir le Ciel. Que le monde la mépriſe, en la regardant comme une foibleſſe, c'eſt l'appuy de toutes les vertus qui empruntent ſa main pour ſe ſoûtenir. C'eſt une veri-

ta-

ritable vertu, parce qu'elle eſt conforme aux lumieres de la droite raiſon, & oppoſée à un vice qui eſt le vray caractére du Demon. L'Humilité eſt le jugement que l'homme porte de la vanité de ſon étre ſelon la verité. Il n'y a point de vertu que Jeſus Chriſt ait plus enſeignée, parce qu'il n'y en a point dont l'homme ſoit plus degouſté. Jeſus Chriſt ne dit point, apprenez de moy à guerir les malades, à marcher ſur les eaux, à reſſuſciter les morts, à jeuſner quarante jours. Il nous donne d'autres leçons: *apprenez de moy*, dit-il, *que je ſuis debonnaire & humble de cœur*: Et ſon admirable vie, n'a été qu'un patron continuel d'Humilité. Avant ſa naiſſance il enſeignoit déja cette vertu, en choiſiſſant pour mere une pauvre fille, née dans la poudre & la baſſeſſe, & fiancée à un charpentier: & lors qu'il commença de voir le jour, il continua de parler du même ton, ſans le ſecours de la voix, dont il n'avoit pas encore l'uſage. Il naiſt dans une caverne, image de l'état où le monde étoit reduit: il repoſe dans une créche, il voile ſa grandeur des infirmitez de la nature, il ne craint point de paſſer pour pecheur & d'en avoir les apparences, lors qu'il eſt dans un degré de ſainteté, qui l'éleve au deſſus des Anges; il a plus de ſoin de cacher ſes miracles, que les hommes n'en ont de publier leurs belles actions: Et pendant qu'ils cherchent & des bouches & des plumes, pour en faire l'éloge, il employe les menaces, pour empêcher la renommée de divulguer les ſiennes. Le ſoin qu'il a eu d'imprimer cette vertu, marque tout enſemble, & ſon excellence, & le peu de diſpoſition que nous avons à la pratiquer. Nous ne la pouvons regarder comme le fondement des autres vertus, puis que c'eſt à la foy qu'elle eſt redevable de ſon origine & qu'elle ſuppoſe même un profond reſpect pour la majeſté de Dieu. Mais ſi elle n'a pas la gloire de contribuer à leur naiſſance, elle ſert du moins à les conſerver, ſemblable à la cendre, qui empêche le feu de s'eſteindre. En effect il n'eſt plus de vertus ſans l'Humilité. On combattra contre les voluptez, on diſtribuera ſes biens aux pauvres, on pardonnera généreuſement à ſes ennemis, on pratiquera ſoigneuſement les dehors de la Religion, par le jeuſne, par les prieres,

par l'attention aux predications, par le chant des Pſeaumes, tout cela perit, & ſe change en crime ſans l'Humilité, puis que ce ne ſont plus que des actions de vaine gloire qui peuvent bien attirer l'eſtime des hommes, mais qui privent de l'amour de Dieu. Le Martyre même n'eſt plus qu'un ſacrilege ſans l'Humilité; celuy qui eſt immolé pour la verité de la Religion, ſe ſacrifiant à une idole de reputation, qui donne une place dans le Martyrologe. L'Humilité doit donc animer toutes les vertus. C'eſt elle qui leur conſerve leur caractére, & qui les met en état de recevoir une recompenſe, qu'elles n'auroient jamais ſans ſon ſecours.

Quoy qu'elle nous ſoit ſi neceſſaire, il n'eſt pourtant point de vertu qui nous couſte tant, & dont le cœur ſoit plus éloigné. Ce qui devroit la faire naiſtre, la détruit. Les graces extraordinaires, les revelations, le pouvoir de faire des miracles, le don des Langues qui apprennent à l'homme combien il eſt redevable à la grace, donnent du penchant à la verité; & il faut que les Demons ſortent des enfers, & tourmentent St. Paul, afin de ſervir de contrepoids à l'inclination ſecrete que les plus grands hommes ont à s'enteſter de leurs merites. C'eſt aſſeurement un prodige qu'on croiroit à peine ſans l'experience, que l'homme puiſſe étre & trés fier & trés malheureux, & tout enſemble que ces monceaux de pauvreté ſous leſquels il eſt enſeveli, & qui devroient luy apprendre ſon néant, ne l'empêchent point d'étre orgueilleux. Rien ne l'humilie; couché ſur le fumier il croit étre aſſis ſur le thrône, & parce qu'il eſt ver luiſant, il ſe regarde comme une étoille brillante. C'eſt pour cela que Dieu a pris tant de ſoin de le guerir de ſa préſomption. Pour encourager Moyſe à travailler à la liberté des Hebreux, il voulut qu'il retiraſt toute lepreuſe, la main qu'il avoit portée dans ſon ſein. Ce prodige ne repreſentoit pas mal la condition, & de Moyſe chaſſé d'Egypte comme un lepreux, & des Iſraëlites odieux à Pharaon; mais il enſeigne auſſi une belle Morale, en avertiſſant Moyſe de ne ſe point glorifier des miracles que ſa main operoit: le ſouvenir de ſa lepre luy faiſoit connoiſtre ſon infirmité, lors que l'éclat

l'éclat de ſes prodiges frappoit ſes yeux: & il les attachoit ſur la divine main qui fendoit les mers, & ouvroit les veines des rochers au mouvement de la ſienne. Ce fut dans le même deſſein que Jeſus Chriſt découvrit l'ambition ſecrete de Apôtres, quand ils luy demanderent, qui étoit le plus grand au Royaume des Cieux ? il mit au milieu d'eux un petit enfant, & leur tint ce diſcours. *En verité ſi vous n'étes changez, & ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point au Royaume des Cieux. Celuy qui s'humiliera comme le petit enfant, eſt le plus grand au Royaume des Cieux.* Matth. XVIII. 2. Eſtoit-ce à de pauvres pecheurs, groſſiers, ignorants & preſque auſſi ſtupides que les poiſſons qu'ils enfermoient dans leurs filets, à ſe remplir l'eſprit de ces vanitez chimeriques? cela découvre la pente de tous les hommes. Les diſgraces de la fortune, l'obſcurité de leur naiſſance, ne ſont pas capables de les humilier. Il s'eſtiment toûjours extrémement & ils veulent étre diſtinguez. Mais la veritable grandeur ſelon Jeſus Chriſt eſt l'humilité. Le Ciel a une porte étroite où les hommes enflez de leurs merites, ne ſçauroient paſſer. Il faut ſe dépouïller de cette fauſſe grandeur, & ſe donner la petiteſſe des enfants, pour entrer au Ciel; c'eſt l'Humilité qui change l'ame de géant en une ame petite, qui égale à peine la hauteur des parties de poudre où elle eſt cachée. Cette humilité ne voit aucune des vertus du cœur, elle les regarde comme des defauts qui luy font honte, elle ne ſe voit pas ſoy même, depeur de perir par un ſemblable regard: elle colle les yeux & ſur les foibleſſes de l'homme, & ſur les perfections de Dieu pour trouver toûjours de quoy s'anéantir dans l'oppoſition de ſes contraires.

## *Du ſiege de l'Humilité, & de ſa nature.*

Dans quelle puiſſance de l'ame placerons nous l'Humilité? Le ſentiment commun la met dans la volonté, en definiſſant ainſi l'Humilité; c'eſt une *vertu qui régle les deſirs, depeur qu'ils ne tendent aux grandes choſes, contre la droite raiſon.* C'eſt la deſcription que l'Eſcole donne

de

de l'Humilité. Mais cette idée ne nous paroiſt pas juſte, puis qu'elle exprime pluſtoſt les effects que la nature de l'Humilité. Cette vertu a donc proprement ſon ſiége dans l'entendement, qui par les lumieres de la Grace, connoiſt & juge des imperfections de l'homme. C'eſt ce jugement qui arreſte les deſirs préſomptueux, & qui étouffe les mouvements de vaine gloire. L'Humilité eſt donc une juſte idée que l'homme a de ſes imperfections, qui l'engage à ſe mépriſer ſoy même. St. Paul a la même penſée, en voulant que *par l'humilité de cœur chacun eſtima les autres plus excellents que ſoy*. Phil. II. 3. C'eſt l'entendement qui compare les choſes, & qui juge de leurs bonnes & de leurs mauvaiſes qualitez. Enfin les contraires ont toûjours le même ſujet : Et l'orgueïl eſt proprement un vice de l'eſprit prevenu fauſſement de ſon excellence. C'eſt de là que naiſt l'amour propre, cette miſerable paſſion qui cauſe tant de deſordres; & l'Humilité ne voyant dans l'homme que du néant & des tenebres, ne s'attribuë rien que le peché & la miſere, dont la connoiſſance étouffe le *moy*; cette idée creuſe & vaine que l'homme ſe forme de ſa grandeur, & cet amour déréglé qui l'aveugle; de ſorte que nôtre Humilité eſt trés differente de celle de Jeſus Chriſt. Car cet adorable Sauveur ayant comme homme poſſedé toutes les perfections imaginables, il ne pouvoit porter de ſoy même un jugement deſavantageux, ſans bleſſer la verité. Son humilité étoit donc dans la volonté pour s'anéantir, en prenant la figure d'un pauvre pecheur, & s'aſſujettiſſant de ſon bon gré à des hommes foibles & mortels, auxquels il avoit droit de commander ſouverainement. Il y avoit pourtant une partie de nôtre humilité dans ſon entendement qui connoiſſoit bien, que ce n'étoient pas les merites de ſa nature humaine, qui ont fait l'étroit & l'indiſſoluble lien, d'elle & de la perſonne du Verbe. C'eſt une pure faveur de Dieu qui à élevé cette nature à la gloire dont elle jouït, d'être une partie eſſentielle de la perſonne du Sauveur du monde: A cet égard il s'humilioit, il diſoit *qu'eſt-ce que de l'homme que tu daignes te ſouvenir de luy*, & l'élever au deſſus des plus illuſtres Anges? & il rendoit à ſon Pere des loüanges éternelles

nelles d'une grace si particuliere. Mais le principe de nôtre humilité, n'est pas dans nos volontez. Elle consiste dans un jugement necessaire de nôtre néant; tout ce que nous avons de bon étant étranger, & puisé dans l'infinie misericorde de Dieu : C'est là l'acte qui luy est propre, & qu'elle produit immediatement : & pour ses autres effects, elle emprunte le secours & de la patience pour endurer les mépris sans chagrin, & de la reconnoissance, pour faire hommage à Dieu des faveurs que nous ne tenons que de sa grace. Ainsi à parler juste, les actes qu'on attribuë à l'Humilité ne sont pas son essence. Ce sont ou des dispositions qu'elle suppose, ou des qualitez qui la suivent. La connoissance de soy même est le fondement de l'Humilité; n'étant pas possible de se bien connoistre, sans former ce jugement, *je ne suis que poudre & cendre.* Ce jugement comprend toute l'essence de l'Humilité; & il sert de principe aux mouvements qui luy sont attribuez : à la resignation aux volontez de Dieu : à la tolerance des outrages : à l'estime des bonnes qualitez d'autruy : aux loüanges qu'on rend à Dieu des graces qu'il respand à pleines mains sur de miserables pecheurs, qui n'ont merité que sa haine.

### *De la fausse Humilité, & de ses parties.*

Voilà la juste idée de l'Humilité, qui la distingue aussi d'une fausse humilité, qui n'est que trop commune. Il y a des personnes qui se ravalent, en publiant de leur corps & de leur esprit des imperfections, qu'elles seroient fachées qu'on leur attribuast. Elles se mépriſent afin qu'on les loüe, & si on ne les contredisoit pas, elles auroient un chagrin sensible. On sçait bien, qu'on n'aime point à publier ses defauts, & que naturellement on a du penchant à vouloir étre estimé. Ces manieres de parler de soy desobligeamment, sont un orgueil deguisé sous le masque de la modestie, & c'est mandier des éloges d'une maniere fine & cachée. On passeroit pour ridicule, si l'on disoit ouvertement, j'ayme les loüanges, & je vous prie de m'en donner. Cela se fait plus adroitement en avançant des contre-veritez pour avoir le plaisir de sçavoir quel degré

les

les hommes nous accordent dans leur eſtime, & de voir combattre l'opinion qu'on témoigne de ſoy. D'autres empruntent des airs mortifiez. Ils gardent un profond ſilence, ils collent les yeux en terre comme indignes de voir le Ciel, leurs habits ſont non ſeulement ſans éclat, ils ſont ſales & ſans propreté. Il y a ſouvent plus d'orgueïl ſous ces humbles dehors, que ſous la pourpre & les habits dorez. Le but de ce-déguiſement, eſt de paſſer pour plus devot que le commun, d'étre diſtingué par le titre de *Religieux*, & de porter dans la gloire du Ciel, une Couronne plus precieuſe.

Gregoire de Nazianze dans l'Oraiſon funébre de ſon Pere, nous donne un caractére d'humilité tout oppoſé à celle du Convent. L'Humilité de ce Saint Evêque, ne conſiſtoit point, dit-il, dans l'habit ; celuy qu'il portoit s'éloignant également du faſte & de la ſaleté. Il n'offroit point aux yeux une peinture creuſe & unie d'humilité, *en penchant la teſte, en baiſſant la voix, en portant la barbe longue, en faiſant couper ſes cheveux juſqu'à la peau, en marchant avec un air compoſé; ſon ame étoit trés-humble, dans la ſublimité de ſa vie, & il avoit un abord aiſé & civil pour toutes ſortes de perſonnes, quoy qu'il n'y en euſt point qui approchaſt de ſa vertu.* Naz. Or. 19. 300. Pelage, cet homme ſi décrié pour ſon hereſie, n'a pas laiſſé de remonſtrer ſagement à *Demetriade*, qu'il eſt aiſé de ſe donner des airs modeſtes, de baiſer les mains, d'embraſſer les genoux, de porter de méchants habits. Cependant à la moindre injure, la patience échapoit, le viſage changeoit, la voix s'élevoit dans la colere. Ce n'eſt point dans les dehors que Jeſus Chriſt a placé l'humilité. Il ne dit pas, apprenez de moy que je ſuis modeſte de viſage, humble d'habits: *apprenez de moy que je ſuis humble de cœur.* La feinte ne peut pas toûjours durer, on revient enfin à ſon naturel, & de quelques nüages que s'enveloppe l'orgueïl, il les perce ſans y penſer, & ſe monſtre à découvert.

Il y a une troiſieme ſorte de fauſſe humilité que St. Jerôme cenſure dans ſon Epiſtre à *Celance*: Et elle conſiſte dans la flaterie. Les mœurs avoient tellement changé au

temps

temps de ce Pere, que l'on étoit accuſé d'orgueïl ou d'envie, quand on ne donnoit point d'encens à ceux qui croyoient en meriter, & il s'étonne avec juſtice, du mauvais gouſt de l'eſprit, qui ſe plaiſoit à de fauſſes loüanges, & regardoit comme une obligation, ce qui n'étoit qu'une raillerie. Ce n'eſt pas toûjours le deſſein de ces faiſeurs d'éloges, de ſe moquer de ceux qu'ils couronnent de loüanges, ou d'effacer les taches qu'on imprime à leur reputation lors qu'ils manquent d'humilité, en n'eſtimant perſonne. Ils établiſſent un commerce de loüanges; ils en donnent pour en recevoir; & ils forcent leur inclination mépriſante, afin qu'on flate leur vanité. On s'imagine auſſi que c'eſt Humilité, qu'une obeïſſance aveugle ſur la Religion : Qu'il y a un orgueil inſupportable à ne ſe pas ſoûmettre aux Deciſions des Conciles, & que le plus beau ſacrifice qu'on puiſſe faire à Dieu c'eſt, de reſpecter cette authorité vivante, qui voit pour nous, qui nous preſte ſes lumieres, & qui s'engage à les ſuivre ſans rien examiner. C'eſt là une Humilité déraiſonnable, qui ſous une apparence de vertu introduit l'ignorance, la nonchalance, la credulité. Jeſus Chriſt n'a point exigé de ſoûmiſſion pareille. Il veut qu'on ſe ſerve de la raiſon qu'il nous a donnée pour la trouver dans l'Ecriture.

Il faut ranger encore ſous la fauſſe Humilité, l'inſenſibilité de ſa veritable grandeur. C'eſt une baſſeſſe déguiſée, & qui conduit à l'Ingratitude, & à la Superſtition. Un homme eſt ſage en portant des jugements conformes à la raiſon, & accordant ſon eſtime à ce qui la merite. Dieu luy a donné une ame plus noble & que le Soleil, & que toute la machine du monde. Comme eſprit immortel & créé de Dieu, il faut eſtimer ce precieux preſent : & un des plus grands égaremens de l'homme, & en même temps une lâcheté ſans égale, eſt de mépriſer trop ſon ame, de la donner pour rien, de la ſacrifier pour un miſerable moment de volupté. Il en feroit plus d'état s'il en connoiſſoit bien le prix. Il ne s'engageroit pas même dans des Superſtitions, qui n'ont de principe qu'une modeſtie déréglée. St. Paul attribue à *l'humilité d'eſprit*, le ſervice des Anges. Ebloüy de la gloire de leur nature, on ne voit point

point le rang où Dieu éleve les Fidelles qui ſont ſes enfants, & les compagnons des plus illuſtres intelligences. Cette grandeur qu'ils tiennent de Dieu ne peut étre miſe au rabais ſans offenſer celuy qui en eſt la ſource. L'Humilité donc pour étre vertu, doit ſe tenir dans le juſte milieu que la raiſon preſcrit. Elle ne combat jamais les autres vertus. Ce ſont des ſœurs qu'elle favoriſe de tout ſon pouvoir : elle n'abandonne jamais la verité, fondement ſolide de toute la pieté de l'eſprit & du cœur. En demandant pardon à Dieu, elle eſt ſincerement perſuadée, qu'il y a bien des pechez dans les plus ſaintes vies ; qui ont beſoin du ſang de Jeſus Chriſt pour les nettoyer: elle n'exclud point la magnanimité qui porte l'ame aux grandes choſes : elle diſtingue ce qui eſt de l'homme & ce qui vient de Dieu : le premier eſt l'objet de ſon mépris, & l'autre l'objet de ſon eſtime.

### *Des motifs de l'Humilité : De la connoiſſance de ſoy méme.*

Pour mieux connoiſtre encore une vertu ſi neceſſaire ; examinons un peu le motif qui la fait naiſtre, & les effets qu'elle produit. Il eſt conſtant qu'on ne ſera jamais humble, ſans ſe bien connoiſtre, & que les hommes n'ont trop bonne opinion d'eux mêmes, que parce qu'ils ſe regardent toûjours dans un faux jour qui les empéche de ſe voir dans leur naturel. Auſſi de toutes les occupations, la plus neceſſaire eſt celle de s'étudier ſoigneuſement : il n'y a point de ſçience plus utile. On a beau vanter l'Aſtrologie qui enſeigne à connoiſtre la grandeur des Aſtres, & la régularité du mouvement des Planetes ; la Medecine qui cherche des remedes aux maladies du corps ; l'Hiſtoire qui rappelle du paſſé les grands évenements ; la Chimie qui ouvre le ſein des metaux pour connoiſtre les principes de leur compoſition. Comme le Ciel & la Terre ont été formez pour l'homme, qui eſt leur fin prochaine, c'eſt par rapport à l'homme, qu'on tire quelque utilité de ces ſortes de ſçiences : Et s'il n'y joint celle de ſoy méme, ces ſçiences bien loin d'étre des lumieres de l'eſprit, ce ſont que des ténebres pour l'aveugler, poi-

& des poiſons pour le corrompre. *La ſçience* enfle, voilà le venin ; & la connoiſſance de ſoy même humilie. On ne peut aſſés admirer tant de veilles, & tant des meditations ſur des objets étrangers & en éloignement, & ſi peu d'application à un objet propre, & que la diſtance ne nous cache point. Il n'eſt pas neceſſaire d'étre Chimique, Medecin, Aſtrologue, Philoſophe, Hiſtorien, pour étre ſauvé. Mais le ſalut eſt impraticable, à moins qu'on ne ſe connoiſſe, parce qu'on ne ſçauroit bien connoiſtre Dieu ſans cela. Ces deux ſçiences ſont tellement enchaiſnées, qu'on ne les peut ſeparer. Dieu ne ſe connoiſt point ſans l'homme, l'homme ne ſe connoiſt point ſans Dieu. Si donc on tourne ſon eſprit du coſté des ſçiences, que ce ſoit pour y voir la miſere de l'homme qui paroiſt de toutes parts : dans les aſtres qui le tuent de leurs influences : dans la Medecine qui cherche mille remedes qui ne l'empêchent pas de mourir ni d'étre malade dans l'Hiſtoire : où l'on découvre mille évenements qui ſont les témoins de la vanité des Grands.

*Maniere dont l'homme ſe doit connoiſtre pour étre humble. 2 Motif d'Humilité, juger qu'on eſt miſerable.*

L'Autheur de l'Eccleſiaſtique s'écrie dans un juſte étonnement, *Pourquoy la terre & la poudre s'enorgueilliſſent-elles? Quand l'homme meure, c'eſt l'heritage des ſerpents, des beſtes, & des vers.* Eccl. X. 13. Cela eſt bien penſé, & l'on peut pouſſer cette reflexion, en regardant l'homme de tous les coſtez. Dans ſa naiſſance, dans ſa vie, dans ſa mort, dans ſon corps, dans ſon ame, dans l'union de tous les deux : tout cela crie *vanité des vanitez*, & baſtit le premier degré de l'Humilité, par la connoiſſance de la baſſeſſe de l'homme. Ce qui le forme, n'eſt qu'un peu d'écume, & il peut en imitant Job, regarder les vers comme ſes freres, & la corruption comme ſa ſeur. Il ſort du ſein de la mere avec des impuretez qui font horreur : Et il faut avoir bien de la fermeté de cœur, pour ſouffrir ſans émotion les deſordres d'un accouchement. Ce petit compoſé en venant à la lumiere, eſt dans une foibleſſe qui eſt plus-

toſt l'image de la mort qu'une portion de vie, & il ſeroit bien-toſt enſeveli ſous un monceau d'ordures, ſi l'on n'en avoit pitié : il n'eſt point de ſerpent, point d'oiſeau, point de beſte qui naiſſe ſi pauvrement. Ce corps étant en état de vivre par ſoy même dans une vigueur, une ſanté, une beauté qu'on admire, n'eſt qu'un riche ſepulchre, qui ſous ſes inſcriptions, ſes figures, ſes pyramides, & ſes lampes d'argent, ne cache que de la pourriture. Sous ce beau teint, cette peau delicate, cette figure ſi bien tournée, on trouve les parties & les ſaletez d'un pourceau : tous les conduits du corps, ne ſont que des égouts, par où la nature ſe décharge de ſes impuretez. On flaire avec plaiſir l'odeur des fleurs, on les approche du ſens qui eſt touché de leurs parfums, & l'homme a peine à ſouffrir de ſoy même, ce n'eſt qu'un écoulement de corruption. On ne peut donner une idée trop marquée de ces pauvretez, puis que c'eſt ce qui fait rougir l'orgueil, & que les Prophetes ſe ſont exprimez ainſi. Mais peut-étre que la baſſeſſe du corps ſera relevée par la grandeur de l'ame, de cette ame qui pénétre le paſſé, qui découvre le futur, qui connoiſt le mouvement du Ciel, qui dompte les lions & les élephants par les lumieres de la raiſon, qui trouve dans les ſerpents, des remedes contre leur venin, de cette ame enfin qui eſt la maitreſſe de ſes mouvements, & qui ſe fait un magazin d'erudition ramaſſée de toutes les parties de la nature. C'eſt cela même qui doit humilier l'homme, par le funeſte état où cette ame eſt reduite. Ce n'eſt plus cette ame pure, lumineuſe, noble, image vivante de ſon Createur. C'eſt une ame de tenébres, corrompuë dés le moment de ſon union avec le corps, morte dans un tombeau de crimes, qui n'agit que pour augmenter & ſes vices & ſes malheurs, qui ne court qu'aprés des ombres pour remplir ſes vuides, qui employe le jour & la nuit à l'étude, pour ſe faire un threſor d'erreurs & de fauſſetez, qui rapporte quaſi toutes ſes lumieres à douter de tout, qui du peu de veritez qu'elle connoiſt avec certitude, fait le fondement de l'édifice de la gloire qu'elle baſtit inceſſamment. Le lien du corps & de l'eſprit eſt ſi foible, qu'il y a ſujet de s'étonner qu'il dure tant. Il faut moins de force pour le de-

nouër,

denouër, que pour rompre un filet d'araignée, & c'eſt là encore un preſſant engagement à l'Humilité, l'homme n'étant ſeparé que par un petit point de vie qui peut finir en un moment, d'un abyſme de maux éternels. S'il y penſoit bien, ces chimeres de grandeur, de conqueſtes, de triomphes, de vaſtes deſſeins qui l'occupent, s'évanouïroient, pour faire place aux idées de ſon néant. Ce n'eſt rien que le corps tombe en partage aux vers, & aux ſerpents, & qu'il retourne avec eux dans la poudre: un impie ſe conſolera aiſément de cet accident. Mais c'eſt tout, que cette ame ne puiſſe trouver une mort qu'elle cherche, qu'il n'y ait point pour elle de néant, où les beſtes ſont precipitées, & que le corps ſorte de la terre, par une reſurrection de mort, afin que le complice du crime, ſoit le compagnon du chaſtiment. L'Homme eſt un prodige de fierté, ſi de ſemblables penſées ne l'humilient.

3 *Motif d'Humilité, ſe conſiderer par rapport à Dieu.*

Ce motif d'Humilité, conduit à une autre. Les Anges ne ſont ni malheureux, ni criminels, parce qu'ils ont conſervé toute la gloire de leur nature, & le plus illuſtre de tous ces eſprits, a mille fois plus d'Humilité que l'homme. On ne voit les Seraphins approcher du thrône de Dieu, que ſous un voile pour ſe cacher de honte, à cauſe de la baſſeſſe de leur nature comparée aux perfections de Dieu. Les Aſtres s'évanouïſſent au lever du Soleil, qui les obſcurcit par l'éclat de ſes rayons, il y a pourtant quelque proportion entre les étoiles & le ſoleil, mais il n'y en a point entre le Createur & la creature ſeparez par une diſtance infinie; & le peu d'étre que les hommes & les Anges poſſedent, eſt un écoulement libre de celuy de Dieu, du concours de qui ils ne dépendent pas moins, que le jour dépend de la lumiere. On remarque auſſi, que plus les ames reçoivent de graces de Dieu, plus elles ont d'humilité; parce qu'elles connoiſſent mieux & l'étenduë de l'excellence de Dieu, & l'obligation qu'elles luy ont de les avoir ſi bien partagées. Jean Baptiſte eſt rempli du St. Eſprit dés le ventre, c'eſt le plus grand homme qui fuſt né par la voye ordinaire, c'eſt l'Ange viſible qui ſervoit

voit de Heraut au Fils de Dieu, & c'eſt en même temps le plus humble, qui ne ſe croit pas digne de rendre à Jeſus Chriſt le plus vil des ſervices, que les maiſtres reçoivent de leurs eſclaves, & de luy tirer ſes ſouliers. Ce n'eſt auſſi que dans le Ciel, que l'Humilité ſera conſommée, parce que c'eſt là ſeulement que nous connoiſtrons Dieu parfaitement, & que nous ſentirons autant que nous en ſommes capables, que nous ne dependons que de luy.

Comme le vice n'eſt pas abſolument détruit dans la grace, il y a toûjours dans le cœur le plus regeneré, des mouvements de vanité, on les combat, mais on n'en a pas encore triomphé: Et dailleurs nôtre vie a beſoin de nos travaux, & du ſecours des creatures pour ſe conſerver. Cela rend l'Humilité plus foible, parce que le concours de Dieu eſt plus caché dans les inſtruments qu'il employe pour la vie du corps & pour la vie de l'ame. Il faut le Soleil, la pluye, la fertilité de la terre pour la conſervation de la premiere. Il faut la parole de Dieu, & les Sacrements, pour l'entretien de la ſeconde. Dans la gloire, nôtre dépendance immediate de la puiſſance de Dieu; Et l'infinité des biens qu'il nous communiquera, ſerviront de grands motifs à nous humilier: Et ce mouvement de l'ame, ſera une partie de la vie du Ciel, qui conſiſte dans la connoiſſance de Dieu, dans ſon amour, dans l'Humilité, dans la reconnoiſſance. C'eſt l'état où St. Jean repreſente les Bienheureux, qui jettent leurs couronnes, & ſe proſternent aux pieds du thrône de l'Agneau, pour luy faire hommage. L'idée de ce que les Bienheureux, ont été dans l'état du peché, & de ce qu'ils ſont dans l'état de gloire, ſera le poids éternel qui les empêchera de s'élever par une fierté ſemblable à celle qui a perdu les Demons.

## *Des 4 Actes de l'Humilité. 1. Penſer de ſoy modeſtement.*

Nous ne nous arreſterons point aux douze degrez d'Humilité, qui ſe trouvent dans la régle de St. Benoiſt; ce ſont pluſtoſt des ſignes, que des actes d'Humilité, & ces ſignes regardent même l'Humilité du Convent, comme d'avoir

voir toûjours les yeux collez en terre, de garder le ſilence juſqu'à ce qu'on ſoit interrogé, de publier qu'on eſt le moindre de tous, & d'autres obſervances de cette nature. *B. P. t. 9.* Les Apôtres ni Jeſus Chriſt, ne nous ont point donné de pareilles leçons. Nous aimons mieux ſuivre l'idée de ces hommes divins, en attribuant quatre actes à l'Humilité. Le premier eſt de penſer modeſtement de ſoy, le ſecond d'eſtimer les qualitez du Prochain, le troiſieme de ſouffrir les injures ſans emportement, le quatrieme d'attribuër à Dieu tout ce qu'on a de bien. La premiere eſt l'Humilité de *modeſtie*, la ſeconde l'Humilité *d'eſtime*, la troiſiéme l'Humilité de *ſoûmiſſion*, la quatrieme l'Humilité de *loüange*. Faiſons quelques reflexions ſur cela. St. Paul adreſſoit ce diſcours aux Romains. *Toy qui es debout par la foy, ne s'enorgueïllis point, mais crains*, penſe de toy modeſtement. *Rom.* XI. Tous les hommes ont beſoin de pareilles leçons, tant ils ont de penchant à la vanité. Les tenebres & la fauſſeté de l'eſprit, ne paroiſſent jamais davantage, que dans le jugement qu'on fait de ſoy. On ſe trouve plus de beauté, plus d'air, plus d'eſprit, plus d'érudition, plus d'éloquence, plus de delicateſſe, plus de prudence qu'on n'en a dans le fond. On ne ſe met jamais dans ſon point de veuë, & le faux jour où l'on eſt placé, donne une grandeur imaginaire qui trompe les yeux. De ſorte qu'il n'eſt pas ſurprenant que des ombres de vertus ſemblent plus étenduës que le corps. Dans ce faux jour, les defauts ne paroiſſent point, ou ne paroiſſent que trés confuſement: Et les bonnes qualitez groſſiſſent d'une maniere ſurprenante. Il n'eſt pas concevable combien ce faux jugement de nôtre merite, a d'influence dans le cœur, dans les paroles, dans les actions de la vie. On eſt tout plein de ſoy, on ne penſe qu'à ſoy, on n'admire que ſoy, on ne parle que de ſoy, & l'injuſtice eſt telle, qu'on veut que les autres ſoyent occupez du même objet, qu'ils s'entretiennent de nous, qu'ils ne ſongent qu'à nous, & que l'idée de nôtre merite ſoit toûjours preſente à leur memoire. Si cela n'eſt pas, on les regarde ou comme des ignorants qui ne ſçavent pas mettre les choſes au juſte prix, ou comme des jaloux de nôtre gloire.

Cette mauvaiſe diſpoſition excite des mouvements d'une haine implacable., pour les moindres injures, parce que la fauſſe idée de ſon excellence propre les fait paroître plus grandes. On veut regner abſolument dans l'eſprit du monde : Et fuſt-ce un empire uſurpé, on en eſt content. On ne peut ſouffrir de la verité, quand elle fait tort à la reputation. Relever un point de Critique, ou d'Hiſtoire, mal entendu, c'eſt porter le poignard dans le ſein : Ces cenſures toutes juſtes qu'elles ſont, terniſſent l'éclat du ſçavant, il faut s'en venger, accabler de ſatyres & de calomnies ces petites gens qui ont oſé prendre la plume, ou n'approuver pas aveuglement toutes les opinions du grand homme, & peut-être fait-on des prieres afin que Dieu n'ait point *d'égard à l'obligation* de leurs mains. C'eſt s'attaquer au Ciel, & ruïner l'Egliſe, que de blâmer les maximes d'un homme qui s'en croit le defenſeur, & qui voudroit bien en être le chef. On pouſſe encore la choſe plus loin dans l'enteſtement de ſon excellence. On croit mettre Dieu à retour, & l'on ne veut pas recevoir, comme une grace, la couronne du Ciel : elle a bien plus d'éclat, quand c'eſt l'ouvrage *des merites de condignité.* L'Humilité guerit cette folie, en découvrant à l'homme ſa baſſeſſe, ſon ignorance, ſes miſeres : Il a honte de ſoy : il regarde comme une grace l'eſtime qu'on a pour luy, & confeſſe ne tenir que de la miſericorde de Dieu, & les biens du corps, de l'eſprit, de la fortune, dont il jouït, & la gloire qu'il eſpere un jour dans le Ciel.

### 2 *Acte d'Humilité, eſtimer les autres plus que ſoy. Comment cela ſe fait ſans bleſſer la verité?*

Un eſprit humble qui eſt ſi clairvoyant pour ſes propres defauts, ne l'eſt pas moins pour les bonnes qualitez du Prochain. C'eſt l'objet de ſon application, pour les louër, pour les admirer, pour les imiter. St. Paul donne ſur cela un precepte merveilleux. *Que par Humilité de cœur chacun eſtime un autre plus excellent que ſoy.* Phil. II. 3. Ce grand Apôtre connoiſſoit bien la diſpoſition du cœur. Il mépriſe les inferieurs, il diſpute de merite contre les égaux,

il

il voit avec chagrin la gloire de ſes ſuperieurs. Dans cette conſtitution, il met au rabais les vertus du Prochain, il leur donne un mauvais tour, il leur oppoſe quelques defauts qui les accompagnent, & il prend autant de peine pour racourcir leur merite, que pour eſtendre le ſien. Cet homme là a beaucoup d'eſprit, mais il parle trop; il eſt ſçavant, mais il n'eſt pas judicieux; il eſt éloquent, mais peu ſolide; il eſt devot, mais Critique: Et ce qu'il y a d'extravagant, c'eſt qu'on veut oſter à un homme, toutes ſes bonnes qualitez en luy attribuant de l'orgueil. *Il a du merite*, dit-on, *mais il le ſçait bien.* On n'y penſe point, c'eſt blaſmer l'orgueil par un autre orgueil, & ſe rendre mépriſable, par cela même qu'on veut faire mépriſer en d'autres. On ſçait bien que tout ce babil ne change rien aux qualitez du ſujet qui ne dépendent point de nos jugements, mais il affoiblit l'opinion avantageuſe qu'on avoit d'elle; & l'orgueilleux y trouve ſon compte, en ſe perſuadant qu'on ne peut oſter de l'éclat des autres ſans faire briller davantage le ſien. Ou bien on laiſſe parler le monde ſans dire ni bien ni mal de l'objet de ſon admiration. On ſe contente ou de condamner ſon jugement par un ſouſris moqueur, ou de l'approuver par une loüange froide qui marque qu'on pouſſe l'eſtime trop loin. Chaſſez, dit St. Paul, ces injuſtes diſpoſitions. C'eſt outrager Dieu que de ne pas rendre aux ouvrages de ſa grace, l'honneur qui leur eſt deu: Et un cœur bien placé s'aquittera de ce devoir en préferant toûjours aux ſiennes, les vertus des autres hommes.

Il faut au reſte demeurer d'accord que l'Apôtre donne un precepte qu'on a peine à comprendre. Car enfin en recommandant l'Humilité, ſon deſſein n'eſt pas de ruïner la verité, ſans laquelle il n'y a point de vertu. Le moyen donc ſans bleſſer la ſincerité, d'eſtimer plus excellent que ſoy un homme qui ne l'eſt pas en effect? St. Paul luy même n'a pas executé le devoir qu'il preſcrit, luy qui proteſte n'avoir été *inferieur en rien aux plus grands Apôtres.* Pour lever cette difficulté, on diſtingue deux ſortes de jugements; jugement de *determination*, qui aſſeure la choſe abſolument, jugement de *ſuſpenſion* qui eſt modifiée. Un homme ne peut, dire abſolument, qu'un autre eſt

meilleur que luy, ni mieux partagé des graces du Ciel, dont il eſt queſtion dans le paſſage que nous examinons Il n'y a que Dieu qui connoiſſe le cœur qui eſt le ſiége de la bonté & de la probité, & qui puiſſe porter un jugement certain & infaillible de l'excellence d'un ſujet qu'il a favoriſé de ſes benedictions. Il y auroit donc de la temerité, d'aſſeurer qu'un homme eſt plus excellent, puis qu'on n'a point pénétré dans ſon interieur. On peut pourtant le dire d'un jugement de *ſuſpenſion*, qui eſt accompagné d'un *peut-être*, en penſant ainſi. Je brille davantage par mon ſçavoir, par mon zele, par mon éloquence, par l'éclat d'une belle vie : mais il y a peut-être plus de ſolide pieté dans le Prochain ; peut-être plus de douceur ; peut-être plus de charité ; peut-être plus d'humilité qui fait la veritable grandeur : ſur ce pied-là j'aurois tort de me preferer à luy. Ce jugement ne repugne point à la verité, il eſt accompagné de modeſtie. Et il ouvre une grande voye à la Charité. Car dans une telle diſpoſition, on ne refuſera jamais de rendre au Prochain, tous les bons offices dont il a beſoin dans les neceſſitez de l'eſprit & du corps. La haute opinion qu'on a de ſoy, s'oppoſe à ces demarches, on croiroit en faire trop ; & ſortir du rang qu'on doit tenir, en honorant un ſujet qui n'eſt pas digne qu'on prenne tant de peine pour luy.

3 *Acte d'Humilité ; ſoûmiſſion à la volonté de Dieu.*

L'Humilité doit exercer un troiſiéme acte, qui trouve par tout une de grand étenduë ; c'eſt de ſupporter les injuſtices & les outrages, avec une parfaite reſignation à la volonté de Dieu. Le cours de la vie, expoſe à mille mortifications. On eſt digne de remplir une charge dans l'Etat ou dans l'Egliſe, & on choiſit ſouvent un ſujet d'un moindre merite. On compoſe des ouvrages ſolides qui n'ont point de cours ; & des bagatelles qui amuſent l'eſprit, ſe debitent bien. Des perſonnes avec des qualitez communes, ont une grande reputation, & d'autres avec plus de ſçavoir & d'éloquence, demeurent dans l'obſcurité. On employe aux grandes affaires, de mediocres genies, & on neglige ceux qui pourroient les terminer utilement. Ces coups

ſe ſentent à proportion de la vanité. Une ame fiere ne garde point de meſure, elle quitte le ſervice de l'Etat, & conſpire même pour le détruire. Il n'en faut pas tant pour mettre l'orgueïl en mouvement; le refus d'un ſalut allume la fureur d'Aman; & pour reparer l'outrage, le ſang de toute une Nation eſt neceſſaire: une civilité froide met en mauvaiſe humeur. Un ordre imperieux, une cenſure aigre qu'on n'a pas meritée, déconcerte la raiſon, & fait murmurer. Le grand bouclier qu'on peut oppoſer à ces traits, c'eſt l'Humilité, elle briſe toutes leurs pointes, & les empêche de pénétrer. On peut même ſe ſervir utilement de toutes ces diſgraces, comme de remedes pour chaſſer l'orgueïl. Une ame vrayment humble, adorera la Providence, qui travaille à ſa gueriſon. Elle conſiderera ceux qui l'outragent, comme des medecins qui employent le fer & le feu, pour arreſter la gangrene qui la devore. Le remede eſt violent, mais il eſt ſalutaire, & l'on ne peut le rejetter, ſans témoigner qu'on aime le mal. Qu'on eſt heureux avec ces diſpoſitions! Le cœur eſt toûjours reſigné aux volontez de Dieu, dans les injures & dans les afflictions. L'impatience, le murmûre, les plaintes contrre les ordres de la Providence, ſont l'ouvrage de l'orgueïl. Il ſemble que Dieu mépriſe & paye mal les ſervices qu'on luy a rendus. Avec l'Humilité on garde le ſilence, on benit Dieu, on crie *je ſuis de vile condition*, & l'on imite Jeſus Chriſt qui employa la bouë pour éclairer un aveugle: on ſe fait un remede de ſes pauvretez, pour guerir une preſomption qui tuë les lumieres de l'ame.

4. *Acte d'Humilité, Aveu que nôtre bien procede de Dieu.*

Tous ces divers actes ſeroient inutiles, ſi un quatrieme ne les accompagnoit; c'eſt de reconnoiſtre qu'on n'a rien de ſoy que le néant & la miſere, & que tout le bien qu'on poſſede, eſt emprunté de Dieu. Le langage perpetuel de l'Humilité, pour nous empêcher d'oublier une verité qui s'échappe ſi facilement de la memoire, eſt *qu'as-tu que tu n'ayes receu? & l'ayant receu pourquoy t'en glorifies-tu?* Une main toute couverte d'ulceres, doit-elle attribuer à ſa beau-

té le preſent qu'on luy fait pour la guerir? L'enteſtement de l'homme ſur ſes vertus eſt prodigieux. Il ne veut pas les tenir de Dieu, parce que ce ne ſeroient plus des merités, & de quelque maniere que ce ſoit il veut meriter. C'eſt Dieu qui produit les ouvrages de la nature, mais c'eſt le libre arbitre qui opere les vertus de la grace, ou ſi Dieu y contribuë, c'eſt comme une cauſe générale, qui eſt determinée par la volonté de l'homme, qui ſe fait ainſi la meilleure part & de l'ouvrage, & de la gloire où il conduit. Miſerable orgueïl, ne laiſſerez-vous jamais Dieu dans la paiſible poſſeſſion de ſes droits? N'eſt-ce pas une preſomption ſacrilege, d'attribuer au néant même une vertu infinie, & de flater les puiſſances de l'homme d'un ouvrage qui eſt produit par la grace victorieuſe, & par une force plus grande que celle qui a créé la machine du monde? Ce n'eſt point là le moyen de joüir des faveurs de Dieu. Rien ne les attire davantage que l'Humilité: Un vaſe qui nage ſur l'eau n'en ſera jamais rempli à moins qu'il ne ſe panche pour la recevoir: Et il n'y a que celuy qui s'abbaiſſe, qui ſoit comblé des biens de Dieu. La faim de l'ame, c'eſt l'Humilité; quand elle crie à la porte du Ciel pour étre raſſaſiée de ſes dons, elle les obtient, & cette faim étant encore excitée par le gouſt des graces qu'elle reçoit, elle n'en eſt pas ſatisfaite, elle en deſire de nouvelles; plus elle en poſſede, plus elle ſent ſon vuide qu'elle cherche à remplir par de nouvelles faveurs. Ainſi Dieu & l'Humilité travaillent chacun de ſon coſté à creuſer de nouveaux abyſmes. L'une ouvre des abyſmes d'indigence, & l'autre des abyſmes de grace.

*Influence de l'Humilité dans les vertus Chrétiennes.*

On peut dire, en quelque façon que l'Humilité eſt le fondement des vertus Chrétiennes, puis qu'elle leur ſert d'appuy, comme le fondement en preſte à l'édifice. Nous l'avons inſinué, & l'on ne le ſçauroit trop dire, parce qu'on n'y penſe jamais aſſés; les vertus les plus éclatantes, ne ſont rien ſans l'Humilité. La foy, cette vive ſource de la pieté, periroit, ſi l'eſprit n'étoit gueri de ſa fierté naturelle. Des myſteres qui ſont infiniment au deſſus de la raiſon, l'eſton-

l'étonnent, il veut les comprendre en s'imaginant qu'il y va de ſon honneur de ne ſe pas repoſer ſur l'authorité, il dit inſolemment & par une eſpece de dédain, *comment ſe fera cela?* tout ce qui eſt au deſſus de ſa portée le choque, & les plus brillantes marques de la verité, ne feront aucune impreſſion, quand le ſens de la chair luy oppoſe l'enflure de ſes prejugez. Jeſus Chriſt deſcendroit du Ciel tout rayonnant de gloire, il opereroit tant de miracles, que le monde ſeroit trop petit pour contenir les livres qu'on en feroit; le cœur ſe piqueroit toûjours d'éloigner la foibleſſe, en rejettant avec fermeté, une verité qui n'eſt point de ſon gouſt. Comme ce fût dans le ſein d'une fille humble, que Jeſus Chriſt voulut naiſtre, c'eſt dans une ame humble qu'il eſt formé par la predication de l'Evangile. L'ame orgueïlleuſe reſſemble à Micol, qui fut ſterile juſques au jour de ſa mort, & Jeſus Chriſt ne s'accommode point d'une pareille demeure. Rien n'enflamme mieux la Charité, que la conſideration de ce profond néant où nous eſtions, quand Dieu nous a donné des marques de ſa miſericorde. Plus l'homme s'en fait accroire, plus il diminuë les richeſſes de la grace, & rien n'eſt ſi capable d'inſpirer de la tiedeur, à la tendreſſe & à la reconnoiſſance que nous luy devons, parce qu'on voit moins la grandeur de l'obligation que merite ſon infinie bonté. De là vient que l'Ecriture fait une deſcription ſi vive & en même temps ſi touchante, de nôtre état avant la regéneration. Elle employe les tombeaux, les tenebres, la mort, en un mot ce qu'on peut imaginer de plus affreux pour nous rendre humbles dans la gloire que nous poſſedons, par la dignité d'enfants de Dieu: Et qui étreindra, qui conſervera les nœuds de l'amitié, ſi la main de l'Humilité n'y travailloit pas? Peut-on faire de l'objet de ſes mépris, un objet d'amour? les foibleſſes du Prochain nous éloigneront de luy. On ſe croiroit deshonoré de luy marquer de l'affection, on paſſeroit pour ne ſe pas connoiſtre en merite, au lieu que l'eſtimant ſincerement à cauſe des graces que Dieu luy a diſtribuées, on ſe fait un plaiſir d'aimer celuy qui eſt chery de Dieu, & de régler nos affections par les ſiennes. Plus de ſentiments ja-

loux

loux, plus de diſputes, plus de conteſtations pour le rang, plus de brigues, plus de médiſances, tout eſt étouffé. On excuſe les defauts, on publie les vertus, & il n'y a plus rien entre les cœurs qui les empêche de s'approcher. La vaine gloire, cette montagne de diviſion, eſt applanie par l'Humilité, afin que les ames s'uniſſent, & ſe meſlent par la Charité.

Que ſeroit-ce auſſi que de la patience ſans l'Humilité? En quelque affliction qu'on ſe trouve, dans l'exil, dans la pauvreté, dans l'obſcurité d'un cachot, entre les mains d'un bourreau, dans une cruelle maladie qui déchire nuit & jour, on n'a qu'à jetter les yeux ſur ſes defauts, & ſur ſes pechez, pour prendre le parti du ſilence, & baiſer avec reſpect la main qui nous frappe. Et l'on ne le rompt, ce ſilence, que pour s'écrier, *je porte l'indignation de l'Eternel, parce que j'ay peché contre luy.* Mich. V. 9. La reconnoiſſance, & l'Humilité ne s'abandonnent point. Un préſomptueux eſt toûjours ingrat; Il ſe perſuade qu'on luy doit tout, & que les graces les plus pures, ne ſont que le tribut de ſon merite: & il fait encore trop d'honneur de les recevoir. Enfin ſur quelque partie de la pieté qu'on attache les yeux, elle doit être animée de l'Humilité pour être agreable à Dieu. Qu'eſt-ce que la priere ſans Humilité? Une imprecation ſur nos teſtes, une injure à Dieu, à qui l'on demande des faveurs l'épée à la main. C'eſt là le moyen de n'obtenir rien que des foudres pour abbattre la fierté? Qu'eſt-ce que le jeuſne ſans Humilité? Un mépris de la colere de Dieu qu'on inſulte juſqu'aux pieds de ſon thrône, une reſurrection du peché qu'on veut enterrer. Qu'eſt-ce en un mot que de la participation à l'Euchariſtie ſans l'Humilité? Une ſeconde crucifixion du Fils de Dieu qu'on déchire d'une maniere plus cruelle que n'ont fait les Juifs, une profanation impie de ſon precieux ſang. Jamais on ne jouïra de ſa communion bienheureuſe, à moins que touché du ſentiment de ſa baſſeſſe on ne s'écrie avec ſincerité, Seigneur *je ſuis indigne que vous entriez ſous mon toit.*

*Effect de l'Humilité; l'exaltation de l'homme.*

Chrétien, ſervez-vous de cet heureux moyen pour gag-

ner

ner & l'eſtime du monde, & l'amour de Dieu. Quelque repugnance que les hommes ayent pour l'Humilité, ils l'aiment dans d'autres ſujets & ne peuvent refuſer des mouvements de conſideration, à une vertu qu'ils ne ſçauroient pratiquer: elle adoucit leur humeur farouche, elle les rend plus traittables, parce qu'ils n'aiment point qu'on s'oppoſe à leurs deſſeins. C'eſt elle auſſi qui arrache les foudres des mains de Dieu, & Achab en s'humiliant, trouva une voye ſeure de diſſiper la tempeſte qui l'alloit accabler. Il n'y a point de moyen plus efficace pour attirer les regards de Dieu, ces regards de pitié, qui nous ſont ſi neceſſaires, & il declare luy même que du plus haut du Ciel qui luy ſert de thrône, il jette ſes yeux ſur celuy qui eſt *humilié, & qui tremble à ſa parole.* Ce n'eſt point dans un bocage de cedres, de cyprez, de palmiers, c'eſt dans un buiſſon rempant & ſec qu'il ſe découvre à Moyſe, image d'un cœur briſé qu'il éclaire de ſes lumieres & pénétre des conſolations de ſa grace. Mais ſur tout, l'Humilité eſt le veritable ſecret de trouver la gloire que les hommes cherchent, & nous en avons une aſſeurance infaillible dans la promeſſe de Jeſus Chriſt, *qui s'abbaiſſera ſera élevé.* Aprés que Jean Baptiſte eut publié qu'il ne meritoit pas de dechauſſer Jeſus Chriſt, il a l'honneur de le baptiſer, & de poſer les mains ſur cette teſte ſacrée où nous puiſons tant de graces: & dans le plus bas degré d'anéantiſſement où le Fils de Dieu pouvoit deſcendre, c'eſt là qu'il reçoit des honneurs qui le font connoiſtre pour le *Seigneur de la Gloire.* Sur la croix où il ſouffre mille indignitez, toute la Nature l'adore, & publie qu'il eſt ſon maiſtre, la Terre tremble, le voile du Temple ſe déchire, le Soleil paſlit, tout crie avec le Centenier, *celuy-cy étoit le Fils de Dieu.* Douce conſolation pour ceux qui choiſiſſent *l'opprobre de Chriſt.* On les foule aux pieds, on les banniit des charges, on les exile, on les dépouille, on les maſſacre: Et leur gloire ſortira de ces ſombres nuages, qui ne ſerviront qu'à en relever l'éclat. Tout l'univers a été le témoin de leur abbaiſſement volontaire, & il deviendra le témoin de leur exaltation, lors que Jeſus Chriſt les reconnoiſtra publiquement pour ſes Freres, & ſes coheritiers de l'éternité.

CHA-

## CHAPITRE XLI.

*De l'Orgueil. Sa definition. Eſt-il dans l'entendement où dans la volonté? Eſt-ce le premier peché. Trois caracteres d'Orgueil qui en font la malignité. Il eſt naturel, il eſt violent, il eſt caché. Etenduë de l'Orgueil dans les hommes. Pourquoy? Orgueil ſpirituel combien dangereux? 4 actes d'orgueil. 1. vouloir tout tenir de ſoy, 2. attribuer à ſes merites les faveurs de Dieu, 3. ſe préferer aux autres, 4. ſe croire vertueux ne l'étant pas. Comment l'Orgueil eſt le Prince des pechez?*

LE monde eſt partagé en deux grandes eſcoles ; Jeſus Chriſt eſt le Docteur de la premiere, où il donne de perpetuelles leçons d'Humilité, par ſa voix & par ſes actions. Il ſe trouſſe comme un pauvre eſclave, & prend un baſſin pour laver les pieds de ſes Apôtres : & le but d'une action ſi vile & ſi ſurprenante, eſt de nous diſpoſer à l'Humilité. Quelques ont creu qu'il faloit imiter Jeſus Chriſt à la lettre : Et le lavement des pieds, étoit une des plus illuſtres cérémonies de l'Egliſe de Milan. Le Maiſtre de la ſeconde claſſe, c'eſt le Demon, qui dit, *faites comme j'ay fait*. Ce deteſtable eſprit a laiſſé à ſes eſcoliers un funeſte exemple ; l'Orgueil ayant été la cauſe de ſes malheurs. On auroit peine à le croire, ſi l'Ecriture ne le diſoit, qu'un Ange des plus illuſtres, créé dans la gloire du Ciel, éclairé des lumieres de la verité, aux pieds du thrône de Dieu où il devoit étre tout ébloüy de l'éclat qui l'environne, ait été capable de vanité : que fier de ſon excellence, il ait dédaigné de regarder l'homme comme ſon compagnon de ſervice pour s'en faire un vaſſal qui luy rendiſt hommage. Il y a beaucoup d'apparence que c'eſt là le premier peché du Demon, qui ſe voyant dans une condition beaucoup plus relevée que celle de l'homme, creut qu'il en meritoit l'adoration, uſurpant par une penſée ſi déraiſonnable, ſur l'authorité du Maiſtre de l'Univers : &

dans

dans le cours des siécles, cet esprit ambitieux a toûjours paru affamé de gloire, il a voulu des temples, des sacrifices, des honneurs religieux, & il a porté l'insolence jusqu'à vouloir échanger les adorations du Fils de Dieu, contre les empires de l'univers qu'il luy offroit. Rien ne découvre mieux l'énormité de l'Orgueïl, & combien il est aisé d'y tomber, que l'exemple du Demon. Ce dangereux serpent a tiré du fond de ses entrailles le venin mortel qu'il a soufflé par tout, & qui pénétre si bien la masse de la nature humaine, qu'il n'y a point de partie qui n'en soit infectée: les viperes changent la meilleure nourriture en poison, & l'orgueïl se sert des vertus mêmes, pour en faire un venin qui les corrompt.

*Definition de l'Orgueïl. Est-ce un acte de l'entendement ou de la volonté?*

On definit ordinairement l'Orgueïl, un *amour déreglé de son excellence propre*, & selon cette idée, ce vice seroit dans la volonté, qui produit les actes d'amour. Il y a beaucoup plus d'apparence que le siége de l'Orgueïl est dans l'entendement; l'amour de son excellence, étant fondé sur l'opinion avantageuse de son merite. C'est là ce qui met l'homme en mouvement, il desire les honneurs, parce qu'il s'en croit digne, & que c'est une injustice de luy refuser une place qu'il rempliroit si bien. Il mépriſe les autres, parce qu'il s'estime davantage soy même. Il ne veut rien devoir à la grace de Dieu, parce qu'il s'enteste de la perfection de ses œuvres, & des forces du libre arbitre. Ainsi l'Orgueïl est proprement une estime démesurée de son excellence, & cela découvre en même temps que ce peché n'est pas le premier de tous, quoy que ce soit le sentiment de l'Autheur l'Ecclesiastique, qui le persuade à ceux qui reverent son authorité. *L'Orgueïl*, dit-il, *est le commencement du peché*. Eccl. X. 15. Cela ne peut étre vray des pechez d'omission qui precedent toûjours les pechez de commission, dont la source est l'ignorance & les tenebres de l'esprit, qui porte de faux jugements. C'étoit un orgueïl prodigieux que celuy d'Eve, qui voulut se soustraire à l'obeïs-

beïſſance de Dieu, qui mépriſa ſes menaces, qui chercha d'être heureuſe independamment de luy : & elle publia tout haut, ce qui étoit vray, que du *ſerpent l'avoit ſeduite.* En effet il ne paroiſt pas poſſible que cette femme ait tombé, pendant qu'elle croyoit que les menaces de Dieu ſeroient infailliblement executées, ſi elle mangeoit du fruit defendu ; & qu'elle s'alloit plonger dans une abyſme de malheurs. L'orgueïl eſt donc un peché compliqué, qui en renferme pluſieurs. Il tire ſa ſource de la negligence de ſe bien étudier. La negligence eſt ſuivie d'ignorance, de ſes imperfections ; & cette ignorance eſt accompagnée d'un aſſemblage de faux jugements : faux jugement ſur ſes qualitez qu'on croit grandes & qui ſont trés petites : faux jugement ſur la maniere dont on poſſede les faveurs de Dieu, qu'on regarde comme une recompenſe du merite : faux jugement ſur la production des vertus qu'on attribuë aux forces du libre arbitre : faux jugement ſur les bonnes qualitez du Prochain qu'on voit de travers, & toûjours moindres qu'elles ne ſont : faux jugement ſur les objets qu'on emprunte, pour ſe faire paroiſtre plus grand, & qui reſſemblent aux tumeurs qui ne s'élevent ſur la chair, que par l'agitation d'une matiere pourrie, qui eſt contraire à la ſanté : faux jugement dans la fin que l'orgueïl ſe propoſe, l'eſtime des hommes qu'on croit un bien ſolide, & qui n'eſt rien moins. L'orgueïl porte donc le vray caractére du Demon, puis qu'il eſt comme luy le Pere du menſonge ; toute l'excellence qui le charme eſt baſtie ſur un pur néant, & ſa grandeur eſt celle d'un fantome qui n'a ni corps ni réalité.

*Trois caractéres de l'Orgueïl.* 1°. *Il eſt naturel.*

Cela ſeul devroit ouvrir les yeux, puis qu'il n'y a rien de plus pitoyable, que de chercher l'étre dans le néant. Cependant l'imagination plaiſt : cette erreur eſt ſi douce qu'on n'en veut pas guerir : & l'on regarde & comme des ennemis, ceux qui offrent du ſecours, & comme des bienfaiteurs, ceux qui augmentent le mal. Il eſt reſpandu par tout, & le fumier, la baſſeſſe, la miſere, la pauvreté ſont méme trop foibles pour le chaſſer. Il s'opiniaſtre

niaſtre contre les remedes, & l'on voit ſouvent plus de vanité ſous les haillons & la craſſe, que ſous le velours & la pourpre. Ce vice a trois caractéres qui le rendent infiniment dangereux. Il eſt *naturel*, il eſt *violent*, il eſt *ſecret*. Comme naturel, il croiſt & vieillit avec l'homme; & le ſpectacle hideux de la mort, des os pourris & des vers qui ſont dans le tombeau où l'on doit bientoſt étre enfermé, n'empêchent point de ſouhaiter une pompe funebre, afin de paroiſtre grand, quand on n'eſt plus. Si l'on ne ſe peut pas dérober à la mort, on veut encore occuper les yeux ſous le drap magnifique qui couvre le cercueïl, & empêcher le cadavre, qui baigne dans un embaumement, de tomber dans la poudre où l'on eſt condamné. Ce ne ſont pas ſeulement les gens du monde, qui conſervent leur orgueïl entre tant de ſujets de s'aneantir; les ames qui ont fait le plus de progrez dans la pieté n'ont pû ſe defaire abſolument de ce vice, il eſt entré dans le Paradis, & il en eſt deſcendu avec St. Paul que Jeſus Chriſt livre aux aſſauts d'un Ange de Satan, de peur qu'il ne ſe glorifiaſt, & l'on peut dire que ce vice eſt un manteau ſemblable à celuy d'Elie, nous ne le depouïllerous qu'en montant au Ciel. Les autres pechez ſont moins opiniaſtres: le temps, & le changement du temperament, les guerit. L'âge rend inſenſible aux voluptez. Un lit de mort apprend à un avare à faire des liberalitez, & il donne aux pauvres une portion de ſes biens. Un vindicatif pardonne, pour ne pas rencontrer un Dieu ſevere. On a beau faire, il aura toûjours une portion de vaine gloire juſques aux derniers moments de la vie où on aime une honorable ſepulture.

*2 Caractére de l'Orgueïl, il eſt* violent. *3 Caractére, il eſt ſecret.*

La Concupiſcence eſt naturelle; mais elle n'eſt pas toûjours bouïllante: Et elle rencontre ſouvent ſes objets ſans ſe remuer. L'orgueïl s'émeut avec violence à chaque occaſion; un air de mépris, une cenſure, une civilité froide l'enflamment, & alors il appelle la vengeance à ſon ſecours. Il remplit l'ame d'idées funeſtes, de carnage, de poiſons, d'aſſaſſinats, d'incendies, & il fait ſouvent plus de mal au cœur qu'il poſſede, qu'à l'ennemi qu'il veut détruire. Un reſte de pudeur, empêche les autres vices de paroiſtre aux yeux. Senſibles à leur turpitude, ils cherchent l'ombre de la nuit & le ſilence des bois. C'eſt

dans des lieux éloignez du monde & du bruit, qu'on vole, qu'on assassine, qu'on viole. L'orgueïl ne daigne pas se cacher, il aime à se produire, parce qu'il croit attirer du respect par ces fausses marques de grandeur. L'air du visage est fier, les manieres superbes, les paroles arrogantes, les actions insolentes & dédaigneuses. On pretend par là s'élever au dessus des autres & les obliger à ramper. L'orgueïl n'est pas pourtant toûjours en cet équipage, il sçait bien se contrefaire admirablement, & quitter ses airs insolents, quand il le faut, & qu'ils peuvent faire obstacle à la grandeur où il aspire. Alors il n'y a rien de plus souple, de plus rampant, de plus modeste. C'est un prodige comment il change les actions de l'homme, il semble que ce n'est plus le même homme: c'est pourtant toûjours orgueïl & à visage découvert, & sous le masque d'Humilité. Orgueïl de *bassesse* pour s'insinuer dans l'esprit des Grands auxquels il veut plaire; orgueïl de *mépris* pour des inferieurs, ou des égaux, sur lesquels il veut regner. Enfin c'est un vice secret qui se cache quelquefois si bien parmi les vertus, qu'on a de la peine à l'y découvrir. Le chercheroit-on parmi ses contraires? & quelle alliance y a-t-il entre la lumiere & les tenebres? Il n'y en a que trop; Dieu se sert de nos pechez pour produire l'Humilité, qui naist de leur turpitude. C'est le dessein qu'il s'est proposé, en permettant que d'illustres Saints ayent fait des cheutes horribles qui leur monstrent la grandeur de leur foiblesse; & l'homme par des voyes contraires à celles de Dieu, employe les vertus à la production de l'orgueïl. Quand on est chaste, liberal, temperé, clement, on s'aveugle aisement de ces brillants; Et le jeusne, les veilles, les prieres destinées à la ruine du peché, font naistre un monstre qui les devore, semblable à un cancer qui ronge le sein qui le produit.

*Etenduë de l'Orgueïl dans l'homme. Pourquoy?*

Ce n'est pas que l'homme n'ait quelques sentiments confus de sa bassesse. C'est ce qui l'engage à sortir hors de soy, & à chercher par tout de quoy bastir sa gloire, il ressemble à ces femmes qui pour paroistre grandes malgré la nature, empruntent le secours des patins. Pour cacher sa petitesse, on cherche des moyens de s'élever. Le Prince forme des desseins sur les Estats voisins, les prétextes ne luy manquent point, en tout cas

cas le droit de bienſéance tiendra lieu de droit réel. Le Noble fait un grand amas de titres, & de vieux parchemins, pour ſe diſtinguer du bourgeois. Il ne ſçait rien avec plus de certitude que ſes alliances, & les belles actions de ſes anceſtres, qu'il déterre comme un precieux threſor des ruines de l'Hiſtoire, & de l'obſcurité du temps; muët ſur tout le reſte, il eſt toûjours grand parleur ſur cela, juſqu'à l'importunité de ceux qui l'écoutent; ſur tout les perſonnes que la fortune a diſgraciées, ſont inceſſamment ſur l'antiquité de leur race pour mettre ſous leur état preſent, un marche-pied qui les hauſſe. Le Marchand qui n'a pas la naiſſance pour ſoy, ſe moque des titres & des vieux papiers qui n'échauffent pas la cuiſine, il tire ſa grandeur de ſon negoce, qui l'enrichit, & luy donne de belles maiſons, de beaux meubles, de belles terres qu'il achete des Seigneurs incommodez. Comme l'argent fait tout dans la vie, & paroiſt un bien plus réel que les noms & les belles actions des ayeux, qu'on ne peut employer à rien, le marchand mépriſe à ſon tour la nobleſſe, & la traite de gueuſe. Le Partiſan qui n'eſt ſouvent qu'un Pacquais, ayant attrappé quelque commiſſion pour recompenſe de ſervices, devient plus grand Seigneur que ſon maiſtre, & il eſt peu de gens qui portent la fierté plus loin. Il a du credit par ſon employ, il ſe fait craindre, les Grands luy font la cour, tous les objets qui frappent ſes yeux nourriſſent ſa vanité, il ne ſçait ce que c'eſt que pauvreté ni miſere, dans l'abondance qui coule de tous coſtez dans ſa maiſon avec le ſang & les larmes du peuple. Tous ces brillants ſont une eſpece de charme qui luy oſte le ſouvenir qu'il eſt homme, par les idées de richeſſes, d'authorité, de volupté, dont il eſt tout plein. Il manque pourtant encore quelque choſe à ſon ambition: Comme il ſe ſouvient qu'il a porté les couleurs, ou exercé un chetif meſtier, il en rougit ſous l'éclat de ſa fortune. Mais il eſt aiſé de couvrir cette tache par une fauſſe Genealogie, qui l'ente dans une ancienne famille, qui ſe fait un avantage d'être alliée de Monſieur le partiſan, parce que dans l'authorité qu'il poſſede, il peut contribuer à l'avancement de ſes nouveaux parents. Que l'orgueil ſe connoiſſe tout entier à ce caractére. C'eſt un commerce de fauſſetez, une corruption de la ſincerité, une conſpiration contre la verité, qui livre l'eſprit à l'impoſture qui fait ſes plaiſirs.

*Orgueil ſpirituel combien dangereux?*

Il y a un orgeuïl qui n'eſt pas ſi lâche, & qui ment un peu moins groſſierement. C'eſt celuyqui naiſt des qualitez de l'eſprit. On fait du ſçavoir, le fondement de ſa gloire: on paſſit ſur les livres, on compoſe des ouvrages qui courent par tout, qui triomphent de la puiſſance du temps, qui n'épargne ni les marbres ni les ſtatues, & qui donnent à l'Autheur une reputation qui n'aura de bornes que le monde. Cette eſpece d'orgueïl eſt le plus dangereux, parce qu'il eſt plus delicat: Un Autheur n'eſtime rarement que ſoy: il lit moins les ouvrages des autres pour en profiter, que pour les critiquer, en élevant ſa reputation ſur les ruïnes de ceux qu'il cenſure. Il a plus de plaiſir de tomber ſur une faute, que ſur une belle remarque d'erudition, parce que celle-cy eſt un ſigne du merite, & l'autre un caractére de la foibleſſe du rival: Et Henry le Grand diſoit trés ſpirituellement & trés veritablement tout enſemble, que les *guerres d'écritoire* étoient plus opiniaſtres & plus échauffées, que celles de l'*épée*. Les effects paroiſſent moins dangereux, parce qu'on n'y répand pas de ſang; mais la haine n'eſt pas moins forte, & elle l'eſt même davantage, parce que les affaires d'eſprit ſont plus nobles que les matieres de Politique. On eſt particulierement ſenſible ſur celles de la pieté, lors qu'on découvre l'hypocriſie de ceux qui ſe flatent de probité. L'orgueïl gemit qu'on terniſſe des vertus qui ſembloient meriter l'eſtime de monde & la gloire du Ciel; il n'eſt point d'outrage qu'on pardonne moins: & il en couſta la vie à Eſtienne, parce qu'il avoit declamé contre l'impenitence des Juifs dont le cœur reſiſtoit toûjours au St. Eſprit. Ce qu'il y a de fâcheux, eſt que pour avoir l'honneur de plaire aux Grands, on en fait des portraits flatez, qui les enchantent, & qui mettent de nouvelles diſpoſitions de vice & d'orgueïl dans les cœurs, où il n'yen avoit déja que trop. On loüe ce qu'il faudroit blaſmer: on blâme ce qu'on doit loüer, on change les tenebres en lumiere, on fait des vertus de leur contraire, & ces ouvrages demeurent à la poſterité, comme un magaſin de poiſons, pour gaſter les Princes. On repreſente Alexandre comme Grand Conquerant, qui vainc, qui triomphe, qui gagne des batailles, qui prend des villes par une valeur qui ſurprend. On admire ces exploits; l'ambition d'un Prince qui n'a

pas

pas le cœur moins bon qu'Alexandre, se fait un original de sa vie, & il veut par ses conquestes porter comme luy le titre de Grand. Si les Historiens representoient les Princes au naturel, leurs ouvrages seroient des preservatifs contre les vices. Ils auroient peint Alexandre comme un ambitieux, un voleur, un injuste. De semblables traits n'exciteroient pas l'envie de s'y conformer. Les Rois se feroient un bonheur de celuy de leurs sujets, ils aimeroient autant la paix, qu'ils cherissent la guerre: ils tacheroient de faire renaistre l'empire de Salomon par une heureuse abondance, par l'établissement du commerce, par l'estime des beaux arts, & des sciences qui fleuriroient, & le plus grand de leurs titres seroit celuy de *Peres de leurs peuples:* au lieu que pour satisfaire à leur ambition, ils sacrifient le sang & les biens d'une infinité de monde, qui gemit sous un joug qu'ils ne peuvent rompre, quoy qu'il les accable. Le malheur est sans remede: les Grand aiment l'encens, il faut leur en donner à pleines mains, & les flateurs, & les flatez, agissent par le même principe: interest par tout, orgueil par tout, & fausseté par tout.

*Quatre actes d'orgueil. Le* I. *croire qu'on a tout de soy.*

On a regardé l'orgueil comme un arbre dont la racine est dans l'enfer, & qui pousse de son tronc quatre branches qui s'élevent jusqu'au Ciel. La premiere branche, est de s'imaginer d'avoir tout de soy, & de n'être redevable, & des biens de la fortune qu'à son industrie, & des biens de l'ame qu'à son libre arbitre. C'est la justement s'attribuër la divinité. On s'est moqué du Senat de Rome, qui canonisoit des Empereurs, & faisoit dépendre la Deité des volontez de l'homme; & il est encore plus extravagant, de se deifier soy même, & d'être donateur & donataire dans la même chose. Car enfin tenir tout de soy, c'est être Dieu: on n'a de derniere fin que soy, on reduit tout à soy, & l'on ne pense non plus à la souveraine cause que s'il n'y en avoit point. Il n'est pas jusqu'aux biens de la nature, qu'on ne s'est pas donnez, qui ne paroissent propres. Le cœur est tellement occupé de la vivacité de l'esprit, de la bonté, de la memoire, de la beauté, de la force du corps, qu'il oublie à dire, *ce n'est point à moy, ô Dieu, c'est à vous que j'en rends la gloire.* C'est apparemment pour cette raison, que *Dieu resiste aux orgueilleux.* Ce peché attaque Dieu particulierement, qu'il veut chasser du thrône, pour mettre l'homme dans

l'independance. Dieu pour la conservation de ses droits, est obligé d'opposer ses forces à cet usurpateur. Les autres vices ne resistent à Dieu que par l'esprit d'orgueïl qui les anime, & comme des actes de desobéïssance exercez par luy, qui ne peut souffrir de joug ni de loy, de sorte qu'il est directement contraire à l'authorité de Dieu qu'il s'efforce d'anéantir.

*2 Acte d'Orgueïl; attribuer à ses merites les faveurs de Dieu.*

La seconde branche de l'Orgueïl, c'est de chercher dans ses merites la cause des faveurs qu'on reçoit de Dieu. L'homme par des retours sur soy même, sent bien, qu'il ne se donne point la remission des pechez, l'esprit de consolation, la resurrection du corps, & la *couronne de vie*. C'est de Dieu qu'il obtient tout cela, mais du moins il se persuade en estre digne, & que Dieu fait un acte de justice en le couronnant. Il ne dit point du cœur ce que le Pharisien orgueïlleux publioit, *je vous rends grace, ô Dieu, de n'être pas comme les autres hommes*. Ce mouvement est trop contraire à sa vanité. C'est un assés grand effort pour luy, d'avouër qu'il ne peut demander rien à Dieu que sur des promesses auxquelles il s'est engagé de son bongré. Pour la condition, c'est luy qui l'execute, qui la remplit, qui la pousse au souverain degré de la perfection. Cette disposition imprime dans l'ame trois mouvements extremement opposez à la pieté. Mouvement de *securité* dans les biens qu'on possede, comme trés faciles à conserver par les moyens qui les ont produits. C'est là un anéantissement de la priere, qui n'auroit point besoin de gemir aux pieds du thrône de la Grâce, afin d'obtenir ses lumieres pour la conduite de la vie, & le changement des mœurs Un cœur de ce caractére, ne dira jamais sincerement, *convertissez nous, Seigneur, & nous serons, convertis*. C'est à son libre arbitre qu'il s'adressera. Employe, criera-t-il, toutes tes forces pour changer le cœur de rocher, en un cœur de chair. Une Grace efficace & victorieuse ne l'accommode point, parce qu'elle anéantit le merite. Cela est suivi d'un second mouvement de *plainte* dans les afflictions & les disgraces. On murmure de la conduite de Dieu, qu'on accuse ou de nonchalence, ou d'injustice, comme payant mal les services qu'on luy rend. On ne sçait ce que c'est que de docilité

cilité reſpectueuſe, de ſoûmiſſion, d'anéantiſſement, parce que l'Orgueil a un autre langage que l'humilité. Il ne peut prononcer, *Y a-t-il de l'iniquité en Dieu?* En quelque état qu'il reduiſe les hommes, ils ont toûjours ſujet de ſe louër de ſa bonté, qui ne leur rend point ſelon leurs méchantes actions : & qui les chaſtie beaucoup plus doucement qu'ils n'ont merité. Ce mouvement de plainte, eſt accompagné d'un mouvement *d'admiration*, que Dieu ferme l'oreille à des prieres ſoûtenuës d'un ſi grand merite. Qu'il n'écoute point les méchants, cela eſt juſte, ils ſont indignes d'etre exaucez: mais eſt-il dans l'ordre, que des ames devotes, toutes brillantes de leurs jeûnes, de leurs mortifications, de leurs bonnes œuvres, ſe fatiguent inutilement à la porte du Ciel? qu'on les laiſſe morfondre, ſans leur donner un mot de reponſe ? & quels vœux Dieu exaucera-t-il, s'il eſt inſenſible aux prieres de ce Caractére? C'eſt l'humeur où ſont ces ames fieres, qui croyent que tout leur eſt deu, & qui veulent le recevoir de la main de la juſtice, & non de la main de la grace. Si l'homme ſe connoiſſoit mieux, il s'eſtonneroit que Dieu daigne l'écouter; bien loin d'étre ſurpris du peu d'attention qu'il fait à ſes vœux, il eſt également indigne de demander des graces, & pour ſoy, & pour autruy, & il ne les obtient que par les richeſſes d'une miſericorde infinie. Il repeteroit inceſſamment cette belle ſentence de Jeſus Chriſt. *Quand vous auriez fait tout ce qui vous eſt commandé, dites, nous ſommes des ſerviteurs inutiles qui n'avons rien fait que ce que nous eſtions obligez de faire.* Luc XVII.

### 3 *Acte d'orgueil; ſe preferer aux autres.*

La troiſiéme branche de l'Orgueil, c'eſt de preferer toûjours ſes vertus aux bonnes qualitez d'autruy. Quand on eſt ebloüy de ſon merite, on ne voit plus ſes defauts; Et l'on entre dans ſon cœur comme dans le jardin, où l'on attache avec plaiſir ſur les belles fleurs, les yeux qu'on détourne des vers & des chenilles. Tout ce qui flate & qui donne de la joye, ſe preſente naturellement à l'eſprit, il le cherche, & il s'y attache agreablement, & il s'éloigne de ce qui le choque, & qui peut affoiblir l'idée de ſa grandeur. Dans cette diſpoſition, on n'aime point à penſer à des pechez qui nous font connoiſtre la miſere & la baſſeſſe de nôtre nature : Et a l'on un penchant violent à repaſſer ſur ce qu'on a de bon, qui nous entretient d'idées flateuſes qui s'inſinuent doucement dans le cœur. Par le même principe, on regarde le Prochain d'un œil different. On s'attache extremement à ſes defauts, parce qu'ils le ravalent, & l'on ne fait point d'attention à ſes bonnes qualitez; on craint de les trouver trop brillantes, pour la ſatisfaction de ſon propre cœur, il faudroit luy ceder le premier rang qu'on luy diſpute, & qu'on veut garder pour ſoy. Jeſus Chriſt depeint admirablement cette ſituation d'eſprit dans le Phariſien, qui prononçoit tout bas. *Je te rends graces de ce que je ne ſuis point fait comme le reſte des hommes, larrons, injuſtes, adulteres, ni de ce que je ne ſuis point comme ce Péager.* Luc XVIII. 11. Il devoit pluſtoſt s'affliger, de ne reſſembler point à cet homme, qui malgré le titre odieux de Péager, valoit incomparablement mieux que luy, puis qu'il avoit un eſprit humble, qui imploroit la miſeri-

sorde de Dieu, dans le sein de laquelle il chercheroit tout son salut. Cette injuste prevention de son merite, & ce mépris de la personne du Prochain, fait outrage à Dieu, parce qne c'est condamner l'estime qu'il fait d'un objet qui nous deplaist. C'est preferer son jugement propre à celuy de la Sagesse. C'est mettre au rabais l'abondance des faveurs qu'il verse à pleines mains dans les vaisseaux de sa misericorde.

*4 Acte d'orgueil, se croire vertueux quand on ne l'est pas.*

L'Orgueil pousse une quatrieme branche qui n'est pas moins à detester que les premieres, & qui merite seule que l'arbre entier soit maudit de Dieu & des hommes. C'est qu'il trouve du bien où il n'y en a point; & donne un corps solide à ce qui n'est qu'une ombre. On voit un exemple de cette vanité, dans le Pasteur de l'Eglise de Laodicée. Ce miserable se croyoit riche, & sans aucun besoin. Voilà l'idée que son orgueil luy mettoit devant les yeux. Mais Jesus Christ le voyoit d'une autre façon, il étoit *pauvre, & aveugle, & nud.* C'est là le comble du malheur. La nudité fait honte, & un sentiment de pudeur naturelle, nous oblige à la cacher. Quand on a de quoy, on peut toutefois remedier à cet inconvenient en achetant des habits. Un pauvre ne s'en peut donner: Et à peine a-t-il quelques haillons pour couvrir son corps, mais la veuë de son état, luy fait chercher dans la charité des bonnes ames, de quoy se garentir des injures de l'air. Avec ses yeux il peut encore se conduire, trouver du travail, aller du moins de porte en porte demander l'aumosne; enfin un homme qui est pauvre, nud, aveugle, sentant le malheur où il est reduit, pousse de tristes cris, afin qu'on ait pitié de luy, & il obtient du secours. Mais il n'est point de condition plus deplorable que celle de se croire éclairé dans l'aveuglement, riche dans la disette, vestu de precieux habits dans la nudité. On ne demande rien, & on rejette même avec fierté, l'assistance comme une injure. Qu'on fasse application de tout cela à une ame orgueilleuse, qui se vante de ses threfors & de ses lumieres, quand elle est enveloppée de tenebres, & accablée de pauvreté. Jesus Christ n'en a point de pitié, parce qu'on mepriſe sa grace. Ce n'est pas assés qu'on ne la demande point; on la rejette encore quand elle est offerte, Comme un outrage aux forces du libre arbitre, qui trouve dans son propre fond, de quoy remedier à tout, par cette indifference entre les contraires, entre le bien & le mal où il se peut determiner à son choix. C'est là une folie & un orgueil tout ensemble, qui n'excitent que de la colere, & il n'y a plus rien à esperer d'une misericorde dont on refuse opiniastrement le secours. Un debauché, un paillard, un voleur, sont moins éloignez du salut, qu'une ame superbe, & prevenuë de son merite, parce que ces sortes de pechez ont un caractére de turpitude, qui fait horreur, & convainc la conscience, que ceux que les commettent ont besoin & de la repentance, & de la misericorde de Jesus Christ. Ce sentiment ne se trouve point avec l'Orgueil, qui croit se pouvoir passer aisement des threfors de la Grace. Il ne crie point, il ne frappe point à la porte, il ne demande point, ainsi il n'obtient rien. Les paillards & les péagers furent convertis par les predications de Jesus Christ: Et les Pharisiens qui estoient honnestes gens selon le monde, ne s'en émeurent pas. Ils y

tron-

trouverent même des sujets de haine, parce qu'elles découvroient le fond de leur hypocrisie, & brisoient l'Idole de vaine gloire qu'ils avoient posée par tout. Animez de cette passion, ils jurerent la perte de Jesus Christ: Et refuserent même à la rigueur de son supplice, la pitié que le cœur accorde à ceux qui finissent leur vie dans les mains d'un bourreau.

## *Comment l'Orgueil est regardé comme le Prince des pechez? Ses influences dans les autres crimes.*

Il n'en faudroit pas davantage pour nous dégouster de l'Orgueil; mais pour n'oublier rien de ce qui peut servir à l'extirpation d'un vice qui n'est que trop enraciné, regardons-le comme le Prince des pechez, qui ne marche jamais qu'avec une nombreuse suite de crimes. Tous les pechez en général sont des especes d'Orgueil. On ne les commet point sans mépris de l'authorité de Dieu, qui impose à la raison, des loix qu'elle est obligée de suivre. Dans toutes les actions deréglées, il y a donc une rebellion contre Dieu, aux volontez de qui l'homme ose preferer les siennes, en détruisant par des loix de chair & de tenebres qu'il sçait, une loy d'esprit & de lumiere qu'il abolit. Mais de plus, si l'on y veut penser, on sera bien tost convaincu que l'Orgueil est la derniere fin de tous les pechez. Pourquoy cet empoisonneur abrege-t-il si lâchement les jours d'un parent dont il doit heriter? cet assassin poignarde-t-il l'offenseur? ce voleur depouille-t-il injustement un inconnu? ce voluptueux s'abandonne-t-il à d'infames plaisirs? C'est qu'ils s'aiment trop, & cet amour propre est fondé sur l'Orgueil. Ils s'aimeroient moins, s'ils ne s'estimoient pas tant, & dans la haute opinion qu'ils ont de leur excellence, ils veulent que tout contribuë à leurs plaisirs, à leurs honneurs, à leur reputation, à leur gloire. Ainsi les passions, les desordres, les mauvaises actions, tout sert de moyen à la vanité de l'homme, pour établir sa grandeur. Il veut être plus content, plus riche, plus estimé; parce que le degré où il est, ne luy paroist pas digne de luy, il en faut un plus élevé pour le satisfaire. Enfin l'Orgueil semblable à la teste, dont les influences se communiquent par tout le corps pour en mouvoir les membres, se respand dans tous les pechez. Le sage méprise l'Evangile, parce que les expressions n'ont rien de relevé, rien qui s'accommode au goust du siecle, qui aime un stile noble & poli. C'est ce qui devroit faire admirer l'Evangile, comme l'instrument de la puissance de Dieu, qui n'a pas voulu employer éloquence ni le beau langage de la sagesse du monde, de peur qu'on attribuast plustost la conversion des cœurs aux forces de la rhetorique, qu'aux lumieres de la verité. Le cœur se soûlève contre les mysteres du salut, parce qu'il ne les comprend pas, & qu'il s'est fait une regle d'Orgueil, de rejetter tout ce qu'il ne conçoit point. Il ne parle que *d'idées claires & distinctes*; ce qui n'a pas ce caractére le degouste; & jugeant de la sagesse de Dieu par la mediocrité de son esprit, il condamne hardiment comme faux, ce qui luy est disproportionné; par un égarement semblable à celuy d'une veuë foible, qui regarderoit le Soleil comme un corps de tenebres, parce qu'elle n'en peut supporter l'éclat. L'impenitence est une Clef qui ferme au pecheur la porte du royaume de Dieu, que la Grace avoit ouverte, & ce vice n'est point separé de l'Orgueil. Il ne permet pas d'avoüer qu'on a peché, la confession de sa foiblesse le feroit rougir, ou s'il

eſt contraint de confeſſer l'action, il ſe ſauve ſur les motifs & les circonſtances, pour en diminuer l'horreur. Eve ſe plaint du Serpent *qui l'a ſeduite*, Adam ſe décharge ſur ſon épouſe, & fait entrer Dieu par machine dans ſa rebellion. S'il ne luy avoit point donné de femme, il n'auroit point mangé du fruit defendu. Nous ſommes tous faits comme Adam: nous pallions, nous excuſons, nous deguiſons: nous alleguons la bonne intention, les mauvais conſeils, la fragilité de la nature, l'exemple des Saints, qui ont trebuché comme nous; enfin la fecondité de l'eſprit ne paroiſt jamais davantage, que quand il faut tourner le peché du coſté le moins affreux. C'eſt quelque conſolation à la vanité de l'homme de s'imaginer qu'il peut dérober une partie de ſon crime aux yeux de ſon juge. La haine, cette paſſion ſi contraire, & à l'Evangile qui ne recommande que l'amour, & au bien de l'état qui ne ſubſiſte que par l'union, ne doit-elle point ſa naiſſance à l'Orgueil? Nous haïſſons des hommes qui ne nous ont jamais fait de mal, parce que nous leur trouvons un merite qui nous obſcurcit. Nous portons de la haine à nos ennemis, parce qu'ils nous oſtent des biens, des honneurs, une reputation qui augmentoit nôtre idée: elle devient plus petite par la perte que nous ſouffrons, & cela nous chagrine. La reſſemblance des mœurs forme de l'union entre les vicieux; les debauchez, les larrons, les athées ſe cherchent, & leurs crimes ſont des crimes de compagnie. Pour l'Orgueil il eſt abſolument contraire à la ſocieté, deux eſprits vains ne ſe peuvent ſouffrir, ils ſont toûjours en diſpute, toûjours en querelle, parce qu'ils ne veulent ſe rien ceder: Et dailleurs un Orgueilleux qui n'a pas aſſés d'adreſſe ou de complaiſance pour ſe déguiſer, eſt inſupportable à tout le monde. Ses airs fiers, ſes manieres dédaigneuſes, ſes diſcours arrogans, ſes incivilitez rebutent, & empechent un commerce dont la douceur & la modeſtie ſont les principaux liens.

---

# CHAPITRE XLII.

*De la vaine gloire. 4 Degrez de ce vice. 1. Vaine gloire d'*objet. *2. Vaine gloire d'*eſtime, *vaine gloire d'*uſurpation, *Vaine gloire de* fin. *De l'enormité de ce vice.*

NOus ne pouvons paſſer legerement un des plus dangereux effects de l'Orgueil, la vaine gloire, cette paſſion dominante des heros & des eſprits qui ont quelque gouſt pour la vertu. Ils veulent qu'on donne à leurs bonnes qualitez, l'eſtime qu'ils ont pour elles: Et ils n'épargnent rien pour l'acquerir. Les veilles, les travaux, les perils, leur ſang même ne leur couſte rien, & ce qui les chagrine, c'eſt de ne pas trouver des plumes qui publient leurs éloges juſqu'à la derniere memoire, & dans les lieux les plus reculez. C'eſt là la ſource dont coulent les belles actions des hommes illuſtres, & ils ont avoüé ingenument que la gloire eſtoit la recompenſe qu'ils ſe propoſoient en les faiſant. Ce principe étoit celuy de la liberalité des Phariſiens qui ſonnoient la trompette en diſtribuant leurs aumoſ-

nes

nes pour être loüez des hommes. Il n'y a point de principe plus dangereux, parce qu'il eſt couvert de fleurs, & qu'on y tombe doucement ſans s'en appercevoir. La Gloire eſt une reputation d'éclat accompagnée de loüanges. On peut l'aimer innocemment, & un cœur inſenſible à la gloire, n'eſt point touché de la vertu. Auſſi St. Paul préferoit la gloire à la vie, qui n'a rien d'aimable quand elle eſt couverte de honte. C'eſt dans cette veuë qu'il s'ecrioit, *Noſtre gloire eſt le témoignage de noſtre conſcience que nous avons converſé au monde en ſimplicité & en ſincerité de Dieu.* 2 Cor. I. 12. Jeſus Chriſt même invite les hommes à la gloire, en leur ordonnant de faire luire la *lumiere de leurs bonnes œuvres.* Il a formé les aſtres pour reſpandre dans l'univers une agreable clarté, & il a créé les fidelles dans l'Egliſe, comme des flambeaux celeſtes, qui brillent de mille rayons pour diſſiper cet amas de tenebres, d'ignorance & de vices où le monde eſt enſeveli. Enfin il y a dans nôtre cœur une paſſion ſi forte pour la gloire, qu'on peut la regarder comme une impreſſion de la premiere cauſe, qui nous attire à ſoy; & qui s'en ſert pour nous inſpirer la pieté, à qui Dieu par ſon infinie bonté, propoſe pour prix une gloire infinie. *Il y aura gloire & honneur à celuy qui fait du bien.* Rom. II. 10. Et cette heureuſe promeſſe excite les deſirs, & reveille ces eſtincelles d'amour pour la gloire, qui ſont enſevelies ſous la baſſeſſe & la corruption de la nature. Ce n'eſt pas auſſi la gloire que Jeſus Chriſt defend abſolument, puis qu'elle nous rend trés ſemblables à Dieu: que nous attendons des corps luiſants comme le Soleil, des ames brillantes de lumiere, & une vie de gloire qui jettera des rayons juſqu'au fond des tenebres de l'enfer pour exciter la rage des Demons. C'eſt la vaine gloire qu'il condamne, en criant par la bouche de ſon Apôtre, *que rien ne ſe faſſe par vaine gloire, mais par humilité.*

Nous diſtinguerons quatre degrez de vaine gloire, en leur donnant divers noms. Le premier eſt la vaine gloire d'*objet*, le ſecond eſt la vaine gloire d'*eſtime*, Le troiſiéme eſt la vaine gloire d'*uſurpation*, le quatrieme eſt la vaine gloire de *fin*. Jeſus Chriſt regarde avec raiſon comme un imprudent, l'homme qui baſtit ſur le ſable, qui n'a pas la ſolidité neceſſaire pour ſoûtenir le poids d'une maiſon. Le ſable tout mobile qu'il eſt, a encore plus de realité que l'appuy de la vaine gloire, dont l'objet eſt le néant. David nous l'a fait connoiſtre en criant de toute ſa force aux mondains, *juſques à quand aimerez-vous la vanité, & chercherez-vous le menſonge?* Pſ. IV. 3. Illuſion, fauſſeté, voilà ſur quel fondement les hommes poſent l'édifice de leur gloire; & le menſonge & la vanité ne ſont rien moins infiniment qu'un grain de ſable, qui eſt ſubſtance trés éloignée du néant. Ce rien eſt la ſageſſe du monde, ce ſont les biens de la fortune. Ce rien reſſemble à l'ombre qui a une apparence de mouvement & de grandeur, & qui dans le fond n'eſt qu'une privation d'étre, qui trompe les yeux. Dieu prend un ſoin extreme de rompre le charme qui nous enchante. *L'Eternel dit, que le Sage ne ſe glorifie point en ſa ſageſſe, que le Fort ne ſe glorifie point en ſa force, que le Riche ne ſe glorifie point en ſes threſors.* Jerem. IX. 23.

Dieu a commencé par la ſageſſe, qui paroiſt un bien plus excellent, & que les richeſſes, qui ſont ſouvent le partage des étourdis, & que la puiſſance, que poſſedent les tyrans, & qui a beſoin des lumieres de la prudence pour faire un mouvement à propos. Si le monde connoiſſoit ce

qu'

que c'eſt que ſa ſageſſe, il en ſeroit la matiere de ſa honte. C'eſt un égarement d'eſprit, ſageſſe de nom, & folie d'effect, puis qu'elle eſt ennemie capitale de la ſapience de Dieu, qu'elle combat de toutes ſes forces contre les lumieres de la verité, qu'elle devient un piege, pour perdre ces grands genies, & ces politiques qui veulent tout gouverner par leur prudence. Les conſeils d'Achitofel ſont en eſtime comme les conſeils de Dieu, & ils ouvrent l'abyſme où ce malheureux ſe precipite, & Dieu a permis que Salomon le plus ſçavant & le plus grand politique qu'il y ait jamais eu, ait fait les plus lourdes fautes, en ſe laiſſant gouverner par ſes Concubines, pour faire mieux connoiſtre la vanité de la ſageſſe du monde. Ils devroient trembler ces ſages, dans les applaudiſſements qu'on leur donne, puis qu'ils ont un Dieu en teſte, qui déconcerte leurs deſſeins, & qui s'en ſert même pour executer ſur eux la ſeverité de ſes jugements, & qu'ils ſe trouvent dans un plus grand éloignement du royaume des Cieux, où l'on voit plus de petits & de ſimples, que de politiques & de grands genies ſelon le monde.

La puiſſance des hommes, eſt encore dans un degré de vanité plus bas que leur ſageſſe, qui luy preſte ſes lumieres, pour la faire agir. Qu'on mette atome ſur atome, on formera enfin une forte montagne, mais qu'on entaſſe ombre ſur ombre, le neant n'en eſt que plus grand. Voylà ce que c'eſt que la puiſſance & la force du monde, un aſſemblage de vanité. Tout le mouvement de ces puiſſances, eſt emprunté de Dieu: leur vie eſt un ſouffle de la bouche de Dieu, qui peut le diſſiper, comme il l'a produit, & par la vertu d'un autre ſouffle. Leur etre eſt un effect de Dieu, qui l'anéantit quand il eſt inutile à ſes deſſeins. Les Princes ſont ébloüis de l'éclat de leurs victoires. Les ſtatues, les medailles, les arcs de triomphe, les Ambaſſadeurs, les panegyriques, les courtiſans, les hiſtoires, tout ſert de bouche pour les publier à haute voix. Qu'ils ſeroient heureux, ces Princes, ſi dans ce bruit confus de loüanges qui les charme, ils entendoient la voix de Dieu qui crie tout haut, *la cognée ſe glorifiera-t-elle contre la main qui s'en ſert?* C'eſt Dieu qui la met en mouvement, & quelque ſolidité qu'il y ait dans la matiere de cette hache, & de quelque bonne trempe qu'en ſoit le trenchant, elle n'a d'action que par la main qui s'en ſert. Dans cette penſée ils rougiroient de titres de conquerant, de grand, de victorieux, dont on les accable. Plus heureux encore s'ils preſtoient l'oreille à une autre voix. *Malheur ſur Aſſur, la verge de ma fureur.* Cette felicité & ces victoires qu'on admire, & qui font trembler les peuples voiſins, ſont comme ceux qui les obtiennent, des verges que Dieu prend pour chaſtier ſes enfants, & qu'il jette au feu quand il les a corrigez. Ce n'eſt pas une qualité fort honorable, que celle d'être l'inſtrument de la juſtice, pour punir les crimes, puis qu'elle tombe en partage aux bourreaux: Et les Princes qui par ambition démeſurée deſolent le monde, ne ſont comme Attila, que d'illuſtres bourreaux, & *des fleaux de Dieu.*

Pour les richeſſes, il eſt ſurprenant que l'eſprit & le cœur s'accordent ſi mal ſur leur vanité; l'eſprit voit bien qu'il n'y a rien de plus trompeur, qu'elles dépendent d'un coup de vent, d'une étincelle de feu, d'un tremblement de terre, d'un faux temoin. Il n'en faut pas davantage pour être depoüille juſqu'à la chemiſe. Les exemples de cette inconſtance, ſe preſentent inceſſamment dans les évenements du monde, & le cœur n'en eſt point touché. Il

demeu-

demeure d'accord de tout dans la ſpeculation, il nie tout dans la pratique, & malgré l'incertitude des richeſſes, à qui l'Ecriture donne des *aiſles d'aigles*, pour mieux repreſenter avec quelle legereté elles fuyent leur maiſtre, il ſe repoſe ſur ces threſors, il en fait un objet de confiance, il croit remuer tout avec ce reſſort, il dit *je ſuis riche.* Peut-etre que ces fauſſes richeſſes luy donneront des amis à temps, qui ne ſeront pas moins inconſtants que la cauſe qui les produit, mais elles ne luy feront pas moins d'envieux. On adorera l'idole pendant qu'elle eſt dans ſa niche, & on la traiſnera dans la bouë aprés qu'elle eſt tombée. Mais rien ne détruit mieux ce fondement de la vaine gloire, que le diſcours de Jeſus Chriſt *Il eſt plus aiſé qu'un chameau paſſe par le pertuis d'une aiguille, qu'un riche entre au Royaume des Cieux.* Eſt-ce une matiere de gloire, que ce qui ouvre les enfers, & ferme la porte du Paradis? Car en un mot, dans la diſpoſition où les hommes ſe trouvent naturellement, les richeſſes les damnent ſi Dieu n'a pitié d'eux. Ils deviennent ſuperbes, ambitieux, voluptueux, ingrats, & mal diſpoſez à faire un échange de leur abondance avec la croix de Jeſus Chriſt qui leur demande cette marque d'amour dans les perſecutions. Un pauvre auroit plus de ſujet de ſe glorifier de ſon fumier & de ſes haillons. On ne voudra pas nous en croire, & cette penſée paroiſtra ridicule aux yeux de la chair: mais elle ne l'eſt pas aux yeux de l'eſprit, qui voit dans l'Ecriture *bien heureux ſont les pauvres.* Grands du monde, n'écoutez plus des flateurs qui vous perdent, écoutez St. Jaques qui vous découvre & vôtre miſere pour l'éviter, & la vanité de vôtre gloire pour la mépriſer. *Pleurez riches, heurlez ſur les miſeres qui doivent tomber ſur vous, vos richeſſes ſont pourries, & vos habits rongez de la teigne.* Jacq. V. 1.

### *Vaine gloire d'eſtime.*

Ce n'eſt pas aſſés que l'homme ait une haute opinion de ſoy, il veut que ſon aveuglement paſſe dans l'eſprit des autres: il ne neglige rien de ce qui luy peut attirer l'eſtime des hommes, & il la met ſouvent à un plus haut prix que la couronne du Ciel. Des Juifs de la premiere qualité, n'avoient pû refuſer leur foy aux miracles & aux vertus de Jeſus Chriſt. Mais ils ne faiſoient pas une profeſſion ouverte d'étre ſes Diſciples, & St. Jean en dit la raiſon: ils craignoient de perdre l'honneur, les biens, la faveur des peuples. *Ils aimoient mieux la gloire des hommes, que la gloire de Dieu.* Jean XII. 43. Il y a auſſi peu de ſageſſe que de charité à mandier cette reputation. C'eſt vouloir que les hommes errent, & errent dangereuſement en accordant leur eſtime, à ce qui ne la merite pas, & qu'ils faſſent une eſpece d'Idolatrie, en adorant *un veau d'or.* Mais c'eſt auſſi faire dépendre ſon bonheur, d'un double néant. Les hommes portent des jugements ſi faux ſur la verité, qu'on n'y doit pas faire grand eſtat des loüanges qu'ils nous donnent d'une grandeur imaginaire. Il y a erreur par tout, errent dans l'objet, erreur dans le ſujet: Et le moyen de ſçavoir ſi l'eſtime eſt ſincere, puis qu'on ne pénétre pas dans le cœur? Il eſt des loüanges flateuſes, des loüanges d'intereſt, des loüanges de raillerie, des louanges de complaiſance; la loüange n'eſt donc rien ſans la ſincerité, qu'il eſt impoſſible de connoiſtre. Ce n'eſt pas aſſés même que l'eſtime ſoit ſincere; il y a ſouvent de la ſincerité dans la fauſſeté, on ne ment pas toûjours en loüant: Et occupe-t-on un haut degré de gloire, d'étre élevé par de fauſſes loüanges?

ges? il vaudroit mieux être blâmé avec raiſon, qu'eſtimé fauſſement. Une telle eſtime eſt une couronne d'eſpines qui dechire la teſte où elle eſt poſée; & les juſtes cenſures ſont des remedes contre les fautes qui les attirent.

Mais d'ailleurs un des plus grands préjugez de l'eſprit, eſt de croire qu'on fait beaucoup d'attention à nos actions, & que parce qu'elles attachent inceſſamment nôtre penſée, elles ſont collées auſſi ſur les yeux des autres. On ſe trompe. Les hommes ne ſongent pas à nous la plus part du temps. Ils ſont trop occupez d'eux mêmes pour nous étudier: & s'il faut qualifier les regards qu'ils nous donnent, ce ſont ou des regards d'indifference, qui ne diſent rien, ou des regards d'envie qui diſent mal, ou des regards de paſſage qui diſent peu, ou des regards de travers qui diſent ce qui n'eſt pas: Et ceux qui les voyent avec des regards d'équité, diront quelques moments, voilà un honneſte homme, voilà une belle action, voilà un bon livre, voilà un beau ſermon, aprés cela, on ne s'en ſouviendra poſſible pas. L'eſtime eſt-elle donc un bien ſi ſolide, pour courir fortement aprés elle, pour ſacrifier ſes veilles, ſon repos, ſa ſanté, ſon ſalut même, à une ombre fugitive? Les Saints l'ont autant mépriſé, que les Mondains en font d'état. *Hilarion* ce fameux moine dont St. Jerôme a écrit la vie, ſe voyant admiré de tout le monde à cauſe des vertus, & des miracles qu'il operoit, ne pouvoit s'empêcher de s'affliger des oreilles, parce qu'il craignoit d'avoir receu des hommes un bien qu'il ne vouloit tenir que de Dieu. Les loüanges de la Terre ptivent ſouvent de celles du Ciel.

## *Vaine gloire d'uſurpation. Vaine gloire de fin.*

Il y a une nouvelle eſpece de vaine gloire, que nous avons nommée vaine gloire *d'uſurpation*, lors qu'on attribuë à ſes forces ce que l'on a receu de Dieu. Le cœur de l'homme eſt ſi cortompu, qu'il ne ſort de ſon fond que des chardons, des poiſons & des épines, & s'il pouſſe quelques vertus externes, ce n'eſt que par l'aſſiſtance d'un eſprit de providence, qui ménage les occaſions, qui diſpoſe le temperament, qui allume quelque étincelle d'amour pour l'honneſteté. Sans cela, Titus les delices du genre humain, n'auroit pas été meilleur que Domitien; tous les hommes par leur origine, étant également corrompus. Ainſi attribuër aux forces du libre arbitre, les vertus dont on jouït, c'eſt un ſacrilege, une ingratitude épouventable, dans laquelle les Pelagiens ſont tombez. Dans le ſalut il y a deux choſes à diſtinguer, la gloire & l'utilité. Dieu nous abandonne la derniere: nous ſommes delivrez des fers du peché, de la malediction de la loy, de l'empire de la mort. Nous jouïſſons de la ſainteté, de l'immortalité, de la vie; Dieu veut avec joye que ſes biens nous ſoyent propres, & que tout l'avantage nous en demeure; mais il retient la gloire toute entiere à ſoy, & ſur cela il n'entend point de partage. Il veut que l'homme s'anéantiſſe qu'il ſe proſterne, qu'il jette ſa couronne à ſes pieds, & qu'il luy en faſſe un hommage abſolu, en criant ſincerement *graces à Dieu de ſon don inénarrable.* Enfin il y a une quatrieme branche de vaine gloire qui met l'homme à la place de Dieu, quand il ſe regarde ſoy même comme la derniere fin de toutes actions, honneur qui appartient uniquement au principe de ſon être. Dieu a produit tout pour ſoy, & les plus muettes des creatures donnent à ſa bonté, à ſa puiſſance, à ſa ſageſſe, des loüanges éter-

éternelles. L'homme corrompt un ordre si juste & si beau. Il arrache Dieu de son thrône afin de l'occuper, en rapportant tous ses mouvements à soy, il préfere ses volontez aux loix de Dieu. Il est plus touché de ses injures, que des outrages de Dieu. Il se plaist davantage à entendre ses loüanges que les loüanges de Dieu. C'est là un prodigieux déréglément. Dieu aimeroit mieux qu'on le chassast du Ciel, que du cœur de l'homme, où il demeure plus agreablement qu'ailleurs, & l'homme se rend miserable, puis qu'en rempliſſant son cœur de sa propre gloire, il en fait un vaisseau de mensonge & de vanité. Quand il est plein de la gloire de Dieu, c'est un vaisseau *d'honneur* comblé de *graces & de veritez.*

*Enormité de la vaine gloire.*

Voilà ce que c'est que la vaine gloire, d'où l'on peut juger si l'on a raison de regarder comme un peché *veniel*, un vice si injurieux à Dieu, si prejudiciable au salut, & qui a été puni avec tant de severité. La vaine gloire est un agreable voleur, qui nous enleve tous les threſors du Ciel sans que nous y pensions, & il fait ce larçin si subtilement qu'on ne s'en apperçoit pas. Il ne s'adresse ordinairement qu'à ceux qui sont *riches à bonnes œuvres*, parce qu'il y a un bon coup à faire: Et rien n'est plus miserable que d'avoir travaillé avec un soin extraordinaire à son salut, en mortifiant la chair, en renonçant aux inclinations de la nature, entaſſant œuvres sur œuvres, donnant son bien aux pauvres, livrant son corps aux bourreaux, sans aucun fruit. Comme on n'esperoit rien moins que cela, que le cœur s'applaudissoit en secret, que la loüange de tant de belles actions étoit dans la bouche du monde, la confusion sera plus grande, de se voir dépoüillé de tout. C'est ressembler à un marchand, dont le vaisseau avoit évité les perils de la mer, & qui fait naufrage au port où il se croyoit à l'abry, allez, esprits vains, leur dira Jesus Christ d'un ton de mepris, allez recevoir des mains des hommes, les recompenses que vous en avez attenduës. Jouïssez de vôtre bonheur; mais n'esperez point de recompense de moy. Mon Ciel n'est point pour les voleurs de ma gloire. Ce n'est pas en mon nom, c'est au vôtre que vous avez preché, & fait des miracles, & vos bonnes œuvres ne sont que des actions de vanité.

Dieu a voulu même dés cette vie faire des coups d'éclat de la justice, pour apprendre aux hommes combien ce peché luy est odieux. Herodes Agrippa étoit un cruël persecuteur de l'Egliſe, qui avoit souïllé ses mains du sang de l'Apôtre St. Jaques, & destiné St. Pierre au Martyre. Dieu dissimule ce crime qui avoit son service pour but. Mais quand ce même Herodes avale avec plaisir l'encens qu'on donne à sa harangue, *voix de Dieu & non d'un homme*, sa patience ne l'arteſte plus. Il veut perdre cet insolent rival de sa gloire, qui souffroit qu'on luy offrist des victimes de loüanges, plus precieuses mille fois que les sacrifices d'agneaux: Et pour le punir plus exemplairement, il ordonne à l'Ange de changer en vers, le sang de ce miserable Prince, pour luy faire mieux sentir son néant, & que la gloire de l'homme, n'est qu'un peu d'écume. Sur tout, les Saints doivent bien etre en garde contre ce peché, qui croistroit avec les bonnes œuvres, & les perfections de l'esprit, si on ne ne s'y opposoit par l'Humilité. Gregoire le Grand fait une belle reflexion dans sa Morale sur le Livre de Job. En considerant l'intention qu'il avoit d'écrire, il ne voyoit que la gloire de Dieu, qu'il s'étoit proposée: Et en ceſſant de faire reflexion sur son deſſein, il découvroit un deſir de plaire aux hommes & de meriter leur eſti-

eſtime. Diſons la verité. Gregoire a fait le portrait de tous les Autheurs. Les plus pieux ont deſſein de ſervir à la gloire de Dieu & à l'édification de l'Egliſe ; mais la gloire de l'homme a du moins une part égale à l'entrepriſe, & plus le travail a de ſuccez, plus l'Autheur eſt chargé de poudre & de paille, par la joye outrée de ſentir ſon merite, & plus il doit craindre le feu qui éprouvera tout.

Cela nous apprend à veiller ſur les chatouïllements du cœur. Dieu ne veut pas que nous ſoyons inſenſibles à nôtre honneur, mais il veut que nous ne l'aimions que pour l'amour de luy ; en ne nous *glorifiant jamais qu'au Seigneur*, ſemblables aux miroirs qui renvoyent vers le Soleil, l'éclat qu'ils empruntent de ſes rayons. Le mieux ſeroit de ne parler jamais de ſoy, parce qu'il eſt difficile de ſe tenir dans de juſtes bornes. Publier ſes defauts, eſt une imprudence, preſcher ſes vertus eſt orgueil, ſe ravaler paſſe pour une fauſſe Humilité. Il y a pourtant des occaſions où il eſt difficile d'être muët : Et quand on eſt contraint de parler de ſes actions, il faut alors emprunter le langage de St. Paul. *Ce n'eſt pas moy, qui ay travaillé, c'eſt la grace de Dieu qui eſt avec moy.* Si l'on entend ſes loüanges, elles doivent être renvoyées à Dieu. Les Apôtres ne pouvoient ſouffrir qu'on les regardaſt avec admiration, pour avoir donné le mouvement à un boiteux né. Ils faiſoient dans ce miracle, reverer la puiſſance de Jeſus Chriſt. On ſe trompe de s'imaginer que la ſainteté des penſées, des paroles & des actions dépend moins de Dieu, que le don des miracles ; de ſorte que les loüanges qu'on donne à la pieté, doivent remonter vers leur ſource. Pour empêcher donc la gloire qu'on poſſede par la ſcience, par l'éloquence, par la vertu, par les qualitez de l'eſprit & du corps, de tomber dans la vanité, il faut la rendre utile à Dieu, utile au Prochain, utile à nous mêmes. Elle ſera utile à Dieu, quand nôtre vie ſervira à publier la grandeur des vertus qui nous ont fait paſſer des tenebres à la lumiere, & que tout le monde connoiſtra l'excellence de la Religion, par les fruits qu'elle produit. Elle ſera utile au Prochain en luy donnant de beaux exemples pour les imiter, & pour attirer par ces liens d'amour, les incredules à la profeſſion de la foy. Elle ſera utile à nous mêmes, en nous encourageant au progrez de la Sainteté, pour travailler avec plus d'efficace à la gloire de nôtre maiſtre, & au ſalut des pecheurs, afin de luy offrir un holocauſte d'actions de graces, dans le feu d'un amour pur & ſincere, pour toutes les faveurs que nous avons obtenuës par le merite de Jeſus Chriſt.

* St. Paul a eu toutes ces veuës, en ſoûtenant l'honneur de ſon Apoſtolat contre ceux qui le mépriſoient. Il l'a relevé en publiant les avantages qu'il avoit receus de la Grace, parce que le Prince auroit ſouffert du peu d'eſtime qu'on auroit eu pour ſon Ambaſſadeur, mais il s'exprimoit alors en troiſiéme perſonne, qui ſervoit comme d'un voile de modeſtie pour ſe cacher. *je me glorifieray d'un tel homme*, & il ajouſtoit en parlant de ſoy, un petit mot qui marque quelle doit être la matiere de nôtre gloire, *de moy même je ne me glorifieray ſinon en mes infirmitez.* 2 Cor. XII. Voilà la gloire que nous devons ſincerement nous attribuër, afin qu'elle ſerve d'occaſion à Jeſus Chriſt pour remplir nos vuides, des richeſſes de ſa grace, & pour ajouſter d'une ſuite, *je me glorifieray dans mes infirmitez, afin que la vertu de Chriſt demeure en moy.* Elle triomphe admirablement dans la foibleſſe du ſujet, qui montre par ce moyen au ſurpreme degré de la veritable gloire, puis qu'il ſera loüé de la bouche de Jeſus Chriſt en preſence de tous les Anges & de tous les hommes.

CHA-

## CHAPITRE XLIII.

*De la Reconnoiſſance. Sa définition, ſes parties, ſes motifs. La Reconnoiſſance doit regner dans toutes les actions de l'homme. De la Reconnoiſſance envers les hommes. Comment on peut reconnoître les bienfaits?*

CEs penſées nous conduiſent inſenſiblement à la Reconnoiſſance, qui eſt un des plus juſtes devoirs du Chreſtien; il n'y a point d'homme qui ne doive tomber dans ce pieux embarras où David s'eſt trouvé. Accable, pour ainſi dire, des faveurs de Dieu qui ſe preſentoient à ſes yeux; de quelque coſté qu'il les jettaſt, il s'écrioit, *que rendray-je à Dieu pour tous ſes bienfaits?* David n'avoit rien de ſoy; tout ce qu'il poſſédoit, il le tenoit de la liberalité de Dieu, & il étoit encore indigne de luy eſtre offert. Hommes, animaux, threſors, tout eſt à Dieu, & ſon eſtre infini n'a beſoin de rien. Les reflexions faiſoient la peine de David, qu'il exprimoit en ces mots, *que rendray-je à Dieu pour tous ſes bienfaits?* Aprés y avoir bien penſé, il fixoit enfin ſon eſprit à une choſe qui eſt tres-agreable à Dieu, à la Reconnoiſſance qu'il témoignoit à ſon Bienfaicteur, par les loüanges ſinceres qu'il luy donnoit. Toute la nature peint à nos yeux les images de cette vertu, pour l'imprimer ſur noſtre cœur au moment que nous les ouvrons. La Terre par des vapeurs renvoye vers le Ciel l'humidité qu'elle en reçoit. Les ruiſſeaux & les rivieres portent dans le ſein de la mer, les eaux qu'elle fait paſſer dans leurs ſources. Le ſang que les arteres puiſent dans le cœur, y rentre par le moyen des veines. Cette circulation perpetuelle de la nature, eſt une ébauche de la Reconnoiſſance: & le Monde politique luy doit ſa conſervation, les Republiques ne ſubſiſtent

que par un échange de bienfaits; l'ingratitude en eſt la mort.

### *Ce que c'eſt que la Reconnoiſſance?*

On a regardé la Reconnoiſſance comme une vertu génerale, qui les comprend toutes. C'eſt l'idée que Ciceron s'eſt forgée, en la nommant la mere de toutes les vertus, & qui touchoit le plus fortement ſon inclination. *Qu'eſt-ce*, dit-il, *que la pieté, ſinon une reconnoiſſance pour ceux qui nous ont donné la vie? Qu'eſt-ce qui fait les bons Citoyens, qui meritent bien de la Patrie dans la guerre & dans la paix, ſinon ceux qui conſervent la memoire des faveurs qu'ils en reçoivent? Qu'eſt-ce qui fait les Saints par l'execution des devoirs de la Religion, ſinon ceux qui rendent aux Dieux immortels les juſtes hommages qui leur ſont deus? Peut-il y avoir du plaiſir dans la vie ſans les douceurs de l'amitié? & y en a-t-il entre des ingrats?* Or. pro Planc. Ciceron dans cette Harangue parloit en Orateur, qui ne s'arrête pas à diſtinguer les choſes avec preciſion, & qui prend les termes dans une ſignification étenduë. Dans ce ſens il n'eſt point de vertu qui ne ſoit une reconnoiſſance deuë aux faveurs de Dieu. Foy, Eſperance, Charité, Patience, Religion, tout eſt deu à la bonté de Dieu; Et c'eſt tomber dans l'ingratitude, que de luy refuſer un ſervice qui luy plaiſt, & qu'il demande avec ardeur.

Mais à parler exactement, on doit diſtinguer la Reconnoiſſance des autres vertus, puis qu'elle a ſes veuës & ſes marques particulieres. La foy embraſſe Dieu comme Souveraine verité, qui ne ſe trompe jamais, & ne ſauroit tromper perſonne. L'eſperance ſe repoſe ſur Dieu comme fidelité inviolable: La Religion l'enviſage comme Majeſté, qui merite nos adorations, & la Reconnoiſſance le conſidere comme principe de tous les biens que nous poſſedons. D'homme à homme la Reconnoiſſance eſt un échan-

ge

ge de bienfaits, & il n'eſt point de ſi haute fortune, qu'on ne puiſſe quelquefois obliger. Pour Dieu, la gloire de ſa nature l'éleve au deſſus de l'utilité. Noſtre bien n'allant jamais juſqu'à luy, l'avantage de nos ſervices eſt tout entier à nous; ainſi toute noſtre reconnoiſſance conſiſte dans un reſſentiment ſincere de ſes bontez, accompagné de loüanges. C'eſt peu de choſe, mais nous ne pouvons faire davantage, veu noſtre beſoin, & la grandeur de Dieu. C'eſt ce que St. Paul inſinuë dans ce diſcours ſi digne de la Majeſté infinie de Dieu. *Qui eſt-ce qui luy a donné le premier? & il luy ſera rendu. Car de luy, & par luy, & pour luy ſont toutes choſes, à luy ſoit gloire éternellement.* Rom. XI. 35. Nous avons même de l'obligation à la grace de Dieu, qu'il veuille bien recevoir une reconnoiſſance ſi defectueuſe, & ſe plaire & à des penſées, & à des loüanges ſi peu dignes de l'excellence de ſa nature, & à une affection dont l'étenduë reſpond ſi mal à celle de ſes bienfaits; de ſorte que ſans exaggeration, on peut aſſeurer que Dieu merite de nous en agréant les ſentiments de noſtre gratitude, & qu'elle doit eſtre ſans bornes comme ſes faveurs.

## *Des parties de la Reconnoiſſance.*

Elle renferme trois parties qui ſont dans un enchainement indiſſoluble. Une fidelle memoire des bienfaits de Dieu, une affection ſincere de cœur, & des loüanges d'actions & de voix. Pour leur donner le nom, nous appellerons la premiére, reconnoiſſance de *ſouvenir*; la ſeconde, reconnoiſſance *d'affection*; la troiſieme, reconnoiſſance de *benediction*. On a toûjours remarqué que l'homme avoit la memoire trés-mauvaiſe dans les bienfaits, & trés-bonne dans les injures. Il n'oublie jamais une offenſe, il ne ſe ſouvient point des bons offices; & Dieu n'eſt pas mieux traité. Il a beau ſe preſenter à nous dans la

nature & dans la grace, il ne fait que paſſer au travers de la memoire, on s'en ſouvient un moment, aprés cela on n'y penſe plus; C'eſt là peut-être une des principales cauſes de nos égarements. Quelque pénchant qu'on ait pour les plaiſirs, & quelque fortes que ſoient nos paſſions, leur violence ſeroit ſuſpendüe, à la penſée d'un Dieu qui nous vôit: Ainſi le plus grand artifice du Demon pour nous attirer dans le crime, eſt d'exciter dans nos memoires de ſombres nüages, qui nous cachent l'idée de Dieu & de ſes bontez admirables. Au contraire Dieu employe ſa Parole & ſes Sacremens comme des inſtruments pour graver ſon image ſur noſtre memoire: Et le nom d'Euchariſtie que porte la Sainte Cene, & qui ſignifie *action de graces*, enſeigne d'avoir toûjours les bienfaits de Dieu devant les yeux, pour y mediter. On a donné à la memoire le nom de threſor, en effet c'en eſt un, par le grand magaſin de mille choſes; mais il y a un bon & un mauvais threſor. La memoire eſt un mauvais threſor quand elle n'eſt pleine que du monde & de ſes vanitez. La memoire eſt un bon threſor quand elle eſt abſolument occupée de Dieu: qu'elle rappelle jour & nuit les penſées de Dieu, que dans le ſommeil mêmes elle s'entretient avec Dieu, que dans les veilles elle poſe Dieu comme un but où toutes les actions doivent viſer.

C'eſt là le premier degré de Reconnoiſſance, le ſouvenir du bienfaicteur, & du bienfait: Et le ſecond eſt une tendre affection pour luy, dont la grandeur de l'obligation eſt le principe. Les Demons ont toûjours devant l'eſprit l'idée de Dieu, & comme c'eſt une idée terrible pour eux, qui les fait trembler, elle eſt ſans aucun mouvement d'amour. Dans le Chreſtien c'eſt une idée immenſe qui excite la tendreſſe. Ce ſentiment du cœur, eſt deu à la maniere dont Dieu nous fait du bien, afin qu'on reçoive ſes faveurs, de la façon qu'il les donne; il n'y a rien de plus prompt, de plus pur, de plus engageant. Rien de plus prompt, puis qu'il a donné tout dés le point de l'Eter-

l'Eternité : rien de plus pur, puis qu'il donne ſans intereſt, & pour exercer ſes vertus : rien de plus engageant, puis quil donne ſans obligation, ni ſans prevention de merites. Noſtre affection doit reſpondre par de pareils mouvements aux bienfaits de Dieu, il faut qu'elle ſoit prompte ; une reconnoiſſance pareſſeuſe diminuant à proportion du retardement. C'eſt une marque qu'elle eſt forcée, & que le cœur n'eſt point veritablement touché ; il courroit au devant de ſon bienfaicteur, & il payeroit du moins d'allegreſſe en ne pouvant recompenſer d'effet. Un même inſtant eſt donc deſtiné à la faveur & au remercîment, & c'eſt dérégler tout, que de laiſſer un grand eſpace entre deux. Si les bénédictions de Dieu engagent à faire du bien aux pauvres; c'eſt donner doublement que de n'attendre pas au dernier ſoûpir à s'acquiter de ſon devoir. Il faut auſſi que l'affection ſoit pure, pour ne chercher que la gloire de Dieu, où le ſalut de l'homme eſt toûjours heureuſement confondu. Elle doit enfin être engageante par la ſincérité & l'humilité, qui tempere le plaiſir de l'action de grace, par la douleur de ne pouvoir donner à Dieu de plus fortes marques, que ſes bontez nous pénétrent juſqu'au cœur. Quand il eſt diſpoſé de mêmes, la bouche n'a point de peine à s'acquitter de ſon devoir, ſa voix s'etend en bénédictions, Elle crie, *Mon ame, magnifie le Seigneur* : le langage le plus ordinaire, c'eſt *graces à Dieu*, qu'on trouve matiere de prononcer par tout. Dans la joüiſſance des faveurs du Ciel ; *Graces à Dieu de ſon don inénarrable.* Dans le ſuccez du Miniſtere, *Graces à Dieu qui nous fait triömpher en Chriſt* : à la veüe des horreurs de la mort, *Graces à Dieu qui nous en a donné la victoire* : Il n'y a que peu de mots dans ce *Graces à Dieu*, mais il y a une infinité de choſes. C'eſt un hommage à la grandeur & aux vertus de Dieu, reconnuës pour être le principe de tout. C'eſt une déclaration de la foibleſſe de l'homme, dont le par-

tage eſt l'indigence & le neant. C'eſt le ſigne de l'union de Dieu & de l'homme ; la diſtance qui les ſeparoit, eſtant remplie d'un coſté par les benedictions de Dieu, & de l'autre, par les loüanges de l'homme. Les actions doivent entrer dans cet admirable concert, il n'eſt rien de plus facile qu'une Reconnoiſſance de bouche, & les plus orgueïlleux s'en acquittent aiſement. Il n'eſt pas juſqu'au Phariſien qui ne diſe, *Ie vous rends graces de n'eſtre pas fait comme les autres hommes.* C'eſt par des actions que la Reconnoiſſance doit s'exprimer. Ce ſont les actions qui parlent pour célebrer un Dieu ſi bon, afin que noſtre amour aît les caractéres de celuy de Dieu qui paroiſt & par des paroles & par des effects. Un ingrat eſt inſenſible aux bienfaits de Dieu. Ils repoſent ſur ſa teſte comme ces colomnes d'air dont on ne ſent point le poids. Il met auſſi ſous ſes pieds toutes les benedictions du Ciel, au lieu qu'un homme reconnoiſſant s'écrie, *tous les bienfaits de Dieu ſont ſur moy* ; Il en ſent le prix & la valeur. & ſuccombant pour ainſi dire, ſous le poids de tant de graces, il tombe aux pieds du thrône de Dieu par une humilité profonde pour luy faire hommage de tout.

### *Des motifs de Reconnoiſſance.*

Et la grandeur des faveurs de Dieu, & la maniere dont il les fait, ſont les juſtes motifs d'une reconnoiſſance éternelle. Reconnoiſſance de *création*, puis qu'il nous a formez ſans nous. Reconnoiſſance de *conſervation*, puis que ſans le concours de ſa Providence, nous retomberions dans le néant ; Reconnoiſſance de *reconciliation*, puis qu'il a fait toutes les avances lors que nous étions ſes mortels ennemis ; Reconnoiſſance de *pardon*, puis qu'il oublie généreuſement tous les outrages que nous luy faiſons ; Reconnoiſſance de *ſanctification*, puis que c'eſt ſon eſprit qui la produit, en diſſipant nos tenebres & changeant

geant les qualitez de noſtre cœur; Reconnoiſſance de *perſeverance*, puis que nous ſucombérions mille fois ſous les efforts de nos ennemis ſi Dieu ne nous protegeoit; Reconnoiſſance de *gloire*, puis que c'eſt de ſa divine main que nous recevons la couronne qu'il met ſur ſes graces, la maniere dont il les fait, en augmente encore le prix; puis qu'il luy en couſte tout le ſang de ſon propre fils, dont chaque goutte jette un cri qui nous decouvre l'infinité de ſon amour. Nous ne pouvions avoir une goutte de pluye, une étincelle de lumiere, ſans la mort de Jeſus Chriſt, cauſe meritoire de tous les bienfaits de Dieu: Et lors qu'il pouvoit arreſter ſes regards ſur les Anges, ces vivantes images de ſes perfections, il les cole ſur des pecheurs, ſur des monſtres qui font horreur & qu'il inonde de bienfaits. Que ne merite point cela? que pouvons-nous refuſer à celuy qui a tant fait pour nous, & qui ne demande noſtre reconnoiſſance, que pour nous rendre parfaitement heureux? Ce n'eſt pas tout; les chaſtimens de Dieu qui font murmurer les hommes, ſont une matiere à reconnoiſſance, pour le Chreſtien. Qu'il perde ſes biens, ſes honneurs, ſa liberté, ſes enfans, il a ſujet de dire avec Job, *le nom de Eternel ſoit benit.* Ces afflictions ſont des graces, & dans l'intention de Dieu, & dans leurs effets. La ſource en eſt l'amour. Dieu chaſtie par ces verges, il guerit par ces remedes, il corrige par ces leçons, & nous luy avons plus d'obligation de cette conduite, que de la diſtribution des biens du temps, des richeſſes, des grandeurs, de la ſanté, de l'éloquence, de la vertu de faire des miracles. Ce ſont là des faveurs communes aux reprouvez, & les afflictions ſont particulieres aux Chreſtiens, parce que c'eſt la livree de leur cher maiſtre, qui leur fait l'honneur de les appeller à porter ſa croix. Auſſi quand les Apoſtres furent foüettez par l'ordre des Sacrificateurs, ils remercioient Dieu, & ſe rejouiſſoient d'avoir eſté rendus dignes de ſouffrir opprobre pour le nom de J. C.

## *Toutes les actions de l'homme doivent estre une Reconnoissance.*

Comme on a raison d'admirer la grandeur de Dieu, dans les tenebres de la nuit & dans la lumiere du jour, on trouvé aussi des sujets de Reconnoissance dans la prosperité & dans l'affliction ; les infinies bontez de Dieu exigent de nous une recompense telle que nous la pouvons donner. David marque ce que c'est en peu de mots, *tout ce qui est en moy célébre le nom de l'Eternel.* Rien ne doit estre ingrat ou muet. L'Esprit doit penser incessamment à Dieu : le cœur doit estre pénétré de l'amour de Dieu : le corps doit estre le temple de Dieu : la langue doit s'employer à benir Dieu. Loüange par tout, Reconnoissance par tout : Ce que Jesus Christ a fait pour nous enseigner ce qu'il faut faire pour luy. En se dépoüillant de sa gloire & descendant du plus haut degré de son thrône, pour travailler à nostre salut, il nous oblige de sacrifier toutes les grandeurs du monde à ses interêts. En mourant sur la croix où il verse tout son sang pour laver nos pechez, il nous impose le devoir de perdre pour luy mille vies, si nous les avions. En nous donnant sa chair pour estre la nourriture de l'ame, il exige que nous employions nos biens pour vestir & rassasier son corps mystique. En employant son corps & son ame pour prix de nostre liberté, il nous prescrit de le glorifier dans nos corps & dans nos esprits, & que tous les deux ressemblent à ces fonds fertiles qui produisent selon le soin qu'on en prend, & où les épys courbent la teste de plenitude, comme pour remercier la main qui les a semez.

C'est là ce qui decide la question si l'obligation est plus grande dans la conservation de l'innocence, que dans le pardon du crime. Ceux qui font la quef-

queſtion, diſtinguent l'affection de l'effet. Ils croyent que par rapport à luy, la reconnoiſſance d'avoir préſervé du peché, doit eſtre plus grande, parce que ce bien eſt plus precieux que le pardon. Par rapport à l'affection, ils avoüent que la Reconnoiſſance doit eſtre plus forte dans la remiſſion du crime, que dans la conſervation de l'innocence, parce que l'amour y paroiſt plus grand. Mais ſans balancer, nous ne doutons point que dans les effets, & dans le principe on ne ſoit plus obligé à Dieu du pardon qu'il accorde à la repentance, que de la conſervation de l'innocence, puis que ce pardon eſt l'ouvrage du ſang de Jeſus-Chriſt, ſans lequel Dieu ne nous accorderoit pas un regard. Auſſi la faveur qu'il a faite aux hommes en leur donnant la grace, & la gloire, eſt beaucoup plus precieuſe comme renfermant ſon propre fils, que n'eſt la perſeverance dans la pureté originelle dont Dieu a gratifié les Anges. Le ſalut eſt un prodige d'amour & de merveilles, à tous égards, qui exige des hommes une Reconnoiſſance infinie. Les plus Saints s'en acquitent aſſés mal. Leur reconnoiſſance eſt plus foible & plus languiſſante que celle des Anges, & cela doit ſervir à les humilier, à connoiſtre leur neant, à gemir ſous le poids de la concupiſcence, à ne ſouhaiter plus que le Ciel, où eſtant égaux aux Anges en ſainteté & en immortalité, ils les égaleront dans la force & l'étendue des mouvements de la Reconnoiſſance, qui ſont une des plus nobles parties de la gloire des Bienheureux, qui ſe proſternent aux pieds du Thrône de Jeſus-Chriſt pour luy faire hommage de leur Couronne: & repeter inceſſamment ſes loüanges.

### *De la Reconnoiſſance envers les hommes.*

Comme la charité reflechit de Dieu ſur les hommes, qui ſont ſes vivantes images, il faut auſſi qu'ils

ſoyent les ſeconds objets de la reconnoiſſance, puis que Dieu les employe pour nous rendre de bons offices, & l'on peut dire d'elle, ce que St. Jean a écrit de l'amour. *Celuy qui n'a point de reconnoiſſance pour les homme qu'il voit, peut-il en avoir pour Dieu qu'il ne voit point?* Il eſt juſte donc de ne manquer jamais de gratitude pour les bienfaicteurs. C'eſt le caractére d'un cœur honneſte & généreux, que de ſe ſouvenir des ſervices: Et il eſt lâche & pourri quand il les oublie. Un cœur de cette trempe n'eſt propre ni à Dieu, ni au monde. On eſt quelquefois maiſtre de ſes graces, mais on ne l'eſt jamais du reſſentiment; au contraire plus la faveur eſt pure, plus la reconnoiſſance eſt neceſſaire, & dans un engagement indiſpenſable de ſincerité & de profondeur il faut pour en bien uſer, qu'il y ait une émulation généreuſe entre le bienfaicteur & le beneficier ſur le prix de l'affection. Qu'ils tâchent de ſe vaincre tous deux, l'un en donnant généreuſement & de bonne grace, l'autre en recevant de même, & qu'aucun n'emporte la victoire, par l'obſtacle que fait l'égalité de leurs deſirs.

Un des plus grands défauts de la Reconnoiſſance, eſt qu'on ne peſe la valeur du bienfait que ſelon le beſoin de la perſonne qui le reçoit, au lieu qu'il devroit eſtre meſuré par la maniere dont il eſt donné. C'eſt par là que J. C. préferoit la pite d'une pauvre veuve aux grandes aumônes des riches. Un petit preſent eſt ſouvent la marque d'une ame trés généreuſe, quelque éloignement que la profondeur du cœur mette entre nous & luy, ces mouvemens ſe decouvrent aſſés ſouvent par l'ardeur, par la promptitude, & par la joye. Ce n'eſtoient que quelques gouttes d'eau puiſées dans la main, qu'un Payſan offroit à un Roy de Perſe qu'on n'abordoit jamais ſans preſents: Et cela fut trés-agréable à ce Prince, qui découvroit dans ce préſent l'affection de celuy qui l'offroit. Voilà ce qui doit eſtre eſtimé ſi l'on veut imiter

Jeſus-

Jesus Christ, qui fait cas d'un verre d'eau froide donné pour l'amour de luy. Sur ce pied là, on ne peut jamais estre ingrat par impuissance, puis que les mouvements du cœur ne se peuvent payer. Comment recompenser les bienfaits d'un bon Roy? Comment reconnoistre les obligations dont les enfans sont redevables à leurs Peres? Ces sujets & ces enfans n'ont souvent rien en leur disposition que le cœur & la langue. Mais ils ne manqueront jamais à leur devoir, quand ils employeront & les voix & les mouvemens du cœur, comme une compensation de bienfaits.

*Comment on peut reconnoistre les bienfaits?*

C'est donc beaucoup donner que de donner un veritable ami, sur le cœur duquel on peut compter. Cela ne s'aquiert point par les thresors, & il vaut mieux incomparablement que les couronnes. Si la reconnoissance fait ce beau présent, elle peut aller encore plus loin. Ce pauvre qui rampe dans la poudre, conserve par ses prieres la Couronne & la vie de son Roy. Ce sage peut remplir un vuide que les Grands qui possedent tout, ne sauroient combler avec tout leur pouvoir. C'est de leur faire connoistre la verité, & de leur donner des avis qui empescheroient leur disgrace, si on les suivoit. On ne trouve que des Ministres flateurs, que des amis de boüe, qui corrompent les Princes en nourrissant leurs passions. C'est la malheureuse recompense qu'ils rendent de mille faveurs qu'ils reçoivent, ils empoisonnent leurs bienfaicteurs, ils mettent un bandeau d'orgueïl sur leurs yeux, de peur qu'ils ne voyent sur ce theatre de vanité & d'éclat qui les éleve, les précipices qui les environnent & ils les y jettent de la même main qui leur donne de l'encens, puis qu'on peut compter pour le prémier moment de leur cheute, celuy où on leur cache la verité, en chan-

ge:nt

geant leurs vices en vertus, & les enyvrant de la grandeur de leur fortune. C'eſt un bon office que de les tirer d'erreur.

## CHAPITRE XLIV.

*De l'Ingratitude. L'homme y eſt plus ſujet que les animaux. Enormité de ce Vice; ſes cauſes & ſes effets.*

CE n'eſt pas ſans raiſon qu'à cette queſtion, de toutes les choſes du monde laquelle vieillit le plus promptement, Ariſtote reſpondit, la *Recognoiſſance.* En effet il ne faut rien pour l'eſtouffer. De tous les bons offices il n'y a que le dernier qui demeure ordinairement dans la memoire, & ils periſſent tous, ſi l'on ceſſe d'accabler de bienfaits, des perſonnes inſatiables. Le Bienfaicteur devient un indifferent, ou mêmes un ennemi. Rien ne prouve mieux la corruption du cœur, que ce miſerable penchant qu'il a pour l'ingratitude. Les beſtes nous en font des reproches, puis qu'elles ſont mille fois plus reconnoiſſantes que les hommes. On dompte par des bienfaits la fureur des Tigres qui careſſent la main qui les nourrit, & qui en ſouffrent les coups avec ſoumiſſion. On lit avec admiration dans l'Hiſtoire, la vie d'*Androdus.* C'eſtoit un Eſclave, qui fut expoſé dans l'Amphitheatre de Rome, à un furieux Lion; il ſe trouva heureuſement pour ce miſerable, qu'il avoit gueri cette beſte d'une bleſſure qui l'incommodoit. Cet animal ayant reconnu ſon bienfaicteur luy fit mille careſſes au lieu de le déchirer. Ce prodige dont Androdus apprit la cauſe à l'Empereur, luy obtint & la vie & la liberté. Il promenoit par tout ſon Lion dont on lui fit préſent, on jettoit des fleurs ſur cet animal, pour le recompenſer de ſa reconnoiſſance, en publiant *Voilà le Lion hoſ-*

*te*

*te d'un homme. Voilà un homme Medecin d'un Lion*, Gell. L. I. Cap. 14. Il ne faut point ſortir de chés ſoy, pour eſtre convaincu de la gratitude des animaux; les chiens nous donnent inceſſamment de belles leçons de cette vertu, & c'eſt une honte pour l'homme qu'il la pratique moins bien qu'un vil animal. Careſſes, faveurs, amitié, ſervices, rien ne gagne l'eſprit de l'homme. Une injure de neant, une civilité froide, font perdre au bienfaicteur toutes ſes obligations.

On craint dans les dettes pecuniaires d'irriter le creancier: le mandement du juge, & l'exploit d'un huiſſier, vengeroient bien toſt l'injure. La Reconnoiſſance eſtant une dette d'honneſteté, que la conſcience ſeule engage à payer, le creancier n'a point d'action contre le debiteur. C'eſt pour cela que l'ingratitude eſt ſi commune, parce que les juges du monde ne font point de loix pour la punir. Il eſt vray que c'eſt toûjours une tres grande peine que l'infamie, & celle qu'on attache au titre d'ingrat eſt ſi grande que perſonne n'en veut avoir le nom. On ne rejette point celuy de prodigue, d'yvrogne, de débauché, de voleur, on en fait gloire, parce que ces vices ont pour fondement quelques bonnes qualitez, ſans leſquelles ils ne ſubſiſtent pas. Un ingrat n'a rien que de bas, rien que de lâche, rien que d'indigne d'un honneſte homme, & l'on en fuit le titre pour n'eſtre pas deshonoré, & accablé de maledictions & de reproches.

## *Enormité de l'Ingratitude.*

St. Paul fait connoiſtre la grandeur de ce peché en le rangeant avec les plus abominables crimes. *Les hommes*, dit-il, *ſeront calomniateurs, déſobeiſſans à Péres & à Méres, ingrats, profanes.* 2. Tim. III. 2. En général tous les vices ſont une ſorte d'ingratitude, parce que pour récompenſe de ſa grace, Dieu nous

nous oblige à les dépouiller. Mais comme il y a une vertu particuliére dans la Reconnoiſſance, il faut demeurer d'accord qu'il y a auſſi un vice ſpecial, qui porte le nom d'*Ingratitude*, qui repugne à la juſtice, à l'honneſteté & au ſentiment de la nature. Ce vice, a trois parties oppoſées à celles qui entrent dans la compoſition de ſon contraire. Il oublie le bienfait, il le diſſimule, il ne rend point bien pour bien: & de ces trois ſortes d'ingratitude, la premiere eſt la plus noire, parce qu'elle renferme les autres eſpeces, n'y ayant ni recompenſe à eſperer, ni loüange à attendre d'un homme qui a perdu la memoire des ſervices qu'on luy a rendus, Quand il en reſte quelques traces, elles ſervent d'aiguillons pour exciter la conſcience; & la honte engagera quelquefois à faire ce qu'on refuſe à la généroſité. C'en eſt fait quand on oublie tout: il n'y a rien de plus lâche, parce qu'on peut ſonger aux faveurs ſans peine & ſans frais.

La memoire doit mêmes s'occuper agreablement des bienfaits comme d'une action vertueuſe, qui engage à l'imiter. Elle ſe charge aiſément des idées affligeantes de la vengeance, qui troublent le repos de l'ame, & elle y penſe avec plaiſir. Elles ſont gravées ſur le rocher, rien ne les détruit, & les ſervices ſont écrits ſur le ſable, quelques gouttes d'eau, ou un petit vent les effacent avec facilité, parce qu'on n'y fait point d'attention. La Reconnoiſſance eſt une leçon qu'on n'aime point, parce qu'on a de l'averſion pour la vertu. C'eſt de ce principe que naiſt la diſſimulation du bienfait. On ne le veut pas faire connoiſtre, pour donner un fondement à l'ouvrage d'ingratitude, & ne s'expoſer point aux juſtes reproches qu'on meriteroit, & l'on ne cache pas moins ſoigneuſement ſes dettes d'honneſteté, que ſes dettes pecuniaires. Rien ne découvre mieux, que l'ingratitude eſt une pauvreté d'eſprit, puis qu'on prend tant de précautions à diſſimuler les bien-

bienfaits. Cependant il n'eſt point d'obligation plus facile à acquiter, n'eſtant beſoin que de quelques paroles qui font connoiſtre en même temps & la généroſité du bienfaicteur & l'honneſteté du beneficier.

### *Cauſes de l'Ingratitude.*

Le plus difficile eſt d'en venir aux effets, par une compenſation de bons offices. L'avarice empeſche Nabal de reconnoiſtre les ſervices que David luy avoit rendus; & il refuſe un peu de pain & d'eau à un homme qui luy avoit conſervé ſes biens. L'ambition occupe tellement la penſée de l'Echanſon de Pharaon, qu'il laiſſe Joſeph dans les fers & dans la miſere, ſans payer l'explication de ſon ſonge, de quelques demarches pour ſa liberté. Une fauſſe politique pouſſe Hanum Prince des Hammonites, à payer les civilitez de David qui luy faiſoit des compliments ſur la mort de Nahas, d'un violement du droit des gens, en maltraitant des Envoyez. La crainte de ſe faire un ennemi, oblige d'abandonner un Ami genereux dans ſa diſgrace. En un mot chaque paſſion s'oppoſe à la Reconnoiſſance, & change le cœur en un cœur de pierre, où les bienfaits ſont ſemez ſans retour. On cherche des pretextes imaginaires à l'ingratitude, on feint des injures, on les agrandit, on en porte des plaintes pour donner quelque couleur à la malhonneſteté. Ainſi le bienfaicteur & le bienfait ſont mepriſez lâchement. C'eſt là l'ouvrage de l'orgueïl, qui aime l'independance & la ſouveraineté. Il regarde la reconnoiſſance comme un cloiſtre incommode, dont il veut ſortir. En qualité d'obligé il eſt inferieur à celuy qui l'oblige, & cela luy deplaiſt, il veut effacer ces marques de ſujection, & ſe mettre en liberté. Il diminue autant qu'il peut la valeur du ſervice, & la reduit à ſi peu,

Peu, qu'elle paroiſt indigne de compenſation, il pouſſe la choſe encore plus loin. La veüe du bienfaicteur l'afflige: Et comme elle luy fait des reproches ſecrets, il ſouhaiteroit que la mort l'en delivraſt, pour l'acquiter tout d'un coup des devoirs de la recompenſe; & il conduit la choſe ſi loin, qu'il rend mêmes le mal pour le bien. Ceſar a peri par les mains de Brutus, à qui il avoit ſauvé la vie: Et des fils dénaturez ont pouſſé l'ingratitude, juſqu'à chaſſer leurs peres du Thrône, à les accabler de fers, & à les abandonner aux mains des bourreaux, pour ſe délivrer une bonne fois de leurs plaintes. On a mêmes veu trop ſouvent que les grands ſervices d'un Sujet illuſtre, ont fait ſon malheur auprés du Prince. Quand ſes graces ſont épuiſées, il a une honte ſecrete d'étre vaincu par des obligations, qu'il ne peut payer d'honneurs; & les regardant comme une accuſation de ſa foibleſſe, il s'en chagrine, & cherche à ſe défaire d'un homme de merite, qui luy devient à charge par cette raiſon.

## *Effets de l'Ingratitude.*

Il n'eſt donc pas ſurprenant que l'Ecriture déclame contre l'Ingratitude: elle rompt les plus forts liens de la nature, elle ruïne les Républiques qui ne ſe conſervent que par un échange mutuel de bons offices, elle détruit l'amitié qui ſe nourrit de la pareille, elle viole la paix qui n'eſt pas moins chaſſée par un déni de reconnoiſſance, que par une injure. C'eſt ce qui engage Saint Paul aprés avoir ordonné, *que la paix de Dieu régne dans les cœurs*, d'ajoûter incontinent, *ſoyez reconnoiſſants*. Col. III. 14. parce qu'il y a une telle liaiſon entre la reconnoiſſance & la paix, qu'elles naiſſent, qu'elles vivent, & qu'elles meurent enſemble; rien ne contribuant davantage à l'éloignement des cœurs, aux froideurs, aux plaintes, aux diſputes, que l'ingratitude qui merite qu'on abandonne un monſtre

tre infecté de ce venin. Quelque fréquente que ſoit l'ingratitude envers les hommes, elle l'eſt davantage envers Dieu, qui ſe plaint que pendant que les beſtes connoiſſent & careſſent leurs maiſtres, il eſt méconnu par ſes propres enfants, qui ne payent ſes bienfaits que de rebellions. Ingratitude *d'oubli*, pour effacer de la memoire les faveurs de Dieu; ingratitude de *diſſimulation*, pour ne les publier point, ou pour ne les publier que de bouche ſans que le cœur y prenne part; ingratitude *d'outrage*, pour ſe ſervir à luy faire la guerre & luy percer le ſein, du corps, de l'eſprit, du mouvement, qu'il nous donne; c'eſt l'employ ordinaire des hommes, & le ſujet des plaintes de Dieu, ſi digne de nos actions de graces, & par le prix de ſes faveurs, & par la maniére dont il les répand. Rien n'eſt plus capable d'en arreſter le cours qu'une ingratitude ſi noire. Les Graces dans le Temple que Rome leur dedia ſe regardoient mutuellement. C'eſtoit une leçon ſecrete de reconnoiſſance, qui eſt le veritable moyen d'attirer de nouvelles graces. Dieu qui ne doit rien à perſonne, a voulu pourtant entrer en engagement avec un cœur honneſte, qui eſt ſenſible à ſes bontez; il inonde de nouvelles graces, & la ſource n'en ſera jamais fermée que par l'ingratitude.

L'Apocalypſe parle d'une fumée qui ſort du puits de l'abyſme, & qui offuſque la clarté du Soleil; c'eſt une image de l'ingratitude qui comme une vapeur noire & puante, ſe met entre l'homme & Dieu, & arreſte le cours des rayons celeſtes de ſes benedictions. On en voit un terrible exemple dans les ſages; Un de leurs plus grands crimes, eſt de n'avoir point rendu graces à Dieu, & il l'a puni d'une maniere terrible, en les livrant à des paſſions infames, comme à autant de demons qui ont corrompu le corps & l'eſprit de ces miſerables. Ces ſages n'ont eſté ingrats qu'aux lumieres de la nature.

A quoy donc ne doivent point s'attendre des homme, qui porteront l'ingratitude jusques dans le sein de la Grace, de cette glorieuse grace de ce nouveau monde dont J.C. est le Soleil, qui éclaire les ames, qui verse sur eux toutes sortes de bénedictions spirituelles, & où la justice, l'innocence, & la paix ont établi leur domicile? Que d'épaisses tenebres qui font horreur, succederont à ces lumieres! Que de crimes & que d'erreurs, suivront cette justice & cette verité! Que de demons déchainez, agiront avec efficace dans ces cœurs méconnoissants! Ces pensées font fremir, & la plume tombe des mains. Il ne faut que jetter les yeux sur des Eglises dont la foy avoit autrefois fait l'admiration des Peuples, qui ne sont plus que le temple des superstitions & des vices, & où le demon a mis son throne à la place de celuy de Jesus Christ. Fuyons ce detestable crime, pour ne pas tomber dans cet horrible malheur. Faisons un bon usage des graces de Dieu, pour en attirer de nouvelles: Que nostre vie ne soit qu'une reconnoissance éternelle, par une heureuse conformité à la volonté de Dieu; Et en imitant l'exemple de sa misericorde, qui donne le Soleil & la pluye à des ingrats qui ne meritent que des foudres & des tenebres éternellés, ne nous lassons jamais de faire du bien à nos persecuteurs, pour les accabler de bienfaits, & pour ouvrir les yeux à leur injustice. Voilà le moyen d'engager Jesus Christ qui ne nous doit rien, à une reconnoissance solemnelle, qu'il exprimera par des loüanges données publiquement aux imitateurs de sa charité. Il se chargera d'acquitter les obligations des hommes qui en ont mal usé envers leurs bienfaicteurs. Il n'y en aura aucune perduë; & la récompense du Ciel sera plus grande, de ce que la terre a refusé la sienne aux enfans de Dieu.

CHA-

## CHAPITRE XLV.

*De la Douceur. De la neceſſité & des motifs de cette vertu : Et de ſon étenduë.*

Aprés avoir expliqué les vertus dont Dieu eſt le principal objet, il faut traitter de celles que produit l'amour du prochain, & des vices qui les combattent. L'Homme ne gardant plus de meſure dans les ſentiments d'affection qu'il a pour ſoy, tombe neceſſairement dans une diſpoſition de haine pour les autres. Plus il ſe donne de degrez d'amour déreglé, plus il retranche de degrez d'amour juſte, qu'il doit aux hommes; l'un diminuë à proportion que l'autre croiſt, & en voicy la raiſon. On regarde toûjours comme bien ce qui eſt convenable à la nature, & comme mal tout ce qui luy repugne. Ainſi l'on eſt porté à haïr tout ce qui s'oppoſe à ces relations de convenance, parce qu'il prive le ſujet, de ce qui contribuë à ſa felicité. On hait donc; parce qu'on aime, & l'on ne ſe trompe pas de regarder l'amour, comme la ſource de toutes les paſſions. Car la haine eſt une amour de reflexion & n'eſtant pas aimable de ſoy, elle a beſoin du ſecours de ſon contraire, pour toucher agreablement l'eſprit. Quand l'amour eſt raiſonnable, la haine l'eſt auſſi; quand l'amour eſt injuſte, la haine le devient ſemblablement. C'eſt l'amour raiſonnable qui nous inſpire de l'horreur pour l'erreur, pour le vice & pour les ſupplices qui leur ſont deſtinez; à cet égard on ne peut trop s'aimer, pour éloigner de ſoy ce qui deſtruit & la perfection de l'homme, & la felicité qu'il attend: Et il ne ſçauroit jamais y avoir de trop dans l'averſion qu'on a pour le crime; plus elle eſt forte, plus elle eſt digne de Dieu, par une heureuſe conformité avec ſa nature, qui la porte à haïr infiniment le peché. C'eſt l'amour déréglé qui nous inſpire une injuſte haine

pour le prochain ; parce qu'il efface noſtre merite par l'éclat du ſien, ou qu'il fait obſtacle à noſtre fortune, ou qu'il nous deſoblige, ſoit en ne reſpondant pas à noſtre amitié, ou en manquant de reconnoiſſance, ou en retenant le bien qui nous appartient, ou en flaiſtriſſant une reputation qui nous eſt chere : de ſorte qu'on peut aſſeurer, que toutes ces paſſions violentes qui déchirent le cœur, la colére, la vengeance, l'avarice, ſont tout enſemble des effets & de l'inclination que nous avons pour nous, & de l'averſion qu'elle nous inſpire pour les autres. Nous avons tâché de guerir l'amour propre en déracinant l'orgueïl pour mettre à ſa place l'humilité : tâchons de remedier à la haine du prochain, par la conſideration & des dangereux effets qu'elle cauſe & des vertus qui les empêchent.

Pour ne nous écarter point de la methode que nous avons ſuivie juſqu'icy, nous commencerons par les vertus, & finirons par les vices. Le cœur de l'homme eſtant trés facile à s'émouvoir, par des outrages, ou réels, ou imaginaires, & à ſe laiſſer tranſporter hors des bornes de la raiſon, il luy falloit une bride pour le retenir. C'eſt ce qu'on appelle *douceur* & *debonnaireté*, qui fixe un juſte milieu entre la colere, & l'humeur chagrine, & une ſtupidité inſenſible, qui ne s'émeut de rien. Ce ſont deux extremitez qu'il faut éviter, parce qu'elles ſont oppoſées à la raiſon, qui permet la colere dans les occaſions en luy preſcrivant les limites où elle doit s'arreſter : comme les flots de la mer trouvent ſur le rivage des bornes qu'ils ne peuvent violer ſans inondation. La Douceur conſiſte donc à ſentir les outrages ſans s'en émouvoir, par un principe de prudence. Cette diſpoſition de l'ame eſt un meſlange & d'humilité qui efface l'opinion démeſurée qu'on a de ſoy, qui ne manque jamais d'augmenter *l'injure*, & de reſpect pour Dieu, à qui on laiſſe le ſoin de la vengeance, & la conſervation de l'ordre, & de bienveillance pour l'offenſeur,

ſeur, à qui l'on ne ſouhaite point de mal, bien loin d'eſtre un inſtrument pour luy en faire. Comme on a diviſé les vertus morales en quatre branches, qui jettent d'autres petits rameaux, on range ordinairement la Douceur ſous la temperance, parce qu'elle reprime les deſirs de l'ame. Car la Colére eſtant cauſée par la douleur, excite une cupidité de vengeance, qui cherche à ſe raſſaſier: Et comme la faim n'eſt jamais appaiſée par les alimens ſans quelque ſentiment de plaiſir, la Colére trouve de la ſatisfaction dans le mal de l'offenſé: c'eſt pour elle un *rayon de miel*, dont la douceur ſe répand agreablement dans le cœur. Nous ne priverons point la Temperance de l'honneur d'avoir à ſa ſuite une vertu auſſi aimable que la *Douceur*. C'eſt une eſpece de temperance par l'obſtacle qu'elle apporte aux deſirs. Mais la valeur doit auſſi partager la gloire que la douceur ſoit une de ſes eſpeces, à quelque autre égard. Car quoy que la valeur excite les mouvemens de l'ame, & que la colére n'ait pas beſoin de ce ſecours, la Douceur eſt toutefois une eſpece de valeur qui combat un ennemi oppoſé à la raiſon; & en ſuivant la vieille diviſion de la morale, en *appetit iraſcible*, & en *appetit concupiſcible*, la Douceur ſeroit dans le premier, pour en empêcher les deſordres. Mais ſans s'attacher à cette diſtinction qui n'eſt pas ſolide, il eſt conſtant que la Douceur exerce la principale fonction de la valeur, puis qu'elle ſouſtient les aſſauts de la Colére, qui eſt une paſſion violente qui bruſle le ſang, & qui ravage tout.

## *Neceſſité de la Douceur ſous l'Evangile.*

La Douceur ne jettoit que de ſombres nuages avant la venuë de Jeſus Chriſt, qui en fait une des plus brillantes vertus de ſon eſcole en la recommandant par ſon exemple & par ſes preceptes. Le Saint Eſprit avoit bien donné à Moyſe la loüange d'eſtre le plus

*debonnaire des hommes*, cependant il n'a pas laiſſé de tuer un Egyptien, & ſi ſon admirable douceur l'engagea à prier en faveur de Marie, lors qu'un mouvement de vanite attira ſur elle une lepre maligne, c'eſtoit d'une ſœur qu'il ſouhaitoit la gueriſon : mais il n'a pas laiſſé de faire des vœux contre les rebelles, en priant Dieu qu'il n'euſt point d'egard à leurs oblations. Jeſus Chriſt nous à donne d'autres leçons : Et il s'oppoſe au zele indiſcret de ſes Diſciples, qui en ſe propoſant pour modelle l'action d'Elie, qui accabla du feu du Ciel, les Capitaines qui l'inſultoient, vouloient perdre les Samaritains qui refuſoient la porte à leur Maiſtre. Dans l'echelle des beatitudes qui conduit les hommes à la gloire, un des échelons, c'eſt la *douceur*, & la leçon que donne Jeſus Chriſt à ſes Eſcoliers par ſa voix & par ſes actions, eſt, *Apprennez de moy que je ſuis debonnaire.* Il va chercher ſes ennemis pour leur offrir le ſalut. Il ſe mêle dans la compagnie des peagers pour les corriger de leur vice, il permet qu'une infame pechereſſe imprime mille baiſers de ſa bouche impure, ſur ſes pieds ſacrez, il reçoit ſans tourner la teſte le baiſer de trahiſon que le deteſtable Judas luy donnoit pour le livrer à ſes bourreaux ; & toutes les actions de ſa vie, ont fait paroiſtre qu'il eſtoit digne du beau titre d'*Agneau*, qui luy eſt auſſi cher que celuy de Maiſtre du monde ; ſa croix ayant ſervy d'un haut theatre pour donner plus d'éclat à cette divine douceur, que les cloux & les épines de la croix n'ont point empéchée de ſouhaiter une remiſſion aux auteurs de ſa mort. Ce fut pour recommander la Douceur que le St. Eſprit deſcendit ſur ſa teſte ſous la forme d'une colombe, le plus debonnaire de tous les oiſeaux. Il n'emprunta point la figure d'un aigle, que les Empereurs Romains ont choiſie pour leur deviſe en ſe regardant les Maiſtres des hommes, comme l'aigle eſt le Roy des oiſeaux. Il leur fait la guerre, il vit de ſang, & cela n'eſtoit pas propre à repreſenter le caractere d'un

d'un eſprit infiniment éloigné de la cruauté. Les qualitez de l'eſprit de Jeſus Chriſt ſont *la patience*, *la benignité*, *la bonté*. Gal. V. 22. & un Chreſtien dans le choix de faire des injures, ou d'en ſouffrir, ſe determinera toûjours au dernier, qui eſt un acte de vertu, & le ſigne d'une belle ame; au lieu que l'autre eſt un vice & la marque d'une ame barbare & lâche qui n'a pas aſſés de force pour reſiſter à l'injure.

## *Engagemens à la Douceur.*

La nature même a formé les hommes à la Douceur: pourquoy n'ont-ils point de dents tranchantes & d'ongles aigus comme les beſtes ſauvages, ſi ce n'eſt que Dieu ne les a pas fait pour mordre ni pour déchirer? L'homme donc dans la fureur & la vengeance, n'eſt pas dans ſa ſituation naturelle, & il en ſort pour entrer dans des diſpoſitions qui répugnent aux deſſeins que Dieu avoit en le créant. Ainſi la nature & la grace nous recommandent une vertu qui eſt des plus eſſentielles à la probité, & ſans laquelle l'homme n'eſt qu'un tigre avec un viſage d'homme. Qu'il ſoit chaſte, ennemi des voluptez, ſobre, fidelle à ſes amis, ferme dans ſa parole, zelé pour le bien de la Patrie, tout cela n'eſt rien ſans la Douceur. C'eſt elle qui rend obligeant, civil, honnête à tout le monde, c'eſt elle qui conſerve la paix & la tranquillité, incompatibles avec une humeur emportée; c'eſt elle qui forme l'union des cœurs qui ſe gagnent par la douceur, qui oſte toutes les occaſions de plaintes. Les roſeaux en courbant la teſte dans la force de l'orage, conſervent l'ornement aux eſtangs dont ils bordent les eaux, & les arbres déchirez & déracinez dans la reſiſtance à l'impétuoſité du tourbillon, couvrent la terre de triſtes ruines; & la douceur qui engage l'eſprit à plier, entretient l'union des perſonnes, qui eſt détruite par une humeur altiere & contredi-

ſante, qui ne ſait ce que c'eſt que de ceder, & qui dira toûjours *contre*, à toutes ſortes de ſujets. Enfin la Douceur eſt un pli qui ne s'efface jamais. Il y a une douceur apparente, qui déguiſe une humeur imperiéuſe pour arriver à ſon but; comme elle eſt dans un état de violence elle ne ſauroit durer, la complaiſance finiſſant avec ſa cauſe; la douceur eſtant attachée à l'ame s'y conſerve toûjours. On ne ſçait pas de gré d'étre debonnaire, quand on ne voit rien, qu'on n'entend rien, & qu'on ne ſouffre rien de choquant. Ce ſeroit un prodige qu'on fuſt de mauvaiſe humeur ſans ſujet: mais elle s'irrite dans l'occaſion en découvrant ce qui étoit caché. Au contraire c'eſt dans les outrages que la douceur paroiſt avec éclat, & elle ne les regarde point ainſi, puis que c'eſt la matiere où elle s'exerce, & ſans quoy elle ſeroit enſevelie dans les tenebres. Gregoire de Nazianze veut qu'elle ſoit inſenſible à la calomnie par cette conſideration; ſi le reproche eſt faux, il ne regarde point celuy qu'on veut deshonorer: s'il eſt vray, c'eſt une belle leçon pour ſe corriger, & l'on doit avoir de l'obligation à celuy qui le fait, bien loin de s'en plaindre, *Naz. Or.* 14. 219.

### *Etenduë de la Douceur.*

La Douceur n'eſt pas une qualité particuliere aux hommes, elle eſt de tous ſexes & de toutes conditions. Elle eſt neceſſaire dans la ſervitude, où rien n'engage mieux le maiſtre à aimer ſes domeſtiques, que des manieres douces & honneſtes qui deſarment la colére; & un ſerviteur n'eſt jamais mieux attaché à ſon Maiſtre que par les liens d'une certaine bonté qui gagne le cœur. Elle eſt neceſſaire dans le Commerce, où l'eſprit rude du Marchand, change ſon magaſin en ſolitude, au lieu que des paroles douces & obligeantes attirent les acheteurs de toutes parts. Elle eſt neceſſaire dans le Mariage, où les bruſqueries, les paroles aigres, les airs froids al-

alterent l'union des eſprits, & font ſur eux les effects des gouttes de pluye ſur les rochers, qui les minent inſenſiblement. Elle eſt neceſſaire aux employs publics : Quelque merite que puiſſe avoir celuy qui les exerce, quand il a l'eſprit rude & chagrin, on s'en degouſte aiſement, on n'aime point à eſtre mal receu quand on porte ſon argent. Un Conſultant eſt aſſez affligé de ſes procez, ou de ſa maladie, ſans qu'on le mortifie par des injures : on doit l'écouter paiſiblement, & l'inſtruire avec douceur : ſupporter de ſes imbecillitez & de la peſanteur de ſon eſprit, s'il ne comprend pas bien le ſens du conſeil qui lui eſt donné. Mais elle eſt ſur tout neceſſaire aux Grands, s'ils veulent régner ſur les cœurs, qui ſe gagnent par là. On s'imagine que la fierté ſied bien aux Princes, qui luy inſpire du reſpect à leurs ſujets, qu'elle previent les importunitez; & le penchant que la Couronne donne pour l'orgueil, s'accommode aiſément de ces manieres. Peut-eſtre auroit-on raiſon de les ſuivre, ſi l'on regnoit ſur des beſtes, Mais le plus grand & le plus beau de tous les empires, eſt celuy des cœurs, puis qu'il reſſemble à celuy de Dieu, & rien ne gagne davantage l'eſprit pour en faire de bons ſujets, que ce fond de debonnaireté que le Prince leur fait paroiſtre, & c'eſt par là que de moindres merites ont conduit leur fortune plus loin, que des perſonnes qui les ſurpaſſoient en capacité. Mais il régne doublement, parce qu'il eſt cheri, & tous donneroient volontiers une partie de leur vie pour prolonger la ſienne. Un Roy n'eſt jamais plus digne de l'eſtre, qu'en imitant Jeſus-Chriſt. C'eſt le Roy des Roys, & le titre de *Debonnaire* eſt le plus excellent de ſes éloges, & c'eſt celuy que l'Ecriture luy donna, quand il fit ſon entrée en Jeruſalem, monté ſur un aſnon. Cet exemple apprend que la grandeur n'eſt pas incompatible avec la douceur. La veritable grandeur ne conſiſte pas à regarder comme des *ſauterelles*

qu'on peut écraſer impunement, des hommes au deſſus deſquels on eſt elevé en toute l'eſtenduë du Thrône. Elle conſiſte à plaire à tous autant qu'on le peut, à ouvrir obligeamment ſon ſein aux malheureux, à chercher tous les moyens poſſibles de les ſoulager, à les refuſer d'une maniere honneſte quand on ne doit pas executer leur requeſte, & qui tempere la douleur de n'avoir rien obtenu. C'eſt là ce qui fait les Roys aimables & aimez, & on leur accorde ſans peine une qualité qui eſt préferable à celle de Grand; ce ſont *les delices du genre humain.*

## CHAPITRE XLVI.

*De la Colére. Colére innocente. Colére vicieuſe. Dangereux effets de cette paſſion. Precautions contre la Colére. Diverſes eſpeces de Colére. De la Haine.*

ON connoiſtra encore mieux le prix de la Douceur par l'oppoſition de la Colére, qui eſt ſon contraire. Toute ſorte de Colére n'eſt pas un vice. Il y a une colére innocente, qui eſt une paſſion naturelle, indifferente de ſoy, & dont on peut faire un bon uſage. Le mouvement du ſang agité dans le cœur par un objet qui repugne à la droite raiſon, l'avertit que ſon ennemi eſt préſent, & la reveille quand elle n'y fait pas aſſés d'attention: Et l'on fait un bon uſage de la colére, quand elle s'allume contre le peché. C'eſt proprement dans ce deſſein, que Dieu & la nature nous ont inſpiré cette paſſion, & une ame qui ne s'émeut point à la veüe des crimes, eſt une ame morte; comme une chair eſt ſans vie, quand elle ne ſent point les aiguillons qui la piquent. Les loix du Maiſtre du monde, ont un certain mouvement de l'ame avec l'agitation des

des eſprits, & quand ils demeurent dans leur calme naturel, à la veuë des outrages faits à la gloire de Dieu, des ſuperſtitions, des idolatries, qui enſeveliſſent la verité, on n'a point ce beau zele, qui eſt une des plus nobles parties de la pieté. Jeſus-Chriſt le modelle des plus illuſtres vies, ne pût ſans *indignation* voir des hommes endurcis épier s'il feroit des miracles au jour du Sabbat pour avoir lieu de l'accuſer comme un profane, qui violoit la ſainteté d'un jour inſtitué de Dieu. *Mar.* 4. 5. & plus la pieté eſt vive, plus elle ſentira de colére de la tyrannie du vice, qui régne inſolemment par tout. On a beau dire que les Juges en puniſſant, doivent imiter les Loix qui condamnent les criminels ſans colére, ou du moins en uſer comme les Medecins, qui ordonnent ſans émotion de couper le bras, & d'appliquer le feu aux malades; le péché eſt une gangréne bien differente de celle qui s'attache au corps. L'une eſt contraire à l'oraiſon, & à la nature divine, & l'autre ne la choque pas. La prémiére eſt digne de colére, & la ſeconde excite de la pitié. On peut juger de l'utilité de la colére, puis qu'on ſe ſert de ſon image pour corriger ſes enfans, & retenir les Domeſtiques dans le devoir, & quand ils en viennent à des libertez hardies, le viſage d'un pere ou d'un maiſtre qui prend ſon ſerieux, & monſtre des apparences de colére, ramene le reſpect qui s'éloignoit. Diſtinguons donc de deux ſortes de colére, l'une previent la raiſon, la met en deſordre offuſque ſes lumieres: l'autre ſuit la raiſon qui doit deteſter ce qui eſt digne de haine, & en ce cas elle ſert à la vertu, qui uſe de la colére, comme Joſué du travail des Gabaonites, qui coupoient du bois pour les ſacrifices qu'on offroit à Dieu.

### *Caractére de la Colere.*

La Colére oppoſée à la Douceur, eſt cette paſſion déré-

dereglée qui cherche dans la vengeance le mal de l'offenſeur. Ce n'eſt plus alors une riviere utile aux prairies, par le paiſible cours de ſes eaux, c'eſt un furieux torrent qui ſe déborde, & qui ravage tout. On veut punir un innocent, on veut que le coupable ſouffre plus de mal qu'il n'en merite, on veut que le chaſtiment ſoit donné ſans authorité legitime, ſans de juſtes fins, ſans garder des meſures de bienſeance. C'eſt là ce qu'il faut condamner, & exterminer comme une beſte farouche, qui devore tout. En effet cette colére eſt contraire à la vie du corps, à la vie de l'ame, à la vie de la ſocieté. De toutes les paſſions, il n'y en a point qui cauſe un plus grand changement à l'homme, on ne le reconnoiſt plus. C'eſt un furieux qui a l'air d'un demoniaque & qui fait horreur à voir. Le viſage ſe démonte, la couleur eſt changée, les yeux eſtincellent, les levres ſont agitées, les dents ſe ſerrent enſemble, les veines & les arteres battent avec violence, & le corps dans une agitation extraordinaire frappe des mains, & pouſſe la terre du pied. La plus belle femme en colere, ſe change en monſtre, & devient une furie qui porte dans ſes yeux des torches allumées, & dont les cheveux ſont des ſerpens heriſſez. En conſultant ſon miroir en ce moment, elle ſe croiroit metamorphoſée en une autre femme, elle auroit honte de ſoy-même, & pourroit ſe corriger par un moyen qui en découvrant aux yeux la difformite de ce vice, le rend tres odieux, puis que la laideur qu'il imprime ſur le viſage eſt le caractére & l'image du deſordre qu'il communique à l'ame qu'il défigure abſolument. On ne ſauroit croire combien le temperament ſouffre de cette agitation. Les eſprits s'épuiſent, les forces diminuent, & le ſang s'émeut avec tant d'impetuoſité, que les vaiſſeaux ſe rompent au dépens même de la vie; que l'Empereur Valentinien prémier, perdit par un mouvement de colére. C'eſt là ſe venger ſur ſoy-même: le pire

eſt

eſt que pour ſuivre un faux point d'honneur, on s'expoſe à un plus grand mal, on cherche à ſe ſatisfaire par un duel, où l'on eſt tué, pour ſervir de victime au Demon, à qui l'on ſacrifie deux ames, celle du défunt & celle du meurtrier.

## *Effects de la Colére.*

La Colére ruine la ſocieté, qui eſt incompatible avec cette paſſion. Un des conſeils du Sage, eſt, *ne ſois point le compagnon de l'homme colére, & n'ayes point de commerce avec le furieux.* Pro. XXII. 24. On n'eſt point en ſeureté avec luy, il querelle, & il offenſe tout le monde, & l'on ſe trouve embarraſſé dans les affaires qu'il ſe fait. On ne peut joüir avec luy de cette douce familiarité qui fait le plaiſir de la converſation: les choſes les plus innocentes le fâchent. Il explique tout de travers. Il faut eſtre toûjours en garde, de peur de dire un mot qui le mette en mauvaiſe humeur: Et c'eſt là un eſclavage, dont on veut ſortir, en rompant avec un homme de ce caractére, qu'on fuit comme un ſerpent. Il n'y a point de peſte plus fatale au genre humain que la colére. Elle fait des magaſins de poiſons, de poignards, d'armes à feu. C'eſt un Ange deſtructeur qui court par tout l'epée à la main pour frapper à droit & à gauche, pour ouvrir des fontaines de ſang, pour renverſer des Villes, pour déſoler des campagnes. Elle revolte les Sujets contre le Prince, les enfans contre les peres, les ſerviteurs contre les maiſtres, & change le monde en un theatre où il ſe joüe des tragedies, qui ne ſe voyent pas dans l'enfer, quoy qu'on le regarde comme la retraite de tous les crimes & de tous les malheurs. La vengeance ne s'y exerce point, les demons tous méchants qu'ils ſont, ne cherchent point à ſe détruire, & il n'eſt point de paſſion qui peuple davantage l'abyſme de tenebres, par les cruels effets qu'elle produit.

Cher

Chercher de la raiſon dans la colere, c'eſt vouloir que la nuit ſerve de flambeau pour éclairer l'Univers. C'eſt la mort de la prudence, on ne ſait ce qu'on veut, ce qu'on dit, ce qu'on fait. Ce ne ſont qu'imprecations, que menaces, que blaſphémes, dont on auroit horreur ſi l'on eſtoit en bon ſens. Un furieux dont l'emportement eſt cauſé par le venin de la rage, attire une pitié, qu'on refuſe à un colére, dont la raiſon eſt eſteinte pour quelque temps; & la ſageſſe en periſſant, accable toutes les vertus à qui elle ſert de fondement. La Juſtice, cette vertu plus brillante que les eſtoilles, eſt incompatible avec cette paſſion aveugle, & l'on auroit tort d'eſperer, qu'un emporté fuſt equitable envers les autres puis qu'il ne l'eſt pas pour ſoy. Probité, fidelité, ſermens, charité, rien ne l'arreſte, ſa paſſion eſt une flamme qui bruſle juſqu'à ce qu'elle s'eſteigne dans le ſang, les larmes, les malheurs de l'objet qui l'allume; & la fureur des enfans de Jacob, ne s'eſtouffa que dans le carnage horrible d'une Ville qu'ils deſolerent contre le droit des Gens, & les régles de la pieté. C'eſt ce qui fait dire à St. Jacques que la Colére n'opere *point la juſtice de Dieu.* Il eſt certain auſſi qu'il ne ſe loge jamais dans une ame de ce caractere. On ne le trouvoit point dans le tourbillon qui briſoit les montagnes & fendoit les rochers, il n'eſtoit que dans le ſon doux & ſubtil, qui ſuivoit cette tempeſte, & il a voulu enſeigner par cette image, quelles ames il honnore de ſa preſence. Ce ſont les ames douces & benignes; pour les ames coléres & furieuſes, il les abandonne au Demon. Comme il ſe plaiſt dans les orages de l'air, il ſe meſle dans les tempeſtes du cœur, pour lancer ſur la pieté, des tonnerres plus dangereux que ceux qui ravagent les campagnes. C'eſt ce que St. Paul inſinuë dans la leçon qu'il donnoit aux Epheſiens. *Courrouecz vous & ne pechez point, que le Soleil ne ſe couche point ſur voſtre courroux, & ne donnez point lieu*

*au*

*au Diable.* Ephe. IV. 26. Par la colere, le Demon prend donc poſſeſſion d'une ame, il la pouſſe, où il veut, & il s'en jouë comme de l'enfant lunatique, qu'il jettoit tantoſt dans le feu, & tantoſt dans l'eau. Le lieu naturel du Demon eſt l'enfer, où régnent des tenebres éternelles, & des tourbillons de flamme qui ne s'éteignent point. Une ame en colére devenant le ſejour du Demon ſe change donc en enfer, ce n'eſt que feu par tout, que tenebres par tout, que heurlement par tout. Dans les autres paſſions on marche vers le precipice, & on y court dans la colére, & ce qui devroit ſervir de remede à l'éteindre, contribuë encore à l'allumer. Les prieres, les conſeils des amis ne ſont non ſeulement pas écoutez, on s'offenſe même contre ceux qui les donnent, on les maltraite de paroles, on les rebutte comme des fâcheux; au lieu qu'on les devroit cherir comme des amis qui ne cherchent qu'à rendre de bons offices, en épargnant au furieux, de la honte & des chagrins.

## *Des précautions contre la Colére.*

On ne prend que trop de ſoin dans l'enfance d'allumer ces feux cachez, qu'il faudroit pluſtoſt eſteindre. Une folle nourrice, une mere indulgente cultivent cette miſerable paſſion. Elles frappent la terre où l'enfant eſt tombé par ſa propre faute, elles le flatent quand il pleure de chagrin de ne poſſeder pas ce qu'il veut, elles le careſſent pour appaiſer ſa mauvaiſe humeur: & elles bornent leur ſatisfaction à contenter leur Eleve, en ne refuſant rien à ſes petits deſirs. A ne rien deguiſer, ce ſont là des leçons de colére, dont l'enfant ne profite que trop. Pourquoy luy enſeigner à ſe venger, en battant des inſtruments qui n'ont aucune part à ſa cheute? Eſt-ce apprendre à l'enfant à régler la colére, que de conſentir à ſes volontez? Dans un âge plus meur, où il trouvera de la reſiſtance à ſes deſirs,

desirs, il ne manquera pas de s'irriter, & la passion sera plus forte plus on aura eu de complaisance pour luy. Quelques mauvais effects que cela produise dans les personnes du commun, ils sont plus dangereux encore dans les Grands. Le soin qu'on prend de ne leur point contredire, de les laisser maistres de leurs volontez, de les flater de la gloire de leur naissance, de leurs richesses, de leur authorité, donne à leur ame, un pli de colére. Accoutumez qu'on leur cede tout, ils ne peuvent plus souffrir de rien. Les remonstrances les offensent, la verité les irrite, & ils deviennent de furieux sauvages qui ne peuvent même endurer les plaintes respectueuses de leurs Sujets, sans leur faire sentir qu'elles déplaisent. Ceux qui ont soin de l'éducation des Grands, ne sauroient trop veiller pour dompter de bonne heure, une passion si terrible, à qui le pouvoir arbitraire donne encore du mouvement. La colére des Princes est toûjours suivie de funestes effets, parce qu'ils regardent une obeissance aveugle comme un hommage deu à leur Majesté. Il faut tout executer sans replique, injuste ou non : aprés quoy le retour est inutile, parce que le mal est fait ; un miserable estant executé, on ne peut plus luy rendre la vie, & il ne reste aucun fruit de sa colére ; qu'un regret que toute l'authorité Royale ne sauroit chasser. L'exemple de Theodose aprend aux Princes à ne s'abandonner point à leur colére. Pour venger l'outrage fait aux Magistrats de Thessalonique assommez de pierre, & traisnez dans la bouë, il fit sans distinction d'innocent & de coupable, un massacre horrible, où sept mille personnes laisserent la vie. Ce mal fut l'occasion d'une Loy trés-équitable, qui suspendoit trente jours durant, l'execution des sentences de fureur. *Theodorit* V. 18. Par cette précaution judicieuse, si on ne va pas jusques à la racine du mal, on en previent du moins les effets. Il faut sur tout penser aux sages conseils de S. Paul qui ne permet pas

pas a la colére d'étendre ſa durée juſqu'au coucher du Soleil. Cette paſſion doit ſuivre le cours de ce bel aſtre, & nous abandonner comme luy, ſans laiſſer dans le cœur la moindre étincelle, comme on ne voit plus le moindre rayon du Soleil ſur l'hemiſphere aprés qu'il eſt couché. La nuit qui fait régner la fraîcheur & le ſilence, eſt une image de la diſpoſition où l'ame doit entrer par une douce tranquillité; & ſi la colére dure encore, les tenebres de la nuit ne ſerviront qu'à la nourrir. L'éloignement du monde & du bruit aidera à la paſſion, à mediter plus fortement ſur l'outrage, & l'on ne manquera pas d'y trouver de nouveaux ſujets de chagrin, qui inſpireront le deſir de ſe venger. D'ailleurs, ſelon le calcul des Hebreux, le jour naturel commençant aprés le coucher du Soleil, la colére qui duroit encore, avoit deux jours. C'en eſt trop, puis que ce temps de vie devoit être celuy de ſa mort. Enfin le coucher du Soleil excite dans nos eſprits une image de nôtre vie, qui aprés avoir jetté de petits rayons de lumiere, s'éteind tout d'un coup dans une ſombre nuit; nous ſommes peut-être arrivez à nôtre derniére journée, & c'eſt un malheur effroyable que de s'expoſer à mourir dans la colére qui ferme la porte du Ciel. Apprenons donc du coucher du Soleil à donner des bornes à la fureur qui nous poſſede, & ſervons-nous des ombres & du ſilence, pour faire une reveuë de ce qui peut nous étre arrivé dans la paſſion. Reflechiſſons ſur tant de diſcours évaporez, tant de menaces, tant de ſermens qui nous ſont échappez, & qui ont diminué l'eſtime qu'on avoit pour nous. Rougiſſons de nos foibleſſes & de nôtre honte, & pour exciter un veritable repentir, ſouvenons-nous que la colére, quoy que peché *de ſurpriſe*, eſt pourtant un plus grand mal qu'on ne croit. *Celuy qui ſe fâche contre ſon frere ſans ſujet eſt coupable du jugement: & celuy qui l'appelle fou, eſt digne de la geſne du feu.* Matth. V. 22.

*Divers genres de Colére. De la Haine.*

Il eſt des Coléres de pluſieurs façons, des coléres de jalouſie, des coléres de plaintes, des coléres d'imprécations, des coléres de menaces, des coléres de coups, des coléres courtes, des coléres longues, des coléres manifeſtes, des coléres cachées; & les pires de toutes ſont les longues & les cachées. C'eſt ce qui produit la *Haine*, qui n'eſt qu'une vieille colére, qui ſe fait un plaiſir des afflictions du Prochain. Un homme qui jette ſon feu d'abord, revient aiſément; on s'y peut confier, & la généroſité du cœur & la ſincerité ne ſont pas incompatibles avec une humeur prompte. Rien n'eſt plus terrible qu'une colere froide: elle ne finit point: comme elle ſe poſſede davantage, elle ſçait mieux ſe cacher, & prendre ſon temps pour ſe ſatisfaire, & elle ne le laiſſe pas échaper. Elle peut mêmes employer les careſſes pour faire ſon coup plus ſeurement ſous le maſque de la bienveillance. C'eſt alors qu'elle tire le poignard, & qu'elle perce le cœur de ſon ennemi, en luy jettant le bras au cou pour l'embraſſer. Cette damnable paſſion eſt un ſerpent qui ronge les entrailles ſans qu'on le ſente. Il ſe repoſe dans le ſein, on le porte avec ſoy, & il répand dans l'ame un venin qui la corrompt avec toutes les diſpoſitions de la pieté. Qu'eſt-ce en effet que la haine, ſinon un maſſacre de ſon prochain, ſelon la remarque de Saint Jean, *Celuy qui hait ſon frere eſt meurtrier*? La haine fait un carnage horrible, ſans que reſpect ni conſideration la puiſſe arrêter. Elle arme le cœur qui tuë auprez de l'Autel, à la table de Jeſus-Chriſt dans la maiſon de Dieu, au pied de ſon throne qu'elle inonde de fleuves de ſang. Ainſi la Haine eſt dans une parfaite oppoſition avec la Nature de Dieu. Il chérit l'homme, & elle l'abhorre; il le produit, & elle le détruit; il luy don-

donne le ſang de ſon Fils pour ſauver ſa vie, & elle employe tout pour l'eſteindre. Dans ce malheureux eſtat, peut-on profiter du Salut que la Miſericorde de Dieu promet aux Pénitents ? L'Evangile, cette divine ſemence de régénération, prendroit-il racine dans une flamme infernale, dont le cœur eſt conſumé ? Jeſus Chriſt donneroit-il ſon corps à un homme de qui les mains ſont trempées de ſang ? Exauceroit-il des Priéres meurtriéres, dont la vengeance eſt la Divinité ? Celà ne ſe peut.

Entre les ſeducteurs, il n'y en a point de plus grand que la Haine, qui fait voir les choſes ſous une autre forme, & toute contraire à la verité. Il ne faut que comparer les jugemens qu'on porte ſur le même objet, dans l'amour & dans la haine, pour connoiſtre à quel dégré de corruption elle conduit l'eſprit. L'objet n'a point changé, & il paroiſt tout different. Quand on l'aimoit, c'étoit un honneſte homme, qui poſſedoit mille belles qualitez. Il étoit généreux, ſincére, bon amy, libéral, digne de l'eſtime du monde : Et la haine fait un miracle ſemblable à celuy qui changea la lumiére en ténébres. Tout d'un coup cét honneſte homme eſt metamorphoſé en ſçélerat, & ſes vertus deviennent des vices. Sa devotion n'eſt qu'hypocriſie, ſa générosité qu'oſtentation, ſa prudence que diſſimulation, ſa ſincerité que fourberie, ſa probité que méchanceté, & on precipite aux Enfers cét homme qu'on avoit élevé juſqu'au Ciel. On ſe le repreſente inceſſamment ſous ces noires couleurs, pour le haïr tous les jours davantage ; & l'on ſe picque de fermeté à ne ſe point retracter, pour faire voir que ce n'eſt pas la paſſion, mais la verité qui a fait parler. Un yvrogne ſe repent aprés la débauche, un adultére a des remords du crime qu'il a commis ; un meurtrier ſent quelquefois du regret d'avoir fait ſon coup, & il voudroit bien que le mort reſſuſcitaſt.

La haine invétérée ne permet point de ſemblables retours. Elle ne craint point les hommes, parce qu'ils ne pénétrent pas dans le cœur. Elle repaſſe tranquillement les prétenduës injures qu'elle a ſouffertes. On n'a pas pris intereſt aux douleurs de l'offenſé, on s'en eſt réjoüy, on ne luy a pas fait l'honneur qu'il meritoit, on a manque de reconnoiſſance, en l'abandonnant au beſoin: on a mal parlé de luy, on l'a mépriſé en refuſant à ſes belles actions, & à ſes ouvrages, l'approbation qui leur eſt deuë. En un mot, la haine ne perit point faute d'aliments, & il y aura toûjours par tout dequoy la nourrir. Ce qui la rend immortelle, eſt qu'on en fait une grandeur d'ame, & une partie de la généroſité, qui ne ſouffre point d'inſenſibilité pour les injures, & qui engage à les repouſſer. Sur ce pied-là on n'en vient jamais à la réconciliation, ce Dieu eſt frappé du même coup dont ſon image eſt abbatuë. On a creu que cette malheureuſe paſſion finiſſoit avec l'objet qui la cauſe, & qu'un cadavre ſans ſentiment étoit à l'abry de ſa fureur. On attribuë à l'homme plus de douceur qu'il n'en a: Il s'eſt quelquefois jetté ſur des morts pour les déchirer en piéces, & les manger comme un mets délicat. Rien n'eſt plus terrible que ce qu'on lit dans Dion des Juifs de Cyrope, qui aprés avoir maſſacré les Grecs & les Romains, mangerent les entrailles des morts, ſe frotterent de leur ſang, & ſe veſtirent de leur peau. C'eſt-là une rage plus digne d'une beſte que d'un homme, & qui reſſemble à la fureur des chiens, qui mordent les pierres par emportement. On ne ſçauroit apporter trop de précautions pour ſe défaire d'une paſſion qui va ſi loin, & qui changeroit l'homme en tygre, qui vit de ſang, ſi Dieu n'en arreſtoit les effects par un eſprit de Providence.

CHA-

## CHAPITRE XLVII.

*De l'Envie. Enormité & dangereux effects de ce Vice.*

IL y a une Haine plus condamnable encore, que celle qui naiſt d'une injure ; la Haine cauſée par les avantages du Prochain, qu'on ne voit qu'avec chagrin. C'eſt ce qu'on appelle *Envie*, paſſion lâche & baſſe, & abſolument incompatible avec l'amitié. On définit ordinairement l'Envie, une *triſteſſe produite par le bonheur du Prochain, comme préjudiciable à la gloire de l'Envieux.* Mais quand on y penſe bien, la triſteſſe eſt pluſtoſt la cauſe de l'Envie, que l'Envie même, ou du moins, ce n'en eſt qu'une partie conſommée par la Haine, qui eſt l'ame de ce déteſtable peché. Pour en étre bien convaincu, on n'a qu'à faire reflexion que toutes ſortes de chagrins des avantages d'autruy, ne forment pas l'Envie. Eliſée ayant découvert par les lumiéres du Saint Eſprit, que Haſaël régneroit ſur la Syrie, ne pût retenir ſes larmes. Haſaël ſurpris de voir pleurer un Prophete qui le regardoit avec attention, & luy en ayant demandé la raiſon, il en fut inſtruit par ce diſcours. *Ie ſçay combien tu feras de mal aux enfans d'Iſraël : Tu brûleras leurs Villes, tu feras mourir de ton épée les jeunes hommes, tu écraſeras les petits enfans, tu fendras les femmes groſſes.* II. Rois VIII. 12. La douleur eſt donc innocente, quand elle a pour ſujet l'élévation d'un Perſecuteur de l'Egliſe : Et les Chrétiens eurent raiſon de s'affliger lors que Decius parvint à l'Empire, puis qu'il publia contre eux des Edits ſanglans. Ces mouvemens ne produiſirent aucune haine contre le Prince, qui ne laiſſa pas d'étre encore l'objet de leurs vœux, & de leur bienveillance. On peut auſſi ſans envie, re-

garder avec chagrin la proſperité des méchants, quand ils en abuſent contre la gloire de Dieu, & le bonheur de l'Etat. Le Sage ne condamne point ces ſentiments, il les approuve mêmes par ce diſcours. *Quand les juſtes ſont avancez, le Peuple ſe réjoüit; mais quand le méchant domine, le Peuple gemit.* Pro.XXIX.2. La vertu d'autruy peut étre même ſans l'Envie, l'occaſion d'une juſte douleur. C'eſt un mouvement de pieté, qne le chagrin de ſe voir dans un ſi grand éloignement de ſainteté, pendant qu'on a les mêmes moyens de la porter auſſi loin que d'autres, ſi l'on s'en vouloit ſervir. On ne diſpute point au Prochain ſes avantages, on les admire : mais on gemit de ſa nonchalance & de ſa tiédeur propre, qui ne permet ni de le ſurpaſſer, ni de l'égaler. Dans cette diſpoſition, on s'écrie avec des ſoûpirs, que je ſuis negligent de mon ſalut ! Mon Frere a de la ferveur, & je ſuis de glace; il eſt liberal, & je ſuis d'épargne; il trouve ſes delices dans la pieté, & j'aime les plaiſirs du monde; il eſt ſobre, & ſe ſuis gourmand; il fait des progrez continuels dans la vertu, & moy je recule ou je demeure au même état. Une telle diſpoſition eſt loüable, puis qu'elle vient de l'eſtime de la ſainteté, & de l'amour de la gloire de Dieu. Elle n'eſt criminelle, qu'au cas qu'on vouluſt que le Prochain fuſt depouïllé de la Grace, pour le voir nud, miſerable, pauvre des biens ſpirituels. Ce ſeroit luy ſouhaiter le plus grand de tous les malheurs, au prix duquel tous les autres ne ſont rien.

### *Des fondemens de l'Envie.*

L'Envie renferme donc encore d'autres mouvements, que le chagrin des avantages d'autruy, & il faut qu'ils aillent juſques à la haine : Haine de ce que le bien du Prochain paroiſt diminuer le nôtre; Haine de ne poſſeder pas ce qu'il a receu; haine de

ce

ce que nôtre bonheur ne nous éſt point particulier, & qu'il tombe en partage aux autres : Haine de ce que des hommes ſont heureux. Envie, qui eſt la plus maligne de toutes, puis qu'elle porte le vray caractére du Diable, & qu'il n'eſt rien de plus déteſtable, que de ne vouloir pas que nos Fréres poſſedent un bien où il ne nous eſt pas permis d'aſpirer. L'Ecriture nomme cela, *Oeil malin de ce que Dieu eſt bon.* Ce ſont là quatre eſpeces d'Envie, qui comme un fleuve partagé en quatre branches, arroſent le champ du Demon, & le mettent dans une fécondité ſurprenante. On peut nommer la premiére, Envie d'*Orgueil*; la ſeconde, Envie de *Concupiſcence*; la troiſieme, Envie de *Singularité*; la quatrieme, Envie de *Malignité*: Cette ſimple idée ſuffit pour faire voir qu'un Envieux eſt juſtement exclus du Ciel. Mais pour demeſler mieux les caractéres de cette paſſion, il faut remarquer que c'eſt dans les pareils, qu'elle cherche ſon objet : Objet qui vit dans le même temps, dans les mêmes lieux, & dans le même état. On ne va point déterrer les morts dans les Siécles paſſez, pour s'affliger de la gloire qu'ils y ont acquiſe; on en laiſſe la poſſeſſion tranquille à leur memoire. On n'eſt point touché non plus, que le Sultan éléve un Pacha à la dignité de *Viſir*, ou que le Sophi faſſe d'un de ſes Courtiſans, ſon Premier Miniſtre. Ces événemens ſont dans des lieux trop éloignez pour nous y intéreſſer. Dans un même temps & dans un même lieu, le Bourgeois voit ordinairement ſans envie le Noble poſſeder les premiéres Dignitez d'un Royaume, parce que ſa naiſſance ne luy permet pas de porter ſes deſirs juſques là. L'Envie s'attache donc communément à des profeſſions, & à des conditions à-peu-prés égales. Le Payſan porte envie à ſon Compagnon qui a une meilleure recolte. Le Marchand envie le bonheur du Négotiant, qui fait mieux ſes affaires. Le Noble mal accommodé envie l'éclat du Bourgeois, qui

a de meilleurs meubles & de plus riches habits que luy. Le Paſteur envie à ſon Collégue la préference qu'on luy donne pour remplir une Chaire plus illuſtre. Le Courtiſan envie la fortune du Favory, qui par un bonheur plus grand que ſon merite, a gagné le cœur du Prince. Ces avantages d'autruy ne nous oſtent rien des biens réels. Nous avons la même ſanté, le même eſprit, les mêmes terres, les mêmes employs; Mais ils s'oppoſent aux biens imaginaires: nôtre idée en eſt plus reſſerrée, & dans nôtre ame, & dans l'ame des autres, qui auront plus d'eſtime & de reſpect pour ceux qui remportent ces biens, ce crédit, ces honneurs, tous ces faux-brillans de vaine gloire, qui obſcurciſſent la nôtre. Voilà le ſujet de nos douleurs, & en même temps de la haine que nous portons à ces perſonnes qui nous effacent.

C'eſt-là ce qu'on appelle *Envie*, & ce qui nous découvre la malignité de ce vice, formé par les influences de l'orgueïl & de l'amour propre, à la ruïne de la Charité, qui eſt la vie de l'ame, pour la laiſſer tomber dans la mort. Nous ne ſommes pas des Juges fort équitables ſur nôtre merite, qui nous paroiſt toûjours beaucoup plus grand qu'il n'eſt en effet: Et c'eſt une injuſtice & un aveuglement tout enſemble de le préférer à des perſonnes qui ont des meilleures qualitez. Peut-eſtre que leur merite eſt moindre, & que leur élévation eſt le pur ouvrage de la faveur & du bonheur. En ce cas l'Envie eſt encore condamnable, en s'oppoſant aux volontez du Maiſtre du Monde, qui éléve & abbaiſſe ſelon ſon bon plaiſir. C'eſt accuſer d'imprudence une Sageſſe infinie, dont il faut reſpecter les ordres. Cela ſeul devroit faire déteſter l'Envie, qui flaiſtrit le reſpect qu'on doit à Dieu: mais elle eſt déteſtable encore par un autre endroit; c'eſt qu'elle donne un corps à des ombres, & qu'en regardant comme veritables biens ceux qui n'en ont que la figure; elle

leur

leur ſacrifie la Charité ; Grace ſi excellente, qu'elle a le même nom que Dieu, qui eſt Charité ; Chaſſez l'Envie ; le bien du Prochain eſt à moy, & mon bien eſt au Prochain ; tout devient commun, parce qu'on eſt un cœur & une ame. L'Envie déchire le Corps myſtique de Jeſus-Chriſt ; elle déteſte la félicité d'autruy dans les Superieurs, parce qu'elle ne les égale pas ; dans les Inferieurs, parce qu'ils peuvent venir à l'égalité ; dans les pareils, parce qu'on leur rend les mêmes honneurs: Ce qui fait voir que ce vice eſt une baſſeſſe d'ame, eſt que les foibles y ſont plus ſenſibles. Les femmes & les enfans en ont une double portion. Une plus belle jupe, un ameublement plus riche, un teint plus vif & plus repoſé, un peu plus d'entretien & d'encens d'un galant homme, c'en eſt aſſés pour déchirer le cœur d'une Dame, qui ſe picque de bel air & de condition : Son cœur nage dans la bile, elle peſte contre ſa rivale, elle la déchire, & l'odeur de ſon cadavre luy plairoit mieux que le parfum. Entre les enfans, ce ne ſont que jalouſies & diſputes éternelles, dont la matiére eſt digne de la petiteſſe de leur eſprit. Le cœur n'a pas tellement perdu les idées du bas âge, qu'il ne ſe ſouvienne de quelques particularitez de ſes guerres enfantines, dont on ſe divertiroit ſi le principe étoit moins dangereux.

## *Effects de l'Envie.*

Mais pour concevoir une juſte horreur de ce vice, il ne faut que ſe repreſenter les funeſtes effects qu'il a produits. C'eſt l'Envie qui a perdu le Demon pour jamais : Et n'ayant pû ſouffrir que l'homme fuſt ſon égal, il a conjure contre luy, & mis le menſonge & le parjure en uſage, pour reüſſir à ſon pernicieux deſſein. Auſſi pour donner au Demon le juſte chaſtiment qu'il meritoit ; Dieu ne luy a point dit, Tu as volé, tu as commis adultére, il luy a

dit, *Tu és un Envieux*, ſelon la remarque de Saint Auguſtin. C'eſt l'Envie qui a obligé Caïn à tremper ſes mains dans le ſang de ſon propre Frére, & à deshonorer le premier âge du monde, d'un crime qui n'a rrouvé que trop d'imitateurs. C'eſt l'Envie qui a pouſſé les Juifs dans le comble de l'impieté, & pour la conſommer, ils ont mieux aimé crucifier leur Roy, que d'embraſſer ſa Doctrine. En un mot, l'Envie eſt un ennemi caché, beaucoup plus dangereux que l'ennemi découvert. L'un en frappant par derriére, porte des coups qu'on ne peut éviter; l'autre attaquant par devant, laiſſe le moyen de s'en prendre garde : & ce qu'il y a de fâcheux, cette malheureuſe paſſion, ſemblable à l'ombre qui ſuit le corps, marche toûjours aprés la vertu pour l'obſcurcir, & ſe fait un plaiſir de la déchirer. Mais les marques d'amitié, les loüanges qui ſont une preuve de l'eſtime qu'on a pour les perſonnes de merite, leur font autant d'ennemis qu'il y a d'envieux qui les écoutent. C'eſt innocemment contribuer à la perte des Hommes illuſtres, dont les jaloux ne peuvent ſupporter l'éclat. Ils leur en font un crime, & ils n'épargnent rien pour les ruïner d'honneur, ou pour leur arracher la vie, afin d'oſter des yeux du monde l'objet qui les efface.

Mais l'Envie ſe punit enfin ſoy-même par ſes propres mains. C'eſt ce qui fait dire ſpirituellement à Gregoire de Nazianze, Qu'*elle eſt trés-injuſte & trés juſte tout enſemble.* Or. XXVII. 467. Trés-*injuſte*, parce que c'eſt une ſource inépuiſable de crimes, de violences, de poiſons, d'aſſaſſinats, de mediſances, de querelles. Trés *juſte*, parce qu'elle ſert de bourreau à ſes maiſtres pour les faire languir dans les ſupplices. Elle les met dans la ſolitude, comme dans une priſon éloignée du commerce du monde, elle les y nourrit de viperes qui leur rongent le cœur. Elle remplit l'eſprit de deſſeins tragiques & de penſées funeſtes qui en font une eſpe-

ce

ce d'enfer. Elle répand ſur le viſage une ſombre triſteſſe qui fait horreur, & qui découvre la difformité de l'ame dont elle eſt l'image. Ses yeux ſont farouches & hagards, l'air eſt menaçant, la bouche vomit des imprécations, les mains ſont toutes preſtes de répandre le ſang ; & ſi la foibleſſe ne permet pas de trouver d'armes ni d'occaſions pour ſatisfaire la haine, c'eſt un redoublement de rage pour le cœur. Je ſuis perſuadé qu'Abel ne ſouffrit pas tant quand il fut maſſacré par Caïn, que ce miſerable endura dans ſon depit, de voir ſon ſacrifice mépriſé, & qui luy donna des tranſports ſi furieux, qu'ils ſe découvroient ſur ſon *viſage abbatu.* Ainſi on peut dire que la condition de Courtiſan & de Grand qui paroiſt ſi heureuſe dans ſes dehors, par les brillants, par la pompe, par la part qu'ils ont aux divertiſſements du Prince, eſt trés-miſerable, puis que c'eſt le régne de l'Envie, qui comme un ver caché, leur ronge le cœur inceſſamment. Entre ceux que cette paſſion tourmente le plus, on peut compter aſſeurément les ambitieux tourmentez d'une faim inſatiable d'honneurs, qui rend leur vie auſſi triſte qu'elle paroiſt heureuſe.

## CHAPITRE XLVIII.

*De la Médiſance. Turpitude & mauvais effects de ce vice. De ſes deux eſpeces. Etenduë de ce peché. Conſolations contre la Médiſance.*

QUand l'eſtomach eſt chargé de bile, elle ſe répand dans le palais & ſur le viſage, dont la couleur eſt un ſigne du tempérament. C'eſt là l'image des effects de la Haine & de l'Envie. Quand le cœur nage dans ce miſerable fiel, il ſe répand dans les actions & dans les paroles. Les premiéres attaquent la vie, & les ſecondes ruïnent l'honneur par la

la Mediſance, dont nous ſommes obligez de traitter. On regarde avec raiſon la reputation comme un thréſor précieux qui merite d'etre conſervé cherement. Le Sage l'appelle un parfum agreable, qui repand une bonne odeur, qui la fait eſtimer par tout. Quand on a de la délicateſſe & du gouſt pour la vertu, on aime neceſſairement l'honneur; qui en eſt la recompenſe, c'eſt le ſeul bien que le tombeau ne peut nous enlever, & l'homme n'eſt plus que de la poudre, lors qu'il vit encore dans la memoire des hommes par ſes belles actions. L'Envie ne permet pas la jouïſſance d'un bien qui luy déplaiſt, & elle l'enleve par un larcin des plus odieux. Le larron dérobe l'argent, & le calomniateur ravit la reputation. On plaint dans ſa diſgrace un homme que des voleurs ont dépouïllé: On s'irrite contre un malheureux que la Mediſance a privé d'honneur, & il paſſe pour un infame indigne du commerce des honneſtes gens. Le témoignage de la Conſcience eſt ſans doute une conſolation dans la calomnie. Mais comme il n'y a que Dieu qui connoiſt la verité, ce malheureux vice rompt les liens de la Société, & déchire en piéces le Corps myſtique de Jeſus-Chriſt; les Loix de la bienſéance ne permettant point d'union avec des perſonnes, dont la reputation eſt perduë, & qu'on regarde comme des monſtres qui meritent l'horreur publique.

Il eſt deux eſpeces générales de vol; vol de *raviſſement*, qui ſe fait en preſence du Maiſtre & contre ſa volonté; vol de *ſurpriſe*, qui eſt commis en ſecret & ſans la connoiſſance du Maiſtre. Il eſt auſſi de deux ſortes de calomnie: Calomnie d'*affront*, qui eſt un larcin d'honneur en la preſence même de l'offenſé; Calomnie de *mediſance*, qui eſt un vol de la reputation d'un abſent. Il y a plus d'inſolence dans le premier, & en général l'outrage eſt plus ſenſible, puis qu'il marque un plus grand mépris: Le ſecond renferme plus de lâcheté, & a même un degré

gré particulier de malignité. Un homme qui entend l'outrage qu'on luy fait, peut le repouſſer & ſe purger par la conviction du menſonge. Un abſent qui ignore qu'on le fleſtrit, eſt hors d'état de ſe juſtifier, & ſa réputation eſt bleſſée ſans qu'il puiſſe y apporter de remede. L'affront ſe fait en deux manieres, par un reproche faux, ou par un reproche vray. Le premier eſt le plus mauvais de ſoy, puis qu'il choque la verité & la Charité tout enſemble : il charge celuy qui le fait, du titre honteux de menteur, & il ne pouvoit mieux ſe faire connoître pour enfant du Demon, dont il imite le meſtier & les qualitez en calomniant. Mais il fait moins de mal à l'outragé, qui trouve un bouclier dans ſon innocence & des conſolations dans l'approbation de ſa Conſcience. Le ſecond n'eſt pas contraire à la verité ; mais il bleſſe la Charité, & touche bien plus ſenſiblement l'offenſé, qui n'a rien à oppoſer pour ſa défenſe, ſon cœur étant convaincu qu'on ne le blâme poinr à faux. Il a les défauts qu'on luy attribuë, dans l'eſprit, ou dans le corps, par des incommoditez, ou des vices, dont la publication le fleſtrit. & diminuë l'eſtime qu'on avoit pour luy, & par un jugement qui ne marque que trop la corruption du cœur : il eſt plus ſouvent picqué qu'on decouvre une infirmité naturelle, qui n'a rien de condamnable n'eſtant pas volontaire, qu'on l'accuſe d'un vice caché, qui l'expoſe à la colére de Dieu. Cela vient de la courbure de l'ame, qui eſt plus ſenſible aux qualitez du corps qu'aux perfections de l'eſprit ; & d'ailleurs, il y a du remede aux vices, qu'on peut corriger par la vertu : au lieu que les défauts du corps ſont incurables, parce qu'ils ſont naturels.

### *Enormité de Mediſance.*

La Mediſance eſt un vice qu'on ne ſauroit trop dé-

déteſter. C'eſt une maladie preſque générale : on a trouvé le ſecret d'en faire un charme des converſations en la deguiſant, & l'on avale agreablement ce poiſon, parce qu'il eſt meſle de douceurs; & de vivacité d'eſprit. C'eſt ce qui rend la Mediſance infiniment dangereuſe; le vice n'eſtant jamais plus incorrigible, que quand il devient commun. On ne s'en peut degoûter par le ſcandale, puis qu'il n'en produit point. La Conſcience n'a aucun ſentiment pour luy, parce qu'elle le voit par tout, de ſorte qu'elle ne s'en émeut pas, la ſingularité étant une des choſes qui font plus d'impreſſion; Et ceux qui ſemblent avoir renoncé pour jamais à l'ambition, aux voluptez, à l'avarice, tombent imprudemment dans le piége étranger, que le Demon leur a dreſſé. Ainſi pluſieurs ames periſſent à la fois. Car enfin, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on met en queſtion lequel eſt plus dangereux de lever une Mediſance, ou de l'écouter? Le premier fait le principal Perſonnage de la tragedie, mais il eſt poſſible maltraité par celuy qu'il déchire; c'eſt une eſpece de reparation qu'il fait ſoy-même à ſa douleur, & il ſe ſauve ſur la repreſaille. L'auditeur de la Mediſance n'a rien à démeſler avec celuy qu'on déchire, & il vit même ſouvent honneſtement avec luy, & cette harmonie d'enfer le charme. Il a un plaiſir de faire cauſer le parleur; il l'excite par des ſousris, par l'attention qu'il preſte, par des queſtions d'une curioſité maligne. Mais laiſſons la queſtion ſans la décider. Il ſuffit que la Mediſance & ſon auditeur ſoyent tous deux criminels, puis qu'ils reſſemblent à deux boutefeux qui bruſlent une maiſon. L'un a pris le flambeau pour allumer la flamme, & l'autre y jette du bois. Si l'on avoit moins d'oreilles pour la Mediſance, elle periroit bien-toſt, & il eſt aiſé d'en faire l'experience. Qu'on témoigne du chagrin de pareils diſcours, qu'on prie avec un grand ſerieux de les changer, qu'on les cenſure, qu'on quitte la compagnie; on

ver-

verra bien-toſt la Mediſance tomber dans le ſilence. On devroit corriger de la ſorte tous les mediſans. Ceux qui par la ſatisfaction qu'on prend d'écouter les railleries picquantes qu'on fait du Prochain, reçoivent bien-toſt le chaſtiment qu'ils meritent. Ils ne doivent pas eſperer d'étre plus favorablement traittez que les autres: Et à peine quittent-ils la compagnie qu'ils ont auſſi leur tour. On ne manquera pas de ſe déchaiſner contre eux, de les tourner en ridicules, & de les ſacrifier au plaiſir des auditeurs, pour punir l'iniquité qu'ils ont euë de ſe divertir aux dépens du Prochain. C'eſt donc l'attention qu'on preſte au mediſant, & la curioſité des affaires d'autruy qui entretient ce vice; & pour emprunter encore la comparaiſon du larcin, comme les voleurs ne peuvent exercer leur meſtier ſans le ſecours des receleurs, ainſi les larrons d'honneur ſeroient contraints de renoncer à leurs Mediſances s'ils ne trouvoient point d'oreilles pour leur confier leur vol. On ſe divertit de ſemblables diſcours par un principe d'orgueïl ſecret. L'éclat de la reputation du Prochain en ſouffre, & l'eſtime qu'on avoit pour luy diminuë. Voilà ce que cherche la vaine gloire; les rayons de l'honneur du Prochain paroiſſant un dégré pour mettre le noſtre dans une plus grande élevation. Polycarpe bouchoit ſes oreilles aux impiétez des Heretiques, & ſortoit en criant, *Bon Dieu, pour quels Siecles nous avez-vous reſervez.* Cette précaution n'eſt pas moins neceſſaire à la conſervation de la Charité. Elle ne ſort que plus foible des converſations, & toute couverte de traits de feu, on feroit bien de les fuïr, en criant, *O temps! ô mœurs!* Ce ne peut étre un crime leger, que de deſobeïr à Dieu, qui déteſte la Mediſance.

Il l'a hautement condamnée ſous la Loy & ſous l'Evangile. *Tu n'iras point détractant parmy ton Peuple.* Lev. XIX. 16. Et il ajoûte d'une ſuite, *Tu*

*ne*

*ne t'éleveras point contre la vie de ton Frere, parce qu'il perit ſouvent par une Mediſance.* Celle d'Aman expoſe à la mort tous les Juifs ſoumis à l'authorité d'Aſſuerus : Mephiboſet fut dépouillé de ſes biens par les calomnies de Tſiba ; & comme les Chrétiens couverts de peaux de beſtes, furent autrefois déchirez par les chiens de Rome, traveſtis auſſi par des eſprits flateurs & malins, en des ennemis de l'Etat, & en perturbateurs du repos public, on les abandonne à la violence des perſecutions, & ils periſſent comme des monſtres, dont il faut nettoyer le Monde. Saint Jacques employe une conſideration importante pour degouſter de la Mediſance. *Celuy qui medit de ſon Frere & le juge, il medit de la Loy & juge de la Loy.* Jacq. IV. 11. Cela ne ſe peut ſans un double peché, qui aneantit la Majeſté de Dieu. C'eſt mépriſer les Loix qu'il a publiées contre les jugemens temeraires & les calomnies, & les mettre au néant, comme ſi l'homme avoit une authorité ſupérieure à Dieu. C'eſt élever un Tribunal au deſſus du ſien, que de condamner ce qu'il approuve, & détruire ce qu'il établit. C'eſt-là une portion de la malignité de l'Antechriſt, qui par ſon orgueil s'éléve ſur Dieu même. C'eſt enfin s'oppoſer aux effects de l'Evangile, dont le deſſein ne tend qu'à remplir l'ame de lumiere & de charité, au lieu que la Mediſance ouvre le cœur aux erreurs, aux ténébres, aux jugemens precipitez, à la haine, & au mépris du Prochain. Peut-on ſe flatter aprés cela de l'eſperance d'impunité ? Et quel homme ſera condamné, ſi le Juge du Monde épargne un inſolent qui ſe met au deſſus de luy, & qui change une langue deſtinée par la Nature à benir Dieu, & à établir un commerce étroit entre les hommes, en un inſtrument de diſcorde & d'outrages contre le Ciel ? Car il ne faut point ſe flater ; ce ne ſont pas les hommes ſeuls qui ſouffrent, Dieu même eſt deshonoré par la Mediſance. Les vertus que ſa grace produit

duit dans ſes enfans, pour être un objet d'eſtime & de loüange devenant un objet de blâme & de mépris, au grand deshonneur de celuy qui en eſt la ſource, & qui eſt déchiré en la perſonne de ceux qu'il cherit. Saint Paul publie ouvertement, que *les Mediſants ne poſſederont point le Royaume de Dieu.* C'eſt aimer beaucoup la Mediſance que de la preferer aux Courônnes du Ciel, & c'eſt devenir pire mille fois que les beſtes ſauvages. Les lions ſe vengent par les dents & les griffes, les ſerpents jettent du venin par leur morſure ; & les hommes ne ſe contentent point de voyes de fait pour reprimer leur haine, en mordant & déchirant, ils trouvent encore un magaſin d'armes dans les paroles qu'ils lancent comme des traits empoiſonnez contre le Prochain.

## *Des deux eſpeces de Mediſance. Mediſance ſur le bien.*

En général la Mediſance a deux branches, l'une dans le bien, & l'autre dans le mal. Dans le bien il y a une Mediſance de *déguiſement*, qui tourne les vertus en vices, en rendant un objet de mépris, ce qui devroit étre un objet d'eſtime. C'eſt une eſpece de péché contre le Saint Eſprit, puis que c'eſt attribuer au Demon, les oüvrages de Dieu. C'eſt ce que le Prophete condamne avec tant de force. *Malheur ſur ceux qui appellent le bien mal, qui font la lumiere tenebres, & le doux amer.* Eſ, V. 20. Il y a une Mediſance d'*extenuation*. Les vertus brillent avec tant d'éclat, qu'il n'eſt pas poſſible de les éteindre, mais on cherche les moyens de la diminuer & de l'envelopper de nuages ; & c'eſt toûjours une ſatisfaction que d'avoir affoibly la lumiere qu'on admiroit. On trouve le ſecret d'empoiſonner tout. Eſt-on civil à tout le monde, ce n'eſt pas tenir ſon rang ? Eſt-on ma-

magnifique ? on eſt voluptueux. Donne-t-on des marques de libéralité ? on eſt prodigue. Garde-t-on le ſilence ? on n'a point d'eſprit. Aïme-t-on à parler ? on n'eſt pas judicieux. Jean-Baptiſte jeuſne-t-il ? il a le Demon: Jeſus-Chriſt ſuit-il une vie commune & aiſée ? c'eſt un gourmand. On jette des ſoupçons ſur l'orthodoxie, on releve des diſcours ambigus, on déterre des converſations, on critique ſans pitié des ouvrages, on explique mal une conduite franche & aiſée : ce ſont des traits qui défigurent le merite s'ils ne peuvent l'effacer tout-à-fait, & les moins crédules ſont alors contraints de ſuſpendre leur jugement, & de changer en doutes ce qui leur avoit paru certain. Il y a une Mediſance de *ſilence*. Se taire quand on loüe quelqu'un, c'eſt accuſer de prévention & d'erreur les faiſeurs d'éloge; c'eſt prendre un tour adroit pour blâmer ſans ſe faire d'affaires. Un ſilence ou froid, ou mocqueur dans les perſonnes de reputation, arrête les loüanges tout court en les cenſurant. A la verité, ce ſilence n'eſt pas toûjours blâmable. Un Peuple ſe laiſſe préoccuper aiſément par une fauſſe éloquence, qui débite des riens avec emphaſe, Quand un Prédicateur parle avec zele, qu'il ſe donne de grands mouvements, qu'il frappe des mains & que le Sermon eſt un tiſſu d'antitheſes, de proſopopées, de regards vers le Ciel, il n'en faut ſouvent pas davantage pour faire crier, *Voix de Dieu*. Que l'explication du ſujet ſoit creuſe, & ſuperficielle, que les reflexions ſoyent étrangeres & peu judicieuſes, que le ſtyle ſoit enflé, & ſans ce tour aiſé, délicat, & naturel, qui fait la veritable éloquence, le Peuple n'y regarde pas de ſi prés. Alors un homme de bon goût, qui ſait bien que le Sermon eſt mauvais, doit prendre le party du ſilence, pour ne donner point de fauſſes loüanges, & ne s'oppoſer pas ouvertement à l'approbation du Peuple, qui s'en offenſeroit. Cela doit étre encore obſervé dans l'eſtime qu'on fait

fait des ouvrages, où l'on ne doit jamais parler contre ſa conſcience. Mais le merite cauſe quelquefois ce ſilence; On ne blâme point, parce qu'on auroit tort : On ſe tait donc pour n'augmenter pas la gloire d'un homme, à qui l'on n'en trouve que trop, & l'on ſe flate peut-être que ce ſilence affecté fera quelque impreſſion ſur l'eſprit des autres, qui ſeront moins prodigues d'encens. Enfin, il y a une Mediſance de *loüanges froides*, qu'on doit regarder comme un veritable blâme. Auſſi l'intention va là. On loüe foiblement; afin que le jugement de l'auditeur ſe forme ſur ce modelle, & qu'il ne conçoive qu'une tres petite idée du ſujet qu'on a loüé ſi mediocrement.

## *Mediſance ſur le mal.*

L'autre branche de Mediſance regarde le mal. Il y a une Mediſance de *fauſſeté*, qui attribuë des vices à celuy qui ne les a pas. C'eſt-là un caractére diabolique, qui va à la ruïne de l'innocence & au bouleverſement de la Charité. Il n'y a plus d'aſyle pour garentir ſon honneur & ſa vie contre de pareilles embûches, & tout le monde a intereſt d'exterminer ces peſtes publiques. Il y a une Mediſance d'*exagération*, qui peint avec les plus noires couleurs des plus mediocres, où l'imprudence & la promptitude ont plus de part que la malignité. On ne fait jamais paroiſtre plus d'éloquence que ſur cette matiere. Les moindres circonſtances ſont miſes dans une étenduë qui ſurprend; & l'on n'oublie rien de ce qui peut ſervir au ſujet. Cette ſorte de Mediſance ſe peut nommer le *Microſcope* des défauts, où ils paroiſſent dans une groſſeur prodigieuſe. Il y a une Mediſance de *publication*, qui manifeſte des pechez cachez qu'on tire des tenebres & du ſecret qui les couvre, pour les expoſer à la lumiere. Ce ſont des threſors pour l'humeur mediſante, & ils n'auroient

pas plus de joye d'avoir trouvé des perles & des diamans. L'injuſtice de ce procedé paroiſt par ſon oppoſition à la conduite de Dieu, qui eſtend le voile de ſon infinie Miſericorde ſur les pechez des hommes, qu'il faut à ſon exemple, couvrir de Charité. Puis que nous n'aimons pas qu'on déterre nos foibleſſes, il faut avoir la même équité pour celles des autres, & meriter leur indulgence par celle que nous exerçons. Mais la plus dangereuſe de toutes les Mediſances, parce qu'elle eſt la plus fine, eſt la Mediſance de *compaſſion*. Elle traitte les perſonnes comme des victimes, qu'on couronnoit de fleurs avant que de les immoler. Cette femme a de la vertu, de la probité, de la généroſité. Elle eſt à plaindre, on publie qu'elle a une galanterie ſecrete, apparemment on luy fait tort. Cét homme poſſede mille bonnes qualitez. Il a toûjours fait paroître de la généroſité: Mais il a des ennemis qui diſent, qu'il manque de courage. On prend un autre tour encore plus adroit, on peſte contre la Mediſance, qui n'épargne rien. Croiroit-on qu'elle peuſt attaquer un illuſtre, qui paroît à l'abry de ſes attentats Elle ne l'a toutefois pas oublié, on luy reproche tels & tels vices; mais les gens équitables n'en croiront rien. Voilà le ſecret d'apprendre ce qu'on ignoroit, de remplir l'eſprit des ſoupçons, d'entamer la reputation, & de faire couler le venin juſqu'au cœur.

### *Conſolations contre la Mediſance.*

Dans la corruption du Siecle, quelles meſures prendra-t-on pour éviter ce venin d'aſpic, où les deux Sexes ont trempé leur langue? Ce ſont les plus honnêtes gens qui en ſouffrent, comme ſi Dieu leur envoyoit des Anges du Demon, comme à Saint Paul, pour les retirer de la vanité. Sur tout, les perſonnes publiques dans l'élévation où leur Charge les met, ſont le but des traits de la Mediſance.

Com-

Comme on ne peut pas les dépouïller de leur Charge, pour les reduire à la vie privée, on tâche au moins de ternir leur reputation pour les approcher du petit Peuple autant qu'on le peut, par cét eſprit de fierté qui régne par tout; & d'ailleurs les interêts des particuliers ſont ſi contraires, qu'il eſt impoſſible de les contenter tous. Ainſi l'on blâme la conduite des Grands, ſans ſçavoir trés-ſouvent pourquoy, puis qu'on n'a pas pénétré dans le ſecret du Cabinet. On déchire le Juge qui fait perdre une mauvaiſe Cauſe, & il ſeroit digne des reproches qu'on luy fait, s'il avoit prononcé d'une autre façon. Il n'eſt point de perſonnes qui ſoyent plus expoſez à la rage des Mediſans que les Paſteurs de l'Egliſe. Comme leur Employ les oblige à cenſurer les vices, il y a dans le cœur une diſpoſition ſecrete qui porte à ſe venger d'eux, à interpréter leurs actions d'une maniere ſiniſtre, & à les charger d'imperfections imaginaires, quand on ne peut leur en attribuer de réelles.

Pour ne point ſentir les atteintes de la Calomnie, il faudroit ſortir du monde: ce n'eſt que dans le Ciel qu'on peut trouver un azyle contre ce malheureux vice; Et pendant que le Demon régne, ſes enfans à ſon imitation, feront toûjours leur poſſible pour ravir l'honneur des gens de bien. Il les y a preparez, puis que le Maître a été traitté de Belzebuth, les Serviteurs ne doivent pas eſperer qu'on les épargne: Et ces outrages ſont une partie de leur joye, par l'heureuſe conformité qu'ils ont avec les Prophetes, les Apôtres, & les Martyrs, & qui leur apprend, qu'ils ont l'honneur d'étre de leur Compagnie: Et ils trouvent encore une nouvelle matiere de conſolation. Si la Mediſance eſt fauſſe, elle ne les regarde pas. C'eſt un petit nuage qui ſe diſſipera, ſemblable à un brouïllard, qui eſt écarté par les rayons du Soleil qu'il avoit cachez un moment. La verité dure & triomphe toûjours, & la

fauſſeté s'évanouït: Et ſi elle régne pendant le cours de la vie, elle eſt enfin jettée dans les Enfers avec le Demon qui en eſt le Pere, dans ce grand jour, où le Juge du Monde manifeſtera tout par les lumieres de ſon infinie Sageſſe, & donnera à ſes Fidelles des loüanges qui effaceront les outrages qui les ont noircis. En attendant ils peuvent ſe repoſer ſur le témoignage de leur Conſcience, qui tempere l'amertume des chagrins de ſe voir dépoüiller deuant le Monde du ſeul bien qu'ils eſperoient emporter au fond du tombeau, & qui n'eſt point ſoûmis au pouvoir de la mort. Ils doivent même faire de nouveaux efforts pour rendre leur vie toute brillante par la lumiere des bonnes œuvres. C'eſt le moyen de confondre la Mediſance en découvrant à toute la térre qu'elle a menty. C'eſt une heureuſe vengeance qui la déconcerte, & qui cenſure les vices d'une maniere innocente. Si la Mediſance eſt vraye, & jette dans un malin deſſein de nous nuire, ſervons nous-en comme de remede, en écraſant ſur la bleſſure le ſcorpion qui l'a faitte pour en chaſſer le venin. Corrigeons-nous des defauts qu'on nous reproche avec juſtice, afin qu'on n'aît plus de lieu de nous en accuſer. Je ne trouve rien de plus beau ſur cette matiere que l'action de Philippe Roy de Macedone. Ayant appris que Nicanor le dechiroit par tout, ſon Conſeil luy repreſenta qu'il ne falloit pas ſouffrir cette inſolence, & qu'elle meritoit la mort. Le Prince ne voulut pas aller ſi vîte. *Nicanor*, dit-il, *eſt peut-être homme de bien, & je luy ay poſſible donné ſujet de mal parler de moy.* En effet, il ſçeut qu'il ne l'avoit jamais aſſiſté dans ſon beſoin qui étoit extrême. A peine eut il fait un preſent royal à cét homme, qu'il apprit qu'il publioit par tout la générosité du Prince. Philippe dit alors à ſes Conſeillers: *Vous voyez que je ſçay mieux que vous guerir la Mediſance, & qu'il eſt en mon pouvoir de faire dire du bien & du mal de moy.* Employons un pareil ſecret

cret. Fermons la bouche par des liberalitez à ceux qui nous accuſent d'avarice : Démentons par la ſincerité ceux qui nous blâment d'hypocriſie : Confondons par la ſobrieté ceux qui nous reprochent des débauches : Repouſſons par une pieté ſolide ceux qui nous taxent de libertinage : Refutons en un mot, par la Clemence ceux qui nous ſoupçonnent d'humeur vindicative. C'eſt de cette Vertu qu'il nous faut traitter maintenant.

## CHAPITRE XLIX.

*De la Clemence. Comment elle eſt diſtinguée de la Douceur ? Sa définition, ſon objet, ſes effects. De la fauſſe Clemence. La Clemence ne repugne pas à la ſeverité.*

POur faire briller quelques rayons de ſa gloire aux yeux de Moyſe, qui ſouhaitoit d'en étre le ſpectateur, Dieu luy découvrit ſon admirable Douceur par divers caractéres : Caractéres de pitié pour les malheureux, de patience dans les outrages, de clemence pour pardonner aux criminels. Par la *gloire* de Dieu, on conçoit d'abord une idée de Majeſte infinie, qui jette des rayons d'*une lumiere inacceſſible*, dont les Anges ne peuvent ſupporter l'éclat, & auquel ils oppoſent des voiles pour n'en étre pas éblouïs. On ne ſe trompe pas tout à fait, il ſort de la nature & des perfections infinies de Dieu, un air de grandeur qui eſt digne de luy, & qui fait trembler les Seraphins, qui ne ſe trouvent que des ombres en comparaiſon. Cependant Dieu ne regarde point cette Majeſte Souveraine, comme le plus brillant endroit de ſa gloire. Ce merveilleux éclat n'eſt que pour luy, il eſt incommunicable ; il attire le reſpect. Ce ne ſont pas là les veritables motifs

de l'amour. Ce qui fait trouver Dieu infiniment aimable, & qui luy merite les loüanges des hommes & des Anges. C'eſt ſa Clemence. *Celebrez l'Eternel, car il eſt bon. Qu'Iſraël diſe, la benignité de l'Eternel dure à jamais. Que la Maiſon d'Aaron publie la faveur de Dieu qui continuë toûjours. Que ceux qui craignent l'Eternel diſent, la grace de Dieu dure toûjours.* Pſ. CXVIII. 1. 2. 3. 4. C'eſt dans cette ſource infinie de gloire, que les Bienheureux, les Martyrs, les Fidelles puiſent tout ce qu'ils en poſſedent dans le temps & dans l'eternité. Auſſi Dieu veut que nous la contemplions inceſſamment pour conformer les mouvements & les qualitez de nôtre cœur, à ce grand Original. Rien n'approche tant les hommes de Dieu, que la Clemence : C'eſt un rayon de la Nature Divine, qui enſeigne qu'on a l'honneur de luy appartenir, & d'étre ſes enfans, & Jeſus-Chriſt leur ordonne de ſe diſtinguer par ce caractére, pour imiter la Miſericorde de leur Pere Celeſte, qui ne refuſe point à ſes ennemis, la lumiere de ſon Soleil, lórs mêmes qu'ils l'employent au deshonneur de leur Bienfaicteur. L'expreſſion de Jeſus Chriſt ſur cela merite bien d'étre remarquée : *Soyez parfaits comme voſtre Pere eſt parfait.* Matt. V. 48. On ne pouvoit en ſi peu de mots faire un plus grand éloge de la Clemence : Benir ceux qui maudiſſent, prier pour les Perſecuteurs, reſpandre des faveurs à pleines mains ſur de cruels ennemis, eſt le plus ſublime degré de la perfection Chrétienne.

*Comment la Clemence eſt diſtinguée de la Douceur?*

On cherche ſoigneuſement les marques qui diſtinguent la Clemence de la Douceur, & ceux qui veulent que rien n'échappe à leur ſubtilité, font conſiſter cette difference, en ce que la Douceur modere les emportemens de la Colére pour la ſoûmettre à la raiſon,

raiſon, & la Clemence diſpenſe les chatimens d'une maniere qui les éloigne de la ſeverité. L'uſage a fait auſſi une diſtinction de ces deux Vertus. La Douceur a plus d'etenduë en ſe répandant indifferemment ſur toutes ſortes de perſonnes. Un Sujet maltraité injuſtement de ſon Prince, donnera des marques de ſa Douceur en ſouffrant l'outrage ſans emportement, il n'en demandera point la vengeance par des prieres, que la ſouveraine Puiſſance ne peut empeſcher; Mais ces mouvements ne ſe nomment point *Clemence*, parce qu'un Sujet n'a ni le moyen ni l'authorite de punir ſon Roy. Ainſi dans l'idee du monde, la Clemence eſt une vertu qui regarde les inferieurs. Il faut pourtant avoüer, que ces diſtinctions ne ſont que de differentes manieres de conſiderer la Douceur. L'homme & le Prince, ne ſont que la même perſonne, & s'il manquoit de Douceur comme homme, il ſeroit ſans Clemence comme Prince. Cette heureuſe diſpoſition du cœur, qui en bannit l'orgueïl, & le remplit de débonnairete, eſt ce qui fait que les Grands, pardonnent à leurs inferieurs, ou leur donnent des peines plus douces que leur faute ne les a meritées, & il eſt impoſſible qu'on prenne plaiſir à la vengeance, & aux tourmens des miſerables, quand on a une ame tendre & pitoyable. La même habitude qui modere la colére, empêche auſſi la cruauté dans l'impoſition des ſupplices, les influences d'une Vertu, ſe répandant dans l'exterieur & dans l'interieur. Lr Douceur entre dans la Clemence, dans la Pitié, dans la Miſericorde, qui ne ſont que de divers degrez de débonnaireté, ſelon les objets. La Clemence eſt une Debonnairete pour des inferieurs qu'on peut punir, la pitié eſt une debonnaireté pour tous les malheureux qui ont beſoin de ſecours: la Miſericorde eſt une debonnaireté pour les offenſeurs, dont on oublie les outrages. Comme il y a quelque ſorte de diſtinction entre ces mouvéments, nous les conſidererons ſeparement.

*Définition de la Clemence.*

La Clemence eſt une Vertu qui pardonne généreuſement aux ſupplians, ou modere la rigueur des chaſtiments qu'ils ont meritez. C'eſt la vertu des Peres pour corriger leurs enfans avec moderation; des Maiſtres pour ne maltraitter point des Serviteurs, qui ont manqué à leur devoir; des Juges pour n'accabler pas de ſupplices extremes, les Criminels qui ont violé les Loix; des Victorieux qui ont contraint leurs Ennemis de ceder à leur valeur. C'eſt là le caractére d'une belle ame, qui s'éléve au deſſus des beſtes ſauvages, qui ſe nourriſſent de chair & de ſang; & il n'eſt point de victoire plus noble que celle qu'on emporte ſur les mouvemens de ſon propre cœur, qui par la corruption de la nature a du penchant à la cruauté. C'eſt même un admirable ſecret de corriger les vices; pour peu qu'une perſonne ait de generoſité, la Clemence engage à la reconnoiſſance, & comme on doit aimer celuy qui pouvant punir ſans injuſtice, a bien voulu ſignaler ſa Douceur en pardonnant, il faut s'empeſcher par une conduite honneſte & prudente de choquer ſes inclinations & le reſpect qui luy eſt deu. Un enfant qui ſe ſouvient de l'eſtat où il a veu ſon pere, le feu ſur le viſage & la verge à la main, & qui le deſarmé par ſes larmes, ne ſent-il point ſa tendreſſe ſe réveiller à cette idée? Un Domeſtique qui fait reflexion que ſon Maître veut bien le retenir à ſon ſervice, quoy que par ſa mauvaiſe conduite, il euſt merité d'eſtre chaſſé, n'entend il point ſa conſcience qui l'avertit de ſe rendre digne de l'indulgence qu'on a pour luy, & d'effacer par ſa fidellité, par ſon affection, par ſon reſpect, les premieres impreſſions de ſa deſobeïſſance? Mais ſi la Clemence eſt le correctif du coupable, c'eſt la gloire de celuy qui l'exerce. Rien n'eſt plus capable de gagner

le

le cœur & l'eſtime du monde, & cela n'eſt pas ſurprenant, puis qu'il offre aux yeux une image vivante de Dieu, qui verſe mille graces ſur des rebelles, que ſa juſtice pourroit écraſer en un moment. Quand on l'enviſage ſur le thrône de ſa Providence, d'où il découvre les moindres circonſtances des rebellions de l'homme, qui les diſſimule, qu'il invite à la repentance, qu'il tient ouverte la ſource des benedictions, qu'il ſe laiſſe arracher la foudre quand on ſe proſterne à ſes pieds pour crier miſericorde, cette veuë aſt une leçon de Clemence par la gloire de luy reſſembler. C'eſt alors que les Grands ſont particulierement dignes de ce beau tître de Dieux, & d'enfans du Souverain, puis qu'eſtant reveſtus de ſon pouvoir, ils s'en ſervent de la même façon, & ſouvent comme luy, envers des miſerables qu'ils peuvent exterminer.

### *Excellence de la Clemence.*

On peut dire auſſi que la Clemence eſt la qualité des Princes, qu'elle doit toûjours eſtre ſur leur Thrône, & que leur Couronne emprunte de là ſon plus beau luſtre, parce qu'ils trouvent une plus ample & plus noble matiere à exercer cette admirable vertu. Les victoires, les triomphes, les dépoüilles des ennemis, les ſtatuës, les conqueſtes, ne ſont pas des monuments ſi precieux de la gloire d'un Monarque, que les graces qu'il accorde à des Sujets revoltez, dont il épargne le ſang. Ce ſont des images vivantes, qui publient par tout la genéroſité du Heros. On ne merite point de loüange, pour mettre en mouvement cent mille hommes armez de fer & de feu, qui bruſlent, qui ravagent, qui maſſacrent tout ſans pitié. Un Demon pourroit en faire autant, & avec plus de facilité. Rien ne marque plus une ame barbare, & une ame timide, que les cris de tant de miſerables qu'un Roy devroit entendre

dre de ſon Cabinet, & qui ne l'émeuvent pas, parce que la cruauté eſt ſon Idole, & qu'il craint qu'en épargnant les rebelles, il ne conſerve des ennemis. Quand un Grand eſt donc en état d'entendre raiſon, ceux qui ont l'honneur de l'aborder, doivent principalement tourner ſon eſprit du côté de la Douceur, & employer toutes les conſiderations qui peuvent luy donner des diſpoſitions à cette vertu; à l'exemple de Seneque, qui tâche par ſon beau Traitté de la Clemence, d'y porter Neron. Le Prince dans ſon cabinet, ou dans ſon lit, quand il eſt ſorty du ſommeil, ne peut mieux employer ſon temps qu'à faire ces reflexions. Dieu m'a élevé au deſſus des hommes, pour les gouvetner comme ſon Lieutenant. Je ſuis Maître des biens & de la vie de mes Sujets. Je donne des Charges, & j'en prive; Je fais des graces, & je les refuſe. Je ſuis l'Arbitre de la paix & de la guerre, & je puis par mes intrigues, troubler, ou faire regner le calme dans les Eſtats Voiſins. Ce haut degré de puiſſance qu'on admire, & qui fait trembler, eſt le moyen de faire triompher ma Clemence des paſſions qui pourroient l'attaquer, & je veux la rendre aimable par une douceur qui charme les cœurs. C'eſt là que je dois regner, en donnant les premieres actions de mon Empire à me gouverner moy-même, pour étre le Maître de mes paſſions; & je ſerois indigne de commander aux autres, ſi je ne pouvois me commander. La colére ne m'emportera point, la temerité ni la fierté de mes Sujets, ne me fera point paſſer les bornes de la Douceur: Et c'eſt par ces manieres engageantes que je veux les mettre à la raiſon. Un Prince de ce caractére ſe fait adorer de ſes Sujets, il eſt toûjours preſent à leur ſouvenir, à leurs vœux, à leur entretien: il en obtient tout ce qu'il deſire, parce qu'on ſe fait un plaiſir d'avoir de la complaiſance pour ſes volontez, & il n'en eſt point qui refuſe de ſe ſacrifier à ſes interêts.

*De la Clemence envers les Vainucs.*

Les ennemis doivent étre auſſi l'objet de la Clemence du Vainqueur, pour ne faire perir que ceux qui ont les armes à la main. Il ternit ſa gloire quand il maſſacre des miſerables, qui jettent les armes à ſes pieds, en criant, *la vie.* C'eſt un Bourreau qui execute aveuglement l'ordre de la Fureur, & pire qu'un Bourreau qui ſert d'inſtrument innocent à la Juſtice, au lieu qu'un Vainqueur ſans pitié, preſte ſa main à la cruauté. Ce ſont des beſtes ſauvages ſous le viſage d'homme, que ces barbares, qui n'épargnent pas un Sexe qui doit trouver de la protection dans ſes larmes & dans ſa foibleſſe. Le berceau des enfans eſt un azyle ſacré, que leur âge rend inviolable, ils ſont innocents des cauſes & des malheurs de la guerre, & on ne les doit jamais immoler à l'injuſtice de leurs peres, qui ont rompu les Traitez de Paix. Il faut étre poſſedé de rage, pour tremper ſes mains dans le ſang de ces petites créatures, qui meritent de la compaſſion. Les chiens n'en uſent point ainſi : Ils épargnent les petits animaux qui ſe couchent à leurs pieds pour leur demander grace, & ils n'attaquent que ceux qui ont de la force pour leur reſiſter: Et rien n'eſt plus oppoſé à la conduite de Dieu, que cette victoire barbare, qui égorge tout ſans diſtinction ; puis qu'une des raiſons qui l'engagerent à épargner Ninive, étoit un grand nombre de petits enfans, qui n'étoient pas encore éclairez des lumieres de la raiſon, & qui ignoroient la *diſtinction de leur gauche & de leur droite.* Une victoire Clemente couvre d'une double gloire celuy qui l'obtient, puis qu'elle laiſſe douter s'il eſt plus grand par ſa valeur, que par ſa debonnaireté : L'une a vaincu les ennemis, & l'autre a deſarmé les paſſions : & le temps qui fleſtrit toutes choſes repandra un nouvel éclat ſur la reputation d'un Vainqueur généreux:

reux ; On oppoſera ſa conduite à celle de ces Vainqueurs ſans pitié, qui par le droit de la victoire, ſe croyent en liberté de tuer tout, & l'avenir publiera qu'il a vaincu la Victoire même, en épargnant ceux qui par les dures Loix de la guerre, attendoient la mort, ou la vie de la volonté du Maiſtre de leur ſort.

### *De la Clemence envers les Coûpables.*

La Clemence doit temperer auſſi la ſeverité de la Juſtice, en penchant toûjours du coſté de la Douceur, quand il faut punir. Si le crime excite une juſte indignation dans les ames qui aiment la vertu, la reſſemblance de nature réveille la pitié ; & un Juge ne peut choiſir de plus beau Patron, que le Maiſtre du Monde, qui donne des ſoupirs au malheur de ceux qu'il eſt obligé de perdre par la rigueur de ſon devoir ; & qui tempere la rigueur des ſupplices qu'ils ont meritez. La mort, & une mort infame, eſt toûjours un aſſés grand chaſtiment, ſans l'aggraver encore par des tourments, qui jettent dans le deſeſpoir ceux qui les ſouffrent, & ſur tout quand on voit dans un Criminel de grands ſignes de repentance, & d'humilité ; il eſt de la bienſeance de leur accorder quelque ſorte de grace, en moderant autant qu'on peut la rigueur de leur ſupplice. On a loüé la Douceur des Juges de ce déteſtable Parricide Ravaillac, qui aſſaſſina Henry le Grand, un des meilleurs Princes du Monde. On avoit mis en déliberation, ſi l'on n'inventeroit point de nouveaux tourments pour faire ſouffrir plus long temps l'Aſſaſſin, & on en propoſa un, dont l'horreur répondoit à celle de l'attentat. La Juſtice crût qu'on ne devoit rien changer au genre de mort que l'uſage ordonnoit, puis qu'outre le reſpect qui eſt deu aux anciennes Coûtumes, on ne les pouvoit changer ſans inclination pour la cruauté. Enfin quand la bienſeance

ſeance oblige d'employer toute la ſeverité des Loix, une ame douce verra toûjours avec regret, qu'elle eſt obligée de detruire l'image de Dieu. Ce viſage couvert d'une mortelle paſleur, ces chaiſnes que le Criminel ne traiſne qu'à peine, font un ſpectacle aſſés triſte, pour exciter des mouvements de pitié. On voudroit, s'il étoit poſſible, ſe diſpenſer de connoître d'une affaire de cette nature ; on ne monte ſur le Tribunal qu'avec quelque repugnance qu'on ſacrifie à la neceſſité, & les Juges qui aiment de ſemblables fonctions, & qui les font avec joye, ont un cœur indigne de l'homme, qui doit accorder des ſentimens de pitié aux malheurs de ſes ſemblables. On ne peut donner aſſés de loüanges au ſouhait de Neron, en ſignant l'arreſt de mort d'un Criminel ; il temoigna qu'il étoit fâché de ſçavoir écrire, puis que ſa plume ſervoit à la condamnation d'un malheureux.

## *De la fauſſe Clemence & de la Cruauté.*

Au reſte la Clemence a & ſes bornes, & ſes contraires, comme toutes les Vertus. Il y a une fauſſe douceur, qui repugne à l'équité, & à la prudence, & qui eſt pluſtoſt une baſſeſſe d'ame, qu'une veritable généroſité. Les vieilles & les femmes du commun, ſe laiſſent plus toucher aux larmes d'un Criminel, qu'à la noirceur de ſa faute. Elles voudroient qu'on ne le puniſt point, elles iroient mêmes rompre les priſons, & arracher le coupable des mains du Bourreau, ſi elles en étoient les maiſtreſſes: Et cette lâche pitié ſe changeant quelquefois en fureur ; elles récourent aux armes qu'elles peuvent trouver, pour ſauver la vie du Patient, aux dépends de celle du Bourreau, pour qui elles ont naturellement de l'averſion. C'eſt une diſpoſition de ce caractére, qui laiſſe les crimes impunis, ou qui leur impoſe des peines ſi douces, que c'eſt pluſtoſt une

une invitation à les commettre, qu'une raiſon pour en detourner. La Pitie & la Clemence ne ſont pas toute la gloire de Dieu : Il y entre quelques traits de la Juſtice : Il ne tient point *le coupable pour incoupable*, & il a deſapprouvé la Douceur de Saul, qui épargna Agag, que ſa Cruauté condamnoit à mourir. Samuël fit la Charge du Prince, puis qu'il s'en acquittoit mal, & mit en pieces ce Roy barbare, qui avoit fait perir un ſi grand nombre d'innocens. Il faut donc que les Juges ne donnent pas tout à la Clemence, & qu'ils conſervent l'ordre & la tranquillité publique, dont ils ſont les Protecteurs. C'eſt une veritable Cruauté qu'une Clemence ſans bornes, puis que le crime ſe nourrit à l'ombre de l'impunité, & que pour épargner un coupable, on expoſe la vie, l'honneur & les biens de mille perſonnes.

Mais il faut éviter auſſi l'autre extremité. Ce n'eſt pas aſſés d'avoir de juſtes cauſes de punir, il faut garder des meſuers dans la diſpenſation des peines, & faire des diſtinctions entre la vie des hommes & le ſang des beſtes. Une des choſes qui deſhonore davantage la memoire de l'Empereur Claude, eſt cette inclination barbare, qui luy faiſoit trouver du plaiſir à coler ſes yeux ſur le viſage mourant des Gladiateurs, & porter des coûteaux du fer qui avoit eſté trempé dans leur ſang. Mais on ne peut jamais imaginer rien de plus barbare que les manieres du Japon, où les parens d'un coupable de leze-Majeſté, ſont obligez de mourir à la même heure, quoy qu'ils ne ſoient point complices du crime. On a voulu mettre les Princes à l'abry de la fureur de leurs Sujets, qui ſont touchez d'une pitié pour leur Famille, d'une pitié qu'ils ne ſentent pas pour eux-mêmes. Un ſcelerat, qui ſonge que ſon crime fera perir tout ſon ſang avec luy, trouve que l'amitié de ſes proches luy retient le bras. Cependant ces moyens qu'on employe pour conſerver la vie d'un Prin-

Prince, ſont déteſtables. L'innocence ne doit jamais eſtre ſacrifiée à quelques ombres d'utilité, & Dieu déteſte ces maximes, en ordonnant que le fils ne portera point l'iniquité du pere, & que chacun mourra ſeulement pour ſon peché. Il faut auſſi bannir la cruauté de la victoire. Couper les arbres, & ruïner les Villes, mettre tout à feu & à ſang, ſont des actions que rien n'authoriſe, & dont le principe eſt une lâcheté ſecrete, qui degenere en ferocité. Les chiens ſe jettent ſur les pierres pour les mordre de rage; & les lions & les elephants ſe contentent d'abbatre ceux qui leur reſiſtent; Et comme on cherit la domination d'un Prince clement, qui gagne les cœurs de ceux dont il a dompté les corps par la valeur, on s'expoſe aux derniéres extremitez, pour ne tomber pas ſous l'authorité d'un Prince cruel, en aimant mieux mourir une fois, que d'en perir mille par de longues ſouffrances, qui ſont une chaîne de diverſes morts. Il n'y a rien auſſi qui dépouille davantage l'homme de ſa nature, pour le faire reſſembler à une béſte ſauvage, que la Cruauté. Ses regards, ſes manieres, ſa voix ont quelque choſe de terrible; on le regarde comme un monſtre qui fait horreur; il ne gagnera jamais le cœur, qui eſt la plus illuſtre de toutes les conqueſtes, & ceux qui rampent davantage & le comblent de plus de loüanges, ſont en ce moment des vœux ſecrets contre luy, & célebreroient avec plaiſir ſes funerailles: Il eſt craint en un mot, mais il n'eſt point aimé; de ſorte qu'il ne régne qu'imparfaitement.

On ne ſçauroit donc apporter trop de ſoin pour éloigner de la Cruauté, les perſonnes qui peuvent avoir part au Gouvernement, en leur faiſant conſiderer le ſang des hommes comme un ſang precieux qu'il faut menager. On peut perdre cent mille hommes en un moment, & il eſt impoſſible à toutes les forces de la Nature, d'en reſſuſciter un. Le Prince eſt l'ame de ſon Eſtat, & les Sujets en ſont le

corps : L'ame eſt dans un excez de rage, quand elle employe les dents & les mains, pour déchirer les autres membres; & un Prince n'eſt pas en meilleur eſtat, quand il maltraitte ſes pauvres Sujets, qu'il doit nourrir & conſerver cherement. Ce qu'il y a de fâcheux, eſt qu'on gaſte l'eſprit des Grands, en leur conſeillant de ſe faire craindre, comme un moyen infaillible pour gouverner ſouverainement. On leur donne des leçons de fierté, dont on ne profite que trop, on leur perſuade qu'ils ſont les Maiſtres abſolus de tout, que leur bon plaiſir eſt la régle de la Juſtice, & que s'ils veulent travailler pour leur gloire, il faut qu'ils ſe faſſent rendre une obeïſſance aveugle. Nommons les choſes par leur nom, c'eſt inſpirer la Cruauté, par le penchant qu'on a naturellement à punir ceux qui choquent nos volontez. On ne voit jamais auſſi plus d'évenements tragiques, plus de fortunes ruinées, que dans les Gouvernements Deſpotiques, qui ſe ſoûtiénnent par la Cruauté. On doit donc travailler à remplir le cœur d'un Eléve, de débonnaireté, de douceur, de clemence, comme les plus fermes colomnes de l'authorité des Grands. C'eſt peut-eſtre une Fable qu'on publie du Roy des Abeilles qu'on repreſente ſans aiguillon : Mais on peut dire hardiment, que les Grands doivent eſtre ainſi faits, pour s'élever autant au deſſus des autres par la débonnaireté, que par l'éminence de leur rang, On doit ſur tout leur mettre ſouvent devant les yeux, l'exemple d'Auguſte, & leur apprendre par cœur le Diſcours qu'il tint dans ſon cabinet à *Cinna*, qui avoit conſpiré contre luy. *Je te donne encore une fois la vie, Cinna, autrefois ennemi, & maintenant parricide. Que noſtre amitié commence aujourd'huy. Qu'il y ait entre nous un combat de ſincerité pour ſavoir lequel des deux donne la vie, ou la reçoit de meilleure foy.* Sen. de Clem. L. I. C. 7. Ce grand exemple d'Auguſte, fit tomber tous les poignards des mains des Aſſaſſins, que la pu-

punition des Conjurez n'avoit point encore desarmez ; leur sang ne servant qu'à produire de nouveaux Conspirateurs : Et on regarda depuis comme une action digne d'horreur, un attentat contre la vie d'un Prince, que la Clemence mettoit mille fois davantage au dessus des hommes, que la pourpre & le diadême. Ce grand coup de générosité luy acquit tous les parens, & tous les amis de Pompée, dont Cinna étoit le petit fils, qui fut tellement touché du procedé de son Bienfaicteur, qu'il devint un des plus fidelles amis d'Auguste, jusques-là qu'en mourant, il le déclara son heritier absolu. Mille Villes reduites en cendres, & le gain de cent Batailles, n'eussent pas fait tant d'honneur à la memoire d'Auguste, que cette marque de Clemence: Et cela seul apprend que ce n'est point par la Cruauté que les hommes établissent leur gloire, il n'y a rien qui les flestrisse davantage, leurs noms & leur memoire estant l'horreur de la posterité.

*De la Severité. Elle ne repugne pas à la Clemence.*

Il ne faut pourtant pas confondre la Severité avec la Cruauté. La Severité est une vertu, & la Cruauté un vice; de sorte que la Clemence n'est pas contraire à la Severité. Il paroist bien quelque opposition dans la matiere de leurs actes, puis que l'une punit, & l'autre pardonne. Cependant elles demeurent amies, parce qu'elles sont toutes deux conformes à la raison : elles agissent par le même principe, & dans la même veuë. Leur principe c'est la bienséance, & leur veuë la correction du crime. La Clemence pardonne, afin qu'on se repente ; la Severité punit pour faire horreur au vice. Il est des occasions où il faut pardonner, & il en est d'autres où il faut punir : c'est à la Prudence à les distinguer. On commet des actions si noires, que la Justice impose la necessité de les chastier; & les Magistrats pe-

cheroient contre leur devoir, contre le bien de l'Etat, contre leur conſçience, de les laiſſer impunies. On murmureroit avec raiſon s'ils ſouffroient les aſſaſſins, & les ſacriléges vivre tranquillement aprés leur attentat : & on leur démanderoit de quoy leur ſert l'épée que Dieu leur a miſe en main, s'ils ne l'employent pas à exterminer les peſtes publiques, qui troublent le repos des particuliers ? Dieu s'en offenſeroit, en regardant cette diſſimulation comme une deſobeïſſance à ſes Loix, & une inſenſibilité pour le vice, qui doit faire horreur aux gens de bien. Il a publié que *celuy qui condamne le juſte & abſout le méchant, luy eſt en abomination* : & le meurtrier ne trouvoit point d'azyle aux pieds de l'Autel: ſon ſang y eſtoit répandu comme de la plus agreable Victime qu'on luy peuſt offrir.

D'ailleurs tous les crimes ne ſont pas égaux, & il eſt juſte qu'on établiſſe divers degrez de peines pour les punir. Le parricide eſtant plus noir que le ſimple meurtre, & choquant davantage les Loix de la Nature, la bienſéance ne permet pas qu'on traitte également, & un barbare qui a percé le ſein qui luy a donné la vie, & un homicide qui ne maſſacre que ſon égal. Tous deux doivent perir par divers ſupplices, ſelon la diſtinction des crimes. En ce cas, la Severité eſt de la bienſéance, & l'on ne s'en peut diſpenſer avec équité. En un mot, il eſt des hommes ſi endurcis dans le vice, que la rigueur des ſupplices, eſt ſeule capable de les arréter. L'infamie ne les touche point, ils ſont ſans honneur, l'ayant étouffé dans leur malice. Une mort douce ne les étonne pas, ils ont une ame ſi courbée, qu'ils ne ſont point d'eſtat d'eſtre étranglez par la main d'un Bourreau. Mais une rouë où ils doivent expirer ſous les coups d'une barre, qui leur briſe les os, les fait trembler; Et la rigueur de cette mort qui leur inſpire de la crainte, fait ce que les Loix, ce que la conſçience, ce que l'équité ne pouvoit obtenir d'eux,

&

& ſi la malice de leur cœur n'eſt pas corrigée, elle trouve du moins un obſtacle qui en arreſte l'impetuoſité. La Severité & la Clemence peuvent donc demeurer dans un même ſujet ſans ſe combattre, ni ſe diſputer leurs droits. La Severité n'a point d'influence dans la Clemence, qui peut agir ſeule ſans que la Severité ſe meſle de ſes actions. Mais la Severité ne doit jamais eſtre exercée ſans quelque partie de la Clemence, & lors qu'on eſt forcé par la grandeur du crime & l'endurciſſement du Sçelerat, de l'abandonner à toute la rigueur des Loix, on peut avoir pitié de ſon malheur, & ſentir du regret d'eſtre obligé de le punir. La Clemence peut eſtre pure, parce qu'elle eſt exercée dans une matiere & honnête, & agreable tout enſemble : La Severité doit eſtre détrempée de Clemence, parce que ſon objet eſt lugubre, & qu'il faut tâcher que le ſupplice du corps ſerve au ſalut de l'ame, par l'employ des inſtructions & des conſolations qui peuvent contribuer à ouvrir le Ciel au mourant.

## CHAPITRE L.

*De la Miſericorde. C'eſt une Vertu. Diſtinction de la Miſericorde & de la Charité. Objet de la Miſericorde. Excellence de cette Vertu. Deux degrez de la Miſericorde. Pitié des miſerables, & pardon des injures.*

LEs Stoïques n'ont point regardé la Miſericorde comme une Vertu, parce qu'ils ont creu la douleur & le chagrin incompatible avec la tranquillité de l'ame, but que leur Philoſophie ſe propoſoit. Ces paſſions eſtoient des nuages qui troubloient la ſerenité de l'eſprit, & ne pouvant comprendre qu'on peut eſtre heureux dans la douleur, ils ont fermé

toutes les portes de leur ame à la pitié. Que deviendrions-nous, s'écrioient-ils, si noſtre cœur s'émouvoit à la veuë des miſeres d'autruy ? Mille triſtes objets ſe preſentent inceſſamment à nos yeux. Noſtre ame en ſeroit déchirée, elle demeureroit toûjours triſte, & toûjours abbatuë : Et dequoy ſerviroit ce chagrin aux malheureux pour les ſoulager ? Ne vaut-il pas mieux faire gayement & volontairement, ce que les autres font dans leur chagrin ? On n'a pas rendu juſtice aux Stoïques en s'imaginant qu'ils banniſſoient l'effect des paſſions. Ils diſtinguoient deux choſes dans la Miſericorde : le chagrin de l'eſprit, & le ſoulagement des miſeres. Ils vouloient bien, qu'on ſauvaſt du naufrage un homme qui perit, qu'on pardonnaſt les injures, qu'on donnaſt l'aumône aux autres ; mais en même temps ils vouloient que les miſeres de l'homme n'excitaſſent aucune douleur dans l'eſprit, comme incompatible & avec la ſageſſe, qui ne peut empêcher, que ce qui eſt ne ſoit pas, & avec la felicité. Ces maximes qui paroiſſent d'abord ſi raiſonnables, ſont pourtant l'aneantiſſement de l'homme. Car enfin on a beau raffiner, il eſt conſtant que les mouvements de l'ame dépendent de ceux du corps, ſelon l'ordre de Dieu : & qu'elle aime, ou hait, qu'elle ſe réjouït, ou s'afflige, ſelon & les impreſſions que les objets font ſur le cerveau & l'agitation des eſprits : Et nous éprouvons tous les jours, que plus il y a de mouvement dans la machine, plus on ſent de force dans les penſées & dans la volonté. Priver l'homme de ces mouvements, n'eſt pas ſeulement aneantir ſa nature, c'eſt en faire un Dieu, qui par la pureté & l'excellence infinie de ſon Eſtre, agit ſans paſſions, punit ſans colére, & pardonne ſans douleur. On ſe trompe mêmes en ſouſtenant que les penſées lugubres ne donnent point de ſentiments de plaiſir à l'ame, il faut qu'elle y en trouve un, puis qu'elle s'y arreſte : Une Hiſtoire tragique a ſes char-

charmes; & on ſe divertit en la liſant, quoy qu'il en couſte des larmes. Ainſi la pitié qu'on a des malheureux répand dans l'ame un charme ſecret, parce que c'eſt une heureuſe diſpoſition à la vertu, & qui l'excite fortement pour le ſoulagement des miſerables. C'eſt pour cela que l'Ecriture nous ordonne d'eſtre *reveſtus des entrailles de Miſericorde.* Col. III. 12. Cette expreſſion eſt empruntée des mouvemens que nous ſentons dans la douleur, où nos entrailles s'émeuvent extraordinairement. Ce ſont des coups pour réveiller l'ame, afin qu'elle coure au ſecours des malheureux : Et elle marque en même temps la grandeur, & la ſincerité de la compaſſion, qui doit nous envelopper comme un habit qui couvre tout le corps, & frappe les yeux du monde.

*Diſtinction de la Miſericorde & de la Charité.*

Les ſentiments de l'ame enſeignent, que la Miſericorde eſt une partie de la Douceur, & qu'elle renferme les mouvements de la Charité. Auſſi les compaſſions infinies de Dieu, portent le nom de *Charité* : Et l'on ne conçoit pas qu'on ſoit charitable ſans avoir pitié des affligez. Il faut pourtant reconnoiſtre quelque difference entre ces deux Vertus. La Charité eſt un amour général, qui ſe répand ſur tous les hommes, en qualité d'images de Dieu ; & la Miſericorde les regarde comme privez de cette image, par le crime & les miſeres qui les accablent. La Charité ſe répand ſur nous-mêmes, & elle eſt premiere en ordre & en degré que l'amour du Prohain dont elle eſt la régle. La Miſericorde, ſemblable à la Juſtice, eſt une Vertu relative, qui regarde proprement un objet étranger & different de nous. Enfin la Miſericorde n'aura plus de lieu dans le Ciel, dont la miſere eſt bannie pour jamais, & la Charité y ſera dans le

plus haut degré de ſa perfection. Au reſte, dans le cours de cette vie, il n'y a point de qualité qui rende l'homme plus ſemblable à Dieu, que la Miſericorde. Toutes les Vertus qu'il déploye dans le Salut, portent le caractére de cette admirable Vertu. Une Miſericorde de *Patience* donne au pecheur le temps de corriger, en retenant la foudre qui pourroit l'écraſer en un moment. Une Miſericorde de *Pardon*, abſout des criminels, qui ont merité la mort. Une Miſericorde de *Sageſſe*, ouvre des voyes impénétrables pour conduire des ignorants au bien ſouverain. Une Miſericorde de *Puiſſance*, conſerve la Foy, que la Grace produit dans le cœur des Eleus. Une Miſericorde de *Fidellité*, met ſur leur teſte la Couronne de gloire; les plus Saints ne devant eſtablir leur Salut, que ſur la Miſericorde de Dieu; Malheur ſur eux, s'il les jugeoit ſans cela, puis qu'ils ont beſoin de cette Miſericorde, malgré tout l'éclat qu'ils empruntent de leurs bonnes actions. Ces divers degrez de la Miſericorde de Dieu ſont autant de rayons pour allumer dans le cœur de l'homme cette admirable Vertu, qui l'approche autant qu'il eſt poſſible des ſouveraines perfections de ce grand Original. Ce qui la rend plus neceſſaire, eſt que naturellement il y a dans le cœur une dureté cachée, qui l'éloigne des malheureux. La bonne fortune a des charmes puiſſants pour le toucher. Il s'approche des Grands, des riches, des perſonnes heureuſes, afin qu'une ombre de leur felicité puiſſe paſſer ſur luy. Il fuit les miſerables, comme ſi un air contagieux de mauvaiſe fortune, pouvoit s'attacher à ſa condition: Et mêmes il emprunte quelque rayon de gloire de leur diſgrace, qui flate doucement ſa vanité, en ſe voyant élevé au deſſus de ceux que la pauvreté, que les priſons, que les maladies précipitent dans la douleur. Il faut donc que la Miſericorde amolliſſe le cœur, pour le rendre capable de ſentir les malheurs d'autruy, & dans la ſituation où

eſt

eſt le monde, & dans les accidents qui tombent ſur la teſte des perſonnes les plus élevées, comme la foudre briſe les arbres qui couvrent les montagnes, on trouve une ample matiere à compaſſion.

*Objet de la Miſericorde.*

C'eſt là l'objet qu'elle embraſſe & qu'elle découvre par tout. Sur le Thrône elle voit des Roys qui roulent juſqu'au fond d'une Priſon, pour laiſſer la vie ſur un échaffaut. Dans les Hoſtels, elle remarque des Grands qui perdent leurs emplois & leurs dignitez par un ſort contraire à celuy qui les avoit élevez : Dans des chambres dorées & ſur un lict de velours, elle entend les cris des malades, qui ſouffrent de cruelles douleurs : Dans les Priſons, elle trouve & des Innocens qu'on traitte en Criminels, parce qu'ils n'ont point le moyen de payer leurs dettes, & des Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt, qui ſacrifient à leur Conſcience, la perte de leur Liberté : Dans les chemins, elle rencontre une infinité de Pauvres, dont les habits rompus & le viſage paſle & décharné, demandent quelque ſoulagement : Dans les maiſons, elle remarque des ſignes de deuïl qui l'intereſſent à la perte d'une perſonne qui étoit l'appuy d'une Famille : Dans les Campagnes, elle voit des grains fracaſſez par un orage, ou couverts d'une inondation : Sur la Mer, où elle porte ſes yeux, elle eſt frappée du débris de vaiſſeaux, & de corps flottans : Dans les Religions contraires, il a des amis dans l'erreur, qui ſervent de Victimes à la gloire des Demons : Elle trouve enfin, matiere de douleurs par tout, dans la paix & dans la guerre, dans l'abondance & dans la ſtérilité ; la miſere étant tellement naturelle à l'homme, qu'elle ne le quittera qu'avec la vie. Sur tout les pecheurs ſont dignes de pitié, parce qu'ils ſont trés miſerables. A ne regarder que leurs crimes, ils excitent plûtoſt

de l'horreur, parce qu'ils les commettent volontairement, & contre les lumieres de leur conſcience. Mais le deſordre que le peché cauſe dans l'ame, la fatale diſpoſition qu'elle contracte, les tourments où elle ſe plonge, la colére du Ciel qu'elle allume, ſont un veritable objet de compaſſion, & il faut qu'il en ſoit bien digne, puis qu'il a ouvert la ſource aux larmes du Fils de Dieu, qui à la veuë de Jeruſalem ne pût retenir ſes pleurs, par la douleur que luy donnoit la déſolation, où l'impénitence alloit jetter cette Ville ingrate & meurtriére. On auroit des entrailles de fer, de n'eſtre pas touché du deuïl d'une Famille, qui pouſſe des cris lugubres auprés d'un Défunt qui en étoit l'appuy. Une ame morte dans le peché, eſt beaucoup plus digne de plaintes, quoy qu'on le voye ordinairement ſans douleur, & qu'on faſſe même des débauches & des paillardiſes d'un voluptueux, une matiere de raillerie. Jeremie ſouhaittoit que ſes yeux fuſſent changez en fontaines de larmes pour pleurer les *bleſſez à mort*. Les playes que les Armées des Chaldéens firent aux Juifs, avoient ſans doute part aux larmes du Prophete. Mais elles couloient principalement pour les bleſſures de l'ame, percée de l'épée des pechez. On ne ſçauroit trop s'affliger de ce carnage, qui eſt la plus grande de toutes les douleurs.

On ne doit point craindre de troubler ſon bonheur, ni d'altérer la tranquillité de ſon eſprit par des mouvements de compaſſion, pour tant de malheurs qui les meritent, c'eſt au contraire la voye de la ſouveraine felicité : Et pour exciter ſes triſtes penſées, que la joye du Monde bannit autant qu'elle peut, Jeſus-Chriſt les a fait entrer dans ſon admirable Sermon des Beatitudes. *Bienheureux ſont ceux qui pleurent, car ils ſeront conſolez. Bienheureux ſont les miſericordieux; car ils obtiendront miſericorde.* Matth. V. 4. 7. On doit donc aux malheurs de l'homme divers degrez de compaſſion. Compaſſion

de

de *prieres* pour les pecheurs, afin de leur obtenir une repentance qui leur eſt neceſſaire : Compaſſion de *conſolation*, pour tempérer la douleur des affligez en la diſpoſant à une ſainte patience conforme à la volonté de Dieu : Compaſſion de *bienfaits* pour aider aux Pauvres dans leur miſere, & pour ne les pas laiſſer mourir de faim & de froid : Compaſſion de *tendreſſe* pour les malades, en leur accordant les ſoins, les raffraichiſſemens, les remédes qui contribuent à leur ſoulagement : Compaſſion de *larmes*, afin d'eſſuyer celles que les affligez répandent dans leurs déplaiſirs. Ce ſecours eſt plus grand qu'on ne croit, & Saint Paul en a bien compris la force, en ordonnant de pleurer avec *ceux qui pleurent*. Un air de pitié, une larme, eſt une douce conſolation pour un affligé. C'eſt une marque qu'on l'aime, & qu'on prend intereſt à ſes déplaiſirs. Cela plaiſt extrémement, & la douleur diminuë, parce qu'il ſemble qu'on s'en charge d'une partie, en y entrant généreuſement. Gregoire le Grand aſſeure qu'une ſincere compaſſion de cœur eſt plus qu'une aumoſne, où l'on donne une choſe étrangere, & qui n'eſt point partie de noſtre eſtre : Au lieu que par une tendre pitié, on ſe donne ſoy-même, & un preſent pareil eſt un puiſſant charme pour adoucir les chagrins.

## *Des Motifs de la Miſericorde.*

Ces mouvements ne ſont pas ſeulement agreables aux malheureux qui aiment d'eſtre plaints, ils plaiſent infiniment à Dieu, qui ſe nomme *le Pere des Compaſſions*, & *le Dieu des Conſolations*, pour nous obliger à luy reſſembler. Il prefére un cœur tendre à tous les holocauſtes ; & quoy qu'il en euſt établi la forme avec beaucoup d'exactitude, & que les Sacrifices fiſſent une partie conſiderable des honneurs qu'on luy rendoit dans ſon Temple, il déclare, qu'il aime la Miſericorde, & non les Sacrifices, parce qu'il n'y

n'y en a point de plus beau, qu'un cœur rempli d'une pitié ſincére, qui ſe conſume ſoy-même dans les afflictions du Prochain. Ce ſont là les Victimes ſpirituelles qu'on doit immoler dans ſon Temple. *Adonnez-vous*, dit-il, *à une Compaſſion mutuelle, en vous entr'aimant fraternellement, eſtant Miſericordieux.* I. Pierre III. 8. La Nature même ſeconde cét ordre de Dieu, puis que quelque heureuſe que ſoit une fortune, elle peut changer en un moment, & rendre mille fois plus miſerable en ce qu'on ne l'a pas toûjours eſté. L'inconſtance des choſes du Monde, diſpoſe inſenſiblement à la pitié, dont la plus haute fortune peut un jour avoir beſoin, & l'on fait alors aux malheureux le traittement qu'on voudroit recevoir dans un pareil eſtat. C'eſt pourquoy il n'y a point de perſonnes plus pitoyables que les Sages, qui enviſagent toûjours l'incertitude des richeſſes, & la vanité de la gloire du Monde, dont l'éclat eſt un éclair, qui s'éteind tout d'un coup : Et comme ils ſe défient toûjours de la fortune, ils ſoulagent les miſerables de tout leur pouvoir, afin de recevoir quelque jour pitié pour pitié. Au contraire, ceux qui ſe laiſſent étourdir dans le haut degré de leur condition, ont ordinairement l'ame dure, parce qu'ils ne craignent point de révolutions. Ils ſe croyent donnez à une gloire, à laquelle ils ne ſont que prêtez, Ils ne voient que des objets, qui en nourriſſant l'orgueïl, éteignent les étincelles de la Compaſſion. Ils ne ſentent point dans l'abondance, le poids de la pauvreté; dans les plaiſirs qui les enyvrent, la force de la douleur; dans les ſuperbes appartements qu'ils acceptent, l'incommodité des Priſons & des fers. Ainſi leur cœur eſt inſenſible aux malheurs des affligez, qui dans la baſſeſſe où ils ſont, ne paroiſſent pas dignes à un Grand qu'on jette ſur eux un regard de pitié, ni qu'on trouble la joye par un pareil objet.

*De la pitié des Malheureux.*

Qu'ils ne ſe flatent point ces Grands impitoyables; le Monde ne quittera point ſon inconſtance pour eux: Ils peuvent rouler du Thrône dans la chambre d'u-Priſon, eſtre réduits à la pauvreté, & ce qui aggravera leur miſere, ils ne ſeront plaints de perſonne; pour les punir d'avoir eſté ſans pitié. L'Imperatrice *Flaccille*, Femme du Grand Theodoſe, avoit des manieres bien differentes de celles de la Cour. Elle viſitoit les Malades elle-même, & leur donnoit des bouïllons de ſa main. Ces viſites étoient pour elle des leçons de Miſericorde, elle voyoit en autruy les infirmitez où les Princes peuvent tomber, & ſon cœur devenoit plus tendre dans ces reflexions & parmi ces objets. C'eſt pour prendre ce caractére que Saint Jacques ordonne de viſiter les *Veuves & les Orphelins*, & qu'il fait conſiſter dans ce devoir une partie de la Religion. On ignore ce que c'eſt que miſere, quand on ne voit point de ſujets affligez, le cœur ne s'attendrit pas. C'eſt toûjours quelque choſe de connoiſtre la miſere par des idées, quand on l'ignore par le ſentiment. Mais les plus ſatisfaits de leur condition, ont toûjours chez eux aſſés dequoy s'inſtruire dans la compaſſion, s'ils vouloient y réfléchir. Le mal eſt qu'ils ſe font un voile de vanité pour cacher leur miſere, & en ne connoiſſant pas la leur, ils ne peuvent ſentir celle d'autruy. Cependant il n'y a point d'eſtat plus déplorable que celuy d'un cœur ſans pitié. Qu'il n'eſpere pas d'en trouver dans l'ame du Juge du Monde. Cette Miſericorde d'où le Salut dépend abſolument, n'eſt pas pour luy; & dés cette vie même il eſt tombé dans la condition du Demon, qui bien loin d'eſtre pitoyable, n'a de joye que dans les malheurs du Genre humain. Comme il n'eſt plaint de perſonne, & que Dieu, les Anges, les Fidelles ne compatiſſent point

point à ſes peines. Il a porté la dureté juſques là, & il refuſe les plus foibles marques de compaſſion, parce qu'il eſt dans un deſeſpoir éternel de ne ſe voir jamais heureux. Voilà où ſe trouve réduit auſſi un homme ſans Miſericorde, cette déteſtable dureté eſt déja un des degrez des peines d'Enfer, & il ne peut pas mieux montrer qu'il n'attend rien de la Miſericorde de Jeſus-Chriſt, puis qu'il eſt ſans pitié pour les objets qui la meritent. Pour nous inſpirer envers les hommes de tendres ſentimens, Dieu a voulu que nous ne les refuſaſſions pas aux animaux. Quand un bœuf étoit tombé dans une foſſe, il ordonnoit aux Hebreux de luy donner du ſecours. Gregoire de Nazianzè a trés-bien remarqué que le deſſein de Dieu étoit de nous faire paſſer par ce bas degré de compaſſion à un plus ſublime, étant juſte d'accorder plus de pitié à des hommes qui ſont de noſtre eſpece & de noſtre rang, qu'à des animaux ſans raiſon. *Naz.* Or. XVI. 258. Ce qui doit nous y engager encore, eſt que dans l'exercice de la Miſericorde, celuy qui la fait, eſt toûjours mieux partagé que celuy qui la reſſent. L'utile eſt pour le malheureux, & la gloire pour celuy qui le ſoulage. L'un reçoit & l'autre donne, & en cela il porte plus de traits de l'image de Dieu, qui donne tout & qui ne reçoit rien; & plus il accorde de mouvements de compaſſion & fait de graces, plus il paroiſt ſuperieur à celuy qui en jouït. Athenes avoit un Temple fameux, qu'on nommoit le *Temple de la Miſericorde.* Il n'y avoit que les perſonnes qui donnoient des marques ſenſibles de compaſſion aux malheureux, auſquelles on accordoit la liberté d'y entrer, & on ne l'obtenoit que du Magiſtrat. C'etoit là un motif trés-puiſſant pour inſpirer la pitié. Mais le Chrétien en doit eſtre touché par une conſideration plus juſte. Le Ciel eſt le vray Temple de la Miſericorde, & il n'en doit jamais eſperer l'entrée, à moins qu'il ne l'obtienne par des actions de Compaſſion

&

& de Charité. C'eſt là une des clefs neceſſaires pour ouvrir ce Temple : Et une ame cruelle doit s'attendre à un Jugement ſans Miſericorde, qui l'exclurra du Ciel pour jamais.

### *Du Pardon des Injures.*

Il y a un autre degré de Miſericorde, qui étant plus difficile à exercer, paroiſt auſſi plus noble, c'eſt de pardonner les injures. Ce Pauvre qui gemit ſous le poids de l'indigence, ce Priſonnier accablé de fers, ce Malade qui eſt déchiré de violentes douleurs, n'oppoſent aucun obſtacle à la pitié. Mais la colére & la vengeance inſpirent d'autres ſentiments à l'offenſé contre l'offenſeur, & on le regerde comme un voleur d'honneur, qui doit eſtre puni. Ainſi la plus généreuſe marque de la Miſericorde eſt de pardonner ſincérement. On la confond ſouvent avec la Clemence, & cela n'eſt pas ſurprenant. Car quoy que ſelon les idées du Monde, l'offenſé ſoit plus miſerable que l'offenſeur, & qu'on aime mieux faire inſulte, que d'en recevoir, cela n'eſt pas conforme à la raiſon. C'eſt toûjours un grand malheur que d'outrager un homme. C'eſt violer la Charité, c'eſt perdre le reſpect qu'on doit à Dieu, c'eſt travailler à ſa damnation, & c'eſt là ſans doute une miſere plus grande qu'on ne peut concevoir. C'eſt donc un objet de Miſericorde. Cependant ce n'eſt pas mal fait de ſuivre l'uſage, qui fait quelque diſtinction entre la Miſericorde & la Clemence, qui ſuppoſe un droit de punir, qui ne ſe trouve pas toûjours dans les injures. Ainſi la Clemence eſt la Miſericorde d'un ſuperieur envers un inferieur, & la Miſericorde, eſt la Clemence d'un égal envers ſon égal. Plus cette Vertu eſt difficile, plus elle eſt ſublime & rend l'homme ſemblable à Dieu. Il a ſouffert de violents outrages, & on ne pouvoit les pouſſer plus loin. On l'attaquoit dans ſon honneur, en

le

en le traittant de rebelle & de seducteur. C'estoit le faire doublement criminel; Criminel devant Dieu par l'héréſie; Criminel devant l'Empereur par l'uſurpation de ſon authorité. On l'attaqua dans ſes biens en le dépouïllant de ſes habits, qui furent le partage de ſes Bourreaux, en l'attachant nud ſur une Croix. On luy oſta la vie par un ſupplice infame & cruel: Et il pouvoit aiſément ſe venger de ſes ennemis; les élémens, les hommes, les Demons, les Anges, eſtant ſoûmis aux ordres de ſa volonté. On n'entendit pas ſortir la moindre imprécation de ſa bouche, & la fureur de ſes ennemis ne ſervit qu'à exciter ſa pitié, pour offrir des prieres en leur faveur, *Pere, pardonne leur.*

## *Des Motifs de la Miſericorde.*

C'eſt à cette divine Eſcole, qu'on doit apprendre des leçons de Douceur. Jeſus-Chriſt nous a laiſſé ſes cloux & ſes épines, pour crucifier nos paſſions, & il faut en percer la colére & la vengeance, afin que ces furieuſes n'ayent plus de mouvement. Ce qui nous y engage fortement, eſt la condition ſous laquelle Dieu promet d'avoir pitié de nous: Et en renonçant à la Miſericorde, nous perdons non ſeulement le fruit des aumoſnes, des prieres, des jeuſnes, de la chaſteté; nous abandonnons encore ce qui pouvoit nous obtenir le pardon de nous étre mal acquitez de noſtre devoir; rien ne nous fermant davantage la porte de la Grace, que la cruauté, comme rien ne réveille mieux la Charité de Dieu pour nous pardonner, que l'indulgence que nous accordons: Il n'eſt pas poſſible d'eſtre implacables ſi nous comparons les fautes que Dieu nous pardonne avec les offenſes que nous recevons d'un ennemi. Les pechez que nous commettons contre Dieu, ſont infinis en nombre, nous ne faiſons pas ce qu'il ordonne, & nous faiſons ce qu'il défend: Et dans les

plus

plus ſaintes actions il y a toûjours des imperfections qui ont beſoin du ſang de Jeſus Chriſt & des richeſſes de la Grace pour les effacer : Et tous ces pechez choquent une Majeſté infinie, qui en augmente l'énormité. Les outrages que les hommes nous font, n'attaquent que des égaux, des vers & de la poudre comme eux, & le nombre de ces fautes eſt trés-petit, nous ne prenons aucune part à l'injure des penſees, où nous ne pouvons pénétrer: Les diſcours & les actions, eſt ce qui nous touche, & entre ces actions & ces paroles, il y en a mille où nous n'avons pas d'intereſt ; on ne ſonge point à nous, on ne fait rien contre nous : ainſi rien ne nous oblige alors à nous plaindre: Seroit-il juſte donc que Dieu nous accordaſt la remiſſion d'une infinité de crimes, pendant que nous en voulons punir peu ? Ce qui doit particulierement nous engager à les oublier, eſt que nous avons beſoin que les hommes ayent pour nous l'indulgence que nous leur accordons. S'ils nous outragent, nous les offenſons à noſtre tour. Nous les mépriſons, nous portons envie à leurs proſperitez, nous avons un plaiſir ſecret de leurs diſgraces, nous raillons de leurs perſonnes, nous découvrons leurs défauts cachez, nous leur donnons ſouvent de juſtes ſujets de plainte par noſtre ingratitude. Dans cette ſçituation nous n'accordons point de pardon gratuit, nous faiſons pluſtoſt un échange de pardons, où chacun renonce à ſes prétentions à des reparations d'honneur. Noſtre ſatisfaction propre nous oblige même à pardonner. Car enfin, la Miſericorde eſt une paſſion douce & paiſible, & qui laiſſe le cœur en repos, elle n'interrompt point le ſommeil, elle ne dérégle point le tempérament, elle ne nourrit point l'eſprit de viperes, de ſang & de feu, elle ne fait point de reproches de ce qu'on a ſuivi ſes conſeils. Un cœur pitoyable travaille donc pour ſa tranquillité en pardonnant, & il trouve en même temps ſa gloire dans le temps, & l'é-

ternité. Il n'entend point de miſerables l'accuſer devant ſa conſçience, pour luy reprocher le mal qu'il leur a fait par un aſſaſſinat, par un empoiſonnement, par un procez injuſte, par un mauvais office auprés d'un Grand. Il benit Dieu, qui l'a détourné de ſemblables actions, qui toſt ou tard ſont ſuivies d'un repentir, & les entrailles de Miſericorde dont il eſt enveloppé, ſont un des plus beaux ornemens de la robe de nopces, pour jouïr dans le Ciel de la veuë de Dieu. Les Princes cherchent dans le nombre de leurs Gardes un ſecours centre la fureur d'un aſſaſſin : Mais Salomon leur ouvre un meilleur azyle, *La Meſericorde & la verité conſerveront le Roy.* Prov. XX: 20. C'eſt le plus ferme appuy du Throne, & quand celuy qui l'occupe a pitié des malheureux, & qu'il les ſoulage de tout ſon pouvoir, il a pour Gardes fidelles, les bénédictions & le cœur de ſes Sujets.

## CHAPITRE LI.

*De la Vengeance. Sa Turpitude Raiſons contre le Point d'honneur, Motifs contre la Vengeance. S'il eſt permis d'implorer la Juſtice contre un Ennemi ? Comment Jeſus-Chriſt ordonne de tourner l'autre joüe quaud on eſt frappé ?*

L'Eclat de la Miſericerde paroiſtra davantage en l'oppoſant à ſon contraire. Il eſt des vices dont le caractere eſt ſi bien marqué, que l'eſprit & la conſçience en démeſlent toûjours les traits, quelque précaution qu'on prenne pour les effacer. Le menſonge, le larcin, l'adultére, ſeront toûjours honteux, & font rougir les perſonnes qui les commettent. La Vengeance prend aiſément un air de Vertu. Bien loin que ce ſoit un deshonneur de l'exercer, le Monde regarde comme un lâche celuy qui ne repouſſe

pas

pas une injure, & il doit quitter celuy dont il fait un ſi mauvais uſage. Envoyer un cartel, faire un appel, ſe battre à outrance, eſt un acte de généroſité. Voilà les maximes du Monde ſur le point d'honneur; Et ces cruelles Loix confirmées par des torrens de ſang & de larmes, ſont tellement gravées ſur le cœur des perſonnes, qui d'ailleurs ont de la pieté, qu'elles ſe croyent indiſpenſablement obligées de les obſerver. Quand on repouſſe l'injure ſur le champ & dans l'impetuoſité de la colere, la Vengeance eſt plus tolérable dans ce premier mouvement, qui ne laiſſe pas à la raiſon le temps de déliberer: Mais elle n'eſt pas excuſable aprés les réfléxions: On employe pour la ſoûtenir une raiſon qui devroit la combattre, & l'on ne ſe peut défendre par la promptitude: C'eſt une Vengeance de préméditation, qu'on a pris ſoin de nourrir par des conſiderations mondaines, par la crainte du mépris; par l'envie de paſſer pour brave; & par d'autres imaginations dignes de la corruption du cœur. La Vengeance eſt ſur tout condamnable, quand le temps qui détruit tout, n'eſt pas capable de l'éteindre, on la met en reſerve dans le fond du cœur, on ſe fait un threſor de haine invétérée, pour s'en ſervir dans l'occaſion, & l'on employe même ce qu'il y a de plus ſacré, pour mieux réüſſir dans ſon pernicieux deſſein. Les ſermens aux pieds des Autels, la communion d'une même Hoſtie, qui devroient eſtre de fidelles gages de réconciliation & d'amour, deviennent des embûches pour adreſſer mieux ſon coup par l'éloignement de la défiance: Et ce qu'il y a de ſurprenant, ce ne ſont pas des ſçelerats nourris dans le crime, ce ſont des perſonnes élevées dans le ſein de la pieté, qui ont tombé dans ces fureurs, les enfans de Jacob pour venger l'affront fait à leur Sœur, n'ayant pas fait difficulté d'employer la Circonciſion, ce ſigne ſacré d'union & de charité, pour déſoler une Ville entiere, trompée ſous la bonne Foy & les Loix de

la Religion. Une chimére d'honneur fit perir mille innocents par l'épée de Simeon & de Levi, & ce funeſte exemple découvre à quelles extrémitez la Vengeance conduit, & combien la précaution eſt neceſſaire contre ſon venin.

### *Turpitude de la Vengeance.*

Pour juger ſainement de la turpitude de la Vengeance, il faut la conſiderer en ſoy-méme, dans ſes effects, dans ſon oppoſition aux Loix de l'Evangile, plus équitables que ces régles de Point d'honneur, que le Monde établit. Les conſeils de la raiſon, & les lumieres de la prudence, qui conduit toutes les Vertus, s'éteignent abſolument dans la rage que la Vengeance excite, & l'homme y paroiſt pluſtoſt une beſte farouche, qu'une perſonne raiſonnable. Dans une paſſion qui dérégle tout, il eſt impoſſible qu'on demeure dans un juſte milieu, & qu'on ne ſorte des bornes de l'équité. On ſe donne tout entier à ſa fureur, ſans peſer juſqu'où va l'injure, ſi elle a toute la grandeur qu'on luy attribuë, & ſi la peine qu'on luy veut impoſer, n'excéde point le merite. On viole toutes les régles de l'ordre, de la bienſéance, & de l'équité, puis qu'on trouve une Partie, un Témoin, un Juge, un Bourreau, dans la même perſonne. Partie comme offenſe, Témoin comme Dénonciateur de l'injure par le ſentiment; Juge comme impoſant à l'outrage les peines dont on le croit digne; Bourreau en executant la Sentence ſoy-même par la mutilation, ou la mort de l'offenſeur. C'eſt là confondre ce que la Prudence & la Juſtice ont ſi bien diſtingué. Les Sages ont évité de chaſtier dans la colére ceux qu'ils avoient droit de punir. *Speuſipe*, diſoit pluſtoſt, *donne le fouët à cét Eſclave, car j'entre en colére.* Il ſentoit bien qu'il n'étoit pas en etat de chaſtier ſon Serviteur, la colére ne luy permettant pas de ſe tenir dans la moderation que la raiſon

ſon preſcrit. On peut joindre à cela ce qu'Ariſtote a remarqué du même Platon. N'ayant pas eſté le maiſtre de ſa paſſion, il commanda à ſon Eſclave de ſe dépouïller pour eſtre fouëtté. Comme il alloit frapper, ſentant qu'il eſtoit en colére, il s'arrêta tout court, en tenant le bras levé pour porter le coup. Un de ſes amis qui rendoit viſite à Platon, ſurpris de le voir en cette poſture, luy ayant demandé ce ce qu'il vouloit faire, en apprit la raiſon. *J'exige*, luy répondit-il, *les peines que merite un homme colere.* Ariſt. de Ir. l. III. c. 12. Cela paroiſt judicieux, parce que dans l'emportement il eſt impoſſible de ne pas violer l'équité, & cela ſeul devroit étouffer la Vengeance comme incompatible avec la Vertu.

*La Vengeance eſt une uſurpation des droits de Dieu.*

Le Chreſtien y découvre encore un défaut inconnu aux Sages, c'eſt une uſurpation des droits de Dieu, en s'emparant de ſon Tribunal, & de l'auguſte titre de Juge du Monde. *La Vengeance eſt à moy*, crie-t-il, *& je la rendray.* Un chetif pecheur oſe s'attribuer l'authorité de ſon Maiſtre, & blâme ſa conduite, il le trouve trop lent à punir, & il s'en acquittera beaucoup mieux que luy. Il a plus de ſageſſe, plus de puiſſance, plus de toutes les qualitez neceſſaires à faire juſtice: N'eſt-ce pas-là un crime de leze-Majeſté Divine au premier chef? D'ailleurs ce vindicatif ſe prive ſoy-même de l'honneur qu'il prétend reparer. Le veritable honneur conſiſte dans la Vertu, & la plus grande de toutes les infamies, eſt de ne la poſſeder pas. La Vengeance enleve la Charité, qui eſt la Reyne de toutes les Vertus; elle détruit la Patience, elle anéantit la Prudence, elle dépouïlle de l'humanité. Rien ne peut recompenſer la perte de ces biens; de ſorte qu'en pouvant repouſſer l'injure, on en fait à ſoy-même une beaucoup plus ſenſible que celle qu'on reçoit d'un ennemi. Il eſt même

impoſſible que la tranquillité d'eſprit, cet eſtre ſi neceſſaire à la felicité, compatiſſe avec la Vengeance, qui met l'ame dans un eſtat peu different d'un Damné. Elle eſt environnée de tourbillons de flamme, déchirée par le chagrin qui la ronge jour & nuit. Il n'y a ni ſommeil, ni repos pour elle, toutes ſes penſées ſont funeſtes, ce ne ſont que poiſons, que maſſacres, qu'incendies : Peut-on aimer une paſſion ſi furieuſe, qui eſt le vray Bourreau du cœur? Malheureuſe paſſion, qui en ravageant l'ame, corrompt en même temps toutes les graces de Dieu. Les meilleures liqueurs s'alterent dans un vaiſſeau puant, l'Evangile, cette lumiere de l'eſprit, & les Sacremens, ces precieux gages du Salut, n'ont point d'efficace, ils deviennent même des inſtruments de perdition dans une ame vindicative, dont l'aigreur gaſte tout. Enfin l'eſprit de Vengeance eſt entierement oppoſé à l'eſprit de Jeſus-Chriſt, qui ne reſpire qu'amour, que douceur, que charité, & qui change en innocentes brebis, ceux qui ſe rangent ſous ſa diſcipline. Cét admirable Sauveur a voulu paſſer par tous les degrez d'injures ſans en murmurer, pour laiſſer à ſes Diſciples un exemple qu'ils imitaſſent : Et les Martyrs, malgré les tourments auxquels on les expoſoit, n'ouvroient la bouche que pour deſirer le Salut de ceux qui les condamnoient. N'eſt-il pas plus beau & plus généreux de voir un Eſtienne accablé de coups de pierre, faire un effort ſur ſa foibleſſe, & ſe mettre à genoux pour demander plus devotement la grace de ſes perſecuteurs, que d'entendre un furieux, que la mort même ne peut deſarmer, vomir mille imprécations contre ſes ennemis?

*La certitude du Salut eſt incompatible avec la Vengeance.*

Qu'on y penſe bien, c'eſt icy une affaire capitale, où il va de la conſolation de l'ame, & de la gloire du Ciel. Ce n'eſt point dans des mouvements de Ven-

Vengeance qu'on trouve la certitude de ſon Salut. Jeſus-Chriſt n'eſt point là, ſon Eſprit n'y demeure point, & c'eſt s'aveugler de gayeté de cœur, de s'imaginer de la pitié dans le cœur du Juge du Monde, quand on en manque pour le Prochain. Ce ſont là de belles diſpoſitions à la paix de la Conſcience, ce ſont de beaux motifs de crier, *Qui eſt-ce qui nous condamnera?* que de frémir au nom de ſon ennemi, d'en détourner les yeux comme d'un monſtre qui fait horreur, de ne vouloir point de commerce avec luy, de chercher toutes les occaſions de le perdre & de le ruïner d'honneur? Oſeroit-on dire, ſans eſtre deſavoüé par la Conſcience, que ces caractéres ſont des marques d'adoption, & un témoignage du Saint Eſprit? Il en faut pluſtoſt conclurre qu'on eſt en eſtat de damnation, parce qu'on eſt meurtrier, & ſans pitié, ſans miſericorde, qui ſont *les fruits de l'Eſprit de Jeſus-Chriſt.* On connoiſt bien la neceſſité de ces diſpoſitions, puis qu'on tâche du moins de s'y mettre au lit de mort: Et l'on perdroit l'eſtime des hommes, & l'amour de Dieu, en réfuſant alors de pardonner à ſes ennemis, cela ſentiroit le deſeſpoir: Mais pourquoy attendre ſi tard? Un pardon paroiſt-il bien ſincere, eſtant differé juſqu'aux derniers ſoupirs? Eſt-ce une belle renonciation à la Vengeance, que de la faire quand il eſt impoſſible de l'exercer par la foibleſſe où l'on eſt réduit? Cela paroiſt pluſtoſt un uſage, qu'une veritable réconciliation. Un cœur tyranniſé par la Vengeance, ne ſort pas ſi facilement de ſes chaiſnes; elles ne font plus de bruit en ce moment, mais elles ſortiroient peut-eſtre du fond du cœur, où elles ſont cachées, & elles paroiſtroient encore, ſi le Malade pouvoit réchaper. On ne ſauroit donc de trop bonne heure ouvrir ſon ame à la Miſericorde, puis que c'eſt un des plus heureux ſignes qu'on eſt dans la Communion de Jeſus-Chriſt. Plus elle eſt prompte, cette Miſericorde, plus elle eſt vive, ſeure, généreuſe, &

c'eſt toûjours une imperfection, qu'on ſoit plus touché d'un coffre, où le corps va eſtre enfermé, que de la Croix de Jeſus-Chriſt, où la Vengeance devroit eſtre attachée, dés qu'on a porté le nom de Fidelle: Et pour ceux qui conſervent leur Vengeance juſqu'au dernier moment, & qui meurent dans des ſentiments de haine, qu'ils tremblent de leur malheur en jettant les yeux ſur ce barbare Serviteur, qui étrangloit ſon Compagnon en le traiſnant en priſon, pour eſtre payé d'une petite dette, ſans eſtre touché, ni de ſes prieres, ni du ſouvenir de la grace, que ſon Maiſtre luy avoit faite, en luy accordant une remiſe de dix mille talens qu'il ne pouvoit payer. La vente de ſes biens, & une priſon éternelle furent le fruit de ſa cruauté. Jeſus-Chriſt a fait l'application de cette Parabole. Si nous ne pardonnons, Dieu ne nous pardonnera point, & nous changerons en imprécations les prieres que nous luy faiſons pour obtenir ſa grace. Barbares, dira-t-il, je vous jugeray par vos propres deſirs, vous m'avez demandé que je vous pardonne *comme vous pardonnez*, je me ſoûmets à cette régle. Vous avez haï, maltraité, outragé vos ennemis, je ſuivray voſtre exemple, je ne vous pardonneray point, je vous abhorreray, je vous puniray dans un feu éternel; mon Ciel, ſejour de la Charité, n'eſtant point pour des impitoyables, couverts du ſang de leurs Prochains.

Prévénons cette triſte condition, en nous conformant à la benignité de Jeſus-Chriſt, & pardonnant comme il nous a pardonnez. Réglons noſtre vie ſur cette belle leçon de Saint Paul, *Ne vous vengez pas vous-meſmes, mes Bien-aimez: mais donnez lieu à la colere. Car il eſt écrit, à moy eſt la vengeance, je la rendray, dit le Seigneur. Si donc ton ennemi a faim, donne luy à manger, s'il a ſoif, donne luy à boire, car en faiſant cela, tu luy aſſembleras des charbons de feu ſur la teſte: Ne ſois donc point ſurmonté du mal, mais ſurmonte le mal par le bien.* Rom. XII. 19. Ces paroles

roles ſont une ſource de raiſons pour nous détourner de la Vengeance. Dieu aura ſoin de nos intereſts. Ils ſont mieux entre ſes mains que dans les noſtres, & il ſçaura bien nous venger ſans noſtre ſecours. Outre que ce ſeroit uſurper ſur ſon authorité, qui doit luy eſtre conſervée toute entiere, il ſçait bien mieux que nous quels degrez de peines ſont deus à la faute, & il condamne aux ſupplices éternels des ames qui ne ſont point ſoûmiſes à la juſtice des hommes, qui n'ont de pouvoir que ſur les corps. La Vengeance qui nous eſt permiſe, eſt une Vengeance de faveurs en accablant de bienfaits nos ennemis, pour leur gagner le cœur, & les faire repentir de leur injuſtice. C'eſt les expoſer aux châtiments du Ciel, s'ils ne ſe corrigent pas. Des charbons de feu, au ſtyle de l'Ecriture, ne s'entendent jamais d'un feu d'amour pour bruſler par le repentir, qui conſume un homme touché par des bienfaits. David repreſente Dieu dans ſa colére environné *de tenebres & de charbons de feu.* Pſ. XII. 13. Et un des vœux qu'il fait contre les Impies, eſt que *des charbons embraſez tombent ſur eux.* Pſ. CXL. 11. L'idée de charbons de feu amaſſez ſur la teſte exprime plus naturellement du mal que du bien. Veritablement en obligeant un ennemi on n'a pas deſſein de le rendre miſerable, ce n'eſt pas là un acte de compaſſion. Ces charbons marquent donc l'effect que produiront les faveurs dans un ingrat, qui n'a que des outrages pour récompenſer les bienfaits. Si la nature en ſouffre, ſi cela choque la raiſon, Dieu redreſſera tout par ſa Providence, en rendant aux méchans ſelon la malice de leurs actions. Le Chreſtien doit donc attendre patiemment ce temps-là, en exerçant inceſſamment la Charité envers ſes Perſecuteurs. C'eſt là une admirable victoire que la Vengeance nous arrache des mains, en nous faiſant ſuccomber ſous les attaques de nos ennemis, qui triomphent quand ils peuvent nous oſter la Patience, la Douceur, la Mi-

ſericorde. Voilà en termes un peu plus étendus, ce qui eſt compris dans l'exhortation de Saint Paul. Souvenons-nous-en particulierement dans ce fâcheux temps, où les maux des gens de bien leur arrachent malgré leur deſſein, des mouvements de colére. Les triſtes idées de Priſons, de Galéres, d'Exil, de Pauvreté, de Violence, d'Injuſtice, dont ils ſont l'objet, ſurprennent les paſſions, & ne laiſſent pas à l'ame toute la tranquillité dont elle a beſoin. Ce ſouvenir eſt pour elle une ſeconde perſecution, plus rude que la premiere, & qui demande de plus grands efforts pour y réſiſter. Vainquons ces mouvements de foibleſſe par le ſecours de la pieté. Faiſons des prieres pour des hommes implacables, toûjours cruels, & toûjours altérez de ſang, & renvoyons à l'audience du Juge du Monde, la déclaration de l'innocence des Perſecutez, & de l'iniquité des Perſecuteurs.

*S'il eſt permis d'implorer le ſecours de la Juſtice?*

Les mouvements de douceur, d'amour & de Charité qui nous ſont preſcrits par Jeſus Chriſt, ſemblent nous deffendre un refuge à l'authorité de la Juſtice, pour mettre noſtre honneur & nos biens à couvert de la violence de nos ennemis. C'eſt toûjours ſe venger, & il importe peu qu'on le faſſe par ſoy-même, ou par la main d'un Magiſtrat, puis que dans l'un & dans l'autre cas, le cœur ne paroiſt pas exempt de haine ni de cruauté; mouvements contraires à ceux qui ſont inſpirez par la pitié. La leçon du Fils de Dieu à ſes Diſciples, eſt, *ne reſiſtez point au mal. Si quelqu'un te frappe à la joüe droite, tourne luy auſſi l'autre, & à celuy qui veut plaider avec toy & t'oſter ta veſte, laiſſe luy auſſi le manteau.* Matth. V. 39. Si ces paroles ſe devoient prendre au pied de la lettre, Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres auroient violé ce précepte. Quand un impie frappa Jeſus-

ſus-Chriſt, il ne tourna pas l'autre joüe ; & quoy qu'il n'employaſt pas la main pour repouſſer l'injure, il ſe ſervit pourtant de la langue, en adreſſant une cenſure à celuy qui l'avoit battu. *Si j'ay mal parlé, monſtre le mal : mais ſi j'ay bien dit, pourquoy m'as-tu frappé ?* Jean XI. 23. Saint Paul n'a pas negligé le ſoin de ſon honneur & de ſa vie. Il s'eſt ſervi de ſon droit de Bourgeois de Rome dans les occaſions, il a voulu que les Magiſtrats de Philippes qui l'avoient fait fouëtter & mettre en priſon contre l'équité, luy donnaſſent la liberté publiquement, & d'une maniere honneſte, qui fuſt une ſatisfaction pour luy & pour Barnabé, & il chercha en appellant au Tribunal de Ceſar, un azyle contre la violence des Juifs. On auroit raiſon de reprocher au Chriſtianiſme, qu'il anéantit l'authorité des Loix & des Puiſſances, s'il n'eſtoit pas permis de chercher leur protection contre la violence des Scelerats. C'eſt la plainte que portoient les Payens contre la Morale de l'Evangile, comme on l'apprend de la Lettre de Marcellin à Saint Auguſtin. On peut lire ce que ce Pere a répondu ſur cela. *S. Auguſt. Ep.* IV. V.

C'eſt en verité une Morale autre que celle qui défend de chercher un bouclier pour s'oppoſer aux injures. Un Tuteur abandonnera-t-il ſon Pupille à l'avarice impitoyable d'un uſurpateur ? Un Pere laiſſera-t-il dépouïller ſes enfans des biens qui ſont neceſſaires à la conſervation de leur rang, & de leur vie, ſans implorer la protection du Magiſtrat ? Ce ſeroit violer la Charité, ſous prétexte de la conſerver, puis qu'elle eſtablit des degrez d'amour ſelon la proximité du ſang, & qu'elle engage d'eſtre plus ſenſible aux intereſts d'un enfant, que d'un étranger. Comme les miſerables cherchoient donc innocemment un azyle aux pieds des Statuës des Princes, on peut dans l'oppreſſion ſe jetter entre les bras des Magiſtrats, qui ſont les vivantes Images de Dieu, afin

afin d'y trouver un ſecours contre l'injuſtice. Ce même Apoſtre, qui défend de porter des Procez au Tribunal des Infidelles, a permis la voye des Arbitres, qui ſont des Juges choiſis par les Parties, pour terminer les differens. Ce n'eſt pas même, parce que la choſe eſt mauvaiſe de ſoy, qu'il deſaprouvoit les Procez devant les Juges Payens, qui ſont établis de Dieu pour la conſervation de la Juſtice & de la tranquillité des Eſtats: Mais ces ſortes d'affaires ne faiſoient pas d'honneur à la Religion; elles étaloient aux yeux des Payens les foibleſſes & les paſſions des Chreſtiens, & pour obtenir Juſtice, ils s'expoſoient au péril de commettre une idolatrie. On en voit un exemple que Saint Baſile a rendu célébre. *Julitte* Femme puiſſante, avoit intenté action pour eſtre miſe en poſſeſſion de ſes biens, dont un uſurpateur s'étoit emparé. Ce malheureux, pour éviter une condamnation infaillible, ſe défendit par la qualité du Demandeur, Julitte comme Chreſtienne, ne pouvant ſe ſervir des Loix des Empereurs, dont elle n'adoroit pas les Dieux. Il n'en fallut pas davantage pour obliger le Juge d'ordonner qu'on apportaſt de l'encens & du feu, afin que Julitte reniaſt Jeſus-Chriſt, ſans quoy elle ne pouvoit eſperer de protection des Loix, ni jouïr des avantages de la République. Julitte réfuſa généreuſement de rentrer dans la poſſeſſion de ſes biens à cette condition; & elle laiſſa même dans le feu, où elle fut condamnée, une vie qu'elle ſacrifia de bon cœur à la gloire de Jeſus Chriſt. *Baſil. Tom. I. Or. 5.*

*Comment on doit tourner l'autre joüe, étant frappé?*

Quand donc Jeſus Chriſt a ordonné de ne point réſiſter au mal, & de tourner l'autre joüe lors qu'on reçoit un ſoufflet, & de quitter la veſte au raviſſeur du manteau, il s'eſt expliqué, par comparaiſon; un homme offenſé devant pluſtoſt endurer patiemment tou-

toutes ces injures, que de s'abandonner à la Vengeance, en rendant la pareille. La Vengeance eſt un effect de haine, qui fait trouver du plaiſir dans le mal d'un ennemi. Soufflet rendu pour ſoufflet, ſatisfait la gloire de l'homme, & efface ſelon les Loix du Monde, le deshonneur qu'on avoit receu. Dans les Proces on abandonne la moderation, en diſant des outrages à la Partie pour noircir ſa réputation. C'eſt là augmenter l'injure, bien lóin de la reparer : Et la perte d'un bien temporel, n'eſt pas à mettre en comparaiſon avec la perte de la Tranquiſlité, de la Patience, de la Charité, qu'on ſacrifie à la Vengeance : C'eſt faire triompher doublement ſon ennemi. Mais quand on réſiſte au mal ſans de mauvais moyens, & qu'au contraire on a des veuës conformes à l'équité, on peut innocemment implorer le ſecours du Magiſtrat. L'exercice de la Juſtice n'eſt pas mauvais de ſoy. C'eſt une Vertu conforme aux lumieres de la Sageſſe, & on le peut ſouhaitter ſans un méchant deſſein. C'eſt une charité d'arracher à un furieux des armes dont il ſe bleſſe ſoy-même en frappant les autres. C'eſt une action d'équité de ne ſouffrir pas l'oppreſſion des foibles & des innocents, par une injuſte violence : C'eſt une marque d'amour, de chercher la correction d'un Scelerat par les voyes eſtablies de Dieu. C'eſt un effect de prudence d'empécher le trouble & le deſordre de la République, & l'on peut avoir toutes ces veuës ſans animoſité, en implorant la protection des Magiſtrats, à qui l'on confie le ſoin de ſes biens, de ſon honneur & de ſa vie. Un Medecin ſans haine ni cruauté pour le Malade, conſeille d'employer le fer & le feu, pour arreſter une gangréne qui gagne le cœur ; & l'on peut par les mêmes conſiderations preſenter des Requeſtes au Juge, afin qu'il employe ſon authorité pour guerir les maux de l'Eſtat.

La paſſion eſt donc étrangere à ſes démarches, & ſi la corruption du cœur y entre ſouvent, il n'eſt pas

im-

impoſſible de la ſeparer, en conſervant des diſpoſitions à la réconciliation, & à la pitié, & ſoûmettant tous ſes mouvements à la gloire de Dieu, & à l'édification des hommes.

Cependant comme le cœur s'émeut aiſément dans les injures, il faut bannir ſoigneuſement une humeur de chicane, qui ne régne que trop. Pour une bagatelle, ou un point d'honneur, on entre dans des Procez, où l'on laiſſe le bien, le repos, & la vie. La Haine croiſt à proportion des affaires; & une ame douce conſentira pluſtoſt à perdre quelque choſe, que de ſe réſoudre à plaider. On y perd toûjours plus qu'on n'y gagne, par la rencontre frequente des occaſions, qui mettent la patience à bout, & chagrinent l'eſprit; & un Chreſtien pour ſon repos, & pour ſon devoir, ſe ſouviendra de la conduite d'Abraham. Il dira comme luy, *Qu'il n'y ait point de diſpute entre toy & moy; puis que nous ſommes Freres.* Il tentera toutes les voyes de douceur, avant que d'employer celles de la Juſtice. Il n'écoutera point des flatteurs, qui ſous les beaux noms d'équité, de bonne cauſe, d'intereſt, de gloire, engagent dans une affaire dont on ne voit point le bout; Enfin, il ſe ſouviendra, qu'il eſt du Procez comme du feu. Il eſt aiſé de l'allumer, on le porte où l'on veut; mais on ne le conduit, & on ne l'arreſte pas à ſa fantaiſie. Il ſaute d'appartement en appartement, & il réduit tout en cendre ſans qu'on s'en puiſſe rendre le maiſtre. Ainſi le Procez eſt bien toſt engagé; l'Avocat & le Procureur ſecondent la diſpoſition de celuy qui les conſultent, ils fourniſſent des raiſons pour appuyer une demande, ou un refus qui n'eſt pas trop raiſonnable, & l'affaire ne ſe termine pas ſi promptement, ni ſi heureuſement qu'on l'avoit crû. Il n'eſt plus temps de ſe repentir: C'eſt une eſpece de combat, qui ne finit ſouvent que par la victoire d'une des Parties, & par la ruïne de toutes les deux. Quand on n'eſt pas ennemi de ſoy-

mê-

même, de ſa tranquillité, de ſon Salut, on n'entrera dans le Procés que pour des choſes importantes, & dans une extréme neceſſité, en préférant toûjours l'accommodement à tout.

## CHAPITRE LII.

*De la Beneficence & de la Liberalité. Diſtinction de ces Vertus. Effects de la Beneficence. Idée de la Liberalité. De l'Aumoſne. Des occaſions de la faire : Quelle en eſt la matiere ? Juſqu'où l'Aumoſne doit aller ? De la Magnificence, & en quoy elle conſiſte ?*

QUand le cœur eſt tendre, généreux, pitoyable, il ne manque jamais de ſe tourner du coſté de la *Liberalité*. Il porte le caractére du Grand Dieu qui le remplit, & qui des thréſors immenſes de ſa bonté, tire inceſſamment des graces & temporelles & ſpirituelles, pour les répandre ſur les hommes, & des hommes qui eſtoient, ou qui ſont ſes cruels ennemis. Le Soleil eſt l'image de la benignité de Dieu, & ce grand Aſtre qui par un écoulement continuel de rayons, communique la vie & la lumiere au Monde, eſt un excellent Docteur pour enſeigner tous les hommes, à répandre inceſſamment des bienfaits ſur les perſonnes qui en ont beſoin. Le Chrétien y eſt particulierement obligé par la dignité où il eſt élevé. C'eſt un Sacrificateur, qui offre inceſſamment des Victimes dans le Temple de Dieu, ce Temple *ſpirituel* baſti de *pierres vives*, pénétrées de la grace du Saint Eſprit : Et comme les preſens de la Loy faiſoient des Sacrifices de pluſieurs eſpeces, d'agneaux, de boucs, de taureaux, de pigeons, de tourterelles, de farine, de parfum ; les Fidelles dans l'exercice de leur Sacrificature, offrent auſſi plu-

plusieurs Sacrifices spirituels : Des loüanges, des actions de graces, des prieres, des passions immolées à l'honneur de Dieu : Les bienfaits & les aumosnes font partie de ces Victimes spirituelles, selon l'ordre de Saint Paul, *N'oubliez pas la beneficence, ni la communication de vos biens, car Dieu prend plaisir à de tels Sacrifices.* Heb. XIII. 16. Il n'y a jamais eu de Religion qui se soit si bien acquitée de ces devoirs, que le Christianisme : Et il n'a pû souffrir d'estre inferieur en Charitez au Paganisme; & puis qu'il avoit de l'avantage sur luy par la saintеté des Mystéres, il estoit juste que la Liberalité répondist à la verité de la Doctrine. L'Eglise de Jerusalem ne faisoit que de naistre par la Prédication des Apostres, qu'elle suivit un genre de vie, qui étoit l'image de celle du Ciel. Tout y estoit commun. *Ils vendoient leurs possessions & leurs biens, & les distribuoient à ceux qui pouvoient en avoir besoin.* Act. II. 45. Il n'est pas possible d'observer par tout cette maniere de vivre, & l'Eglise de Jerusalem avoit des raisons particulieres d'en user ainsi. C'estoit une profession solemnelle de sa Foy pour les Oracles de Jesus Christ sur la ruïne de Jerusalem, qui devoit estre ensevelie sous un déluge de sang, & qui le fut trente-sept ans aprés les menaces que le Seigneur prononça dans l'admirable Sermon qu'il fit quatre jours avant sa mort sur la Montagne des Oliviers.

Mais si les Chrestiens dans les autres parties du Monde, ne vendirent pas leurs maisons & leurs terres, ils ne laisserent pas d'exercer une Charité, qui fut l'admiration des Etrangers, & la consolation des personnes qui en sentirent l'effect. Ils ne souffroient point de Mendians; Chaque Particulier, selon ses moyens, mettoit tous les Dimanches dequoy dans le Thresor de l'Eglise, pour assister ceux qui avoient besoin de secours. Les Prisonniers, & sur tout les Confesseurs ne manquoient de rien; les Dia-

Diacres & les Diaconeſſes trouvoient le ſecret de leur donner dans les Cachots, le raffraichiſſement qui leur eſtoit neceſſaire, & la compaſſion ſe joignant au devoir, il ſemble que tous les Chreſtiens eſtoient renfermez avec ces généreux Deffenſeurs de la Foy; Ils ſe ſouvenoient des Priſonniers *comme Priſonniers & tourmentez avec eux.* Peregrin, ce fourbe inſigne, qui profeſſa quelque temps la Foy, avoit éprouvé dans ſes fers la Liberalité des Chreſtiens: Elle l'avoit enrichi, & ce faux Philoſophe eut une fin telle que meritoit ſon hypocriſie; puis qu'il ſe jetta dans le feu, où il voulut prier, en criant, *Dieux Paternels & Maternels, recevez moy.* Les Perſecuteurs éprouvoient même des marques de la bénéficence des Perſecutez, & Polycarpe fit ſervir à manger aux Soldats qui avoient ordre de le prendre pour le conduire au ſupplice. Les Evêques ſe reſſentoient auſſi de la Liberalité des riches. Il ne faut que lire ce qu'Ammian Marcellin a écrit des Papes de Rome pour ſçavoir juſqu'à quel degré on portoit les Charitez. Cette opulence ſervoit de matiere à la plaiſanterie d'un Payen, qui diſoit, *Faites moy Evêque de Rome, & je ſeray Chreſtien.* Ces exemples font voir qu'on abuſe de tout. La pieté des Particuliers a enrichi l'Egliſe, les Filles comme de malignes viperes, ont percé le ſein de leur Mere. Les plus belles Vertus ont beſoin du ſecours de la Prudence, pour ne s'égarer point, ni ne faire pas de fauſſes démarches, & il faut que la raiſon preſcrive des bornes à la Liberalité.

*Diſtinction de la Beneficence & de la Liberalité.*

De grands Hommes ont confondu ſouvent la *Beneficence* & la *Liberalité*, parce qu'il n'eſt pas poſſible de les ſeparer, & qu'elles partent de même diſpoſition de l'ame. Cependant on ne fait pas mal de les diſtinguer, ſelon les deux manieres d'aſſiſtan-

ce qu'on peut accorder. On ſecourt un homme en neceſſité, ou par des actions, ou par de l'argent. La premiere eſt *Beneficence*, & la ſeconde *Liberalité*: Et Saint Paul les a diſtinguées dans ces paroles qu'il adreſſoit aux Hebreux, *N'oubliez pas la Beneficence, ni la Communication.* La Beneficence regarde les bons offices; la Communication ſe rapporte aux aumoſnes faites aux perſonnes qui en ont beſoin. Le Vulgaire qui eſt extrémement ſenſible à la pauvreté, ne manquera pas de donner l'avantage à la Liberalité, & l'idée d'excellence qu'il attache aux richeſſes, luy faira mettre à un plus haut prix une bourſe d'argent qu'une action généreuſe. Les Sages en jugent autrement. Un riche peut exercer ſans peine la Liberalité. Il ne faut que porter la main à la poche, ou donner un ordre à l'Aumoſnier. Une œuvre de Charité a un caractére plus noble & plus relevé. Il y a bien dans ces deux manieres une volonté généreuſe d'obliger: Mais l'une ſe tire du Coffre, & l'autre eſt puiſée dans la Vertu même. La premiere tarit la ſource de la Liberalité, la Benignité ſe détruiſant par la Benignité; les Thréſors, ſemblables aux Rivieres, diminuant par la diſtribution: Plus on les répand, moins il en reſte à partager. Mais ceux qui ſont bienfaiſants par vertu, par induſtrie, & par des actions de généroſité, multiplient par là les moyens d'obliger, en ſe faiſant des amis, qu'ils employent pour rendre ſervice, & ils prénnent une habitude d'aſſiſter promptement & de bonne grace, & le ſecours trouve une matiere plus étenduë pour ſe répandre. C'eſt ce que Ciceron a trés-judicieuſement remarqué: *De Off. L.* II. 5. *p.* D'ailleurs ce ne ſont que des perſonnes que la Fortune a diſgraciées, qui ont beſoin de la Liberalité des Grands: Et un eſprit délicat, préférera l'honneur que ſon Prince luy fait de luy donner ſa confidence, & de luy découvrir ſes ſecrets, aux Thréſors qu'il luy diſtribuë: Mais la Beneficence peut avoir pour objet les

les Teſtes Couronnées, & un avis judicieux donné à un Monarque, peut luy ſauver le ſçeptre, l'honneur, & la vie. Enfin, la Liberalité eſt ſouvent une matiere de corrompre le cœur de celuy qui en eſt l'objet: Et Ciceron a donné des loüanges à la Lettre que Philippe écrivit à ſon Fils Alexandre, qui tâchoit par des preſents d'acquerir la bienveillance des Macedoniens. *Par quelle raiſon avez-vous eſperé de trouver de la fidelité, en des hommes que voſtre argent a corrompus? En uſez-vous de la ſorte, afin que les Macedoniens vous regardent moins comme leur Roy, que comme leur Miniſtre, & leur Aumoſnier?* On remarque en effet que ceux qui ſe ſentent de la Liberalité des Grands, deviennent ordinairement plus intereſſez. Ils ſouhaitent de nouveaux preſents, ils ſont plus diſpoſez à les recevoir, & s'ils ſont trompez dans leur eſperance, ils en ont un dépit ſecret, qui diminuë l'eſtime & la reconnoiſſance qu'ils doivent à leur Bienfaicteur. Cela n'eſt pas également à craindre dans les bons offices, & on les rend ſans que l'avarice en ſoit excitée.

## *Effects de la Beneficence.*

On oblige donc en diverſes manieres qui doivent eſtre rangées entre les effects de la Beneficence. Une conſolation à un affligé, un conſeil fidelle à un amy, une recommandation auprés d'un Grand, une ſollicitation dans une affaire importante, ſont de bons offices, & les caractéres d'une ame généreuſe & débonnaire. C'eſt auſſi dans le plaiſir & la promptitude qu'on a de faire du bien, pluſtoſt que dans la choſe même, que conſiſte le bienfait. C'eſt par ces mouvements qu'il doit eſtre meſuré; ce qu'on donne n'eſt ſouvent ni bon, ni mauvais de ſoy; c'eſt la maniere qui en fait le prix, qui annoblit ce qui eſt ſordide, qui éléve ce qui rampe, & qui deshonore au contraire ce qui eſt excellent. Les faveurs

reſſemblent aux Sacrifices. Ce qui les rendoit agreables, n'eſtoient pas les bouquets de fleurs qui couronnoient les Victimes, ni l'or qui reluiſoit ſur leurs cornes : Elles plaiſoient à Dieu par la diſpoſition de l'Adorateur. Ainſi on ne peut jamais en matiere de bienfaits, s'excuſer ſur la pauvreté. On peut toûjours eſtre magnifique en obligeant de bonne grace. L'affection égale les thréſors des riches Princes : Et s'oublier ſoy-même pour les interêts d'autruy, croire qu'on eſt redevable quand on offre des occaſions de ſervir, les prévénir & les chercher, diſpenſer les graces avec des mains plus promptes que pleines, eſt l'ame des bienfaits. C'eſt ce que les Sages ont connu par les lumieres de la raiſon, & Dieu s'en eſt expliqué de même, par la bouche de Saint Paul, qui nous apprend qu'on ne doit jamais donner à contrecœur, & que *Dieu aime celuy qui donne gayement.* II. Cor. IX. 7. C'eſt pour cela qu'il eſtime un verre d'eau, & d'eau froide donné pour l'amour de luy. On ne peut faire de preſent plus vil que quelques gouttes de liqueur puiſées dans une fontaine avec un chetif vaiſſeau de terre. Il n'en couſte ni bois, ni peine pour la faire chauffer, cela pourroit augmenter la valeur du preſent : Le cœur donne un relief extréme à ce verre d'eau froide, & Jeſus-Chriſt le met à haut prix. Il faut auſſi que la Beneficence s'exerce ſans autre intereſt que celuy qui naiſt du plaiſir que donne la Vertu. C'eſt la Morale de Jeſus-Chriſt. *Si vous faites du bien à ceux qui vous font du bien, quel gré vous en ſçaura-t on ? Et ſi vous preſtez à ceux de qui vous eſperez de recevoir, quel gré vous en ſçaura-t-on ? Car les méchants preſtent auſſi aux méchants pour recevoir la pareille.* Luc VI. 34. En uſer autrement, c'eſt donner lieu à l'ambition, ou à l'amour propre, ou à l'importunité, & non aux beſoins d'un malheureux. Que le bienfait ſoit le plus precieux du monde, ſi l'on fait difficulté de l'accorder, s'il eſt differé, arraché, donné fierement,

ce

ce n'eſt plus Beneficence, & l'on perd la moitié de la reconnoiſſance qu'on eſperoit. Ce n'eſt donc point de la main, c'eſt de l'amour que les faveurs ſe doivent peſer. Seneque a remarqué ſur cela une particularité de la Vie d'Alexandre qui merite attention. Pour le feliciter de ſes Victoires, les Corinthiens luy envoyerent leurs Ambaſſadeurs, avec le droit de Bourgeoiſie, qu'ils luy accordoient dans leur Ville. Alexandre s'en mocqua d'abord, comme d'un preſent indigne d'un Conquerant, Maiſtre d'une partie du Monde : Mais il prit la choſe d'une autre façon, ayant ſçeu, que les Corinthiens n'avoient jamais fait cét Honneur qu'à Hercule, & ravy de l'eſtime qu'ils luy témoignoient, en l'égalant à un Heros qui avoit des Temples, & qu'on adoroit comme un Dieu : Il receut la Bourgeoiſie de Corinthe avec reconnoiſſance, en traitant civilement les Ambaſſadeurs. *Sen. de Ben. L.* I. *C.* 13. Rien ne prouve mieux que la volonté donne le prix au bienfait, & que les Employs, les Charges, les Dignitez, les bons Offices, ne ſont que les ſignes de la Beneficence, qui conſiſte dans les mouvements du cœur.

## *De la Liberalité.*

Nous avons dans la Beneficence, une ébauche de l'idée de la Liberalité, qui n'en differe que par la matiere de ſon objet, l'argent qu'on répand ſur les perſonnes qui en ont beſoin. Les vivres, les habits diſtribuez à propos, ſont compris ſous l'argent, qui eſt la meſure de tout ce qui entre dans le commerce de la vie, & avec lequel on peut ſe donner le neceſſaire. La diſtribution de l'argent n'eſt pourtant que le dehors de la Liberalité & le ſigne des mouvements de l'ame, qui ſont le veritable objet de toutes les Vertus. En effect ce n'eſt point l'exterieur qui fait le Liberal : C'eſt la diſpoſition du

cœur. Il eſt des Liberalitez de *Vanité*, qui cherchent l'eſtime des hommes, des Liberalitez de *Volupté*, qui ont pour but les plaiſirs des ſens, des Liberalitez d'*Imprudence*, qui ſe répandent ſans diſcrétion ſur d'indignes ſujets. Ce ne ſont pas là des vertus, ce ſont de veritables vices contraires à la prudence, à la temperance, à l'humilité. On peut auſſi eſtre trés Liberal en donnant peu, & avare en donnant beaucoup. La diſpoſition de l'ame fait cette diſtinction, & mettoit l'aumoſne d'une pauvre Veuve qui n'offroit dans le tronc que ſa pite, au deſſus des larges preſens des riches. La Liberalité régle donc les diſpoſitions du cœur pour les richeſſes, dont elle fait un bon uſage, ſelon la raiſon. L'Avare & le Liberal aiment l'argent, mais dans des veuës oppoſées. L'Avare pour le plaiſir de le poſſeder, ou pluſtoſt pour en eſtre poſſedé : Et le Liberal pour contribuer au ſoulagement des miſerables. Il amaſſe des richeſſes, il en fait un thréſor, il le répand de tous les coſtez & ſur toutes ſortes de ſujets : Et cela même porte un caractére de Vertu. Le ſoin d'amaſſer du bien en eſt la ſemence : le thréſor en fait l'habitude, & la diſtribution en eſt l'exercice : Ce ſont là des ébauches de l'original, & des ſignes qui répondent aux mouvements de l'eſprit.

Ainſi la Liberalité aime les richeſſes, comme une matiere à ſe ſignaler : Et elle en amaſſe de la maniere que le cœur recueïlle le ſang que la circulation y conduit, afin qu'il paſſe de là dans les artéres, pour eſtre reſpandu dans les parties du corps. Le Thréſor qu'elle fait, eſt le Magaſin des Pauvres, & c'eſt pour eux qu'elle travaille, en les regardant comme des Membres qu'il faut nourrir, & qu'on ne peut abandonner ſans ruïner l'harmonie du Corps de Jeſus-Chriſt. Ainſi la Juſtice & la Liberalité, ont cela de commun, que ce ſont des Vertus, qui regardent les autres hommes, puis qu'on n'eſt ni Juſte, ni

ni Liberal envers ſoy : Et elles ſe diſtinguent, en ce que la Juſtice rend à autruy ce qui luy eſt deu, au lieu que la Liberalité donne du ſien. Elle ne s'exerce point par des biens uſurpez & mal acquis : Et la profuſion des richeſſes d'autruy, bien loin d'eſtre une Vertu, eſt un veritable Vice, à qui le larcin ſert de fondement. Les riches qui ont baſty leurs fortunes de concuſſions, de fraudes, d'uſures, ont beau répandre ces Threſors mal acquis ſur les Pauvres, ils ne ſont point Liberaux, parce qu'ils donnent ce qui n'eſt pas à eux. Ils ſont doublement criminels par l'injuſtice & l'orgueïl qui regnent dans une même action. Injuſtice en donnant ce qu'ils devoient reſtituer, & faiſant les innocents complices de leurs brigandages : Orgueïl en voulant s'attribuer une Vertu qu'ils ne poſſedent pas.

L'homme a un ſi furieux penchant pour les richeſſes, qu'il en fait une de ſes plus violentes paſſions. Le cœur ſoûpire nuit & jour, *Qui nous fera avoir force biens ?* Il les regarde comme une Divinité qu'il adore, & dans les ames que la Grace a regenerées, il ſe trouve encore quelque portion ſecrete de ce malheureux venin. Les purſonnes qui ont fait leurs maiſons en paſſant de la baſſeſſe à l'opulence, ſont ordinairement plus attachez aux biens, que ceux qui ſont nez dans l'abondance. Les premieres ayant ſenty le poids de leur petite fortune, & les peines que leur a couſté l'acquiſition des richeſſes, redoutent davantage la pauvreté : Et cela fortifie l'inclination qui entraiſne du coſté d'une épargne outrée. Ce qu'il y a de ſurprenant, eſt que ce venin caché paroiſt dans la vieilleſſe, qui doit ſervir de motif à la Liberalité, par le voiſinage du tombeau. Il eſt vray, la mort ne diſtingue perſonne, mais du moins les jeunes peuvent joüir encore long temps de la vie, & les vieux ne le ſçauroient. Cela devroit détâcher des richeſſes, qu'on eſt ſeur d'abandonner dans quelques moments. Malgré cette

conſideration, on remarque toûjours que la Liberalité ſe refroidit avec l'âge, que les aumoſnes ſont plus étroittes & plus reſſerrées, & qu'on a plus de penchant à l'épargne, & à faire des thréſors cachez. C'eſt là un myſtére de Morale, qui n'eſt pas moins impénétrable que les myſtéres de la Nature. Car enfin il ſemble beaucoup plus naturel d'épargner dans un temps où l'on peut joüir de la vie, que quand on eſt ſur le point de la quitter. Eſt-ce que la froideur du ſang paſſe juſques dans l'ame, dont les mouvements ne ſont plus excitez avec la même vigueur ? Quoy qu'il en ſoit, cela nous apprend combien la Liberalité nous eſt neceſſaire pour corriger ce poiſon lent & ſecret de l'amour des richeſſes, & on ne ſçauroit l'exercer de trop bonne heure, afin d'en contracter une habitude dominante, qui dure juſqu'à nos derniers ſoûpirs, & qui croiſſe même avec les années.

## *Excellence de la Liberalité.*

On ne peut regarder la Liberalité comme la plus excellente de toutes les Vertus, puis que ſon objet conſiſte dans l'uſage des richeſſes, pour les diſpenſer ſagement. Cependant elle eſt trés-noble, puis qu'elle dompte une paſſion auſſi furieuſe que l'avarice; qu'elle contribuë à la conſervation des Eſtats, en récompenſant largement ceux qui les ſervent; en animant les Soldats & les Officiers à faire leur devoir; en decouvrant le ſecret des Ennemis par le moyen des Eſpions; en ſecondant la Valeur, qui ne s'en ſçauroit paſſer; en cultivant les Sciences, qui tomberoient dans le néant, ſi l'on n'eſtoit excité par les récompenſes, à s'y appliquer; & qu'elle emprunte même le ſecours des autres Vertus, pour exercer ſes actes. C'eſt tempérance quand elle modere le deſir des richeſſes : C'eſt valeur, quand elle combat la crainte de manquer de biens : C'eſt juſtice, quand elle

elle rend aux Pauvres ce que Dieu donne pour leur eſtre diſtribué. Auſſi l'Ecriture luy impoſe le nom de *Juſtice.* C'eſt ce que veut dire Salomon dans ce Paſſage. *Celuy qui ſeme la Juſtice, a une récompenſe aſſeurée.* Prov. XI. 18. Et l'Apoſtre a imité ſon expreſſion, en ſouhaitant aux Corinthiens, que *Dieu multipliaſt leur ſemence, & augmentaſt le revenu de leur Juſtice.* II. Cor. IX. 10. Cette Juſtice eſt la Liberalité qu'ils avoient exercée, & cette diſtribution de leurs biens reſſembloit à une ſemence qui ſe multiplie dans la terre. Dans le ſein de Jeſus-Chriſt, qui eſt l'objet des aumoſnes, en la perſonne des Pauvres, cette ſemence augmente par des bénédictions & temporelles & ſpirituelles : Et ces Charitez ne ſont pas auſſi dépendantes de noſtre liberté qu'on le croit. C'eſt une juſtice qu'on doit aux malheureux; & quoy qu'il n'y aît point de Tribunal ſur la terre qui puniſſe le crime commis en les negligeant, il n'eſt pas impuny devant Dieu. C'eſt une eſpece de larcin, qui leur eſt fait ; C'eſt leur pain que l'on retient : Ce ſont leurs habits qu'on renferme dans le coffre, c'eſt leur argent qu'on tient caché, & l'on s'enrichit à leurs dépens. Il eſt aiſé de s'en convaincre par les lumieres de la raiſon. Cét homme qui a un ſi gros revenu, & des coffres, des caves, des greniers ſi pléins, n'a pas beſoin de tout cela pour ſe nourrir, pour ſe loger, pour ſe veſtir. Peu d'eſpace, peu de grains, peu d'habits, ſuffiſent à un corps de cinq ou ſix pieds : Le reſte doit donc eſtre employé pour remedier aux beſoins des autres hommes, & les Riches ſont dans le Monde Politique, ce que la Mer eſt dans le Monde de la Nature ; où ce grand amas d'eaux, eſt la ſource des Rivieres qui courent dans toutes les parties de l'Univers. C'eſt là l'image du devoir des perſonnes opulentes, & la Providence qui a enfermé les eaux de la Mer dans ſon vaſte canal, a mis dans les maiſons des Riches,

les threſors comme des ondes, qui doivent couler de tous coſtez, par des ruiſſeaux de Charité.

Ce n'eſt pas perdre ſes biens, c'eſt les augmenter que de les diſtribuer, & ils produiſent un grand intereſt, dans le temps & dans l'éternité. Il n'y a rién qui attire tant d'eſtime que la Liberalité. Les hommes luy donnent des loüanges, elle ſe fait des Amis, les Pauvres regardent comme leur Pere un homme qui les aſſiſtoit, & ils arroſent ſon tombeau de larmes; Pompe funébre plus brillante que la ſepulture des Roys. Si les Morts avoient du ſentiment, Dorcas auroit eu de la joye à la veuë d'une foule de Veuves qui ſe preſenterent à Saint Pierre en pleurant, & en luy monſtrant les robes & les habits que la Defuncte leur donnoit. La Sageſſe excite de la jalouſie: la Juſtice cauſe des murmures; la Valeur fait des envieux: la Liberalité ne choque perſonne: Et il n'eſt point de cœur aſſés malin, pour luy réfuſer ſon adminiſtration. Saint Jeroſme dans ſa Lettre à *Nepotien*, témoigne qu'il n'a jamais veu mourir de mort tragique aucuns de ceux qui exercent la Charité, parce qu'ils ſont aſſiſtez des prieres que pluſieurs Interceſſeurs offrent pour leur conſervation. C'eſt particulierément cette Vertu qui rend la memoire d'un homme precieuſe à la poſterité. Elle renaiſt par la conduite des Avares, à laquelle on oppoſe les Charitez du Défunct. C'eſt en un mot, le ſecret de changer des Thréſors fragiles, & qui periſſent tous les jours par les coups de la Fortune, & par les mains des Voleurs, en biens éternels, que rien n'eſt capable de ravir. Ils ſont entre les mains de Jeſus-Chriſt, qui ſe charge de récompenſer les Liberalitez des bonnes Ames: Et il le fera d'une maniere ſi publique & ſi glorieuſe, qu'il n'eſt rien qu'on ne doive luy ſacrifier. Heureuſe récompenſe de recevoir des éloges de la bouche du Fils de Dieu, qui dira à la veuë des hommes

mes & des Anges, *j'ay eu faim, & vous m'avez donné à manger; j'ay eu soif, & vous m'avez donné à boire; j'estois nud, & vous m'avez vestu.*

*De l'Aumosne. Diversité de l'Aumosne parmy les Juifs.*

Cela nous engage à parler de l'Aumosne, qui fait partie de la Liberalité. La Providence n'a pas voulu que les biens fussent également partagez, afin que cette inégalité servist de lien pour unir les hommes par la subordination : Qu'il y eust des Serviteurs & des Maistres, des Pauvres & des Riches, qui selon leurs conditions, exerçassent diverses Vertus, Les Riches, la Liberalité ; les Pauvres, la Reconnoissance, & qu'ils s'unissent tous en un même Corps, comme des Membres qui se doivent une assistance mutuelle : Les Pauvres ayant besoin des Riches pour leur aider à gagner leur vie; & les Pauvres étant necessaires aux Riches pour soûtenir leur grandeur. Ces distinctions établies par la Sagesse de Dieu, sont le fondement de l'Aumosne, & il a voulu que les Grands fussent les Images vivantes de sa Benignité, qu'ils brillassent de quelques rayons de sa Gloire, par le pouvoir & la volonté de faire du bien, & qu'ils ressemblassent aux veines & aux artéres, qui portent le sang par tout le corps, sans en retenir que ce qui sert à leur nourriture. La Religion naturelle, qui se régle par les lumieres de la droite raison, découvre la necessité de l'Aumosne; les plus barbares ayant compassion de leurs semblables, pour remedier à leurs besoins : Et un Etat periroit bien-tost, si les Pauvres ne trouvoient du secours dans l'opulence des Riches. On ne verroit que seditions, la cruelle passion de la faim changeroit les femmes en furies, & les maladies contagieuses, qui sont les filles de la disette, s'attaqueroient aux riches, pour les punir de leur cruauté. Mais la Religion de Jesus-Christ a des motifs plus forts pour

pour nous engager à l'Aumoſne. Elle la regarde comme un moyen d'appaiſer la colére de Dieu, & de luy arracher les armes qu'il prend pour punir le crime. Ce fut le conſeil que Daniel donnoit à Nebucadnetſar, menacé d'un épouvantable chaſtiment; *Rachete tes pechez par Aumoſnes, & tes iniquitez en faiſant Miſericorde aux Pauvres. Ce ſera la continuation de ta proſperité.* Dan. IV. 27. Daniel ne luy preſcrit point des Jeuſnes que le Roy de Ninive employa, point de Prieres, dont la force eſt admirable pour détourner les coups dont les pecheurs ſont menacez. Il luy recommande des Aumoſnes, parce que ce ſont des actes de pitié agreables à Dieu, & qui renferment même des Prieres naturelles pour exciter la Miſericorde, qui ſe réveille par des actions qui portent ſon caractére. C'eſt ce qui a fait tenir à Jeſus-Chriſt ce diſcours aux Phariſiens plongez dans l'avarice. *Faites des Aumoſnes larges de ce que vous poſſedez, & toutes choſes vous ſeront pures.* Luc XI. 45. Dans la Miſericorde, dont l'Aumoſne eſt un acte, on trouve un rayon de lumiere, qui purifie l'ame; & les vœux de ceux qui reçoivent du ſecours dans leurs beſoins, obtiennent pour celuy qui l'accorde, la grace du Saint Eſprit qui les purifie.

Les Juifs étoient grands Aumoſniers, & ils exerçoient la Charité en pluſieurs manieres. L'Aumoſne de la *Corbeille* étoit ramaſſée tous les jours par trois perſonnes choiſies, & diſtribuée par trois autres aux Mendians de quelque Religion qu'ils fuſſent; & l'on y mettoit les vivres qu'on leur deſtinoit. L'Aumoſne du *Tronc* étoit pour les Pauvres de la Ville, & chaque Juif y contribuoit ſelon ſes moyens au jour du Sabbath, où ils s'aſſembloient dans la Synagogue, & elle leur étoit diſtribuée le ſoir. Cette Aumoſne précédoit les Prieres publiques, comme une eſpece de Sacrifice, qui purifioit les Adorateurs, & rendoit leurs vœux plus agreables

bles à Dieu, dont la Grace ſe réveillaſt par des actions de Charité. L'Aumoſne du *Champ* étoit partagée en trois parties, dont Moyſe fait mention. *En moiſſonnant, vous n'acheverez point de moiſſonner le bout de voſtre Champ, vous ne glanerez point ce qui reſte de la moiſſon, vous ne grapillerez point la vigne, vous la laiſſerez à l'Etranger.* Levit. XIX. 9. Cette Loy s'étendoit auſſi aux oliviers, comme on l'apprend du Deuteronome. *Quand tu battras tes oliviers, tu n'y retourneras point pour chercher branche aprés branche, c'eſt la part de l'Etranger & de l'Orphelin.* Deuteron. XXIV. 20. On appelloit à trois diverſes repriſes les Pauvres à ces Collectes : Et le Maiſtre venoit au Champ pour les authoriſer par ſa preſence à s'y trouver. Le matin étoit l'heure des Nourrices pendant le repos de leurs petits. Le midy eſtoit deſtiné aux Enfants ; le ſoir eſtoit reſervé pour les Vieillards, afin qu'il n'y euſt point de partie du jour, qui ne fuſt marquée d'un caractére de Liberalité. *Ligf. Hor. Heb. in Matth.* VI. L'Aumoſne de la *Dixme*, ſe levoit tous les trois ans, aprés les Premices & la Dixme des Levites, ſelon l'ordre de la Loy. *Au bout de trois ans, tu tireras toutes les Dixmes du revenu de cette année là, & le Levite, l'Etranger, l'Orphelin, & la Veuve en mangeront & ſeront raſſaſiez, afin que Dieu te beniſſe.* Deuter. XIV. 29. Toutes ces Loix témoignent combien la Providence s'intereſſe au ſoulagement des Pauvres ; & ſa conduite eſt un grand exemple pour ne les pas abandonner.

## *Raiſons pour eſtre Aumoſniers.*

Mais la Charité n'a jamais deu s'exercer mieux que ſous l'Evangile, où la Grace regne, & où les hommes deſcouvrent toute l'étenduë de la Miſericorde de Dieu. C'eſt là que Jeſus-Chriſt s'eſt dépoüillé de ſa Grandeur pour ſe faire Pauvre, afin de nous apprendre à aimer les Pauvres, qui ont l'honneur

neur de luy reſſembler, & qu'il protege particulierement comme ſes vivantes Images : Et l'Aumoſne luy eſt ſi agreable, qu'il la regarde comme un Sacrifice de bonne odeur, qui luy plaiſt infiniment. Il ſe confond tellement avec les Pauvres, qu'il ne veut pas en eſtre diſtingué. Leur ſoif, leur faim, leur nudité, eſt la nudité, la faim & la ſoif de Jeſus-Chriſt : Et il nous enſeigne par là, que c'eſt luy qui ſe preſente à nous ſous les haillons & la maigreur des Pauvres, & qu'il faut les recevoir avec toute la tendreſſe que merite le Roy du Ciel, & que manquer à ce devoir, c'eſt s'expoſer aux juſtes effects de ſa colére. Il connoiſſoit bien le cœur des hommes, qui par des mouvements de cruauté, d'avarice, d'orgueïl, détournent les yeux des Pauvres, qui implorent leur ſecours; toute l'aſſiſtance qu'ils ont à leur donner eſt, *Dieu vous aſſiſte.* Dieu leur accorde du ſecours en les envoyant à des perſonnes qui ont dequoy, & qu'il a établies comme ſes Aumoſniers, & s'ils n'executent pas ſon ordre, c'eſt une deſobeïſſance qui merite chaſtiment. Ce *Dieu vous aſſiſte*, dont on ſert ordinairement le Pauvre, eſt tenter Dieu, en luy demandant des Miracles ſans neceſſité. Dieu aſſiſte par les Aumoſnes des Riches, comme il donne les grains par la pluye & le Soleil, & ce *Dieu vous aſſiſte*, demande qu'il abandonne l'ordre de la Nature, afin d'ouvrir encore une fois le Ciel pour la diſtribution de la Manne, ou pour la deſcente d'un Ange, qui vienne avec du pain & une phiole d'eau à la main pour nourrir ce Pauvre, comme un autre Elie. Auſſi Jeſus-Chriſt a employé les expreſſions les plus vives & les plus fortes, afin d'engager à l'Aumoſne, & tous les Sacrements nous en font d'admirables leçons.

C'eſt ce que Gregoire de Nazianze repreſente parfaitement bien dans ſon Oraiſon du Bapteſme, où il veut que le ſouvenir des ſacrez Myſtéres du Salut, excite la Liberalité. *Vous avez*, dit-il, *un bien-*

*bénfait qui rappelle pluſieurs preceptes à voſtre memoire. Un Pauvre ſe preſente-t il à vous? Penſez à quelles rachefſes vous eſtes élevé, de la derniere pauvreté. Un homme ſans pain ni breuvage, un Lazare poſſible, eſt-il couché à voſtre porte? Que la Table myſtique dont vous avez approché, que ce Pain à qui vous avez participé, que cette Coupe que vous avez priſe, eſtant initié aux ſouffrances de Jeſus Chriſt, vous inſpire de la compaſſion. Un Eſtranger qui n'a point de logis pour s'y retirer, ſe laiſſe-t-il tomber à vos pieds? Reçevez le pour l'amour de celuy qui a bien voulu eſtre outragé pour vous dans un Pays, dont il eſt le Maiſtre, qui eſt venu chez vous par ſa Grace, & qui vous tranſporte à la maiſon du Ciel. Imitez Zachée, hier Peager, aujourd'huy généreux & Liberal: Offrez tous vos biens à Jeſus-Chriſt qui entre chez vous, afin qu'aprés l'avoir contemplé dans le bas âge où vous eſtes par le corps, vous ſoyez élevé par l'eſprit. Un Malade, un Bleſſé ſe tient-il en voſtre preſence? Soyez touché par la gueriſon que Jeſus-Chriſt accorde à vos playes: Et ſi vous trouvez un homme nud, donnez luy des habits, pour honorer Jeſus-Chriſt qui vous ſert de robe.* Naz. Or. XL. p. 660. Ce même Pere nomme l'Aumoſne, *la Voye abregée du Ciel*, & c'eſt le moyen d'avancer beaucoup en peu de temps. Il ſemble d'abord que c'eſt perdre le bienfait, un Pauvre n'ayant pas moyen de le rendre, & ſi l'on en eſperoit quelque ſervice, on ſeroit plus Liberal pour luy. C'eſt aux Grands qu'on fait des preſents, dans la penſée de ſe les rendre favorables, & de profiter de leur credit. Ils reſſemblent à la Mer, où les Fleuves vont porter leurs eaux, ſans les répandre dans les ruiſſeaux. Ces preſents ſont mercenaires, au lieu que ceux qu'on fait au Pauvre ſont généreux, parce qu'ils ſont ſans intereſt. Ils ne ſont pas perdus pour cela, ils produiront une récompenſe que les Monarques ne ſçauroient donner, puis que le Fils de Dieu ſe charge de l'o-

bliga-

bligation des Pauvres, & qu'il luy payera un jour de toute la gloire du Ciel.

### *Occaſions où l'Aumoſne doit eſtre faite.*

On eſt indiſpenſablement obligé de donner l'Aumoſne en deux occaſions, qui ſont renfermées dans le diſcours de Saint Jean. *Celuy qui a des biens de ce Monde, & ferme ſes entrailles à ſon Frere quand il le voit en neceſſité, la Charité de Dieu ne peut demeurer en luy.* I. Jean I II. 17. Il faut donc d'un coſté qu'on ſoit en eſtat de l'aſſiſter, & ſi on n'y eſt pas, c'eſt aſſez qu'on aît du regret de ne pouvoir contribuer à ſon ſoulagement, & qu'on luy donne le ſecours dont on eſt maiſtre, par des vœux & par les bons offices qui dépendent de nous. Il faut auſſi que la neceſſité ſoit connuë, & elle l'eſt en deux maniéres, ou diſtinctement ou confuſement. On ſçait en général que tous ne ſont pas riches, quoy qu'on ignore en particulier ceux qui ſont en beſoin. On pourvoira à leur aſſiſtance, en portant dans la boîte des Diacres, aux jours de prédication, ce qu'on deſtine au ſecours des pauvres. Cette loüable coûtume a paſſé des Juifs parmi les Chreſtiens. Ils portoient tous les Dimanches leurs Aumoſnes à l'Egliſe, ſelon leurs moyens. Juſtin Martyr dit, que cette contribution volontaire eſtoit miſe entre les mains de l'Eveſque, qui la diſtribuoit, & Tertullien dans ſon Apologetique, remarque qu'il y avoit dans l'Egliſe une eſpece de *coffre*, ou l'on mettoit ſans contrainte ce qu'on vouloit donner, ſans taxe d'une certaine ſomme, parce qu'on ne faiſoit pas une vanité de la Religion. Ces contributions eſtoient un *depoſt de piété*, qu'on n'employoit pas en bonne chere ; on le conſacroit à nourrir, à enſevelir les pauvres, & à donner du rafraichiſſement aux Confeſſeurs qui travailloient aux mines. Cela

ſe

ſe peut nommer l'Aumoſne générale, où l'on ne conſidére perſonne diſtinctement.

Mais il y a encore une Aumoſne particuliére, quand la neceſſité d'une perſonne eſt connuë. On doit luy accorder le ſecours qu'elle demande au nom de Dieu: & une Interceſſion auſſi puiſſante que celle-là, doit toucher les plus inſenſibles. Certains Caſuiſtes diſpenſent de la neceſſité de donner l'Aumoſne, ceux qui ont une connoiſſance *probable*, qu'on la recevra d'une autre main. Ce ſentiment ne doit pas trouver de Protecteurs, parce que les choſes probables n'arrivent pas toûjours. On ſe peut tromper dans ſes conjectures : ainſi le Pauvre periroit par noſtre faute ; une aſſiſtance douteuſe ne ſuffiſant pas à une neceſſité certaine. Il faut donc donner en cette occaſion, & empêcher le cœur de ſe fermer, ſous prétexte qu'il eſt *probable*, qu'il y aura aſſez de perſonnes charitables pour aſſiſter un malheureux. Mais quand on a une aſſeurance infaillible qu'il trouvera du remede ailleurs, on peut reſerver ſon Aumoſne pour un autre ſujet, qui en aura plus de beſoin.

## *De quoy l'Aumoſne doit eſtre faite?*

Il n'eſt point de perſonne aſſez déraiſonnable pour nier que l'Aumoſne ne doive eſtre faite de ſes propres biens. Ceux qu'on ne poſſede que par des moyens injuſtes, & par des uſurpations, ne ſont pas une matiere de Liberalité. Le Donataire ſera ſecouru ; mais le Donateur n'en retire aucun avantage, parce que l'Aumoſne & le Larcin ſont incompatibles. Les Partiſans qui ſe ſont enrichis dans les Affaires, ont beau ſe flater de rendre legitime ce qu'ils ont mal acquis ; pour en donner une partie aux Pauvres. Ce qu'ils ont amaſſé au delà de leurs gages, demeurera toûjours Larcin : Et ils ne donnent rien du leur, puis qu'ils n'ont aucun droit au ſurplus. Auſſi Zachée s'eſtant converty, rendit le

*quadruple* de ce qu'il avoit pris par de mauvais moyens, & par cela même, il avoüoit que c'eſtoit vol, puis qu'il payoit l'amende que la Loy de Moyſe impoſoit au larcin. C'eſt auſſi la penſée de Saint Paul, en nommant l'Aumoſne un *Sacrifice*. Les Victimes devoient appartenir à celuy qui les offroit, parce que Dieu n'eſt point appaiſé par ce qui l'offenſe. C'eſt ce que l'Eccleſiaſtique remarque ſagement, en comparant ce Sacrifice du bien des Pauvres, à l'action barbare d'un homme qui immole un Fils en la preſence de ſon Pere. *Eccl.* XXXIV. 25. Ainſi l'Aumoſne d'un bien uſurpé, eſt un maſſacre des Enfans de Dieu, ſous les yeux duquel il ſe commet; le ſang de ces miſerables Victimes réjailliſſant juſques dans le ſein de leur Pere. Il y a des cas, ſelon Thomas d'Aquin & ſes Diſciples, où l'Aumoſne peut eſtre faite de larcin : Un Religieux qui n'a rien en propre, pouvant prendre des biens du Convent, pour aſſiſter un Pauvre dans l'extréme neceſſité. *Sum.* XXII. *Qu.* 3. Ce cas ſeul découvre les inconvenients de la vie Monachale, où l'on ne ſçauroit faire de Charitez ſans larcin ; Mais on peut mettre la queſtion dans un autre eſtat, en demandant ſi un Serviteur peut diſpoſer des biens de ſon Maiſtre pour ſecourir un homme à la derniere extrémité? D'un coſté, l'Ecriture ne permet pas de faire du mal, afin qu'il en arrive du bien : Et c'eſt pecher que de diſpoſer du bien d'autruy ſans ſa permiſſion. De l'autre, il paroiſt rude de laiſſer perir à ſes yeux un miſerable ſans le ſecourir. Nous ne doutons point que le Serviteur en cette conjoncture ne puiſſe employer à une ſi bonne œuvre, quelque portion des biens de ſon Maiſtre, parce que par l'extréme neceſſité, le tien & le mien ceſſent, pour mettre les choſes dans un eſtat naturel, où les biens ſont communs. D'ailleurs un Serviteur a ſujet de croire, que ſon Maiſtre eſt aſſez équitable, pour donner ſon approbation à une action ſi charitable & ſi neceſſaire ; parce qu'il ſeroit cri-

criminel d'y refuſer ſon conſentement : Et comme le Serviteur ne doit pas avoir une ſi mauvaiſe opinion de ſon Maiſtre, il peut donner comme ſeur de ſa volonté.

*Si l'Aumoſne doit eſtre faite du neceſſaire?*

Mais s'il eſt conſtant en général, que le bien en propre eſt la matiere de l'Aumoſne, il y a quelque difficulté juſqu'où elle doit s'eſtendre, parce qu'il y a des biens *neceſſaires*, & des biens *ſuperflus*. Les ſuperflus ne ſont point de queſtion, & ce ſeroit une rigueur indigne d'un Chreſtien, de n'accorder pas à ſon Frere, une partie de ſon abondance, pour remedier aux beſoins, ſous leſquels il gemit. Aprés que les cinq mille hommes eurent eſté raſſaſiez des cinq pains que Jeſus-Chriſt avoit multipliez; il voulut que les reſtes fuſſent ramaſſez pour eſtre diſtribuez, & il enſeigne dans cét exemple, à conſacrer ſon ſuperflu à la Liberalité. Les biens neceſſaires, le ſont à deux égards, neceſſité de *vie*, neceſſité d'*eſtat*. Il faut plus de richeſſes à un homme conſideré comme Noble, comme Magiſtrat, comme Capitaine, que comme Particulier. Ainſi on met en queſtion, ſi les biens qui ſervent à ſouſtenir ſon rang, ſont la matiere de l'Aumoſne, & doivent eſtre ſacrifiez au ſoulagement des Pauvres? Des Caſuiſtes le nient par cette raiſon, qu'*on n'eſt pas obligé de vivre d'une maniere qui ne convienne pas à ſa condition*. Cette déciſion favoriſe trop la gloire de l'homme, & met la Charité trop au rabais. Si donc les Pauvres ſont réduits à une telle neceſſité, que leur vie ne puiſſe eſtre conſervée, à moins que les Nobles ne retranchent de ce qui eſt neceſſaire à leur eſtat, pour ſe contenter de ce qui eſt neceſſaire à la Nature; il eſt raiſonnable de ſacrifier les biens temporels à la vie du Prochain, qui leur doit eſtre préférée, puis qu'elle eſt plus excellente. C'eſt la leçon que don-

ne l'exemple de Jeſus-Chriſt, qui s'eſt fait *pauvre pour nous enrichir* : Et je doute fort que ce fuſt une bonne raiſon à luy alleguer quand il ſe plaindra qu'on ne luy a point donné à manger lors qu'il *avoit faim*, qu'on n'eſtoit point obligé de vivre d'une façon qui n'euſt point d'aſſortiment à la condition, où il l'avoit mis. Il répondroit bien-toſt, qu'étant le Maiſtre du Monde, il avoit voulu naiſtre & vivre dans la baſſeſſe, & d'une maniere trés-indigne de ſa dignité, parce que la veritable grandeur de l'homme conſiſte dans l'exercice de la Charité. La Magnificence eſt une Vertu digne des Grands; elle doit pourtant ceder à la Miſericorde ; Auſſi les Eveſques dans de ſemblables extrémitez, n'ont point épargné les vaiſſeaux d'or & d'argent, ni les précieux meubles de l'Egliſe, qui luy donnent moins de luſtre que la Benignité. Pour les biens neceſſaires à la nature, on n'eſt pas obligé de s'en dépouïller, ni de ſe laiſſer mourir de faim pour en préſerver d'autres; la Charité devant obſerver des degrez de proximité, dont le premier commence par ſoy-même.

### *Si le Preſt ſuffit pour eſtre Charitable ?*

On a cherché des moyens d'accorder l'Avarice & la Liberalité, par un temperament des deux : C'eſt le preſt. Le devoir, dit-on, que Dieu nous impoſe, eſt de ſecourir le Prochain; & cela ſe peut par deux voyes, par la Donation, ou par le Preſt. Un homme a eſté dépouïllé des Voleurs, qui l'ont mis en chemiſe, c'eſt aſſés de luy preſter un habit, qu'il doit rendre quand il ne luy ſera plus neceſſaire. J'avouë que le preſt peut ſuffire, quand celuy qui emprunte ſera dans quelque temps en eſtat de rendre ce qu'il a receu ; Mais s'il n'y eſt pas, c'eſt pecher contre la Miſericorde, que d'accorder un ſimple preſt : Et il eſt aiſé par cette voye, d'anéantir le pre-

précepte de l'Aumoſne: On preſtera toûjours ſans donner jamais. En général il y a de la difference entre les choſes qui ſe conſument par un ſimple uſage, comme les vivres, & celles qui ne ſe conſument pas tout d'un coup, comme les habits; on peut pluſtoſt preſter les uns que les autres: Et on doit donner touts les deux dans l'extréme neceſſité. Ne cherchons donc point les moyens de nourrir une inclination d'épargne, à laquelle on n'eſt naturellement que trop porté. Faiſons nous des Amis de nos richeſſes, qui ne peuvent mieux eſtre employées. Ouvrons nos maiſons aux Pauvres: Saint Paul a recommandé l'hoſpitalité, en remarquant, qu'on a quelquefois logé des Anges ſans le ſçavoir. Ce ne ſont pas des Anges, qui ne ſont que des Serviteurs; c'eſt le Maiſtre des Anges qo'on a l'honneur de recevoir chez ſoy. Faiſons couler les ruiſſeaux de nos Liberalitez dans les màins des Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt, pour adoucir la miſere de leur condition. Semons abondamment dans le ſein des Pauvres, comme dans un *Champ benit de l'Eternel*, qui nous rapportera cent fois autant. Ces genereux Amis publieront nos loüànges ſur la Terre & dans le Ciel, & lors que nous paroiſtrons devant le Tribunal du Juge du Monde, ils nous y recevront à bras ouverts, en recitant tout haut les Liberalitez que nous avons exercées, en leur donnant du pain & des habits, dans leur beſoin. Une des plus belles actions de Saint Baſile, eſt le ſoin qu'il eut des Pauvres dans la famine qui déſola la Cappadoce. Gregoire de Nazianzè dit, que ſon Ame ne pouvoit pas diſtiller de la manne, ni multiplier les pains, mais qu'il employa la même Foy, pour faire des choſes qui avoient le même but, & qui eurent le même ſuccez. Il ouvrit par ſes perſuaſions & ſes prieres, les greniers des Riches, & ayant en ſuite aſſemblé une troupe de Vieillards, d'Enfans, & de Femmes, qui mouroient de faim; il leur ſervit en abondance des

legumes, & des viandes ſalees, à la maniere de la Cappadoce, & il s'employa ſoy-même à ce charitable office, afin de travailler en même temps à conſoler l'eſprit & le corps. *Naz. Or.* XX. 342.

## *De la Magnificence.*

Il ne ſeroit pas à propos de finir le Traité de la Liberalité, ſans parler de la *Magnificence*, qui eſt le plus haut degré de cette Vertu. Touts les Liberaux ne ſont pas Magnifiques; Mais touts les Magnifiques ſont Liberaux; parce que la Magnificence conſiſte dans une effuſion abondante d'argent, ſelon la Prudence. La Valeur a quelque influence ſur la Magnificence, qui combat la crainte que cauſe la diminution des Threſors, comme la Valeur s'oppoſe à la frayeur du peril qui menace la vie. Il y a des perſonnes ſi attachées aux biens, qu'ils ne leur ſont pas moins chers que leur propre vie. La Magnificence chaſſe cette inclination baſſe & ſordide, en deſtinant l'argent à ſon veritable uſage. On ne le tire pas des mines pour l'enterrer encore. Il s'en faut ſervir, & ceux qui ſont dans un degré d'élevation au deſſus du commun, s'en diſtinguent par une dépenſe magnifique, qui éclate par tout: Dans la Table, dans l'Equipage, dans les Meubles, dans les Maiſons, dans les Edifices publics, dans les Aumoſnes, dans les Bienfaits. Il faut agir noblement & ſplendidement par tout, rien n'eſtant plus indigne d'une belle Ame, que certaines manieres baſſes & ſordides, qui terniſſent l'éclat de ce qui avoit attiré l'eſtime du Monde. Cela découvre le fond d'une Avarice cachée; & la Magnificence eſt pluſtoſt une qualité de contrainte, que d'inclination. Les Avares paroiſſent en certaines occaſions avec plus d'éclat que les Magnifiques; mais comme ils ſortent de leur eſtat naturel, & ſe font violence, cette humeur liberale & ſplendide ſe diſſipe bien toſt: La Magnificen-

ficence n'eſt donc point une qualité d'intervalle, c'eſt une habitude conſtante, qui ne ſe dément jamais, & qui conſerve toûjours ſon caractére. Ce n'eſt pas même aſſés, que de répandre de l'argent à pleines mains; il faut encore obſerver des manieres de bienſeance, & donner à ce qu'on fait un air de grandeur, qui ne plaiſe pas moins que la choſe même. Qu'un Diamant ſoit fin, ſoit gros, ſoit vif, il perd beaucoup de ſon prix quand il eſt mal taillé & mal mis en œuvre. On voit des Equipages qui couſtent beaucoup, & des Tables chargées de bonnes viandes, où il n'y a rien de magnifique, parce qu'il n'y a ni cette propreté, ni cette élégance, qui fait le relief de la dépenſe. Comme pour eſtre Juſte, il faut faire des actes de juſtice, & les faire juſtement: On peut dire auſſi qu'on doit eſtre magnifiquement Magnifique, en donnant à la dépenſe qu'on fait, un tour délicat & noble, qui plaiſt infiniment. La ſomptuoſité n'eſt pas un vice, c'eſt une belle qualité dans les Grands. Rien n'eſt plus capable de leur attirer l'eſtime du Monde. Les Princes doivent ſur tout ſe diſtinguer par là, s'ils veulent gagner le cœur & l'admiration de leurs Sujets. C'eſt ainſi que Salomon s'eſt élevé à une gloire dont l'éclat s'eſt répandu dans tous les Siécles. Sa Maiſon, ſon Thrône, ſa Table, ſes Gardes, tout eſtoit magnifique: Et s'il euſt veſcu moins ſplendidement, il n'auroit pas eu l'honneur de voir une Reyne quitter ſon Pays, pour rendre un hommage volontaire à ſa gloire. Quelque grand que puiſſe eſtre un Roy par ſa Politique, par ſon Génie, par ſa Valeur, il s'expoſe au meſpris, & fait parler deſobligeamment de luy par ſa meſquinerie: Et ce n'eſt pas un beau trait dans ſon Hiſtoire, qu'il aît porté un chapeau gras, dont l'ornement eſt une petite Image de plomb; & qu'on liſe des Memoires, où l'on employe ce qu'on a débourſé pour un Tailleur, qui a mis des *Manches neuves à l'habit du Roy*. La Magnificence d'un Prince,

en le faiſant eſtimer & de ſes Sujets, & des Etrangers, aſſeure mieux la tranquillité de l'Etat : Elle fait fleurir les Arts, elle donne aux Pauvres les moyens de gagner leur vie dans un travail honneſte, elle attire des ſpectateurs, qui viennent en foule, pour admirer les Palais, les Jardins, les Caſcades, les Temples, les Edifices publics, & tout ce qui peut faire le plaiſir des yeux. En un mot, la Magnificence eſt l'image du mouvement des eſprits dans le corps humain. Le ſang leur ſert de matiere, & ils coulent du cerveau, comme de leur ſource, pour ſe répandre dans les nerfs. Ainſi les Tributs & les Tailles roulent dans les Thréſors du Prince, & il les diſtribuë ſur ſon Peuple, en leur donnant moyen d'exercer leurs profeſſions.

## *Des Bornes de la Magnificence.*

Cependant la Magnificence des Grands ne doit pas accabler les Petits. Leur ſageſſe & leur benignité la doivent régler. C'eſt une action qui crie vengeance, d'employer à de ſuperbes baſtiments, le travail des Pauvres ſans les payer. C'eſt les approcher du Ciel pour y faire mieux entendre leurs plaintes : Et l'on peut dire de ces Ouvrages, comme des Conqueſtes d'Alexandre le Grand, que ce ſont d'*illuſtres Larcins*. Ils ſont baſtis du ſang & des larmes des Pauvres; & la malediction qu'ils leur donnent, ne tombera pas ſans effet. Dieu défend de garder juſques au lendemain le ſalaire du Mercenaire. *Levit.* XIX. 13. Il n'eſt pas en eſtat d'attendre; ſa Famille ſe nourriſſant du fruit de ſon travail : Et c'eſt violer doublement les ordres de Dieu, que de retenir pluſieurs mois ce ſalaire, avec des menaces de faire tout perdre, ſi l'on abandonne l'ouvrage. La paſſion de paroiſtre Magnifique, fait ſacrifier pluſieurs Vertus à cette Vertu, qui ceſſe de l'eſtre dans l'injuſtice & dans l'imprudence. La Morale de Jeſus-

ſus-Chriſt a pourveu à ces deſordres, & il ne faudroit que l'écouter pour ſe régler mieux. *Qui eſt celuy qui voulant baſtir une Tour, ne calcule la dépenſe, de peur qu'ayant poſé le fondement ſans achever l'ouvrage, on ne ſe moque de luy?* Luc XIV. 28. En meſurant ſa dépenſe à ſon bien, on ne s'expoſeroit pas à la riſée; & pour s'en garentir, on prend une voye pire, en aimant mieux eſtre décrié comme injuſte, que comme imprudent. La cauſe de ce deſordre eſt, qu'on ſe fait une fauſſe idée de Magnificence, comme ſi elle conſiſtoit ſeulement dans une groſſe dépenſe en ouvrages, & dans une pompe d'éclat. Si on fait baſtir une Egliſe, ſi on conſacre un riche Autel, les Panegyriſtes s'épuiſent en Eloges; on louë le zele & la pieté du Donateur: Et cét Autel & ce Temple, ne ſont qu'une Colomne que le Donateur érige à ſa vanité, & qui eſt compoſé du débris des malheureux qu'on a dépoüillez. La veritable Magnificence ne détruit jamais l'équité, ni la droite raiſon, & quand elle y manque, c'eſt un vice, & un vice des plus dangereux: Un faſte, un orgueïl, une cruauté inſupportable. Un Prince qui veut faire une dépenſe plus grande que ſon revenu, ne manque jamais d'accabler ſes Sujets. Ce ne ſont que Taxes, qu'Impoſts, que recherches de ceux qui ont manié ſes Finances: On gémit, on ſoûpire, on ſe voit à tous moments en peril d'eſtre ruïné; & il ſeroit auſſi doux de vivre dans un bois avec des ſerpents & des loups. La Magnificence doit ſervir au bien de l'Eſtat & des Particuliers, qui trouvent occaſion de gagner du pain dans les entrepriſes des Grands. C'eſt une nuée chargée d'eaux, qui tombent pour raffraichir la terre: Voilà ce qui rend aimable la Magnificence, parce qu'elle eſt avantageuſe aux Particuliers. Autrement, c'eſt un ſpectacle digne de larmes, & le triſte monument de la tyrannie des Princes, & de l'oppreſſion des Sujets.

*Si la Magnificence eſt la Vertu des Pauvres?*

Selon l'uſage du Monde, la Magnificence n'eſt la Vertu que des perſonnes opulentes, qui ſont capables de ſoûtenir une grande dépenſe, & qui la font ſelon leur rang, & l'utilité publique. C'eſt aſſez pour les petites fortunes que la Liberalité tombe à leur partage; Mais on ſe trompe, la Magnificence eſt dans le cœur, & ſi elle ne paroiſt pas aux yeux des hommes, qui ne jugent que de l'exterieur, elle brille aux yeux de Dieu, qui voit la diſpoſition de l'eſprit. On peut eſtre Magnifique en donnant peu de choſe, parce que ce peu eſt extrémement par rapport aux biens. Les Riches mettoient beaucoup d'argent au Tronc, & une pauvre Veuve n'y mit qu'un liard. Cela ne paroiſtra pas magnifique aux yeux des hommes, qui ne voyent jamais les choſes que confuſément, & dans les circonſtances qui les accompagnent; Mais Jeſus Chriſt qui voit tout diſtinctement & ſans nuages, trouvoit que cette Aumoſne eſtoit magnifique. C'eſt le jugement qu'il en fit en tenant ce diſcours à ſes Diſciples. *En verité, je vous dis, que cette pauvre Veuve a plus mis au Tronc, que tous les autres. Car ils y ont mis de leur abondance, & celle-cy y a mis de ſa pauvreté tout ce qu'elle avoit, & même toute ſa ſubſiſtance.* Marc XII. 43. Cela conſole extrémement les Pauvres, qui ne peuvent offrir de l'or & de l'argent, & qui ſont réduits à la neceſſité de ne preſenter que du poil de chevre pour la conſtruction du Tabernacle myſtique de Jeſus-Chriſt. Sans la ſomptuoſité d'Herodes, qui fit baſtir un Temple, qui paſſoit pour une des merveilles du Monde, les Pauvres avec leurs petits preſents, leur goutte d'eau, leur morceau de pain bis, diſtribué au nom de Jeſus-Chriſt, font une trés grande Liberalité, par égard à leur condition, & ce qui en rehauſſe le prix eſt, qu'ils voudroient de

de tout leur cœur faire davantage. Ainſi on eſt magnifique à peu de frais, & par la diſpoſition du cœur.

## CHAPITRE LIII.

*De l'Avarice. Turpitude de ce Vice ; par rapport à Dieu, à ſoy-même, au Prochain. Trois degrez de ce Vice. Avarice d'acquiſition, Avarice de poſſeſſion, Avarice de diſtribution. Secours contre l'Avarice.*

LA Providence ayant voulu que la vie de l'homme dependiſt de certains moyens, on peut les rechercher ſans crime. Un Pere a beſoin de bien pour donner une honneſte éducation à ſa Famille. Un homme élevé aux Dignitez, ne peut en ſoûtenir le poids & l'éclat, ſans le ſecours des richeſſes. La raiſon veut donc qu'on amaſſe & conſerve le bien, qui eſt neceſſaire pour faire les fonctions de ſa Charge avec honneur, & pour mettre ſes Enfans en eſtat de n'eſtre incommode ni aux Amis, ni à la République. Ce ſeroit même pecher contre l'inclination de la Nature, & contre la Pieté, que d'en uſer autrement. Saint Paul regarde comme un *Infidelle*, un homme qui n'a pas ſoin des ſiens, & il avouë que les Peres ſont obligez d'amaſſer pour leurs Enfans. Mais cette inclination d'avoir du bien, ne paſſe que trop ſouvent les bornes qui luy ſont preſcrites ; l'Avarice y met du deſordre, & en bâtiſſant ſur le fond de la Nature, elle le corrompt miſerablement par l'amour déréglé de l'argent, vice ſi déteſtable, qu'il fait horreur à la Morale & à la Religion. Elles empruntent bien des expreſſions differentes pour en exprimer la laideur ; mais au fond elles penſent la même choſe en regardant l'Avarice, comme

comme un vice horrible. Les Sages la nomment la Ville Capitale des pechez. Les Villes Metropolitaines ont des degrez de ſuperiorité : Elles répandent ſur les petites une partie de leur abondance, & les Bourgs & les Villages y portent ce que les Campagnes produiſent. Cela ne repreſente pas mal les liaiſons de l'Avarice avec les autres pechez. Elle leur commande, elle les met en mouvement par ſes influences, elle leur ſert de fin, & ils portent dans ſon ſein toute leur turpitude, pour en compoſer une maſſe d'impuretez. Saint Paul dit la même choſe en d'autres termes, en nommant l'Avarice, *la racine de toutes ſortes de maux*. Malheureuſe racine, qui deſcend juſqu'au fond des Enfers, & qui ſuce là un venin qui ſe répand dans toutes les branches, qui ne produiſent que des fruits de mort.

On n'auroit jamais creu qu'un contraire fuſt l'effet de ſon contraire. Dans la Nature, la ſechereſſe ne cauſe point l'humidité, ni l'eau ne donne point la naiſſance au feu : Et dans les Mœurs, la Prodigalité eſt quelquefois la fille de l'Avarice ; qui répand des Threſors pour en amaſſer davantage ; ſemblable à un Laboureur qui ſeme pour recueïllir, & remplir ſes greniers. Le Monde tout vaſte qu'il eſt, a des bornes. L'Avarice n'en peut trouver, c'eſt un vuide infini, que rien ne remplit. Plus elle amaſſe, plus elle ſouhaite ; ſemblable à une fournaiſe, dont la flamme devorante croiſt à proportion de l'aliment qui luy eſt donné. Ce qu'il y a de fâcheux, l'âge n'affoiblit point cette honteuſe paſſion, elle rajeunit dans le cours des années, qui énervent les autres vices. La colére s'appaiſe avec le temps, l'intemperance s'amortit avec les forces du corps, la timidité diminuë par l'habitude qu'on ſe fait avec le peril : L'Avarice croiſt avec l'âge & le bien : & une triſte experience apprend que les hommes n'ont jamais eu plus d'attache pour leurs richeſſes, que ſur le bord du tombeau. On regarderoit comme un extra-

travagant, un Voyageur, qui pour traverſer une ruë, feroit proviſion d'un gros équipage, & d'abondance de vivres : On eſt encore moins raiſonnable d'amaſſer des Thréſors & de s'y attacher, quand il n'y a plus qu'un pas entre la mort & ſoy. Il ne faut pas tant d'embarras pour ſi peu de chemin, & l'on ſe doit détacher de ce qu'on va perdre ſans reſſource. Le mal eſt, que l'Avarice a de fauſſes lueurs pour éblouïr. Elle ſe déguiſe ſous des apparences d'amour de Famille, de crainte de l'avenir, du peu de ſecours qu'on donne aux Pauvres. Elle ne manque pas de s'attriſter ſur les exemples des Prodigues, qui ſont un objet de mépris pour avoir mal ménagé leur fortune. Voilà l'adreſſe des vices: Ils cherchent toûjours dans leur contraires, un fond inépuiſable de raiſons pour leur ſervir de rempart, comme ſi l'Avarice étoit loüable, parce que la Prodigalité doit eſtre blâmée. Pénétrons toute l'énormité de l'Avarice pour en avoir horreur.

### *Turpitude de l'Avarice, par rapport à Dieu.*

Il y a des vices de chair & des vices d'eſprit. Les vices de chair ſont les plaiſirs déréglez des ſens, comme la paillardiſe, & l'yvrognerie; les vices d'eſprit s'exercent ſans le ſecours des objets ſenſibles, comme l'orgueïl, qui conſiſte dans une eſtime trop forte de ſon merite. L'Avarice eſt un peché de chair & d'eſprit, afin qu'il ne manquaſt rien à ſa turpitude. Peché de chair, parce qu'il s'attache aux objets ſenſibles, comme l'argent, & qu'il deshonore le corps, comme la paillardiſe, en le laiſſant & languir dans la maladie pour épargner les frais d'un reméde, & mourir de faim pour ne diminuer pas ſon Thréſor. Peché d'eſprit, parce qu'il gouſte du plaiſir dans la connoiſſancede ſes Threſors. Touts les pechez renferment deux choſes, une privation de Vertu, & une converſion vers les Créatures, & l'é-

l'enormité d'un vice ; répond & à l'excellence du bien qu'il détruit, & à la baſſeſſe de la Créature à laquelle il s'attache. Selon ces deux égards, l'Avarice eſt déteſtable ; elle corrompt la Charité, qui eſt la plus excellente des Vertus. C'eſt ce qui fait dire à Saint Jean, que celuy qui ayant des biens de ce monde, ferme ſes entrailles à ſon Frére qui eſt en neceſſité, *la Charité de Dieu n'eſt point en luy.* La Créature où elle attache ſon inclination, n'eſt ni un homme formé à l'image de Dieu, ni une beſte, qui a quelques degrez de vie & de ſentiment : C'eſt un métail inſenſible, que le Créateur du Monde a caché dans les entrailles de la terre, proche la bouche de l'Enfer, & dont il n'a pas voulu qu'on fiſt mention dans l'Hiſtoire de la Création, par une ſage précaution ; qui condamnoit déja l'amour des richeſſes, dont Dieu ne pouvoit mieux faire connoiſtre la vanité, qu'en dédaignant de les nommer entre les ouvrages produits par ſa Divine main. Ainſi l'Avarice, ſelon la baſſeſſe de ſon objet, doit étre un vice infame, & qui expoſe au mépris des hommes celuy qui en eſt poſſedé, qui ſe fait eſclave d'un chetif métail. En conſiderant l'Avarice par rapport à Dieu, à ſoy-même, au Prochain, on y découvrira de nouveaux degrez de laideur. L'Idolatrie, ce crime ſi odieux, & qui chaſſe Dieu de ſon Thrône, eſt le nom que Saint Paul donne à l'Avarice, parce qu'elle reſſemble extrémement à ce péché, qui met une Créature à la place du Maiſtre du Monde. En effet, un Avare aime infiniment ſes richeſſes, il s'y confie, il les eſtime plus que Dieu. Son miſerable cœur eſt toûjours collé ſur ſes aiſles, il y penſe à touts moments, il croit que tout luy eſt poſſible avec ce ſecours, & un Martyr ne ſouffre pas davantage pour Jeſus-Chriſt. Les Indiens, tous barbares qu'on les croit, étoient plus ſages que les Eſpagnols, qui les tyranniſoient pour les dépoüiller. En monſtrant une piéce d'or à leurs Perſecuteurs, ils

ils disoient, *Voilà ton Dieu, Chrestien* : C'est pour luy que tu traverses un grand espace de Mers, que tu t'exposes à mille perils, & que tu portes le fer & le feu par tout. Un Idolatre ne s'arreste pas aux mouvements du cœur, il rend encore des honneurs sensibles à l'objet de ses vœux. Il met ses Images dans des niches, il les environne de grilles, il leur immole des Sacrifices. Les richesses reçoivent des hommages peu differents de leurs Adorateurs. Ils les renferment soigneusement dans le cabinet, ils les admirent, ils jettent sur elles des tegards d'amour, ils leur immolent leurs ames, leurs inclinations, leurs desirs: & quand il faut prendre party entre ces richesses & Jesus-Christ, ils ne balancent pas un moment. & ils leur sacrifient la Pieté, la Religion, & le Salut, avec celuy qui en est l'Autheur. En un mot, ce n'est point sur cette puissante & Divine main, qui soûtient la Machine du Monde, qu'il établit le fondement de son esperance: Il se repose sur les richesses, ressort qu'il croit capable de remuer tout, & il en fait l'objet de sa gloire, qu'il ne doit trouver qu'en Dieu. Ainsi le voilà déthrôné par un morceau de terre, à qui le Soleil a donné la couleur & la dureté.

## *Turpitude de l'Avarice, par rapport à soy.*

L'Avarice ne fait pas seulement impie par rappart à Dieu, elle rend déraisonnable par rapport à soy. L'homme se vend à cette malheureuse passion; & l'argent qu'il reçoit, est le prix de son esclavage. Il se livre à la Pauvreté, puis qu'il n'y a pas d'homme plus miserable, qu'un homme fou de ses richesses: C'est un aveu public de sa disette, puis qu'il manque de tout dans son opulence: En effet la richesse ne se mesure pas aux coffres d'argent, ni à l'étenduë des terres. Quand la passion rétréciſſant cette grandeur, n'en fait qu'un petit point, & que

le

le cœur n'eſtant pas ſatisfait de ce qu'il poſſede, pouſſe deſirs ſur deſirs d'augmenter ſon bien, il eſt réduit dans un eſtat auſſi déplorable que Lazare couché ſur le fumier avec les chiens. La richeſſe conſiſte à ſe contenter de ſon neceſſaire, & quand on a trouvé ce centre de repos, avec du pain & des habits, on eſt plus riche qu'un Monarque ambitieux & avare, à qui un grand Royaume ne ſuffit pas: Il faut qu'il engloutiſſe auſſi les Empires voiſins. Y a-t-il beaucoup de difference entre un Pauvre qui pleure de ne ſe voir pas un morceau de pain, & Alexandre Maiſtre de l'Aſie, qui verſe des larmes, parce qu'il y avoit pluſieurs Mondes, à la Conqueſte deſquels il n'avoit encore point travaillé ? Les larmes d'un Pauvre réduit à la derniere neceſſité, ſont des larmes innocentes, qui inſpirent de la compaſſion; les larmes d'Alexandre, ſont des larmes cruelles & extravagantes qui font horreur. Si l'Avare ne s'aime pas au regard de la tranquillité de ſon ame, il s'aime encore moins par rapport au bien ſpirituel. Jeſus-Chriſt a ouvert le cœur de ce miſerable, pour nous le faire voir dans un état affreux. C'eſt un cœur heriſſé d'épines, à l'ombre deſquelles on voit des crapauds & des ſerpents en abondance. La Parole de Dieu, qui eſt la ſemence de nôtre régénération, & le germe de la vie, y tombe inutilement. La convoitiſe des richeſſes l'étouffe, elle n'y produit rien. Ainſi ce cœur eſt miſerable & dans le temps, & dans l'éternité.

*Turpitude de l'Avarice, par rapport au Prochain.*

Enfin l'Avare eſt injuſte envers le Prochain, & l'on auroit tort de croire qu'il peuſt aimer les autres, puis qu'il manque d'affection pour ſoy. Les Pauvres luy monſtrent leurs viſages mourants, paſles, & décharnez, leurs cris luy demandent un morceau de pain, leurs habits rompus le ſollicitent de couvrir

la

la nudité de leurs corps pour repouſſer les injures de l'air ; & ſes entrailles ne s'ouvrent pas. Donneroit-il ſon pain & ſes habits à des inconnus, dont il n'eſpere aucun avantage, & qu'il regarde avec horreur comme des Voleurs, qui viennent ravir ce qu'il a amaſſé avec tant de peines ? S'il oſoit, il ſe mettroit du rang des Mendians, pour recevoir les Charitez qu'on leur fait, il les regarde d'un œil d'envie, & dans la paſſion qui l'occupe, c'eſt un Miſanthrope, qui voudroit eſtre ſeul dans l'Univers, pour le poſſeder tout entier. Dans le Corps de l'Eſtat, c'eſt un Membre mort, qui ne fait rien pour le Public, & s'il eſt obligé d'y contribuer pour épargner les amendes où il ſeroit condamné, il le fait à regret, & en blaſmant les perſonnes généreuſes, qui s'intéreſſent à l'avantage de la République. Encore le Membre qui n'a point d'action dans le Corps Humain, n'empeſche pas le ſang & les eſprits animaux de couler dans les autres parties pour les animer ; Mais un Avare retient le ſuc & la vie d'un Eſtat, qui conſiſte dans l'argent qui coule dans le Commerce. C'eſt là ſon uſage, & on ne s'y peut oppoſer, ſans faire préjudice à la Société. De ſorte que l'Avare eſt une peſte publique, qui fait horreur à touts. Les Pauvres le maudiſſent, parce qu'il ne les aſſiſte pas ; les Artiſans le déteſtent, parce qu'il ne leur fait rien gagner ; les honneſtes Gens le mépriſent, parce qu'il n'eſt propre à rien. S'il luy arrive quelque diſgrace, perſonne ne le plaint ; on la regarde comme un juſte chaſtiment du Ciel, & le Tombeau n'eſt pas capable de cacher ſon infamie : Elle ne paroiſt même jamais davantage qu'aprés la mort, lors qu'on vient à déterrer des Thréſors inutiles, qui rendent plus execrable la memoire d'un homme ſi indigne de ce qu'il poſſedoit.

*Avarice d'acquiſition.*

Ce n'eſt pas encore fait : Il faut conſiderer l'Avarice dans trois divers actes, que nous nommerons, *Avarice d'acquiſition*, *Avarice de poſſeſſion*, *Avarice de diſtribution.* On y voit par tout des morceaux d'impuretez. Dans l'acquiſition, l'Avare eſt un gouffre profond, que rien ne remplit ; il en ſort une voix de concupiſcence, qui crie jour & nuit, *Apporte, apporte.* On ne l'entendra jamais dire, *C'eſt aſſez :* La Mer a des bornes qu'elle ne viole pas, & il n'en eſt point qui arreſte la furieuſe paſſion d'amaſſer. Elle ne manque pas d'eſtre accompagnée de ſoucis, de crainte, d'inquiétude de l'avenir, que toutes les promeſſes de Dieu, ni touts les exemples de la Providence ne ſçauroient calmer : Et quand il devroit ſurpaſſer l'âge de Matuſalem, il ne ſe tourmenteroit pas davantage, pour ſe faire un fond de vie. Les moyens les plus ſordides luy paroiſſent honnêtes dans ce deſſein, & il fait des lâchetez & des vilainies, qui marquent un eſprit bas & eſtroit. Quand ſon profit viendroit du fumier & des urines, il a toûjours bonne odeur.

On mépriſe non ſeulement l'honneur, on ſacrifie même toutes les Vertus à l'acquiſition du bien. Une Fille vend ce qu'elle a de plus cher pour devenir riche ; un Marchand employe le menſonge pour mieux débiter ſes étoffes, le parjure même ne luy coûte rien, quand il croit gagner quelque miſerable ſou. La tromperie n'eſt pas une affaire pour débiter une Marchandiſe fardée, & le Vendeur aime mieux que l'Acheteur en ſoit chargé que luy. La trahiſon n'eſt que bagatelle, le Serviteur ſacrifie ſon Maiſtre, l'Ami abandonne ſon Ami, & l'éxécrable Judas n'a pas fait difficulté de vendre ſon Sauveur & ſon Dieu pour trente pieces d'argent. Le Procureur fait mille procedures inutiles, l'Avocat donne des Conſeils arti-

tificieux pour engager dans le Procez qui l'enrichit. Le Bénéficier qui jouït des biens que la Liberalité des Anciens avoit conſacrez à la nourriture des Pauvres, retient pour luy ce qui devoit leur étre diſtribué. Les Larrons ſe ſervent des voiles de la nuit pour piller le Prochain; le Voleur rend les grands Chemins impratiquables par ſes violences; & il eſt pire qu'une beſte ſauvage, qui ſe repoſe aprés s'étre ſoulée de ſang, puis qu'il épie toutes les occaſions de ravir à toutes mains. Enfin l'Iniquité n'a point de reſſorts, que l'Avarice ne faſſe joüer pour prendre par tout; dans le Palais, dans les Cabanes, dans les Villes, dans les Campagnes, ſur la Terre & ſur la Mer: & les Temples mêmes, que le nom Auguſte de Dieu devroit garentir des mains de l'Avarice, ſont expoſez à ſa fureur par des ſatriléges. Condamnable en toutes ſortes de ſujets, elle eſt particulierement infame & dangereuſe dans les Princes, dont l'élévation reſſemble à celle des nuées, qui diſtillent ſur la terre les roſées & les pluyes pour la rendre fértile. La grandeur doit ſervir de moyen à répandre des bienfaits, & à rendre au Peuple en Liberalitez, ce que le Prince reçoit en Tributs. Malheur à l'Eſtat, dont le Chef eſt Avare, il ſuce juſqu'au ſang de ſes Sujets, il les appauvrit: Quand la teſte retient tous les eſprits pour ſoy, elle devient monſtrueuſe, & les membres accablez de foibleſſe, n'en peuvent ſupporter le poids. La comparaiſon s'applique aiſément, & il n'y a pas de juſtice que touts les Particuliers ſoyent Pauvres, afin que le Monarque poſſede tout.

*Avarice de poſſeſſion & de diſtribution.*

Des biens acquis de mauvaiſe maniere, ne peuvent ſervir à l'honneur, ni au profit de celuy qui les poſſede; ils deviennent une legion de Demons pour le tourmenter. La crainte de les perdre le déchire,

chire, il y penſe nuit & jour, il viſite mille fois ſon Cabinet, pour voir ſi l'on n'a point emporté ſon Dieu. Il ſe deffie de ſes Domeſtiques, il ſoupçonne ſes Enfans, il appréhende la viſite de ſes Amis, qu'il regarde comme les Eſpions de ſes Thréſors. Quand il faut preſter, il eſt ſans argent ; Trouve-t-il une occaſion de le mettre à gros intereſt ? il eſt riche. Tout le Monde le chagrine ; les Grands, parce qu'il faut faire de la dépenſe pour les recevoir ſelon leur merite ; les Pauvres, parce qu'ils implorent ſon ſecours. C'eſt là un tourment qui ne reſſemble pas mal à celuy de l'Enfer ; Dieu par un effet de ſa Juſtice, ayant voulu que la peine & le peché fuſſent dans le même ſujet. Les Riches Voluptueux ſe donnent quelque plaiſir de ce qu'ils poſſedent. On entend la voix d'un de ces mondains crier, *Mon Ame, réjoüys-toy, tu as beaucoup de biens amaſſez.* Un Avare ne s'en peut ſervir, & l'augmentation de ſes richeſſes eſt la matiere de ſon chagrin ; il n'eſt point d'écu qui ne ſe change en un vers pour luy percer le cœur. Enfin l'Avarice n'eſt pas moins honteuſe dans la diſtribution. Touts les mouvements de la compaſſion luy ſont inconnus, elle eſt ſourde à la voix de la Nature, inſenſible aux exhortations de la Grace, indocile aux exemples de la Charité de Jeſus-Chriſt, impénétrable aux impreſſions des Sacrements, qui ſont de ſi puiſſants motifs de Liberalité. Rien ne la touche, c'eſt un rocher qu'on frapperoit mille fois, ſans qu'il diſtillaſt des eaux pour le rafraichiſſement des hommes. Quelque juſte que ſoit l'acquiſition du bien par un innocent Employ, & un Commerce raiſonnable, il devient inique ce bien, quand on ne le diſpenſe pas comme il faut. C'eſt d'ordinaire le défaut des hommes, qui ont fait leur Maiſon. Comme leur bien leur a couſté du travail & des veilles, ils y ſont plus attachez, & ils ont plus de peur de la Pauvreté qu'ils ont autrefois ſentie. Il y a une certaine Avarice qui paroiſt deſintereſſée,

reſſée, elle réfuſe les preſents ; mais c'eſt de peur d'eſtre obligée à la pareille, ou de donner plus qu'elle ne reçoit : De ſorte qu'elle ne peut ſouffrir la Liberalité dans les autres, pour n'eſtre pas engagée à l'imiter. Enfin, ou un Avare ne donne rien, par une dureté de cœur qui eſt prodigieuſe, ou il donne peu par rapport à ſes moyens ; ou il donne de mauvaiſe grace, le cœur répugnant au mouvement de la main ; de ſorte qu'il n'oblige perſonne, il eſt à ſon bien, ſans que ſon bien ſoit à luy. Si la vengeance étoit permiſe, le plus grand mal qu'on pourroit ſouhaiter à un homme, ne ſont ni les priſons, ni les maladies, ni la pauvreté, ni la perte des honneurs : L'Avarice eſt un mal plus dangereux que tout cela, puis qu'il les renferme tous. C'eſt la ruïne de l'eſtime, c'eſt une indigence horrible dans l'abondance, c'eſt une maladie incurable, qui empire à touts moments, c'eſt un poiſon violent, qui tuë la tranquillité de l'eſprit, c'eſt un banniſſement éternel de la gloire du Ciel, qui ne ſouffre pas des perſonnes, qui ont laiſſé perir Jeſus-Chriſt de faim, de ſoif, & de nudité, en la perſonne de ſes Membres.

### *Moyens pour guerir l'Avarice.*

Exterminons une paſſion ſi dangereuſe, & ſi oppoſée à la Prudence, à la Juſtice, à la Charité, & qui ne ſe fait aucuns Amis ni dans la Terre, ni dans le Ciel. Pour y bien réüſſir, ſongeons à ce que nous avons été au ſortir du ventre, & à ce que nous ſerons dans un tombeau.. Dans le premier eſtat, nous verrons un petit corps nud, qui n'eſt couvert que de ſang & de larmes ; & qui n'apporte rien dans le Monde que le peché & la miſere. Dans le ſecond eſtat, nous découvrirons un cadavre froid, paſle, ſans mouvement, & qui des grands biens qu'il avoit amaſſez, n'emporte avec ſoy qu'une chemiſe, un

linceul, un coffre où il eſt enfermé, un tombeau de cinq ou ſix pieds. Ce débris du naufrage de la Mort, valoit-il la peine de ſe conſumer ſi miſerablement dans des acquiſitions injuſtes & fatigantes, & dans une poſſeſſion ſordide & intereſſée? Un Marchand qui ſçauroit avec certitude, que le Vaiſſeau qu'il charge, ſera briſé contre un rocher, & que la Mer engloutira tout, s'épargneroit les peines qu'il a priſes dans l'eſperance de réüſſir. Pourquoy la Mort ne nous rend-elle ſages? C'eſt un orage qui abyſme tout, & ſi l'inconſtance des richeſſes ne les fait point paſſer en d'autres mains, ſans que le Poſſeſſeur ſurvive à leur perte, du moins le tombeau dévore tout. Ce tombeau eſt ſi prés de nous, qu'il faut étre dans un horrible aveuglement, pour ne le pas voir. On n'en eſt ſouvent ſeparé que par un moment, & que par une ligne; & pourquoy conſacrer ſa vie à faire un grand amas de biens inutiles, & qui ne ſervent ſouvent qu'à haſter la perte de leur Maiſtre? C'eſt une réfléxion trés-ſage, puis que c'eſt celle de Jeſus-Chriſt. *Touts ces biens-là, à qui ſeront-ils?* A un inconnu, ou bien à un Heritier qu'on n'aime pas, & peut-étre à un empoiſonneur, qui trouvoit la vie du Riche trop longue à ſon gré, & qui étant au comble de ſes deſirs, ſe moque le premier de l'Avarice de ſon Parent.

Il y a encore une autre réfléxion à faire pour nous détourner de l'Avarice; c'eſt de repaſſer ſur le beau diſcours de Saint Paul. *Declare à ceux qui ſont Riches, qu'ils ne ſoient point ſuperbes, & qu'ils ne mettent point leur confiance en des richeſſes incertaines, mais au Dieu vivant.* I. Tim. VI. 17. On croit avec ſon argent tenir la clef des cœurs, & faire remuer toute la Nature. On équippera des Flotes, on remplira des Magazins, on levera des Troupes, on fera des Alliances: Et les biens acquis legitimement, inſpirent encore plus de confiance que les biens injuſtes, que la Conſcience reproche ſecrettement à celuy qui

les

les poſſede. Cette confiance aux vaines richeſſes, eſt l'effet de l'amour déréglé qu'on a pour elles, & cét amour exceſſif ſert à augmenter la confiance. Il faut luy donner un autre objet, que des richeſſes inanimées, le Dieu Vivant qui leur eſt oppoſé, & l'unique richeſſe dont on ſe peut glorifier, Thréſor inépuiſable & dans la vie & dans la mort, qui n'eſt pas capable de nous le ravir. Enfin, il faut par des prieres ardentes recourir à la Grace, afin qu'elle éteigne ces mouvements ſecrets de l'amour des richeſſes, qui font trembler les Saints. Nous les ſentons, ſi nous y faiſons attention, dans la joye que nous gouſtons de la multiplication de nos biens : dans la douleur qui nous mine, quand on nous les ravit : dans l'envie cachée que nous portons à l'avancement de nos égaux. C'eſt là une ébauche d'Avarice, qui ſeroit bien toſt achevée, ſi le Saint Eſprit ne s'y oppoſoit, en détournant les objets qui peuvent enflammer ce penchant, ou n'endurciſſoit le cœur contre les illuſions éblouïſſantes de l'or. Il faut donc employer la priere de David dans ces occaſions. *Incline mon cœur à tes Ordonnances, & non au gain deshonneſte.* Pſ. CXIX. 36. Et ſi nous avons eu le malheur de ſuccomber ſous le poids de la tentation, qui accable tant de monde, rélevons-nous-en comme Zachée, en nous faiſant des Amis des richeſſes iniques, qui nous reçoivent un jour avec joye dans le Ciel, où la Charité ſera couronnée.

## CHAPITRE LIV.

*De la Prodigalité. Turpitude de ce Vice. Lequel eſt le plus dangereux de l'Avarice, ou de la Prodigalité ?*

EN condamnant l'Avarice, nous ne faiſons pas l'éloge de la Prodigalité, qui luy eſt contraire à quelques égards, en mépriſant l'argent qu'elle jette

à pleines mains, pendant que l'Avarice le conſerve chérement & en fait ſon Idole. La Prodigalité eſt une eſpece de folie, qui répand l'or ſans diſtinction ni choix. Auſſi les Juges eſtablis ſont des Curateurs aux perſonnes de cette humeur, parce qu'elles n'ont pas aſſés de ſageſſe pour adminiſtrer leur bien. Le principe de ce vice, eſt une ſotte vanité, qui croit par ſes profuſions gagner l'eſtime du Monde. On écoute avec plaiſir une troupe de flateurs, qui par des loüanges avares & intereſſées, excitent l'inclination du Prodigue, pour le rendre encore plus fou. Il employe ſon revenu en ſpectacles, en divertiſſements qui éblouïſſent un moment les yeux du Peuple, & que les Sages regardent comme la ruine de ce miſerable, & comme une eſpece d'iniquité. On donne à des Violons, à des Comediens, gens fort inutiles au bien de la République, des ſommes conſiderables, qui ſeroient bien mieux employées à honorer les Sçavans & les hommes de merite, qui enrichiſſent l'eſprit par leurs découvertes, & enſeignent la Vertu par leurs beaux exemples. Ce ne ſont pas ſur ces honneſtes gens que les Prodigues répandent ordinairement leurs bienfaits, parce qu'ils n'ont pas aſſés de complaiſance pour flater les vices, & qu'ils regardent avec mépris ces folles dépenſes. De ſorte que les richeſſes qui doivent ſervir à honorer la Vertu, & à faire ſubſiſter les Pauvres, perdent leur uſage legitime entre des mains prodigues, qui n'en font point une matiere de Charité, à quoy Dieu & la raiſon les ont deſtinées. Cela découvre la difference du Prodigue & du Liberal, lors qu'ils diſpenſent l'argent. La Prudence marche toûjours devant la Liberalité pour la conduire, & luy preſter ſa lumiere. Elle ménage ſes faveurs ſelon les beſoins des perſonnes. Elle les employe à des actions d'honneſteté, au ſoulagement des Pauvres, au ſecours d'un Ami, au rachat d'un Eſclave; & la Benignité eſt le principe de ces mouvements. Le Prodigue n'eſtant point

tou-

touché du ſentiment de la Vertu, n'agit jamais par des motifs généreux : Il ne choiſit point de matiere honneſte à ſa profuſion. Il donne tout au luxe, à la table, au jeu, aux meubles, aux habits, & à de ſemblables vanitez, ſans avoir égard à ſon pouvoir. Il agit ſans cette ſageſſe, que Salomon fait conſiderer dans les fourmis. Il croit que l'avenir ſera toûjours ſemblable au preſent, & que la fin de ſa vie & celle de ſon bien, ſe rencontreront au même point. Il ignore le prix de ce qu'il donne, & de ce qu'il mépriſe, ſemblable à un enfant, qui n'eſtime pas davantage un diamant qu'un verre peint.

### *Turpitude de la Prodigalité.*

Ce déréglement de l'eſprit a des influences juſques ſur le cœur. Un Prodigue ne s'aime point, puis qu'il ſe dépouïlle de ce qui eſt neceſſaire à ſa condition, & même à ſa vie, & qu'il ſe réduit à un eſtat vil & ſordide pour avoir du pain. Les profuſions ſont le grand chemin de la Pauvreté & de l'infamie, où il eſt abandonné de ceux qui l'avoient encenſé : C'eſt un miſerable inconnu pour eux, & il n'excite la pitié de perſonne, parce que ce n'eſt pas la Fortune, c'eſt ſa propre volonté qui fait ſon malheur. Jeſus-Chriſt repreſente cela divinement dans la Parabole du Prodigue. Aprés qu'il euſt mangé ſon bien avec les Débauchez, il ne trouva pas un morceau de pain : Contraint d'eſtre Porcher, il mangeoit avec les pourceaux, & tâchoit de ſouſtenir ſa vie languiſſante, des fruits qu'il leur déroboit : De ſorte que la Prodigalité eſt une veritable baſſeſſe, ſous le maſque de la Généroſité ; eſtant certain qu'elle mene à l'infamie, qui eſt inſupportable à une belle ame, & réduit à la neceſſité de recevoir l'aumoſne, ce qui eſt ſenſible aux perſonnes d'honneur. On remarque ſur cela un trait ſpirituel de Diogenes. L'aſſiſtance qu'il demandoit ordinairement, étoit une

obole, qui valoit environ un ſou ; Mais ayant veu paſſer un jeune Prodigue, il luy demanda hardiment une mine, c'eſtoit à peu prés vingt-cinq francs. Cét homme paroiſſant ſurpris d'une requeſte qui étoit inſolente, Diogene luy repliqua, qu'il en uſoit ainſi, parce qu'il eſperoit de recevoir toûjours dequoy des autres ; mais que ne devant plus attendre rien de luy, il avoit demandé cette ſomme. C'étoit là une cenſure dont le Prodigue devoit profiter. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on eſtabliſt par tout la Loy de Corinthe, qui obligeoit ceux qui faiſoient une groſſe dépenſe, de donner au Magiſtrat, une déclaration de leur bien, pour juger s'ils eſtoient en eſtat de la faire ſans ſe ruïner. Quand elle eſtoit au deſſus de leur revenu, on leur défendoit de la continuer, & s'ils n'obéïſſoient pas, on les condamnoit à ſervir le Bourreau. Le châtiment ne répondoit pas mal au crime ; un Prodigue étant un Bourreau de ſon argent, de ſa Famille, des Marchands, dont il prend à credit ſans étre en eſtat de payer, de l'Etat aux Charges de qui il ne peut contribuer par la diſette où il ſe réduit.

Ce qui rend la Prodigalité plus condamnable, eſt qu'elle ſert preſque toûjours de matiere à l'intempérance, aux excez de bouche, à la friandiſe, à la débauche de toutes façons. La ſenſualité inſpire le penchant à la deſpenſe, comme ſi l'argent avoit été tiré des mines, pour eſtre enſeveli dans ce gouffre. Quand tout eſt conſumé, il faut recourir à d'injuſtes voyes pour continuer ſa maniere de vivre. On vole, on pille, on trompe, & on meſure l'équité par l'utilité. Caligula ayant épuiſé le Thréſor de Tibere, accabla l'Empire d'Impoſts ; il changea en Criminels des Innocens, pour avoir leur confiſcation, il fit ſervir l'Avarice à la Prodigalité, comme la Prodigalité ſe preſte quelquefois à l'Avarice. Il faut donc que la deſpenſe ſe régle par le bien, & que tous les deux ſoyent ſoûmis à la droite raiſon, qui redreſſe ce qui

eſt

eſt courbé d'une maniere oppoſée, par l'Avarice, & par la Prodigalité. L'une donne trop, & l'autre ne donne pas aſſes. Il y a un juſte milieu entre ces extrémitez; c'eſt de donner avec prudence, pour ne pas s'épuiſer tout d'un coup, & de recevoir & de retenir avec égalité, dans la veuë d'obliger ceux qui en ont beſoin. Aſſiſter des fainéants, que leur ſeule pareſſe empeſche de gagner leur vie, enrichir des Joüeurs de Farce, & des gens d'un ſemblable caractére, eſt une fauſſe Liberalité.

*Lequel eſt le plus dangereux de l'Avarice ou de la Prodigalité?*

Au reſte, quoy que la Prodigalité & l'Avarice ſoient deux vices dangereux, & à l'Etat & au Particulier; le dernier eſt le plus honteux, & le plus condamnable. En effet, la Prodigalité a quelques traits confus, & quelque air de reſſemblance de la Liberalité: Elles donnent toutes deux avec éclat: Et l'Avarice ne donne rien, ou elle donne peu; de ſorte qu'elle n'a pas la moindre ligne de la Vertu. D'ailleurs, la Prodigalité fait du bien à quelques-uns; & les Marchands & les Ouvriers en profitent pendant quelque temps. L'Avarice n'oblige perſonne, & elle ne fait aucuns Amis. La Prodigalité ſe peut guerir par la diminution du revenu dont on voit le fond, qui oblige à ſe retrancher: Et les années qui meuriſſent le jugement, & la vieilleſſe qui en refroidiſſant le ſang inſpire de l'inclination à l'épargne, ſont de grands remedes contre la profuſion, & ſervent de liens pour rapprocher de la Liberalité; Mais le temps n'affoiblit point l'Avarice, ſes forces augmentent avec l'âge, & l'eſprit en eſt tellement eſclave, qu'il ne veut pas même au lict de mort découvrir ſes Threſors, comme s'il eſperoit ſortir des lieux que la Juſtice du Ciel luy deſtine, pour errer

aprés

aprés le trépas, autour de ſes richeſſes. & les conſiderer avec la ſatisfaction qu'il gouſtoit à les voir, ou à y penſer durant ſa vie ; Mais l'inégalité de ſes deux extrémitez, ne nous doit pas empêcher de les fuïr toutes deux, parce qu'elles repugnent à la Piété. Chaſſons la deffiance, qui eſt un des fruits de l'Avarice, en nous repoſant ſur la Providence du Pere des Miſericordes, qui ne nous abandonnera point, & nous accordera toutes choſes avec Jeſus-Chriſt qu'il n'a point refuſé à noſtre Salut. Banniſſons la témérité en ménageant nos biens avec ſageſſe, pour ne point tomber dans le précipice, où la Pauvreté conduit. Cherchons avec ardeur les biens celeſtes, qu'on ne peut aimer, ni diſtribuer trop, puis qu'on ne les épuiſe jamais, & qu'on ne les diviſe point en les communiquant : Et pendant que les Mondains ſoûpirent pour de vaines richeſſes, faiſons-nous un Thréſor de Dieu, qui enrichira, & de grace dans le cours de cette miſerable vie, & de gloire, dans l'éternité que nous eſperons.

## CHAPITRE LV.

*De la ſatisfaction d'Eſprit. Caractére de cette Vertu. Ses Motifs. Son Excellence. Malheur de ceux qui ne poſſedent point cette Vertu.*

NOus avons encore à parler d'une Vertu, que la Langue Grecque appelle ἀταρκεία, & qui n'a point de nom dans la noſtre. *Emile Porte* Traducteur de Suidas a tourné ce terme par *frugalité*: Mais ce mot n'exprime pas la force du Grec, qui s'étend à bien d'autres choſes qu'à la *frugalité*. On peut nommer cette Vertu, *ſatisfaction de l'ame*, dont l'Apoſtre a découvert le prix, en diſant, que *la Piété avec le contentement de l'eſprit eſt un grand gain*, 1. Tim. VI. 6. Pour bien trouver le caractére de cette

te Vertu, il faut conſiderer la ſatisfaction de l'ame ſous deux égards; comme bien agreable, ou comme bien honneſte. L'ame jouït d'une douce paix dans le ſentiment de la remiſſion de ſes pechez, dans une joye ſecrette dont elle eſt pénétrée, dans une conſolation profonde qui la charme. Ce ſont là des rayons de la face de Dieu, qui entrent juſqu'au cœur: Et cét état eſt une partie de la felicité qu'on goûte dans la Communion de Jeſus-Chriſt, & qui eſt préférable à touts les plaiſirs du Monde. Ces mouvements ne ſont point une Vertu; c'eſt une récompenſe, & un effet de la Vertu.

Ce que nous appellons *ſatisfaction de l'ame*, eſt un devoir & une partie de la Pieté, par un acquieſcement aux ordres de Dieu. C'eſt en un mot, une conformité de la volonté du Fidelle, avec la volonté de Jeſus-Chriſt: Et cette conformité eſt une veritable Vertu, puis que c'eſt l'image de cette volonté trés-ſage & trés-ſainte, qui eſt la régle conſtante & droite de touts les mouvements du cœur. La perfection de la ſainteté des Anges & des Bienheureux dans le Ciel, conſiſte dans l'exacte conformité de leurs volontez, avec celle de leur adorable Maiſtre. Plus on a de degrez de cette conformité, plus on approche du ſublime de la ſainteté. Ainſi le devoir de l'homme eſt d'eſtre toûjours ſatisfait de ce que Dieu veut: D'acquieſcer avec reſpect à ce qu'il ordonne, de réglér ſes deſirs par les ſiens, de ne ſouhaiter que ce qu'il luy plaiſt, de n'avoir de mouvements que ceux qu'il preſcrit. C'étoit la diſpoſition de la volonté de Jeſus-Chriſt par une parfaite réſignation aux decrets de la volonté de Dieu. C'eſt pour cela qu'il nommoit cette conformité, ſon *aliment*, parce qu'elle le mettoit dans une joye plus grande, que celle qu'on ſent en appaiſant ſa faim par un excellent manger: *Ma viande eſt que je faſſe la volonté de mon Pere.* Jean IV. 34. C'eſt par là qu'on eſt content de ſa condition, ſans s'en plaindre, ni

ſans

ſans vouloir paſſer les bornes que Dieu nous preſcrit. Qu'on écoute Saint Paul ſur cela, ſa penſée éclaircit la noſtre ; & donne une idée de la Vertu que nous voulons définir. *J'ay appris d'eſtre content des choſes ſelon que je me trouve. Car je ſçay eſtre abbaiſſé, je ſçay auſſi eſtre dans l'abondance. Par tout, & en toutes choſes je ſuis inſtruit, & à eſtre raſſaſié & à avoir faim, à abonder, & à avoir diſette.* Phil. IV. 81. La ſatisfaction de ſon état quel qu'il peuſt étre, étoit une admirable Vertu de Saint Paul, parce qu'il ſe lioit abſolument à la volonté de Dieu ſans s'en détacher.

## *Caractére de cette Vertu.*

Tâchons de demeſler le caractére de cette Vertu, & quel eſt le motif qui la produit? La ſatisfaction d'une ame contente de ſon ſort, eſt un aſſemblage de pluſieurs habitudes, qui forment cette heureuſe diſpoſition. C'eſt un acte de Prudence exercé ſelon la direction de la ſouveraine régle des actions de l'homme. C'eſt un acte d'humilité, qui ſacrifie touts les mouvements de la volonté propre, pour ne dépendre & n'etre animé que de celle de Dieu. C'eſt un acte de patience, pour attendre dans un profond reſpect un ordre de changer de poſte, où on demeure cependant avec tranquillité. C'eſt un acte de temperance ; pour tenir en bride le penchant pour les voluptez, en trouvant dans le peu que la Providence donne, un gouſt admirable, comme dans une manne qui doit éteindre les délices de la terre, qui a perdu tant d'ames qui languiſſent, à moins qu'elles ne ſoient environnées d'oignons & de plats de viande. C'eſt un acte d'obéïſſance, qui n'oppoſe ni murmure, ni chagrin aux ordres de Dieu, qui ſont executez fidellement. *Pere, comme vous voulez, & non comme je veux* ; l'inclination de la nature cedant à une authorité plus forte. Il n'eſt pas ſurprenant

nant que Saint Paul ait trouvé de la ſatisfaction dans toutes les conditions où il ſe voyoit réduit. Au moment que Jeſus-Chriſt l'éclaira de ſes lumieres, il fit une réſignation de ſes volontez à celle de ſon adorable Maiſtre, en criant, *Seigneur, que voulez-vous que je faſſe?* Je ne ſuis plus à moy, je n'ay plus de volonté que la voſtre, elle ſera toûjours la mienne, qui ſe conduira, qui ſe gouvernera, qui ſe réglera par les impreſſions que vous luy donnerez.

*Motifs de la ſatisfaction d'Eſprit.*

Ce qui doit produire une veritable ſatisfaction de l'état où la Providence nous met, eſt ſa Sageſſe infinie, qui conduit tout au bonheur de ſes enfants: En faiſant réfléxion ſûr la maxime de Saint Paul, *Toutes choſes contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu*, il eſt aiſé de calmer touts les mouvements que la foibleſſe de la chair excite. Si l'or avoit du ſentiment, il ne ſe plaindroit point d'étre jetté dans la fournaiſe, dont les flammes le pénétrent de toutes parts, puis qu'elles ſervent à le purifier, & à luy donner un plus grand éclat. C'eſt dans ce deſſein, que Dieu nous expoſe aux afflictions: Elles conſument les impuretez de l'ame, & donnent de nouveaux brillants à la Foy. En uniſſant les idées de la ſageſſe, de l'amour & de la volonté de Dieu, avec les ſouffrances, l'ame conſerve ſa tranquillité; & bien loin d'y trouver des matieres de chagrin, elle n'a que des ſujets de joye. Se voit-on réduit à la pauvreté? on eſt content dans la penſée que cét état eſt neceſſaire à noſtre Salut. Les richeſſes nous auroient perdus, & noſtre foibleſſe auroit ſuccombé ſous le poids. Eſt-on déchiré d'une cruelle maladie? il ne faut pas s'arreſter aux douleurs, qui comme des pointes de fer, percent de toutes parts. On doit enviſager la cauſe & les effets du mal. Ce ſont nos pechez qui l'attirent: & il eſt la guériſon des

maux

maux de l'eſprit. Dans cét état, Dieu eſt un ſçavant Medecin qui nous viſite, & qui nous donne les remedes dont nous avons beſoin. Doit-on eſtre chagrin de les prendre? Et n'a-t-on pas pluſtoſt ſujet de s'écrier, *Qu'il bruſle, qu'il coupe*, puis que le mal demande le fer & le feu? Eſt-on banni de ſa Patrie? C'eſt ſortir d'un eſclavage où l'on ſervoit aux voluptez, qui ſont les plus fâcheux de tous les tyrans. Il n'occupoit qu'une partie de noſtre temps; les jours & les plaiſirs s'emparoient de l'autre: ſous le poids de tant de chaiſnes qu'on traiſnoit à peine, on ne faiſoit pas beaucoup de pas en avant vers le Ciel; delivré de ſes fers on peut avancer dans la pieté. Quand on donne ce tour aux afflictions qui nous arrivent, on n'en ſent point l'incommodité, on les regarde comme des Anges de Dieu, qui logent chez nous pour nous défendre des inſultes que nous font les ennemis de noſtre ſalut, & qui nous prennent par la main, pour nous arracher de l'embraſement, où nous aurions peri avec Sodome.

### *Excellence de la ſatisfaction d'eſprit.*

Comme la Pieté conſiſte en pluſieurs dégrez par leſquels on monte à la perfection, il eſt permis d'examiner, lequel de tous eſt le ſublime, & qui donne le plus de ſignes d'un eſtat de grace? Eſt-ce de ſe connoiſtre parfaitement pour s'aneantir de confuſion, par le ſentiment de ſes paſſions & de ſes foibleſſes? Cela enſeigne ce qu'on eſt, & non ce qu'on eſt obligé d'eſtre. Eſt-ce de ſe voir pénétré de douleur de la mort de Jeſus-Chriſt que nous avons crucifié par nos vices? La tendreſſe naturelle inſpire du regret d'avoir cauſé la mort d'un ami. Eſt-ce de craindre le jugement de Dieu & les flammes de l'enfer? il y a dans le fond du cœur un mouvement de haine pour ce qui détruit la nature. Eſt-ce de pleurer ſincerement ſes pe-

chez,

chez, & de les abhorrer comme des monſtres? La Conſcience a des ſentiments ſecrets de la turpitude du vice qui la ſoûlevent contre luy. Eſt-ce d'aimer la gloire du Ciel en ſoûpirant jour & nuit pour elle? Le cœur eſt fait pour le plaiſir; & la repreſentation d'un Pays agreable nous inſpire les deſirs de le voir. Eſt-ce donc l'exercice des Vertus? C'eſt le plus proche degré du ſublime; mais le plus excellent de touts, & qui renferme tout, eſt la ſatisfaction de l'eſtat où Dieu nous veut mettre, puis que c'eſt une parfaite réſignation à ſa volonté, & dans la mort & dans la vie, & dans la proſperité & dans l'adverſité, & dans la maladie. Cette réſignation eſt le ſigne d'une Charité conſommée, où l'ame s'unit étroitement avec Dieu, ſans s'en ſeparer par le moindre mouvement. C'eſt le but où il faut aſpirer, & où nous n'arriverons que dans le Ciel, où nous haïrons fortement ce que Dieu hait, où nous aimerons ſouverainement ce qu'il aime; où nous voudrons abſolument ce qu'il veut; de ſorte que plus l'homme eſt content de ſon eſtat, plus il approche de cette heureuſe conformité de ſa volonté avec la volonté de Dieu, en quoy conſiſte le plus haut point de la gloire du Ciel, & la plus parfaite reſſemblance de la Créature & du Créateur. Nous ne condamnons pourtant pas les deſirs, les vœux, les prieres, afin que Dieu délivre d'un eſtat contraire aux inclinations de la Nature. Il eſt impoſſible que le Pauvre ne ſouhaite d'eſtre plus au large: qu'un Malade ne deſire ſa guériſon: qu'un Priſonnier ne préfére la liberté à l'obſcurité d'un cachot. Comme l'eſclavage, la douleur, la faim, ſont des maux d'eux-mémes, on aime mieux leurs contraires, qui ſont des biens agréables, & qu'on peut deſirer innocemment. Souhaitons-les donc; mais ſous le bon plaiſir de Dieu, en nous abandonnant à ſa Providence, qui connoiſt ſi bien ce qu'il nous faut, & en demeurant dans l'eſtat où il nous met, ſans ſortir

par des plaintes déraiſonnables de l'acquieſcement qui eſt deu aux volontez de Dieu: Semblables à un Soldat qui deſire bien de quitter un poſte incommode ; mais qui le garde pourtant avec courage, ſans s'irriter contre ſon Capitaine ; & qui attend patiemment l'heure qu'il ſera relevé.

*Malheur de ne poſſeder pas la ſatisfaction de l'eſprit.*

Sans cette ſatisfaction d'eſprit, il ne faut point eſperer de tranquillité, puis qu'on ne trouvera jamais de bornes ; ſi les Ordres de Dieu, touts Souverains qu'ils ſont, ne ſçauroient arreſter les deſirs de l'homme. D'où viennent les guerres qui déſolent le Monde, les ſéditions d'un Royaume, les troubles d'une Famille ; ſinon de cette inquiétude de l'ame, qui n'eſt jamais contente ? Elle n'aime que ce qu'elle ne poſſede pas ; la jouïſſance de ce qu'elle avoit ſouhaité ne la touche plus ; & elle ſe donne de nouveaux mouvements pour un autre rang. Le Bourgeois ſe croiroit heureux s'il avoit des tîtres de Nobleſſe, pour n'eſtre plus renfermé dans le Tiers Etat ; & ſes deſirs croiſſent avec ſes degrez ; il ne conſidere point ce qu'il a eſté, ni ce qu'il eſt, il devient la duppe de ſes inclinations, & il cherche à s'élever aux Dignitez. Ce ſont les bornes qu'il met à ſa fortune ; mais il connoiſt mal le fond de ſon cœur, qui n'eſt jamais plus vuide, que quand on le remplit. Tout y fond, & il eſt encore moins content qu'il n'étoit. Du moins, un Souverain devroit l'eſtre ; puis qu'il n'y a que Dieu au deſſus de luy : Mais il ſouhaite encore ſous la Couronne ; & la paſſion des Roys, ſemblable au mouvement des grands arbres, qui a plus de violence que celuy des buiſſons, eſt plus forte que celle des Particuliers. Conqueſtes, Triomphes, Empires aſſujettis au ſien, ne ſatisfont point ſa convoitiſe ; ce n'eſt qu'une matiere à l'enflammer. Il n'y a que l'Eſcole de Jeſus Chriſt qui don-

donne d'admirables leçons pour trouver la ſatisfaction de l'eſprit par l'union de ſa volonté avec celle de Dieu : Et de tous les biens du monde, il ne deſire que ſon neceſſaire, la nourriture & les habits. Dieu luy permet de ſouhaiter cela : Il veut qu'on luy demande le *pain quotidien*, & il promet de le donner : Mais il ne s'engage pas à davantage, & par cela même il nous défend de le ſouhaiter. Il deſavouë touts les deſirs ſuperflus, & quand il les exauce, c'eſt en ſa colere, comme il accordoit des qualitez aux Hebreux pour les punir. Il n'y a que les biens ſpirituels qui ne doivent jamais laiſſer l'ame dans l'eſtat d'indifference; ce ſeroit les mépriſer, ou s'aveugler de ſon merite, que de n'en pas ſouhaiter plus qu'on n'en a. Ce n'eſt point ſur cette matiere qu'il faut dire *je ſuis content comme je me trouve.* Il faut deſirer, il faut gemir, il faut prier, afin que ce poids de miſeres qui nous accable, ſoit changé en un *poids excellent de gloire*, & en l'attendant, que Dieu éclaire, qu'il purifie, qu'il éleve l'ame de plus en plus, en la pénétrant des rayons celeſtes de ſa grace.

## CHAPITRE LVI.

*De la Joye de l'ame. Vanité des objets dont le Monde la fait dépendre. La connoiſſance de quelles Veritez eſt la ſource de la joye ? Si la joye ſpirituelle eſt une Vertu ? Des motifs de la joye Chrétienne. Elle ſeule eſt une joye ſolide. Joye de la Grace & de la Gloire.*

IL n'eſt point d'homme qui ne veüille eſtre heureux; la nature fremiſſant au ſeul nom de miſere. Le Sage & le Barbare, l'Idolatre & le Chreſtien, le Juif & le Mahometan s'accordent partaitement ſur

ce deſir, qui n'eſt pas moins attaché à l'homme, que la lumiére au Soleil. Touts conviennent auſſi que la joye de l'ame, eſt compriſe dans la felicité, eſtant impoſſible d'eſtre heureux dans le chagrin. Ce qui fait la diſpute, eſt la diverſité des jugements ſur la cauſe de cette joye, qu'on cherche en diverſes ſources. Les mondains qui ſe voyent frappez de millé objets qui font une agréable impreſſion ſur les ſens, s'arreſtent là: Leur eſprit rampant n'imagine pas de bien plus relevé, & rien ne leur merite mieux le nom d'hommes *animaux*, puis qu'ils ſe conforment aux brutes, dont le plaiſir conſiſte au manger, au boire, au dormir, & à tout ce qui peut flater l'imagination. Rien n'eſt plus extravagant que d'établir le principe de ſa joye dans ces objets corruptibles, qui ſe changent en une matiere qui fait horreur; & qui ruinent la pureté de l'eſprit & la ſanté du corps.

On paroiſt un peu plus raiſonnable de faire dépendre ſa joye, de la connoiſſance de la verité, & de l'exercice de la Vertu, qui donnent des plaiſirs plus nobles, plus purs, & plus durables que ceux du gouſt & du toucher. Mais quand on vient à développer cette opinion des Sages, on voit qu'ils ne ſe trompent guére moins, que ces ames de bouë, qui trouvent leur bonheur à reſſembler aux pourceaux, ou à renfermer ſous la clef une infinité de richeſſes, qui ſe pourriſſent ſans eſtre diſpenſées au ſoulagement des malheureux. Car enfin, qu'eſt-ce qu'on nomme, *connoiſſance de la verité*? Par la verité, on entend les myſtéres de la Nature, l'eſſence de la matiere, du mouvement de la figure, de l'arrangement des parties qui entrent dans la diſpoſition du corps; on y joint les qualitez & la nature de l'ame. Comme toutes les ſubſtances ſont corps ou eſprit; la ſcience doit ſe borner à ces deux eſtres, & à leurs attributs. Nous ſuppoſons que ces veritez ſe connoiſſent d'une maniere claire & diſtincte, ſous

les

les nuages qui les enveloppent: Et en cet eſtat, elles ne donnent à l'eſprit qu'une joye trés ſombre & tres imparfaite, parce que la matiere, ſes mouvemens & ſes figures ne ſont pas des eſtres aſſés nobles, pour faire le bonheur d'un eſprit qui eſt plus excellent que tous les objets materiels. Ce ne ſont pas des pierres communes & de bas prix qu'on enchaſſe dans l'or, ce ſont des Diamants, des Rubis, des Saphirs, des Emeraudes qui vallent mieux que le Chaton: & pour élever l'ame & perfectionner l'eſprit, il faut l'idée d'un objet plus excellent que luy. Cela même prouve ſolidement que l'idée que l'ame peut avoir de ſoy-même, ne peut eſtre le principe d'une joye conſommée. Car quoy que l'idée de ſa nature propre, ſoit beaucoup plus noble que l'idée de la matiere, il eſt ſans apparence que l'ame qui ſent ſes doutes & ſes imperfections, faſſe par la connoiſſance qu'elle a de ſoy, ſa felicité Souveraine. Plus elle ſe connoiſt, plus ſa joye diminuë par l'idée claire & diſtincte qu'elle a des miſeres & de ſes defauts. Cette idée eſtant conforme à ſon objet, eſt trés imparfaite comme luy. Elle connoiſt un eſtre qui s'afflige du paſſé, qui craint l'avenir, qui a des doutes des paſſions, des erreurs, des vices, des foibleſſes; une pareille ſcience eſt plus propre à produire la douleur qu'à exciter la joye.

Si la connoiſſance certaine & infaillible des corps & des eſprits, n'eſt pas capable de donner à l'ame ce plaiſir ſolide que nous cherchons; le moyen qu'elle le gouſte dans une connoiſſance chancellante, ſombre, confuſe, de la verité de la nature, qui ne ſe préſente jamais aux ſages, que ſous un maſque qui ne permet pas de la connoiſtre d'une maniére claire & diſtincte? La plus part du temps il faut ſe reduire à des ſuſpenſions d'eſprit, à des vray-ſemblances, & le nombre des veritez connuës d'une maniére certaine, eſt ſi petit, que le

threſor de la verité ne peut eſtre grand. On ſe moqueroit avec raiſon de la vanité d'un homme qui penſeroit eſtre riche pour avoir ſeulement deux ou trois petites perles dans ſon cabinet. Gaſſendi & Deſcartes, ont ſans doute purgé la Philoſophie de beaucoup d'erreurs, mais avec toutes les peines qu'ils ont priſes, ils ont découvert trés-peu de veritez. Il reſte toûjours des difficultez accablantes ſur la nature du lieu, ſur l'eſſence de la lumiere, ſur la diviſibilité de la matiére à l'infini, ſur l'idée de l'ame. Les Carteſiens penſent dire merveilles, & avoir pénétré l'eſſence de l'ame en la definiſſant une ſubſtance qui penſe. C'eſt là dire ce que l'ame fait, & non ce qu'elle eſt. Eſt-ce bien ſçavoir ce que c'eſt qu'une pendule à repétition, de la nommer une machine ſonnante, ſans connoiſtre les reſſorts cachez qui la font mouvoir? Il ne faut pas étre grand génie, pour dire ce qu'on ſent, & il n'eſt point de Payſan qui puiſſe ignorer que ſon ame penſe. Il faudroit expliquer ce que c'eſt que cette ſubſtance, qui a la force de penſer, & qui eſt diſtinguée de ſes penſées, comme la cauſe eſt diſtinguée de ſon effet: Une ſeule ame ayant pluſieurs penſées, & des penſées differentes, & même des penſées contraires; Elle nie ce qu'elle affirmoit, elle aime ce qu'elle haïſſoit, elle eſt triſte de ce qui la réjoüiſſoit. Il faut d'autres lumieres que cela pour allumer dans le cœur une ſolide joye.

La Vertu des Sages n'eſt pas capable non plus de la produire. C'eſt une Vertu de chimere, une ombre de vertu, qui n'a ni les parties eſſentielles, ni le principe, ni la fin neceſſaire à la réalité de la Vertu; & le plaiſir qu'elle excite dans ſa poſſeſſion, reſſemble à celuy d'un Viſionnaire qui eſt riche en imagination, & pauvre en effet. Il n'eſt peut-eſtre pas moins content de ſon idée, que ſi elle étoit conforme à la verité; Mais puis que cette ſatisfaction n'a point de fondement, elle eſt fauſſe, & on la regar-

dera

dera toûjours comme une miſere, parce que c'eſt une folie qui fait pitié, & une folie qui eſt plus grande & plus incurable lors qu'elle fait plus d'impreſſion dans l'ame.

Il faut pourtant avoüer que les Sages ont eu quelque petite lueur de la ſource de la veritable joye, qu'il faut chercher dans la connoiſſance de la verité, & dans l'exercice de la Vertu, puis que la verité eſt l'habitude & la perfection de l'entendement, & que la vertu fait la perfection de la volonté. Ils ont marché droit juſques-là ; mais ils ſe ſont égarez enſuite, en s'arreſtant à des veritez de néant, & dont l'ame n'eſt pas nourrie ; au lieu que pour aller droit, il faut s'attacher à Dieu, la premiere de toutes les veritez, & dont la connoiſſance eſt le principe ſolide de la joye de l'ame. Cette connoiſſance eclaire, elle purifie, elle annoblit l'eſprit & le cœur ; & l'Ecriture l'appelle une *lumiere*, parce qu'elle produit dans l'ame des effets ſemblables à ceux que le Soleil cauſe dans le Monde, où il porte la vie & la joye avec ſes rayons. C'eſt à cette pure & divine joye, que l'Ecriture nous rappelle. *Que le Sage ne ſe glorifie point en ſa ſageſſe, que le fort ne ſe glorifie point en ſa force, que le riche ne ſe glorifie point en ſes richeſſes. Que celuy qui ſe glorifie, ſe glorifie de ce qu'il me connoiſt, moy l'Eternel, qui exerce gratuité, jugement & juſtice.* Jer. IX. 23. A la connoiſſance de la verité, il faut joindre la Charité, qui eſt l'autre principe de nôtre joye, par l'heureuſe union de nos volontez avec Dieu : avec les hommes, comme formés du même Sang, rachetez par le même Sauveur, appellez à la même gloire : avec nous mêmes, par l'union de la volonté animale, à la volonté ſpirituelle, qui empêche le partage du cœur. Auſſi S. Paul range ainſi les fruits de l'eſprit, *Charité, Joye, Paix*, parce que la paix & la joye de l'ame, ſont des ruiſſeaux qui coulent de la Charité pour l'arroſer. Une joye eſtablie ſur ce fondement, eſt une joye pure,

une joye ſainte, une joye ſolide, que touts les plaiſirs du monde ne ſçauroient égaler, & qui ſemblable aux grappes & aux figues qui furent apportées aux Hebreux dans le deſert pour leur donner une image des douceurs de la Canaan, eſt une arrhe & un gage des delices qui ſont preparées dans le Ciel aux enfants de Dieu. Il y a la joye de la grace & la joye de la gloire, l'une eſt le commencement, & l'autre la conſommation; diſons quelque choſe de toutes les deux.

*Si la joye eſt une vertu?*

On ne regarde pas entiérement la joye comme une Vertu, parce qu'elle n'eſt point compriſe ſous les Vertus intellectuelles, morales & chrétiennes: On la conſidere comme un acte, qui en coulant de la Charité, fait la felicité qui ſuit la Vertu: Mais je doute fort qu'on ait raiſon de ne pas regarder la joye comme une vertu, puis qu'elle entre dans les devoirs du Chrétien, comme partie des actes d'obéïſſance qui luy ſont preſcrits. *Réjoüiſſez vous toûjours au Seigneur, & encore une fois réjoüiſſez-vous.* Phil. IV. 4. C'eſt l'ordre que Saint Paul donne aux Philippiens, & les Theſſaloniciens en ont un pareil, *Soyez toûjours joyeux.* I. Theſſ. V. 16. D'ailleurs, le contraire du vice eſt une veritable vertu: Et la triſteſſe cauſée par l'envie, eſt regardée comme un peché: Pourquoy donc la joye produite par l'amour de Dieu, & qui excite l'ame à la piété, ne ſeroit-elle pas une vertu? N'eſt-elle pas un mouvement conforme à la droite raiſon? Ne rend-elle pas meilleur celuy qui la poſſede? Neſt-elle pas un hommage à l'excellence des graces de Dieu, puis que ce ſeroit manquer de ſentiment & de reconnoiſſance, que de recevoir ſans émotions de joye, & avec indifference, les faveurs que Dieu verſe ſur nous à pleines mains? On peut donc regarder la

joye

joye comme un bien & honneſte & agreable tout enſemble, puis qu'il eſt conforme à la volonté de Dieu, & donne de doux tranſports à l'eſprit.

*Source de la joye Chreſtienne.*

La joye eſt un repos de l'ame, qui joüit de l'objet aime. Elle eſt en mouvement juſques-là par des deſirs, qui ſont autant d'élancements, & d'efforts qu'elle fait vers l'objet abſent: Et quoy que les biens en éloignement, excitent ſouvent des tranſports, cauſez par l'eſperance infaillible de les poſſeder; Ils ſont en quelque maniere preſents à l'eſprit qui les approche de ſoy, par l'idée qu'il s'en fait, & qui le charme. La joye ſpirituelle eſt le veritable repos de l'ame, qui poſſede ce qu'elle aime. Jeſus-Chriſt demeure réellement dans le cœur par la Foy, par la Charité, & par l'effuſion abondante de ſon Eſprit, qui produit des mouvements d'*une joye inenarrable & glorieuſe*, qui ſe ſent, & qu'on eſt incapable d'exprimer. Si Jean-Baptiſte treſſailloit de joye dans le ſein de ſa mere, lors que Jeſus-Chriſt s'approcha de luy, dans quels tranſports la preſence de Jeſus-Chriſt, précédé de lumiere & d'amour, ne ravit-elle pas l'Ame fidelle? Elle a l'honneur d'avoir Dieu pour Pere; Jeſus-Chriſt pour Redempteur, pour Avocat, pour Roy, & pour Frere aiſné; Le Saint Eſprit pour Conſolateur, les Anges pour Compagnons de ſervice, & pour Protecteurs, & le Ciel pour Heritage. Dans l'heureux état où elle eſt, ſa joye répand ſur toutes ſortes d'objets, mille lumieres pour les convertir en ſa Nature. Elle voit Dieu preſent par tout dans la Nature, dont il ſort des rayons de ſageſſe, de puiſſance & de bonté pour éclairer l'ame: Et l'admirable machine du Monde, eſt pour ainſi dire, partagée entre Dieu & l'homme, afin que l'un en ait toute la gloire, & l'autre toute l'utilité. C'eſt alors qu'un Fidelle s'écrie, *Quand je re-*

*regarde les Cieux qui ſont l'ouvrage de tes mains, & la Lune & les Eſtoilles que tu y as arrangées, je m'écrie, qu'eſt-ce que de l'homme que tu te ſouviennes de luy?*

La conſideration des merveilles de la Grace excite encore des mouvemens plus agreables. Ceſt ce qui fait dire à Saint Paul, *Que le Royaume de Dieu eſt juſtice, paix, & joye, par le Saint Eſprit.* En effet, n'eſt-ce pas un plaiſir incroyable de voir que Dieu ne donne pas ſimplement à l'homme les rayons du Soleil, les influences des Aſtres, & les pluyes qui ſont ſi neceſſaires à la conſervation de la vie du corps; mais qu'il luy accorde encore le ſang de ſon propre Fils pour l'expiation des pechez, & mille benedictions ſpirituelles dont il eſt inondé? Tant de merveilles ramaſſees dans le Salut, tant d'efforts de puiſſance, tant de thréſors de Miſericorde employez pour enrichir des malheureux & des ennemis, ne ſont-ils pas un digne ſujet d'admiration & de plaiſirs? Suivons encore le cours de la Providence dans la conſervation de l'Egliſe, & dans la ruïne de ſes Perſecuteurs; On la voit cette Egliſe, vivre & fleurir dans les flammes qui l'environnent ſans la conſumer. Tout eſt déchaiſné contre elle, les Hommes, les Demons, les Sages, les Orateurs, les Princes, & les Peuples. On abbat les Temples, on bruſle les Livres Sacrez, on maſſacre les Martyrs, ce ne ſont que cadavres, que ſupplices, que priſons: Et ce déluge de ſang qui devoit tout inonder, ne ſert qu'à élever l'Egliſe qui flotte deſſus comme l'Arche ſur les eaux, & qui eſt miſe ſur la montagne pour ſervir de ſpectacle aux yeux du monde des merveilles de Dieu. C'eſt ce que Saint Jean repreſente par l'image d'une Mer de glace meſlée de feu, dont il ſemble impoſſible de ſe dégager, la flamme réduiſant en cendre, & les monceaux de glace abyſmant ceux qui tâchent de ſe ſauver en nageant: Et les rivages de cette Mer, ſont bordez de Victorieux, qui animez de leur joye, célébrent avec des harpes d'or, les loüanges de

de leur Liberateur. Apoc. XV. 2. La ruïne des Perſecuteurs eſt auſſi un ſujet de joye par les prodigieux effects de la Juſtice & de la puiſſance de Jeſus Chriſt. Auſſi les Anges ne veulent pas que les Fidelles demeurent muets à la déſolation de Babylone, la mere impure des abominations de la terre. Ces divins Eſprits excitent toutes les parties du Monde à la joye. *O Ciel, & vous Saints Apoſtres & Prophetes, réjoüiſſez-vous, Dieu a fait la vengeance de Babylone pour l'amour de vous.* Apoc. XVIII. 10. Il n'eſt pas ſurprenant que les faveurs de Dieu ſervent de matiere à la joye, puis qu'on en trouve des ſujets dans les afflictions : Les Apoſtres ont regardé comme un honneur les franges des verges dont leurs corps étoient couverts pour le Nom du Seigneur, ils ont chanté dans l'obſcurité & la puanteur des cachots, qui devoient irriter leurs playes, & les Hebreux ont eu de la joye qu'on leur raviſt leurs biens, dont ils faiſoient un ſacrifice à Jeſus Chriſt. Saint Jaques ne veut pas qu'on s'en tienne à la joye, il exige une *joye parfaite*, quand on tombe en diverſes tribulations. C'eſt la livrée de Jeſus-Chriſt, c'eſt un ſigne qu'on n'eſt pas du monde, puis qu'on eſt expoſé aux effects de ſa haine, & dans cette veuë, il ſort des ruiſſeaux de conſolation des plus ameres douleurs, comme il naiſt des fontaines douces dans les ſables de la Mer.

*Il n'y a que le Chreſtien qui ait une ſolide joye.*

Ainſi il n'y a que le Chreſtien qui poſſede une veritable joye, quelque douloureuſe que paroiſſe ſa condition aux yeux du monde, qui dans ſon égarement, ſe fait une fauſſe idée de felicité. Sa pompe, ſes jeux, ſes richeſſes, ſes brillants, ſont une matiere de larmes, qui ne ſert qu'à les attacher à la terre quand ils la doivent quitter : Et ils maudiront ces faux plaiſirs qu'ils ont préferez aux veritables,

&

& qui les conduiſent à d'éternelles douleurs. Avancer qu'un Chreſtien nud, pauvre, perſecuté, ait plus de joye qu'un riche qui eſt inondé des voluptez de la terre, eſt ſe tourner en ridicule, & l'on ſe moque de la propoſition. Mais la preuve en eſt aiſée & il ne faut qu'un peu d'attention, pour en comprendre la verité. Une coquille ne peut pas contenir autant d'eau qu'il y en a dans un puits profond: Et les ſens du corps ne ſont que de petites coquilles qui ſe rempliſſent facilement: deux ou trois gouttes de joye ſuffiſant à les combler. Qu'on mange pendant une heure de meilleures viandes, l'eſtomach en eſt accablé, & elles ſortent avec violence par le conduit qui leur avoit ſervi d'entrée. Au contraire, l'ame a une profondeur extréme, qui reçoit des idées à l'infini: Elle ne ſe dégouſte point de la verité; plus l'ame en connoiſt d'articles, plus elle en veut connoiſtre, & ſes plaiſirs augmentent ſans la corrompre.

Les objets où le monde cherche ſa joye ſont étroits & bornez. Ce ne ſont que de petites ciſternes qui ſe ſechent en un moment, & on ne trouve plus que de la bouë pleine de vers & de grenouïlles: Cette fauſſe joye dégénére en chagrin & en remords pour ronger l'eſprit. La ſource où le Chreſtien puiſe ne ſe tarit jamais. C'eſt Dieu qui dans ſa plenitude infinie, donne de moment en moment de nouveaux plaiſirs Auſſi l'Ecriture les compare à un fleuve qui coule toûjours ſans ſe ſecher, & qui croiſt & s'élargit dans ſon cours. C'eſt l'idée de David en parlant de la joye de l'ame, *Tu les abbreuveras au fleuve de tes delices, car il y a en toy une ſource de vie.* Pſ. XXXVI. 9. De là vient que la joye de l'Ame fidelle n'eſt iamais plus grande qu'à l'ordre de ſortir du corps. Elle entre au port, où elle eſt à l'abri de l'orage. Elle voit des Cieux ouverts, des Anges de lumiere, qui s'avancent pour la recevoir, & elle s'écrie avec des tranſports, O *Mort où eſt ta victoi-*

*victoire?* Le nom de Mort fait paſlir un Roy ſur le Throſne. Il éprouve en ce moment, que la grandeur & la gloire dont on le flatoit, n'eſt qu'un ſonge qui s'eſt évanoüy : que ſa joye n'avoit rien de ſolide, qu'il s'eſt laiſſé charmer à un fantoſme, & que ſon ſort eſt d'eſtre éternellement malheureux. Il cherche alors de vains ſecours pour prolonger ſa vie, il flate ſes Medecins, il les menace, il ſe couvre de Reliques; mais il faut d'autres remedes pour calmer les frayeurs de la Conſçience. Ainſi toute la joye du Monde aboutit au deſeſpoir, & à des cris funeſtes, *Montagnes tombez ſur nous.* Auſſi ce n'eſt pas ſans raiſon, qu'on a trouvé ſa reſſemblance dans le Jordain, qui coule entre d'agreables lieux couverts de fleurs, & plantez d'oliviers, & qui ſe va jetter dans la Mer Noire. En effet, la joye du Monde ſe précipite au travers des richeſſes, des grandeurs, de la bonne chere, dans une Mer de feu & de ſoufre, d'où elle ne ſortira jamais.

## *De la joye du Ciel.*

Au reſte, comme Jeſus-Chriſt ne ſe communique maintenant à l'ame que ſous des voiles & des nuages, parce que nous ne ſommes pas encore en eſtat de joüir de toute ſa gloire; il n'eſt pas ſurprenant que noſtre joye ſoit imparfaite & meſlée de chagrins. La joye naiſſant de la preſence & de la poſſeſſion de l'objet aimé, elle ne peut étre pure, parce que nous ſommes *éloignez du Seigneur.* Le deſir de le poſſeder, eſt un mouvement qui agite l'ame, & qui s'oppoſe à cette douce tranquillité qui fait ſon bonheur. Comme nous n'avons point d'idées claires de la gloire du Ciel, il eſt impoſſible de la repreſenter. Ce ſont des merveillés qu'œil n'a point veuës, & qui n'ont point monté dans le cœur de l'homme. Saint Paul a dit tout ce qui ſe peut dire, en témoignant que Dieu *ſeroit tout en tous.* En ſe com-

communiquant tout entier, il ſe communiquera infiniment, l'ame recevra l'émanation de ſa gloire ſelon toute ſa capacité; & cette heureuſe impreſſion de lumiere ne laiſſera plus de lieu aux deſirs. Ils finiront par une ſatisfaction qui eſt au deſſus de nos eſperances, & qui fera la perpetuité de l'eſtat de gloire. La mobilité du Libre-Arbitre naiſt de l'imperfection de la felicité : Et pour la poſſeder, il fait un mouvement vers elle. L'eſprit & le cœur eſtant remplis de Dieu, demeureront dans un repos éternel, & comme ils en jouïront ſans partage, ils ſeront dans un centre de joye, qui en bannira non ſeulement les larmes & les chagrins, mais auſſi les moindres ſouhaits; touts les mouvemens conſiſteront alors dans les ſentiments de joye, que produira la connoiſſance parfaite des bontez & de l'excellence de Dieu. L'expreſſion de J. C. ſur cela nous donne une merveilleuſe idée de noſtre bonheur. *Entre en la joye de ton Seigneur.* Dans l'uſage ordinaire, on s'exprime d'une autre facon. On dit qu'on eſt pénétré, qu'on eſt rempli de joye. C'eſt aſſés, & c'eſt trop même pour repreſenter la joye de la terre, trop bornée pour nous permettre de dire que nous entrerons dans la joye ; pour pouvoir parler ainſi, il faut que la joye ſoit plus grande & plus étenduë que nôtre ame : Et il n'y a que la joye du Ciel qui ait ces qualitez. On peut donc la conſiderer comme une Mer où l'on enfonce pluſieurs Vaiſſeaux; les eaux y entrent pour les remplir touts, ſans y laiſſer de vuides; & ils entrent dans les eaux pour y étre enſevelis de toutes parts. Ainſi les Bienheureux ſeront, & remplis dedans, & inondez dehors d'un abyſme de joye, & ce qu'il y aura d'admirable, touts ſeront ſatisfaits dans une diverſité de degrez de gloire, qui ſervira même de ſujet de joye à ceux qui en poſſederont le moins, & qui naiſtra des merveilles de la Sageſſe & de la Juſtice de Dieu, qui brilleront dans cette inégalité. Car alors le plaiſir

des

des Saints sera de conformer parfaitement leurs volontez à la volonté de Dieu.

Pour comprendre un peu mieux ce mystere, il faut distinguer deux capacitez dans l'ame ; *Capacité de nature*, *capacité de prédestination*. Il est des ames qui ont plus de capacité de nature par l'estenduë de leur esprit, qui est plus vif & plus pénétrant, & qui a fait aussi plus de progrez dans la connoissance des Mysteres : Mais il y a moins de degrez d'humilité & de Charité. La capacité de *predestination*, est celle qui vient du décret éternel de Dieu, de proportionner les degrez de gloire aux degrez de grace qu'il a communiquez, sans égard à la capacité de la nature des esprits simples & mediocres, ayant souvent plus d'amour de Dieu & plus de pieté solide, que des esprits sublimes, qui ont pénétré plus avant dans les mysteres de l'Evangile, & qui se sont laissez un peu trop éblouïr à l'éclat de leur science. C'est par la capacité de predestination, que la gloire sera distribuée, & il n'y aura point de Bienheureux qui n'y acquiesce sans jalousie ni murmure, parce qu'il n'y en aura pas qui ne découvre évidemment la sagesse & l'équité de Dieu, dans l'execution de ses Arrests. Saint Augustin a dit beaucoup de choses de la maniere dont nous verrons Dieu dans l'autre vie. On peut lire le vingtneuviéme & le trentiéme Chapitre du XXII. Livre de la Cité de Dieu : mais outre que nous-nous sommes expliquez sur cette matiere, en parlant de l'objet de nostre esperance, c'est aux événemens à nous découvrir quelle sera la joye de l'autre vie, dont nous n'avons que de sombres images, que nous empruntons d'un *miroir obscur*. Sans s'amuser donc à raisonner sur ces matieres, il vaut mieux s'attacher à la pratique des Vertus, qui nous conduiront à la felicité.

CHA-

## CHAPITRE LVII.

*Des devoirs du Mari envers ſa Femme. Quel eſt le reſpect qu'il luy doit ? Et pourquoy ? Divers degrez d'amour auxquels il eſt obligé. Devoirs de la femme envers le Mari. Quatre degrez de ſujettion auxquels elle eſt ſoûmiſe. Juſqu'où elle doit aller ?*

L'Homme eſtant un aſſemblage de corps & d'eſprit, qui réünit en ſa perſonne, les differences qui diviſent la ſubſtance il ne doit pas agir en beſte, pour la propagation de ſon eſpece, en s'abandonnant à des voluptez vagues, qui n'ont pour but que la ſatisfaction des ſens ; il doit paroiſtre raiſonnable en cette partie de ſa conduite, comme dans tout le cours de ſes actions. Auſſi Dieu par ſon infinie ſageſſe, a inſtitué le Mariage, comme la premiere & la plus ſainte de toutes les Sociétez, le Seminaire du Monde, le fondement de toutes les liaiſons, & l'Eſcole des Vertus Politiques, Morales, & Religieuſes, qui ſont neceſſaires au bonheur & des Républiques & de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt. La condition de Femme & de Mari, renferme un ſi grand nombre de devoirs, que ſi l'on y faiſoit reflexion, on ne s'y engageroit pas légerement. On ne ſonge la plus-part du temps qu'à complaire à ſon temperament, à contenter ſes inclinations, à poſſeder des richeſſes pour vivre avec plus d'éclat. Plutarque nomme ſpirituellement des Mariages d'*yeux* & de *doigts*, ceux qui ſe contractent pour la beauté, ou pour la richeſſe, ſans attention à l'honneur, ni aux bonnes qualitez de l'eſprit, qui ſont les veritables liens du cœur. Le Payen les croit neceſſaires au bonheur de la Société, & le Chreſtien qui porte ſa

ſa veuë plus loin, regarde les devoirs du Mariage, comme une partie de la piété, qui l'engage à de nouvelles conditions qu'il ne peut violer ſans riſquer le Salut. Dans le celibat on eſt ſoûmis à Dieu, comme homme, & en cette qualité il y a tant de Vertus à pratiquer, qu'on peut s'écrier avec étonnement, *Et qui peut eſtre ſauvé?* Et la difficulté redouble dans le Mariage, où Dieu a poſé des Loix qui doivent eſtre obſervées par la Femme & par le Mari, s'ils veulent joüir de la gloire, où conduit la ſoûmiſſion aux ordres du Ciel, & ne pas tomber dans le chaſtiment preparé à la deſobéïſſance.

*Raiſons du reſpect que l'Homme doit à ſa Femme.*

Commençons par les devoirs du Mari, qui luy ſont preſcrits dans l'Ecriture, où l'on découvre en même temps les motifs qui les établiſſent. Saint Pierre s'exprime ainſi; *Maris, conduiſez-vous prudemment avec vos Femmes, comme avec un vaiſſeau plus fragile: Portez leur du reſpect, comme eſtant heritiers enſemble de la vie de grace, afin que vos prieres ne ſoient point interrompuës.* I. Pier. III. 7. Ce qui paroiſt d'abord un ſujet de mépris. La foibleſſe du corps & de l'eſprit d'une Femme, doit eſtre une matiere de benignité & de douceur; la prudence du Mari ſervant à conduire cette foibleſſe, & à la ſoûtenir pour empeſcher ſes cheutes. Les réfléxions de Saint Paul engagent puiſſamment à ces égards. Ce Saint Apôtre remarque, que *les membres du corps qui paroiſſent les plus debiles, ſont les plus neceſſaires, & qu'on voit plus richement ceux qui ſont les moins honneſtes.* I. Cor. XII. 22. Il faut donc manier l'eſprit d'une Femme comme un vaſe de criſtal, qui ſe briſe aiſément s'il n'eſt ménagé. Pour peu qu'elle ait de raiſon & d'équité, elle tiendra compte dans ſon cœur des égards de ſon Epoux, & tachera de s'en rendre digne, par la tendreſſe & la complaiſance. Ce reſpect

eſt deu encore à la condition & au rang que la Femme occupe dans la Société. Ce n'eſt pas une Eſclave ; c'eſt une Compagne, & Dieu luy a imprimé ce caractére en la formant. Car il ne prit point de matiere des pieds, ou de la teſte d'Adam, pour créer Eve, il ſe ſervit d'une coſte, pour apprendre de bonne heure à l'homme, une leçon qu'il ne doit jamais oublier. C'eſt que ſa Femme n'eſt ni ſa Maiſtreſſe, ni ſon Eſclave, c'eſt ſa Compagne qui marche à côté. Il ne doit pas luy céder l'authorité de Chef, en ſe laiſſant gouverner à ſes volontez : Ce ſeroit choquer l'ordre de la Nature, & la bienſéance : Il ne doit pas auſſi prendre des airs de Maiſtre, & fouler aux pieds ſon Epouſe : Ce n'eſt pas une Servante, *c'eſt une aide ſemblable à luy*, qui a ſes droits ſur les Biens, ſur les Domeſtiques & ſur les Enfans : Elle peut chaſtier la deſobéïſſance de ſes Fils & de ſes Filles, cenſurer les Valets qui ſervent mal, & donner l'aumoſne aux Pauvres, ſans que le Mari ait le droit de luy demander compte d'une pareille conduite. Tout doit eſtre commun non ſeulement pour les biens, mais auſſi pour les ſentiments, parce que la Femme eſt la chair du Mari. Les coups qu'on porte au coſté droit, paſſent juſques au gauche, & la douleur du gauche ſe fait ſentir juſqu'au droit. Auſſi dans le Mariage, la Femme & l'Homme doivent entrer en Societé d'afflictions & de joye ; & les Sages ſouſtiennent même que le Mari, comme la partie la plus forte, doit prendre une plus grande portion d'affliction, dans les maux de la Femme.

Ce qui redouble l'eſtime d'un Mari pour ſa Femme, eſt que dans la vie que nous eſperons, ils ſont regardez de Dieu comme *égaux*. La Nature & la Politique demandent bien des degrez de ſubordination, & elle ceſſera dans la gloire, où il n'y aura plus de diſtinction de rang, empruntée du Sexe. Le fort & le foible ſeront traittez également ; la difference naiſſant uniquement des degrez de Sainteté,

ſur

ſur leſquels Dieu diſtribuera les degrez de la gloire. Gregoire de Tours parle d'un Eveſque qu'il ne nomme point, qui ſouſtenoit que les Femmes n'eſtoient pas hommes, mais il guérit de ſon erreur, dont il fut convaincu par l'Ecriture. Je ne ſçay ſi c'étoit dans le ſerieux, ou dans le Burleſque, qu'un Autheur Moderne a embraſſé l'opinion de cét Eveſque, dans un petit Traitté intitulé, *Que les Femmes ne ſont pas des Hommes*. Mais quoy qu'il en ſoit, cette opinion n'eſt pas ſeulement contraire à la pieté; elle ruïne encore les égards des Maris pour leurs Femmes, qu'ils ne conſidereroient plus comme Membres de la Societé Spirituelle: de ſorte que ce n'eſt pas ſans raiſon, que Saint Pierre veut que les Maris eſtiment leurs Femmes comme *Heritieres de la vie du Ciel*; rien n'engageant mieux à les honorer. Cela même eſt neceſſaire à la ſainteté des Priéres. Le Mariage n'eſt pas ſeulement une liaiſon de corps; c'eſt une union d'eſprit & d'oraiſons, qui eſt troublée par l'aigreur & les manieres de fierté, qu'un Mari prend avec ſa Femme, en la traittant comme une Servante. Il eſt malaiſé qu'elle prie Dieu de bon cœur en cét eſtat pour la conſervation du Mari, & pour la proſperité de la Famille. D'autre part, les Priéres du Mari ſuperbe ne ſont pas agréables à Dieu. Ainſi ſon humeur altiére, le prive du moyen le plus efficace pour attirer ſur ſa perſonne & ſur ſa Famille, les faveurs du Ciel.

*Cauſes des mauvais Mariages, les faire par intereſt. L'amour doit en eſtre le principe.*

Verus, Prince abyſmé dans les voluptez, diſoit que la Femme eſt un *Titre de Dignité*, & non *de Volupté*, & il en alloit chercher dans des galanteries criminelles. L'opinion de Verus ne regne que trop parmy les Grands. Ils prennent une Femme pour

avoir des Héritiers : mais ils bornent là les liens du Mariage ; & les plaiſirs dérobez ont pour eux beaucoup plus de douceur. Le libertinage eſt ſi commun, qu'il n'y a plus d'infamie ; & le ſacré lien de Mariage, eſt devenu un voile de turpitude. Une des cauſes de ce deſordre eſt, que l'on fait des Mariages de Politique, & des Mariages d'Intereſt : On cherche une Dot, & non une Femme ; & la main ſigne un Contract, où le cœur n'entre pas : De ſorte ; qu'à la honte de la Religion de Jeſus-Chriſt, l'adultére y regne davantage que dans les ténébres du Paganiſme ; Ou bien on ſacrifie la pieté à des conſiderations mondaines, en s'alliant avec des femmes qui profeſſent une Religion idolâtre, & qui n'a rien conſervé de la pureté de l'Evangile. Les Fils de Dieu prennent des Filles des Hommes, & il ſort de ces Mariages bigarrez, des Géans, qui font la guerre à Dieu, & qui ne profeſſent la Verité que par des veuës, dont on ne doit pas leur ſçavoir de gré. Ces deſordres ſeroient corrigez, ſi l'on écoutoit Saint Paul, *Maris aimez vos Femmes, & ne vous aigriſſez pas contre elles.* Col. III. 19. Il veut que cét amour ſe forme ſur le modelle de la plus admirable affection qu'on ait jamais veuë, ſur la Charité de Jeſus-Chriſt pour l'Egliſe, au Salut de laquelle il a ſacrifié ſa vie. C'eſt à Dieu à juger du fond du cœur, & de la ſincerité de cét amour. Les hommes la connoiſſent par des effets. Un Mari qui aime ſa Femme, ſe plaiſt à ſa compagnie. Il s'y trouve toûjours mieux qu'ailleurs : Il regarde les éloignements où il eſt indiſpenſablement engagé, comme une Mer, où il eſt agité des flots de l'inquiétude ; & la maiſon où il eſt en compagnie avec la moitié de ſoy-même, eſt ſon Port de repos. C'eſt là qu'il trouve une Amie pour ouvrir ſon cœur ; un Conſeil pour ſe déterminer dans le doute ; un ſecours pour partager ſes chagrins ; un Confident de ſa joye, qui s'augmente par la communication : & pour exprimer mieux le grand original

ginal qu'il a devant ſes yeux, en aimant ſa Femme comme Jeſus-Chriſt a aimé l'Egliſe, il ne la laiſſe jamais ſeule, il la conſole : & s'il eſt contraint par quelque neceſſité de l'abandonner, ſon eſprit eſt preſent dans l'abſence de corps. Sa joye eſt de mourir auprés de ſa moitié, de luy recommander ſa memoire, & ſes enfans, qui ſont les gages de leur mutuelle affection, & en luy diſant le dernier adieu, de l'exhorter à ſervir Jeſus-Chriſt, afin que la mort n'ait pas le pouvoir de les ſeparer pour toûjours, & qu'elle ſerve mêmes à les réünir dans le Ciel.

*Amour conjugal de confidence & d'inſtruction.*

L'amour du Mary paroiſt encore dans le ſoin qu'il a d'inſtruire ſa Femme de ſes affaires, & de luy donner les lumieres qui ſont neceſſaires pour les gouverner. On peut nommer cét Amour, *Amour de confidence & d'inſtruction.* On voit tous les jours arriver mille deſordres dans les Familles, par l'imprudente taciturnité d'un Mari. Il cache ſoigneuſement l'eſtat de ſon bien, ou pour ne pas chagriner une Femme qui le croit plus riche qu'il n'eſt en effet, ou parce qu'il ne l'eſtime pas aſſés, pour luy faire une confidence de cette nature. Rien n'eſt plus deſobligeant & de plus imprudent que cette conduite, qui empeſche une femme de ſe régler, de prendre des meſures pour s'inſtruire, & pour gouverner la Famille, quand le Chef vient à manquer. Il n'en faut pas demeurer là; un Mari doit prendre le ſoin d'inſtruire ſa Femme des regles de l'œconomie, que l'eſtat dans lequel elle vivoit, ne luy avoit pas permis d'apprendre. Le Mariage eſt une vocation de Dieu, qui a ſes Loix & ſes Maximes; & pour en remplir les devoirs, & le rendre heureux, il faut en bien connoiſtre les preceptes, & demander à Dieu par d'ardentes prieres, qu'il inſpire les diſpoſitions neceſſaires à les recevoir. Mille perſonnes

s'épouſent ſans faire attention à cela. Elles ne regardent le Mariage que comme un eſtat de liberté, qui les affranchit du joug paternel, ou comme une eſpece d'engagement Politique, neceſſaire à la propagation du Monde : C'eſt un état ſaint, où l'on forme & une petite République, & une petite Egliſe : & la bonne conduite qu'on y tient, a une merveilleuſe influence ſur le Corps & Politique & Eccléſiaſtique ; eſtant bien difficile d'eſtre bon Mari & bon Pere, ſans eſtre & bon Sujet & bon Chrêtien. La bienveillance du Mari doit s'eſtendre auſſi aux inſtructions de la pieté. Les Femmes n'ont pas le privilége de parler dans l'Egliſe, pour eſtre éclaircies des difficultez qui les embarraſſent. Elles doivent trouver un Paſteur dans le Mari qui leur enſeigne ce qu'elles ignorent. C'eſt un Docteur Domeſtique aux ſoins duquel Saint Paul les confie. *Si les Femmes veulent apprendre quelque choſe, qu'elles interrogent leurs Maris à la maiſon.* I. Cor. XIV. 31. Le Mari eſtant le Chef de la Femme, ne doit pas ſeulement la conduire dans le Civil, il doit l'éclairer auſſi en ce qui regarde la pieté. Adam fut le canal dont Dieu ſe ſervit pour faire connoiſtre ſes volontez à Eve ; & Jeſus-Chriſt, l'Epoux de l'Egliſe, luy révéle les Thréſors de la Sageſſe, & l'éclaire par les lumieres de ſa Grace. Les Maris doivent imiter ce grand Original, pour former un lien ſpirituel, qui les uniſſe ſi bien avec leurs Femmes, que la Mort ne le rompe jamais, afin qu'ils ayent le plaiſir enſemble de loüer Dieu dans le Ciel, comme ils l'ont ſervi ſur la Terre.

### *Amour d'Entretien.*

Le troiſiéme effet de l'Amour du Mari, c'eſt de donner à ſa Femme l'entretien neceſſaire, ſelon ſes moyens. C'eſt à quoy l'engage le titre de Chef dont il eſt honoré ; Pour le porter avec juſtice, il doit imi-

imiter la teſte, dont il coule inceſſamment des eſprits pour animer le corps, & ſe conformer à l'exemple de Jeſus-Chriſt, qui aſſiſte l'Egliſe dans touts ſes beſoins, en luy fourniſſant la nourriture du corps & de l'ame. Il la donne en abondance, & ſelon la dignité à laquelle il a bien voulu l'élever. Sa Chair & ſon Sang ſont les aliments de l'Egliſe, & il la couvre d'habits ſi magnifiques, qu'elle paroiſt veſtuë du Soleil & couronnée d'Eſtoilles. Il faut auſſi que le Mari nourriſſe, pour ainſi dire, ſa Femme de ſa chair & de ſon ſang, en n'épargnant ni ſes ſüeurs, ni ſon travail, s'il en eſt réduit là, pour luy donner du pain, & en retranchant de ſon ſuperflu, & mêmes de ſon neceſſaire, pour l'entretenir: & s'il tient dans le Monde un rang conſiderable, la Femme doit eſtre dans un eſtat convenable à ſa dignité, & qui luy faſſe honneur. Ces débauchez, qui perdent au jeu, ou au cabaret des ſommes immenies, & qui engagent juſques aux pierreries & aux habits de leurs Femmes, pour fournir à leurs voluptez, ou qui les voyent perir de faim avec leurs Enfans, qu'on ſacrifie à un bon repas, ne ſont ni Maris, ni Chreſtiens; ce ſont des Barbares qui ſe nourriſſent du ſang de leurs Femmes, des furieux qui mangent leur propre chair, des Infidelles qui renoncent à la Religion de Jeſus-Chriſt, & qui *renient la Foy* avec la Nature.

### *Amour de douceur.*

On doit joindre à cela une quatriéme marque d'Amour, c'eſt de bannir l'aigreur & la colére, qui ſont le poiſon du Mariage; cette mauvaiſe humeur paroiſt dans les paſſions, dans les paroles, dans les effects. L'Amour n'eſt pas toûjours incompatible avec la promptitude, il eſt vray, & il eſt des temperamens ſi vifs, qu'ils prennent feu à la moindre bagatelle: Ils rendent pourtant juſtice aux bonnes qualitez de leurs Femmes: Ils ont de la tendreſſe pour

elles, & ne negligent rien d'eſſentiel à l'amitié. Cette ſorte d'humeur eſt pluſtoſt un vice du ſang, que du cœur, & nous ne la regardons point comme une haine, ni comme un Amour languiſſant, parce que ces perſonnes ont une promptitude univerſelle, qui eſt même excitée par des objets où ils n'ont aucun intereſt. Cependant il faut avoüer que cette humeur eſt incommode, & qu'elle oſte une partie des douceurs qu'on cherche dans le Mariage : On ne peut prendre trop de ſoins pour corriger ce défaut. Le tonnerre qui ne fait que gronder dans la nuée, ſans la déchirer, ne laiſſe pas d'eſtre rude à l'oreille, quoy qu'il ne frappe rien, & il eſt difficile qu'une Femme conſerve toute ſa tendreſſe, dans ces orages continuels de chagrin. Le Mariage doit de ſoy-même eſtre le correctif de la bile, qui s'oppoſe à cette douceur mutuelle qu'on cherche dans la Société. Il faut encore ſe précautionner extrémement contre les injures que les imprudences & les foibleſſes d'une Femme, n'attirent que trop ſouvent de la bouche d'un Mari. Quand on s'eſt engagé, on a bien ſçeu qu'il n'eſt pas permis à la Nature humaine d'eſtre ſans défaut, le Mari n'en eſt pas exempt. Il faut donc ſupporter avec patience les imperfections d'une Femme, & la corriger par la douceur. C'eſt ce que les Payens ont reconnu dans le Sacrifice qu'ils faiſoient à leur Déeſſe Junon, qu'ils croyoient préſider aux Nopces. Ils n'offroient pas le fiel de la Victime, qu'ils jettoient au pied de l'Autel. Le deſſein de cette cérémonie, étoit d'enſeigner à bannir l'amertume, les outrages, & les injures de la vie conjugale : Et s'il eſt beſoin de remonſtrances, il faut qu'elles ayent les qualitez du vin, qui ne laiſſent pas d'eſtre utiles & agréables, malgré leur acide. On lit dans Plutarque, que Caton priva de ſa Charge un Sénateur, parce qu'il avoit donné un baiſer à ſa Femme, en preſence de ſa Fille. La ſévérité de Caton fut outrée ; mais Plutarque en tire cette bel-

le

le Morale, que s'il n'eſt pas de la bienſéance qu'un Mari faſſe des careſſes à ſa Femme en preſence du Monde, il eſt plus malhonneſte encore, qu'il la cenſure avec aigreur. En général, l'eſprit des Femmes ſe gagne par la douceur. Elles aiment les riches habits, les beaux meubles, & ce qui peut leur donner de l'éclat. Cette dépenſe n'accommode point la maiſon. Ce n'eſt ni par l'authorité, ni par la violence qu'on les obligera de ſe retrancher : C'eſt pluſtoſt le moyen qu'elles s'oppoſent aux deſirs du Mari. Le ſecret le plus infaillible pour réüſſir, eſt d'employer les raiſons & les prieres qui peuvent tout ſur un cœur honneſte. Quand le vent ſouffle avec violence, on ne dépouïlle pas ſes habits, on s'en couvre davantage, & les rayons du Soleil obtiennent ce qu'on réfuſoit à l'orage. Ainſi la douceur perſuade ce que la violence ne gagne pas : Mais rien n'eſt plus contraire à l'affection conjugale, que les excez & les voyes de fait. C'eſt une brutalité dans un Mari qui n'eſt pas excuſable, que de frapper une Femme comme une Eſclave ; & ſon authorité ne va pas juſques-là. Ce ne ſont ordinairement que les perſonnes gâtées de vin, ou de la lie du Peuple, qui ont beaucoup de reſſemblance avec des beſtes, qui en viennent à ces extrémitez : Le Mari eſt un Chef d'*Ordre*, & non de *Domination* : Et les coups répugnent & à l'égalité des Epoux, & à l'amitié qui ſe nourrit par les careſſes, & meurt par les outrages. De pareils traittemens inſpirent une crainte ſervile, qui eſt le tombeau de l'Amour ; & les Femmes qui ſont vindicatives, ſe vengent de pareilles injures aux dépens de l'honneur du Mari violent. Auſſi les Loix Civiles, ont accordé le divorce aux Femmes, qui prouvoient que leurs Maris les avoient frappées, parce que les coups ſont indignes des perſonnes Libres, & ſur tout des Nobles. *Cod. l. I. t. 17.*

*Devoirs de la Femme envers le Mari. De ſa ſujettion. Si elle eſt l'effect du peché?*

La Femme eſt obligée à des devoirs qui luy ſont communs avec le Mari; à la fidélité, & à l'amour conjugal : Et les Loix du Monde eſtreignent encore les nœuds de ce devoir; l'adultere eſtant un peché plus infame dans le beau Sexe, qui fait gloire de la chaſteté. Mais elle ſe trouve encore engagée à des devoirs particuliers, *Femmes*, leur dit Saint Paul, *ſoyez ſujettes à vos propres Maris, au Seigneur, comme il eſt convenable.* Col. III. 18. C'eſt la Nature, qui dans le ſein de l'innocence, a élevé le Mary à l'authorité. La Femme a eſté créée pour l'Homme, & non l'Homme pour la Femme, & créée de la ſubſtance du Mari, afin qu'elle appriſt à le reſpecter comme principe de ſon eſtre; Eve recevant auſſi la ſuperiorité d'Adam, puis qu'elle le vint trouver, pour luy témoigner ſon reſpect : Et ce fut contre elle, comme l'endroit le plus foible, que le Demon dreſſa ſes batteries pour ruïner la Foy. Voilà les raiſons que Saint Paul employe, pour mettre le Mari dans un degré de ſuperiorité. *Adam a eſté formé le premier, & puis Eve; & Adam n'a point eſté ſeduit le premier, mais la Femme ſeduite a eſté en tranſgreſſion.* I. Tim. II. 24. Ce n'eſt donc pas le peche qui a introduit la ſujettion de la Femme au Mari. Il eſt vray que pour la punir, Dieu luy dit, *Ton Mari aura domination ſur toy* : Mais cela fait voir ſeulement, que cette authorité a changé de nature dans l'innocence. L'authorité de Mari étoit une authorité douce : La Femme ne s'en trouvoit point incommodée, elle ſe faiſoit un plaiſir de s'y ſoûmettre, parce qu'elle étoit conforme à la droite raiſon, dont les lumieres régloient ſa conduite. Dans l'état de peché, c'eſt une authorité fâcheuſe; la Femme

me a peine de la ſupporter, elle ſecouë le joug autant qu'il eſt poſſible, en derangeant l'ordre de Dieu, & ſe mettant à la place du Chef, pour en uſurper les droits; de ſorte que les Maris n'ont ſouvent l'honneur que d'eſtre les premiers Eſclaves de ces Femmes imperieuſes, qui veulent gouverner tout. On peut dire même, que les degrez de ſujettion ont augmenté par le peché de la femme, parce qu'il redouble les tenebres, les foibleſſes & les imprudences du ſexe, qui tombe par ce moyen dans une ſoûmiſſion d'autant plus profonde, qu'il a plus beſoin de lumiére & de puiſſance pour eſtre conduit. Cette dépendance eſt tellement de la bienſéance, qu'une Femme n'oſeroit ſe vanter d'eſtre la maiſtreſſe, & de tenir ſon mari ſujet à ſes volontez. Il faut qu'elle joüiſſe de ſon empire en ſecret, & qu'elle laiſſe au Mari les noms & les ombres de Seigneurie, ſemblables à ces premiers Miniſtres, qui font tout au nom des Princes, dont ils uſurpent l'authorité.

### *Sujettion de reſpect.*

On peut diſtinguer quatre degrez dans la ſujettion de la Femme, que nous nommerons ſujettion de *reſpect*, ſujettion de *complaiſance*, ſujettion *d'offices*; ſujettion de *douceur*. Le titre de Mari, eſt un titre d'honneur, que les honneſtes Femmes reſpecteront toûjours. C'eſt la plus ancienne de toutes les authoritez, & Jeſus-Chriſt la rend ſacrée & venerable, puis qu'il veut bien emprunter le nom d'Epoux, pour exprimer & l'amour qu'il porte à l'Egliſe, & la puiſſance qu'il exerce ſur elle. Auſſi Saint Pierre a remarqué que Sara nommoit Abraham ſon *Seigneur*, pour exprimer les ſentimens de veneration qu'elle avoit pour ſon mari. Une Femme doit oublier ſa naiſſance, ſes richeſſes, ſes vertus, ſa prudence, & toutes les qualitez de l'eſprit, du corps & de la for-

fortune, qui l'élevent au deſſus du Mari, pour ſe ſouvenir qu'elle eſt femme, & que cet eſtat la ſoûmet à ſon époux. Si les avantages de la perſonne, ne luy donnent pas la ſuperiorité, elle luy convient du moins par la dignité, comme des ſujets plus ſages & plus vertueux que leurs Roys, ne laiſſent pas de venerer dans leurs perſonnes le titre auguſte de Souverain. Ce reſpect fait diſſimuler les défauts du mari, dont le deshonneur rejaillit ſur une Femme, & quand elle eſt ſage, elle les cache & à ſoy-même, & aux autres, autant qu'elle peut, bien loin d'imiter ces indiſcretes, qui parlent rarement de leurs maris ſans en publier les défauts. *Emilie* femme du prémier Scipion l'Afriquain, diſſimula l'inclination qu'il avoit pour une de ſes Servantes, de peur d'imprimer une tache d'impudicité ſur la reputation du Vainqueur de l'Afrique. Sans cette diſpoſition du cœur, les apparences de ſujettion ſeront ou violentes ou moqueuſes & indignes de la ſincerité qui doit accompagner tous les mouvemens de l'homme.

### *Sujettion de complaiſance.*

La ſujettion de *complaiſance*, conſiſte à s'accommoder aux inclinations du mari, autant qu'il eſt permis par la bienſéance. Cela ne ſe fait pas ſans difficultez il faut donner bien des combats pour ſe vaincre, & ſe faire violence, pour prendre un pli contraire à ſon humeur: mais plus la choſe eſt difficile, plus il y a de gloire à y réuſſir, & rien ne gagne mieux l'affection d'un mari; c'eſt le ſecret d'eſtre la Maiſtreſſe de ſon eſprit. Aime-t-il la Compagnie? il faut la recevoir d'un air ouvert & civil. Préfere-t-il la Campagne à la Ville? il faut le ſuivre ſans en témoigner de chagrin. Se plaiſt-il à manger avec ſes amis? il faut ſe faire un plaiſir de ſon embarras pour contenter le Mari. Deſaprouve-t-il la ma-

luxe, la magnificence, le jeu, les plaiſirs du Monde, qui ont de charmes pour le Sexe, elle doit ſacrifier ſes inclinations aux deſirs de ſon Epoux & ſe faire un plaiſir de luy plaire. Plutarque a ſur cela une jolie penſée dans ſon Traité des Préceptes du Mariage. La bonté d'un miroir ne conſiſte ni dans les pierreries, ni dans les dorures qui l'embelliſſent, elle vient de la fidélité de la glace, qui repreſente le viſage au naturel: & ce qui fait une femme agreable, n'eſt ni la beauté ni les richeſſes, c'eſt une humeur commode pour les inclinations du mari. Voilà ce qui rendit Livie ſi puiſſante ſur l'eſprit d'Auguſte.

### *Sujettion d'Offices.*

La ſujettion d'*Offices*, eſt encore un des devoirs d'une honneſte femme, il n'y en a que trop qui ne ſe trouvent jamais plus mal que dans leurs maiſons, & qui les regardent comme des priſons ennuyeuſes. Les fréquentes viſites, les Promenades, la Comedie, le Bal, ſont leur occupation, & c'eſt pour gouſter ces plaiſirs avec plus de liberté, qu'elles ont ſouhaité d'eſtre femmes. St. Paul leur preſcrit une autre conduite. Il veut qu'*elles aiment leurs maris & leurs enfans, qu'elles ſoyent ſages, & gardent la maiſon.* Tit. II. 4. On peut aſſeurer hardiment, que les Femmes du Monde, qui aiment les jeux & les plaiſirs, n'aiment qu'elles, & ceux qui ont ſoin de leur en donner. L'eſtat de leur maiſon ne les touche point. Que tout aille en deſordre, que les proviſions ſe diſſipent par la fripponnerie des Valets, n'importe, pourveu qu'elles ſe divertiſſent. Elles abandonnent l'inſtruction de leurs Enfans, & leur Mari n'eſt qu'un honnête Procureur pour leur amaſſer de l'argent. Une Femme vertueuſe fait ſon plaiſir de ſoulager ſon Mari des ſoins domeſtiques, & de donner à ſes Enfans une bonne éducation. C'étoient les qualitez que les Egyptiens ſouhaitoient à

leurs

leurs Femmes, & elles ne portoient point de ſouliers, pour apprendre à garder la maiſon, & s'attacher au menage. En ſe faiſant un plaiſir d'eſtre dans la compagnie de ſon Mari, elle en contracte une habitude qui l'attache plus fortement à luy : Elle entre dans ſes chagrins, elle luy rend dans ſa maladie les ſoins dont il a beſoin, & cela forme une liaiſon ſi eſtroite, qu'on les regarde comme deux parties qui ne peuvent vivre ſeparement. Dans le ſonge de Joſeph, Jacob eſt repreſenté par le Soleil, & Lea par la Lune; il y a pourtant une difference conſiderable dans cette comparaiſon. Plus la Lune s'eloigne du Soleil, plus elle a de lumiére, qui diminuë à meſure qu'elle s'approche de l'Aſtre du jour. Au contraire une femme ne paroiſt jamais davantage qu'auprés du mari, & en ſon abſence, elle doit ſe renfermer au logis, pour y repreſenter ſa place, & remplir les fonctions de tous les deux.

### *Sujettion de douceur.*

Enfin la ſujettion de douceur, eſt une des meilleures qualitez d'une Femme, pour reſſembler à l'Epouſe du Cantique, dont les *levres diſtillent le miel*. Un homme que ſes employs releguent dans un cabinet a d'ordinaire l'humeur reveuſe. Il medite profondement ou ſur ce qu'il doit dire en public, ou ſur ſes affaires, cela le fait paroiſtre ſombre. Il faut le menager en cet eſtat; & une femme imperieuſe & contrediſante, s'attire quelquefois des diſcours qui luy déplaiſent. La force d'une femme c'eſt la douceur. Elle doit eſtre ſans langue & ſans oreilles, pour n'irriter point un mari qui s'émeut. Quelque emporté qu'il puiſſe eſtre, il ſe laiſſe gagner par là, & il ſçait bon gré du ſoin qu'on prend à le menager. Saint Auguſtin remarque ſur cela une excellente qualité de ſa mere Monique. Son mari *Patrice* eſtoit trés colére & tres emporté: & elle

elle le gagna tellement par ſa douceur, qu'elle ne ſentit jamais d'effets de la violence de Patrice. Comme elle eſtoit en compagnie de Dames qui portoient des marques de l'emportement de leurs Epoux, & qui s'eſtonnoient de n'en point voir de pareilles en Monique, dont le Mari n'eſtoit pas moins colére que ceux qui les avoient frappées, elle leur dit qu'elle n'avoit jamais éprouve les effets de la fureur de ſon mari, parce qu'elle évitoit ſoigneuſement par ſa douceur, d'allumer ſa promptitude. *Aug. Confeſſ. Lib.* IX. 8. Rien n'eſt plus ſage que cette conduite, capable même de deſarmer le cœur d'un Barbare. Mais il eſt des femmes ſi fieres, qu'elles veulent toûjours repliquer. Elles croyent qu'il y va de leur honneur de ne pas ceder, & que plus elles reſiſteront, plus elles mettront le mari a la raiſon, en l'obligeant à ſe taire. Elles ſe trompent; rien ne deſarme mieux la colere, que la patience & la douceur: & d'ailleurs elles doivent prendre en ces occaſions le parti du ſilence, puis que par le Sexe & le rang, c'eſt à elles à ceder au Chef.

Au reſte ce n'eſt pas ſans raiſon que Saint Paul donne des bornes à la ſujettion des Femmes pour les volontez du Mari, dans ces mots *ſujettes au Seigneur.* La Morale Chreſtienne eſt bien differente à cet égard de la Morale des Sages. Plutarque ne veut point que la Femme ait d'amis, que ceux de ſon Mari; & ſelon cet Autheur, les Dieux eſtant les plus grands amis de l'homme, il faut qu'elle n'adore point d'autres Divinitez que celles qui ſont l'objet de la veneration du mari, & qu'elle rejette toutes *les nouvelles Religions*, parce que les Dieux n'ont point agreable le ſervice qu'une Femme leur rend, à l'inſçeu du Mari. *Plut. de pr. matr.* C. XVII. Dans une Religion qui n'a pour objet que de faux Dieux, on pourroit s'accommoder de la maxime de Plutarque, eſtant trés indifferent laquelle on choiſiſſe, puis que l'une n'eſt pas meilleure que l'autre. Mais il eſt in-

juſte

juſte qu'une Femme quitte le vray Dieu pour un Demon, ou qu'elle continuë d'adorer Jupiter, parce que ſon Mari luy fait des Sacrifices. Il ſemble que Plutarque en veut aux Chreſtiens, & qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'une Femme préferaſt Jeſus-Chriſt aux Divinitez des Payens, au ſervice deſquels le Mari eſtoit engagé. Rien n'eſt plus contraire à la divine raiſon, que la penſée de Plutarque, puis que la verité n'a point de prix. Elle doit rompre les chaiſnes de la ſuperſtition, & Dieu eſt trop ſaint & trop juſte, ou pour approuver un faux Culte, ſous prétexte que c'eſt la Religion du Mari, ou pour rejetter un vray Culte, parce qu'il n'eſt pas au gouſt du Mari. La premiere de toutes ſes régles, eſt de ſe conformer à la volonté de Dieu; & quand les ordres du Mari ne s'y accordent pas, on ne les doit jamais écouter.

## CHAPITRE LVIII.

*Devoirs des Peres envers les Enfans. Des degrez de l'authorité Paternelle. Elle doit eſtre temperée par la douceur. Bornes de cette douceur. De l'inſtruction des Enfans; & des ſoins des Peres ſur cela.*

ON a raiſon de dire que l'amour reſſemble aux eaux d'une ſource, qui deſcendent avec plus de facilité qu'elles ne montent. Naturellement un Pere a plus de tendreſſe pour ſes Enfans, que les Enfans n'ont d'affection pour un Pere, & cela n'eſt pas ſurprenant. Les Enfans ſont une partie de la ſubſtance du Pere, qui les a engendrez de ſon propre ſang, de ſorte que l'amour qu'il leur porte, eſt un amour de réfléxion ſur ſoy-même. D'ailleurs, les Enfans ſont l'ouvrage du Pere, & ſes vivantes images; & ces ré-

rélations font de nouveaux nœuds d'amour, dont les Oiſeaux, les Beſtes ſauvages & les domeſtiques, donnent de ſi grands exemples. Enfin l'amour Paternel eſt né avec les Enfants, il s'eſt nourri, & il a creu avec eux : Leurs ſouſris, leurs petits jeux, leurs careſſes, lors qu'ils n'ont qu'une idée confuſe de celuy qui leur a donné la vie, ſervent d'aliment à la tendreſſe, qui eſtant plus vieille, a beaucoup plus de force. Auſſi pour exprimer l'amour infini dont Dieu honore les Fidelles, l'Ecriture employe celuy des Peres & des Meres, parce que c'eſt le plus vif & le plus naturel de tous. Cependant le peché a tellement corrompu les inclinations de l'homme, qu'il ne conſerve pas même les premiers mouvements de la Nature, que les animaux ne violent pas. On ne voit que trop de Meres barbares, qui pour cacher leurs impuretez & leur infamie, ſe font un voile du ſang de leurs Enfans, qu'elles tuent de leurs propres mains. Il eſt des Peres cruels, qui par leurs débauches & leur ſévérité, portent leurs Enfans au deſeſpoir : On en voit d'autres qui les perdent par une voye contraire, & par une douceur outrée, qui n'eſt pas moins funeſte que la rigueur. C'eſt les étrangler avec des cordes de ſoye ; & il eſt douteux lequel des deux eſt le plus barbare ; ou d'un Pere trop indulgent, ou d'un Pere trop ſévére. Ce qu'il y a de certain, eſt que ces deux extrémitez ſont trés dangereuſes. L'une inſpire le deſeſpoir, & l'autre fait une habitude de vice. On ne peut donc apporter trop de précaution ni trop de prudence pour l'éducation des enfans, & pour l'execution du devoir paternel. C'eſt ce qui fait un honneſte homme ; Et un enfant bien élevé, eſt ordinairement, & un bon citoyen, & un bon Chreſtien, l'eſprit retenant le pli qu'on lui a donné d'abord.

*Authorité paternelle s'étend-elle ſur la vie?*

Saint Paul renferme le devoir des Peres ſous lequel eſt compris celuy des Meres, en peu de mots qui diſent beaucoup. *Peres n'iritez point vos enfans, mais nourriſſez les en Diſcipline & en remonſtrance au Seigneur.* Epheſ. VI. 4. Ces paroles nous enſeignent la nature de l'authorité Paternelle, qui n'eſt pas une puiſſance de Maiſtre ſur ſon Eſclave, ou qui donne le droit de vie & de mort. Il eſt vray que par la Loy de Dieu, un Pere avoit le pouvoir d'engager ſa Fille. *Si quelqu'un vend ſa Fille pour eſtre Eſclave, elle ne ſortira point comme les Eſclaves:* Exod. XXI. 7. Ce n'étoit pas une veritable vente, c'étoit un loüage pour ſept ans, au bout deſquels elle avoit la liberté de ſortir, & ce ſervice étoit rendu à des perſonnes de ſon ſang & de ſa Religion, ce qui en adouciſſoit l'amertume. La puiſſance paternelle n'eſt donc point une puiſſance de contrainte, à qui une crainte ſervile ſert de fondement. C'eſt une puiſſance douce, eſtablie ſur la communication de la Nature, qui inſpire la tendreſſe & l'amour, & non une ſévérité deſpotique. Un Pere n'a point ſur ſes Enfants le droit de vie & de mort, que les Romains & les Gaulois ſe ſont attribué. Auſſi quelque criminel que peuſt eſtre un Fils, Dieu n'a pas permis que le Pere fiſt la Juſtice ſoy-même, il vouloit que ce fuſt le Magiſtrat qui le puniſt: Et ce détour n'étoit pas neceſſaire, ſi le Pere euſt été Maiſtre de la vie de ſes Enfans. Les droits Paternels ſont donc differents du droit des Puiſſances que Dieu a établies, en ordonnant qu'on fiſt perir le Meurtrier. Ce fut une élévation de l'authorité Paternelle, & qui devint neceſſaire pour conſerver l'ordre dans le Monde. Saint Paul en défendant aux Peres d'irriter leurs Enfants, fait connoiſtre aſſés la nature de l'authorité Paternelle; c'eſt une authorité benigne, qui n'a rien d'accablant,

blant, rien de barbare, rien de tyran. Elle n'eſt point armée d'une épée comme les Souverains, elle ne ſe teint point du ſang des Coupables, & pour les chaſtier, elle n'a que la verge & l'exhérédation. Elle ne dit point, qu'ils *haiſſent pourveu qu'ils craignent*; elle crie qu'ils aiment, qu'ils reſpectent, & la frayeur eſt étrangére à cette Puiſſance.

*Douceur Paternelle, juſqu'où elle s'etend?*

Ainſi les Peres doivent pluſtoſt conduire leurs Enfants par la douceur, & les gagner par les careſſes, que par une ſévérité déréglée, qui n'eſt propre qu'à les effaroucher, qu'à leur inſpirer de la haine, qu'à exciter des vœux contre la vie de ceux dont ils la tiennent, qu'à leur faire ſecoüer le joug de l'obéïſſance, qu'à les chaſſer de la maiſon, qu'à les engager avec des Scélerats dans le métier de Voleurs, qu'à les rendre ſenſibles aux promeſſes flateuſes de certaines gens, qui ſe meſlent d'un trafic d'ames, & qui pour attirer à leur Religion, n'ont pas honte d'employer la methode du Diable, *je te donneray*. Un eſprit irrité eſt capable de tout ecouter dans ſa douleur. Nous n'arrachons pourtant pas la verge de la main d'un Pere. Il doit s'en ſervir à propos, & ne point donner ſujet par ſa molleſſe, au mépris de l'authorité Paternelle, ni à l'endurciſſement de ſon Enfant. Cette fauſſe douceur change les Peres en Bourreaux: Et c'eſt une veritable haine ſous le maſque de l'amour, ſelon la penſée du plus Sage des Roys. *Qui épargne la verge hait ſon Fils, mais qui l'aime ſe haſte de le chaſtier.* Prov. XII. 24. Eſt-ce cherir un Enfant attaque de maladie, que de luy réfuſer les remedes qui le peuvent guérir, parce qu'il les trouve amers, qu'il en ſera tranché & qu'il verſera des larmes? Et faut-il le laiſſer perir pour luy épargner quelque douleur? Les vices ſont des maux de l'amé, & des maux qui la tuent, & la verge eſt une medecine pour les guérir.

Eſt-il juſte de l'épargner, parce qu'elle cauſera quelque chagrin au Malade ? Ce ne ſeroit pas medecine ſi elle n'irritoit la Nature, & elle doit étre dégoûtante, afin de pouvoir guérir l'eſprit qui hait la douleur, & qui renonce à ſes mauvaiſes inclinations, par la peine que le chaſtiment luy fait ſouffrir. *Eli* ſe ſeroit épargné une mort tragique, & il auroit preſervé ſes Enfans d'une fin malheureuſe, s'il euſt eu plus de ſévérité pour eux. Il ſe contentoit de leur repreſenter leur devoir avec douceur ? Il falloit quelque choſe de plus fort & de plus vif pour exciter du ſentiment dans ces cœurs endurcis. Ils ſe moquerent auſſi des leçons de leur Pere, ſous la ſévérité duquel ils auroient poſſible plié : Et ils les regarderent comme des diſcours d'un Vieillard mourant, qui ne meritoit pas d'étre écouté. Un Pere ne peut donc mieux faire que de ſuivre l'exemple de Dieu. Il exhorte ſes Enfans, il les cenſure, il les menace ; & s'il ne gagne rien par là, il les chaſtie & les foüette juſqu'au ſang. C'eſt par ces degrez qu'il faut procéder à la converſion de ſes Enfants. La raiſon & l'amour doivent eſtre toûjours le principe du chaſtiment, & s'il y entre de la colére, il faut qu'elle ſoit ſoûmiſe à la Prudence, pour empêcher ſeulement les foibleſſes de l'amour, qui arreſte le bras pour épargner de la douleur à l'objet aimé.

*Soin des Peres pour l'inſtruction de leurs Enfants.*

C'eſt encore le devoir d'un Pere de donner à ſes Enfants de bonnes inſtructions. Le cœur eſt naturellement un fond pierreux & ingrat, qui ne produit que des épines ; & plus il eſt mauvais, plus il doit eſtre cultivé ſoigneuſement. Quand les arbres naiſſent courbez, on peut les redreſſer pendant que les branches ſont tendres, mais cela ne ſe peut aprés qu'elles ont pris une habitude de roideur, que le temps a fortifiée. L'eſprit de l'homme eſt un arbre tor-

tortu, il faut travailler de bonne heure à luy donner un pli contraire, en corrigeant les mauvaiſes inclinations, qui paroiſſent avec les premieres eſtincelles de la raiſon. On remarque des diſpoſitions au menſonge, à la vengeance, à la cruauté, au larcin, & à d'autres ſemblables vices, il les faut arracher par tous les moyens que la Prudence ſuggere. Une correction donnée bien à propos, eſt d'un grand ſecours pour cela, & il eſt des perſonnes qui pour avoir eſté chaſtiées à leur premier menſonge, l'ont toûjours hay depuis. Les Peres ont ſoin d'amaſſer des Thréſors à leurs Enfants, & de les pourvoir de belles Charges. Ils y penſent plus fortement qu'à les former à la Vertu. L'amour propre agit dans cette conduite, parce qu'ils joüiſſent des richeſſes dont leurs Enfants ſeront Heritiers aprés leur mort, & que l'éclat des Dignitez où ils les établiſſent rejaillit ſur eux, au lieu que la Vertu eſt un bien perſonnel, qui ne paſſe point du Pere au Fils, ni ne remonte point du Fils au Pere. Cependant cette Vertu eſt la veritable richeſſe. Les Sages ont remarqué ce défaut des Peres, qui ne s'occupent qu'à faire leur maiſon, afin que leurs Enfants paroiſſent par leur dépenſe, & ils l'ont hautement cenſuré. Crates diſoit, qu'il auroit volontiers monté au plus haut lieu de la Ville, pour crier de toute ſa force. O *Hommes, où vous precipitez vous? Vous prenez toutes les peines imaginables pour amaſſer du bien, & vous negligez vos Enfants, à qui vous le devez laiſſer.* Plut. de Educ. c. IV. Le plus précieux Thréſor qu'on leur puiſſe amaſſer, c'eſt la Vertu, par une honneſte éducation. Les richeſſes ſont poſſedées par des brutaux, par des impies, par des vicieux. La gloire eſt chancelante & ſujette au caprice des hommes, qui ne rendent pas toûjours juſtice au merite. La beauté paſſe avec les années, & s'efface par une maladie: La ſanté ſe ruïne aiſément: La Vertu eſt préférable à tout cela, & la gloire & la force d'un

Eſtat conſiſte dans la multitude des gens d'honneur, qui préférent l'honneſte à l'utile, & la Vertu au vice. Sans cela, tout le reſte n'eſt rien, & ne ſervira que de matiere aux vices & aux voluptez, & à faire mépriſer ceux qui occupent les Charges de la République, qu'on ne peut exercer glorieuſement, ſans la Vertu qui en eſt le premier ornement.

*Conduite des Peres dans l'inſtruction des Enfants.*

Dieu fait connoiſtre combien il aime qu'un Pere donne une bonne éducation à ſes Enfants, puis qu'il loüa Abraham par cét endroit, & que c'eſt le motif de la confidence qu'il luy fit de ſes deſſeins. *Celeray-je à Abraham ce que je m'en vais faire? Car je connoit qu'il commandera à ſes Enfants & à ſa Maiſon de garder la voye de l'Eternel, pour faire ce qui eſt juſte & droit.* Gen. XIII. 19. Voilà le principal devoir d'un Pere, & où tous les autres ſont renfermez. Ils doivent leur donner de bonnes mœurs & les inſtruire dans la pieté. Quoy qu'ils ſe repoſent ſur les ſoins d'un Gouverneur habile, il faut pourtant qu'ils faſſent eux-mêmes une reveuë de l'éducation de leurs Enfants. Il n'eſt pas de la Prudence de s'en remettre abſolument à la diſcrétion d'un Précepteur, C'eſt peut-eſtre un loup déguiſé en brtbis, dont les mœurs ſont bien d'un honneſte homme, mais dont l'eſprit eſt gaſté de maximes impies, qu'il communique inſenſiblement à ſon Eléve. En le ſuppoſant Orthodoxe, le ſoin qu'un Pere prend de voir le progrez de ſon Fils, oblige le Précepteur à faire encore mieux ſon devoir pour avancer ſon Diſciple: Et il n'eſt pas pardonnable à un Grand, de viſiter ſouvent ſon Ecurie pour voir ſi ſes chevaux ſont bien penſez, & de ne pas mettre le pied dans la chambre de ſes Enfants pour eſtre le témoin de leur avancement.

Pour

Pour les bien élever, il y a des régles de Prudence à obſerver, & qui ne ſont pas inutiles. Il faut employer la douceur. Les coups ſont pluſtoſt pour les Eſclaves, que pour des perſonnes Libres, la rudeſſe leur rebouche l'eſprit, & les rebute des leçons. Les cenſures & les loüanges dans les occaſions, ont beaucoup d'effect; les premieres inſpirent de la honte, & les ſecondes excitent des diſpoſitions à les meriter. On doit corriger les paroles malhonneſtes qui marquent un fond corrompu & un eſprit impudent: s'oppoſer à l'humeur chagrine & contrediſante, parce qu'on s'en fait une habitude, qui eſt l'averſion des honneſtes Gens, le poiſon de la Société, & la matiere des diſputes, qui aboutiſſent ſouvent à des combats, où on perd l'honneur & la vie: condamner la friandiſe & la délicateſſe, qui corrompent l'eſprit & le cœur: blaſmer un babil incommode & évaporé, qui eſt l'ennemi de la diſcrétion, & qui cherche de la matiere dans les perſonnes & les affaires du Prochain: déraciner l'avarice, qui produit tant de maux. Ce n'eſt pas aſſés de faire un honneſte homme, il faut encore faire un bon Chrétien par des inſtructions de piété, On peut lire & l'Hiſtoire qui cultive l'eſprit, & la Morale où l'on trouve de belles maximes pour la conduite de la vie. Ce ſont des mines qui ont des grains d'or & des diamants de prix. Mais un Pere doit particulierement recommander à ſes Enfants la lecture de l'Ecriture, qui rend *ſage à Salut.* C'eſt là le moyen d'en faire des Timothées dés leur enfance. Les Meres & les Ayeules ne peuvent mieux employer leur temps qu'à l'éloge de ce Livre Divin, qui renferme tout ce qui eſt neceſſaire & à la Foy & aux bonnes mœurs, & à l'eſprit & au cœur, pour y verſer de fois à autre les inſtructions proportionnées à la capacité de leurs Enfants, pour exercer leur memoire en y confiant ce qui peut éleléver l'ame à la crainte de Dieu: pour leur donner &

de l'horreur pour le peché, qui a cauſé tous les malheurs de la Nature, & de l'amour pour Jeſus-Chriſt qui l'a expié dans ſon précieux Sang, & pour leur apprendre des prieres, qui humilient l'homme, en luy découvrant le beſoin qu'il a de la Grace de Dieu. Sur tout, les Peres & les Meres doivent éviter de détruire par l'exemple, ce qu'ils établiſſent par l'inſtruction. Une mauvaiſe action ſur un jeune cœur, a plus d'efficace à le corrompre, qu'on n'en trouve dans mille préceptes pour le corriger. Un Pére yvrogne perſuadera-t-il à ſes Enfants la ſobrieté? un Viellard debauché eſt-il propre à faire aux jeunes gens des leçons de temperance? une Mere coquette, ſera-t-elle creuë en faiſant à ſes Filles des ſermons contre la galanterie? L'authorité pouſſe ces malheureux dans le precipice. Ils croyent qu'ils peuvent imiter l'exemple paternel. Ils ne ſont plus retenus par la crainte des cenſures & du chaſtiment, puis qu'un vicieux perd le droit de corriger ſon eſclave, bien loin de punir un Enfant. Les Peres ne ſont pas même fâchez que leurs Filz ſe conforment à leurs inclinations, & qu'ils entrent dans leurs plaiſirs: & ils regardent comme une cenſure de leur conduite, la repugnance qu'on a pour elles. Un yvrogne boit ordinairement avec ſes Enfants: Un Voleur les engage dans ſon meſtier; & l'indulgence qu'on a pour ſes propres vices, s'eſtend juſqu'aux mœurs d'une Famille. Au contraire le poids de l'exemple eſtant joint à celuy des préceptes, entraiſne l'eſprit du coſté de la vertu; & l'on en prend inſenſiblement la teinture, à la veuë d'un Pére qui l'enſeigne ſi bien à ſa Famille, par ſes paroles & par ſes actions.

CHA-

## CHAPITRE LIX.

*Devoir des Enfants envers les Peres. Si un Mineur peut entrer dans le Convent ſans le conſentement paternel? Recompenſes promiſes à l'obeiſſance Filliale.*

IL faut que le peché ait cauſé un bouleverſement horrible dans la raiſon, puis que Dieu a ſi frequemment & ſi fortement recommandé aux Enfants, d'honorer leurs Péres & leurs Méres. Il n'eſt point de devoir qui paroiſſe plus juſte, ni plus évident, & les impies qui combattent l'exiſtence de Dieu, ne ſont pas aſſez extravagants pour refuſer à leurs Péres, l'honneur qu'ils meritent. S'il y avoit un homme aſſés furieux pour douter qu'ils ſont dignes de reſpect & d'amour, c'eſt par des ſupplices, & non pas des arguments qu'on devroit l'en convaincre; eſtant certain qu'on peut nier les veritez les plus claires, ſi l'on confeſſe que les Enfants ſont obligez d'aimer & d'obeir aux perſonnes dont ils ont emprunté la vie. Le Soleil eſt une brillante image de Dieu, la vraye lumiére du monde: Mais ce grand Aſtre qu'on regarde comme le Createur viſible de l'Univers, a beaucoup moins de traits de l'original, & plus ſombres que ceux qui brillent dans la perſonne d'un Pere. Il donne l'eſtre, le mouvement & la vie à ce qui n'eſtoit rien, & il employe à la conſervation de ſon ouvrage, des ſoins qui reſſemblent extrémement à la Providence. Les influences du Soleil n'agiſſent que ſur le corps, en agitant les parties du Sang; les ſoins paternels s'eſtendent juſques ſur l'ame, en la formant à la pieté, afin de repréſenter Dieu à tous égards, comme Créateur, comme Conſervateur, comme Docteur de l'homme. Cette conformité des Peres de la

chair, avec le Pere des eſprits, impoſe aux Enfants une loy de reſpect, d'amour, d'obeïſſance, que Dieu reçoit en ſes vivantes images, & un Chreſtien eſt particuliérement engagé à ce devoir, parce qu'un Pere infidelle corrompt l'eſprit de ſes Enfants, par des maximes idolatres & ſuperſtitieuſes, qui le precipitent dans d'éternelles douleurs ; Au lieu qu'un Pere Chreſtien éclaire & purifie l'ame de ſes Enfants, par des inſtructions de pieté, qui ſont la ſemence de la gloire. Il faut pourtant avoüer à la honte de nôtre Sainte Religion, que généralement parlant, les Payens ont mieux remply les devoirs de la tendreſſe & de l'obeïſſance filliale, qu'on ne les exerce dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt.

*Cauſes du reſpect des Enfants pour leurs Peres.*

Perſonne n'ignore en quoy conſiſtent ces devoirs, dont la raiſon & la conſcience inſtruiſent, & que la malignité du cœur n'empeſche que trop de pratiquer. Il faut que l'eſprit reconnoiſſe l'excellence & de la perſonne, & de l'authorité paternelle qui renferme des traits ſi vifs & ſi beaux de la Divinité. Ce ſont de ces portraits vivants de ſa puiſſance, de ſa ſageſſe, & de ſa bonté. Ils tiennent la place de l'original, qui veut eſtre honoré en eux & par eux, & qui les a formez pour cela, & les Idolatres qui ſe proſternent devant des ſtatues inanimées, ſeront les accuſateurs de ceux qui refuſent de la veneration à des images vivantes, produites de la propre main du Maiſtre du Monde, & qui luy ſervent d'inſtruments à créer des ouvrages plus excellents que tous les miracles, puis que les miracles ſont pour les hommes, & non les hommes pour les miracles. Joſeph eſtoit le premier Miniſtre de Pharaon, & un Miniſtre plus illuſtre encore par les divines lumieres de ſa Sageſſe, que par l'éclat de ſa dignité, & il *ſe proſterna le viſage en terre devant Jacob*, un Vieillard

lard mourant, & qu'il nourriſſoit. L'âge peut bien diſpenſer les Enfants de la ſujettion paternelle. Une femme a de plus grands droits ſur le cœur & l'affection de ſon mari avec qui elle n'eſt plus qu'une chair, qu'une mere n'en peut prétendre ſur luy. Mais l'honneur doit eſtre toûjours conſervé au Pere, par préférence à l'épouſe, & les infirmitez de la Vielleſſe, ne ſont pas de raiſons pour en diminuer les degrez. Auſſi quand Cam eut l'impudence de repaiſtre ſes yeux de la nudité de Noé, de s'en divertir, & d'en faire des railleries devant ſes Freres, ſon pere par une inſpiratiou de l'eſprit de Dieu qui eſtoit inſulté en la perſonne de l'offenſé, luy donna une malediction qui repoſe encore ſur la teſte de la poſterité de ce Fils inſolent, afin que les Enfants y euſſent une belle leçon du reſpect qui eſt deu au principe de leur vie, & qu'on ne peut violer ſans s'expoſer aux chaſtimens du Ciel.

## *De l'amour Fillial.*

L'amour n'eſt pas toûjours renfermé dans l'honneur, & les Roys portent à leurs ſujets une affection qui n'eſt pas accompagnée de reſpect. Mais l'honneur n'eſt jamais ſans amour, & il ne peut eſtre refuſé ſans crime aux perſonnes à qui nous ſommes redevables de la naiſſance, de la nourriture, de l'inſtruction. Ce ſont des bienfaits qu'on ne peut payer, & il faut avoir un cœur de Diamant, pour n'eſtre pas touché des ſoins que prend une Mere pour nourrir ſon Enfant. Elle l'abbreuve de ſon lait, elle retranche de ſon ſommeil pour luy en faire gouſter, elle ne ſe rebute point de tant de pauvretez, dont l'enfance eſt accompagnée & qui donnent tant de degouſt aux cœurs les plus fermes. Le Pére n'entre pas tant dans ces petits ſoins auxquels une Mere eſt plus propre; mais ſa vigilance s'eſtend davantage à l'eſprit, & il épargne & retranche de ſa deſpenſe

ſe pour avancer ſes Enfants, & leur donner de bons Maiſtres, qui les rendent honneſtes gens, & capables de ſervir l'Eſtat. Pour recompenſer donc tant de faveurs, l'amour fillialle doit renfermer pluſieurs degrez: amour de *reconnoiſſance* qui n'égalera jamaïs les bontez des Peres & des Meres: amour d'*eſtime* pour la dignité où Dieu les a élevez, en les employant comme des Canaux, où coulent des torrents d'eſtre & de vie pour la conſervation du monde: amour de *tendreſſe* pour celle qu'ils ſentent même pour des Enfants ingrats & dénaturez, dont ils honorent le tombeau de leurs larmes, & qu'ils en voudroient retirer aux dépens de leur propre ſang: amour d'*aſſiſtance* pour ne leur laiſſer manquer de rien dans leur beſoin.

Ce devoir eſt tres important, puis qu'il a occupé l'eſprit de Jeſus Chriſt dans les douleurs de la Croix dont il ſuſpendit la violence pour ſonger à la nourriture de ſa Mere, qu'il confia au plus cher de ſes Diſciples comme héritier & de l'affection qu'il luy avoit portée & des ſoins qu'il avoit pris de cette pauvre Veuve qui l'avoit enfanté. Les Payens mêmes nous font des leçons ſur cela. Une Femme condamnée à étre étranglée dans la Priſon de Rome, ayant fait quelque compaſſion au Géolier, il n'exécuta pas ſi toſt l'Arreſt. Il ſouffrit même que la Fille de cette malheureuſe luy rendit viſite aprés l'avoir foüillée, pour voir ſi elle n'apportoit point de nourriture à la Coûpable. Cette charitable Fille trouva le moyen de conſerver quelque temps la vie de ſa Mere en luy donnant à têter. Par une action ſi généreuſe, elle obtint la grace de ſa Mere, les Juges croyant que cette récompenſe ne ſe pouvoit réfuſer à la reconnoiſſance d'une Fille ſi vertueuſe. Simon a pouſſé encore plus loin la bénéficence fillialle, qu'il étendit ſur le cadavre de ſon Pere, & n'ayant point dequoy faire les frais de ſes funerailles, il engagea ſa liberté, en ſe vendant pour y contribuer. *Val. Max. L. V. c.4.*

Une

Une ſombre lueur de raiſon a découvert que l'aſſiſtance eſt une dette qu'il faut payer à nos Peres & à nos Meres, puis que ce ſont nos premiers Créanciers, & que ce que nous avons de mouvement, d'eſtre, de vie, nous ayant été communiqué par eux, il eſt juſte qu'ils en retirent le bénéfice, par les ſervices dont ils ont beſoin, comme un Maiſtre recueille le fruit de l'arbre qu'il a cultivé. C'eſt ce qui a obligé Jeſus Chriſt à crier contre les Phariſiens, qui s'imaginoient fauſſement, qu'un Enfant ne pouvoit aſſiſter ſon Pere des biens qu'il avoit conſacrez à Dieu. *Tout ce dont je pourrois vous aider, eſt Corban.* Matt. XV. C'eſt le ſens de ces paroles, qui n'eſt pas bien exprimé dans la Verſion. C'étoit là un parricide ſous le voile de Religion ; Ces Enfants barbares offrant avec des mains trempées dans le ſang, les entrailles de leurs propres Peres. Le plus beau Sacrifice eſt d'obéir à Dieu, le Sacrifice ne luy étant agréable, que parce que c'eſt une obéïſſance ; & Dieu n'aime point qu'on laiſſe perir ſes Parents de faim, pour enrichir ſes Autels.

## *De l'obéïſſance fillialle.*

La plus grande marque d'honneur & d'amour qu'on puiſſe donner aux Peres & aux Meres, eſt l'obéïſſance. Il eſt aiſé de leur rendre du reſpect, d'en parler avec reconnoiſſance, d'eſtre ſenſible à leurs douleurs, d'avoir du reſſentiment de l'outrage qu'ils ont receu ; l'obéïſſance eſt beaucoup plus difficile, parce qu'elle répugne ſouvent à l'inclination. Elle renferme auſſi toute l'eſtenduë de la piété fillialle, étant impoſſible d'obéïr avec promptitude ſans avoir de l'amour & du reſpect pour la perſonne qui nous commande. Il n'eſt point de caractére plus ſincére de la diſpoſition du cœur. Il faut faire ce qu'ils nous ordonnent, s'abſtenir de ce qu'ils défendent, apprendre les leçons qu'ils nous donnent, éviter les vices qu'ils cenſurent, pratiquer les Vertus qu'ils recommandent, & être auſſi prompts.

prompts à exécuter leurs ordres, qu'ils ſont à les donner. La difference qu'il y a entre l'Enfant & l'Eſclave, n'eſt pas dans l'obeïſſance : Elle eſt commune, elle dépend du motif qui la produit. C'eſt une obeïſſance de chagrin & de contrainte dans le Serviteur; Et dans l'Enfant c'eſt une obeïſſance de volonté & de joye : Et quoy que nos inclinations répugnent à ce qu'on défend & qu'on ordonne ; il faut chercher ſa ſatisfaction dans ſon devoir, perſuadé qu'on ne le remplit jamais ſans récompenſe, puis qu'on gagne le cœur d'un Pere, & qu'on attire les bénédictions de Dieu. Si jamais Fils a pû ſe diſpenſer d'éxécuter les ordres d'une Mere, c'étoit Jeſus-Chriſt, qui ne dépendoit pas de la Vierge, puis qu'il étoit ſon Seigneur, & qu'elle luy étoit trés-redevable de l'avoir préférée à tant de Femmes qu'il pouvoit choiſir pour ſe faire Homme. Cependant Jeſus-Chriſt étoit ſujet à Marie, & même à Joſeph, qui l'avoit épouſée: Et veritablement il n'y auroit pas beaucoup de gloire d'obeïr à des ordres qui conviennent à noſtre humeur. Elle conſiſte à ſacrifier nos inclinations à la volonté de nos Peres, pour dire, *Non, comme je veux, mais comme vous voulez*. L'ordre que Jonadab donna à ſes Enfants de ne boire jamais de vin, de ne bâtir aucunes maiſons, de ne planter point de vignes, avoit quelque choſe de rigoureux : Cependant ils l'éxécutérent ponctuellement, & le reſpect qu'ils avoient pour Jeremie, qui les invitoit de boire du vin, ne peut les obliger à violer le précepte de leur Pere: Et cette déférence a été récompenſée dans le temps & dans l'éternité. Voilà l'exemple qu'il ſe faut propoſer, quand nos Peres exigent de nous des choſes qui nous déplaiſent. Cette ſoûmiſſion à leurs volontez, eſt un apprentiſſage d'obeïſſance aux ordres de Dieu. C'eſt une action qui le contente, c'eſt un exemple pour condamner ceux qui reſiſtent au Maiſtre de l'Univers, & qui diſent avec une fierté de Pharaon; *Et qui eſt l'Eternel que j'obeïſſe à ſa voix?* Quand

un

un Pere & une Mere parlent, il faut donc qu'on porte ſa penſée ſur les paroles de Saint Paul. *Enfans, obéïſſez à vos Peres & à vos Meres, car cela eſt agreable au Seigneur.* Col. III. 20. Ce mot *au Seigneur*, limite l'obéïſſance, qui ne doit jamais s'étendre à l'injuſtice, parce que l'Authorité Subalterne doit céder à la Souveraine, & qu'un Pere n'agit point en Pere, quand il ordonne ce qui répugne à la raiſon & à la piété. Il faut en cette rencontre, imiter les Levites qui diſoient de leurs Peres & de leurs Meres, *je ne vous connois point.* Les Sages ont reconnu qu'on ne devoit jamais ſacrifier l'équité aux commandemens Paternels: Un Fils ſeroit-il traiſtre à l'Eſtat, & bruſleroit-il les Temples, ſi ſon Pere étoit aſſés méchant pour l'éxiger de luy ? Ageſilaüs fit une réponſe admirable à ſon Pere, qui le ſollicitoit de juger un Procez contre l'équité. *Mon Pere*, luy repliqua-t-il avec douceur, *vous m'avez inſtruit dés ma jeuneſſe d'obſerver les Loix : je veux vous obéïr, en ne les violant pas.*

## *Si un Mineur peut entrer dans le Convent contre la volonté de ſon Pere ?*

C'eſt ce qui décide la queſtion, ſi un Fils de *quatorze ans* & une Fille de *douze*, & en général les Enfants en Minorité, peuvent entrer en Religion malgré leurs Peres. Nous ne pouvons regarder cela, que comme une deſobéïſſance criminelle, qui répugne au reſpect qu'on doit aux autheurs de ſa vie. Ils ne font donc rien qui ſoit contraire à la piété, en s'oppoſant aux vœux de leurs Enfants, puis que Dieu n'a point preſcrit ce genre de vie, & qu'il n'eſt pas neceſſaire au Salut. On ne le peut donc embraſſer ſans violer les Loix de la Nature ; les Enfants enfermez dans un Cloiſtre, n'étant plus en état de rendre ſervice à leurs Parens. Eſt-ce là la récompenſe qu'ils devoient attendre de tant de tendres ſoins qu'ils avoient pris de leur

leur éducation ? Eſt-ce leur rendre la pareille dans une vieilleſſe infirme ? Et y a-t-il choſe au monde plus capable de s'oppoſer à l'amour Paternel, que de voir un Enfant cheri, fermer les yeux aux larmes d'un Pere, & luy paſſer même ſur le corps, pour courir malgré luy, ſe cacher éternellement dans un Monaſtere ? N'eſt-ce pas luy dérober le baſton de ſa vieilleſſe, la conſolation de ſes jours, l'aſſiſtance dont il a beſoin ? Ce n'eſt pas ſeulement un larcin, c'eſt un ſacrilége, puis qu'un Enfant donne à Dieu ce qui n'eſt pas à ſoy. Il n'a pas le droit dans la Minorité, de diſpoſer de ſa perſonne, ſans le conſentement de ceux dont il dépend. C'eſt dépouiller les Peres de leur propre bien pour en favoriſer un Etranger, à qui l'on attribuë une Paternité *volontaire*, qui ne doit pas être miſe en balance avec la Paternité de *nature*. Quoy ? cette Fille de douze ans, & ce Fils de quatorze, dans un âge, où ils n'ont ni prudence, ni jugement pour ſe choiſir un habit dont ils ignorent le poids, ne demanderoient pas l'avis de leur Pere pour un engagement perpetuel, & ils y entreront malgré luy ? C'eſt là une témérité inexcuſable, & quand la Vie religieuſe ſeroit auſſi Sainte qu'on la publie, on ne la devroit jamais embraſſer ſans le conſentement de ſes Supérieurs. Ce ſeroit toûjours faire du mal, afin qu'il en arrive du bien. Le Concile de Gangre a condamné cette deſobeïſſance en termes exprés. *Tous les Enfants, qui ſous pretexte de pieté, ſe ſeparent de leurs Peres, & ne leur rendent pas le reſpect qui leur eſt deu, qu'ils ſoyent anathémes.* Gangr. Can. XVI. Ces raiſonnemens ſont bien plus ſolides que les penſées d'un jeune homme, & que les expreſſions outrées, que S. Jeroſme a employées dans ſon Epiſtre à *Heliodore*, pour l'engager à la ſolitude : Et d'ailleurs, il y avoit une extréme difference entre les Hermites du temps de Saint Jeroſme, & les Moines d'aujourd'huy. On ne faiſoit point alors de vœux indiſſolubles ; toute la peine d'avoir abandonné la vie monachale, étoit la hon-

te

te qui ſuit la légéreté. En un mot, Heliodore n'étoit plus Mineur : Il avoit perdu ſon Pere & ſa Mere, & il ſe trouvoit en état & en âge de diſpoſer de ſoy. Cela n'a rien de ſemblable aux Convents d'aujourd'huy, où l'on eſt mort pour jamais à la Vie Civile, & engagé à des vœux éternels, qui privent un Pére du ſecours qu'il doit eſperer de ſes Enfants. Authoriſer des Mineurs à embraſſer un ſemblable genre de vie, ſans le conſentement, & malgré la volonté de leurs Supérieurs, c'eſt ſacrifier la Nature à la Superſtition, & élever une Religion de chimére, ſur les ruïnes de l'authorité paternelle, & des Loix de Dieu.

## *Des Menaces & des Promeſſes faites aux Enfants obéïſſants.*

Pour mieux engager les Enfants à une obéïſſance qui ne trouve que trop d'obſtacles dans le fond du cœur, & qui cede ſouvent la place à l'ingratitude, au mépris, à la honte, Dieu employe & les promeſſes de récompenſer la piété fillialle, & les menaces de punir la rebellion des Enfants. Comme ces deux motifs ont beaucoup de force pour toucher l'eſprit, le Souverain Légiſlateur a voulu qu'ils ſecondaſſent les ordres de la Nature, afin d'attacher encore mieux les Enfants à leur devoir. Les menaces du Sage doivent faire trembler. *Les corbeaux du torrent creveront, & les petits de l'aigle mangeront l'œil qui ſe moque du Pere, & qui mépriſe l'enſeignement de la Mere.* Prov. XXX. 17. Voilà une triſte condition, qui renferme une mort violente & précipitée. Les Enfants rebelles étoient lapidez comme des monſtres qu'il falloit écraſer. C'étoit le plus rigoureux ſupplice des Juifs : Et le cadavre du Défunt pendu à un bois infame, étoit expoſé aux oiſeaux de proye, qui ſe jettent d'abord ſur les yeux, comme morceaux plus délicats,

La pitié qu'on a des Criminels, s'eſteint pour des Enfants rebelles, dont le peché fait horreur à la Nature, & c'eſt un nouveau degré de ſupplice pour eux, d'eſtre l'opprobre de leur Famille, aprés leur mort; comme ils en avoient eſté le fleau durant leur vie, qu'ils perdent dans les malédictions de tout le Monde. Au contraire, Dieu promet une longue vie aux Enfants obeïſſants, pour adoucir les chagrins qu'ils ſouffrent aſſés ſouvent de l'humeur de leurs Peres & de leurs Meres. Elle eſt incommode, elle eſt ſevére, elle eſt avare; cela dégoûte, & ſi l'on ne fait pas de vœux pour eſtre délivré d'un joug ſi fâcheux, on ceſſeroit du moins de le porter avec joye pour en adoucir le poids; Dieu promet une longue vie, qui eſtant de ſoy-même une bénédiction, mettra encore les Enfants en poſſeſſion des biens paternels, dont ils jouïront avec tranquillité, ſans ces chagrins & ces remords qui déchirent les Enfants dénaturez, qui ont fait des deſſeins tragiques ſur la vie de leurs Peres qu'ils trouvoient trop longue à leur gré. Enfin, Dieu qui eſt le Pere des Peres, ſe charge de récompenſer l'Enfant vertueux, en ratifiant leurs vœux & leurs bénédictions, & leur donnant dans le Ciel une vie, où tout eſt vie, & qui ne ſera plus expoſée aux atteintes de la mort. Cette promeſſe de vie, n'eſt point particuliere aux Juifs: C'eſt aux Epheſiens que Saint Paul adreſſe ce diſcours, *Honore ton Pere & ta Mere, qui eſt le premier Commandement avec promeſſe, afin que tu ſois heureux & vives longuement ſur la terre.* Eph. VI. 2.

On ſera peut-eſtre ſurpris que Saint Paul ait dit de ce précepte, que c'eſt *le premier avec promeſſe*, puis qu'il y en a un dans la premiere Table, où Dieu promet à ceux qui l'aiment, une faveur qui ſe répandra en mille générations. Mais la promeſſe que Dieu fait pour détourner de l'idolatrie, eſt une promeſſe générale, qui regarde toutes ſortes de perſonnes indifferemment, les Peres & les Enfants, les Maîtres & les Serviteurs, les Roys & les Sujets, les Pau-

vres

vres & les Riches: La promeſſe que Dieu fait aux Enfants, eſt une promeſſe qui leur eſt particuliere. Celle-là parle bien de la faveur de Dieu : Mais elle n'exprime point diſtinctement ſes effects : Celle-cy explique de quelle ſorte de benédiction il veut récompenſer l'obeïſſance fillialle, c'eſt d'une longue & heureuſe vie. Il eſt vray que cela n'arrive pas toûjours, les Peres ſurvivant aſſés ſouvent à des Enfants vertueux, qui reçoivent la ſepulture de ceux à qui, ſelon le cours de la Nature, & les engagemens de Dieu, ils devoient la donner. Mais les promeſſes temporelles qui ne renferment que des biens imparfaits, ſont toûjours conditionnelles, & ſe limitent par la Gloire de Dieu & le Salut de l'homme, ſans quoy ce ne ſeroient pas des faveurs. Or il eſt ſouvent avantageux aux bons Enfants qu'une prompte mort les arrache & aux malheurs & aux impuretez de la terre. Dieu les appelle à ſoy comme Enoch, de peur que l'impieté ne corrompe leur cœur. Il les met dans un repos éternel comme Joſias, pour leur épargner la douleur de voir & les miſeres de Jeruſalem, & le déluge de maux dont l'Egliſe doit eſtre inondée : Une vie dans de pareilles afflictions, eſt une veritable mort, la douceur ne l'accompagne plus. C'eſt une occaſion de crier & des larmes, & de la voix, *Eternel, prens maintenant mon ame.* Un exemple éclaircira cela. Jeroboam avoit un Fils qu'il aimoit cherement; & par ſes ordres la Reine s'étant déguiſée, alla conſulter le Prophete Ahija, pour ſçavoir quelle ſeroit l'iſſuë de la maladie du jeune Prince. Voicy la réponſe du Prophete à la Mere. *L'Enfant mourra, & tout Iſrael le pleurera & l'enſevelira. Luy ſeul de ce qui appartient à Jeroboam entrera au tombeau, parce que l'Eternel a trouvé quelque choſe de bon en luy.* I. Rois XIV. 12. La mort fut une faveur à cet Enfant, qu'une plus longue vie auroit enveloppé dans les malheurs & les crimes de ſa Maiſon.

## CHAPITRE LX.

*Des Puiſſances. Source de leur inſtitution. Poids de la Souveraineté. Des Vertus du Prince, & de ſon devoir envers ſes Sujets. Authorité du Magiſtrat dans la Religion. S'il peut contraindre par force à ſuivre une Religion ? Comment il doit ſe conduire avec les Heretiques ? S'il les doit punir de mort ?*

SI le peché n'avoit pas corrompu les inclinations de l'homme, les Bourreaux, les Tortures, les Epées, les Roues, les Potences, & tous les triſtes Inſtruments de la Juſtice vindicative, n'auroient pas eſté neceſſaires; le Monde gouverné par l'authorité Paternelle, qui ne renferme que tendreſſe, n'auroit point veu couler le ſang criminel. Les Peres auroient élevé doucement les Enfants dans leur ſein ; les Enfants auroient répondu par le reſpect & par l'obéïſſance aux bontez des Peres : Et tous les hommes ſe regardant comme Freres, n'auroient diſputé que de bienveillance, en tâchant de ſe ſurpaſſer par des marques d'affection. Comme il faut recourir aux remedes quand le corps eſt attaqué de maladies dangereuſes, la Puiſſance des Magiſtrats eſtoit neceſſaire pour arrêter les deſordres qui troublent l'harmonie des hommes par la violence des paſſions. Les Freres ont maſſacré les Fréres : le Voiſin s'eſt emparé des biens du Voiſin : le Fort a reprimé le Foible, & le Monde ſeroit tombé dans une confuſion affreuſe, où les adulteres, les meurtres, les brigandages auroient fait un triſte perſonnage, ſi Dieu n'avoit eſtably l'authorité Souveraine, en luy donnant le droit de l'exercer, pour retenir par la frayeur des ſupplices, ceux qui ne ſe laiſſent point toucher par l'amour de la Vertu.

L'inſ-

L'inſtitution de cette Puiſſance ſuivit le Deluge, & la même Bonté qui mit le Monde à l'abri d'une ſeconde inondation, voulut auſſi par des Loix trés-ſages, arreſter ce torrent de crimes, ſous lequel les hommes ſeroient enſevelis. Il éleva donc l'authorité Paternelle à de nouveaux degrez, en ordonnant de répandre le ſang du meurtrier. C'eſt le premier établiſſement du droit de l'épée, dont on ne s'eſtoit encore point ſervi. Les Peres n'avoient eſté juſques-là que les Images de la Sageſſe, de la Puiſſance & de la Bonté de Dieu, & il y applique de nouvelles couleurs, en leur imprimant les traits de ſa Juſtice, dont il avoit donné des marques terribles, en ouvrant les bondes du Ciel & les ſources de la Mer, pour enſevelir la terre ſous des eaux qui s'eſleverent au deſſus des Montagnes. Cét exemple qui fait ceder ſa patience & ſa pitié à la ſeverité des ordres de ſa Juſtice, apprennent aux Peres eſtablis pour Juges de leurs Familles, qu'ils devoient ſacrifier l'amour à la conſervation de l'ordre & du bien public. L'Authorité dont Noé fuſt reveſtu, eſtoit un aſſemblage d'Authorité Monarchique & Paternelle, qui formoit une Authorité meſlée, plus grande que la Paternelle, & moindre que la Monarchique: Ainſi les Peres ont eſté les premiers Souverains, qui avoient droit de vie & de mort dans leur Famille. Quand Juda creut que Tamaſe avoit ſouïllé dans un adultere la Foy conjugale, il voulut qu'elle fuſt bruſlée. C'eſtoit-là une diſpoſition à l'Authorité Monarchique, & on peut la nommer *Authorité Deſpotique*, parce que le Pere eſtoit Maître dans ſa Famille pour récompenſer & pour punir. Les Empires s'eſtant formez de l'aſſemblage de pluſieurs Familles, il a fallu donner un degré d'eſlevation à la Souveraineté pour unir eſtroittement les Parties qui compoſoient ce grand Corps. En effet, la Monarchie ne ſe peut ſouſtenir ſans Tributs payez par les Sujets, pour entretenir des Troupes, pour aſſigner des gages aux Officiers Subalternes, pour baſtir des Forteref-

ſes oppoſées aux courſes des Ennemis, & mettre la Puiſſance en eſtat de protéger les Peuples, en conſervant leurs Biens, leurs Libertez, & leurs Vies. Cependant cette Authorité eſt fondée ſur la Paternelle. Auſſi les Rois portoient le nom de Peres parmy les Philiſtins. qui appelloient leurs Roys *Abimelech*, c'eſt-à-dire, *le Roy mon Pere.* C'eſtoit & un illuſtre monument que la Souveraine Puiſſance doit eſtre Paternelle, pour faire un juſte temperament de douceur & de ſévérité; & un avis aux Princes, à ſe regarder comme Peres de leurs Peuples, à ne les pas traiter comme des Eſclaves, à les cherir comme des Enfants qu'il faut gouverner avec bonté pour les rendre heureux, & les enrichir de leurs bienfaits; le Threſor Royal devant ſervir à leurs beſoins, comme les biens paternels ſont la ſource où les Enfans puiſent leur neceſſaire.

*Des formes du Gouvernement, laquelle eſt la plus utile?*

Les Barbares qui n'ont aucune connoiſſance des Loix que Dieu a données à Noé, n'ont pas laiſſé par les inſpirations ſecretes de la Providence, de s'établir des Magiſtrats pour les gouverner. Ils ont bien veu qu'ils ne pouvoient ſe conſerver ſans ce ſecours. Auſſi Saint Paul ne fait point difficulté d'attribuer à Dieu l'inſtitution des Puiſſances. *Il n'eſt point*, dit-il, *de Puiſſance ſinon par Dieu : Elles ſont ordonnées de Dieu, & celuy qui reſiſte à la Puiſſance, reſiſte à l'Ordonnance de Dieu.* Rom. XIII. 2. Naturellement l'homme n'ayant aucun droit ſur la vie, ſur la liberté, ſur les biens d'autruy, il ne poſſede & n'exerce légitimement ce pouvoir que par la conceſſion de Dieu, qui met ſon épée entre les mains du Prince, pour punir le crime. C'eſt pour cela qu'il donne aux Magiſtrats le nom *de Dieux*, & d'*Enfants du Souverain*, parce que ce ſont les vivantes Images de ſon Authorité de Juge & de Maiſtre, & des Inſtruments qu'il employe

ployé au Gouvernement du Monde, qu'il faut reſpecter à cauſe de l'Original. Il eſt vray qu'il a bien voulu laiſſer aux Peuples la liberté de ſuivre leurs inclinations dans le choix de la forme du Gouvernement. Il y en a qui aiment la Democratie, où le Peuple crée ſes Magiſtrats: d'autres pour éviter la confuſion populaire, confient la Souveraine Puiſſance à un certain nombre de perſonnes ſages, qui en partagent l'Authorité, l'éloignant de la tyrannie: & on en voit d'autres, qui ont plus de gouſt pour le Pouvoir Monarchique. On peut lire ſur cela dans l'Hiſtoire de *Dion* ſes beaux diſcours d'Agrippa & de Mecenas à Auguſte, lors qu'il demanda conſeil à ces deux Favoris, s'il ſe dépouilleroit de l'Empire.

A regarder la choſe en général & indépendamment de l'inclination des Peuples, la Monarchie paroiſt la plus excellente maniere de gouverner. C'eſt l'Image de l'Empire de Dieu, c'eſt l'Authorité Paternelle dans un degré plus ſublime: Elle eſt moins ſujette aux conteſtations, elle garde mieux le ſecret, elle exécute plus promptement les réſolutions: Elle s'oppoſe davantage aux ſéditions, elle réſiſte plus aiſément aux deſſeins d'un Ennémi qui ravage tout & prend des Villes, pendant que les Députez d'une République délibérent des moyens de luy réſiſter. Il faut pourtant avoüer, que les Sujets des Républiques ſont ordinairement plus heureux que dans une Monarchie, où le Prince augmente inſenſiblement ſon authorité, en ſacrifiant les Loix au Pouvoir Arbitraire. Ils ſont les Maiſtres de leurs biens; ils ne craignent point la cruelle avarice d'un Partiſan affamé, ils peuvent trafiquer ſeurement ſans donner connoiſſance de leurs affaires: De Noble on ne devient point Roturier par la mobilité du bon plaiſir. En un mot, on y vit en homme Libre, avec la douceur & la tranquillité, qu'on peut ſouhaiter, parce qu'on y fait regner les Loix. Si un Monarque ne les aboliſſoit pas, s'il vouloit qu'elles regnaſſent ſur luy, comme ſur le

Peuple; en ce cas, la Monarchie auroit tous les avantages du Gouvernement Républicain, ſans eſtre embarraſſée de ſes inconvénients. Mais il eſt rare qu'un Prince veuïlle ſe renfermer dans les bornes des Loix. Une inclination pour un Favori, une ambition ſecrete, luy font oublier ce qu'il a promis: Et il reſſemble à une Riviére, qui mine inſenſiblement les bords de ſon Canal pour s'eſtendre davantage. Ne décidons pas donc quelle forme de Gouvernement eſt la plus utile, & demeurons d'accord d'une verité, qui ne peut eſtre conteſtée, c'eſt qu'il n'eſt pas de Puiſſance qui ne ſoit inſtituée de Dieu, & que dans les Républiques & les Monarchies, il faut reſpecter ceux qui les gouvernent.

*La Principauté eſt un grand fardeau.*

Quand on n'enviſage que l'éclat dont un Prince eſt environné, ſa pompe, ſes threſors, ſes équipages ſuperbes, on regarde ſa condition comme le plus haut degré de la félicité. C'eſt là ce qui doit faire trembler. On porteroit ſans frayeur le poids accablant d'une Couronne, ſi l'on n'enviſageoit ſimplement que les fatigues du Gouvernement: Mais quand un Prince fait réfléxion qu'il eſt *Serviteur de Dieu*, cela luy doit donner de terribles inquiétudes. Il penſera à tous moments, qu'il a un Maiſtre au deſſus de ſoy, auquel il rendra compte de toutes les actions de ſa vie, qu'il eſt eſtabli pour faire Juſtice, qu'il doit la rendre à tous ſans diſtinction, que les threſors de ſon Epargne ſont deſtinez au Salut public, & non à ſon ambition particuliere, que la Souveraine Puiſſance luy eſt confiée pour la conſervation de ſon Eſtat, qu'il eſt reſponſable de la mauvaiſe conduite de ſes Officiers qu'il devoit empeſcher par ſa vigilance, & qu'autant de malheureux qu'il a faits par ſa nonchalance, par ſes injuſtices, par ſa cruauté, ſeront autant d'accuſateurs devant le Tribunal du Juge du Monde, qui demandera

mandera à ce Prince un compte exact de ſon adminiſtration. Ainſi il doit reſpondre à Jeſus-Chriſt, & comme Particulier, & comme Prince : Et ſi l'un de ces devoirs demande tant de ſoins, & inſpire tant de crainte de ne s'en eſtre pas bien acquitté, en quel eſtat ſe trouve-t-on dans l'aſſemblage de deux devoirs de cette importance & de cette eſtenduë ? Double compte, double malheur, double chaſtiment, ſi l'on s'en aquitte mal. Car enfin, un Prince n'eſt pas Prince pour ſe mettre au deſſus de la raiſon, & pour vivre à ſa liberté. Il doit toûjours enviſager les fins qui luy ſont preſcrites : La felicité de ſes Sujets eſt ſon but, pour l'aſſeurer par des richeſſes, & pour la rendre & brillante par la gloire, & honneſte par la Vertu, comme la veuë d'un Pilote regarde une Navigation heureuſe, ou comme le deſſein d'un Général eſt d'obtenir une belle Victoire.

## *Conſiderations pour retenir les Princes dans la moderation.*

L'Homme & le Prince ſe réüniſſent dans la même perſonne, il faut qu'il ait les bonnes qualitez de tous les deux. A peine eſt il capable de reflexion, qu'il ſe voit environné d'une foule de Courtiſans qui l'adorent, qui ſe ſoumettent à ſes volontez, qui ne cherchent qu'à luy plaire, qui ne l'entretiennent que de ſa Grandeur. Ses yeux ne s'ouvrent que pour eſtre frappez de l'éclat de l'or, de la pourpre ; & des pierreries. La Cour s'accommode aiſément de ſemblables objets, & l'orgueil s'en nourrit agreablement. Alors le Prince doit penſer qu'il eſt Homme, que ſa Dignité luy eſt eſtrangere : qu'il ne l'a receuë que de la volonté de ſes Sujets, qui ont fait entre les mains de ſes Ayeuls, une réſignation de leurs Droits, pour eſtre tranſmis à la Poſterité, & que cette Couronne & cette Pourpre qui le diſtinguent, ne ſont pas ſorties avec luy du ſein de la Mere, qui l'a engendré tout nud

comme un ver, & dans les pauvretez du plus vil Esclave. Dans la magnificence de sa table, il doit voir qu'il est sujet à la faim & aux incommoditez du Peuple; & quand il va gouster le sommeil, dépouïllé des ornements Royaux, & couvert d'une simple chemise, il a devant les yeux l'image de la Mort, qui ne luy laissera de toutes les richesses qu'il possede, qu'un linceul pour envelopper son corps. En pensant qu'il est Homme, sujet aux foiblesses des Hommes, il ne deviendra point fier du rang de Prince, qui ne ferme que trop le cœur à l'humilité. Rien n'est plus capable d'inspirer de la moderation dans la grandeur, & de rapprocher le Monarque de ses Sujets, par des liens d'infirmité & de vanité qui les unissent.

Le Prince superieur aux autres par l'Authorité, doit les surpasser aussi tous par ses Vertus, qui le rendent digne de l'Empire qu'il exerce par la Naissance, afin qu'il ait un double droit à sa Dignité : Par la succession & par une espece d'election, qui confirme les titres du Sang par les suffrages de ses Sujets, qui l'éleveroient à l'Empire, s'il ne le possedoit dêja. Non seulement il leur commande, mais ils trouvent qu'il est digne de leur commander. Quand un Prince a de la Vertu, on se conforme à son exemple, & ceux qui n'aiment pas veritablement l'équité, doivent du moins en faire le semblant par Politique, pour se rendre agreable au Maître. Ses vices ont de puissantes influences pour corrompre des cœurs, qui ne penchent que trop vers les passions, & il fait plus de mal par son exemple, que par son peché. Non, ce n'est point de sa Dignité, qu'il emprunte sa gloire, c'est plûtost son infamie, s'il est méchant, puis qu'elle sert de theatre pour le mieux exposer aux yeux du Public, qui sont attachez sur luy. Le Soleil a de la peine à se cacher, & les éclipses & les nüages dont il s'enveloppe quelque fois, n'empêchent pas qu'il ne frappe en suite les yeux de tout son éclat : Et les Princes ont beau se retirer dans le cabinet, & mettre des voi-

les

les ſur leur conduite, elle paroiſtra toſt ou tard, & la Poſterité s'entretiendra librement de leurs défauts, & leur donnera toute l'horreur dont elle eſt digne. La perſonne de Neron ne ſouffre que dans les Enfers; mais ſa memoire eſt encore en abomination, & elle le ſera juſqu'au dernier âge du Monde : Et ſi ce Prince infame avoit penſé à cela, il auroit gardé plus de meſures de bienſéance. Quel chagrin pour un Roy, s'il en avoit connoiſſance, d'entendre publier par tout, c'eſt un infame, un cruel, un injuſte, un tyran? Il en rougiroit malgré ſa fierté, & il eſt de ſon honneur, de ne ſe point attirer de ſemblables éloges, & de faire aprés ſa mort, une belle figure dans l'Hiſtoire & dans la bouche du Monde.

### *Des Vertus neceſſaires aux Princes.*

Tous les Hommes ſont obligez d'eſtre vertueux; Mais un Prince le doit eſtre davantage par l'aſſemblage des Vertus Morales, Politiques, Militaires, & Chreſtiennes, qui luy ſont toutes neceſſaires, pour bien faire ſon Perſonnage. Le plus bel ornement de ſa Dignité c'eſt la Pieté, pour mieux repreſenter Jeſus-Chriſt, dont il tient ſa Grandeur, pour luy en faire un hommage éternel, pour exciter la vénération de ſes Sujets, qui voyent dans leur leur Roy une Image de Dieu, & pour rendre ſon Gouvernement une eſpece de Theocratie, afin d'attirer ſur ſa perſonne, ſur ſa Famille, & ſur ſon Peuple, les bénédictions du Ciel. C'eſt un grand Prince qui exhorte les Magiſtrats à ce devoir; & la Couronne donne du poids à ſon exhortation, & réveille l'attention pour ce diſcours. *O Roys, ſoyez ſages, Gouverneurs de la Terre, apprenez, ſervez à l'Eternel avec crainte, réjoüiſſez-vous avec reſpect, baiſez le Fils, de peur qu'il ne ſe mette en colere, & que vous ne periſſiez dans vos voyes.* Pſ. II. 10. Un Prince doit aimer la Juſtice, puis que c'eſt pour l'exercer que les Puiſſances ſont eſtablies,

blies, en puniſſant les vices, en récompenſant les vertus, en rendant à chaque perſonne ce qui luy eſt deu, en conſervant les droits du Peuple, comme les priviléges des Particuliers, en ſe tenant dans les juſtes bornes, que les Loix & l'équité donnent à ſon pouvoir. C'eſt la Vertu qui luy convient eſſentiellement comme Roy; & le titre de *Juſte*, eſt le plus illuſtre qu'il puiſſe porter, & qui fait le plus d'honneur à ſa memoire. La qualité de *Grand* eſt ſouvent l'ouvrage de l'injuſtice, par des conqueſtes qui ne ſont pas legitimes, & qui la devroient pluſtoſt changer en celle de voleur: Mais un Prince Juſte eſt toûjours Grand, & il merite l'eſtime de ſes Sujets, qui fait la veritable grandeur du Monde. La Juſtice confirme neceſſairement la bonne Foy. La perfidie eſt honteuſe en toutes ſortes de perſonnes: Mais elle eſt infame dans les Souverains. Ennemis, Sujets, Alliez, perſonne ne peut traitter avec luy. Il donne occaſion à ſes Peuples de luy manquer de fidellité, en pratiquant mal une vertu qu'il doit obſerver: Et il n'eſt rien de plus mal aſſorti, que d'eſtre & perfide, & vengeur de la perfidie; une de ces qualitez condamneroit ce que l'autre fait. On a beau couvrir le menſonge & la tromperie, du nüage du bien public; une chimere d'utilité ne doit jamais l'emporter ſur l'honneſteté, & il n'y a jamais d'avantage à commettre des injuſtices, puis qu'on perd l'honneur du Monde & l'amour de Dieu. Un Souverain doit ſe ſouvenir qu'en qualité de Serviteur de Jeſus-Chriſt, il eſt obligé d'imprimer ſur toutes ſes actions, le titre de *Fidelle* & de *Veritable*, qui eſt gravé en gros caractéres ſur Jeſus-Chriſt, pour enſeigner à l'imiter, & à chercher ſa gloire dans l'exercice de la fidellité & de la verité. Un Prince doit aimer la temperance; n'eſtant pas raiſonnable que des hommes ſoient gouvernez par un pourceau, ni que des Sujets ayent pour Maiſtre un Eſclave de ſes paſſions. Ce n'eſt pas *aux Roys à boire le vin.* Il offuſque la raiſon, il eſt incom-

compatible avec la Prudence, & dégouſte des ſoins de l'Eſtat, & l'on eſt incapable d'aſſembler le Conſeil, de traitter d'Affaires, & de recevoir des Ambaſſadeurs, quand on a beſoin de ſommeil pour diſſiper les fumées d'une débauche. C'eſt une honteuſe qualité à un Souverain que celle d'adultere, & toute ſa grandeur ne peut en couvrir l'infamie. Le pouvoir ſupréme ne luy a pas eſté confié pour corrompre les Femmes de ſes Sujets, & par une ſemblable conduite, il inſpire dans ſon Royaume un venin de libertinage, qui deſtruit la chaſteté. Son cœur n'eſt pas inutile pour ne l'employer pas à des amours malhonneſtes : Et les ſoins de l'Eſtat & de la pieté, ſont d'une aſſés grande eſtenduë, pour le remplir tout entier.

Il doit auſſi ſe diſtinguer par ſa liberalité ; l'avarice eſtant inſupportable à un Prince, qui ſemblable à la Mer, qui rend aux Rivieres les eaux qu'elle en reçoit, doit reſpandre ſur les Sujets, les Tributs & les Tailles qu'ils portent dans ſon Epargne. Il ne doit ſur tout jamais oublier, qu'il eſt le premier Sujet des Loix, & que c'eſt à luy à monſtrer aux autres l'exemple de les obſerver. C'eſt là ſa veritable liberté, c'eſt ſon indépendance, puis qu'il n'eſt jamais moins Eſclave de ſes paſſions, qu'en faiſant regner le droit ſur toutes ſes actions, & ſur ſon propre cœur, & qu'il porte le caractére de Dieu, qui dans la Souveraine Authorité où il eſt eſlevé, ſe fait une régle inviolable d'obéïr aux ordres de ſes Vertus. C'eſt pour cela que certains Peuples de l'Allemagne vouloient que leurs Princes priſſent le nom de *Juges*, pour les lier davantage aux Loix. Ces Loix ſont l'ame de l'Eſtat. Un corps ne peut ſe ſervir de ſes parties, de ſes membres, de ſes nerfs, de ſon ſang, ſans le ſecours de l'ame ; & un Roy ne peut mettre ſes Sujets en mouvement pour le bien public, ni les conſerver, ſans l'aſſiſtance des Loix : De ſorte qu'on prive la Republique de vie, en les anéantiſſant ; & un Prince ſe fait

peu

peu d'honneur de ſe mettre au deſſus des régles. C'eſt une marque qu'il n'aime ni la ſageſſe, ni l'équité, puis qu'il ſe moque de la Religion du Serment; qu'il eſt ennemi de la raiſon, en voulant que tout flechiſſe ſous une volonté, où il y a plus d'emportement que de lumiere, & qu'il préfere l'averſion à l'affection de ſes Peuples, qui le regardent comme un Tyran.

Que les Princes ſe rendroient illuſtres & aimables tout enſemble, s'ils vouloient ſuivre les conſeils que Seneque donnoit à Neron! *La grandeur d'un Prince eſt ferme & ſolide, quand ſes Sujets connoiſſent qu'il n'eſt pas moins pour eux qu'au deſſus d'eux: qu'ils éprouvent que ſes ſoins veillent pour le Salut général & pour le particulier: qu'ils ne le fuyent point quand il paroiſt en public, comme une peſte, ou comme un animal dangereux, qui ſort de ſon giſte: qu'ils courent pluſtoſt à l'envi à ſa rencontre, comme à un Aſtre lumineux & bien faiſant. Ils ſont tout diſpoſez à luy faire un bouclier de leur corps contre les poignards des Aſſaſſins.* Sen. de Clem. L. III. Ce n'eſt pas aſſés qu'un Prince ſoit juſte, liberal, bienfaiſant, ſage, plein de probité, religieux: il faut qu'il ait de la Valeur & de la Clemence; l'une pour défendre ſes Sujets contre ſes Ennemis; l'autre pour couronner les Vaincus, & ne point deshonorer ſes Victoires, par une cruauté qui fait horreur. Dieu jette la foudre quand on luy demande grace, & un Vainqueur doit pardonner à ceux qui implorent ſa Miſericorde, afin qu'il ſoit couronné également des mains de la Clemence & de la Valeur. Un Prince fait de la ſorte, eſt un *Dieu donné*: Ils n'ont rien à ſouhaitter que ſa vie, ni rien à craindre que ſa mort; Le *Vive le Roy*, eſt alors trés-ſincere, & ils peuvent pouſſer des vœux ſemblables à ceux que Rome faiſoit en faveur de Trajan. *Dieu veüille vous aimer autant que vous nous aimez.* Recompenſe ſi glorieuſe pour un Monarque, qu'il n'a rien à deſirer au monde après cela.

*Pou-*

*Pouvoir du Magiſtrat dans les Affaires de Religion.*

Au reſte, il ne ſera pas inutile d'examiner particulierement les devoirs du Magiſtrat dans les matieres de Religion. Nous recevons volontiers la diſtinction de Puiſſance d'*Ordre*, & de Puiſſance de *Juridiction*. La premiere conſiſte dans le droit de faire les fonctions du Saint Miniſtere par la predication du Saint Evangile & par l'adminiſtration des Sacrements. La ſeconde regarde la ſuſpenſion des Sacrez Myſteres & l'Excommunication, qui retranche un Corps ſcandaleux du Corps de l'Egliſe. Le Magiſtrat comme Magiſtrat, ne peut s'attribuer cette Authorité ni la Puiſſance d'Ordre, ni la Puiſſance de Juriſdiction Eccleſiaſtique, qui appartient aux Paſteurs. Comme il n'eſt pas raiſonnable que les fonctions Royales ſoient miſes entre les mains des Eveſques, qui ſont deſtinez à gouverner les ames, & à leur donner des ſoins capables de les occuper tout entiers; il n'eſt pas juſte auſſi que le Magiſtrat faſſe la Charge des Paſteurs: Et quand les Princes ont voulu l'entreprendre, Dieu les en a punis exemplairement. Perſonne n'ignore qu'Eſdras fut puni de la témérité qu'il eut de faire le parfum, & qu'une terrible lepre incurable le priva de l'Adminiſtration du Royaume. Dieu faiſoit connoiſtre par ce terrible coup, qu'il aime l'Ordre; & qu'il ne permet pas à la liberté des hommes, de confondre ce qu'il a diſtingué ſagement. Mais il y a une Puiſſance de *direction*, qui regarde la Police de l'Egliſe, qu'on ne peut refuſer au Magiſtrat. En cette qualité, il doit rendre ſervice à Jeſus-Chriſt, & l'on ne comprend pas qu'il peuſt ſatisfaire à ſon devoir, s'il n'avoit ſoin, que l'Egliſe fuſt bien ſervie, que les Héréſies fuſſent eſtouffées, que la Predication de l'Evangile euſt un libre cours. Quand David adreſſe ce diſcours aux Princes, *Servez à Dieu avec crainte*, il ne leur preſcrit pas ſeulement le devoir

voir de l'particulier, il exige auſſi d'eux qu'ils rempliſſent l'Office de Magiſtrat, en ſe ſervant de l'Authorité qu'ils ont, pour l'eſtabliſſement de la pieté. Ainſi les Princes ont droit d'aſſembler des Synodes, pour l'extirpation des Héréſies; ils ont droit d'ordonner la célébration des Jeuſnes, quand les miſeres publiques demandent une humiliation extraordinaire; ils ont droit de preſcrire certains temps & certains lieux, aux fonctions Eccléſiaſtiques, ſans uſurper ſur l'Authorité des Paſteurs; ils ont droit d'abbattre les monuments de l'Idolatrie, & de defendre l'exercice des Superſtitions. Pour luy enſeigner ce devoir, Dieu a parlé ainſi au Prince par la bouche de Moyſe: *Du moment qu'il ſera aſſis ſur le Throſne, il écrira pour ſoy un double de cette Loy, & il y lira tous les jours de ſa vie, afin qu'il apprenne à craindre l'Eternel ſon Dieu.* Deut. XVII. 18. Les Hebreux ont creu que le Prince eſtoit obligé d'écrire ſoy-même une Copie de la Loy, afin qu'elle s'imprimaſt mieux dans ſa memoire, & qu'il leuſt avec plus d'application, ce qu'il avoit écrit de ſa propre main. Or il eſt conſtant qu'un Roy eſt obligé d'employer ſa Charge à la gloire de Dieu, & qu'en vertu de ſa Dignité, il doit travailler de tout ſon poſſible, afin que les Commandements de la premiere & de la ſeconde Table, ſoyent exécutez.

## *Preuves de l'Authorité du Magiſtrat dans les matieres de Religion.*

Eclairciſſons la choſe par des exemples. David, l'un des plus ſages & des plus pieux Princes du Monde, ordonna la tranſlation de l'Arche, il commanda aux Levites de ſe ſanctifier pour cela, il voulut qu'ils choiſiſſent des Chantres pour la Muſique. I. Chron. XV. Il diſtribua les Levites en certaines Claſſes, afin que l'Ordre fuſt mieux obſervé. Quand les Ennemis des Juifs eurent inondé leur Pays,

Pays, Josaphat publia le Jeusne, Ezechias commanda aux Levites de se purifier, & de nettoyer le Temple qu'Achas avoit profané, & il fit oster les Hauts Lieux, couper les Bocages, & briser les Statuës qui avoient esté des objets d'Idolatrie : Et ces grandes actions loüables par elles mêmes, ont receu de Saint Augustin l'eloge qu'elles meritoient, dans la Lettre au Comte Boniface. *Comment*, dit-il, *les Rois servent-ils Dieu respectueusement, sinon en défendant & en punissant avec une severité religieuse, les crimes qui sont contraires aux Loix du Seigneur. Comme Roy il sert d'une autre maniere, qu'en qualité d'homme.* On a regardé Constantin comme un Prince devot & sage; & si Saint Jerosme croit qu'il avoit du penchant pour l'Arianisne, on ne luy a point reproché d'avoir usurpé les droits des Evêques. Voicy le discours qu'il leur tint au repas où il les invita. *Vous estes Evesques dans l'Eglise, & je le suis hors l'Eglise par l'ordre de Dieu.* Eus. Vit. Const. L. IV. 24. Ce fameux Concile composé de tant d'illustres Prélats, & d'admirables Confesseurs, qui par la mutilation de leurs membres portoient des marques de leur piété, & qui condamna dans la Ville de Nicée les erreurs d'Arius, reconnut l'*Episcopat externe* de Constantin, en s'assemblant par ses ordres. Il faudroit ignorer l'Histoire des Donatistes, pour ne pas sçavoir la part que Constantin eut dans leurs affaires avec Cecilien. Ce Prince voulut que le Pape Miltiade en jugeast; il ordonna aux Evêques d'Occident de s'assembler à Arles, il entendit depuis, les raisons des Parties, & il n'est point de personne raisonnable, qui n'avouë que les Conciles Généraux, ont esté convoquez par les Empereurs : Et si le Pape Leon en avoit esté le Maistre, la Ville de Calcedoine n'auroit pas eu l'honneur qu'Eutyches fust condamné dans un de ses Temples. On a encore les Lettres de Leon à l'Empereur Marcian, qui témoignent que ce Pape auroit bien souhaité que le Concile se fust tenu dans l'Italie,

& qu'on en euſt retardé la convocation. *Leo Ep.* L. Pour peu de connoiſſance qu'on ait de l'Hiſtoire de Saint Athanaſe, on ſçait que l'Empereur Conſtantin s'offenſa, comme s'il euſt fait ſans ſes ordres, la dédicace d'un grand Temple qu'on bâtiſſoit à Aléxandrie; que ce fameux Evêque ſe défendit contre cette accuſation, en proteſtant qu'il n'y avoit point eu de Dédicace; & qu'on s'eſtoit ſeulement aſſemblé dans cette Egliſe, à cauſe du grand concours de Peuple.

Ce n'eſt pas extrémement honorer les Princes, que de les faire Exécuteurs aveugles des Ordonnances de l'Egliſe, comme s'ils n'eſtoient que les Eſclaves d'un Pape. Quand il ſeroit vray que les Conciles ſeroient infaillibles dans la Doctrine, ils peuvent errer dans le fait: Et l'Hiſtoire tragique de Flavian Evêque de Conſtantinople, laiſſe une tache ineffaçable ſur la memoire de Theodoſe Second, qui exécuta les paſſions furieuſes de Dioſcore Prelat d'Alexandrie, Preſident du Conciliabule d'Epheſe, & qui confirma par un Edit, le brigandage de cette Aſſemblée. D'ailleurs, en accordant aux Conciles Généraux l'infaillibilité de Doctrine qu'ils ne poſſedent pas; la ſageſſe ni l'honneur des Princes, ne leur permet pas de confirmer temerairement les Decrets de l'Egliſe. L'Egliſe ne portera jamais l'infaillibilité plus loin que Saint Paul, qui vouloit que les Corinthiens connuſſent la verité de ſa Doctrine, afin qu'ils l'embraſſaſſent ſans préjugez, & par la force de ſon évidence. *Jugez vous-meſmes de ce que je dis.* I. Cor. X. Le Magiſtrat a donc droit d'ordonner que les Conciles définiſſent les Articles de Foy, par la Régle que Dieu leur preſcrit, par les Oracles de l'Ecriture, & aprés qu'on les a prouvez par cette Authorité Souveraine, ce même Magiſtrat ne les confirmera pas ſans connoiſſance, & n'y déferera pas abſolument, parce que le Concile l'a ainſi ordonné; Il employera la voye de *Confrontation*, en conferant avec l'Ecriture, la Doctrine eſtablie par l'Egliſe, pour

eſtre

eſtre convaincu de leur conformité. Car en un mot, il ne ſeroit pas raiſonnable que le Magiſtrat fiſt exécuter les Canons des Conciles ; ſans eſtre perſuadé qu'ils ſont équitables ; & cette perſuaſion n'eſt pas judicieuſe, elle eſt téméraire ; n'eſtant pas ſoûtenuë de l'évidence de la verité.

Dans les matieres Eccleſiaſtiques, il eſt juſte donc que Moyſe & Aron ſe baiſent tous deux, & que le Prince & les Eveſques, agiſſent de concert, & ſelon leur caractére: Le Prince en aſſemblant les Paſteurs, & en les conſultant, & les Paſteurs en definiſſant, parce qu'ils ſont plus éclairez dans les matieres de foy à l'eſtude deſquelles ils s'appliquent ; & que leur charge conſiſte particuliérement à les traiter. Il eſt de la bienſéance auſſi quand il faut ordonner des choſes qui regardent les ceremonies, l'ordre, les jeuſnes de l'Egliſe, que le Magiſtrat ne faſſe rien ſans l'avis des Paſteurs. Comme ces matieres les regardent particulierement, puis qu'elles ſont Eccleſiaſtiques, l'équité veut qu'on les conſulte, & qu'on ne les traitte pas comme des ſerviteurs dont le maiſtre prend ſes reſolutions, ſans les y appeller, en leur donnant ſimplement la charge de les executer. Les Roys d'Iſrael en uſoient d'une autre façon. Quand David conduiſit l'Arche, & partagea l'Office des Levites : Quand Joſaphat publia le Jeuſne, ils conſulterent le Clergé. En effet, il n'eſt pas raiſonnable que l'Egliſe perde ſes privileges par la converſion des Princes au Chriſtianiſme. Sous les Empereurs Payens, elle avoit le pouvoir d'aſſembler des Synodes, d'ordonner des Jeuſnes, de régler le temps & les heures du ſervice divin, d'eſtablir les ceremonies qui ſervoient à l'ordre & à l'édification. L'Egliſe auroit-elle eſté dépouillée de ce droit, parce que Conſtantin a fait hommage de ſa Couronne à Jeſus-Chriſt? Il n'y a pas de ſocieté qui n'ait l'authorité de faire ce qui eſt neceſſaire à ſa conſervation, & d'eſtablir quelques réglemens

pour ſon utilité, & l'Egliſe qui eſt le plus illuſtre Corps du monde, ſera-t-elle un Corps ſans action & ſans mouvement propre, en ce qui regarde l'édification. Les Roys de France faiſoient autrefois ſigner leurs Capitulaires par les Eveſques & les Abbés, & même les Peuples y ſouſcrivoient, parce que ces Capitulaires renfermoient des réglements Eccleſiaſtiques qui devoient eſtre approuvez par le conſentement général. Le troiſiéme Capitulaire de l'année 803 en eſt un exemple authentique. *Qu'on demande l'avis au Peuple des Chapitres ajoûtez de nouveau à la Loy : Et aprés que tous y auront conſenti, qu'ils les confirment en y ſouſcrivant.* Cap. XIX. p. 394. Ce Capitulaire contient entre autres choſes des Réglements pour la correction des Egliſes, pour abbattre les Temples qui ne ſont pas neceſſaires, pour l'Ordination des Preſtres, pour l'Excommunication. Le Culte externe eſt donc une matiere *mixte*, où l'authorité du Magiſtrat & la puiſſance de l'Egliſe doivent concourir toutes deux par une heureuſe harmonie, qui conſerve à ces deux Dignitez, toute la jouiſſance de leurs droits. L'Egliſe conſeille, & le Magiſtrat ordonne; l'une définit, & l'autre confirme, l'une employe les peines ſpirituelles, les cenſures, les ſuſpenſions des Sacremens; l'autre ſe ſert des amendes, des priſons, de l'éxil, quand il en eſt beſoin, pour faire exécuter les Decrets & les Canons de l'Egliſe.

*Le Prince ne doit point forcer d'embraſſer ſa Religion.*

Ce n'eſt pas que le Prince ait droit de contraindre la Conſcience, en s'attribuant une authorité que Dieu n'exerce pas. Ce n'eſt plus Conſcience quand elle eſt forcée; la Conſcience renfermant neceſſairement une lumiere & une connoiſſance qui la conduit. Ce n'eſt point Religion qu'un Culte de violence, c'eſt une lâcheté, une hypocriſie déteſtable à Dieu.

Dieu. Suppoſons qu'un Prince ait la verité de ſon coſté ; la force de ſes Arreſts, & de ſes Armes, ſont de mauvais moyens pour l'eſtablir. Si ces moyens eſtoient juſtes, Jeſus-Chriſt & les Apoſtres les auroient employez. Ils pouvoient détâcher des Demons, pour ravager les maiſons des Incrédules, & toutes les Créatures ſe ſeroient preſtées à eux pour arracher des Idolâtres, une obeïſſance externe à l'Evangile. Mais Jeſus-Chriſt demande le cœur, & il mépriſe tout le reſte ſans luy. *Si quelqu'un*, dit-il, *veut venir aprés moy* : & quand les Capernaïtes choquez de la neceſſité qu'il leur impoſoit de manger ſa chair & de boire ſon ſang, l'abandonnérent lâchement, il adreſſa ce diſcours à ſes Apoſtres, *Et vous, ne voulez-vous pas auſſi vous en aller?* tant il eſt vray que ce ſont des engagements volontaires, & une obeiſſance de cœur, qui doivent nous mettre à la ſuite de Jeſus-Chriſt. Quand les Gadareniens prierent le Seigneur de ſortir de leur Pays, il ſe retira ſans reſiſtance, témoignant par cette action, qu'il veut eſtre receu dans une ame, parce qu'il eſt deshonoré par un ſervice de contrainte, où le conſentement n'entre pas. Qu'il ſeroit a ſouhaiter qu'on fiſt lire aux Souverains, la Harangue de *Themeſte* à l'Empereur Valens! Ce Prince grand Partiſan de l'Arianiſme, s'eſtoit mis dans l'eſprit d'employer la force, pour établir ſa creance. Themiſte oppoſa aux malheureux deſſeins de ce Prince, des raiſons ſolides. Il eſt vray que Valens eſtoit dans l'erreur: Mais quand il auroit fait pour l'Orthodoxie ce qu'il exécuta pour l'Arianiſme; les moyens que Valens employoit eſtoient injuſtes, & Themiſte les condamna par des arguments ſans replique. *Vous ne pouvez par violence faire un homme de bien, parce que la vertu eſt une habitude de la volonté : & tout voſtre pouvoir ne me contraindra jamais d'eſtre d'un ſentiment que je ne ſçaurois approuver. Les mouvements du corps ſe commandent & ſe réglent par la force ; les penſées qui dépendent des raiſons & des habitudes de l'ame, ſont*

*dans une pleine liberté; il n'y a point d'homme au monde, Grand Prince, qui ait plus de pouvoir & plus d'autorité que vous, & il n'eſt point de perſonne ſi vile & ſi foible, que vous puiſſiez obliger à vous aimer, par vos ordres, & par des ſupplices. C'eſt ſa volonté ſeule, qui peut l'engager d'avoir de l'amour pour vous: Et ſi vous ne pouvez obliger ceux qui vous voyent, à vous aimer par force, penſés-vous imprimer dans le cœur comme il vous plaira, la Religion que vous profeſſez, & contraindre d'adorer un Dieu qui ſe cache à nos yeux? Au temps de nos Peres, il y a eu des Princes fâcheux, qui ont tâché de forcer la conſcience, pour inſpirer malgré elle la Religion qu'ils profeſſoient. Mais ils n'ont pas reuſſi, & tous leurs efforts n'ont abouti qu'à contraindre par la peur des chaſtiments, à deguiſer ſes ſentiments: mais ils n'ont engagé perſonne dans leur opinion.* Them. Or. XII. 155. Joignons l'opinion d'un fameux Orateur, le ſentiment d'un illuſtre Pape. Un zele inconſideré contraignit les Juifs du Royaume de France à ſe faire Chreſtiens. Gregoire le Grand condamna cette conduite par une Lettre qu'il écrivit à Virgile Eveſque d'Arles: une des raiſons qu'il allegue eſt conſiderable; c'eſt que la force qu'on employoit, ſervoit à perdre les ames qu'on vouloit ſauver, parce que quand on eſt contraint à recevoir le Baptême par violence, & non par la douceur de la predication, celuy qui retombe dans la ſuperſtition, trouve dans la cauſe qui l'avoit apparemment regeneré, une occaſion de mourir plus malheureux, Gr. *L.* 1. *Ep.* 45.

Ces raiſons ſont ſans replique, & la contrainte en matiere de Religion, eſt & le deshonneur de l'Egliſe, qu'on remplit d'hypocrites, & l'outrage de la Verité, qui ne veut devoir qu'à ſoy même la perſuaſion du cœur; c'eſt l'accuſer de foibleſſe que de ſe ſervir de la violence, pour obtenir une ſoûmiſſion qu'elle n'attend que de la beauté de ſes lumieres. Quand on allegue l'authorité de S. Auguſtin qui ap-

approuve les voyes de fait, dont on s'eſt ſervi pour ramener les Donatiſtes à la Communion de l'Egliſe, on fait tort à la memoire de ce S. Pere en decouvrant ſa nudité; pour ſon honneur il ne devoit jamais prendre ce mauvais parti, ni fournir aux Vandales, des raiſons qu'ils firent bien valoir contre les Orthodoxes. Auſſi le ſentiment de S. Auguſtin, a trouvé des oppoſitions dans ſes Collégues; mais d'ailleurs l'Affaire des Donatiſtes, eſt trés differente de celle des Proteſtants. Ce n'eſtoit qu'une petite ligne qui ſeparoit les Donatiſtes des Orthodoxes. Ils convenoient des points eſſentiels, du nombre des Sacremens, de l'objet du culte religieux: on ne les contraignoit point d'embraſſer une nouvelle Foy, ni d'adorer un autre Dieu en les réüniſſant à l'Egliſe dont ils s'eſtoient ſeparez à l'occaſion de l'Ordination de Cecilien. Mais en traiſnant par force un Proteſtant dans l'Egliſe Rom. on l'oblige de profeſſer une nouvelle Religion, & de rendre un culte de Latrie, la Souveraine adoration, au Sacrement de l'Euchariſtie, qu'il regarde comme une ſubſtance de pain. C'eſt le forcer d'eſtre idolatre. Car ſuppoſé qu'il ſe trompe, & que le Sacrement ſoit le propre corps de Jeſus-Chriſt; ce Proteſtant qui adore ce qu'il ne croit pas adorable, fait un acte d'idolatrie, comme les Ariens tomboient dans ce peché en adorant Ieſus-Chriſt qu'ils rangeoient avec les creatures, & comme on eſt trés coupable d'adorer ce qui n'eſt pas Dieu quoy qu'on l'eſtime Dieu: on commet auſſi un trés-grand crime, puis qu'on peche contre ſa conſcience, en adorant comme Dieu ce qu'on ne croit pas Dieu. Ieſus-Chriſt eſt deshonoré par ce ſacrilege. Il veut des adorations d'*eſprit & de verité*. Or une adoration de corps ſans ame, & une adoration de fauſſeté, repugne à ſa gloire, & on ne peut forcer à l'adoration de l'Hoſtie Rom. ſans ſe rendre coupable de tous les outrages que commettent contre elle ceux qui la regardent,

comme une creature du plus bas degré. Cela ſeul devroit ouvrir les yeux, pour empeſcher les Communions forcées, & l'adoration involontaire.

*De la conduite du Magiſtrat envers les Hérétiques. Diſtinction d'hereſies.*

Le Magiſtrat doit donc laiſſer à la conſcience, la liberté du choix en matiere de Religion. Cette authorité eſt naturelle à la conſcience, & un Prince qui veut que les mouvements du cœur dependent d'un *voulons & nous plaiſt*, uſurpe ſur l'authorité de Dieu, & la porte même plus loin, puis que Dieu n'oſte jamais à la conſcience le droit d'eſtre la maiſtreſſe de ſes jugements. Mais s'il eſt conſtant que le Prince ne doit jamais employer la violence pour contraindre d'embraſſer la foy, il eſt aſſez difficile à decider, de quelle maniere il ſe doit conduire avec les Heretiques; cette queſtion ne pouvant ſe decider ſans bien des égards à cauſe des circonſtances qui meritent des diſtinctions & des modifications. En effet, il faut conſiderer le venin des hereſies, la qualité des Heretiques, & la figure qu'ils font dans un Eſtat: ces divers égards engagent le Magiſtrat à prendre diverſes meſures. Toutes les hereſies ne ſont pas également dangereuſes, quoy qu'elles choquent toutes la verité & l'authorité de l'Ecriture, parce qu'il y a des veritez plus importantes au Salut, & revelées plus clairement, dans les Livres Sacrez. Le *Monotheliſme* eſt une erreur, qui poſe que la volonté humaine de Jeſus-Chriſt a toûjours eu le même objet que la volonté divine, contre les propres paroles du Fils de Dieu, *Pere comme vous voulez, & non comme je veux*. Cette erreur eſt toutefois moins dangereuſe que l'*Eutychianiſme*, qui confond les deux Natures de Jeſus-Chriſt. Le *Semipelagianiſme* eſt injurieux à la Grace, en attribuant aux

aux forces du Libre Arbitre, les commencements du Salut. Il eſt pourtant beaucoup plus ſupportable que l'*Arianiſme*, qui détruit le Myſtere auguſte de la Trinité, le fondement de toute l'œconomie du Salut. Le *Pelagianiſme* eſt une opinion dangereuſe, puis qu'il aneantit le peché originel, & detruit & la neceſſité & l'efficace de la Grace victorieuſe, dont le Salut depend. Mais il y a beaucoup plus de venin dans les blaſphemes des Baſilidiens, qui croyent que Jeſus-Chriſt n'avoit pas eſté crucifié. Comme on ne punit pas tous les crimes avec la même ſeverité, parce qu'ils ne ſont pas égaux, on ne doit pas proceder avec la même rigueur contre les Hereſies, parce qu'elles n'ont pas les mêmes dégrez de malignité. D'ailleurs il y a des Hereſies de *Politique* qui ruïnent l'authorité des Puiſſances, comme la fureur des Anabaptiſtes qui exciterent de ſi terribles tragedies, dont la Ville de Munſter fut le Theatre: des Hereſies d'*infamie* qui conſiſtent dans des obſervances contraires à l'honneſteté. Telle l'impieté des Carpocratiens, qui faiſoit un point de Religion d'un adultere impur: telle encore les maximes de ces Manichéens qu'on nommoit *Catheriſtes*, c'eſt-à-dire purifiants, dont les Eleus mangeoient l'Euchariſtie, meſlée de ſemence d'homme. C'eſt ce qu'une Fille de cette Secte, confeſſa à Carthage devant le Tribun *Urſus*. Cette malheureuſe, nommée Marguerite, fut violée à l'âge de douze ans pour ce deteſtable myſtere. *Aug. de Hær. c. 6.* De ſemblables Monſtres font horreur. Mais il y a des Heretiques dont la conduite eſt honneſte, & fait rougir les mœurs des Orthodoxes, qui ſont plus deréglez. C'eſt une erreur Capitale que celle des Macedoniens, qui violent la divinité du St. Eſprit. Mais leur vie s'accordoit aux préceptes de l'Evangile; & Gregoire de Nazianze en a fait l'éloge, en combattant leur doctrine. Il admiroit la modeſtie de leurs habits, la paleur de leurs viſages mortifiez,

de jeuſnes, l'amour qu'ils avoient pour la virginité, les veilles qu'ils conſacroient aux loüanges de Dieu, la charité qu'ils exerçoient envers les pauvres. *Naz. Or.* XLIV. 711. Des Heretiques qui ſont honneſtes gens ne doivent pas eſtre traittez comme des Heretiques infames.

*Conſiderations ſur la qualité des Heretiques.*

Il faut auſſi faire attention à la condition des Hérétiques. Il y a des Seducteurs & des Seduits; les premiers ſont plus coupables que les ſeconds, parce qu'ils préparent & donnent le poiſon. Ils employent des raiſons pour combattre la verité, & pour défendre l'erreur, au lieu que les autres ſe contentent de la profeſſer ſans l'enſeigner : Il faut même diſtinguer les Seducteurs, en *Hereſiarques*, & en Diſciples des Hereſiarques. Les Hereſiarques reſſemblent au Prince des Demons, qui eſt beaucoup plus méchant qu'eux, parce qu'il les a corrompus par ſes conſeils & par ſon exemple. Les Hereſiarques eſtoient formez comme luy dans le ſein de Dieu, & éclairez des lumieres de la Verité par les ſoins de l'Egliſe, qui les avoit engendrez, & ils ont déchiré le ſein de leur Mere, & corrompu la pureté de la Foy. Les Diſciples des Hereſiarques n'ont pas fait le mal, ils l'ont ſeulement continué par le malheur de leur naiſſance, en ſuçant l'erreur avec le lait, & en ſuivant la Religion de leurs Peres, à l'authorité deſquels ils eſtoient ſoûmis, & qui leur ont perſuadé que l'erreur qu'ils leur enſeignoient, eſtoit la voye du Salut. Ces jeunes perſonnes n'ont pas creu que leurs Peres les vouloient tromper, ni elles n'ont pas deu croire qu'on les trompoit, n'eſtant pas encore en eſtat de diſtinguer le faux & le vray, ni de faire un choix raiſonnable de Religion. Ainſi elles ont pris dés l'enfance, un pli d'erreur que le temps a fortifié. Cela merite la pitié des Eſprits raiſonnables, qui

ſça-

ſçavent bien, quelle eſt la force des préjugez de la naiſſanc & de l'éducation. On n'a pas auſſi employé la même ſevérité contre les Hereſiarques & leurs Diſciples, parce qu'on ne les jugeoit pas également criminels. Maxime fit trancher la teſte à Priſcillien, Chef de la déteſtable Secte des Priſcillianiſtes ; & tous ſes Diſciples ne perirent point par les mains des Bourreaux. On rélégua Tiberian, dans l'Iſle de Siline, avec l'Evêque Inſtance ; & Tértullé, Potame & Jean, furent bannis pour quelques années dans les Gaules. Theodoſe Second envoya à Vaſe Neſtorius Evêque de Conſtantinople ; & ſes Sectateurs ne furent pas les Compagnons de ſon éxil.

*Egards au nombre des Heretiques.*

Enfin le Magiſtrat doit conſiderer le nombre des Heretiques : S'il fait une partie conſiderable dans le Corps de l'Eſtat, ce ſeroit le détruire, que d'employer contre eux les proſcriptions & l'éxil. Quand la gangrene n'infecte que le bras, on peut le couper ; mais quand elle s'empare des principales parties du corps, ce remede eſt inutile, puis qu'il tuëroit, au lieu de guerir. Par de pareilles violences, le Prince affoibliroit ſon Eſtat, le Commerce periroit, les Villes ſeroient dépeuplées : Il n'y auroit pas ſuffiſamment de Laboureurs pour cultiver la terre, il manqueroit de Soldats pour réſiſter aux Ennemis, & il ne regneroit que ſur des ſolitudes & ſur une ombre d'Empire. Ainſi le Prince ne doit jamais employer aveuglément ſon authorité contre l'Hereſie, & il n'y a peut-eſtre point de matiere qui demande plus de circonſpection. Il ſe trouve même des occaſions, où il eſt obligé par Prudence, & par des raiſons d'Etat, de leur accorder des Temples ; & l'Hiſtoire de Saint Athanaſe en fournit un exemple. L'Empereur Conſtance avoit demandé à ce Saint Evêque, une Egliſe pour les Ariens d'Alexandrie : Athanaſe y conſentit,

à

à condition que les Orthodoxes auroient un Temple à Antioche. Constantin trouvoit la proposition raisonnable; mais les Courtisans qui favorisoient l'Arianisme, craignirent de ruïner leur Secte dans la Ville d'Antioche, où elle regnoit; de sorte que la chose n'eut point de suite. *Theodor. L.* IV. On lit aussi dans la Vie du Pape Jean I. du nom, que par l'ordre de Theodoric Roy des Goths, il alla en Ambassade à Constantinople, pour prier l'Empereur Justin, de rendre aux Ariens les Eglises qu'on leur avoit ostées, parce qu'en cas de refus, toute l'Italie seroit ravagée. *Anast.* Dans de pareilles conjonctures, un Prince doit accorder un Exercice public aux Heretiques, pour l'amour de la Verité & pour l'édification de l'Eglise, qui sans cette condescendance, seroit exposée aux persecutions. Ce n'est pas là favoriser l'Heresie, c'est en permettre la profession publique, dans la veuë de conserver la Foy.

Aprés les distinctions que nous avons faites, il ne sera pas difficile de sçavoir, quelle doit estre la conduite du Magistrat envers les Heretiques. Sous les Heretiques, nous ne comprenons point les personnes qui ont des erreurs tolérables, & qui ne choquent point les Articles essentiels de la Foy. Nous n'estimons pas le Semipelagianisme assés dans l'erreur, pour estre privé des avantages de la Société. Nous appellons Heretique, celuy qui professe une Doctrine incompatible avec le Salut, ou qui fait des brêches considerables à la Piété. Il est constant que le Magistrat ne peut employer son authorité pour établir l'Heresie, pour la proteger, pour luy donner le moyen de se perpetuer, puis que cela répugne à la gloire de Jesus-Christ, dont il est Serviteur, & qui ne luy a pas confié son pouvoir pour ruïner les interests de son Maistre. Le Prince doit donc se servir de tous les moyens que la raison permet, pour anéantir l'Erreur, qui est la corruption de l'Esprit, la voye des Enfers, & le deshonneur d'un Etat. Il faut qu'il choisisse des Docteurs éclairez, pour refuter solide-

ment

ment les Maximes impies, qu'il extermine les Livres qui les enſeignent, qu'il défende aux Hereſiarques, de publier les erreurs, & s'ils n'obéïſſent pas, qu'il les chaſſe de ſes Etats. Un Pere pecheroit contre la Verité & la Charité tout enſemble, s'il ſouffroit dans ſa maiſon un Domeſtique qui corromproit le cœur de ſes Enfans : Et le Magiſtrat, qui eſt le Pere du Peuple, ne doit jamais permettre à un Hereſiarque, de dogmatiſer à la ruïne du Salut de ſes Sujets. Si par une juſte permiſſion de Dieu, l'Erreur fait un progrez conſiderable, le Prince n'avancera point ceux qui la profeſſent dans les grands Emplois, à l'ombre deſquels elle croiſt & s'affermit : Il ne ſouffrira point d'Exercice Public par la même raiſon : Ces ſortes de commoditez contribuent trop à la conſervation de l'Hereſie qu'il faut abbattre, & elles donnent du ſcandale aux bonnes Ames, qui ſe plaignent avec raiſon, que l'Erreur ait en cela les mêmes avantages que la Verité. C'eſt aſſés que des Aſſemblées nocturnes pour des Enfans de ténébres : On les ſouffrira pour n'irriter pas des Sujets qui ſont neceſſaires à la République, & que le deſeſpoir pourroit jetter dans une revolte, ou obliger à chercher des retraites en d'autres Etats, dont les Princes profiteroient de ce qu'on a perdu. Ces réfléxions regardent la nouveauté de l'eſtabliſſement de l'Hereſie dans un Pays. Mais quand un Prince la trouve établie, qu'elle a ſes Temples, ſes Exercices Publics, ſes Privileges, & qu'il les a confirmez par ſerment en prenant poſſeſſion de ſon Etat ; alors c'eſt une perfidie de les violer. L'Authorité luy ayant eſté déferée ſous des conditions, il ne les peut anéantir, ſans détruire le fondement qui la ſouſtient, & c'eſt vouloir un effet ſans cauſe, contre les lumieres de la raiſon. Il n'eſt point de motifs qui le diſpenſent de ſa parole, on a beau dire que le ſerment eſtant mauvais, le Prince n'eſt pas engagé à l'executer, il n'a pas le pouvoir de le violer, parce que ſon authorité eſt liée, & dépend

de

de ces conditions ; Elle n'eſt venuë entre ſes mains qu'avec cette Charge, & il doit ou renoncer à la Puiſſance Souveraine, ou accomplir la condition ſous laquelle il en eſt Heritier. Ces deux choſes ſont indiviſibles, il n'eſt pas du Serment de maintenir les Privileges des Heretiques, comme du Serment d'Herodes qui n'eſtoit accompagné de l'attribution d'aucuns Droits. C'eſt une promeſſe faite ſolemnellement pour poſſeder une Souveraineté ſujette à ces Loix ; en cette rencontre il ſe fait une eſpece de change, les Sujets rendent hommage, & le Prince leur accorde en recompenſe, la permiſſion d'un exercice public: Et que deviendroit la Foy publique ſi l'on violoit de ſemblables engagements? Une Ville Heretique ſe rend, à condition qu'on luy laiſſera le libre exercice de ſa Religion ; ſera-t-il permis au Vainqueur de ſe jouër des Traitez en alleguant qu'ils ſont malhonneſtes, & d'interdire l'exercice de ceux qui ne ſe ſont donnez à luy, qu'à condition de jouïr de leurs libertez ? Le parjure eſt mauvais de ſoy, & la tolerance d'une fauſſe Religion n'eſt pas eſſentiellement criminelle. puis qu'il eſt de la prudence & de l'équite de l'employer dans les occaſions, ou par un Traité de Commerce, qui accorde un Temple Heretique contre un Orthodoxe, ou pour empêcher une perſecution, ou pour conſerver la tranquillité de l'Eſtat.

*Si les Heretiques doivent eſtre punis de mort ?*

Quelque capitale que ſoit une Hereſie, nous ne pouvons croire que le Magiſtrat aît le droit de les punir de mort. On n'a point mis les Arius, les Macedonius, les Neſtorius, les Eutyches entre les mains du Bourreau. S. Martin ce fameux Eveſque de Tours pria inſtamment l'Empereur Maxime, d'épargner le Sang du malheureux Priſcillian, & de ſes Compagnons, dont Ithace pourſuivoit la condamna-

damnation; il repreſente qu'il ſuffiſoit qu'ils fuſſent condamnez comme Heretiques, par le jugement des Eveſques, & que c'eſtoit une nouveauté, & une méchanceté inouïe, *inauditum nefas*, qu'un Juge Seculier ſe meſlaſt de juger d'une cauſe Eccleſiaſtique. *Sulp.* L. 2. C'eſtoient là les raiſons de S. Martin, qui paroiſſent trés-fortes: & pour en eſtre encore mieux convaincu, il faut remarquer qu'il y a beaucoup de difference entre l'Hereſie, & les crimes qui choquent les bonnes mœurs. Les Meurtres, les Adulteres, les Parjures, les Larcins, ſont commis contre les mouvemens de la conſçience: au lieu qu'elle ſe declare en faveur de l'Hereſie, où l'on croit rendre ſervice à Dieu, & ſe conduire par les lumieres de la verité. Ainſi l'Erreur eſtant accompagnée & d'ignorance, & de bonne foy, ne doit pas eſtre punie comme des pechez de malice, & faits avec connoiſſance. De plus, les crimes contre les bonnes mœurs, font violence à la liberté des offenſez. C'eſt malgré eux qu'on les tuë, qu'on les vole, qu'on les trompe, qu'on les outrage: Et c'eſt de ſon bon gré qu'on embraſſe l'erreur, on ne force point la Conſçience, on luy propoſe des raiſons qu'elle eſt maiſtreſſe d'embraſſer, ou de rejetter. Enfin, le traittement fait aux Heretiques, les engage à la pareille contre l'Orthodoxe, dans les lieux où ils ſont les Maiſtres. Ainſi la Religion qui doit ſervir de lien pour unir les hommes, ne deviendra qu'un carnage horrible. L'Orthodoxe immolera l'Heretique à l'amour de la Verité; l'Heretique ſacrifiera l'Orthodoxe aux mouvements de ſa Conſçience; Il y aura fureur par tout, zele par tout, & maſſacre par tout. La Verité en ſouffrira cependant; eſtant bien difficile qu'on aime une Religion de violence, qui fait des meurtres, & de l'effuſion du ſang humain, un des Sacrifices qu'elle offre à Dieu. Les Apoſtres avoient un pouvoir extraordinaire, & ils l'ont quelquefois exercé par la mort

mort des méchants : Mais on ne voit point d'Heretiques trébuſcher à leurs pieds ; c'eſt pour une autre eſpece de crime, qu'il en couſta la vie à Ananias & à Saphira. C'eſt donc par des peines Eccléſiaſtiques que le peché d'Hereſie doit eſtre puni, & ſi un Hereſiarque s'opiniaſtre à défendre & à enſeigner ſes ſentiments, alors le Magiſtrat le chaſſera des lieux de ſon obeïſſance, de peur qu'il n'infecte les ames du venin de ſes maximes. On ne manquera pas d'oppoſer, que la Loy de Dieu condamnoit à la mort le faux Prophéte qui enſeignoit les Juifs d'adorer d'autres Divinitez. Mais ſans alleguer que la Loy Moſaïque, étoit une Loy de rigueur, qui condamnoit ſans remiſſion un homme pour avoir amaſſé quelques branches de bois au jour du Sabbat ; il y a bien de la difference entre l'Idolatrie Judaïque & l'Hereſie. L'Idolatrie ruïne par ſoy même le fondement de la Religion qui conſiſte dans l'unité de Dieu, & l'Hereſie ne le détruit pas. D'ailleurs un Juif Idolatre ne pouvoit pas ignorer que ſon culte etoit oppoſé formellement & aux préceptes de la Loy, & à l'antiquité de ſa Religion. Un Heretique erre avec ſincerité, eſtant perſuadé que ſon opinion eſt enſeignée par l'Ecriture. Ainſi vivant dans la bonne Foy, & la matiere de ſon crime n'étant pas ſi grave que l'Idolatrie, il ne doit pas eſtre puni avec la même ſeverité. Auſſi la Loy de Dieu n'a point impoſé de peines corporelles à l'Hereſie, quoy que le Legiſlateur par les lumieres de ſon infinie Sageſſe, previſt bien qu'il y en auroit. Comme elle ne choque que la Doctrine de l'Egliſe, c'eſt à l'Egliſe à la punir par des peines ſpirituelles ; & ceux qui la profeſſent, ne doivent point eſtre livrez aux mains d'un bourreau.

CHA-

## CHAPITRE LXI.

*Du Devoir des Peuples envers le Magiſtrat. Motifs ſur leſquels il eſt fondé. Les Paſteurs ſont ſoûmis à l'authorité du Prince. Juſqu'où doit aller l'obeïſſance qui luy eſt deuë.*

CE n'eſt pas ſans raiſon qu'on trouve le Magiſtrat dans ces paroles, *Honore ton Pere & ta Mere.* Par une conſequence neceſſaire, le reſpect qu'on doit aux Peres, ſe rend aux Princes, qui ſont les Peres de la Patrie: & la Loy de Dieu eſtoit trop parfaite pour oublier un devoir auſſi eſſentiel que celuy-là. Le plus beau de tous les titres que le Senat offrit à l'Empereur Auguſte, & qui toucha le plus ce généreux Prince, fut le nom de Pere du Peuple, qu'on ne peut aſſez eſtimer. Les bons Roys ont une tendreſſe paternelle pour leurs Sujets, ils ne ſongent qu'à les rendre heureux, ils ſacrifient à leur Salut leurs ſoins & leurs Threſors, & ils ne refuſent pas même de donner leur Sang pour la vie de leurs Sujets. David offroit ſa Perſonne & ſa Famille à l'épée de l'Ange Deſtructeur, qui eſtendoit ſa main pour deſoler Jeruſalem, & Codrus creut qu'il devoit acheter par ſa mort, la gloire & la liberté d'Athenes. Ce que nous avons dit du devoir des Enfants envers leurs Peres, nous inſtruit aſſez de l'honneur que les Sujets doivent rendre au Magiſtrat. S'il y a quelque difference entre ces deux devoirs, l'avantage eſt pour le Prince comme Pere des Peres; & il merite encore une plus profonde ſoûmiſſion à cet égard. Paſſons donc aux motifs de l'obeïſſance & de la veneration qui lui eſt deuë.

*Raiſons de l'honneur deu aux Magiſtrat.*

Cet honneur eſt fondé ſur trois conſiderations, conſideration de *crainte*, conſideration de *reconnoiſſance*, conſideration d'*excellence*. Le Magiſtrat eſt armé d'une épée, dont l'éclat doit faire trembler le Vice, & le reſſerrer dans le fond du cœur s'il n'eſt pas capable de le corriger. Il faut que les méchantes inclinations ſoyent bien fortes, de ne ceder point à ces reflexions. Si je viole les ordres des Puiſſances, je ne dois attendre que des malheurs. On me privera de tout ce qui fait trouver des douceurs dans la vie. On confiſquera mes biens, on m'oſtera la liberté, je ſeray dépouillé de mes Charges. On me bannira de ma Patrie: mon partage ſera l'infamie, & les fers d'une Galere, où j'uſeray mes triſtes jours dans un travail accablant, ſous les coups & la brutale cruauté d'un Comite, ou même je periray par les mains d'un Bourreau, pour ſervir d'exemple, je deshonoreray ma Famille, ma Memoire ſera odieuſe, & je n'auray de Sepulture, que le ventre des Chiens & des Corbeaux, il n'eſt pas concevable qu'il y euſt des Criminels s'ils s'occupoient de ces reflexions, qui feroient trembler les vices. Les grands ſervices qu'on reçoit du Magiſtrat, ſont un engagement à l'aimer tendrement, & le Soleil n'eſt pas plus neceſſaire au monde. Sans tous les deux on ne verroit que tenebres, que confuſion, que deſordre; & les foibles devenant la Victime des Forts, gemiroient ſous l'oppreſſion. C'eſt alors qu'on pourroit dire que la juſtice auroit quitté la terre, puis que les Meurtres, les Poiſons, les Adulteres, les Larcins, les paſſions, marcheroient la teſte levée, ſans qu'on oppoſaſt rien à la rapidité de leurs cours. Un Prince ſonge au Salut de tous les particuliers, en veillant pour le général. Il eſt impoſſible que tous ſes Sujets ſoyent diſtinctement pre-

preſents à ſa penſée. Cela n'empêche pourtant pas qu'ils ne reſſentent tous les heureuſes influences du Gouvernement. Ils vivent tranquillement dans leurs maiſons, ils exercent leurs profeſſions avec liberté, ils cultivent leurs terres ſans empêchement; ils ont des nouvelles de toutes les parties du monde, ils rempliſſent leur Pays des raretez qui ſe trouvent dans les lieux les plus reculez de l'Univers, ils apprennent à admirer la Sageſſe & la Puiſſance de Dieu dans la diverſité des merveilles de la Nature. La joüiſſance de tous ces avantages eſt l'ouvrage du Magiſtrat qui conſerve par ſon authorité & par la reputation de ſes armes, le droit des Gens & des Particuliers.

Ces raiſons frappent l'eſprit de tous les hommes; mais le Chreſtien eſt touché d'un autre motif qui a beaucoup plus de force, pour engager à aimer & à reſpecter le Magiſtrat. S. Paul ouvre une ſource d'obeïſſance inconnüe à la Morale des Sages. C'eſt que les Puiſſances ſont eſtablies de Dieu, que leur reſiſter, c'eſt reſiſter à Dieu, que le *Prince eſt Serviteur de Dieu eſtabli pour faire juſtice*; & il tire de cette doctrine, cette concluſion ſi naturelle & ſi Sainte. *Il faut donc eſtre Sujets non ſeulement de peur d'eſtre punis, mais auſſi pour la conſcience.* Rom. XIII. 5. C'eſt à-dire, que l'eſprit éclairé par les lumieres de la droite raiſon & des préceptes de Dieu, nous engage d'obeïr au Magiſtrat comme au Vicaire de Dieu, qui regarde cette obeïſſance comme une choſe trés-agreable, puis qu'elle eſt conforme à ſa volonté. C'eſt ce qui doit adoucir ce qu'il y a de rude dans l'authorité du Gouvernement, où il ſe fait bien des choſes qui ne ſont pas au gouſt des particuliers, qui ſouffrent ſouvent pour le bien public; & qui ſont quelquefois gouvernez par des Princes étourdis, qui ne menacent que d'*écourgées* comme Roboam, & qui s'imaginent que pour agir en Souverain, il faut mettre ſur la teſte des Sujets un joug accablant, qu'ils ne puiſſent remuer. D'ailleurs il y a des

Princes qui n'ont rien d'illuſtre que leur rang. Leur corps eſt mal fait, ſans cet air noble & relevé, qui inſpire le reſpect, leur eſprit eſt bas & rampant, & peu capable du glorieux employ qu'ils exerçent. Avec ces qualitez ce ſont les Serviteurs de Dieu, on ne doit pas s'arreſter aux qualitez de leur perſonne, il faut enviſager leur dignité, qui eſt un rayon de la Majeſté de Dieu: Et comme ce n'eſt pas la matiere qu'on regarde dans les images, qui n'eſt ſouvent que de l'Argille ou du Bois, c'eſt la reſſemblance qui les fait eſtimer à cauſe de l'original; la gloire que les Princes ont d'eſtre les Portraits vivants de Maiſtre du Monde doit leur attirer le reſpect, que ſans cela l'on n'accorderoit pas à leurs perſonnes. Les tributs qu'on leur paye, ſont une marque de ſujettion, c'eſt un hommage rendu à leur authorité, & ils les employent à la défenſe de leurs Peuples qui demande des Officiers Subalternes, & des Armées pour conſerver l'ordre & la tranquillité. Cette heureuſe Paix ſubſiſte quand les Princes ſçavent bien commander, & que les Sujets ſçavent bien obeïr: cela compoſe une admirable harmonie, qui fait le bonheur des Eſtats.

*Les Eccleſiaſtiques ſont ſoûmis au Magiſtrat.*

Il n'eſt point de perſonne qui ſe puiſſe diſpenſer de ce devoir, auquel les Eccleſiaſtiques ne ſont pas moins obligez que les Laïques, ſelon les ordres de S. Paul. *Toute perſonne*, dit-il, *ſoit ſujette aux Puiſſances*; & bien loin que la Couronne Sacerdotale, ſoit une raiſon pour en exempter, elle ſert même de nœud pour étreindre l'obeïſſance, parce que les Paſteurs doivent ſervir d'exemple, & porter plus loin le reſpect deu aux traits de l'image de Dieu, qu'ils voyent dans leurs Souverains. On ne ceſſe pas d'eſtre homme, pour devenir Membre du Clergé: on jouit encore des Privileges de la Societé.

On

On vit ſous la protection du Prince : on a part au repos & à l'abondance que ſes ſoins procurent à l'Eſtat ; & comme l'employ des Eccleſiaſtiques ne leur permet pas l'uſage des armes, ils reſſentent plus particulierement les bons Offices du Magiſtrat pour la conſervation de leurs Privileges & de leurs perſonnes ; de ſorte que c'eſt à eux, une injuſtice, & une ingratitude tout enſemble, de ſe vouloir ſouſtraire à la juriſdiction ſeculiere. Les Prophetes, ces hommes extraordinaires que le St. Eſprit éclairoit, & les Souverains Pontifes des Juifs, eſtoient ſoûmis à l'authorité Royale. Nathan en ſe préſentant devant David ſe *proſterna le Viſage en Terre.* I. Roix I. 23. & Salomon tenoit à Abiathar ce diſcours qui marque ſa ſuperiorité ſur ce Sacrificateur. *Tu merites la mort, toutefois je ne te feray point mourir* ; il le dépouilla ſeulement du Sacerdoce. Ce n'eſt pas en qualité de Prophete, que Salomon exerça cette authorité. Dieu ne s'eſtoit point encore revelé à ce Prince par des Viſions & des lumieres extraordinaires. Il ne commença d'en eſtre favoriſé que lors qu'il ſacrifia en Gabaon, où Dieu ſe revela à luy par un ſonge, en luy permettant de luy demander ce qu'il ſouhaitoit ; & Abiathar eſtoit déja dépoſé, quand Salomon fut élevé à l'honneur de Prophete. En un mot, les Prophetes n'ont pas le droit de l'épée que Salomon s'attribuoit, & quand ils l'exerceroient par une vocation extraordinaire, ce ne ſeroit que dans des pechez d'Idolatrie, qu'Elie punit ſur les Preſtres de Bahal. Le crime d'Abiathar eſtoit un crime d'Eſtat, qui oppoſoit un faux Roy au Prince legitime, que Dieu & David donnoient aux Hebreux ; & le chaſtiment de ces ſortes de crimes, eſt de la competence des Souverains.

L'Evangile n'a point enervé ces droits, il les ratifie dans toute l'étendue, puis que Jeſus Chriſt veut qu'on *rende à Ceſar ce qui appartient à Ceſar,*

que St. Pierre ordonne d'*honorer le Roy*, & que St. Paul en appellant au tribunal de Neron, a confirmé hautement la juriſdiction des Souverains. Quelle horrible doctrine ſeroit-ce là ? & qui ne l'auroit regardée avec horreur, comme un aneantiſſement de l'authorité des Princes, de publier que le Clergé n'eſtoit pas ſoûmis aux Loix civiles, qu'il avoit ſes Priſons, & ſes Officiers pour impoſer, & des Amandes, & des peines corporelles, indépendamment du Magiſtrat ? Que les Princes dans le temporel, ſont ſoûmis au Vicaire de Jeſus Chriſt & qu'il peut les reduire à la condition des Particuliers, en les dépoſant ? Ce terrible Evangile dans la bouche des Apoſtres, n'auroit-il pas effrayé tout le monde, & ſoulevé les honneſtes gens contre de ſi furieux Predicateurs ? Non, les Apoſtres n'ont point diſpenſé le Clergé de la Juriſdiction des Souverains; & leurs perſonnes, & leurs biens y ſont ſoûmis avec raiſon. S. Athanaſe Eveſque d'Alexandrie, le plus illuſtre Siege de l'Univers aprés Rome; fut exilé par Conſtantin le Grand, & perſonne n'a réproché à cet Empereur, qu'il s'attribuoit ſur un Eveſque, un pouvoir qu'il n'avoit pas. Les Papes mêmes eſtoient envoyez en Ambaſſade, & rien n'enſeigne mieux l'authorité que les Princes exerçoient ſur eux. Le Pape regarderoit aujourd'huy comme un outrage fait à ſa dignité, un ordre de l'Empereur pour ſe charger d'une deputation auprés d'un Prince Chreſtien. Il n'eſtoit pas autrefois ſi fier. *Theodat* Roy des Gots, ayant fait mourir Amalaſunthé qui l'avoit couronné, deputa le Pape Agapet à l'Empereur Juſtinien, pour appaiſer ſa colére. Theodoric envoya auſſi le Pape Jean I. à Conſtantinople vers l'Empereur Juſtin, & la qualité d'Ambaſſadeur, eſt une marque infaillible de la dépendance des Papes de l'authorité Royale. Les biens Eccleſiaſtiques eſtoient Sujets aux tributs, & l'eſtat & les particuliers ſeroient accablez, par les immu-

ni-

nitez de tant de donations immenſes, qui ont enrichi l'Egliſe; Si elle ne contribuoit point aux beſoins de la Republique. Les Donateurs n'ont pû ceder que le droit qu'ils avoient; de ſorte que le Clerge ne poſſede pas de terres ſans les Charges à quoy elles étoient obligées: Pour en eſtre convaincu, il ne faut que lire dans le Code la Loy *de Epiſcopis & Clericis.*

## *Juſqu'où l'on doit obeïr aux Souverains?*

Il y a des bornes à obſerver dans l'obeïſſance qu'on doit aux Souverains. Quand il ne s'agit que de biens temporels, on peut & on doit même leur ſacrifier ſa liberté pour le bien de la Paix, & pour prevenir des deſordres qui naiſſent d'une ſedition. Mais comme nous exhorterons toûjours les peuples à la patience, en leur preſcrivant les Larmes, les Jeuſnes, les Prieres, la Repentance, afin d'arracher des mains de Dieu les *Verges d'indignation* qu'il prend pour chaſtier les Vices des Peuples; nous ſouhaiterons auſſi que les Princes ſe tiennent toûjours dans le Cercle d'une authorité legitime. Ils ont peu de raiſon d'exiger de l'obéiſſance à leurs volontez, quand ils ſe diſpenſent eux mêmes des devoirs, qui leur ſont preſcrits; il y a une obligation reciproque entre le Prince & les Sujets, & ils ne doivent exiger que des choſes raiſonnables, s'ils veulent qu'on execute leurs ordres. Les Princes benins & qui gouvernent ſelon les Loix, font les Sujets obéiſſants, & en ces rencontres il n'eſt point de perſonnes raiſonnables, qui refuſent de ſe ſoûmettre. Le mal eſt, que les Princes en voulant étendre leur pouvoir, inſpirent aux Sujets des diſpoſitions à ſecoüer le joug. Quand on ne touche point à leurs libertez, ils n'en viennent jamais à ces extrêmitez: Et le commencement de tous les deſordres, naiſt de l'ambition des Souverains, qui ſe trouvent trop à

l'eſtroit dans les Loix qu'on leur impoſe, s'efforce
de prendre le large, & de gouverner par le Pouvo
Arbitraire, ils devroient conſiderer que les Roys ſo
établis pour les Sujets, & non les Sujets pour les Roy
& qu'il y a un Contract reciproque entre eux, qu'
ſe ſont obligez d'exécuter de part & d'autre. Si
Prince viole les Conventions, les Sujets ſe croye
relevez de l'engagement à les obſerver, & il n'eſt p
ſurprenant qu'ils défendent leur liberté, en l'emp
chant de ſuccomber ſous un joug qui eſt pl
digne de beſtes, que de gens raiſonnables ;
eſt peu vray-ſemblable que les Peuples en jettant
fondements d'une Monarchie, ayent conferé au Pr
ce le pouvoir de les traitter en Eſclaves, & s'ils
le tiennent pas du ſuffrage des Peuples, ils ne le p
ſedent que par uſurpation. Voilà le principe
mal. Que le Prince ne demande rien que ce
luy eſt accordé par les Loix, les Peuples obeïr
toûjours fidellement. On admire encore aujourd'
le diſcours de Trajan en donnant au Prefect du P
toire, l'épée qui eſtoit la marque de ſa dignité. S
*vez-vous contre moy de cette épée, ſi je gouverne n*
Trajan regardoit les devoirs du Prince & des Su
comme un Traitté dont les conditions devoient e
executées de bonne foy par les Contractans.

Il ſe trouve des flateurs qui croyent qu'on d
aux Souverains une obéiſſance abſoluë, ſans en
cepter la Religion. *Le Roy le veut*, cela ſuffit ſe
ces adorateurs du pouvoir ſupréme pour preſcri
la conſcience les Loix qu'elle doit obſerver.
n'eſt pas aſſez que les corps, que les biens, que
vies ſoyent ſoûmis, il faut encore que la volonté
chiſſe, & qu'on ſacrifie ſes lumieres, ſa foy, ſa
ſon, à l'authorité du bon plaiſir. Oppoſer les n
vements de ſa conſcience à ces ordres imperieux
une rebellion punie par des Barbaries que les
cletiens & les Decies n'ont pas exercées. Une
plus grandes cruautez de l'Empereur Galere, e

en prenant ſon repas de faire déchirer à deux Ours d'une grandeur extraordinaire des malheureux qu'il condamnoit à la mort, & ce Barbare rioit de ce triſte Spectacle qui le rejouïſſoit. Une infinité de Chreſtiens voudroient eſtre condamnez à ce ſupplice qui finiroit bien toſt des douleurs qu'ils n'endurent que pour ſe croire plus obligez d'obeïr à Dieu qu'aux hommes. On pretend le contraire, & on fait un article de Religion, d'une obeïſſance aveugle. On a beau alleguer la Conſcience, la Raiſon, l'Ecriture; *le Roy le veut*, eſt un ordre Superieur, c'eſt-à-dire qu'on en fait un Dieu, puis qu'il n'y a que la volonté de Dieu qui ſoit la régle abſoluë du devoir des hommes. Loin d'une ame généreuſe & Chreſtienne cette lâche & aveugle complaiſance. Qu'on apprenne pluſtoſt des Martyrs qui mépriſoient les feux & les menaces de Nebucadnetſar, à crier tout haut, *Sçachez, ô Roy, que nous ne ſervirons point à vos Dieux*: Et pour reſiſter mieux à cette volonté adorée par une Soûmiſſion aveugle, qu'on jette les yeux ſur le cadavre du plus abſolu de tous les Princes. Ce viſage defiguré, & ce Corps noir & puant qui choque l'odorat & la veuë, apprennent à la conſcience qu'il luy faut un autre Maiſtre qu'un Prince mortel, qui ne peut ni la recompenſer ni la punir. Ce Maiſtre eſt Jeſus Chriſt, le Prince de la vie, qui recompenſera de Couronnes éternelles la conſtance des Confeſſeurs & des Martyrs.

## CHAPITRE LXII.

*Du devoir des Serviteurs envers les Maiſtres. Raiſons pour ſupporter patiemment l'eſclavage. Maniere dont les Serviteurs doivent ſe conduire.*

ON range avec raiſon la Servitude entre les effets du peché. Naturellement les hommes ſont libres,

bres, & c'eſt dans la perte de l'innocence que le chaiſnes de l'Eſclavage ont eſté forgées. Le crim a ouvert une ſource de maux dont la ſervitude n'e pas un des moindres, & l'inclination du cœur pou la liberté, & pour la vaine gloire, inſpire de l violence à ce mal. Il eſt des Serviteurs d'*engage ment*, lors que la pauvreté contraint à ſe donner u Maiſtre : cette ſorte de Servitude étoit aſſez douc parmi les Hebreux, & les perſonnes reduites à ce te condition ou par la volonté de leurs Parens, o de leur conſentement propre, avoient des Privile ges dont les Eſclaves ne joüiſſoient pas. Il eſt de Eſclaves de *vente* : Quand un Larron n'avoit pa dequoy payer l'amende à laquelle le Juge le con damnoit, on le vendoit publiquement. Mais le Loix de Moyſe en puniſſant le crime, ſongeoient a Salut du Criminel, en defendant de le vendre à de étrangers, qui pouvoient employer l'authorité d Maiſtre, pour corrompre la piété. Herodes qui n ſe ſoucioit pas de l'authorité de Moyſe, voulut que le Larrons fuſſent vendus au plus offrant ſans diſtinc tion. Il eſt des Eſclaves de *Victoire* : quand on avoi pris des Ennemis pour recompenſe de la vie qu'o leur donnoit, on eſtoit le Maiſtre de leur liberté, & ces ſortes de Servitude, eſtoient en uſage au temp de St. Paul. L'eſclave ſervoit ſans recompenſe, o luy donnoit les alimens comme aux beſtes, & cet e tat ayant beſoin & d'inſtructions & de conſolation pour adoucir l'amertume de la Servitude, l'Ecritur les fournit en abondance. *Serviteurs obéiſſez en tou tes choſes à vos Maiſtres ſelon la chair, ne ſervant poin à l'œil comme voulant complaire aux hommes, mais e ſimplicité de cœur & en craignant Dieu, ſçachant qu vous recevrez du Seigneur la recompenſe d'Heritag* Col. III. 24.

Il n'eſt pas ſans apparence que les Eſclaves chan geoient en licence, la liberté de la Grace. La fo qui eſtoit commune avec Maiſtres & aux Serviteurs

en les rendant les Enfants de Dieu ſembloit oter l'inégalité de conditions, & applanir tout par la fraternité, & la dignite ſpirituelle où les Chreſtiens étoient élevez, ſecondée de l'amour propre, affoibliſſoit le reſpect que les Eſclaves devoient à leurs Maiſtres, ſur tout ſi ces Maiſtres eſtoient Payens. Quelle apparence, s'écrioit un Serviteur Chreſtien, & quelle Juſtice, que l'Enfant de Dieu, le Frére de Jeſus Chriſt, l'Héritier de l'Eternité, ſe ſoûmette aux ordres d'un Idolâtre, qui n'eſt qu'un malheureux Eſclave du Demon? C'eſt pluſtoſt à luy d'obéïr aux volontez d'un Chreſtien, qui eſt le Maiſtre du monde: Non, replique St. Paul, il ne faut point raiſonner ainſi. Vous eſtes Eſclaves, & vous l'eſtes par la volonté de Dieu. La Ste. Religion que vous profeſſez, ne détruit point l'ordre politique, ni ne prive point les Maiſtres de quelque Religion qu'ils ſoyent, de l'authorité qu'ils ont ſur leurs Serviteurs. Ce ſont vos Maiſtres & en cette qualité vous leur devez du reſpect, de l'Amour, de l'obeïſſance, & une obeïſſance ſans bornes, en tout ce qui ne choque point les droits du Maiſtre des eſprits. Il eſt aiſé d'executer les ordres des Maiſtres benins; le cœur ſe portant à ſon devoir ſans repugnance. Mais il y a des Maiſtres fâcheux, dont les commandements ſont rudes, qui laiſſent peu de repos à leurs Eſclaves, qui ſe plaignent qu'on n'avance pas aſſez le travail, qui ne parlent qu'en grondant & en faiſant des menaces, cela rebute un Serviteur, il n'a plus de courage, il ne ſert qu'à regret, puis qu'il eſt privé de la ſeule recompenſe qu'il eſperoit, de gagner par ſes bons ſervices, l'amitié de ſon Maiſtre, St. Pierre s'oppoſe à ces penſées, qui rebutent un Serviteur du devoir où il eſt engagé. *Serviteur*, dit-il, *ſoyez ſujets à vos Maiſtres en toute crainte, non ſeulement à ceux qui ſont bons & équitables, mais à ceux auſſi qui ſont fâcheux.* I. Pierre II. 18. S'il y a plus de difficulté dans cet Eſclavage, il y a beau-

beaucoup plus de gloire; & la conſideration de ſoûmiſſion aux volontez de Dieu, doit ſervir à ſoutenir le poids des chaiſnes, pour les rendre faciles porter.

Il peut même employer des raiſons pour adoucir l'amertume de ſa condition. Car enfin ce Maiſtre auquel il obeït, eſt un homme infirme & languiſſant qui avec toute ſon authorité ne pourroit faire ce que ſes Eſclaves ſont. Il doit donc avoir de la joye de poſſeder des forces capables d'executer ce qu'on luy preſcrit, elles ſe ſeroient poſſible engourdies dans l'oiſiveté; & une ſanté vigoureuſe qui ſuit le travail, rend la condition du Serviteur plus heureuſe à quelque égard, que celle du Maiſtre qui eſt dechiré de cruelles douleurs, il a mêmes un moyen de s'affranchir de ſa ſervitude, & il ne tient qu'à luy. C'eſt d'obeïr avec humilité, avec joye, avec promptitude. Alors l'eſclavage eſt une matiere de vertu, dont l'exercice n'eſt jamais ſans recompenſe, puis qu'il y a un plaiſir extréme à remplir ſes devoirs, & que Jeſus Chriſt qui met à l'épreuve, ſe charge de ſuppléer à l'ingratitude d'un Maiſtre injuſte, par des recompenſes d'un prix infini. Il y a eu des Payens qui ont ſupporté l'eſclavage avec une conſtance qu'on ne peut aſſez admirer. Epictete avoit l'ame d'un Heros dans la ſervitude, qui n'a ſervi qu'à faire mieux éclater la force de ſon eſprit, & il y a une généroſité ſurprenante dans le diſcours de Diogenes, qui eſtant expoſé en vente, commanda au crieur de dire à haute voix, *qui eſt ce qui vouloit acheter un Maiſtre*? puis ſe tournant vers *Xeniade* qui l'avoit mis à prix: prenez bien garde, luy dit-il, à ce que vous ferez; vous devez doreſnavant m'obeir quoy que je ſois voſtre Eſclave, comme on execute les ordres d'un Medecin ou d'un Gouverneur. Un Chreſtien qui eſt perſuadé d'une Providence, qui s'eſtend juſqu'aux moindres évenemens, eſt dans de plus forts engagements pour conſerver cette liberté d'eſprit, s'il tombe

be entre les mains des Corſaires. Il ſe fera de ſes chaiſnes une vocation de pieté, & en regardant les choſes ſans préjugé, ce triſte appareil d'eſclavage, ces fers, ces lieux étroits où il eſt enfermé, ce viſage ſevere des Barbares, ces ordres imperieux & accompagnez des coups, luy paroiſtront des maux où il y a plus d'imagination que de réalité. Il pouvoit s'impoſer ſoy-même la taſche qu'on luy ordonne; & la difference, eſt qu'il fait par la volonté d'un autre, ce qu'il auroit executé par la ſienne: dans le fond, cela n'apporte aucun changement au travail. Son courage & ſa fidelité ſerviront même à la gloire de l'Evangile, en faiſant admirer une Doctrine qui inſpire de ſi beaux ſentiments; au lieu qu'une ſervitude de contrainte, & accompagnée de friponnerie & de lâcheté, eſt capable de diffamer la Religion, & d'attirer ſur elle le deshonneur des mauvaiſes actions de ceux qui la profeſſent.

Parmy les Chreſtiens, l'eſclavage n'eſt plus en uſage; c'eſt une ſervitude libre qu'on fixe de la maniere & pour le temps qu'on veut, & c'eſt ce qui en eſtreint mieux le devoir qui s'altere par la contrainte, & prend de la vigueur par la liberté: Et la qualité de Fidelle dont le Maiſtre eſt honoré, bien loin d'affoiblir le reſpect du Serviteur, doit l'augmenter encore, par les deux motifs qui l'engagent à obeïr. C'eſt à un Maiſtre & à un Maiſtre Chreſtien, qu'il a deſtiné ſes ſervices, & il doit les rendre à deux titres, & parce que ce Maiſtre eſt ſon Superieur dans le monde, & parce que Dieu en a fait l'objet de ſon amour, en l'éclairant de ſes lumiéres; de ſorte qu'il honorera celuy que Dieu veut favoriſer de ſa grace. S. Paul n'avoit jamais eſté Valet, mais l'experience & le St. Eſprit lui ont découvert les Vices des Serviteurs pour les corriger par les vertus contraires. Il défend de ſervir *à l'œil*, ſervice qui eſt un mal preſque général. En la preſence du Maiſtre, les Valets font bien leur devoir, ils ſont prompts,

prompts, diligents, affectionnez; en ſon abſen ils ſont metamorphoſez en d'autres perſonnes; ils d viennent lâches & pareſſeux, & ils ne cherchent qu perdre le temps. Ce ſont des Médiſans qui déchiren leurs Maiſtres, qui publient leurs defauts, qui ſe pla gnent de leur humeur, & de leur épargne, & qui pren nent la liberté d'y ajoûter ce qui leur plaiſt, pour des honorer celuy qu'ils devroient reſpecter. Ce ſont de Yvrognes, qui ſous les yeux de leur Maiſtre, affec toient une ſobriété extraordinaire; & qui n'eſtan plus obſervez, conſument les proviſions avec une a vidité ſurprenante. Dans les Paraboles de l'Evangi le, il n'y a qu'un Serviteur qui tient ce diſcours, *Mon Maiſtre tarde beaucoup à venir :* Et qui au lieu de bien remplir ſes devoirs, s'enyvre & maltraite ſes Compagnons. *Luc* XII. 45. Dans le Monde, il ſe trouve une infinité de Serviteurs de ce caractére, & qui ne cherchent par leur friandiſe, que la ruïne des Maiſons qu'ils devroient empêcher. Ce ſont des Voleurs, qui n'eſtant pas contents de leurs gages, employent les friponneries pour s'enrichir; ils introduiſent la communauté de biens, & il faut que le Demon leur inſpire des adreſſes ſurprenantes, pour dérober finement. Du temps de Seneque, on diſoit, que les Serviteurs eſtoient autant d'Ennemis. L'Evangile devroit avoir corrigé le mal en changeant les Domeſtiques en Enfants, attachez d'intereſt au bien du Pere de Famille: Et ceux qui ſont de condition à ſe faire ſervir, n'approuvent que trop, qu'il n'eſt rien de ſi rare qu'un bon Serviteur : Et qu'on met ſouvent des Menteurs, des Fainéans, des Yvrognes, des Paillards, & des Voleurs dans ſa maiſon. La Raiſon & la Piété s'oppoſent à ce torrent d'injuſtices, en preſcrivant les qualitez neceſſaires aux Serviteurs. Il faut qu'ils aiment leur Maiſtre avec ſincerité, & il ne peut naiſtre de cette ſource que de bonnes actions. Un Domeſtique obëïra ſans répugnance, il fera ſon ouvrage avec affection, il ſera ennemi de la pareſſe,

il

il choisira la fidellité pour guide de ses actions, il s'interessera pour l'utilité & la gloire de son Maistre; en un mot, il servira de la même façon qu'il voudroit estre servi.

Ce n'est pas encore assés. Un Serviteur ne doit point se proposer seulement de meriter l'affection & les loüanges de son Maistre. Ce but peut bien faire un bon Domestique devant les hommes, mais il ne laissera pas d'estre mauvais devant Dieu. De semblables fins sont des Serviteurs *mercenaires*, des Serviteurs *ambitieux*, des Serviteurs *avares*; & Dieu veut qu'ils soient généreux. Leur condition est une Vocation Divine, qui ne demande pas moins des veuës honnestes, que la dignité Royale, ou les fonctions de Pasteur; & quoy qu'on serve des hommes, on est en obligation d'estre honoré de l'approbation de Jesus Christ, dont la Providence éclaire tous les divers Estats du Monde. Un Domestique verra donc Jesus Christ dans le visage de son Maistre, & regardera ses gages, comme les arrhes d'une plus belle récompense, qui luy est preparée par le *Seigneur des Seigneurs*. Ainsi son obéissance sera sincere en cherchant principalement & directement les avantages de ceux qu'il sert, & pensant seulement à son interest par réfléxion. Quand un Domestique ne considere que soy, il est impossible qu'il serve long-temps avec fidellité. Son zéle & sa diligence cesseront, quand il n'y trouvera plus son compte. En un mot, c'est un Comédien, qui ne jouë son Personnage, que pour le profit: qui ne monte sur le Théatre que quand il y a des Auditeurs, & qui recite agréablement selon l'argent qu'il reçoit, & qui anime ses mouvements. Voilà le caractére d'un Serviteur qui songe à *complaire aux hommes*. Ses services n'ont rien de saint, aussi Jesus Christ ne les payera pas: & comme il ne s'est proposé que la satisfaction du Monde, le Monde le récompensera. C'est à quoy un Domestique ne sçauroit faire trop d'attention: Il regar-

gardera la maiſon de ſon Maiſtre comme un Temple, où l'on n'entre qu'avec reſpect & dans des diſpoſitions de ſincérité, de ſimplicité, & tout rempli de l'idée de Dieu. Il ſe preparera à ſervir par des prieres, afin que Dieu luy donne un eſprit de crainte, un eſprit d'amour, un eſprit d'obéïſſance, & qu'il imite Jeſus Chriſt *ſous la forme de Serviteur*, en exécutant les volontez de ſon Maiſtre avec le même reſpect & la même affection que Jeſus Chriſt a obeï aux ordres de ſon Pere. Ce qui fait que les bons Domeſtiques ſont ſi rares, eſt qu'on ne s'engage que par intereſt. Pour ſe tirer de la pauvreté, pour eſtre mieux entretenu, pour gagner quelque choſe: On s'arreſte là, & ce deſſein ne produit rien de généreux. On ne voit guére de ces Serviteurs affectionnez qui préférent le ſervice d'un bon Maiſtre à la liberté; & trés-peu ſe feroient aujourd'huy percer l'oreille, pour ſervir toûjours, ſi ces manieres étoient encore en uſage.

## CHAPITRE LXIII.

*Du Devoir des Maiſtres envers les Serviteurs. Devoir de Prudence. Devoir de Juſtice. Devoir d'Amour. Devoir de Récompenſe.*

SAint Paul ayant appris aux Serviteurs les qualitez qui leur ſont neceſſaires, vient en ſuite à donner des leçons aux Maiſtres. *Maiſtres, rendez le droit & l'équité à vos Serviteurs, ſçachant que vous avez auſſi un Seigneur aux Cieux.* Col. IV. 1. Ce verſet eſt apparemment derange, puis qu'il fait partie des devoirs Oeconomiques, que l'Apoſtre avoit traittez dans le Chapitre précédent, & il eſt bien plus raiſonnable de commencer un nouveau Chapitre par une nouvelle matiere. Le devoir preſcrit aux Maiſtres, renferme pluſieurs Chefs; Devoir de *Prudence*; Devoir de

de *juſtice*, devoir *d'affection*, devoir de *récompenſe*. En effet, la diverſité de conditions n'abolit pas toute ſorte d'égalité. A la verité, il n'eſt pas juſte que le Maiſtre reſpecte le Serviteur; c'eſt au Serviteur à honorer ſon Maiſtre: Mais il eſt trés raiſonnable qu'ils rempliſſent leurs divers offices de la même facon, & qu'il y ait affection par tout, ſincerité par tout, & promptitude par tout. Le Serviteur obeïra par un principe d'amour; & le Maiſtre commandera avec douceur & en charité. C'eſt le ſens de ces paroles: *Maiſtres, faites à vos Serviteurs le ſemblable, ſçachant que le Seigneur d'eux & de vous eſt aux Cieux.* Eph. VI. 9. La reſſemblance n'eſt pas dans la matiere, elle eſt dans la forme du devoir.

Le prémier devoir d'un Maiſtre envers ſon Serviteur eſt un devoir de *Prudence*. Il doit lui donner du travail, de peur qu'il ne tombe dans l'oiſiveté, ſource feconde de vices, & qui conduit à une pareſſe qui eſt trés préjudiciable aux perſonnes de baſſe condition, dont la vie eſt l'ouvrage de leurs mains; mais ce travail doit eſtre proportionné aux forces du Serviteur, qu'il ne faut pas accabler par la durée, ni par la difficulté de l'ouvrage: Et Dieu a fait aſſés connoiſtre en inſtituant un jour de repos pour les Eſclaves & pour les beſtes, qu'il faut garder un milieu de prudence, dans la diſtribution du travail. La même Sageſſe doit eſtre obſervée dans les aliments. On nourrira bien ſes Valets, qui ne ſervent jamais de bon cœur, quand on ne leur accorde pas leur neceſſaire. Il y a des Maiſtres ſi intereſſez qu'ils veulent gagner ſur leurs Domeſtiques; ils ne leur donnent que de mauvais pain, ou ils en donnent ſi peu de bon, qu'on peut dire que leurs Domeſtiques jeuſnent continuellement. Rien ne dégouſte plus un Serviteur: c'eſt le moyen de le rendre Frippon, & comme il ne manque pas de ſe plaindre des vilenies de ſon Maiſtre; perſonne ne veut

s'engager avec luy, & on le regarde comme un avare, digne du mépris de tout le monde. D'autre part il ne faut pas eſtre trop indulgent à l'intemperance des Valets, qui ſont leur ſouverain bien de boire & de manger avec excez. C'eſt en faire des gourmands, des diſſolus, de mauvais menagers, des inſolens, qui perdent le reſpect. Un Maiſtre ſelon ſa prudence trouvera donc les moyens d'allier enſemble la bienſéance & la Sobrieté, pour ne nourrir ni trop ni trop peu. La même prudence agira dans la diſpenſation du chaſtiment; il n'eſt pas juſte que la qualité de Domeſtique ſoit un aſyle d'impunité, & qu'il commette toutes ſortes de crimes ſans eſtre chaſtié: mais il faut garder de la moderation, en temperant la ſeverité de Maiſtre, de la douceur de Pere.

Le devoir de *juſtice* eſt encore une des plus eſſentielles obligations d'un Maiſtre envers les Serviteurs. On n'abuſe que trop de leur eſtat. Ils ſont pauvres, ſans credit, ſans amis, ſans moyens; un Maiſtre injuſte ſçait bien profiter de tout cela, en faiſant des injures qui ne peuvent eſtre repouſſées. Cet eſtat doit pluſtoſt inſpirer de l'équité, parce que c'eſt la derniére lâcheté, d'employer à l'oppreſſion de perſonnes indefendues, un pouvoir qui devroit ſervir à les proteger. Il n'eſt pas juſte encore, qu'on traitte les Domeſtiques avec un air de fierté, & de Souveraineté qui n'écoute de raiſon que la volonté. Il faut entendre leurs excuſes, en peſer le poids, & ſe condamner ſi l'on a tort. Job en faiſant ſon Apologie, proteſte qu'il ne s'eſt jamais éloigné de cette conduite, qu'il ne pouvoit abandonner ſans s'expoſer aux foudres du Ciel. *Si j'ay dedaigné de faire droit à mon Serviteur & à ma Servante quand ils ont diſputé avec moy. Car qu'aurois-je fait quand le Dieu fort ſe fuſt levé, & que luy aurois je répondu quand il m'euſt interrogé?* Job XXXI. 13. Les Maiſtres qui regardent leurs Domeſtiques comme des hommes compoſez d'une matiére plus vile,

&

& qui ne meritent aucuns égards, ignorent & la nature, & l'inconſtance de la fortune, qui condamnent également ces airs de mépris qu'on a pour les Serviteurs. Seneque a ſur cela des penſées trés judicieuſes. *Ce ſont des Serviteurs, il eſt vray, mais ils ſont hommes; ce ſont des Serviteurs, mais ils occupent le même logis; ce ſont des Serviteurs, mais ils ſont amis du bas ordre; ce ſont des Serviteurs, mais ils ſont compagnons d'Eſclavage, ſi vous faites reflexion que la fortune a le même Empire ſur tous les deux.* Sen. Ep. VII. Ce Sage Eſpagnol deſapprouve extrémement qu'on ne permette pas à un Domeſtique d'ouvrir la bouche, & que la toux, l'éternuëment, les ſanglots qui ne ſont pas volontaires, ne ſoyent pas à l'abri du foüet, & il remarque que c'eſt l'occaſion pourquoy les Serviteurs parlent de leurs Maiſtres, parce qu'ils ne peuvent parler devant luy: Au lieu que ceux que le Maiſtre honoroit de ſon entretien, ne refuſoient pas d'expoſer leur teſte pour conſerver la ſienne, ils parloient dans les repas, & ils gardoient le ſilence dans les ſupplices. D'ailleurs la rouë de fortune n'eſt pas toûjours en repos; elle ſe meut tout d'un coup pour abaiſſer celuy qui eſtoit élevé, & mettre dans la poudre celuy qui regnoit. Seneque dit qu'il avoit veu le Maiſtre de Caliſte ſe tenir devant la porte de ſon Eſclave, ſans qu'il luy fuſt permis d'entrer, & que ce même Caliſte avoit vendu beaucoup de choſes, à celuy qui l'avoit expoſé en vente. Un Maiſtre ne doit donc jamais faire le Roy dans ſa maiſon, & lors qu'il jette les yeux ſur ſon hoſtel, ſur ſes riches meubles, ſur ſes parterres, ſur ſon train, ſur ſa magnificence, il doit penſer en même temps, que ſes Valets ſont de même matiere que luy, qu'ils reſpirent le même air, qu'ils ſont éclairez du même Soleil, qu'ils ont une vie & une mort ſemblable, afin que la nature rapproche ce que la condition ſepa-

ré, & qu'il dépouille l'orgueil & la cruauté, qui marchent de compagnie.

L'amour fait le troisiéme devoir d'un Maistre envers son Serviteur. Il faut plustost se faire aimer que craindre, & si nos Domestiques nous haïssent, nous contribuons bien par nostre conduite à les rendre nos Ennemis. Pour peu qu'ils ayent l'ame genereuse, la douceur & les bontez d'un Maistre, les engageront à l'aimer. Ce sont des amis plus importants qu'on ne pense, puis qu'ils ont le maniement de nos affaires, & qu'ils peuvent se rendre les Maistres de nos biens & de nos vies, & nous livrer à nos Ennemis. L'amitié qu'on leur témoigne, leur arrache le Poison & le Poignard des mains, & les change en Enfants qui regardent leur Maistre comme un Pere, digne de leur tendresse aussi bien que de leurs respects. Un Maistre de son costé doit traitter comme son Enfant un bon Domestique, & un Enfant que l'affection & non la nature a mis dans sa Famille, & qui conserve par ses soins, le bien que les Enfans despensent pour leur établissement. Naman souffroit que ses Officiers luy donnassent le nom de *Pere*, & ils s'engageoient par ce titre à luy rendre les devoirs de Fils. La Grace inspire des mouvements de tendresse dans ce doux nom de Freres qui unit tous les Chrestiens. Ils ont une même Foy, un même Baptême, un même Pere, un même Sauveur, un même Heritage. C'est la consideration dont S. Paul se servoit pour obliger Philemon à user de support & de bonté envers Onesime. *Ne le recevez plus comme Esclave, mais au dessus d'Esclave, & comme un Frére bien-aimé.* C'est outrager tout ensemble la nature & la grace, que d'abandonner un Domestique dans son besoin, & le traitter comme une beste qu'on tuë quand elle n'est plus en estat de rendre service. Il n'est que trop de Maistres de cette humeur, parce qu'ils ne regardent dans un Serviteur, que l'utilité qu'on en peut tirer,

ils

ils l'abandonnent dans ſa maladie, ils le negligent dans ſa vielleſſe, où il a plus beſoin de ſecours: Et de qui le recevra-t-il, s'il ne le trouve point dans l'affection d'un Maiſtre qu'il a bien ſervi? Le Centenier, de la Foy de qui Jeſus Chriſt a fait l'éloge, n'en uſa pas de même avec ſon Serviteur; il vint luy-même prier le Seigneur de guerir une maladie qui eſtoit au deſſus des remedes de la Medecine; & c'eſt pecher contre la reconnoiſſance, & la charité, que de ne pas aſſiſter un Domeſtique qui a merité d'eſtre ſecouru.

Enfin un Maiſtre eſt obligé de payer à ſes Domeſtiques ce qu'il leur a promis. Ce n'eſt pas aſſes de le payer; il le faut payer promptement, parce que le retardement eſt préjudiciable. C'eſt là un devoir eſſentiel à un homme qui veut que ſes actions ſoyent reglées par l'équité. Il y a un traitté entre le Serviteur & le Maiſtre: l'un promet des ſervices, & l'autre des gages, c'eſt une eſpece d'échange, qui ſe fait entre les deux; & la juſtice commutative eſt bleſſée, quand on ne donne rien contre ce qu'on a receu. C'eſt choquer encore la fidellité, que de ne pas tenir religieuſement ſa parole, & l'on ſe doit régler ſur l'exemple de Dieu, qui ne manque jamais d'executer ponctuellement ſes promeſſes, & qui fait conſiſter en cela une partie de ſa gloire. Malheureux Maiſtres qui retiennent le ſalaire du Mercenaire, qui ne le payent que d'outrages & de coups quand on prend la liberté de le demander. comme ſi c'eſtoit une faveur que l'honneur de les avoir ſervis, qui font un deſcompte ou de quelques jours de maladie, ou de quelque fripponnerie, pour rabbatre quelque choſe des gages. C'eſt le ſecret que l'avarice a trouvé pour ſe couvrir du voile de l'équité; ils ſont ravis de l'occaſion, & ils n'ont receu de tort, que pour en faire davantage. Dieu menace hautement ces perſonnes iniques, & les cris des pauvres ſeront contre elles, de terribles accuſateurs.

*Tu ne feras point de tort au ſalaire du pauvre Mercenaire. Tu le donneras avant que le Soleil ſe couche. Car il eſt pauvre, & c'eſt ce qui ſouſtient ſon ame, afin qu'il ne crie point contre toy à l'Eternel.* Deut. XXIV. 14. Dieu a voulu que le Soleil ne fuſt pas le témoin de l'injuſtice, & qu'un même jour viſt la recompenſe & le travail. Il ſemble aujourd'huy que la qualité de Grand & de Noble, eſt un privilege pour ne point payer. Le pauvre a beau demander ce qu'il s'acquiert aux dépens de ſon ſang & de ſes ſueurs, & repreſenter l'eſtat de ſa petite Famille qu'il ne nourrit que de ſon travail; on ferme l'oreille à ces cris. Ces injuſtes Maiſtres ſeront bien eſtonnez quand le Juge de l'Univers fera l'information de cette conduite, & qu'ils ſeront pourſuivis par les larmes & les ſoupirs des pauvres Serviteurs, devant le Tribunal de Jeſus Chriſt. S'il ſe plaint de ceux qui n'ont point donné aux pauvres, comment traittera-t-il ceux qui les ont volez ? Que de reproches, que de feux, que de tenebres puniront cette injuſte cruauté ! Bien loin qu'on refuſe aux Serviteurs les gages qui leur ſont deus, il eſt de la bienſéance de leur faire des liberalitez pour récompenſer leur fidellité. Le Maiſtre ſera donc généreux; & par des preſents il paroiſtra plus que Maiſtre, quand un Serviteur a eſté plus que Serviteur par ſon affection.

CHA-

## CHAPITRE LXIV.

*Du devoir des Paſteurs envers leurs Troupeaux. Difficulté & excellence du Miniſtére. Des qualitez qui doivent l'accompagner, & devant & aprés l'Ordination. De la Charité du Paſteur pour ſon Troupeau. De la hardieſſe des Paſteurs. De leur douceur. De leur humilité. De leur Orthodoxie.*

ON lit dans Sozomene une Hiſtoire remarquable. Le Peuple d'une Ville d'Egypte, appellée *Gérar*, ayant perdu ſon Eveſque, choiſit ſelon la coutume, un Solitaire fameux, nommé *Nilamon*, pour remplir la place du defunt. Nilamon ayant une extrême repugnance pour l'employ qu'on luy deſtinoit, s'eſtoit enfermé dans ſa cellule, dont il avoit bouché la porte avec des Pierres. Theophile Metropolitain d'Alexandrie à ſon retour de Conſtantinople ou il avoit depoſé S. Chryſoſtome, exhorta Nilamon d'accepter la Charge qu'on luy deſtinoit, & de recevoir l'Ordination de ſa main. Ce ne fut pas ſans difficulté qu'on le perſuada; mais enfin il y conſentit aux ſollicitations de Theophile, à condition qu'on luy donneroit le reſte du jour pour mettre ordre à ſes affaires. Le jour ſuivant, Theophile étant venu pour faire la cérémonie, *Nilamon* luy propoſa de commencer par la priere. Comme Theophile s'acquittoit de ce devoir, Nilamon rendit l'eſprit. Une partie du jour étoit conſumée, ſans que Theophile ſçeut cet accident, il avoit beau crier à haute voix, on ne luy reſpondoit pas. Surpris de ce profond ſilence, il ordonna d'abbatre les pierres qui bouchoient la cellule, & il trouva que Nilamon n'avoit plus beſoin que de ſepulture, qui luy fut donnée

née d'une maniere honneſte & digne de ſa reputation. Nilamon avoit demandé ardemment la mort à Dieu pour eſtre diſpenſé de l'Epiſcopat qu'il regardoit comme une charge trop peſante pour luy: & le tombeau luy eſtoit plus ſupportable qu'une Dignité qui faiſoit l'objet des deſirs des eſprits ambitieux. *Sozim. Lib.* VIII. 29. Si l'on enviſageoit bien l'étenduë des devoirs de l'Epiſcopat, & la difficulté de les remplir avec exactitude, on trembleroit à la penſée de s'y engager; & la mort paroiſtroit plus douce qu'un Employ capable d'étonner les Anges. Quand on conſidere une Charge honorable, & qui attire même le reſpect des Souverains & des Grands, qui baiſoient la main des Eveſques, & courboient la teſte pour recevoir plus humblement la benediction, & une charge qui eſt accompagnée de grands biens qui permettent de faire une belle figure dans le monde, & d'y vivre dans la pompe & dans l'éclat; il n'eſt pas ſurprenant qu'elle excite les deſirs, & ils paroiſſent même trés legitimes, parce qu'ils ſont déguiſez ſous une ombre de pieté & par la veuë de ſervir l'Egliſe.

Mais pourquoy ne fait-on pas reflexion ſur les qualitez dont l'Epiſcopat doit eſtre accompagné, & ſur les fonctions auxquelles il engage? Helas! combien de perſonnes y entrent-elles par la porte de la témérité, leurs Peres les conſacrant à cét Employ par des veuës mondaines, & des mouvements d'intereſt? Ils regardent ce poſte comme un bon eſtabliſſement pour leurs Enfants qui peuvent ſubſiſter honorablement ſans eſtre à charge à leur Famille: Et les Enfants s'accommodent aiſément à l'inclination de leurs Peres, parce qu'ils peuvent vivre tranquillement & délicieuſement dans un bon Bénéfice, ſans examiner s'ils ont les qualitez neceſſaires à en ſoutenir l'honneur & le poids. S'il ne s'agiſſoit que de tenir bonne table, d'avoir un train magnifique, un Palais bien meublé, un beau buffet, une excellente

Bi-

Bibliotheque, de faire à quelques feſtes les Ordinations du Clergé, & de marcher aux Proceſſions avec gravité ſous de riches habits, le fardeau ne ſeroit pas rude. Mais il faut & d'autres qualitez, & d'autres fonctions que celles-là, pour l'Epiſcopat. S. Paul veut que l'Eveſque ſoit *irreprehenſible, vigilant, chaſte, prudent, honneſte, Hoſpitalier, propre à enſeigner.* Il veut en un mot, qu'il ne luy manque pas une vertu, & qu'il ſoit ſans vice: peut-on penſer à cela, ſans frémir, ſans croire que l'homme que Saint Paul décrit, eſt un homme en idée, ou du moins un homme qui ne ſe trouve que dans le Ciel, & ſans s'écrier, *Et qui ſuffit pour cela?*

Ce n'eſt pas encore tout. Saint Paul pour engager les Peuples à rendre aux Paſteurs l'obeïſſance qui leur eſt deuë, en allégue cette raiſon : *Qu'ils veillent pour les Ames de leurs Troupeaux, comme ceux qui en doivent rendre compte.* Heb. XIII. 17. C'eſt là ce qui doit toucher juſqu'au cœur. C'eſt un terrible compte que celuy de ſon Salut propre, & il renferme tant de ſoins, tant de précautions, tant de devoirs, qu'il eſt impoſſible de le faire avec exactitude; & les plus diligents ont beſoin de l'indulgence & de la Miſericorde de Jeſus Chriſt. Où en eſt-on quand on eſt encore reſponſable de l'ame d'autruy; Et non ſeulement d'une Ame, mais quelquefois de quatre & de cinq mille Ames, dont un Troupeau eſt compoſé? Ces Ames ſont les vivantes Images de Dieu, qui meritent des ſoins proportionnez à leur excellence. Ces Ames ſont rachetées par le Sang de Jeſus Chriſt qui leur donne un nouveau prix. Ces Ames ſont des talents confiez aux Paſteurs pour les mettre à intereſt; on n'en eſt pas quitte pour les rendre telles qu'on les receuës. Ces Ames doivent eſtre éclairées de lumiére, purifiées par la Foy, élevées à de plus hauts dégrés de connoiſſance & de pieté; & ſi elles ne ſont pas en cet eſtat par la faute & la negligence d'un Paſteur, ce ſont autant de damnations

& de foudres qu'il y a d'ames perduës, & ils tombent infailliblement ſur luy pour le rendre plus miſerable que tous ceux qui peuplent les enfers. Dieu s'en eſt expliqué ſi fortement, qu'il n'y a pas moyen d'en douter. *Quand j'auray dit au méchant, tu mourras de mort, & que tu ne l'auras point averti de ſe garder de ſon méchant train pour luy ſauver la vie, ce méchant-là mourra dans ſon iniquité, mais je redemanderai ſon ſang de ta main.* Ezech. III. 18. Ne déguiſons point. Y a-t-il beaucoup d'exaggeration dans les paroles de S. Chryſtome, *je ſuis ſurpris ſi un des Eveſques peut eſtre ſauvé?* On ne fait donc pas aſſés de reflexion ſur les difficultez de l'Epiſcopat, quand on y aſpire, & l'on n'en connoiſt le poids, que quand on n'eſt plus en eſtat de s'en décharger.

La conſideration de St. Auguſtin eſt trés judicieuſe ſur la queſtion ſi l'on peut deſirer l'Epiſcopat avec biençéance? Ce Pere declare franchement que la ſuperiorité de l'Epiſcopat ne doit pas eſtre ſouhaitée, mais que l'ouvrage de l'Epiſcopat qui ſert à l'avancement du ſalut des ames, qu'il conduit, eſt un objet d'amour. *L'amour de la verité cherche un ſaint repos; & la neceſſité de la charité ſe charge des fonctions d'un employ qui eſt juſte.* De Civ. XIX. 19. La queſtion eſt moins embarraſſante dans l'Office de Paſteur, tel qu'il eſt exercé parmi les Proteſtants, qui ſuivent le Gouvernement Presbyterien, où la qualité de Paſteur eſt ſans relief du coſté du monde, & renferme beaucoup de peine par les ſoins de la predication, de la viſite des Malades, & de l'exercice de la Diſcipline. La Préſidence n'eſt pas fort rélevée, & ne donne pas de grandes diſtinctions. On y cherche donc pluſtoſt le travail que l'honneur. Cependant comme ce travail demande une application & des ſoins extraordinaires; encore un coup on s'y doit engager avec beaucoup de circonſpection, & aprés avoir ſenti les mouvemens de ſon cœur,

cœur, s'il eſt plein de piété, de zele, d'humilité, & d'intention ſincere d'avancer la gloire de Dieu & l'édification de l'Egliſe. Voilà dequoy l'on doit reſpondre à ſa propre conſçience; & pour l'érudition & les qualitez de la chaire & du cabinet, on en laiſſe le jugement aux autres, ſans jamais s'attirer le diſcours de Moyſe à ceux qui uſurpoient le Sacerdoce, *Enfants de Levi, vous vous haſtez trop.*

## *Qualitez des Paſteurs, quelles Vertus doivent précéder l'Ordination.*

Parcourons les qualitez d'un Miniſtre, dont nous en avons deja touché quelques-unes, dans le Traitté de la Prudence, de la Vigilance, & de la Tempérance. De ces qualitéz, les unes précédent l'Ordination, & les autres la ſuivent. Pour reſtablir Saint Pierre dans l'honneur de l'Apoſtolat, dont ſon Apoſtaſie l'avoit dégradé, Jeſus-Chriſt luy demanda, *M'aimes-tu?* & il n'entendit ces mots, *Pais mes Brebis*, qu'aprés qu'il eut aſſeuré de bouche ſon Divin Maiſtre de l'amour tendre & ſincere qu'il luy portoit. On apprend de cet exemple, que la veritable diſpoſition à l'Epiſcopat, eſt l'amour de Jeſus Chriſt; qu'on ne doit point entrer à ſon ſervice dans des veuës d'intereſt mondain qui attache les Courtiſans auprés des Princes; & qu'on s'y propoſe de faire tout, de s'expoſer à tout, & d'endurer tout pour ſa gloire. C'eſt cet amour qui fait enviſager & ſouffrir patiemment toutes les peines du Saint Miniſtere, ſoûtenir les combats auxquels l'on eſt engagé, ſentir ſans emportement les épines, dont les pecheurs opiniaſtres percent la chair de leurs Paſteurs, mépriſer les outrages des Anges de Satan, de ces Calomniateurs, qui à l'imitation du Diable, dont ils ſont Enfants, cherchent à ternir l'honneur de leurs Conducteurs, & changer même en des matieres de joye, tous les chagrins

grins qui les accablent. Pour l'amour de Rachel, Jacob compta pour rien, les peines de ſa ſervitude, dont les ſept années luy parurent trés-peu de jours. Pour l'affection de Jeſus-Chriſt & le zéle de ſa gloire, on digére aiſément l'embarras & les difficultez du Miniſtére ; & en ſe conſacrant à cette glorieuſe Charge, qui eſt environnée de précipices de tous les coſtez, on s'écrie avec l'intrépidité de Saint Paul, ſe preparant au voyage de Jeruſalem : *Je ſçay que des tribulations m'attendent : mais je ne fais cas de rien, & ma vie ne m'eſt point precieuſe, pourveu que j'acheve ma courſe avec joye.* Act. XX. 23.

Il faut auſſi employer des prieres ardentes pour implorer le ſecours du Saint Eſprit, neceſſaire à tous les hommes, & particuliérement aux Paſteurs. Salomon fit paroiſtre beaucoup de Prudence en demandant à Dieu les qualitez neceſſaires au Gouvernement, & il obtint cette Sageſſe, qui fait encore l'admiration du Monde & le modéle des Roys. L'Employ des Paſteurs n'exige pas de moindres lumiéres, que la conduite d'un Etat. Il faut des prieres, & des prieres ardentes, pour les obtenir. C'eſt une déclaration ſolemnelle de ſon impuiſſance, & une déclaration agreable à Dieu, qui aime l'humilité. C'eſt un hommage rendu à la Puiſſance infinie de Jeſus Chriſt, qui conduit les cœurs, & les tourne à ſa volonté. Quelque grandes que ſoyent les qualitez qu'on a receuës de la Nature, la vivacité de l'eſprit, la ſolidité du jugement, la bonté de la memoire, la facilité de s'expliquer ; il faut encore que la Grace ſanctifie & anime ces dons, & qu'elle les accompagne d'un eſprit de modeſtie, ſans lequel ils reſſembleroient à l'éloquence d'Herodes, qui le rendit la Victime de la colére de Dieu, auquel il n'avoit point fait hommage des applaudiſſemens donnez à ſa Harangue. Quand on voit Jeſus Chriſt à genoux ſur le bord du Jordain, pour demander le Saint Eſprit, un Eſprit de direction dans l'illuſtre Charge de Prophéte

phéte qu'il alloit exercer; on apprend à l'imiter, & à ſe ſervir de la Priére, comme d'une clef qui ouvre le Ciel: & ſi le Saint Eſprit ne deſcend pas en forme de colombe ni de langue de feu, il tombe d'une maniere inviſible, pour éclairer l'ame ſelon la promeſſe de Jeſus Chriſt, qui aſſeure que ſon Pere donnera le Saint Eſprit à ceux qui le demandent. Pour imprimer plus de mouvement à ces Prieres, il eſt bon qu'elles ſoyent accompagnées de Jeuſnes. Les Payens mêmes en ont veu l'importance, puiſque les Preſtres d'Iſis ſe preparoient à cette Charge, par un Jeuſne de dix jours, & le Jeuſne fut l'ouverture de l'Office de Docteur de l'Univers, que Jeſus Chriſt exerça pour diſſiper l'ignorance du Monde.

## *Qualitez des Paſteurs aprés l'Ordination.*

Quand un Paſteur eſt entré dans ſa Charge, ſelon les formes eſtablies dans l'Ecriture, par l'impoſition des mains & les Prieres, l'honneur qu'il a receu, l'engage à donner un nouvel éclat à ſes Vertus. C'eſt une Etoile du premier Ordre, qui ſe leve ſur l'Egliſe, & qui attire les regards d'un grand nombre de ſpectateurs. Si cét Aſtre s'enveloppe de nüages, ou ne répand qu'une ſombre clarté, il ne répond point aux deſſeins de Dieu, ni aux beſoins de l'Egliſe: Ou s'il tombe dans des crimes infames, ce n'eſt plus qu'une Etoile errante precipitée du Ciel, & qui s'eſteind dans les ténébres, en répandant de toutes parts la mauvaiſe odeur du ſcandale. Le Miniſtre de Jeſus Chriſt regardera donc ſon Employ, comme un puiſſant engagement à la ſainteté, & qui l'oblige de s'eſlever par ſes Vertus au deſſus des perſonnes, dont il a l'inſpection, comme il leur eſt ſuperieur par la Dignité. Le Poſte éminent qu'il remplit, ne luy permet pas de ſe cacher, & s'il veille ſur les actions, & ſur la conduite de ſon Troupeau, tous les Membres qui le compoſent devien-

nent

nent autant d'Eſpions de ſa conduite, & il ne ſçauroit prendre trop de ſoin pour s'obſerver ſoy-même, & pour ſe conſerver par l'innocence de ſes actions, une généreuſe liberté de cenſurer les vices. Il n'a plus de droit de condamner ce qu'il commet; Et bien loin que ſes Cenſures ayent du poids, on les tourne en ridicules, & on les regarde même comme une impudence, qui n'eſt pas ſupportable. C'eſt aux Chaſtes à crier contre les Paillards, aux Sobres à tonner contre les Yvrognes, aux Libéraux à foudroyer les Avares, aux Clements à blâmer les Vindicatifs; & un Paſteur coupable de ces Vices, les enſeigne & ne les corrige pas. Il faut donc que ſa vie ſerve de miroir & de patron à tous. Qu'il évite l'excez du vin, comme capable de dérégler l'eſprit & le corps, & d'eſteindre une Prudence ſi neceſſaire à la conduite de la vie. Le vin eſtoit interdit aux Sacrificateurs des Hebreux quand ils entroient au Temple pour faire les fonctions de leurs Charges. C'eſt là une belle leçon de temperance aux Miniſtres de Jeſus Chriſt qui offrent de plus excellentes Victimes. L'yvrognerie honteuſe en toutes ſortes de perſonnes, l'eſt particulierement aux perſonnes publiques, qui ont beſoin de toute leur raiſon qui s'abrutit dans la débauche; & les Paſteurs de cette humeur, ſont plus propres dans un Temple de Bacchus, que dans la Maiſon de Dieu. L'Avarice eſt un écueil dont ils s'éloigneront. Ce vice eſt incompatible avec le titre de *Pere des Pauvres*, qui ſied ſi bien aux Paſteurs. Il reſſerre les entrailles des perſonnes Charitables, qui ne ſont point excitées par l'exemple de leurs Conducteurs. Il engage à des liaiſons avec les Ennemis de la Verité; trop de Judas ayant encore trahi leur Sauveur par un baiſer, & travaillé à ruïner l'Egliſe, ſous les apparences d'un zéle extraordinaire: En un mot, ce vice ne fait que des lâches & des Apoſtats, quand il faut abandonner tous ſes biens pour conſerver la Foy. Les

Gens

Gens de ce caractére, ſont mal diſpoſez pour les Perſécutions, & ils ne paroiſtront pas des Moyſes, qui préférent à toutes les richeſſes de l'Egypte, l'opprobre de Jeſus-Chriſt. Loin de ſe mettre à la teſte de leurs Peuples pour les mener dans le Deſert, ils les engageront pluſtoſt à ſerrer les fers de leur Eſclavage.

Ce n'eſt pas aſſés d'eſtre exempt de ces Vices ; il faut poſſeder les Vertus contraires. Saint Paul veut que l'Eveſque ſoit *Hoſpitalier* ; Et Saint Jeroſme ſur l'Epiſtre à Tite remarque, qu'un Eveſque paſſoit pour inhumain, ſi ſa maiſon n'eſtoit ouverte à tous. Les inconnus y entroient avec liberté, & on les recevoit de bonne grace : Un Hoſte eſtant venu chez Spicidion durant le Quareſme, il ordonna à ſa Fille de faire cuire un morceau de lard pour le régaler; ce fameux Eveſque croyant que la Diſcipline du Jeuſne devoit céder aux Loix de la bienſéance & de la Charité, monſtra à ſon Hoſte l'exemple de manger d'une viande, que la Coûtume ne regardoit pas comme un mets de Quareſme. Ce n'eſt pas que les Paſteurs ſoyent obligez de tenir table ouverte, aux Riches, aux Nobles, & aux friands des bons morceaux. Ces manieres de vivre ne ſont guére Apoſtoliques, & reſſentent plus le Luxe que la Charité. L'hoſpitalité conſiſte à ne laiſſer manquer de rien aux Etrangers qui ſont en neceſſité, & à procurer tout le ſecours qu'ils peuvent donner aux pauvres Membres de Jeſus Chriſt. Il y a des Paſteurs tellement réduits à l'étroit, qu'ils ne peuvent preſque rien d'eux-mêmes pour les Etrangers: Mais ils peuvent les ſecourir par leurs récommandations auprés des perſonnes Puiſſantes, & par les ſoins qu'ils prennent de leur trouver du ſecours.

En un mot, il n'eſt point de Vertus Morales & Chreſtiennes, qu'ils ne doivent obſerver, pour ne pas reſſembler aux Phariſiens, qui parloient bien & qui faiſoient mal, & pour ne point tomber dans le malheur

heur des Architectes de l'Arche, qui preparerent à la Famille de Noé contre les Eaux un asyle, dont ils ne se servirent point. Ce n'est pas assés de bastir l'Eglise; il y faut entrer & faire partie de cette Maison Spirituelle composée de Pierres vives pour estre le Temple de Jesus Christ. Un Pasteur dont la vie est irréprochable, s'ouvre le chemin des cœurs. Ses actions sont autant de rayons de lumiere, qui dissipent les ténébres dont l'ame est enveloppée. Elles inspirent de la docilité, du respect, de l'attention, de la venération pour celuy qui parle; & la Prédication trouvant les difficultez applanies, opere plus efficacement. Dieu l'accompagne d'une plus abondante mesure de grace; & le langage des Oeuvres, est la belle & la vive Eloquence, qui fait crier, *Voix de Dieu.* Le progrez de l'Evangile dans les deux premiers Siécles, inondez du sang des Martyrs, étoit prodigieux. Ce n'estoit pas l'Eloquence des Pasteurs qui persuadoit, elle étoit tres-médiocre, & elle a paru avec plus d'éclat du temps des Saints Basiles, des Gregoires & de Nysse & de Nazianze, des Chrysostomes, & des Jerosmes. Mais avec plus de simplicité, les Anciens avoient plus de Piété; & des Exhortations sans art ressembloient aux Cornes des Sacrificateurs, qui firent trébucher les murailles de Jericho. Sans la délicatesse des expressions, sans la noblesse des pensées, sans le brillant des figures, les Exhortations des saints Ministres de Jesus Christ ruïnoient les Fortereresses de peché. L'éloquence touche l'oreille, mais elle ne frappe pas le cœur; & en s'accomodant à l'inclination des peuples, on affoiblit la vertu de l'Evangile. Gregoire de Nazianze parlant du gouſt de Constantinople, remarque un défaut qui n'est que trop commun. *Ils cherchent*, dit-il, *des Orateurs & non des Prestres, des gardiens de Thresor, & non des dispensateurs d'ames, des défenseurs fermes & vigoureux, & non des Sacrificateurs qui aiment la pureté & l'innocence.* Naz. Or. XXXII.

*De*

*De la Charité du Paſteur pour ſon Troupeau.*

Une des plus illuſtres qualitez d'un Paſteur, & qui le rend plus venérable à Jeſus Chriſt, eſt la Charité pour ſon Troupeau. Il doit nourrir ſes Brebis dans ſon ſein, porter les foibles ſur ſes épaules, penſer les malades, courir aprés les égarées pour les rappeller dans la Bergerie. C'eſt apparemment ce que repreſentoit la peinture des verres qu'on employoit à la célébration de l'Euchariſtie, & qui repreſentoit un Berger avec une Brebis qu'il ramenoit dans le Troupeau. Cette pitié, n'en déplaiſe à Tertullien, eſt digne d'une bonne Ame, qui ſent bien par les diſpoſitions de ſon cœur, quelle eſt la foibleſſe de l'homme, & qui ne ferme jamais à un Penitent, la porte de la repentance. Enfin, un veritable Paſteur ſacrifiera pour ſes Brebis la derniere goutte de ſon ſang. C'eſt l'exemple que Jeſus Chriſt luy a donné : C'eſt celuy que les Apoſtres ont ſuivi. C'eſt une Predication éloquente pour la conſolation & l'inſtruction d'un Troupeau, que la voix du ſang des Martyrs, qui crie tout haut, *Sauvez-nous*: Et ceux qui prennent la fuite quand il faut crier au Loup, preſenter le fer de la holette aux beſtes ſauvages, & ſe mettre entre elles & le le Troupeau, ne ſont que des *Mercenaires*. On ne doit pourtant pas regarder comme une fuite, un exil auquel les Paſteurs ſont condamnez par l'ordre du Souverain. La retraite n'eſt plus volontaire, & l'obéïſſance eſt dans une matiere où elle n'a rien que de trés-innocent. Le banniſſement eſt une eſpece de mort, qui traiſne aprés ſoy la perte des biens, le chagrin, le mépris, & mille douleurs accablantes ; & un pareil état ne doit point étre regardé des perſonnes raiſonnables, comme un acte de timidité.

*De la Hardieſſe des Paſteurs.*

Il faut auſſi que le Paſteur ait du courage pour ſoûtenir l'honneur de ſon caractére, & conſerver la Majeſté de la Diſcipline. Les Ennemis du dehors ne ſont pas

toûjours les plus terribles. Il eſt des eſprits fiers qui prétendeni étre au deſſus des Loix, & trouver dans le rang qu'ils poſſedent, une impunité abſoluë. Un généreux Miniſtre de Jeſus Chriſt ne ſe laiſſera jamais intimider. La Juſtice & l'Ordre ſont des biens ineſtimables, & quand on y fait bréche, il la fermera de ſon propre corps: les menaces ne l'étonneront point, les prieres ne l'amolliront jamais, il doit plus à ſa promeſſe, à ſa Conſçience, à ſa Charge, à l'édification de l'Egliſe, qu'à la complaiſance des Grands, & c'eſt en cette occaſion qu'il eſt beau de dire, *Jugez s'il eſt juſte d'obéir aux hommes, plûtoſt qu'à Dieu.* Nous n'avons jamais pû nous perſuader, que l'Empereur Philippe ait été Chrétien, & nous alléguons dans nos Annales des raiſons aſſés fortes contre l'opinion commune. Cependant le recit d'Euſebe, tout fabuleux qu'il nous paroît, enſeigne quelle doit étre l'intrépidité des Paſteurs quand il s'agit de l'honneur de la Diſcipline. On dit que Philippe en voulant célébrer dans l'Egliſe la Vigile de Paſque, fut repouſſé par l'Evêque, qui l'obligea de s'acquitter des devoirs de la Penitence publique, avant qu'il euſt la liberté de participer aux Prieres. *Euſeb. L.* VI, 27. Si Philippe étant Chreſtien, avoit commis un crime digne de l'Excommunication, la Pourpre ni le Diadéme ne devoient pas l'empêcher de faire une reparation publique, & l'Evêque ſeroit digne de loüange, d'éxiger de luy une obéïſſance reſpectueuſe aux Loix de Jeſus Chriſt. Les Apôtres ont bien connu la neceſſité de la généroſité, puis qu'une des priéres qu'ils faiſoient à Dieu, eſt, *Seigneur, donnez à vos Serviteurs d'annoncer l'Evangile avec hardieſſe.* Comme il n'y a point de profeſſion qui en demande davantage, il n'y en a point qui en ait de ſi beaux motifs, & le bruit des armes qui empêchoit Marius d'entendre les Loix Romaines, permettra toûjours au bon Paſteur, d'écouter la voix de Jeſus Chriſt. S'il perd la vie pour une bonne cauſe, il la retrouvera infiniment plus glorieuſe qu'il ne l'avoit quittée, & il agit pour les intereſts d'un Maître, qui peut

peut fermer la gueule des lions, ſuſpendre le mouvement des flammes d'une fournaiſe, & arracher ſon Serviteur des bras de la mort. C'eſt un Eſprit *de force*, que Gregoire de Nazianze ſouhaitoit à ſon Succeſſeur, en diſant adieu à l'Egliſe de Conſtantinople. *Choiſiſſez*, diſoit il, *un Sujet qui excite plus d'envie que de pitié, un Sujet qui n'ait point un Eſprit de complaiſance générale pour les volontez de tout le monde, mais qui ſoit aſſés vigoureux pour tomber dans la haine des hommes, à cauſe de l'amour qu'il a pour l'équité.* Naz. Or. XXXIV. 527.

*De la douceur des Paſteurs.*

La hardieſſe & le courage des Paſteurs, ne repugne pas à un certain Eſprit de douceur, dont Jeſus Chriſt a montré l'exemple, & qui répond ſi bien à ce caractére de débonnaireté qu'il preſcrit. Rien ne deshonore davantage le Saint Miniſtére, & ne ruïne plus l'édification de l'Egliſe, qu'une humeur aigre & ſatyrique, à laquelle ceux qui l'exercent, ne ſe laiſſent que trop entraiſner. Leurs Collégues en reſſentent particulierement les effects: Et les emportements dégénérent à des hainés terribles, qui à la honte d'une Charge inſtituée pour l'établiſſement de la Charité, donne lieu à ce honteux Proverbe, *Haine de Theologien*, pour ſignifier, une haine furieuſe, & qui ne finit point. Leur cœur prenant parti dans des diſputes d'eſprit, devient une ſource inépuiſable de bile, que rien n'eſt capable d'arrêter: Elle coule avec rapidité par la langue & par la plume, & ce ſont là les beaux exemples de moderation, qu'on donne au Public, où chacun en vient au *qui vive?* en prenant parti, à la reſerve poſſible de quelques bonnes Ames, qui ſont les ſpectatrices du Combat, & qui ſoûpirent de ces deſordres. Du moins la haine devroit-elle s'enſevelir dans le tombeau de l'Antagoniſte; mais elle va déchirer le Défunt par des outrages qui font horreur. Peut-on pas donner à Saint Jeroſme, le traittement qu'il a fait à Rufin, Chrétien & Preſtre comme luy, autrefois ſon Ami, & mort dans la Communion de l'Egliſe? Quelle

violence de troubler le repos de ſes cendres, par ces penſées qui font ſi peu d'honneur à celuy qui les a dictées? *Le Scorpion eſt enterré dans la Sicile entre Encolade & Porphyre, & il y a déja quelques temps que cette Hydre à pluſieurs teſtes a ceſſé de ſiffler.* C'eſt ainſi que Saint Jeroſme parle de Rufin dans ſa Preface ſur Ezechiel. Theophile Eveſque d'Alexandrie s'eſt encore plus déchaiſné contre l'honneur de Saint Chryſoſtome. Ce n'eſt pas aſſés qu'il ait écrit de cét illuſtre Evêque, que c'étoit un Demon déguiſé en Ange de lumiere, & le Compagnon du perfide Judas; il l'accuſe encore d'avoir préché publiquement, *que Jeſus Chriſt avoit prié ſans eſtre exaucé, parce qu'il avoit mal prié:* & il finit par ces paroles, que Facundus Evêque d'Hermiane nous a conſervées; *Jean non ſeulement n'eſt pas Chreſtien, il eſt pire que le Roy de Babylone, plus ſcelerat que Beltzaſar, plus méchant que les Idolâtres & les Payens. L'infamie eſt ſon partage en cette vie, & dans l'autre une peine éternelle.* Fac. L. VI. On attache au gibet les cadavres des Criminels que la Juſtice a fait exécuter, pour empêcher ceux qui les voyent, de les imiter: & il eſt neceſſaire dans la même veuë, de repreſenter ces excez des Jeroſmes & des Theophiles, pour apprendre aux Theologiens mordants à ſe défaire de ce ſtile odieux, qui cherche à noircir la réputation de leurs Collégues, auxquels ils font moins de tort qu'à eux-mêmes. Dans la paſſion, ils trouvent admirables ces invectives, & ils employent tout leur eſprit pour les rendre piquantes. Quand la colére ſera diſſipée, ils s'étonneront d'étre tombez dans ces excez, & ils auront de la peine à croire qu'ils les ont commis: Il ſera trop tard de s'en repentir, & leurs Ecrits dureront éternellement pour deshonorer leur memoire, puis qu'on y verra une aigreur indignes de Prétres de Jeſus Chriſt. De ſorte qu'on ne peut prendre trop de précautions contre cette humeur emportée & aigre, & ſi peu convenable aux Serviteurs de l'*Agneau de Dieu*, qui a gardé un profond ſilence dans les cruels outrages qu'on luy faiſoit.

De

## *De l'Humilité des Paſteurs.*

L'Humilité doit ſervir d'ornement aux Vertus d'un Paſteur. Si Saint Paul aprés avoir été ravi juſqu'au troiſiéme Ciel, avoüoit qu'il ne pouvoit rien de ſoy-même, il faudroit eſtre aveugle & ingrat, pour s'attribuer les talents neceſſaires au Miniſtére. Sageſſe, éloquence, fermeté, vigilance, conſtance, tout vient de Dieu; & ſans le ſecours de ſa Grace, les plus illuſtres demeureroient muets dans leur Chaire, comme Zacharie dans le Temple de l'Eternel. C'eſt la Grace victorieuſe, qui rend efficaces toutes les bonnes qualitez des Paſteurs, qui doivent dire aprés Saint Paul, *Graces à Dieu, qui nous fait toûjours triompher en Chriſt.* Les Apoſtres ſouffroient impatiemment les regards que les Juifs coloient ſur eux, lors qu'ils guérirent le Boiteux qui mandioit à la porte du Temple, & ils apprirent au Peuple ravi de ce Miracle, que ce n'étoit pas leur ouvrage, qu'il étoit produit par la puiſſance de Jeſus Chriſt, qui communiquoit à ce Boiteux la diſpoſition neceſſaire à mettre ſes pieds en action. Le mouvement des Ames ne dépend pas moins du Saint Eſprit, que l'action des corps; & les effects de la Prédication, & les qualitez qui les produiſent, tout vient de Dieu, & c'eſt un ſacrilége de s'en attribuer la gloire. Auſſi les loüanges données à un Paſteur qui ravit ſes Auditeurs dans la Chaire, ſont plus dangereuſes pour luy, que le ſilence qui marque quelque ſorte de mépris. Les applaudiſſements luy donnent de la vanité, le ſilence humilie, & l'on n'eſt jamais plus prés du précipice, qu'aux acclamations de *voix de Dieu*, qui charment un eſprit glorieux. Les éloges où il doit étre ſenſible, ſont les larmes de ſon Troupeau, qui marquent une componction de cœur, qui eſt l'ouvrage de la main de Dieu, qui briſe le rocher aux coups que l'homme frappe. Avec de ſemblables diſpoſitions, on s'éloignera aiſément d'un faſte & d'un luxe plus digne du Sceptre,

que de l'Epiſcopat, & qui a dépleu aux Saints Peres de l'Egliſe. Gregoire de Nazianze blâme fort ſpirituellement la Pompe Epiſcopale, compoſée de beaux chevaux, de carroſſes magnifiques, & d'une nombreuſe ſuite. Il faut, dit il, quitter le chemin & faire place aux Evêques, comme aux *Beſtes à qui l'on ouvre le paſſage*. Cette dépenſe ſeroit mieux employée à nourrir les Pauvres, ſelon l'intention des Donateurs des biens d'Egliſe, & un Evêque doit ſe diſtinguer par le nombre de ſes Vertus, & non par la magnificence de l'Equipage, qui n'eſt ſouvent que le ſigne d'une Ame ſuperbe & voluptueuſe.

## *De l'Orthodoxie des Paſteurs.*

Toutes les Vertus Morales ſont bien neceſſaires aux Paſteurs, mais elles ne ſuffiſent pas; il faut encore, que ſa Doctrine ſoit pure. C'eſt le principe de l'obéïſſance qu'on luy doit, dont les mauvaiſes mœurs ne peuvent abſolument délier le Troupeau. Les Phariſiens deshonoroient par leur vie, la Chaire de Moyſe, où ils enſeignoient les Peuples. Jeſus Chriſt a voulu pourtant qu'on les écoutaſt, & il n'a pas diſpenſé les Apôtres mêmes de leur obéïr, *Faites tout ce qu'ils vous diront*. Mais l'obéïſſance eſt un crime dans les Héréſies. Ce n'eſt plus un Paſteur qui les enſeigne, c'eſt un Loup qui déchire les Brebis: Ce n'eſt plus un Medecin, c'eſt un Empoiſonneur, qu'il faut fuïr: & la ſoûmiſſion à de pareils Prédicateurs, eſt une rebellion contre Dieu, qui veut que les hommes *viennent à la connoiſſance de la Verité*. Le reſpect n'eſt plus alors de ſaiſon, & l'on ne doit pas ſe perdre en laiſſant corrompre ſon cœur, pour empêcher les ſuites d'un Schiſme. En quelque rang qu'un Paſteur ſoit élevé, il n'eſt pas plus conſiderable que Saint Paul, ni qu'un Ange du Ciel, qui devroient étre accablez d'anathémes, s'ils avoient le malheur & l'imprudence de propoſer des Doctrines differentes de celles que l'Evangile preſcrit.

La

La Verité & la Charité ne ſont pas pour le Miniſtére: Il eſt inſtitué pour toutes les deux. Voilà ſa fin : & quand il y repugne, il n'a plus d'authorité. Auſſi l'Hiſtoire fournit beaucoup d'exemples de perſonnes pieuſes, qui ſe ſont ſeparées d'Evêques Hérétiques. Felix Diacre du Pape Libere, luy avoit ſuccédé pendant qu'il étoit relegué par les ordres de l'Empereur Conſtance; & l'Egliſe Romaine ne voulut point de liaiſon avec Felix, qui eut le chagrin d'étre ſeul dans le Temple, parce qu'il avoit Communion avec les Ariens. Flavian & Diodore qui n'étoient encore que Laïques, ayant veu que Leonce Evêque d'Antioche avoit élevé Æve Arien outré, au Diaconat, & que c'étoit mettre dans l'Egliſe un Serpent qui luy déchireroit le ſein, menacérent ce Prélat de ſe ſeparer de ſa Communion, & d'aller porter par tout des plaintes contre ſa conduite: Et ſous l'Epiſcopat d'Euvius, un des Succeſſeurs de Leonce, les Orthodoxes d'Antioche ayant perdu l'eſperance d'étre conduits par des Paſteurs d'une Foy ſaine, ſe ſeparerent enfin des Ariens, aimant mieux couper un de leurs Membres, que de voir perir tout le Corps. *Theodorit L.* II. *c.* 25. On ne ſçauroit donc apporter trop de ſoin pour établir des Evêques Orthodoxes, qui nourriſſent leur Troupeau du Pain du Ciel, & qui le faſſent repoſer dans l'Ecriture, comme dans une agréable Prairie, qui produit les fleurs & les herbes qui ſont la veritable vie de l'Ame: Et ces Paſteurs ne conſerveront pas ſeulement le précieux dépoſt de la Foy, ils ſeront toûjours preſts de communiquer à leurs Peuples les inſtructions dont ils ont beſoin. C'eſt dans cette veuë que Saint Paul les nomme des *Flambeaux qui brillent au Monde*, parce qu'à l'exemple des Aſtres du Ciel, ils doivent répandre par tout une agréable lumiére: & qu'en s'éclairant, ils ſont obligez d'inſtruire les autres. Ce n'eſt pas aſſés de le faire en Public, ils doivent s'en acquitter dans le Particulier, pour lever les ſcrupules des foibles. Le Cabinet ſera toûjours

ouvert à leurs Conſultations, & la gloire de guérir une Ame, & de la *délivrer de la mort*, engage à ſupporter doucement les incommoditez & l'embarras de cette complaiſance. Jeſus Chriſt, le Souverain Paſteur, répondoit toûjours favorablement en particulier aux interrogations de ſes Diſciples, ſur les Sermons publics, dont ils n'avoient pas bien compris le ſens. Il eſt vray que le Paſteur ſera fatigué de ſemblables queſtions, qu'il interrompra ſes études, qu'on luy propoſera ſouvent des difficultez de néant, qu'il aura de la peine à faire entendre raiſon à des eſprits bouchez. Mais qu'y faire? L'Epiſcopat n'eſt pas un repos, c'eſt une *Charge*, & il ſeroit injuſte que le ſoin que Jacob prenoit des Troupeaux de Laban, le miſt dans un état où il étoit conſumé le jour par l'ardeur du Soleil, & de nuit par la gélée, & par la perte du ſommeil qui fuyoit ſes yeux, & qu'on réfuſaſt aux Brebis de Jeſus Chriſt ſes ſoins & ſes veilles. Heureux le Paſteur qui remplit l'étenduë de ſes devoirs! Il ſert un Maiſtre qui le récompenſera glorieuſement de tous ſes travaux, en diſant en preſence des Hommes & des Anges, *Cela eſt bien, bon Serviteur & loyal, tu m'as eſté fidelle en peu de choſe, je t'eſtabliray ſur beaucoup; entre en la ioye de ton Seigneur.*

## CHAPITRE LXV.

*Du Devoir des Peuples envers les Paſteurs. Motifs de ce devoir. Utilité du S. Miniſtére. De l'obéïſſance deuë aux Paſteurs: Equité de cette obéïſſance, à laquelle les Souverains mêmes ſont obligez.*

COmme le Miniſtére Eccléſiaſtique eſt ſans brillant pour les yeux de la chair, & ſans épée pour punir les crimes, qu'il n'a ni priſons, ni chaiſnes, ni thréſors, ni dignitez à donner extérieurement; les hommes qui ne s'attachent qu'à la pompe, n'ont pas trop de

de disposition à respecter les Pasteurs. On peut dire à cét égard, que le cœur d'un Payen & d'un Turc, a plus de fond de Religion, que des personnes qui prennent le titre de Chretiens Reformez. On ne voit point sans surprise jusqu'où les Siamois poussent la vénération pour leurs Prestres, qu'ils nomment *Talapoins*. Voicy ce qu'en écrit le Jesuite *Tachard* dans ses Relations du Voyage de Siam. Quand un de ces Talapoins explique quelque Sentence de *Sommonoxcodom*, qui est le Dieu qu'ils adorent; *Le Peuple assis sur ses talons, écoute avec beaucoup de respect & d'attention, les hommes étant d'un costé, & les femmes de l'autre. Tous les Auditeurs ont les mains jointes, & dez que le Predicateur a prononcé le Texte, ils s'écrient tous ensemble levant les mains au Ciel & baissant la teste, Parole de Dieu, Verité toute pure.* Voy. de Siam L. VI. 316. Ce respect qu'ils ont pour leur Religion, réjaillit sur ceux qui l'enseignent. Parmi les Hebreux & les Idolâtres, les Sacrificateurs ont toûjours tenu un rang distingué. En Egypte ils ne cédoient qu'au Prince, & les Rois ont creu autrefois que le Sacerdoce, étoit un des plus beaux ornements de leur Couronne. Melchisedec étoit Roy & Sacrificateur tout ensemble, & Julien l'Apostat au temps qu'il professoit le Christianisme, a fait l'Office de Lecteur. On ne peut s'étonner assés, que parmi des Peuples qui ont rejetté les Superstitions qui accabloient l'Eglise, le Saint Ministére soit tellement ravalé, qu'un Noble le regarde comme incompatible avec sa qualité: Il se croiroit deshonoré d'une Charge que le Fils de Dieu a exercée, & qui n'est pas moins necessaire au Monde, que l'air & la lumiere; & dans cette disposition on auroit tort d'esperer qu'on eust de la vénération pour la Charge de Pasteur, qu'un petit Gentilhomme tient beaucoup au dessous de son merite, & qui n'est ordinairement que le partage du plus bas état.

Examinons tout sans passion; de quelle source une Charge tire-t-elle son éclat? de son objet & de sa fin. A cét égard, il n'y a rien de plus illustre que la Di-

gnite de Paſteur, & la Couronne qui eſt le plus haut degré des honneurs mondains, a une fin & un objet moins excellent. La tranquillité de l'Etat, & la conſervation de l'Ordre eſt le but de l'Authorité Politique: Et la Puiſſance de l'Egliſe a des veuës plus nobles, en appellant à la joüiſſance d'un Salut éternel, qui remplit les deſirs de l'ame & du corps; L'Authorité Politique a pour objet les mouvements du dehors, & elle ſe contente d'une obéïſſance externe à ſes Loix, ſans pénétrer dans les deſſeins du cœur. Les Princes n'ignorent pas, que le principe de l'obéïſſance n'eſt pas toûjours juſte: que la crainte du chaſtiment y a beaucoup plus de part que l'amour de la Vertu: Et qu'il eſt impoſſible que leur Gouvernement contente tant de divers gouſts. Mais cela ne les doit pas embarraſſer; & quand on eſt ſoûmis aux ordres ſans troubler le repos des Particuliers, ni leur faire violence dans leurs biens, dans leur honneur, & dans leur vie; c'eſt tout ce que les Souverains doivent raiſonnablement ſouhaiter. Mais les Miniſtres de Jeſus Chriſt veillent *pour les Ames*, la plus noble partie de l'homme; ils les éclairent, ils les purifient, ils les arrachent des bras de la mort; & ils demandent l'*obéïſſance du cœur*, ſans laquelle celle du corps eſt inutile, & devient un crime odieux, une déteſtable hypocriſie, menacée de tous les foudres du Ciel. Auſſi Jeſus Chriſt a revêtu les Paſteurs de titres brillants, qui engagent à les reſpecter. *Vous eſtes*, leur dit-il, *la lumiere du Monde & le ſel de la Terre*. Matt. V. 13. & 14. Que deviendroit l'Univers ſans le Soleil, ce grand Aſtre qui anime tout, ce Créateur viſible qui verſe dans toutes les parties de la Terre, le mouvement & la vie? Ce ne ſeroit qu'une maſſe de mort, enſevelie dans les ténébres d'un affreux tombeau. L'Etat du Monde de la Grace, deviendroit encore plus déplorable, parce que le deſordre des ames eſt plus affreux, que celuy d'une machine de bouë. Rien n'eſt plus pitoyable qu'un Empire, ſans la connoiſſance de Dieu, & la douceur du climat, & la ſerti-

tilité de la terre, ne ſervent qu'à augmenter ſa miſere, par la matiere de ſon ingratitude. Ainſi le Saint Miniſtére doit étre plus cher que le Soleil, puis qu'il diſſipe les ombres de l'ame, & luy ſert comme de ſel pour empêcher la corruption. Jeſus Chriſt ne s'eſt pas contenté d'idées empruntées de la Nature, il ſe ſert auſſi de comparaiſons tirées du Monde Politique, pour peindre d'une maniere plus vive l'excellence de l'Epiſcopat. Saint Paul nomme ceux qui l'exercent, des *Ambaſſadeurs* de Jeſus Chriſt: La qualité d'un Ambaſſadeur répond à la Majeſté de ſon Maiſtre, & il n'eſt point de Prince qui ne ſoit ſujet à Jeſus Chriſt le Roy des Rois, qui les éleve & les abaiſſe ſelon les régles de ſon infinie ſageſſe. Si les hommes accoûtumez aux objets des ſens, & charmez de l'éclat qui les frappe, pouvoient un peu s'en détâcher, ils verroient les Ambaſſadeurs du Fils de Dieu environnez d'une gloire celeſte, qui ternit la pompe des Envoyez des plus illuſtres Couronnes: de ces ſuperbes Livrées & de ces magnifiques Equipages, qui attirent l'admiration des ſpectateurs, Eliſée ne paroiſſoit ſuivi que d'un ſimple Domeſtique, & il étoit accompagné de Chariots & de Chevaux de feu: En un mot, la gloire des Miniſtres de Jeſus Chriſt reſſemble à celle de leur Maiſtre, qui ſous un voile de chair & d'infirmitez, qui le rendoient mépriſable aux yeux du Monde, cachoit une Majeſté Souveraine que les Anges adoroient. Ainſi la Grandeur des Paſteurs de l'Egliſe, eſt couverte d'obſcurité, de pauvreté, de ſimplicité. C'étoit l'état des Paphnuces, des Spiridions, des Apôtres de Jeſus Chriſt qui couſoient des peaux pour faire des tentes: Et ſous ces viles apparences, ils diſpenſent la mort ou la vie, ils ferment le Ciel, & ils l'ouvrent, ils pardonnent les pechez & ils les retiennent. Quand Jeſus Chriſt a des Paſteurs dans un Pays, c'eſt un des plus grands ſignes de ſa bienveüillance, la Paix ſubſiſte toûjours; & la Guerre eſt déclarée quand il rappelle ſes Ambaſſadeurs, & on doit regarder leur départ, comme un éclair qui ſera ſuivi de foudres, qui ravageront tout.

O-

*Obéiſſance deuë aux Paſteurs.*

Voilà l'idée que l'Ecriture nous donne de l'excellence du St. Miniſtére ; afin que les Peuples ayent de la vénération pour ceux qui l'exercent, & qu'ils ſe ſoûmettent à des ordres qui ne s'accordent pas toûjours avec leurs inclinations. C'eſt ce qui fait dire à S. Paul, *Obéiſſez à vos Conducteurs.* Heb. XIII. 17. Et la ſuite fait aſſés connoître qu'il parle des Paſteurs, ces Conducteurs *veillants pour les Ames*, dont ils doivent rendre compte à Jeſus Chriſt, qui les a confiées à leurs ſoins. St. Paul ne dit pas *honorez* ; un égal peut faire honneur à ſon égal, & on a du reſpect pour le rang d'un Prince Etranger, dont l'Authorité ne s'exerce que ſur ſes Sujets ; il ne dit pas non plus, donnez d'honnêtes gages à vos Conducteurs, parce que l'*Ouvrier eſt digne de ſon ſalaire*, étant juſte que ceux qui paiſſent un Troupeau, ayent le pouvoir d'en manger du lait. C'eſt rarement du côté du payement, que les Peuples font mal leur devoir, & ceux qui ſont les moins ſoûmis aux Ordres de la Diſcipline, par le déréglement de leur vie, affectent ordinairement de bien payer leurs Contributions, pour racheter leurs pechez par cette promptitude. Dans les Royaumes où l'Egliſe joüit des Dixmes, dans les Républiques où les Magiſtrats ont ſoin d'aſſigner des penſions aux Paſteurs, ils reçoivent fidellement ce qui leur eſt accordé ; auſſi les gages ſont la moindre partie du devoir des Peuples envers les Paſteurs. Saint Paul dit, *Obéïſſez*, & ce terme comprend tout ; la veritable obéïſſance étant l'effect de l'amour ; & l'amour engageant à donner une récompenſe honnête à des perſonnes qui employent leurs ſoins & leurs veilles, pour inſtruire les hommes dans la pieté.

*L'Egliſe a ſon Tribunal, auquel les Laïques ſont ſujets.*

Ce terme *obéïſſez*, eſt trés-remarquable, puis qu'il exprime l'authorité des Paſteurs, qui ont droit de commander à leur Troupeau : L'obeïſſance étant un acte d'Inferieur, qui ſe ſoûmet à ſon Superieur. On forme ordinairement l'idée d'un Miniſtre de Jeſus Chriſt ſur celle

celle d'un Medecin, qui preſcrit des remedes au Malade qui doit ſuivre l'Ordonnance, s'il veut guérir de ſa maladie. Il y a ſans doute de la reſſemblance entre un Paſteur & un Medecin; l'un travaillant à chaſſer les vices, qui ſont les maladies de l'ame, comme l'autre s'occupe à guérir les maladies, qui ſont les vices du corps. Mais il ne faut pourtant pas renfermer l'authorité des Paſteurs, dans les bornes de l'authorité du Medecin, qui conſiſte toute entiere dans la ſageſſe de ſes conſeils. On peut les rejetter ſans encourir aucune peine, parce qu'il n'a aucune Juriſdiction ſur le Malade; de ſorte qu'en ne ſe conduiſant point par ſes avis, on pechera contre la Prudence, & contre l'amour qu'on ſe doit en negligeant ſa ſanté; mais on ne pechera point contre l'obeïſſance, parce que la Charge de Medecin ne l'éléve point au pouvoir de commander comme ſuperieur. Il n'en eſt pas de même de l'authorité de Paſteur, que Jeſus Chriſt a ſaiſi d'une veritable Juriſdiction. Il repreſente la Perſonne de ſon adorable Maitre: *Qui vous écoute, il m'écoute*, & il a droit de commander qu'on exécute les Ordres de Jeſus Chriſt, & de punir par des Cenſures, & par la privation des Sacremens, les Profanes qui foulent aux pieds les préceptes de J. C. Auſſi St. Paul attribuë un Tribunal à l'Egliſe dans ces mots qu'il écrivoit à Timothée, *Ne reçoy point d'accuſation contre le Preſtre, ſinon ſous deux ou trois Témoins*. I. Tim. V. 17. Cela ſuppoſe en Timothée, le caractére de Juge, puis qu'il devoit écouter les Parties, conſiderer le nombre des Témoins qui chargeoient l'Accuſé, & traitter les Affaires Eccléſiaſtiques par une régle particuliere. Car il ne dit point, ne condamne pas le Preſtre que ſur la dépoſition de deux ou de trois Témoins, C'eſt la Maxime générale du Droit pour la condamnation d'un Coupable, de quelque qualité qu'il ſoit, Eccléſiaſtique ou Seculier. Saint Paul ne veut pas même qu'on reçoive d'accuſation contre le Preſtre, à moins qu'elle ne ſoit ſoûtenuë de l'authorité de pluſieurs Témoins.

L'Apôtre établit encore un Tribunal Eccléſiaſtique dans

dans ſon Epiſtre à Tite. *Cenſure*, luy dit-il, *avec toute ſorte d'authorité.* Tit. II. 17. Ce n'eſt pas aſſes d'avertir, d'exhorter, de perſuader; il faut *commander*, parce qu'un Paſteur répreſente Jeſus Chriſt, & qu'il n'ordonne rien qu'en ſon nom: Et c'eſt en cette qualité qu'il rejette un Hérétique incorrigible, aprés l'avoir pluſieurs fois averti. C'eſt un Membre pourri qu'il retranche du Corps de l'Egliſe, ce qui ne ſe peut faire ſans Juriſdiction. La raiſon s'accorde admirablement avec l'Ecriture ſur l'Authorité que nous attribuons aux Paſteurs. Quand un Particulier donne des avis pour corriger l'erreur & le vice, on eſt ſans doute obligé de les ſuivre, parce qu'ils ſont conformes à la droite raiſon, à l'équité, à la Parole de Dieu. Cependant l'obligation eſt dans la choſe, & non dans la Perſonne, qui n'a aucune authorité ſur un égal; Mais quand on n'écoute point un Paſteur, le crime eſt beaucoup plus grand, que de rejetter le conſeil des Particuliers. C'eſt un mépris de l'Ordre, & une veritable rebellion, parce que le Paſteur commande en Superieur, dont la perſonne doit étre reſpectée, & par le poids de ſes préceptes, & par l'excellence de ſa Charge. C'eſt ſur ce fondement que Dieu a poſé la Loy, qui condamnoit à la mort, celuy qui n'obeïſſoit point à la voix du Sacrificateur; il y avoit ſans doute entre les Hebreux, des Particuliers aſſés éclairez pour inſtruire le coupable par les préceptes de la Loy: & le mépris qu'il faiſoit de leurs exhortations, n'etoit pas puni du dernier ſupplice; Mais aprés que le Sacrificateur avoit parlé, on ne faiſoit point de grace au rebelle. *L'homme qui ſe ſera porté fierement pour ne point obéir au Sacrificateur ou au Juge, ſera puni de mort.* Deut. XVII. 12.

L'obeïſſance aux Paſteurs doit étre plus profonde que celle qu'on rend au Magiſtrat. Ce n'eſt donc pas demander trop d'obeïſſance aux Peuples, que de ſouhaitter qu'ils exécutent les Ordres des Paſteurs avec la même ſoûmiſſion qu'ils ont pour les Loix du Magiſtrat. On peut dire même que cette obeïſſance doit étre plus

plus profonde, parce que les préceptes de Jesus Christ en sont la matiere, & que c'est la voix de Jesus Christ dont ses Ministres ne sont que l'Echo, qui ordonne de les observer. Ainsi il n'y aura jamais rien que de juste, rien que d'équitable, rien que de raisonnable dans cette obéïssance, au lieu que les Loix du Magistrat ne portent pas toûjours le caractére de sagesse & d'équité, & qu'elles ont souvent besoin d'étre reformées, parce que ceux qui les font, quelque bien intentionnez qu'ils puissent étre pour le bien de l'Etat, ont des lumieres trés-sombres & trés-courtes: Et dans ces occasions, on obéït simplement pour éviter ou le châtiment, ou le scandale, & non par une persuasion de la justice de la chose, qui est quelquefois tyrannique. C'est ce qui distingue l'obéïssance aux Pasteurs, ou au Magistrat: On n'obéït pas à l'Eglise par une déférence absoluë, qui n'a de principe que la volonté du Superieur. L'Eglise n'a aucun droit de commander ainsi: Et ce seroit un ordre étrange dans sa bouche, qu'un *voulons & nous plaist.* La lumiere doit toûjours marcher devant ses préceptes, pour éclairer l'ame, & jamais Dieu n'a ordonné d'obéïssance à l'Eglise, qui ne se rapportast à ce qu'il avoit commandé; tant il est vray que le fondement de cette soûmission, est le guide des commandements, qui sans cela n'ont aucune force d'obliger: de sorte que l'Eglise doit toûjours établir ses Loix & ses Canons, sur la Justice & sur la Verité. Est-il rien de plus clair que ce discours de Moyse? *Tu feras de point en point ce que dit la Loy, que le Sacrificateur & le Juge t'auront enseignée.* Deut. XVII. 11. Les Apôtres exerçoient une Charge plus noble que celle de Moyse, & ils étoient astraints à n'imposer aux hommes que les préceptes de Jesus Christ. C'est ce qui faisoit partie de l'éminence de leur Charge. *Enseignez les hommes à garder tout ce que je vous ay commandé.* Matt. XXVIII. 20. Au contraire le Magistrat n'est pas obligé de rendre raison de ses Ordres, parce qu'ils doivent étre souvent ensevelis dans le secret du silence, pour le bien de l'Etat. D'ailleurs, ce qu'un

qu'un Souverain preſcrit, regarde des matiéres politiques, dont l'obſervance n'eſt pas contraire au ſalut. Qu'on paye plus de tributs, qu'on perde de ſes Privileges; les droits ſur la Couronne du Ciel ne ſouffrent point de diminution, & l'obéiſſance dans ces ſortes de choſes, ne ſert qu'à affermir davantage ces droits, par l'amour qu'on témoigne pour la tranquillité publique, & par le mépris des biens du monde. Enfin le but du Magiſtrat eſt la conſervation de l'Eſtat, qui ne s'accorde pas toûjours avec l'avantage des particuliers. Mais l'Egliſe agit dans une autre veuë, elle cherche l'édification de tous ſes Membres; elle exige particulierement la ſoûmiſſion du cœur, ſans laquelle l'obéiſſance du corps n'eſt qu'une honteuſe diſſimulation, & le *bon plaiſir* n'eſt pas aſſeurement une raiſon tres propre à perſuader l'eſprit. En un mot, les Fidelles ont un trés grand intereſt à connoiſtre que les préceptes de l'Egliſe ſont conformes à l'Ecriture, la parfaite régle des mœurs & de la Foy, parce que le culte inſtitué, ſans cette heureuſe correſpondance eſt un culte ſuperflu & ſuperſtitieux, dans lequel Jeſus Chriſt n'eſt point honoré; de ſorte que tous les préceptes & tous les réglémens de l'Egliſe, doivent eſtre fondez ſur l'Ecriture, pour mettre les peuples en neceſſité d'obéir. Alors on s'y ſoûmet avec une vénération d'autant plus profonde, qu'elle eſt éclairée, & que le cœur juge qu'on violeroit l'équité en s'en diſpenſant. Ainſi le Magiſtrat ſe peut ſervir de ſa volonté, comme d'une raiſon à laquelle il faut ceder. Et l'Egliſe ne doit jamais employer d'autres motifs que les Oracles de l'Ecriture, pour faire reſpecter la voix de Jeſus-Chriſt, à qui l'on rend cette ſoûmiſſion.

*Les Grands ſont ſujets aux Paſteurs.*

Qu'on apprenne de là, qu'il n'eſt point de perſonne quelque rang qu'elle tienne, qui ſoit diſpenſée d'executer les ordres de l'Egliſe, parce que ce ſont les préceptes de Jeſus-Chriſt. Plus on a de Nobleſſe, d'élevation de dignité, plus il faut rendre de déférence aux volontez du Souverain Maiſtre de l'Univers; & les Rois ne

pe

ne peuvent donner à leurs Sujets de plus belles leçons d'obéiſſance, qu'en montrant dans la profonde vénération qu'ils ont pour l'Original, celle qu'on doit à ſes Images. Un Grand qui n'obéït point à Jeſus Chriſt, enſeigne la rebellion à ſes Peuples, & il eſt injuſte de vouloir qu'ils luy ſoyent fidelles lors qu'il viole l'hommage qu'il doit à ſon Roy. Les exemples de cette Revolte ne ſont que trop communs, & la Diſcipline n'eſt plus qu'une toille d'araignée, qui arrête les petites mouches, & que les grandes forcent aiſément. Le Noble s'imagine que les Réglémens de l'Egliſe ne ſont pas pour luy, & il fait conſiſter une partie des avantages de ſa Qualite, à ſe ſouſtraire à l'authorité d'un Conſiſtoire, comme établi ſeulement pour corriger les ſcandales du Bourgeois & des Artiſans. Un homme né dans la bouë, élevé par ſes Amis à la Dignité de Magiſtrat, croit acquerir dans ce Poſte un privilége d'impunité. On n'oſeroit cenſurer ſes débauches, ni ſes injuſtices. Sa Charge eſt un voile qui couvre tout; & parce qu'il commande aux hommes, il veut eſtre indépendant de la Juriſdiction de l'Egliſe. Eſt-ce donc que les Grands ſont ſans régles, & que l'obligation qu'ils ont à Jeſus Chriſt, eſt une diſpenſe de la reconnoiſſance qui luy eſt deuë? Ont-ils ceſſé d'eſtre Brebis? N'y-a-t-il que les Ames des Particuliers qui ſoyent confiées à la conduite des Paſteurs, & veut-on qu'ils ſoient muets, pour ſe perdre eux-mêmes avec les pecheurs? C'eſt la derniere injuſtice, & qui détruit abſolument l'Ordre & l'édification de l'Egliſe, qui ne ſçauroient étre trop achetez, quand il en couſteroit la derniere goutte de ſon ſang. David n'étoit pas ſeulement Roy, il étoit Prophete, & à tous ces égards Supérieur à Nathan, qui l'adoroit: Mais & comme Roy, & comme Prophete, David étoit ſoûmis aux Ordres de Dieu, dont Nathan étoit le porteur: Et il receut auſſi avec un profond reſpect des cenſures trés-aigres contre le meurtre & l'adultere qu'il avoit commis. Theodo-

re le Grand ne refusa point de faire une Penitence publique du carnage de Thessalonique, & cette action dispute de gloire avec les belles Victoires que cét illustre Prince a obtenuës sur ses ennemis. Quand on voit une pareille humilité dans les Testes Couronnées, il n'est plus de Particulier qui se retranche dans l'indépendance; & il y a une heureuse contestation d'humilité, entre le Magistrat & les Pasteurs: L'un en déférant aux Loix de l'Eglise, dont il a l'honneur d'estre Fils; les autres en exécutant les volontez du Magistrat, qui est le Pere du Peuple & le Nourricier de l'Eglise. Dans cette sainte harmonie, l'Eglise & le Magistrat ressemblent aux deux Cherubins, qui ayant leurs faces vis-à-vis, attachoient fixement leurs regards sur le Propitiatoire, Ces deux Puissances ont en veuë la gloire de Jesus Christ, & elles se donnent un secours reciproque pour l'établir: L'Eglise en censurant & chassant de sa Communion les Rebelles aux Souveraines Puissances: Le Magistrat en prêtant son bras pour faire exécuter les Réglements de l'Eglise, & pour conserver l'honneur de la Discipline. Cét honneur sera toûjours cher aux bonnes Ames, qui craignent moins les tonnerres de l'air, que les foudres de l'Excommunication, qui prive des biens inestimables de la Communion du Corps de Jesus Christ, & des Prieres que l'Eglise offre pour ses Enfants; & il n'est pas de la bienséance que des personnes distinguées de toutes les Societez Chrestiennes, par la pureté de leur Culte, leur soient inférieures en soûmission à l'authorité des Pasteurs. Il n'y auroit rien à souhaiter à nôtre Sainte Religion qu'une partie de cette humble résignation que les Sectes du Christianisme témoignent aux Ordres de leurs Conducteurs.

CHA-

## CHAPITRE LXVI.

### *Du Devoir des Capitaines & des Soldats.*

SI les hommes choiſiſſoient l'équité & la Charité pour régles de leur conduite, on ne verroit point les cruels effects de la Guerre, & tout le Monde joüiroit avec tranquillité, des agréables douceurs de la Paix. Cét état ſeroit bien plus aimable que les funeſtes ſuites des Batailles, qui ne peuvent plaire qu'à des Ames cruelles, dont les inclinations s'accordent avec l'humeur du Demon, qui ſe plaiſt à voir des ruiſſeaux de ſang, des monceaux de Morts, des Villes fumantes, & mille triſtes objets que l'épée produit. Mais les paſſions ſont trop fortes pour ſe ſoûmettre aux Loix de l'équité. Il eſt des hommes qui ne ſont ſenſibles qu'aux mouvements de l'ambition, & qui regardent ce vice comme le veritable chemin de la Gloire. Des Royaumes engloutis, des Provinces déſolées. leur paroiſſent d'illuſtres Monuments de leur Valeur & de leur Puiſſance : Ils ont la ſatisfaction de ſe faire craindre, & ils aiment mieux que l'Hiſtoire leur donne le titre de *Fleau de Dieu*, comme au Barbare Attila, qu'elle laiſſe leurs Actions dans le ſilence, ou ne les loüe que par leur douceur & leur probité ; qualitez qui ne ſont pas les Heros du Monde. Ainſi il eſt des occaſions où la Guerre paroiſt légitime. On doit s'oppoſer aux torrents d'Ambition, qui ſans d'autres raiſons que celles d'une Vanité, qui cherche à s'aggrandir, veulent inonder les Etats Voiſins. Un Prince pour le bien de ſes Peuples, & pour ſon intéreſt propre, doit employer toutes ſes forces pour arrêter les injuſtes deſſeins d'un Uſurpateur. Dans cette conjoncture, c'eſt un Pere qui défend ſes Enfants, & qui les empêche d'étre la proye d'un Monſtre qui les veut déchirer. Il eſt même des occaſions où la

Guerre *offenſive*, n'eſt pas moins juſte que la *défenſive*; & David ne fit rien contre la bienſéance, lors qu'il s'arma pour venger l'affront que les Hammonites firent à ſes Ambaſſadeurs, en violant la Dignité des Perſonnes, que le Droit des Gens regarde comme Sacrées, & met ſous ſa protection. Une Guerre légitime eſt donc une illuſtre matiére de Juſtice & de Valeur tout enſemble, & c'eſt une délicateſſe mal fondée, que d'empêcher un Prince de tirer l'épée, quand il eſt neceſſaire pour la conſervation du bien Public, quoy qu'on n'en doive venir à cette extrémité, qu'aprés avoir eſſuyé toutes les voyes de douceur & de prudence, qui ſont préférables à l'effuſion du ſang.

Comme les occaſions de Guerre ne ſont que trop frequentes, il ne ſera pas inutile de parler du devoir des Capitaines & des Soldats, quoy que nous en ayons touché quelque choſe dans le Chapitre de la Valeur. *Ferrand*, ce fameux Diacre de l'Egliſe de Carthage donne ſur cette matiere de belles Maximes au Comte *Reginus*; & les Généraux & les Capitaines, n peuvent mieux employer leur memoire, qu'à les r tenir, pour les pratiquer fidellement. Ces Maximes ſont au nombre de ſept. La premiere eſt d' vouër que la Grace de Jeſus Chriſt eſt neceſſaire chaque action, pour publier de cœur & de bouch *C'eſt par la Grace de Dieu que je ſuis ce que* je *ſu* La ſeconde eſt, que la vie du Capitaine ſerve miroir à la conduite de ſes Soldats, pour ſuivre beaux exemples qu'on leur propoſe. La troiſié eſt, de ne ſouhaitter pas de commander, mais d bliger tout le Monde. La quatrieme eſt, d'aime République comme ſoy-même. La cinquiéme eſt, préférer toûjours les choſes ſpirituelles aux biens la terre. La ſixiéme eſt, de ne vouloir pas pou la Juſtice à l'extrémité, elle dégénére alors en ſe rité : Et la ſeptiéme eſt, de ſe ſouvenir qu'on Chreſtien. *Ferr. B. M. P. t.* IX. 495. Ces Ré bien entenduës ſont d'un grand uſage pour un C

t

taine, & il peut aiſément par leur ſecours eſtre tout enſemble, & Grand Homme de Guerre, & bon Chreſtien.

Mais à ne rien déguiſer, peu de Capitaines s'accommodent de ces Régles; il n'eſt point de profeſſion qui engage davantage à la Piété, que le métier de la Guerre, où la mort ſe preſente ſi ſouvent dans les Partis & dans les Combats où l'on eſt engagé. Aux accidents communs qui traiſnent l'homme au tombeau avec tant de rapidité, ſe joignent mille rencontres particuliéres, qui ne laiſſent qu'un trés-petit eſpace entre la vie & la mort. On reſpire dans un Camp un air impur & infecté de la corruption, qui ſuit les Armes. Les maladies contagieuſes y regnent davantage, & trouvent moins de réſiſtance dans les remedes. Le canon & le mouſquet jettent des traits de feu; la pointe des épées & le fer des piques ſe font un paſſage dans les parties nobles: & un état ſi dangereux eſt une belle leçon à bien vivre, pour ne pas tomber dans les abyſmes où la mort conduit les pecheurs. Ces réfléxions ſont rares dans un homme d'Epée, on les croit plus dignes d'un Pedant que d'un Brave: Elles ne paroiſſent propres qu'à réfroidir le courage, & à empêcher une réſolution vigoureuſe; & l'Armée qui eſt une Eſcole ſi propre à faire un bon Chreſtien, ne produit que trop de libertinage. On croit que la Guerre permet tout, qu'elle excuſe tout, & qu'on ne devient Capitaine, que pour pecher plus impunément à la faveur de ſon rang; & ce rang doit diſtinguer autant ou plus par la Sainteté que par la Valeur.

Un homme qui eſt dans le Commandement, eſt obligé de mener une vie qui ſerve d'exemple à ſes Soldats: l'équité doit l'accompagner par tout, & rien n'eſt plus injuſte que de les punir d'une faute qui eſt commiſe par les Conducteurs. Un Soldat a-t-il dérobé, on le traitte ſelon la rigueur des Loix: Le miſerable paſſe par les baguettes, on luy donne l'eſ-

trapade, & l'Officier merite d'eſtre chaſtié le premier, puis qu'il invente mille moyens pour butiner ſur les Troupes, en retenant une partie de leur paye, qui n'eſt pas trop forte d'elle-même pour les faire ſubſiſter commodément. Cét abus eſt criant, comme ſi le titre de Capitaine eſtoit un moyen pour s'enrichir aux dépens des travaux de la Milice, & faire belle figure en pillant des perſonnes qui ſacrifient leur vie au Salut de la République. Le pire eſt, que ces malheureux n'oſent ſe plaindre, leurs Juges ſont leurs Parties, & on ſe vangeroit de leur hardieſſe, aux dépens de leur liberté. Des Soldats traittez de la ſorte, n'ont point le courage neceſſaire à bien faire leur devoir. Ils combattent avec negligence & à contre cœur, & cherchent pluſtoſt à ſe venger de l'injuſtice de leurs Officiers, qu'à faire perir les Ennemis.

Un Capitaine ne doit pas non plus prendre des air extraordinaires de ſévérité. Le plus beau de ſes titres eſt celuy de *Pere des Soldats*, & quand il en eſt aimé, il s'expoſeront toûjours pour ſa gloire & pour ſes interêts Au contraire, quand ils le haïſſent, ils luy feron perdre mille occaſions de ſe diſtinguer, & ils trouv ront dans la honte du Commandant, une conſol tion à leur fuite. La haine des Soldats Roma contre Appius leur Général, qui s'étoit fortem oppoſé aux avantages du Peuple, les obligea de to ner volontairement le dos à l'Ennemi, afin de p ver Appius de l'honneur du Triomphe. Il faut, ſ doute, tenir l'humeur emportee & mutine du Sol ſous le joug d'une bonne Diſcipline : Elle doit po tant avoir ſes bornes, puis que les Soldats & le pitaine forment un Corps de Milice, dont les M bres ſe traittent à peu prés de la maniere que la t en uſe avec les parties du corps. Elle leur pre des jeuſnes & des remedes, quand ils ſont nece res, mais elle n'employe le fer & le feu que l'extrémité. On ne ménage pas aſſés les Sold On les traitte ſouvent plus rigoureuſement que

beſtes, comme s'ils n'eſtoient au monde, que pour eſſuyer les chagrins & la mauvaiſe humeur des Officiers, & pour ſe faire maſſacrer ſelon les caprices du Général. Eſt-ce qu'il ne faut que frapper du pied pour faire ſortir des Armées du ſein de la terre ; & la conſervation d'une République ne dépend-elle pas des bonnes Troupes qu'elle entretient, & qu'on ne doit jamais hazarder ſans un extréme beſoin ?

Il eſt neceſſaire auſſi que la belle gloire dans un Capitaine, ſoit ſoûtenuë par la Patience. Trop d'Officiers quittent le Service quand on leur en préfére d'autres, qui ſont plus nouveaux, & d'un moindre merite. Cela, ſans doute, eſt de mauvais gouſt, mais il y a plus de généroſité à vaincre ſa colére, qu'à ſe laiſſer emporter au chagrin. L'Etat ne doit pas pâtir des caprices de la faveur : Et ſur cette matiere, rien n'eſt plus ſage ni plus moderé que les paroles d'un Lacedemonien, à qui l'on avoit préféré des perſonnes pour remplir des places qu'il meritoit peut-eſtre mieux. *Je ſuis ravi*, s'écria-t-il, *que Sparte ait beaucoup de Citoyens plus honneſtes gens que moy.* C'eſt là une fermeté d'ame qu'on ne peut trop eſtimer ; & la modeſtie & l'amour de la Patrie, triomphent également dans ce beau diſcours.

Le ſimple Soldat eſt ſujet à des devoirs qu'il ne peut violer ſans crime. On ne doit jamais choiſir cette profeſſion ſans de ſerieuſes réfléxions. Un jeune étourdi entraiſné par l'amour du libertinage, ou charmé de l'éclat d'une Reveuë, où les riches Habits, les Equipages ſuperbes, le ſon des Tambours & des Trompettes, inſpirent une humeur guerriére, s'imagine qu'il ne ſera jamais trop toſt enrollé. Il attend impatiemment l'heure qu'il portera le mouſquet & la bandouïllere, & ſon imagination n'eſt pleine que de Combats & de beaux Exploits. La Guerre eſt douce à ceux qui n'en ont point éprouvé les peines; Mais elle eſt rude quand on en ſent les incommoditez ; & ces faux Braves qui brûloient d'envie de ſe

ſignaler contre l'Ennemi, jettent l'épée, & prennent la fuite quand il faut l'attaquer. L'imprudence fait donc une infinité de mauvais Soldats : Et pour bien remplir ſes devoirs, il faut ſe conſulter quand on prend parti, & prier Dieu de tout ſon cœur, afin qu'il donne les qualitez neceſſaires à la profeſſion à laquelle on ſe deſtine.

Ce n'eſt pas aſſés que d'eſſayer ſon courage, avant que de s'engager ſous un Capitaine ; il faut encore dans la condition de Soldat, découvrir la qualité de Chreſtien. Ces deux Emplois, tous differents qu'ils paroiſſent, ne ſont pas ſans conformité. Ils preſtent tous deux un ſerment de fidellité à leurs Généraux, ils doivent tous deux une profonde obéïſſance aux Ordres de leurs Maiſtres, ils ont tous deux & des armes pour combattre, & des Ennemis à repouſſer : Ils ſont tous deux menacez du ſupplice, s'ils lâchent le pied par une foibleſſe honteuſe. Un Soldat trouve donc dans ſes engagements, une image de ſon devoir pour Jeſus Chriſt. C'eſt le même courage, la même ardeur, la même obéïſſance, la même fidellité ; & il ne faut que mettre le Prince de la vie à la place d'un Roy mortel. Cette ſeule conſideration l'oblige à étre homme d'honneur ; mais d'ailleurs, l'épée qu'il porte eſt l'épée de Dieu, & c'eſt en ſon nom qu'il punit le crime dans une juſte Guerre, où il *ſanctifie ſes mains dans le ſang des méchants.* Cependant par un pitoyable déréglément, les Soldats ne ſont rien moins que ce qu'ils devroient eſtre ; & la cruauté, la violence, le brigandage, la perfidie, le blaſphéme, ſont pour l'ordinaire plus de la moitié d'un homme de Guerre.

Jean Baptiſte répondit ſagement aux Soldats qui le conſultoient ſur leur conduite, *Contentez-vous de vos gages.* Il leur permet bien de ſe ſervir de l'épée, puiſqu'il ne leur ordonne pas de la quitter ; mais il leur défend le larcin, qui n'eſt que trop commun aux Gens de ce meſtier. Il ſemble que le titre de Soldat anéa-

tit toute la propriété des biens, pour s'introduire une communauté de toutes choſes. On pille indifféremment les Ennemis, les Alliez, les Compatriotes; tout ce qu'on prend eſt de bonne priſe, comme une récompenſe des ſervices qui ne ſont pas ſuffiſamment payez par les gages promis. La conſçience dort tranquillement dans ces larcins : Elle ne ſe croit pas obligée de rendre compte devant le Tribunal de Jeſus Chriſt, d'un poulet ou d'un mouton enlevé à ſon legitime Maiſtre. Cependant Dieu veut eſtre obeï, & la profeſſion des Armes n'eſt pas une diſpenſe de la Loy, *tu ne deſroberas point* : Et ces raviſſeurs du bien d'autruy, ne trouveroient pas bon qu'on les traittaſt de même. Ce qu'il y a de plus fâcheux, eſt que le Soldat s'eſtant dédommagé aux dépens des proviſions de ſon Hoſte, de toutes les fatigues de la Campagne, fait un horrible dégaſt en quittant le Quartier d'Hyver. Il répand le vin, il jette les grains, il déſole tout par un eſprit de malignité, qui ne permet pas que d'autres profitent de ce qu'il a laiſſé malgré luy.

La Deſertion eſt encore un crime qu'on ne ſçauroit trop éviter. On ſe dérobe à ſon ſerment & à l'utilité de la République. On ruïne le Capitaine qui a fourni des chevaux & des habits; on va offrir ſon bras à l'Ennemi contre ſa Patrie, & au lieu de Soldats qu'on avoit enrollez, on a des ombres, & on ſe trouve trop foible pour hazarder un Combat. De quelque conſequence que ſoit cette perfidie, il n'eſt que trop de perſonnes qui font un trafic de Deſertion, ſans eſtre arrêtées par le châtiment qui les menace. Malheureuſes Victimes & de l'Avarice & de la Juſtice publique! Il eſt vray que le nombre des Deſerteurs eſt moindre que celuy des Soldats qui gardent leur poſte; mais il eſt trés-rare de trouver un homme d'épée, qui n'apprenne pas le langage des Demons, qui eſt le blaſphéme. On voit d'honneſtes gens d'ailleurs, qui s'en font une telle habitude, qu'ils ne s'en apper-

çoivent pas. Ces mots effroyables paſſent pour un agrément de diſcours, pour une marque de bravoure, pour un moyen de ſe faire craindre. On n'y penſe pas. Le blaſphéme eſt un des plus grands pechez, & un peché dont la noirceur redouble, quand on en eſt au point de ne pas remarquer qu'on y tombe inceſſamment. La conſçience eſtant ſans ſentiment pour ce crime, eſt auſſi dans une impuiſſance abſoluë de s'en corriger: Et un Blaſphémateur ne doit pas eſperer que le Dieu qu'il mépriſe & maudit en face, ſoit favorable à ſes deſſeins. Ce Grand Dieu qui ſe nomme l'*Eternel des Armées*, ne ſe trouve point dans un Camp où il eſt impitoyablement déchiré, il en ſort, & ſes Anges le ſuivent, & par cette retraitte, il laiſſe une Armée ſans protection.

Voilà les Vices que le Soldat doit éviter pour prendre le pli des Vertus contraires. Sa profeſſion eſt honneſte. C'eſt le Miniſtre de la Juſtice de Dieu, le Protecteur des Loix, le Défenſeur du bien public, le Vengeur de l'iniquité; il ne doit pas deshonorer ces beaux titres, par des actions qui répugnent à ſon Office, en violant la Majeſté des Loix qu'il eſt engagé particulierement de conſerver. Quelque valeur qu'on faſſe paroiſtre; quelque intrépidité qu'on témoigne dans le peril, pour eſtre bon Soldat, il faut eſtre honneſte homme, & les Vertus & Morales & Militaires, ſont des Vertus alliées qui marchent de compagnie. Fidelle à l'Eſtat, fidelle à ſon Dieu, c'eſt le moyen de remplir les devoirs de la Politique & de la Religion; & un homme qui meurt dans une juſte Guerre pour la deffenſe de ſa Patrie, meurt trés-glorieuſement. Sa mort eſt une eſpece de Martyre, puis qu'il la ſouffre *pour la Juſtice*, & ſa memoire eſt en bénédiction.

CHA

## CHAPITRE LXVII.

*Du Devoir des Vivants envers les Morts. Du desordre dans les Funerailles. Des Pompes Funebres. Du deüil pour la mort de ſes Proches. De l'uſage des Pleureuſes.*

NOus avons traitté juſqu'icy du Devoir de l'homme envers les Vivants; mais la Charité ne s'arreſte pas à cet objet : Elle s'étend juſques aux Défunts, la mort n'eſtant pas capable de l'eſteindre ; & elle rend & à leur memoire, & à leurs cadavres, les honneurs qui leur ſont deus. C'eſt une partie de la juſtice qui doit eſtre exercee envers les triſtes reſtes de la Nature humaine. Elle ſe rend ſervice à elle-même, en cachant dans le fond du tombeau, les miſeres & les pauvretez où elle eſt tombée par le peché ; & ſi ce fut un acte de Piété à Japhet & à Sem de couvrir la nudité de leur Pere, qui dans le profond ſommeil où il eſtoit, ne la pouvoit cacher: C'eſt une œuvre de compaſſion, de ne permettre pas qu'un pauvre corps qui n'a ni ſentiment ni mouvement, expoſe ſa honte aux yeux du Public. Il faut luy rendre un bon office, en la cachant du voile de la ſepulture, pour apprendre à ceux qui nous ſurvivront, à traitter nos cadavres de la même façon. Ce ſervice eſt d'autant plus conſiderable, qu'il eſt ſans eſpoir de récompenſe. En obligeant les vivants, on peut avoir des veuës d'intereſt. Il n'eſt point d'homme dont on ne tire quelque utilité, & ſi ſes mains ne peuvent rien, ſa bouche donne des éloges, elle fait des vœux, elle publie les bienfaits ; c'eſt toûjours quelque eſpece de récompenſe. Un Défunt eſt incapable de tout, & la faveur qu'on luy fait eſt pure & ſans eſperance de retour. Auſſi une des malédictions de Dieu eſt la privation de la ſepulture. Ce fut l'horrible menace qu'il fit à Jeſabel, cette Reine cruelle & meurtriére qui ſacrifioit tout à ſes paſſions. *Les Chiens mangeront Jeſabel*, & l'arreſt fut executé, ces animaux ayant fidellement accompli l'Oracle d'elle, & prévenu les deſ-

ſeins

ſeins de Jehu, qui en conſideration du Sang Royal, accordoit à cette méchante Femme les honneurs de la ſepulture. Les Chreſtiens ne l'ont pas enviée à leurs Perſecuteurs. L'Empereur Jovien Succeſſeur de Julien l'Apoſtat fit une Pompe funébre à ce Prince auſſi magnifique, que ſi les Preſtres des Idoles en avoient pris le ſoin : & Optat de Mileve a regardé comme une partie de la fureur des Donatiſtes, l'injuſtice qu'ils faiſoient aux Orthodoxes, en deffendant d'enſevelir leurs corps. C'eſt un devoir qui paroiſt ſi raiſonnable, que l'eſprit s'afflige de la penſée d'en eſtre privé, & les Criminels regarderont comme une grace qui modere l'infamie du ſupplice, la liberté d'eſtre enterrez aprés l'exécution : C'eſt au contraire, une partie de la ſevérité du chaſtiment, d'eſtre attaché à un gibet pour ſervir long-temps de triſte ſpectacle au Public, & rafraîchir la memoire du crime, par le récit de l'Hiſtoire d'un Malheureux, dont le cadavre inſpire de la curioſité pour la cauſe de ſa peine. Salomon a fait l'éloge de la prévoyance des fourmis, qui pendant l'eſté rempliſſent leurs magaſins de proviſions pour l'hyver; mais on doit admirer dans leur conduite le ſoin que ces petits animaux ont d'emporter leurs morts pour les enterrer ; & comme l'une enſeigne la Prudence dans l'œconomie, l'autre apprend la Juſtice dans les ravages cauſez par la mort : Et veritablement l'homme eſt d'une condition ſi noble & ſi élevée au deſſus des beſtes, qu'il n'eſt pas de la bienſéance de permettre que ſon corps ſerve d'aliment aux oiſeaux & aux animaux.

*Barbarie dans la Sepulture.*

Le peché qui altere toutes les inclinations de l'homme n'a pas manqué de corrompre les mœurs ſur la ſepulture, où l'on a commis des barbaries qui choquent les lumieres de la droite raiſon. Saint Jeroſme rapporte quelques-unes de ces coûtumes ſauvages dans ſon II. Livre contre Jovinien, C. 6. *Les Maſſagetes & les Derbices*, dit-il, *croyent trés-malheureux ceux qui meurent*

*rent de maladie, & quand leurs Peres & leurs Parens ſont vieux, ils les égorgent pour en faire un repas, dans la penſée qu'il eſt plus raiſonnable qu'ils les devorent eux-mêmes, que de les laiſſer manger aux vers. Dans Hyrcanie, on les expoſe à demi morts aux oiſeaux & aux beſtes. Les Bactriens nourriſſent des Chiens à cet uſage, & ils leur jettent les Vieillards : Et Nicanor Lieutenant d'Alexandrie ayant voulu s'oppoſer à cette coûtume, cette Province fut ſur le point de ſe revolter.* Ce ſont là des coûtumes furieuſes & trés-contraires à l'humanité. Les manieres des Grecs & des Romains, qui bruſloient les cadavres, ſont moins odieuſes ſans comparaiſon. Cependant nous ne les approuvons point, elles ont quelque choſe de trop violent, c'eſt expoſer le Défunt à une ſeconde mort par la prompte deſtruction de ſon cadavre, & le temps eſt aſſés capable d'anéantir ſa forme, ſans y employer le ſecours du feu. L'uſage qui s'accorde mieux avec la raiſon, eſt d'enterrer les Morts. C'eſt une juſtice de rendre à la Nature ce qu'elle a preſté. Le corps eſt emprunté de la terre, & l'ame eſt venuë du Ciel. Aprés qu'on a joüy de l'un & de l'autre, ſelon le temps preſcrit par la Providence, on rend au Ciel & à la Terre ce qu'on en avoit receu, ſelon la penſée de Salomon, *La poudre retourne en terre, comme elle y avoit eſté, & l'eſprit remonte à Dieu qui l'a donné.* Eccl. XII. 9. Comme l'uſage d'enterrer les Défunts, a eſté obſervé par les Patriarches, on peut le regarder comme une déclaration ſolemnelle de leur Foy, pour le Myſtére de la Reſurrection. Le corps eſt comme une eſpece de ſemence, confiée à la terre dans l'eſperance du renouvellement. On peut employer en cette rencontre, les paroles que Jeſus Chriſt prononçoit du ſupplice qu'il ſouffrit ſur la Croix. *Si le grain de froment ne meurt dans la terre où il tombe, il demeure ſeul ; mais s'il meurt, il apporte beaucoup de fruit.* Jean XII. 24. On ne peut pas douter que Saint Paul n'ait enviſagé le corps comme une ſemence, puis qu'il employe un

Myſ.

Myſtere de la Nature, pour eſtablir le Myſtere de la Reſurrection. *O fou, ce que tu ſemes n'eſt point vivifié, s'il ne meure.* Quand donc on deſçend un corps dans la foſſe, on ſe doit donc former l'idée d'une regénération, par un nouvel arrangement de parties qui fera ſortir du tombeau un corps brillant comme le Soleil, & dans l'immortalité, l'agilité & la gloire des Anges. La coûtume d'enterrer eſt donc trés conforme à la Nature, à la raiſon, à la piété ; & Saint Antoine n'avoit pas tort de blâmer les Egyptiens qui gardoient leurs corps embaumez, ſans les enterrer, comme pour leur faire plus d'honneur, & il objecte trés-à-propos à ces Chreſtiens ſuperſtitieux, l'exemple de Jeſus Chriſt, dont le corps fut mis au ſepulchre.

*Des Pompes Funébres. On doit les éviter.*

On ne s'eſt pas contenté de donner au corps le ſepulchre dont il a beſoin : On a voulu l'honorer davantage, par un grand appareil de Cerémonies. Les Egyptiens embaumoient leurs Morts, ſelon leurs moyens. Diodore de Sicile en recite la maniere, qu'on peut voir dans cet Autheur. Herodote dans ſon *Euterpe* a bien des particularitez de cette coûtume, obſervée même avant la naiſſance de Moyſe, qui remarque que les Medecins de Joſeph, embaumérent Jacob pendant *quarante jours.* Les Juifs ont fait cet honneur aux Perſonnes illuſtres, dont ils cheriſſoient la memoire, & Nicodeme apporta une compoſition de myrrhe & d'aloës qui peſoit environ cent livres, où il enſevelit le corps de Jeſus Chriſt, & ils lavoient les cadavres, comme on le lit dans l'Hiſtoire de *Dorcas.* Les Chreſtiens qui ont receu la Foy par le moyen des Juifs, ſe ſont conformez à leurs manieres. Tertullien eſt un Témoin fidelle de la deſpenſe qu'on faiſoit en encens pour la ſepulture des Defunts. Il aſſeure que ſi l'on vouloit s'informer des Arabes, ils avouëroient qu'ils vendoient & plus cher & plus abondamment leurs parfums aux Chreſtiens, pour enſevelir les Morts, qu'aux Payens pour encenſer leurs Dieux. *Apol. c.* XLII.

De-

Denis d'Alexandrie en parlant de la Charité des Chrétiens pour leurs Freres, qu'une peſte furieuſe qui ravageoit l'Empire, avoit emportez, remarque qu'ils leur fermoient les yeux, & qu'aprés les avoir embraſſez, lavez, & veſtus, ils les portoient en cet eſtat dans leur derniere demeure. *Euſ. L.* VII. 22. Pour témoigner qu'on ne regardoit plus la mort comme une peine, où la Juſtice de Dieu ſoûmet les hommes, & que la Paſſion de Jeſus Chriſt la changeoit en Triomphe ; on a voulu qu'elle en euſt l'éclat, on chantoit des Hymnes, on allumoit des Cierges, & les Evêques ne refuſoient pas de preſter leurs épaules pour porter les corps des Perſonnes illuſtres. C'eſt le devoir qu'on rendit à Saint Baſile dans la Cappadoce. Saint Fulgence receut de pareils honneurs dans l'Afrique ; & les Femmes d'une naiſſance & d'une pieté diſtinguée, eſtoient traittées de la même façon. L'Epitaphe de Paule dreſſée par Saint Jeroſme, ſuffit pour eſtablir la verité de cette remarque. Une partie des Evêques portoit la biére où la Défunte étoit renfermée, l'autre tenoit des Cierges, l'autre marchoit à la teſte de ceux qui chantoient des Hymnes, & dans cet équipage, Paule fut enterrée dans l'Egliſe du Sauveur en Bethlehem. *Hier. Ep.* XXVII. S'il eſt permis de dire ce qu'on penſe de ces Pompes Funebres ; nous ſouhaiterions qu'on y gardaſt de la moderation, & qu'on employaſt pluſtoſt au ſoulagement des Pauvres, ces grands frais funeraires. C'eſt eſtre ambitieux juſques dans la poudre ; & une ſepulture ſimple & modeſte, s'accorde mieux avec l'eſtat d'un corps, qui va ſervir d'aliment aux vers. En cette rencontre comme en toutes les autres, il faut donc choiſir un milieu. C'eſt une juſtice de rendre les derniers devoirs, & de conduire au tombeau des perſonnes qu'on eſtimoit. Cette occaſion inſpire de ſaintes penſées ſur la mort & ſur la vanité de l'homme ; de ſorte que bien loin d'éviter ces rencontres, on doit pluſtoſt les chercher comme une belle leçon du Défunt,

ſunt, qui crie au Vivant, *Aujourd'huy à moy, & demain à toy.* Mais c'eſt une fauſſe gloire de paroiſtre Grand dans la plus grande baſſeſſe de l'homme & dans un eſtat où il a les vers pour freres, & la corruption pour ſœur. Lucien dans ſon Traitté du Deüil, s'eſt moqué d'un ſuperbe appareil de funerailles. Aprés avoir lavé & embaumé les corps, on les expoſoit aux yeux du Public, couronnez de fleurs, & veſtus de riches habits; *de peur*, dit ce Railleur, *qu'ils n'euſſent froid en chemin, ou que Cerbere ne fuſt le Témoin de leur nudité.*

*De la moderation dans le Deüil. Des Pleureuſes à gages.*

Les Perſonnes qui ont le cœur honneſte, & formé ſelon les régles de la Nature, ne verront jamais ſans douleur, la mort de leurs Amis. Il faut eſtre de rocher pour n'eſtre pas touché de la perte d'un Pere, d'un Enfant, d'une Epouſe, d'un Mari, d'un Frere, & de ceux à qui le ſang, ou l'inclination nous unit. On donne des marques de conſtance, en ſe laiſſant couper ſans cris, un membre qui cauſeroit la perte du corps: mais c'eſt un caractére de barbarie, de voir ſans émotion les bréches que fait la mort dans une Famille: c'eſt une eſpece d'injuſtice, qui refuſe de payer les dettes de l'amitié. Auſſi les plus illuſtres Saints, ont toûjours rempli ces devoirs. David honora d'une Elegie, la mort de Saul & de Jonathan, & arroſa de larmes le tombéau d'Abner. La Mort eſt une miſere de ſoy, un triſte gage du peché, une image du deſordre de la Nature; & de ſemblables idées inſpirent de la douleur. Sur tout, on doit eſtre affligé de la perte que l'Etat & l'Egliſe font d'une Perſonne illuſtre. Les plus inſenſibles ont ſujet de proferer alors, *Mon Pere, mon Pere, Chariot d'Iſraël & ſa Cavalerie.* On ne fait pas aſſes de réfléxion ſur ces accidents. Eſaye ſe plaint que le *Juſte eſt mort, ſans qu'on y prenne garde*, & que Dieu l'a délivré des malheurs que ſa colere prepare au Monde, comme il appelle à ſoy, & Mathuſalem avant que de verſer le Déluge, & Joſias pour luy épargner la douleur

leur de voir la déſolation de Jeruſalem. La raiſon permet donc à la Nature de faire ſon devoir, & elle ſonge ſeulement à luy donner de juſtes bornes au Deüil, afin qu'on ſoit tout enſemble, & homme par le ſentiment, & Chreſtien par une réſignation aux volontez de Dieu. Les Payens ont porté la douleur juſques à l'excez, & Dieu n'a pas permis de les imiter, en preſcrivant aux Sacrificateurs les manieres du Deüil. *Ils n'arracheront point les poils de leur teſte pour la peler; ils ne raſeront point les coins de leur barbe; ils ne feront point d'inciſions en leur chair.* Lev. XXI. 5. Cette defenſe eſt une preuve infaillible que ces Cérémonies eſtoient en uſage. Lucien remarque que les Femmes jettoient des cris, que tous verſoient des larmes, frappoient leurs poitrines, arrachoient leurs cheveux. Que d'autres rompoient leurs habits, & mettoient de la poudre ſur leur teſte, les Vivants paroiſſant en un eſtat plus miſerable que les Morts. C'eſt ſans doute une Comédie que ces Pleureuſes, qu'on appelloit aux Enterrements, & les Juifs ont eu tort d'imiter cette coûtume. Elle eſtoit obſervée au temps de Jerémie, qui leur parle ainſi, en les menaçant de la ruïne de Jeruſalem qui eſtoit inévitable: *Appellez les Pleureuſes, qu'elles viennent, qu'elles ſe haſtent, qu'elles prononçent à haute voix une lamentation ſur nous.* Jer. IX. 17. Signe infaillible que Jeruſalem alloit eſtre enſevely dans un tombeau de ſang & de cendres, puis que les *Preſiques*, c'eſt ainſi qu'on nommoit ces Pleureuſes, devoient rendre le même Office à la Sainte Ville, qu'aux Défunts. Les Juifs avoient auſſi emprunté des Payens le ſon des Fluſtes & des Inſtruments dans les Funerailles. Il y avoit de ces Joüeurs dans la Maiſon de Jaïrus, apres que ſa fille fut morte. *Matt.* IX. 23. Et ce qui eſt encore plus ſurprenant, les Chreſtiens dont les mœurs doivent eſtre plus ſimples & plus graves, ſe ſont ſervis des *Preſiques*. Saint Chryſoſtome a crié tout haut contre ce ridicule uſage. *Que ces miſerables Femmes*, dit-il, *ne ſe trouvent point aux Func-*

*railles des Fidelles, de peur que nous ne les contraignions de pleurer leurs propres malheurs.* Chryſ. Hom. XXXIII. in Matth. L'uſage de ces Prefiques duroit encore au ſixiéme Siécle, comme on l'apprend de Gregoire de Tours, & elles accompagnerent en habit noir le corps de *Clodebert.* Greg. L. V. 34.

Ces Pleureuſes à gage conviennent mieux à un Théatre, qu'à une Pompe funébre; & d'ailleurs il faut pluſtoſt moderer le Deüil, que de l'augmenter par des cris & des larmes empruntées, où il y a beaucoup d'avarice & de diſſimulation, ſans charité ni ſincerité. Ces Comédiennes n'euſſent pas pleuré ſans argent. Saint Paul défend aux Chreſtiens de s'affliger comme ceux qui ſont ſans eſperance d'une Reſurrection. I. *Theſſ.* I V. Et c'eſt une douce conſolation, qu'on ne trouve que dans noſtre Sainte Religion, que la Mort n'eſt pas un anéantiſſement de noſtre eſtre. L'ame eſtant immortelle, va ſe repoſer dans le Ciel de tous ſes travaux, & la Mort comme un coup de vague, la pouſſe au Port, où elle eſt à l'abri de tous les orages. Ainſi ce n'eſt pas le Défunt qu'on doit pleurer, ce ſeroit envier ſon bonheur. Ce ſont ceux qui luy ſurvivent qui donnent des larmes à la perte qu'ils font. Lucien en bouffonnant, a pourtant dit la verité, lors qu'il met ce diſcours dans la bouche d'un Fils pour appaiſer les douleurs d'un Pere: *Malheureux, pourquoy cries-tu? Pourquoy me chagrines-tu? Ceſſe d'arracher tes cheveux, & de te déchirer le viſage. Pourquoy m'outrages-tu en m'appellant infortuné & miſerable, puis que je ſuis en meilleur eſtat & plus heureux que toy?* Dans la bouche d'un Payen, ce diſcours eſt faux: mais il eſt vray, il eſt beau dans un Fidelle, & la vieilleſſe qui apporte mille infirmitez, qui couvre le viſage de rides, qui épuiſe les forces du corps, qui éteind la vigueur de l'eſprit, n'eſt pas un bien aſſés grand, pour meriter qu'on regrette de ne l'avoir jamais poſſedé. Ce ne ſont donc pas les Défunts, ce ſont les Vivants que nous plaignons. Mais outre qu'il faut

faut acquieſcer reſpectueuſement aux ordres de noſtre Maiſtre, on n'eſt éloigné que pour quelques moments de l'objet aimé. Le peu de vie qui nous reſte, eſt un petit point qui ſera bien-toſt traverſé. La Trompette ſonnera afin que les Vivants & les Morts s'aſſemblent devant le Tribunal de Jeſus Chriſt; & alors on ſe réünira dans la Gloire pour n'eſtre jamais ſeparez. On s'entretiendra & des richeſſes infinies de la Miſericorde de Dieu, & des merveilles de la félicité du Ciel; & dans la plénitude de la Charité qui ſera conſommée, on ſe faira un dégré de joye de celle des Compagnons de ſon bonheur. Il n'eſt point d'affliction que ces réfléxions n'ayent la force d'adoucir, & David y penſoit ſans doute, dans une conduite qui ſurprit ſes Officiers. Pendant que le jeune Prince qu'il avoit eu de Berſabée, languiſſoit de maladie, David eſtoit dans la douleur; & aprés que cét Enfant fut mort, il quitta le Deüil, il s'oignit, il finit ſon jeuſne, & voicy la raiſon qu'il en allégua. Je m'affligeois dans la maladie de mon Fils, afin que Dieu euſt pitié de luy & de moy, & vouluſt bien luy conſerver la vie. Puis qu'il en diſpoſe autrement, & que la choſe eſt ſans remede, je me remets à ſa volonté, & ma conſolation eſt que j'iray à mon Fils, & que mon Fils ne viendra point à moy. Quand nos Proches ont fait une fin édifiante, c'eſt un bel exemple à imiter, il ne faut plus ſonger qu'à marcher ſur leurs pas, & le regret qu'on ſentira, eſt de n'eſtre pas en eſtat de les ſuivre.

## CHAPITRE LXVIII.

*Exhortation à remplir tous les Devoirs de Chreſtien.*

L'Exécution de ces differents Devoirs de l'homme Naturel, de l'homme Politique, de l'homme Chrétien, qui font la matiere de noſtre Morale, conduiſent à ce Bien ſouverain, pour qui l'ame ſoûpire.

L'eſprit en connoiſt l'équité, eſtant trés-juſte d'aimer Dieu, de s'aimer ſoy-même, d'aimer ſon Prochain; mais il y a dans le fond du cœur une malignité cachée, qui empêche la pratique de la Vertu, & par une contrariété ſurprenante l'homme l'admire, & il la trouve belle, ſans pouvoir l'aimer; de ſorte qu'il eſt impoſſible qu'il devienne jamais heureux ſi la Grace ne le corrige. Les Devoirs de la Piété reſſemblent à cette myſtérieuſe Echelle, dont le bas eſtoit poſé ſur la Terre, & le haut touchoit le Ciel. Ce n'eſt ni en la contemplant, ni en l'admirant, c'eſt en s'en ſervant, & en montant tous ſes degrez, qu'on s'approchoit de Dieu, & le Chreſtien doit imiter les Anges, qui eſtoient en mouvement perpétuel ſur cette Echelle. Il monte par des actes de Foy, par des deſirs ardents, par des tranſports d'amour; il deſcend par des actions de graces, & par des mouvements d'humilité qui l'abbattent aux pieds de Dieu, pour luy faire un hommage de ſa vie & de ſes vertus. Il eſt vray, l'exercice de la Piété l'expoſe à mille afflictions, & s'il ſe régloit par le ſentiment de la Nature, il trouveroit ſa condition trés-malheureuſe. Ce n'eſt pas ſeulement à Athénes, que la Juſtice eſt odieuſe, & qu'on bannit les hommes, parce qu'ils paroiſſent trop gens de bien. La même iniquité régne par tout, & contre un Ariſtide, dont la Patrie reconnut mal les Vertus; & contre un grand nombre d'innocents qui pour récompenſe de leur fidellité & de leurs ſervices, ſont condamnez à un éxil éternel. Pourquoy s'en étonner? Il y a une oppoſition invincible entre la lumiére & les ténébres; & le temps qui fait tant de choſes, ne trouvera jamais le moyen d'accorder ces deux contraires. L'éclat de la vertu ébloüit les yeux du Monde, trop foibles pour la ſupporter: C'eſt la cenſure des Vices. L'Yvrognerie rougit à la veuë de la Sobriété, la Chaſteté déplaiſt à l'Incontinence, la Superſtition eſt choquée d'une ſolide Piété, la Libéralité eſt inſupportable à l'Avarice, & le Monde ne pouvant ſouf-

ſouffrir le mépris d'une gloire qu'il chérit & qu'il adore, ſe venge ſur ceux qui la foulent aux pieds, & il les immole à ſa Divinité, pour expier les outrages qu'on luy a faits : de ſorte qu'il n'eſt pas poſſible que la Piété ne ſoit toûjours perſecutée, parce que le Monde ne la regardera jamais de bon œil.

Tous ces outrages ne doivent point rebuter un cœur genereux, ni l'obliger à crier, *O Piété, ô Vertu, tu n'és qu'une ombre.* Dans les afflictions qui l'accablent, elle a mille plaiſirs, & des plaiſirs beaucoup plus ſolides, que ceux qu'on trouve dans les voluptez de la Terre : Ses douleurs ſont même un plaiſir pour les gens de bien, parce que c'eſt le caractére de leur adoption, & la livrée de Jeſus Chriſt, ſur les pas duquel ils marchent pour porter ſa Croix. Qu'on oppoſe les plaiſirs de l'eſprit à ceux du corps; on y trouvera la même difference qu'entre ces deux objets. Les plaiſirs de l'eſprit ſont purs, ſolides, conſtants, ils mettent la conſcience en repos, ils calment les paſſions, & ils portent le caractére de la felicité de Dieu, qui n'a rien de materiel, ni qui dépende du commerce des ſens. Les plaiſirs du plus grand de tous les Rois, conſiſtent à voir les beautez de ſon Palais, de ſes Jardins, de ſes Équipages, à entendre d'agréables Concerts, des Operas, des Comédies, à flairer la bonne odeur des Fleurs & des Parfums, à boire des meilleures Liqueurs, & à manger d'excellentes Viandes, à pourſuivre des Beſtes ſauvages à la Chaſſe, & les voir déchirer aux Chiens. Il faudroit que l'ame fuſt bien facile à contenter, pour être ſatisfaite de pareils objets, qui ſont bien-toſt ſuivis de dégouſt, & plus admirez des perſonnes qui n'en jouiſſent pas, que de celles qui les poſſedent. Tout cela ne peut egaler la tranquillité de l'eſprit qui ſuit une bonne conſcience qui s'abandonne à la volonté de Dieu, dans la penſée que tous les accidents de la vie, contribuent à ſa felicité.

En quelque condition qu'on puiſſe eſtre, il faut donc toûjours regarder la fin. Qu'on voye ce Monarque qui faiſoit trembler, à qui l'on a donné tant d'encens, qui a conquis tant de Provinces, qui a regné avec tant de bonheur, qui a ouvert les cent bouches de la Renommée pour faire l'éloge de ſes grandes Actions, & qu'on nommoit le Favori de la Fortune, qui s'eſt dépouïllée de toute ſon inconſtance en ſa faveur; qu'on le voye dans ſon lit de mort, ſujet à toutes les miſeres de l'homme, déchiré de cruelles douleurs, ne reſpirant qu'avec peine, preſt d'aller rendre compte de tous les deſordres que ſon ambition a causez, de toutes les injuſtices commiſes ou par ſes commandements, ou par ſa negligence, de toutes les débauches qu'il a creu luy eſtre permiſes par la grandeur de ſon rang, & qui ſçait que toute la gloire dont il étoit couvert, va s'éteindre à jamais dans le fond d'un tombeau, & que devant le Tribunal de Jeſus Chriſt, il ne ſera pas diſtingué d'un Pauvre ſur le fumier: il n'eſt point de Berger avec lequel il ne vouluſt eſtre changé, pour jouïr encore de quelques moments de vie, en conduiſant un Troupeau & ſe repoſant à l'ombre d'une chétive Cabane. Le Chreſtien voit finir ſa nuit à ſes derniers ſoupirs, & il commence d'eſtre éclairé des premiers rayons du beau jour de la Gloire. La Mort n'a plus d'amertume pour luy. C'eſt le Serpent d'airain, qui ſous la figure d'un animal venimeux eſt un remede ſalutaire. Elle détruit le peché, elle finit les miſeres, c'eſt le paſſage à l'immortalité. Il voit les Cieux ouverts, Jeſus Chriſt luy tend les bras, les Anges volent pour recevoir ſon Ame, & elle va gouſter dans le Ciel la felicité qui a eſté l'objet de ſes deſirs, & la belle cauſe de ſes peines. Elle attend là ſans inquiétude, le temps où le corps, cette chere moitié de ſa vie & le compagnon de ſes ſouffrances & de

de ſa Piété, luy ſera rendu par une réſurrection de gloire, qui mettra l'homme entier dans une joye qui ne peut eſtre compriſe que par le ſentiment. Condui-nous, ô Dieu, par ta Grace victorieuſe & par les Merites de Jeſus Chriſt à cette bien-heureuſe vie; Conſerve-nous par ta Puiſſance infinie contre ce grand nombre d'Ennemis qui nous attaquent; Défends-nous contre nous-mêmes qui ſommes les plus dangereux de tous nos Ennemis, par la mobilité du Libre-Arbitre. Tire-nous, & nous courrons à toy, donne-nous & la vie & la mort des Juſtes, afin qu'aux pieds du Thrône de ta Gloire, étant tout pénétrez de toy, nous te faſſions un hommage éternel de la Couronne que nous poſſederons. A l'adorable Trinité, au Pere, au Fils, au Saint Eſprit, ſoit honneur & gloire au Siécle des Siécles, *Amen.*

FIN.

TA-

# TABLE
## DES
# CHAPITRES
## *DU SECOND TOME.*


CHAPITRE XXV.

*DE la Valeur. Definition de cette Vertu. Son objet. Des conditions neceſſaires à la Valeur. Du motif qui la produit. Elle doit eſtre inſeparable de la Juſtice. Des eſpeces de la Valeur. De ſes Actes : Acte d'attaque : Acte de reſiſtance : Lequel des deux eſt le plus excellent ? De la Valeur Militaire. Elle doit eſtre accompagnée de Clemence. De la Valeur domeſtique. Si elle eſt inferieure à la militaire ?* Pag. 1

CHAP. XXVI. *De la Lâcheté. Sa Turpitude. Le Meurtre de ſoy-même eſt lâcheté. De la Temerité.* 23

CHAP. XXVII. *De la Valeur Chreſtienne dans la Patience : Et de ſon objet. Des afflictions que la Patience doit ſurmonter : Elle n'oſte point le ſentiment des douleurs. Neceſſité de la patience pour la conſervation des vertus & de la paix. De ſes uſages. De l'excellence de la Patience : Et de l'ordre qu'elle tient entre les vertus. Des moyens pour conſerver la patience. Raiſons de patience dans l'exil, dans la priſon, dans l'infamie, dans la pauvreté. De la valeur Heroïque. Comment Saint Paul a voulu.*

*voulu estre anatheme pour les Juifs? Du Martyre & de son excellence. Qualitez necessaires au Martyre. S'il faut fuir la persecution? de la lâcheté d'Abjuration pour éviter l'affliction.*

CHAP. XXVIII. *De l'Impatience. Son objet. Sources dont elle procede, Colere, Orgueil, Mollesse d'ame. Des effects de l'Impatience.* 64

CHAP. XXIX. *De la Justice. Sa nature. Ses trois objets. L'objet de contemplation ce sont les hommes; en cette qualité les Sujets par rapport aux Princes, ont des devoirs inviolables: L'objet de direction de la justice, les passions, les choses, & les actions. Objet d'operation de la justice, rendition des droits qui sont deus. Deux droits naturels à l'homme: droit animal, & droit raisonnable. En quoy ils consistent? Utilité & excellence de la Justice. Sa division. De la Justice commutative: & de ses fonctions. De la Justice distributive. Sa difference de la commutative. Regle générale pour conserver la Justice; preferer toûjours l'honneste à l'utile. Tous les interests, & de la Famille, & de la Patrie, doivent ceder à l'honnesteté.* 73

CHAP. XXX. *De l'Injustice. Elle est mauvaise essentiellement. Des causes prochaines de l'Injustice; l'impatience & l'avidité de l'ame. De l'acception des personnes, Enormité de ce vice. De l'Injustice dans la distribution des Charges, & dans les chastimens. Pourquoy les Coupables sont punis? De la disposition à un Juge en condamnant le Criminel. Du Talion, & de quelle maniere Moyse l'a ordonné? De la Restitution. Comment elle se doit faire, & à qui? Regles contre l'Injustice.* 95

CHAP. XXXI. *De la connoissance de Dieu, fondement de la Charité. Absurdité & malheur de l'Athéisme. Refutation de Spinosa. Preuves de l'existence de Dieu. La matiere, le mouvement, l'arrangement des parties du Monde ne sont point éternels. Les hommes, les animaux, les plantes ne sont point éternels. Le Monde n'est point produit par l'assemblage d'atomes conduits par hazard. Dieu a créé le Monde pour estre connu de l'homme. Le*

*peché demande une connoiſſance de Dieu par la revelation de la Grace. Dieu doit y eſtre connu d'une connoiſſance efficace & de pratique qui produiſe l'amour.* 124

CHAP. XXXII. *De la Charité. Quel eſt ſon objet? Comment il eſt plus excellent que l'objet de la Foy & de l'Eſperance? Ce que c'eſt que la Charité? & comment elle eſt diſtinguée de la Grace? La Charité eſt la fin des Vertus. Des Actes de la Charité internes & externes. Effects de la Charité dans l'homme. Effects de la Charité envers le Prochain. Effects de la Charité envers Dieu. Imperfection de la Charité. De ſa naiſſance, de ſon progrez, & comment il ſe fait? De la double perfection de la Charité. Perfection de parties; Perfection de degrez. De l'amour de Dieu & de ſes degrez. Amour de reconnoiſſance, amour d'eſtime, amour d'inclination, amour de preference. Si l'homme eſt obligé d'aimer Dieu plus fortement que les Creatures? Amour de zele en quoy il conſiſte? De l'amour d'union. Comment Dieu veut eſtre aimé de tout le cœur? Explication de S. Matthieu XXII. 37. Si Jeſus Chriſt exige ſeulement un amour de preference? Il demande tout le cœur: Explication des difficultez. Comment on aime Dieu de tout ſon cœur dans la Grace?* 147

Suite du CH. XXXII. *Examen des Maximes des Saints ſur la vie interieure. Vanité de ces maximes. Elles ſont inutiles dans la pratique. Dieu ne ſe propoſe point à l'amour du Fidelle, tel qu'il eſt en ſoy; mais tel qu'il eſt à nôtre égard. Le pur amour n'exclud point tout l'intereſt propre. Preuve de cette maxime. Le pur amour des Myſtiques n'eſt que dans le Ciel.* 196

CHAP. XXXIII. *De l'amour du Prochain: Et de ſon eſtenduë, Ses motifs. Proximité de nature & d'origine. II. L'amour de Dieu pour l'homme. III. L'union des Fidelles en un même Corps. Degrez d'amour pour le Prochain. 1. Bien-veillance. 2. Beneficence. 3. Complaiſance. 4. Amour d'eſtime. 5. Tendreſſe. Ordre de la Charité par rapport a ſes objets.* 206

CHAP. XXXIV. *De la diſpoſition d'éloignement où ſont naturellement les hommes pour la Charité; & de ſes ef-*

*effects. Moyens de conſerver la Charité.* 1. *Eviter les Jugements temeraires. Cauſes & malignité de ces Jugements.* 2. *Fuir les rapports, & pourquoy?* 3. *Renoncer à l'amour propre.* 4. *Avoir un eſprit de ſupport.* 222

CHAP. XXXV. *De la Religion. Differentes idées de ce nom. En quoy conſiſte cette vertu? Et des divers mouvements neceſſaires à ſa production. Trois effects de la Religion. Choix du vray Dieu; Union avec luy & avec les hommes; Meditation de la verité. Des actes eſſentiels à la Religion.* 1. *De la devotion.* 2. *De la priere.* 3. *De l'adoration, ſes actes & ſon objet.* 4. *Des vœux. Si l'on en peut faire aux Saints? ſi Jephté a ſacrifié ſa fille?* 5. *Du jerment. De la force du jerment. Explication de quelques cas de conſcience. Si on peut jurer par les creatures? Du chant des Pſeaumes. Si les femmes peuvent chanter publiquement?* 239

CHAP. XXXVI. *Des Sacrements. De l'uſage du Baptême. Des motifs de reſpect pour l'Euchariſtie, tirez des noms de ce Sacrement. Du deſſein de Jeſus Chriſt en l'inſtituant. Des graces qu'il communique. Des malheurs d'un Communiant indigne. Diverſes Communions indignes. De l'examen de ſoy-même pour participer à l'Euchariſtie. Des diſpoſitions neceſſaires à la Communion.* 304

CHAP. XXXVII. *Du Culte public, Sa neceſſité. Du Dimanche. S'il a eſté inſtitué par les Apoſtres? Comment il doit eſtre ſanctifié?* 318

CHAP. XXXVIII. *Des vices oppoſez à la Religion. De l'Impieté. De la Superſtition. Son énormité. De l'Idolatrie. Raiſons de l'unité de Dieu. L'Egliſe Romaine adore pluſieurs Dieux. De la Magie. Ce n'eſt pas toûjours illuſion. De la Divination. Divination fabuleuſe. Divination magique. Vanité de l'Aſtrologie Judiciaire. Des Caractéres & des Taliſmans. Refutation des raiſons qu'on allegue pour les eſtablir.* 324 verſ.

CHAP. XXXIX. *Du peché de tenter Dieu. En quoy il conſiſte? Coûtumes anciennes ſur cela. Etenduë de ce crime. Diverſes manieres de tenter Dieu.* 337 verſ.

CHAP.

# TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XL. *De l'Humilité. Eloignement de l'homme pour cette Vertu. Du ſiege & de la nature de l'Humilité. De la fauſſe humilité & de ſes parties. Motifs d'humilité. De ſes actes. 1. Penſer modeſtement de ſoy. 2. Eſtimer les autres plus excellents que ſoy. 3. Soûmiſſion à la volonté de Dieu. 4. Reconnoiſſance que tout vient de Dieu. Influence de l'humilité dans les vertus. L'Humilité eſt l'élevation de l'homme.* 340

CHAP. XLI. *De l'Orgueil. Sa définition. Eſt il dans l'entendement ou dans la volonté? Eſt-ce le premier peché? Trois caracteres d'orgueil qui en font la malignité. Il eſt naturel, il eſt violent, il eſt caché. Eſtenduë de l'orgueil dans les hommes. Pourquoy? Orgueil ſpirituel, combien dangereux? Quatre actes d'orgueil. 1. Vouloir tout tenir de ſoy. 2. Attribuer à ſes merites les faveurs de Dieu. 3. Se préferer aux autres. 4. Se croire vertueux, ne l'eſtant pas. Comment l'orgueil eſt le Prince des pechez?* 351

CHAP. XLII. *De la vaine gloire. Quatre degrez de ce vice. 1. Vaine gloire d'objet. 2. Vaine gloire d'eſtime. 3. Vaine gloire d'uſurpation. 4. Vaine gloire de fin. Enormité de ce vice.* 364

CHAP. XLIII. *De la Reconnoiſſance. Sa definition, ſes parties, ſes motifs. La Reconnoiſſance doit regner dans toutes les actions de l'homme. De la Reconnoiſſance envers les hommes. Comment on peut reconnoiſtre les Bienfaits?* 369

CHAP. XLIV. *De l'Ingratitude. L'homme y eſt plus ſujet que les animaux. Enormité de ce Vice; ſes cauſes & ſes effects.* 380

CHAP. XLV. *De la Douceur. De la neceſſité & des motifs de cette vertu: Et de ſon étenduë.* 387

CHAP. XLVI. *De la Colere. Colere innocente. Colere vicieuſe. Dangereux effects de cette paſſion. Précautions contre la Colere. Diverſes eſpeces de Colere. De la Haine.* 394

CHAP. XLVII. *De l'Envie. Enormité & dangereux effects de ce Vice.* 405

CHAP. XLVIII. *De la Médiſance. Turpitude & mauvais effects de ce vice. De ſes deux eſpeces. Etenduë de ce peché. Conſolations contre la Médiſance.* 411

CHAP. XLIX. *De la Clemence. Comment elle eſt diſtinguée de la Douceur? Sa definition, ſon objet, ſes effects.*

De

# TABLE DES CHAPITRES.

De la fauſſe Clemence. La Clemence ne repugne pas à la ſeverité. 423

CHAP. L. De la Miſericorde. C'eſt une Vertu. Diſtinction de la Miſericorde & de la Charité. Objet de la Miſericorde. Excellence de cette Vertu. Deux degrez de la Miſericorde: Pitié des miſerables, & pardon des injures. 437

CHAP. LI. De la Vengeance. Sa Turpitude. Raiſons contre le Point d'honneur. Motifs contre la Vengeance. S'il eſt permis d'implorer la Juſtice contre un Ennemi? Comment Jeſus Chriſt ordonne de tourner l'autre joüe, quand on eſt frappé? 450

CHAP. LII. De la Beneficence & de la Liberalité. Diſtinction de ces Vertus. Effects de la Beneficente. Idée de la Liberalité. De l'Aumoſne. Des occaſions de la faire: Quelle en eſt la matiere? Juſqu'où l'Aumoſne doit aller? De la Magnificence, & en quoy elle conſiſte? 463

CHAP. LIII. De l'Avarice. Turpitude de ce Vice; par rapport à Dieu, à ſoy-même, au Prochain. Trois degrez de ce Vice. Avarice d'acquiſition, Avarice de poſſeſſion, Avarice de diſtribution. Secours contre l'Avarice. 491

CHAP. LIV. De la Prodigalité. Turpitude de ce Vice. Lequel eſt le plus dangereux de l'Avarice, ou de la Prodigalité? 503

CHAP LV. De la ſatisfaction d'Eſprit. Caractére de cette Vertu. Ses motifs. Son excellence. Malheur de ceux qui ne poſſedent point cette Vertu. 508

CHAP. LVI. De la joye de l'ame. Vanité des objets dont le Monde la fait dépendre. La connoiſſance de quelles Veritez eſt la ſource de la joye? Si la joye ſpirituelle eſt une Vertu? Des motifs de la joye Chrétienne. Elle ſeule eſt une joye ſolide. Joye de la Grace & de la Gloire. 515

CHAP. LVII. Des Devoirs du Mari envers ſa Femme. Quel eſt le reſpect qu'il luy doit? Et pourquoy? Divers degrez d'amour auxquels il eſt obligé. Devoirs de la femme envers le mari. Quatre degrez de ſujettion auxquels elle eſt ſoûmiſe. Juſqu'où elle doit aller? 528

CHAP. LVIII. Devoirs des Peres envers les Enfans. Des degrez de l'authorité Paternelle. Elle doit eſtre temperée par la douceur. Bornes de cette douceur. De l'inſtruction des Enfans, & des ſoins des Peres ſur cela. 544

CHAP.

# TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. LIX. *Devoir des Enfants envers les Peres. Si un Mineur peut entrer dans le Convent ſans le conſentement paternel? Recompenſe promiſe à l'obéiſſance filliale.* 553

CHAP. LX. *Des Puiſſances. Source de leur inſtitution. Poids de la Souveraineté. Des Vertus du Prince, & de ſon devoir envers ſes Sujets. Authorité du Magiſtrat dans la Religion. S'il peut contraindre par force à ſuivre une Religion? Comment il doit ſe conduire avec les Heretiques? S'il les doit punir de mort?* 564

CHAP. LXI. *Du devoir des Peuples envers le Magiſtrat. Motifs ſur leſquels il eſt fondé. Les Paſteurs ſont ſoûmis à l'authorité du Prince. Juſqu'où doit aller l'obéiſſance qui luy eſt deuë.* 593

CHAP. LXII. *Du devoir des Serviteurs envers les Maiſtres. Raiſons pour ſupporter patiemment l'eſclavage. Maniere dont les Serviteurs doivent ſe conduire.* 601

CHAP. LXIII. *Du Devoir des Maiſtres envers les Serviteurs. Devoir de Prudence. Devoir de Juſtice. Devoir d'Amour. Devoir de Récompenſe.* 608

CHAP. LXIV. *Du devoir des Paſteurs envers leur Troupeau. Difficultez & excellence du Miniſtere. Des qualitez qui doivent l'accompagner & devant & aprés l'Ordination. De la Charité du Paſteur pour ſon Troupeau. De la hardieſſe des Paſteurs, de leur douceur, de leur humilité, de leur Orthodoxie.* 615

CHAP. LXV. *Du devoir des Peuples envers les Paſteurs. Motifs de ce devoir. Utilité du Saint Miniſtere. De l'obéiſſance deuë aux Paſteurs. Equité de cette obéiſſance, à laquelle les Souverains mêmes ſont obligez.* 632

CHAP. LXVI. *Du devoir des Capitaines & des Soldats.* 643

CHAP. LXVII. *Du devoir des Vivants envers les Morts. Du deſordre dans les Funerailles. Des Pompes Funébres. Du Deüil pour la mort de ſes Proches. De l'uſage des Pleureuſes.* 651

CHAP. LXVIII. *Exhortation à remplir tous les devoirs du Chreſtien.* 659

FIN.

BIBL 1484463

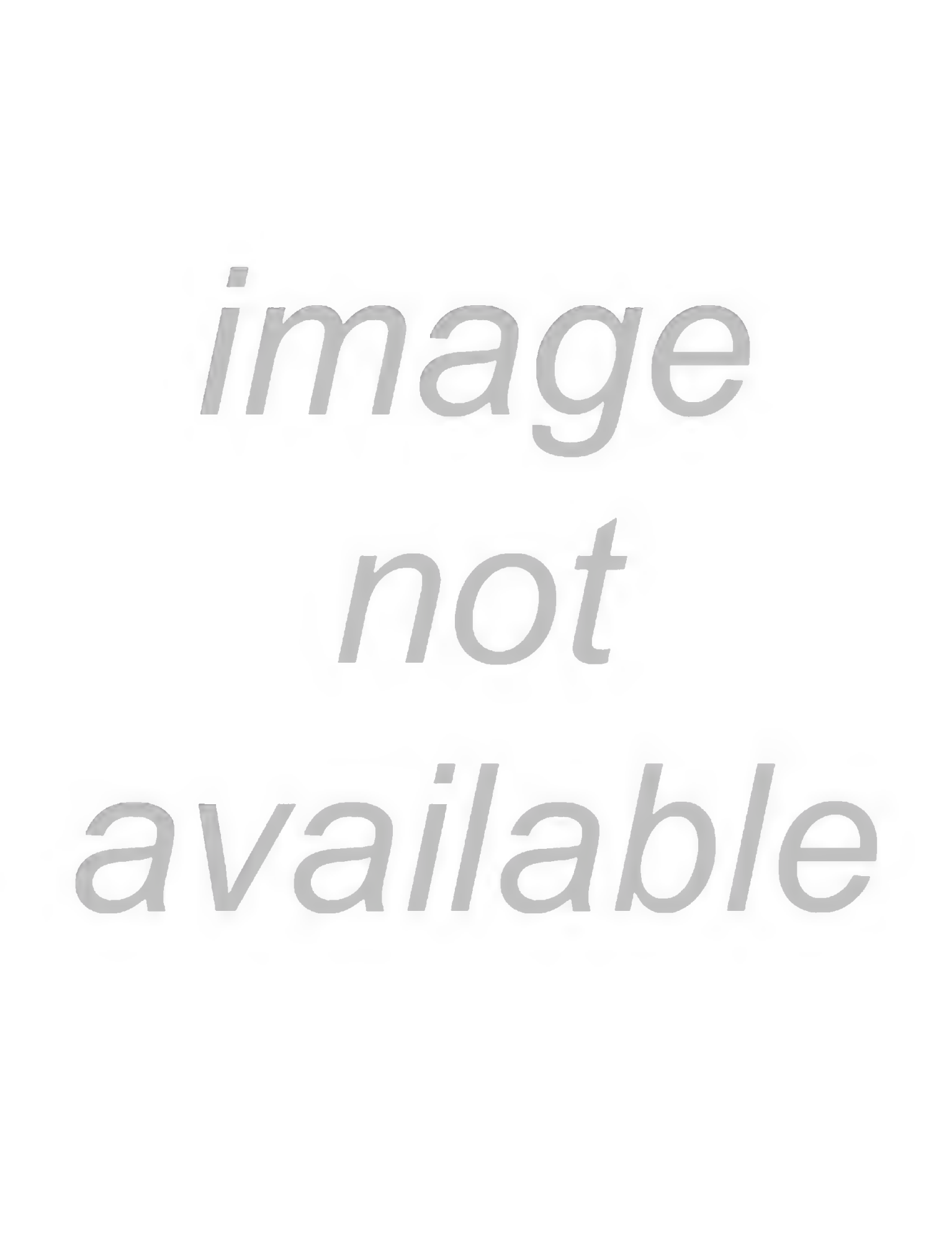
image
not
available